

LES

APOLOGISTES LAÏQUES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LES

APOLOGISTES LAÏQUES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

EXPOSÉ DU DOGME, DE LA MORALE ET DU CULTE CATHOLIQUES
EXTRAIT DES AUTEURS PROFANES DU SIÈCLE

Par l'Abbé E. DUPLESSY
DU CLERGÉ DE PARIS

O sainte Église! les grands hommes t'appartiennent.
J. DE MAISTRE, *du Pape*, Conclusion.

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117
—
1906

DÉPOT A LYON : *3, Avenue de l'Archevêché*

PRÉFACE

Conduit devant l'Aréopage d'Athènes et invité à exposer sa doctrine, l'apôtre saint Paul ne craignit pas, lui, le ministre de Jésus-Christ, d'en appeler au témoignage des poètes païens pour faire accepter son enseignement. « En Dieu, disait-il aux membres de la docte assemblée, en Dieu nous vivons, en Dieu nous nous mouvons, en Dieu nous sommes : bien plus, et plusieurs de vos poètes l'ont affirmé, nous sommes même de la race de Dieu (1) » Et ce disant, saint Paul citait textuellement les Phénomènes *d'Aratus.*

Plus tard, dans ses Epîtres, nous le voyons recourir encore à d'autres poètes grecs, Epiménide (2) et Ménandre (3).

En faisant ces citations, en introduisant ainsi les au-

(1) *Actes des Apôtres*, XVII, 28.
(2) *Epître à Tite*, I, 12.
(3) Ire *Epître aux Corinthiens*, XV, 33

teurs profanes jusque dans le livre inspiré, quel était le but de saint Paul? Il voulait se rendre plus favorables ses lecteurs ou ses auditeurs, païens encore ou nouvellement convertis, en leur montrant que lui aussi il connaissait ses auteurs, *et que, forcé de combattre les faussetés de leurs enseignements, il savait démêler et reconnaître ce qu'ils contenaient de vrai et d'utile. En agissant ainsi, il réalisait une fois de plus sa devise :* Omnibus omnia factus sum (1), *se faire tout à tous : c'est-à-dire, tenir compte des besoins, des conditions, des préjugés même de ses auditeurs, et leur donner, comme on le fait pour la nourriture corporelle, l'aliment spirituel adapté à l'état d'esprit de chacun : et tout cela, en vue d'arriver à ce but unique, les gagner tous à Jésus-Christ.*

C'est sous le patronage de cet exemple que nous plaçons le livre que nous offrons au public. La société contemporaine se compose d'une minorité de chrétiens pratiquants, et d'une majorité indifférente. — Lorsque les premiers se groupent autour de la chaire pour entendre la parole de Dieu, c'est la parole de Dieu qu'il faut leur donner, et le prédicateur n'a qu'un livre à consulter : l'Evangile. — Quant aux indifférents, les uns le sont devenus pour avoir prêté à la voix des passions une oreille trop complaisante, et à ceux-là encore il faut faire entendre l'Evangile, avec ses promesses et ses menaces, et parler le langage de la foi à ceux qui ont encore la foi au fond du cœur.

Mais il est des indifférents chez qui la foi n'est pas seulement endormie, elle est morte : tel un arbuste brûlé par le souffle desséchant du désert. A ceux-là, quel langage peut-on tenir? Sans doute, même à eux, il faut faire entendre l'Evangile et la voix de l'Eglise. Mais cela suffit-

(1) 1re *Epître aux Corinthiens*, IX, 22.

il? L'Evangile, ils n'y croient plus; l'Eglise, ils n'admettent plus sa juridiction. La seule autorité qu'ils reconnaissent, c'est la raison. Eh bien, c'est au nom de la raison qu'il faut leur parler : il faut leur montrer que la raison même a besoin de la foi, qu'elle peut et doit marcher d'accord avec elle, et que, bien loin d'étouffer l'intelligence, la foi en réclame l'exercice le plus sublime.

Cette forme d'apologie n'est pas nouvelle, et Eusèbe l'avait baptisée d'un nom qui lui est resté : la préparation évangélique. *De nos jours, le prédicateur dans ses conférences, l'aumônier de lycée dans ses instructions aux jeunes gens, tout prêtre dans ses entretiens de chaque jour, sont souvent obligés de faire la « préparation évangélique ».*

Le présent ouvrage a pour but de leur fournir quelques armes. Prendre un à un les dogmes *du christianisme, les préceptes de sa* morale, *les rites de son* culte ; — *montrer qu'il n'en est pas un qui n'ait été compris, accepté, admiré par les esprits élevés et les grandes intelligences de notre siècle ; — rechercher, pour les citer en témoignage, non pas ceux que leur sacerdoce rend d'avance suspects à ceux qu'il faut convertir, mais les* laïques, *laïques croyants, laïques indifférents, laïques impies même ; — montrer que les uns ont cru, et que les autres ont admiré, dans la religion, la beauté, cette splendeur du vrai ; — conclure en disant aux incrédules : « Vous n'avez pas le droit de rejeter, au nom de la raison, une religion devant laquelle se sont inclinées les plus hautes intelligences, » — tel est le but de ce livre.*

Il est un point sur lequel nous tenons à insister, bien que ce soit peut-être inutile après ce que nous avons déjà dit. C'est de la religion chrétienne, et non des auteurs du siècle, que nous avons entendu faire l'apologie. Les écrivains que nous avons cités sont de toute sorte : ils restent

ce qu'ils étaient, après comme avant l'usage que nous en avons fait : bons s'ils étaient bons, douteux s'ils étaient douteux, mauvais s'ils étaient mauvais. Leur lecture reste donc soumise aux règles que tout chrétien a le devoir d'observer. Il en est dont les œuvres ne nous ont donné d'autre embarras que celui du choix ; il en est qui n'ont d'acceptable que la page, la ligne peut-être que nous en avons extraite. Nous sommes convaincu qu'on ne s'y trompera pas, et qu'au point de vue chrétien on ne mettra jamais sur la même ligne Victor de Laprade et Alfred de Musset, Louis Veuillot et Jean Richepin.

*Nous ne saurions terminer sans adresser l'expression de notre vive reconnaissance, d'abord aux membres de l'*Eglise enseignante *dont nous avons tenu à prendre les avis, et en particulier au Prélat, cher et vénéré, qui voulait bien nous encourager en ces termes :*

« Je loue sans réserve votre dessein. S'occuper d'apologie a été dans tous les temps, mais dans le nôtre spécialement, une œuvre d'intelligence et de zèle, ou si vous le voulez, de zèle intelligent. Faire parler en faveur de la religion véritable ceux qui l'attaquent habituellement, c'est une tactique excellente et renouvelée des premiers siècles du christianisme. Je vous encourage donc dans cette voie. »

Merci encore aux confrères dévoués qui nous ont conseillé dans nos recherches, soutenu de leurs encouragements dans notre labeur.

Merci enfin, — c'est un devoir de justice que nous remplissons ici, — aux éditeurs qui nous ont permis de puiser à pleines mains dans leurs bibliothèques, avec une bienveillance unanime que nous ne saurions oublier.

PREMIÈRE PARTIE

LE DOGME

Avant d'entrer dans le vaste champ du Dogme catholique, il nous paraît nécessaire de jeter sur ce domaine de la foi un coup d'œil d'ensemble, et de tracer rapidement, dans ses grandes lignes, le chemin que nous devrons y parcourir.

I. « Je crois en Dieu ! » telle est la première affirmation du Symbole, tel doit être aussi le point de départ de toute étude sur le Dogme. Nous nous arrêterons donc, tout d'abord, à ce premier et si important sujet de méditation : *Dieu*, son existence, sa nature et son gouvernement.

II. Du Créateur nous descendrons à la *Créature* : le monde a été fait, nous l'aurons affirmé dès le commencement avec le bons sens, il nous restera à l'établir scientifiquement, puisqu'aujourd'hui le bon sens ne suffit plus. Mais, une fois prouvé, le fait de la création soulève d'autres questions intéressantes : comment le monde a-t-il été créé? pourquoi ? quelles sont les plus parfaites créatures ? Qu'est-ce que l'ange? Qu'est-ce que l'homme? quels sont ses éléments, ses origines et ses destinées ?

III. A peine aurons-nous répondu à ces questions qu'une autre surgira : le *Créateur* et la *créature* peuvent-ils rester

étrangers l'un à l'autre? N'est-il pas convenable, nécessaire même, qu'il y ait entre eux un lien, une *religion*? Et ce commerce de Dieu avec l'homme ne revêt-il pas un caractère miraculeux, mystérieux, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes? De l'examen de ces questions nous conclurons à l'existence d'une religion *surnaturelle.*

IV. Quelle est cette religion? Il en est une qui s'impose à notre examen, parce que nous la voyons vivre et faire le bien parmi nous : c'est l'Eglise de Jésus-Christ. Jésus-Christ est Dieu ; — il a fondé le christianisme ; — le christianisme complet se trouve dans le catholicisme : telles sont les vérités qui se déduisent l'une de l'autre et que nous aurons successivement à établir.

V. Enfin se pose une dernière interrogation : Où va l'Eglise? où allons-nous nous-mêmes? C'est la réponse à ces questions qui termine le Symbole ; c'est elle que nous donnerons comme couronnement à cette étude sur le dogme où nous verrons tour à tour les philosophes, les poètes, les historiens, les romanciers, tous les esprits d'élite du dix-neuvième siècle, apporter à la foi le témoignage de leurs âmes naturellement chrétiennes.

CHAPITRE PREMIER

LE CRÉATEUR

—

ARTICLE PRÉLIMINAIRE

LE POSITIVISME

Au moment même où nous allons aborder les grandes questions religieuses, nous avons à combattre un premier adversaire. Le positivisme se dresse devant nous et nous dit : « Qu'allez-vous faire ? Etudier Dieu, l'âme, la vie future, la responsabilité ? Mais vous n'en avez ni le besoin ni même le droit. Soyez *positifs !* Contentez-vous d'examiner les faits qui se passent sous vos yeux : étiquetez-les, classez-les, dressez-en une liste aussi complète et aussi simple que possible. Mais n'allez pas plus loin. L'*au-delà*, s'il y en a un, ne nous appartient pas ; nous n'avons point à nous en occuper, puisqu'il ne peut être vu de nos yeux ni touché de nos mains. »

Ainsi le positivisme consiste, non pas précisément à nier l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et toutes les grandes vérités, mais à refuser même de les examiner, de les discuter. C'est la question préalable opposée à toute

recherche de cette nature. Or, c'est précisément cette étude que nous voulons faire. Il nous faut donc, tout d'abord, établir que nous en avons le droit ; que la recherche des causes, l'examen des grandes questions philosophiques et religieuses est un besoin de l'homme, et que sa raison n'est pas incapable d'aborder ces problèmes. Cela fait, nous pourrons laisser de côté cette « philosophie de contremaîtres » (1) et entrer dans le temple dont le positivisme voudrait nous fermer la porte.



Le 5 juin 1873, le plus illustre champion du positivisme, M. Littré, était reçu à l'Académie française, et M. de Champagny lui souhaitait la bienvenue. Mais, en faisant accueil au littérateur, l'historien des Césars voulut séparer nettement sa cause de celle du philosophe, et il le fit dans les termes suivants :

Laissez-moi vous le dire, Monsieur. Ce n'est pas seulement ici un académicien qui répond à un académicien ; c'est une âme sincère qui parle à une âme sincère ; elle a besoin de s'expliquer et elle est sûre qu'elle n'offense pas. Vous avez cru que la science, c'est-à-dire la science des faits, la science des choses visibles, devait suffire à l'humanité ; vous avez interdit à l'homme d'aller au-delà. Ce travail naturel et logique qui des choses visibles s'élève aux choses invisibles et qui est le labeur propre et la plus haute mission de notre raison, avec un stoïcisme impitoyable, vous avez cru devoir le supprimer ; vous avez mis en interdit l'intelligence humaine. Mais, soyez-en sûr, Monsieur, pour le bonheur de l'humanité, vous ne la déferez point ni ne la referez. L'humanité restera avec ses instincts qui ont besoin de la terre, mais qui ont besoin aussi d'autre chose que de la terre. La science strictement bornée à l'élément ma

(1) Georges Duruy : voir plus loin, p. 21.

tériel, cette science toute sèche qui étudie les faits sans remonter à la cause suprême, ne suffira jamais à contenter l'humanité (1). Il faut à l'homme un autre exercice et une autre satisfaction pour sa raison, d'autres consolations pour sa vie, d'autres espérances pour ses douleurs, d'autres fleurs pour honorer le tombeau de ses pères, d'autres chants pour chanter sur le berceau de ses petits-enfants.

M. de Champagny confirme ce qu'il vient de dire par des arguments *ad hominem*. Il montre Auguste Comte, le fondateur du positivisme, se faisant grand-prêtre, célébrant un culte, et passant des journées à lire l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il met aux prises M. Littré, philosophe positiviste, avec M. Littré, poète plein d'aspirations vers le mystère des choses. Enfin, il conclut en ces termes :

Il y a quelque chose, et quelque chose de perceptible, au-delà de la science purement matérielle. Ce n'est pas un Père de l'Eglise ni un philosophe que je vais vous citer ; ce n'est, rassurez-vous, ni un théologien ni un métaphysicien ; ni saint Augustin ni Platon. C'est tout simplement l'homme du peuple, le comédien, mais aussi le grand penseur, Shakspeare. Vous vous rappelez ce mot : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que ne peut en rêver votre philosophie, » et à plus forte raison votre biologie et votre physiologie. L'imagination, la raison même, ne sont pas si courtes que la science. Cette vérité impalpable qui ne se révèle pas dans le laboratoire du chimiste, cette inconnue qui disparaît au fond des alambics et se cache hors de la portée des télescopes, cette x qu'aucune recherche expérimentale ne parviendra à dégager ; nous, plébéiens de la science, nous la connaissons et nous l'appelons Dieu !

Plébéiens de la science ! Mais pourquoi prononcer ce mot ? Est-ce que, parmi ces intelligences que l'on juge inférieures, il ne faut pas compter les plus illustres savants des siècles passés,

(1) « On ne réduit pas la raison au silence. Quand on lui interdit de philosopher, elle philosophe sous des noms supposés. J'en atteste le positivisme, qui a introduit une métaphysique nouvelle sous couleur d'exclure toute métaphysique. » Mgr d'Hulst *Mélanges philosophiques*, p. 94. Poussielgue.

Newton, Euler, Leibnitz, Descartes, Pascal, Linné ; et les plus illustres aussi de notre siècle, Cuvier, Ampère, Biot, Blainville, Flourens, Récamier, et tant d'autres qui sont encore au milieu de nous et dont les noms que je ne dois pas prononcer retentissent encore sous ces voûtes ? Non, ce n'est pas un modeste écrivain comme moi, c'est toute la science d'autrefois et la science d'aujourd'hui, qui, par ses noms les plus glorieux, proteste contre la science d'Auguste Comte.

F. de Champagny (1).

*
* *

Neuf ans plus tard, le positivisme eut encore les *honneurs* de l'Académie française. M. Littré était mort, et son remplaçant, M. Pasteur, tout en prononçant son éloge, eut à cœur, lui aussi, de répudier ses doctrines.

Je me demande au nom de quelle découverte nouvelle, philosophique ou scientifique, on peut arracher de l'âme humaine ces hautes préoccupations. Elles me paraissent d'essence éternelle, parce que le mystère qui enveloppe l'univers et dont elles sont une émanation est lui-même éternel de sa nature.

On raconte que l'illustre physicien anglais Faraday, dans les les leçons qu'il faisait à l'Institution royale de Londres, ne prononçait jamais le nom de Dieu, quoiqu'il fût profondément religieux. Un jour, par exception, ce nom lui échappa, et tout à coup se manifesta un mouvement d'approbation sympathique. Faraday s'en apercevant, interrompit sa leçon par ses paroles : « Je viens de vous surprendre en prononçant ici le nom de Dieu. Si cela ne m'est pas encore arrivé, c'est que je suis, dans ses leçons, un représentant de la science expérimentale. Mais la notion et le respect de Dieu arrivent à mon esprit par des voies aussi sûres que celles qui nous conduisent à des vérités de l'ordre physique. »

Pasteur (2).

*
* *

(1) *Réponse au discours de réception de M. Littré à l'Académie française,* 5 juin 1873.

(2) *Discours de réception à l'Académie française*, 27 avril 1882.

Après la prose, la poésie, et celle d'un poète-philosophe qu'on ne taxera point de partialité en faveur de la religion : Sully-Prudhomme.

Un positiviste vient d'exposer son système ; il a parlé, en terminant, de la semence de l'âme, cachée dans la cellule primitive, et qui deviendra

> Chez les bêtes vague étincelle,
> Puis flambeau sous le front humain.

Faustus répond :

> Mais d'où vient cette flamme? Il est un Dieu peut-être,
> Peut-être une âme aussi :
> Pour renoncer sans honte à les jamais connaître,
> Qu'avez-vous éclairci ?
> Vous avez seulement diminué le nombre
> Des noms donnés aux faits :
> Comme eux, leurs propres lois dont la cause est dans l'ombre
> Ne sont que des effets ;
> Sans rien avoir trouvé de la raison du monde,
> L'homme se dit savant
> Quand il tâte combien l'ignorance est profonde
> En sondant plus avant ;
> Mais c'est en vain qu'à fuir ce qui le fuit lui-même
> Il croit se résigner ;
> Il cherche malgré lui cette cause suprême
> Qu'il ne peut dédaigner (1) !
> C'est elle qui l'attire à travers les fantômes
> Que ses prunelles font :
> Vous-mêmes, en parlant de forces et d'atomes,
> Vous parlez d'elle au fond.
> Vous assignez un cours au flot des phénomènes,
> Mais le lit fait défaut ;

(1) « L'homme qui un moment s'est assis pour réfléchir sur sa destinée porte au cœur une flèche qu'il ne s'arrache plus. » Renan, *Discours de réception à l'Académie française*, 3 avril 1879.

Vous épiez leur suite, et c'est perdre vos peines :
Les deux bouts sont plus haut.

SULLY-PRUDHOMME (1).



Le positivisme est plus funeste, à certains égards, que le matérialisme ou l'athéisme déclaré. Il y a du moins, dans ces derniers systèmes, une affirmation, une négation, quelque chose de catégorique. Le positivisme, c'est le refus de tout examen, c'est l'œil fermé volontairement à la lumière.

Nous allons trouver ces réflexions sous la plume d'un romancier contemporain. — Un fiancé a eu un entretien avec son futur beau-père, et celui-ci a saisi l'occasion pour faire une profession de foi positiviste :

« Je suis, m'a dit avec fierté le père de Claire, au cours de notre conversation de l'autre jour, je suis positiviste !

— Oui, ai-je répondu, c'est-à-dire que vous attendez, pour vous permettre de croire à Dieu et à l'âme, qu'une communication ait été faite à l'Académie des Sciences sur ces objets... »

Le positivisme, en effet, convient bien aux esprits étroits et rectilignes que déforme, sous couleur de les former, la culture polytechnicienne. Qu'on soit matérialiste ou athée, j'y consens. Il y a dans le matérialisme comme dans l'athéisme quelque chose de sombre mais de hardi, une sorte de poésie noire, de l'idéalisme à rebours, si l'on peut dire, un acte de foi de l'esprit en quelque chose qu'il ignore, c'est vrai, mais au moins un effort pour secouer le poids de l'inconnaissable qui l'oppresse, pour affirmer et pour croire, cette affirmation fût-elle aussi peu fondée en raison que les autres et cette croyance fût-elle désespérante. Mais positiviste ! J'ai horreur, moi, de cette pédante et égoïste doctrine, de cette philosophie de contremaîtres, qui se désintéresse lâchement de tous les nobles problèmes, et dont la circon-

(1) *Le Bonheur*, II, VII. Paris, Lemerre.

spection ne plaît si fort à tant de bourgeois frottés d'un peu de science, que parce qu'elle flatte l'instinct de platitude qui est en eux.

Georges DURUY (1).

*
* *

Conclusion :

Ce n'est pas vrai qu'on puisse vivre
Sans jamais regarder là-haut.
Le besoin de savoir enivre.
Et je saurai. Car il le faut

Jean RICHEPIN (2)

(1) *L'Unisson*, p. 50. Hachette.
(2) *Les Blasphèmes* : Prière de l'athée. Dreyfous.

ARTICLE PREMIER

EXISTENCE DE DIEU

§ I. — Dieu prouvé par le témoignage de la nature.

« S'il faut un ouvrier pour bâtir une maison, à plus forte raison il a fallu un Créateur pour faire de rien le ciel et la terre. » Telle est, résumée par le catéchisme, la première preuve de l'existence de Dieu. Sa simplicité la met à la portée de tous et en fait l'argument le plus populaire, tandis que sa forte logique lui donne un caractère scientifique absolu. Nous allons la voir exposée, d'abord dans la langue familière du peuple, puis avec le langage plus recherché du philosophe, mais au fond toujours identique, toujours paraphrasant l'axiome fondamental : Point d'effet sans cause.



Lamartine a laissé un livre de philosophie populaire où, nous trouvons ce dialogue entre lui et un vieil ouvrier de Saint-Point :

Moi. — Comment savez-vous qu'il existe... un Dieu?

Lui. — Ah! Monsieur... je ne sais pas comment sont faits les autres hommes; mais quant à moi, je ne pourrais voir, je ne dis

pas une étoile, mais seulement une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable, sans lui dire : « Qui est-ce qui t'a fait ? »

Moi. — Et vous vous répondez : « C'est Dieu. »

Lui. — Bien entendu, Monsieur, ça ne peut pas se faire soi-même : car, avant de faire une chose, il faut-être, n'est-ce pas ? Et avant d'être, ça n'était pas ; donc ça ne pouvait pas se faire. Ça n'est pas plus fin que ça. Du moins voilà comment je me suis dit la chose ; mais vous devez la savoir de bien d'autres manières plus savantes que celle-là.

Moi. — Non. Toutes les manières aboutissent à la vôtre. On peut les dire en plus de paroles, non en plus de sens. Des effets sans cause ; une chaîne immense qui remonterait et redescendrait jusqu'à l'infini, des élévations et des profondeurs de l'espace, qui porterait des mondes et des mondes suspendus en tous sens à ses innombrables anneaux, et qui n'aurait point de premier chaînon ! Voilà les mondes sans Dieu, mon pauvre Claude. Une obscurité que vous ne voudriez pas dire tout haut à votre chien, de peur de révolter l'instinct d'une bête, n'est-ce pas ?

Lamartine (1).



Voici maintenant un plus pompeux langage. Ce n'est plus un pauvre tailleur de pierres, exprimant ses idées avec la simplicité qu'il met à les concevoir. C'est un académicien, Jules Favre, venant prendre possession du fauteuil de Victor Cousin, et s'adressant à l'élite de la société française. Or voici le discours qu'il lui tient :

Mes sens m'apportent, de l'existence de Dieu, la démonstration éclatante, toujours reproduite, toujours nouvelle, et jamais réfutée. Quoi ! nous sommes à chaque heure les témoins de l'admirable ordonnance de l'univers, la science nous montre des prodiges dans la structure du plus humble vermisseau,

(1) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*. Hachette, Jouvet. Rapprocher de la dernière phrase ce mot plaisant de Ch. Narrey : « Un homme qui ne croirait pas en Dieu me ferait l'effet d'un fiacre qui nierait l'existence des chevaux qui le traînent. » *L'Education d'Achille*. C. Lévy.

comme aussi, élevant nos intelligences jusqu'à des régions inconnues avant ses découvertes, elle nous promène dans les champs de l'espace où, gouvernés par des lois régulières, gravitent, en s'attirant et se contenant les uns les autres, des millions de monde étincelants de lumière, et, parce que nous n'en comprenons pas l'essence, nous contesterions l'existence d'une volonté supérieure sans laquelle toutes ces merveilles seraient elles-mêmes incompréhensibles! Elles existent cependant. Nos sens nous les montrent, notre raison confirme leur témoignage, et par elles, il faut nous laisser entraîner par la force de l'évidence jusqu'à Dieu qu'elles proclament, ou nier résolûment cette évidence, et avec elle notre raison, c'est-à-dire nous dégrader de nos propres mains.

Jules Favre (1)



Si l'existence du monde prouve l'existence de Dieu, la vie, l'ordre, la beauté qui règnent dans l'univers attestent, avec la puissance, la sagesse infinie du Créateur. Ce n'est pas un pêle-mêle, un chaos que nous avons sous les yeux : tous les êtres s'enchaînent et chacun fait partie d'un plan merveilleusement ordonné :

Les sphères elles-mêmes se meuvent aux mesures d'un rhytme divin, les astres chantent; et Dieu n'est pas seulement le grand architecte, le grand mathématicien, le grand poète des mondes, il en est aussi le grand musicien. La création est un chant dont il a mesuré la cadence et dont il écoute la mélodie.

Lamartine (2).

Ce chant est l'hymne de la création au Créateur :

Tout frissonnant d'amour, d'extases, de splendeurs,
L'hymne universel chante au fond des profondeurs

(1) *Discours de réception à l'Académie française*, 23 avril 1868.
(2) *Cours familier de littérature*, XXV, II. Voir aussi J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 8e entretien.

Avec toutes les fleurs et toutes les étoiles;
Il chante Dieu rêvant sous les flamboyants voiles;
Il chante; il est superbe, éclatant, triomphant...
Il enivre l'azur, il éblouit l'espace;
Il adore et bénit.

V. Hugo (1).

*
* *

Entendre ce chant n'est pas difficile. Arrachez-vous un instant au tumulte des affaires, au bruit des villes, pour rester seul à seul avec la nature. Où que vous alliez, vous admirerez bientôt.

Sous la splendeur des choses,
Un Dieu tout à la fois invisible et réel.

Paul Bourget (2).

Êtes-vous sur les bords de la mer? Vous l'entendrez parler, chanter, et chanter Dieu :

Un concert de Mozart, le séraphin terrestre,
Peut lasser l'auditeur trop longtemps suspendu;
Mais, sous la main de Dieu, la mer est un orchestre
Que les hommes jamais n'ont assez entendu,

J. Autran (3).

Que sera-ce, si vous vous embarquez sur cet océan, si vous allez assez loin pour perdre de vue la terre et vous sentir suspendu, atome imperceptible, entre le ciel et l'abîme!

(1) *Les Quatre vents de l'esprit*, I, I. Hetzel. Le poète a souvent développé la preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'ordre et de la beauté de l'univers. Voir notre *Victor Hugo apologiste*, ch. I, p. 15-20. Paris, Leday, P. Oudin, successeur, 1892.

(2) *La Vie intérieure*. Lemerre. « Dieu est l'invisible évident, » a dit V. Hugo, *William Shakespeare*, I, II, *i*. Hetzel.

(3) *Les Poèmes de la mer* : la Grotte. C. Lévy.

Châteaubriand a dépeint de main de maître ses impressions pendant la traversée de l'Atlantique :

Nous nous levions la nuit.... Le vaisseau roulait au gré des lames sourdes et lentes, tandis que des étincelles de feu coulaient avec une blanche écume le long de ses flancs. Des milliers d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots! Jamais Dieu ne m'a plus troublé de sa grandeur que dans ces nuits où j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds.

CHATEAUBRIAND (1).

Revenez à terre : là encore tout vous parlera du Créateur. Ce sera le chant d'un oiseau. Ce sera la vue des campagnes, cette « galerie de peinture du bon Dieu » (2). Ce sera, par une belle nuit, le spectacle du firmament,

Et tous ces tas de pierreries
Qu'on nomme constellations..
Et les mondes, esquifs sans voiles,
Et, dans le grand ciel sans milieu,
Toute cette cendre d'étoiles.

V. HUGO (3).

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 146. Dion-Lambert. Voyez aussi *le Génie du christianisme*, 1e partie, livre V.

(2) V. Hugo, *le Rhin*, lettre XXXIX. Hetzel. Voir *Picciola*, de Saintine. C'est l'histoire de la conversion d'une âme par l'étude et l'amour d'une plante poussée par hasard dans la cour d'une prison. Le héros du livre, au commencement de sa captivité, avait écrit sur le mur de sa cellule : « Le hasard est aveugle, et seul il est le père de la création. » Quelques jours après avoir adopté sa petite plante, il écrivait sous cette phrase désolée : « Peut-être ! » — Plus tard encore, après avoir longuement médité devant sa *Picciola*, il rentre dans sa chambre et lit sur la muraille cette autre affirmation : « Dieu n'est qu'un mot. » Il ajoute au-dessous : « Ce mot ne serait-il pas celui de la grande énigme de l'univers ? » Enfin, d'autres réflexions l'amènent à cet aveu définitif : « Je confesse Dieu ; je crois maintenant à cette cause première que Picciola m'a révélée, à cette puissance éternelle, régulatrice admirable de l'univers. »

(3) *Les Contemplations*, III, XXX. Hetzel. Voir aussi Lamartine, *Harmonies poétiques*, I, II : l'Hymne de la nuit.

Ce seront les montagnes, ce seront les forêts, en un mot ce sera toute la nature qui répétera, sous des formes variées, le même cantique à son auteur :

> Soit aux vastes forêts, soit aux vents, soit à l'onde,
> Quand Dieu donne une voix et leur dit de chanter,
> C'est une langue étrange, une langue profonde,
> Immense, qu'à genoux on devrait écouter.

J. AUTRAN (1).



Les hommes entendent-ils cette voix de la nature et comprennent-ils ce langage ? La plupart, oui. Devant les flots, devant les plaines, devant le firmament, ne leur dites pas : « Le monde est vide ! » Ils ne vous croiront pas. J'ai vu, dit M. de Molènes, rappelant ses souvenirs d'Afrique,

J'ai vu une fois à minuit, entre des rochers, près d'une fontaine, mon cheval, qui avait senti la présence d'un lion, s'arrêter et me dire par tout le tremblement de son corps : « Il est là ! » Ainsi fait notre âme, à certaines heures, devant certains aspects; elle aussi suspend son mouvement, et s'arrête haletante, éperdue. Ne lui dites point : « Il n'est pas là »; elle vous répondra en aspirant le redoutable souffle de l'existence qu'elle vient de sentir.

G. DE MOLÈNES (2).

Hélas ! on ne peut dire que tous entendent cette voix de la nature. Il en est qui admirent l'œuvre sans penser à l'ouvrier; habitués au spectacle du monde, ils ne voient plus tout ce qu'il a de sublime, ils n'entendent plus tout ce qu'il

(1) *Les Poèmes de la mer :* la Grotte. C. Lévy. Voir Lamartine, *la Chute d'un ange*, 1e Vision : le Chœur des cèdres du Liban.

(2) *Voyages et pensées militaires*. Revue des deux mondes, 15 septembre 1853.

dit d'éloquent. A eux peuvent s'appliquer les vers de Lamartine :

Nature, firmament! l'œil en vain vous contemple :
Hélas! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige :
Un prodige éternel cesse d'être un prodige.

LAMARTINE (1).

*
* *

Encore ceux-là ne sont-ils que des indifférents. Ils ne nient point l'auteur de la nature, ils se contentent de ne pas y penser. Il en est d'autres qui vont plus loin : en présence de l'effet ils nient la cause, de la création ils refusent de conclure au Créateur. Dans un monologue, où règnent, chose rare pour ce genre de littérature, le bon sens, l'esprit et la gaîté, Grenet-Dancourt consacre un couplet à ces étranges philosophes :

Jadis, c'était l'erreur commune :
On croyait que, dans le ciel bleu,
Etoiles et soleil et lune
Prouvaient l'existence de Dieu...
Aujourd'hui, c'est une autre affaire,
Et les astres qu'on voit d'en bas
Aux hommes prouvent, au contraire,
Que le bon Dieu n'existe pas !

GRENET-DANCOURT (2)

*
* *

Par quel bizarre raisonnement arrivent-ils à cette bizarre

(1) *Méditations poétiques* : Dieu. Hachette, Jouvet.
(2) *Le bon Dieu*. Ollendorff.

conclusion ? Les uns prononcent encore le vieux mot de *hasard !*

Hasard,
Mets que font les fripons pour les sots qui le mangent !
V. HUGO (1).

A supposer, ce qui est impossible, que le hasard ait produit le monde, il n'aurait pu le produire qu'à l'état de désordre, l'ordre étant l'opposé du hasard. Or, nous l'avons vu, non seulement le monde existe, mais il se meut avec une régularité parfaite, suivant des lois qui supposent nécessairement, à son origine, une cause intelligente.

Ce monde est l'œuvre d'un Dieu ou du hasard. Je vous défie de sortir de là. C'est un dilemme invincible. Il n'y a pas un troisième terme. Or, si Dieu est incompréhensible, le hasard est impossible. Dieu dépasse ma raison et la confond ; le hasard la révolte. La non-existence du hasard est tout ce qu'il y a de plus facile à démontrer. Il suffit de regarder ce qu'il produit. L'irrégularité en est le caractère constant. Rien de continu ne sort de lui. Il y a un mot qui est l'opposé du mot hasard, c'est le mot *de suite*. On ne tire pas le même numéro vingt fois de suite. On ne fait pas tomber un dé sur le même numéro vingt fois de suite (2). Or, la nature tire le même numéro et amène le même dé depuis des milliers de siècles.

(1) *Ruy Blas*, IV, VII. Hetzel. « Que voulez-vous dire avec votre Dieu « Hasard », cet « être de raison » qui n'a ni être ni raison ? » Roux, *Pensées*. Lemerre.

(2) C'est le mot de Galiani : *la nature est pipée*. « Un jour, dit-il, à Naples, un homme prit, devant nous, six dés dans un cornet, et paria d'amener rafle de six. Il l'amena du premier coup. Je dis : Cette chance est possible. Il l'amena une seconde fois ; je dis la même chose. Il remit les dés dans le cornet trois, quatre, cinq fois ; et toujours rafle de six. *Sangue di Bacco* ! m'écriai-je, *les dés sont pipés* ; et ils l'étaient.

« Philosophes, quand je considere l'ordre toujours renaissant de la nature, ses lois immuables, ses révolutions toujours constantes dans une infinie variété, cette chance unique et conservatrice d'un monde tel que nous le voyons, qui revient sans cesse, malgré cent autres millions de chances de perturbation et de destruction possibles, je m'écrie : *Certes, la nature est pipée* ! » Cité par A. Nicolas, *Etudes philosophiques sur le christianisme*, I, I, *ii*, Vaton, 1852.

Depuis des milliers de siècles, tout ce qui naît, tout ce qui vit, tout ce qui fait vivre, tout ce qui croît, tout ce qui décline, tout ce qui meurt, obéit à une même loi, suit un même ordre, passe par les mêmes vicissitudes. Donc il est impossible que le hasard ait créé le monde, donc il est l'œuvre de Dieu, donc Dieu existe.

E. Legouvé (1).

*
* *

Et qu'on ne dise pas que ces lois physiques suffisent à expliquer le monde. La *nature*, les *lois de la nature*, tels sont les mots dont se servent ceux qui n'osent plus dire le *hasard*. Mais...

Il est aussi absurde de rapporter le système du monde à des lois physiques, sans tenir compte du Moi ordonnateur, que d'attribuer la victoire de Marengo à des combinaisons stratégiques, sans tenir compte du Premier Consul.

Proudhon (2)

*
* *

Aujourd'hui, le dernier mot de ceux qui veulent se passer de Dieu, le *grand succès du jour*, c'est le transformisme. On sait en quoi consiste ce système : au commencement était la monère, germe primitif, sorte d'œuf du monde, contenant en lui le principe de tout ce qui devait vivre plus tard. Cette monère se développa et il en sortit successivement, par voie de progrès indéfini, toutes les espèces vivantes que nous voyons aujourd'hui. A l'heure qu'il est, le produit le plus parfait du sytème est l'homme ; mais l'évolution continuera encore, et si nous pouvions renaître dans quelques siècles, nous serions sans doute émerveillés de

(1) *Fleurs d'hivers*. Ollendorff.

(2) *Système des contradictions économiques*, prologue. Garnier.

voir les êtres supérieurs qui auront pris la place de l'homme et tiendront à leur tour le sceptre de la nature.

Tel est le système. Nous le discuterons plus tard (1). Mais ce que, dès maintenant, nous voulons faire remarquer, c'est que, même en supposant prouvées toutes ces hypothèses, on a encore besoin de Dieu. Si la monère a pu tout faire, elle n'a pu se faire elle-même; et si, d'abord, elle était si merveilleusement constituée que tout devait en sortir avec une gradation parfaite, quelle intelligence et quelle puissance ne fallait-il pas à celui qui l'a dû créer !

Singulier système, *dit Lamartine*, qui prend pour créateur, à la place de Dieu, une pelletée de boue dans un marécage, un peu de chaleur putride dans un rayon de soleil, un peu de mouvement sans but emprunté aux vents et aux vagues, puis un instinct emprunté à une sourde puissance végétative, puis une intelligence empruntée au temps qui développe et qui détruit tout ! et tout cela pour se passer de Dieu !...

Mais cette fange, ce rayon, ce mouvement, cette puissance végétative, qui donc les avait créés avant que votre humanité fangeuse se dégageât de la nature immonde ? Sublime imagination de larve, si elle faisait une création, un homme et un Dieu à son image !

Ombres de rêves !

LAMARTINE (2).

Comme tant d'autres erreurs, celle-là aura bientôt fait son temps, et l'humanité recommencera tout d'une voix à chanter le cantique : *Cœli enarrant gloriam Dei,* les cieux racontent la gloire du Créateur.

(1) Voir plus loin, ch. II, *la Création et la Créature*. On trouvera aussi une critique détaillée du darwinisme et du transformisme dans le savant ouvrage de M. l'abbé Vigouroux, *les Livres saints et la critique rationaliste*, 3e éd., t. III, p. 266-436. Roger et Chernoviz, 1892; — et dans l'*Apologie scientifique de la foi chrétienne,* par M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, 3e éd., Palmé, 1890.

(2) *Cours familier de littérature*, IIIe entretien, § VI. Voir aussi *Victor Hugo apologiste*, p. 19-20.

§ II. — Dieu prouvé par le témoignage des peuples.

Nous aimons à rattacher les sujets religieux dont nous abordons l'étude à un point du Catéchisme, car ce livre doit rester dans la main des chrétiens comme un manuel et un memento. Or, après avoir exposé la preuve de l'existence de Dieu tirée du spectacle de la nature, le Catéchisme ajoute un nouvel argument : « Dans tous les temps et dans tous les pays, on a cru qu'il existe un Dieu, et les peuples les plus sauvages le croient comme les plus civilisés. »

Le fait lui-même ne peut être révoqué en doute, et les divergences qui se sont produites entre les peuples, lorsqu'il s'est agi de la *nature* de Dieu, n'ont fait que mettre plus en relief l'unanimité de leur foi en son *existence.*

Mais que prouve ce fait ? Il prouve : 1° que l'homme a besoin de croire à Dieu ; 2° que cette tendance n'est pas contraire à la raison, car, s'il en était autrement, elle serait, comme nos passions vicieuses, combattue par la raison ; 3° que cette tendance est le résultat d'une vérité assez évidente pour s'être, toujours et partout, imposée aux intelligences même les plus rudimentaires.



Lamartine a tracé un superbe tableau de cette idée de Dieu, régnant, avec des formes diverses, sur les peuples de tous les temps. C'est d'abord l'Indien adonné au culte du soleil :

Au premier rayon de l'aurore
Il s'incline, il chante, il adore
L'astre d'où ruisselle le jour.

L'Egyptien, lui aussi, adore les astres :

Il élève des pyramides
Pour compter de plus près ses dieux

Vient ensuite la Grèce, dont

Le génie, amoureux d'idoles,
Donne l'être à tous les symboles,
Crée un Dieu pour tous les soupirs.

A son tour, « l'aveugle enfant du prophète, » enseveli par les sables ou succombant sous le glaive,

« Mourons, dit-il ; Dieu seul est Dieu ! »

Le Juif, maintenant encore, chante la gloire de Dieu en traînant partout

Une espérance
Plus forte que ses deux mille ans

Enfin

Le sauvage enfant des savanes,
Informe ébauche des humains,
Avant d'élever ses cabanes,
Se façonne un Dieu de ses mains.

Et alors, s'adressant à tous ces temples, les uns debout, les autres détruits, que les peuples ont élevés à la divinité, le poète s'écrie :

Vous nous parlez des dieux ! des dieux ! des dieux encore !
Chaque autel en porte un, qu'un saint délire adore,
Holocauste éternel que tout lieu semble offrir.

L'homme et les éléments, pleins de ce seul mystère,
N'ont eu qu'une pensée, une œuvre sur la terre :
Confesser cet être et mourir !

LAMARTINE (1).

*
* *

Pressons cet argument. Au lieu d'un regard d'ensemble jeté sur tous les peuples, n'en examinons qu'un, le nôtre par exemple. Nous y verrons tous les âges, toutes les intelligences, toutes les situations, toutes les nécessités, rendre à Dieu le même hommage. Sans doute, il n'y aura pas unanimité complète dans ce témoignage ; mais ce sera l'immense majorité, l'unanimité morale qui le rendra, et cela doit nous suffire. Ceux même qui accusent Dieu, qui ne savent pas reconnaître et adorer sa Providence, qui l'accusent du mal qu'il tolère et qui n'est pas son œuvre, ceux-là aussi confessent son existence et vérifient le mot de Lacordaire : « Le blasphème est un hommage d'une foi qui se révèle en s'oubliant » (2).

Le pauvre qui réclame à l'avare Nature,
Puisqu'il faut vivre, au moins de quoi ne pas mourir ;
Le riche qui, lassé de son âme à nourrir,
Implore un nouveau leurre à l'ennui qui le ronge ;
Le marchand qui poursuit un gain, l'artiste un songe,
Le laboureur la pluie et le marin le vent,
Le guerrier la victoire aveugle trop souvent,
Le fort l'autorité, le faible la justice,
Tous, que l'un le conjure ou l'autre le maudisse,
Nomment un maître hostile ou propice à leurs vœux,
Dont ils cherchent très haut le trône au-dessus d'eux.

SULLY-PRUDHOMME (3).

*
* *

(1) *Harmonies poétiques*, II, VII : Jéhovah. Hachette, Jouvet.
(2) 45e *Conférence de Notre-Dame*. Poussielgue.
(3) *Le Bonheur*, I, II. Lemerre.

Ce ne sont pas seulement les simples, les ignorants qui rendent à Dieu ce témoignage. Lalande a fait un *Dictionnaire des athées*. On pourrait, en puisant dans la liste des écrivains du siècle, composer un *Dictionnaire des croyants*, plus volumineux et certes plus sérieux que l'autre (1). Donnons ici quelques noms seulement et comme une page prise au hasard dans ce Dictionnaire.

*
* *

Emile Augier.

Champlion est de retour d'une expédition guerrière en Afrique. Il veut y repartir, pour chercher son ami qu'il y a laissé et dont il est sans nouvelles. Il parle de ses projets à Catherine de Birague :

CHAMPLION

... Ah ! s'ils me l'ont tué, comme je le vengerai!

CATHERINE

Non, monsieur, il vit, j'en ai la conviction. Dieu protège les amitiés comme la vôtre. Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas?

CHAMPLION

Comment n'y croirais-je pas?... Je l'ai vu... derrière la mort (2).

Béranger.

Si je n'ai pas le bonheur d'avoir la religion du Dieu de la

(1) Le *Dictionnaire des Athées* eut pour premier auteur Sylvain Maréchal; Lalande y ajouta deux suppléments en 1805. On voit figurer dans ce Dictionnaire S. Justin, S. Jean Chrysostome, S. Augustin, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, Pascal et Leibnitz! Lalande y ajouta Napoléon Ier, qui n'en fut pas flatté et qui le lui fit dire. Il voulait y insérer Delille, et il alla lui en faire la proposition : « Vous êtes un fou, lui répondit le poète, de voir dans mes vers ce que je n'y ai pas mis, et de ne pas voir dans le ciel ce qui frappe les yeux de tout le monde. »

(2) *Lions et renards*, III, III. C. Lévy.

paroisse, j'ai toujours eu et j'ai de jour en jour davantage la religion du Dieu de l'univers (1).

Louis BLANC.

Tout ce que l'on retranche dans l'Etat à la souveraineté de Dieu, on l'ajoute à la souveraineté du bourreau (2).

CHAMPFLEURY.

Tu meurs athée et tu as soin de le faire imprimer dans les journaux. Cette déclaration ne te donne pas un brevet d'intelligence. On a vu des athées qui n'étaient que des sots.

... S'il se pouvait que la France tout entière proclamât l'athéisme, les hommes supérieurs redeviendraient croyants (3).

COROT.

— Vous n'êtes donc pas libre-penseur ? lui demandait un jour un de ses clients

— Libre-penseur ! ! libre-penseur ! ! ! Pour qui me prenez-vous ? Pour un peintre en décor (4) ?

Alexandre DUMAS (père).

Une de ses plus jolies ripostes est, à mon avis, celle qu'il lança en pleine poitrine au général de X. .

Entre la poire et le fromage, chez un opulent banquier, on discutait l'existence de Dieu.

— Ah çà ! messieurs, dit le général, comment à notre époque s'occupe-t-on encore de pareilles vétilles ? Quant à moi, je ne me figure pas du tout cet être mystérieux qu'on appelle le bon Dieu.

— Général, répliqua Alexandre Dumas, j'ai chez moi deux chiens de chasse, deux singes et un perroquet, qui sont absolument du même avis que vous (5).

(1) Cité par Lamartine, *Cours familier de littérature*, XXII, XXVIII.

(2) *Histoire de dix ans*, livre II. Alcan.

(3) *Souvenirs et portraits de jeunesse*, p. 268-269. Dentu.

(4) Saillard, *les Hommes célèbres du XIXe siècle, Croyants et convertis*. Tours, Cattier.

(5) H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, t. II, p. 286. Dentu. Ce mot a été souvent cité ; il n'est pas sans intérêt de le restituer à son auteur.

Octave Feuillet.

Passer sur cette terre, voir le ciel sur sa tête, la création tout entière autour de soi, et ne pas se demander jour et nuit le mot de l'éternelle vérité, ne pas chercher Dieu dans les mystères où il se cache et qui nous environnent, c'est coupable, c'est honteux et dégradant (1)

Gustave Flaubert.

Dans leur *Journal*, les Goncourt citent de lui le mot suivant. C'était au milieu d'un dîner. La conversation vint à tomber sur l'athéisme, et aussitôt,

Le voilà à dresser d'énormes et pantagruéliques ironies contre les *attaqueurs* de Dieu. Et il narre qu'un individu est mené à la pêche par un ami, qui jette l'épervier et retire une pierre sur laquelle est écrit : « Je n'existe pas. *Signé* : Dieu. » Et l'ami athée lui dit : Tu vois bien (2) !

Labiche.

Voici comment ses derniers instants sont racontés par M. Henri Meilhac, son successeur à l'Académie franaaise :

Le mal s'aggravait, cependant. « Il est venu un curé qui me guette, » disait le malade en souriant. Ce prêtre ne dut pas être mécontent de son paroissien : Labiche estimait que le rôle d'un incrédule, converti par la peur de ses derniers moments, est le plus triste rôle que puisse jouer un honnête homme. Aussi, jamais ne s'était-il montré incrédule, il ne l'était pas d'ailleurs : « Dieu, c'est mon homme », avait-il déclaré un jour, et cette profession de foi, quoique faite dans la langue de Labiche, voulait dire bien des choses (3).

Jules Lemaitre.

Ne pas croire en Dieu, c'est nier le mystère de la vie et de

(1) *Histoire de Sibylle* C. Lévy.

(2) De Goncourt, *Journal*, novembre 1858. Charpentier.

(3) H. Meilhac, *Discours de réception à l'Académie française*, 4 avril 1889.

l'univers, et le mystère des instincts impérieux qui nous font placer le but de la vie en dehors de nous-mêmes et plus haut ; c'est nier le plaisir que nous fait cette chose insensée qui est la vertu ; c'est nier le frisson qui nous prend devant « le silence éternel des espaces infinis » ou le gonflement du cœur par les soirs d'automne, et la langueur des désirs indéterminés ; c'est déclarer que tout dans notre destinée et dans les choses est clair comme eau de roche et qu'il n'y a rien, mais rien du tout, à expliquer. Or, c'est cela qui est stupide (1).

MICHELET.

Je ne puis me passer de Dieu. L'éclipse momentanée de la haute idée centrale assombrit ce merveilleux monde moderne des sciences et des découvertes. Tout est progrès, tout est force, et tout manque de grandeur. Il y a, certes, poésie : mais l'ensemble, l'harmonie, le poème, où sont-ils? Je ne les vois pas. Je ne puis me passer de Dieu (2).

Alfred DE MUSSET.

La croyance en Dieu est innée en moi (3).

Tout ce qui est bon n'est-il pas saint? Comment ose-t-on toucher à Dieu (4)?

Eugène PELLETAN.

Dieu n'est pas mort, et c'est nous, nous qui mourrions sans lui (5).

PROUDHON.

Quel est donc l'athée qui n'a pas dit : mon Dieu ! au chevet de sa mère mourante (6) ?

(1) *Les Contemporains*, t. III, J. Richepin. Lecène et Oudin.

(2) Cité par Mgr Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*, t. V, IV, III. Poussielgue.

(3) *Lettre à la duchesse de Castries*, 1840. Œuvres, Charpentier.

(4) *La Confession d'un enfant du siècle*, V, VI. Charpentier.

(5) Cité par M. de Pressensé comme « les dernières lignes du dernier livre d'Eugène Pelletan. » Sénat, 23 février 1885.

(6) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. Cité par M. Allou, Sénat, 5 décembre 1882.

Edgar QUINET.

Un peuple qui perdrait l'idée de Dieu perdrait tout idéal.. Je ne sais pas pourquoi il continuerait sa marche.

Henri RABUSSON.

Extrait de son roman *Un homme d'aujourd'hui* (1).

Julien d'Estreville parle de se tuer. Lemègre, un vieil ami, l'en dissuade :

— Tu te tueras ?

— On ne sait pas.

— Allons, allons, tu es fou !... Mais non. Tu ne te tueras point. Tu n'es pas assez sûr qu'il n'y ait rien de l'autre côté de la mort pour faire le dernier pas en d'aussi mauvaises conditions.

— Ah ! oui, fit d'Estreville en ricanant, tu es spiritualiste, toi, tu es de ces bons gobeurs... Mais c'est le vieux jeu, ça, mon cher ; nous autres...

— Oh ! vous autres, vous autres, vous n'êtes rien du tout. L'athéisme est une opinion, — quand ce n'est pas un hoquet d'ivrogne, — la plus carrée, la plus hardie, la plus radicale de toutes... Et je vous défie bien d'en avoir une, une de cette envergure, du moins. Il n'y a peut-être pas un homme de ce temps-ci qui pût refaire, avec franchise et conviction, le serment de Cabanis : « Je jure que Dieu n'existe pas (2) ! » Il faudrait, tout ensemble, plus de résolution et moins de science que vous n'en

(1) Chapitre XVII. C. Lévy.

(2) Ce serment fut prononcé en 1798, dans une séance de l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre ayant déclaré ses principes religieux, « un cri de fureur s'éleva de toutes les parties de la salle. Les uns le persiflaient en lui demandant où il avait vu Dieu et quelle figure il avait ; les autres s'indignaient de sa crédulité ; les plus calmes lui adressaient des paroles méprisantes. Des plaisanteries on en vint aux insultes : on outrageait sa vieillesse ; on le menaçait de le chasser d'une assemblée dont il se rendait indigne, et l'on poussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y avait pas de Dieu. Vainement, au milieu du tumulte, il cherchait à placer un mot ; on refusait de l'entendre, et l'idéologue Cabanis, emporté par la colère, s'écria : *Je jure qu'il n'y a pas de Dieu, et je demande que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte*. Bernardin de Saint-Pierre n'en veut pas entendre davan-

avez. Depuis le commencement du siècle, tous tant que nous sommes, nous avons appris pas mal de choses qui, à défaut d'une foi précise, imposent généralement une réserve prudente. Ceux qui n'ont pas trouvé Dieu le cherchent ou l'attendent ; on ne le nie plus guère, hors des cabarets. Qu'il se montre, dit-on, qu'il se révèle ! On ne dit plus : « Il n'y a rien. » Les hommes de savoir se méfient de lui sans y croire ; ils ne veulent plus risquer de se compromettre : si quelqu'un allait le découvrir, un beau jour, au fond de quelque creuset ou de quelque alambic, sous les espèces d'un phénomène imprévu !... Donc, tu ne te tueras point,... tant que tu raisonneras. Et c'est bien le cas de dire : Grâce à Dieu !

ROSSINI.

Avant de recevoir les derniers sacrements, le grand musicien dit au prêtre qui les lui apportait :

On a cru que j'étais élevé dans les idées de Machiavel, on s'est trompé. Croyez-vous que j'aurais pu faire mon *Stabat* si je n'avais pas eu la foi en Dieu (1) ?

George SAND.

Nous trouvons dans un de ses drames une très belle scène d'actions de grâces rendues à Dieu après la moisson. « On aperçoit une énorme charrette de blé en gerbes, surmontée

tage ; il cesse de défendre son rapport et se tournant vers ce nouvel adversaire, il lui dit : *Votre maître Mirabeau eût rougi des paroles que vous venez de prononcer.* A ces mots, il se retire sans attendre de réponse, et l'assemblée continue de délibérer, non s'il n'y a un Dieu, mais si elle permettra de prononcer son nom. » (Aimé Martin, *Essai sur la vie de B. de Saint-Pierre*). Et de fait, le nom de Dieu ne put être prononcé. En regard du blasphème de Cabanis, il est juste de mettre la rétractation qu'il en fit avant de mourir : Des ouvrages de la nature « résulte pour l'homme l'idée d'une sagesse qui les a conçus et d'une volonté qui les a mis à exécution, mais de la plus haute sagesse et de la volonté la plus attentive à tous les détails, exerçant le pouvoir le plus étendu avec la plus minutieuse précision. » Cabanis, *Lettre à M. F...* Revue française, décembre 1838.

(1) Saillard, *les Hommes célèbres du* XIXe *siècle : croyants et convertis.* Tours, Cattier.

d'une autre gerbe (la *gerbaude*), ornée de fleurs et de rubans... La charrette, traînée par deux bœufs, s'arrête devant l'entrée de la ferme. » La gerbaude est placée au milieu de la scène : tous, fermiers et ouvriers, forment le cercle autour d'elle, et le plus âgé des moissonneurs fait la *consécration* de la gerbe.

RÉMY

Criez avec moi, mes amis : à la gerbe ! à la gerbaude !

TOUS

A la gerbaude !

RÉMY, *se découvrant. Tous font de même...*

Salut à la gerbe ! et merci à Dieu pour ses grandes bontés ! De tous tes présents, mon Dieu, voilà le plus riche ! Le beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre, la récompense du laboureur ! Voilà l'or du paysan, voilà le pain du riche et du pauvre ! Merci à Dieu pour la gerbaude !...

TOUS

Merci à Dieu pour la gerbaude !

RÉMY

Que le bon Dieu bénisse la moisson de cette année dans la grange comme il l'a bénie sur terre ! Le blé a foisonné, il ne sera point cher. Tant mieux pour ceux qui n'en recueillent qu'au profit des autres ! Le pauvre monde peine beaucoup ; le bon Dieu lui envoie des années qui le soulagent. Le riche travaille pour ses enfants ; les pauvres sont les enfants de Dieu, et il fait travailler son soleil pour tout le monde. Merci à Dieu pour le pain à bon marché et pour la gerbaude !

TOUS

Merci à Dieu pour la gerbaude (1) !

Louis VEUILLOT.

Dans un article intitulé *Le Narquois*, le grand lutteur

(1) *Claudie*, I, XI. C. Lévy.

chrétien s'adresse à M. Rochefort et lui reproche ses blasphèmes. Cette page est à citer tout entière : c'est une vraie flagellation

Je me persuade que, si vous étiez convaincu de l'existence de Dieu, vous ne lui diriez pas d'injures. Quelle raison auriez-vous d'insulter non-seulement la toute-puissance, mais la toute-justice et la toute-bonté ? Donc vous ne croyez pas injurier un être qui vous puisse punir ni qui vous puisse pardonner ; vous pensez n'injurier qu'une idée, et une idée dont nulle force humaine aujourd'hui ne prend la défense. Je ne vois pas qu'il y ait grande bravoure à cela.

Mais, d'un autre côté, vous n'ignorez certainement pas que cette idée est la plus haute conception de grandeur, de justice, de beauté, de miséricorde et d'amour qu'ait pu recevoir l'âme humaine (mettons l'esprit humain, si vous croyez n'avoir pas d'âme) ; vous n'ignorez pas que cette idée entretient dans le monde tout ce que l'on y vit jamais et tout ce qui peut y demeurer encore de charité, de dignité, d'honneur, de consolation. Parce que cette idée est sur la terre, il y a sur la terre des hommes qui ne plieront pas devant l'épée, ni devant les chaînes, ni devant le couperet, ni devant l'or, ni devant la faim, ni devant la gloire, ni devant le désabonnement, ni devant Zora ; à cause de cette idée, il y aura des femmes immaculées qui ramasseront Zora vieillie, qui nettoieront son visage, qui nettoieront même son âme, qui toucheront son front de leurs lèvres pures et qui lui diront : Ma sœur ! Vous insultez donc à cette idée, et vous recevez quinze pistoles (1) !



Cette énumération est déjà longue, et nous ne voudrions point la prolonger outre mesure. Citons pourtant deux noms encore, qui seront ici d'une saveur toute particulière : Sainte-Beuve et Richepin.

(1) *Les Odeurs de Paris*, II, IV. Palmé.

Sainte-Beuve disait, dans une lettre à Victor Hugo :

Dieu donc et toutes ses conséquences ; Dieu, l'immortalité, la rémunération et la peine ; dès ici-bas le devoir, et l'interprétation du visible par l'invisible : ce sont les consolations les plus réelles après le malheur, et l'âme qui une fois y a pris goût peut souffrir encore, mais non plus retomber.

SAINTE-BEUVE (1).

Quant à celui qui avait fait mettre sur sa porte cette inscription : *Jean Richepin, athée*, voici son athéisme jugé par lui-même, dans un livre d'ailleurs odieux. C'est le diable qui est apparu au poète et qui lui parle :

Etes-vous bien athée ?
Etes-vous très certain que Dieu n'existe point ?
Si Dieu n'est rien, pourquoi lui montrez-vous le poing ?
Si ce n'est qu'un brouillard dont votre âme est trompée,
Pourquoi dans ces vapeurs donner des coups d'épée ?
Don Quichotte chargeait pour frapper un géant
Sur un moulin ; mais vous, c'est contre le néant
Que vous vous colletez avec l'ombre. C'est drôle.
Si Dieu n'existe pas, vous jouez un sot rôle ;
Vous n'êtes qu'un roseau pensant... comme mon stick.
Donc, au fond, vous croyez à Dieu, voilà le hic.
Vous ne l'avouez pas : la honte est pitoyable.
Vous y croyez, my dear. J'y crois bien, moi, le Diable !

Jean RICHEPIN (2)

*
* *

Tout cet argument se résume dans le mot de Lacordaire : « Dieu est ici-bas le plus populaire de tous les êtres (3). »

(1) Cité par Godefroy, *Histoire de la littérature française*, XIX[e] siècle, poètes, t. II, p. 112. Gaume.
(2) *Les Blasphèmes* : l'Apologie du diable. Dreyfous.
(3) 45[e] *Conférence de Notre-Dame*. Poussielgue.

§ III. — **Dieu prouvé par le témoignage de la conscience.**

Et maintenant, fermons les yeux au monde extérieur, les oreilles à la voix des peuples. Ne regardons que ce petit monde qui est en nous, n'écoutons plus que la voix de notre âme. Recueillons-nous. Quelques instants de réflexion nous suffiront, et nous relèverons la tête en nous écriant : Dieu existe !

Comment l'étude de lui-même amènera-t-elle l'homme à cette conclusion ? Par trois arguments (1), que nous appellerons : l'idée de Dieu, l'instinct de Dieu et la voix de Dieu.

*
* *

I. Notre intelligence a l'idée de l'*infini :* sur cette simple idée saint Anselme a construit, en faveur de l'existence de Dieu, un argument que nous trouvons traduit, en prose par Victor Hugo, et en vers par Sully-Prudhomme.

Si l'infini n'avait pas de moi, le moi serait sa borne ; il ne serait pas infini ; en d'autres termes, il ne serait pas. Or, il est. Donc, il y a un moi. Ce moi de l'infini, c'est Dieu.

V. Hugo (2)

Anselme, ta foi tremble et ta raison l'assiste ·
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit :
L'existence en est une, il faut donc qu'il existe
Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit.

Sully-Prudhomme (3).

(1) Sans compter que notre existence personnelle, aussi bien que celle du monde, nous prouve une cause première. « Il y a quarante ans que je n'étais point, et qu'il n'était pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui suis une fois, de n'être plus : j'ai donc commencé et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur et plus puissant que moi ; si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est. » La Bruyère, *Caractères*, xvi. Voir aussi dans Milton, *le Paradis perdu*, chant viii, le récit de sa création fait par Adam à l'archange Raphaël.

(2) *Les Misérables*, I, i, *x*. Hetzel.

(3) *Le Bonheur*, II, vi. Lemerre.

De cette même idée de Dieu que nous portons en nous, Joseph de Maistre tire un nouvel argument fondé sur ce principe, qu'« on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas. »

On dit que l'existence du mal est un argument contre celle de Dieu, parce que si Dieu existait, ce mal, qui est une injustice, n'existerait pas. — Ah! ces messieurs savent donc que Dieu qui n'existe pas est juste par essence! Ils connaissent les attributs d'un être chimérique; et ils sont en état de nous dire à point nommé comment Dieu serait fait si par hasard il y en avait un: en vérité il n'y a pas de folie mieux conditionnée. S'il était permis de rire en un sujet aussi triste, qui ne rirait d'entendre des hommes qui ont fort bien une tête sur les épaules comme nous, argumenter contre Dieu de cette même idée qu'il leur a donnée de lui-même, sans faire attention que cette seule idée prouve Dieu, puisqu'on ne saurait avoir l'idée de ce qui n'existe pas? En effet, l'homme peut-il se représenter à lui-même, et la peinture peut-elle représenter à ses yeux autre chose que ce qui existe? L'inépuisable imagination de Raphaël a pu couvrir sa fameuse galerie d'assemblages fantastiques; mais chaque pièce existe dans la nature. Il en est de même du monde moral: l'homme ne peut concevoir que ce qui est; ainsi l'athée, pour nier Dieu, le suppose.

J. DE MAISTRE (1).

M. Legouvé a repris cet argument; voici ce qu'il dit du mot souvent cité de Voltaire:

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Il est sublime ce vers, mais il est absurde... On ne pourrait pas inventer Dieu s'il n'existait pas! L'imagination humaine ne crée rien, elle combine et se souvient. La meilleure preuve que Dieu existe, c'est que l'homme le croit.

E. LEGOUVÉ (2).



(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, VIII.
(2) *Discours à l'hospitalité de nuit*, 12 décembre 1881.

II. Toutes les intelligences ne sont pas capables de disserter sur l'idée de Dieu qui est en elles. Voici un ordre de faits plus facilement accessible. L'homme a l'*instinct* de Dieu; son existence s'impose à lui avec une clarté telle, qu'à tout instant on le devine, on le rencontre, et qu' « on sent Dieu avec l'âme, comme on sent l'air avec le corps (1)». En vain l'entendra-t-on révoquer en doute ou même nier formellement, comme conclusion d'un sophisme habilement présenté : l'argument passera, la croyance restera :

Dieu, c'est la notion incompressible. Elle est dans l'homme Les syllogismes, les querelles, les négations, les systèmes... passent dessus sans la diminuer.

V. Hugo (2).

Qu'une émotion survienne, qu'une joie se présente, qu'un malheur tombe à l'improviste, l'homme sent aussitôt se ranimer cette croyance endormie ou éteinte, et de son âme frémissante il laisse échapper ce cri : Mon Dieu!

Mon Dieu, dans ses rages infimes,
Dans ses tourments, dans ses repos,
Dans ses peurs, dans ses pantomimes,
L'âme vous hèle à tout propos
Du plus profond de ses abîmes!

Quand la souffrance avec ses limes
Corrode mon cœur et mes os,
Malgré moi, je crie à vos cimes :
Mon Dieu!

Aux coupables traînant leurs crimes,
Aux résignés pleurant leurs maux,
Arrivent toujours ces deux mots,

(1) Joubert, *Pensées*.
(2) *Les Travailleurs de la mer*, II, II, v. Hetzel.

Soupir parlé des deuils intimes,
Vieux refrain des vieilles victimes :
Mon Dieu !

Maurice ROLLINAT (1).



III. L'homme parle à Dieu ; mais ce n'est pas tout, et Dieu aussi parle à l'homme. A chaque instant, dans notre âme, nous entendons une voix nous dire : « Ceci est bien, cela est mal; ceci est juste, cela est injuste ; ceci mérite une récompense, cela sera puni.» Ce juge intime, nous sentons qu'il nous est supérieur, ses décisions s'imposent à nous comme celles d'un maître. Or, quelle puissance peut nous tracer les règles du bien et du mal et nous parler de récompense pour l'un et de châtiment pour l'autre ? Nulle au monde, si ce n'est la puissance de Dieu.

Sous une forme familière que nous connaissons déjà (2), c'est un homme du peuple qui va nous montrer dans la conscience, la voix et le *dernier mot* de Dieu.

... Et si vous me dites : « Mais qui est-ce qui t'apprenait à distinguer ce qui était bien de ce qui était mal ? » Ah ! dame, monsieur, je ne saurais pas trop quoi vous répondre. C'était une voix en dedans de moi que je ne faisais pas parler, mais qui parlait de soi-même pour dire oui ou non, sans réplique, dans ma poitrine. C'est cette voix que les savants appellent *conscience*, et que nous autres, pauvres gens, nous appelons le gros bon sens. Ça ne dispute pas, mais ça ne se trompe pas pourtant; ça ne sait rien dire, mais ça sait tout juger, voyez-vous ! Il faut bien un *dernier mot* au fond de l'homme, monsieur, quand il débat avec lui-même et qu'il ne sait pas à qui entendre. Eh bien ! cette conscience, c'est le dernier mot ! Et ce dernier mot de tout, c'est Dieu qui l'a écrit en nous, comme on écrit la route

(1) *Les Névroses*. épilogue. Charpentier.

(2) Voir plus haut, pages 20-21.

de temps en temps sur les poteaux des chemins, pour qu'on ne se trompe pas de route.

LAMARTINE (1).

Toujours la conscience agit : avant l'action elle conseille, après l'action elle juge.

Avant l'action :

Sainte servante, conscience,
Tu vas dans l'ombre devant moi ;
Tu vas devant moi, toujours prête,
Et tu me montres le chemin ;
Le voile du sort sur la tête,
La lampe de Dieu dans ta main,
Tu me dis : — Ta croix te réclame !
Debout ! c'est ailleurs qu'on s'assied. —
Tu me dis : — Cache ici ton âme.
Tu me dis : — Pose ici ton pied.

Victor HUGO (2).

Après l'action, elle est encore là : scrutant les faits, sondant les intentions,

Elle déchiffre nos algèbres.

M. ROLLINAT (3).

Si elle est satisfaite, elle nous récompense par la paix de l'âme et par la promesse des biens à venir. Sinon, elle nous blâme et devient remords. Dès ce moment, plus de paix au coupable :

On n'empêche pas plus la pensée de revenir à une idée que la mer de revenir à un rivage. Pour le matelot, cela s'appelle la marée : pour le coupable, cela s'appelle le remords. Dieu soulève l'âme comme l'Océan.

Victor HUGO (4).

(1) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, X, II. Hachette, Jouvet.
(2) *Les Quatre vents de l'esprit*, III, XXXVI. Hetzel.
(3) *Les Névroses* : la Conscience. Charpentier.
(4) *Les Misérables*, I, VII, *iii*. Hetzel.

En vain s'est-on caché pour commettre sa faute et s'assurer l'impunité :

> Comme personne ne nous blâme,
> Parfois, nous nous croyons absous,
> Mais un cri nous vient d'en dessous :
> C'est la conscience qui clame
> Dans les oubliettes de l'âme.
>
> M. Rollinat (1)

Cette voix est si bien celle de Dieu, que le pécheur, pour se délivrer de son obsession, recourt souvent à un moyen radical : il arrache de son cœur la foi en Dieu. Il dit tout haut : « Dieu n'est pas, » — et tout bas il ajoute : « Donc ce n'est pas lui qui me parle. » Telle est, — n'hésitons pas à le dire en terminant cette étude sur l'existence de Dieu, — telle est la genèse d'un grand nombre d'athées. « C'est le cœur, a-t-on dit familièrement, qui leur fait mal à la tête, » et Joseph de Maistre a exprimé la même vérité en termes plus énergiques :

Nul n'a cessé de croire à Dieu avant d'avoir désiré qu'il n'existât pas.

ARTICLE II.

NATURE DE DIEU.

Nous avons vu que Dieu est : il nous reste à examiner qu'il est. Etude importante et plus difficile que la première;

(1) L'*Abîme*, les Oubliettes. Charpentier. Voir dans le même livre les pièces intitulées : la Honte, le Remords de l'Assassin. Voir aussi, dans la *Légende des siècles*, la belle et célèbre pièce de V. Hugo sur Caïn.

nous n'en voulons que cette preuve : autant les peuples se sont trouvés unis lorsqu'il s'est agi de proclamer l'existence de la divinité, autant ils ont émis, sur sa nature, des idées différentes, contradictoires, et souvent grossières.

Nous allons énumérer les traits principaux qui doivent caractériser le vrai Dieu dans notre intelligence.



Tout d'abord, Dieu est *personnel*. Les panthéistes voient, dans la nature entière, une émanation et comme une efflorescence de la substance divine ; dès lors, plus de distinction entre la créature et le créateur : le fini et l'infini, les êtres qui se succèdent et celui que nous appelons l'Immuable, ne sont que les deux faces d'une même existence.

On a reproché à quelques poètes du siècle d'avoir donné dans cette erreur. « M. de Laprade a été très sensible à cette accusation, car elle offensait ses plus chères croyances (1) ». Mais c'est surtout contre Lamartine qu'elle a été portée. Le poète s'en est défendu à diverses reprises :

Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout (2).

Peut-être, *dit-il ailleurs*, quelques expressions métaphoriques et inexactes de mes ouvrages ont-elles donné lieu à cette méprise sur mes opinions religieuses : j'en serais profondément affligé. La langue vague et indéterminée de la poésie se prête mal à la rigueur des termes que doit préciser la métaphysique. Si mes vers laissent du doute, je m'explique en prose.

Je crois en un Dieu possédant la suprême individualité,

(1) F. Coppée, *Discours de réception à l'Académie française*, 18 décembre 1884.

(2) *Jocelyn*, avertissement, post-scriptum. Hachette, Jouvet.

comme y croit la nature qui n'a été créée que pour réfléchir cette individualité divine, et qui ne subsiste que de sa providence (1)

Bien plus, c'est Lamartine lui-même qui va juger le panthéisme et le qualifier sévèrement.

C'est une théorie illogique, un pur sophisme :

Le panthéisme dont on m'accuse comme philosophe et comme poète, le panthéisme que j'ai toujours méprisé comme une inconséquence et comme un blasphème, ressemble tout à fait au raisonnement de l'homme qui dirait : « Je vois une multitude innombrable de rayons, donc il n'y a pas de soleil (2). »

C'est le règne de la confusion que ce système,

Qui, en détruisant l'individualité suprême de Dieu et l'individualité de l'homme, anéantirait à la fois l'homme et Dieu, et ferait ainsi je ne sais quelle chose semblable au chaos avant que la lumière y brillât et que le Verbe en eût séparé les éléments (3).

C'est enfin un athéisme, plus subtil que l'autre, sans doute, mais aussi réel et plus nuisible encore. Les panthéistes, en effet,

Reconnaissent bien en Dieu la force latente de tous les phénomènes visibles ou invisibles, mais ils n'y reconnaissent pas l'individualité et la suprême intelligence, c'est-à-dire ce qui constitue l'*être*, refusant ainsi à l'Être des êtres ce qu'ils sont forcés d'accorder au dernier insecte de la nature (4).

(1) *La Chute d'un ange*. Avertissement des nouvelles éditions. Hachette, Jouvet.

(2) *Le Conseiller du peuple*, IXe conseil, § II.

(3) *La Chute d'un ange*. Avertissement des nouvelles éditions. Hachette, Jouvet.

(4) *Cours familier de littérature*, XXXIX, XXII.

Ce serait pis que l'athéisme, car ce serait nier Dieu en le proclamant; deux non-sens au lieu d'un (1).



Seconde note essentielle de Dieu : il est *un*. « Je ne puis avoir aucune idée de deux êtres infiniment parfaits, car l'un partageant la même puissance infinie avec l'autre, partagerait aussi l'infinie perfection, et par conséquent chacun d'eux serait moins puissant et moins parfait que s'il était seul (2). »

On sait comment ce principe a été méconnu par l'antiquité païenne. Pour ne parler que des Romains, ils honoraient un peuple de dieux où la qualité n'était pas en rapport avec la quantité. Ecoutez ce dialogue entre un duumvir romain, Afranius, et un rabbin juif, Elymas :

ELYMAS

Parmi ces dieux impurs que le païen adore,
En effet, ces deux-là (3) sont les meilleurs encore;
Quant aux autres...

AFRANIUS

Crois-tu que je l'ignore? Non;
Je t'abandonne Mars, Vénus même, Junon,
Et Minerve surtout! D'y voir clair je me pique,
Je suis un philosophe et non un fanatique.
Cependant tous ces dieux, haineux, méchants, jaloux,
Fins comme des renards, voleurs comme des loups,
Ont une qualité qui remplace les autres :
Leurs énormes défauts rendent petits les nôtres.

(1) *La Chute d'un ange*. Avertissement des nouvelles éditions. Hachette, Jouvet.

(2) Fénelon.

(3) Sylvain et Bacchus.

Je m'admire en voyant ce qu'ils sont; c'est pourquoi
J'aime beaucoup mes dieux, qui valent moins que moi.
H. de Bornier (1).

Et quelle vertu peut-on demander aux hommes, quand leurs dieux donnent l'exemple de tous les vices? Voilà pourquoi, même au milieu du polythéisme, des philosophes honnêtes avaient rejeté la pluralité des dieux. C'est le motif pour lequel Socrate fut condamné à boire la ciguë, et ce n'est pas sans raison que le poète met sur les lèvres du sage mourant cette définition du vrai Dieu:

Contemporain des jours et de l'éternité!
Grand comme l'infini, seul comme l'unité!
Impossible à nommer, à nos sens impalpable!
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable!
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui!
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance!
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence!
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux! c'est le seul! c'est le mien!
Lamartine (2).

*
* *

Dieu, unique par sa nature, subsiste en trois personnes, et c'est le mystère de la sainte *Trinité*. Il importe de définir exactement ce dogme, et, par une exception voulue, nous en empruntons l'exposé, non à un laïque, mais à un évêque.

La foi catholique enseigne d'abord qu'il y a en Dieu une essence unique, infinie, éternelle, abîme de lumière et de toutes perfections.

(1) *L'Apôtre*, I, III. Dentu,
(2) *La Mort de Socrate*. Hachette, Jouvet.

Elle enseigne ensuite que, dans cette essence unique, il y a trois personnes distinctes, chacune d'elles ayant conscience d'elle-même, se connaissant et connaissant les deux autres, se sachant profondément, absolument, infiniment distincte d'elles ; en sorte qu'elles forment ensemble, au sein de l'essence infinie, une vraie société.

Elle enseigne enfin que ces trois Personnes, quoique infiniment distinctes entre elles, n'ont qu'une seule substance à elles trois, que la plénitude de l'essence divine est en chacune d'elles, et qu'ainsi elles sont un Dieu unique (1).

Tel est, dans son essence même, le Dieu que nous devons adorer, prosternés.

Sur les marches du trône, où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté... (2).

Nombre mystérieux, profonde trinité,
Triangle composé d'une triple unité.

LAMARTINE (3).

Des objections que l'incrédulité a amassées contre ce dogme, la plupart sont communes à tous les mystères et nous aurons à les réfuter plus loin (4) ; mais il en est une qui trouve ici sa place : on prétend que l'Eglise impose à notre foi un dogme contradictoire, l'unité étant incompatible avec la trinité : « en deux mots, s'il n'y a qu'Un, il n'y a pas Trois ; s'il y a Trois, il n'y a pas qu'Un. »

L'ignorance ou l'inattention les plus inexcusables, lorsqu'on

(1) Mgr Bougaud, le *Christianisme et les temps présents*, t. III, 2e partie, I, I. Poussielgue. Comparez ces passages du Dante : « Cet un et deux et trois qui vit toujours et règne toujours en trois et deux et un, trois fois était chanté par chacun des esprits. » « Je crois en trois personnes éternelles, et je les crois une essence tellement une et tellement triple, qu'elles comportent à la fois *sunt* et *est*. » Le *Paradis*, chants XIV et XXIV. Nous citons Dante d'après la traduction A. Brizeux, Charpentier.

(2) Lamartine, *Nouvelles méditations poétiques*, l'Ange. Hachette, Jouvet.

(3) *La Mort de Socrate*. Hachette, Jouvet.

(4) Voir plus bas, chapitre III, article III : Le Miracle et le mystère.

se pose comme controversiste, ont fait les frais de cette argumentation.

Pour la dissiper, rappelons ce seul mot du Catéchisme du Concile de Trente : « Les pasteurs feront entendre aux fidèles qu'ils doivent retenir soigneusement les mots d'*essence* et de *personne* consacrés à l'expression propre de ce mystère, et se souvenir que l'unité est dans l'*essence*, et la distinction dans les *personnes*... »

Ainsi tombe l'objection de l'incrédule, et il ne reste plus qu'un mystère, et non une absurdité.

A. NICOLAS (1).

Et si ce mystère est contraire à la raison, comment se fait-il que les plus grands philosophes soient arrivés, à force de génie, jusqu'à en soupçonner l'existence? « Ce mystère de la sainte Trinité qu'on regarde comme le plus incompréhensible de tous, dit d'Aguesseau (2), est néanmoins celui dont il semble que la plus sublime et la plus raisonnable philosophie de l'antiquité, celle de Platon, semble avoir le plus approché. Il n'y a qu'un pas à faire pour arriver jusqu'au dogme. »

Enfin, dans la nature, ne retrouve-t-on point partout des images et comme des empreintes de ce mystère : l'unité dans la trinité ?

Les formes, les couleurs, les sons, les nombres même,
Tout me cachait mon Dieu ! tout était son emblême !

LAMARTINE (3).

*
* *

Dieu est *infiniment parfait*, c'est-à-dire, dit le catéchisme, « qu'il possède toutes les perfections et que ces perfections n'ont pas de bornes. » Tout ce qui est défaut, nous devons

(1) *Etudes philosophiques sur le christianisme*, II, XI. Vaton.
(2) Œuvres, t. XVI, 144 : *Lettres sur divers sujets*.
(3) *La Mort de Socrate*. Hachette, Jouvet.

l'écarter de lui ; tout ce qui est qualité, il faut le lui attribuer, et comme « il est infiniment tout ce qu'il est (1), » il faut le lui attribuer dans un degré infini.

Par cette perfection absolue Dieu dépasse infiniment l'homme, et notre intelligence ne peut se faire une idée exacte de sa grandeur. Ecoutons encore ici le vieil ouvrier que nous avons déjà deux fois rencontré sur notre route (2). Le poète lui a demandé quelle idée il se faisait de Dieu ; voici sa réponse :

Ah ! Monsieur, j'y pense, j'y pense, j'y pense depuis que je suis au monde, et je n'ai pas pu me satisfaire encore de la moindre petite ombre d'idee. Mon faible esprit a beau s'élargir dans ma tête comme pour briser les murailles de mon front, pour déborder de sa prison et pour s'étendre à la mesure des mondes tout entiers, c'est toujours comme rien devant tout. Ça ne mesure pas seulement un grain de poussière de sa grandeur, une minute de sa durée, une goutte d'eau de la mer de ses perfections ; ça pèse comme cent mille montagnes de ce granit sur l'aile d'un de ces moucherons ; ça donne le vertige à l'âme d'un pauvre homme : ça le donnerait aux âmes réunies de toutes les créatures qui ont jamais vécu, qui vivent ou qui vivront dans l'éternité.

Il n'y faut pas penser seulement, à s'en faire une idée, monsieur. Une idée de Dieu : mais si on l'avait, on serait Dieu lui-même. Une image, je ne dis pas ; je m'en fais bien quelquefois des milliers d'images, tantôt l'une, tantôt l'autre, qui me contentent un petit moment et qui me soulagent l'esprit, comme une planche qui soulage un instant l'homme sur un océan ; mais ça ne soutient pas longtemps, ça s'enfonce sous vous comme tout le reste, et votre esprit se noie éternellement dans cette contemplation.

LAMARTINE (3).



(1) Fénelon.

(2) Voir plus haut, pages 20 et 45.

(3) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, IV. Hachette, Jouvet.

Nommons quelques-unes des infinies perfections de Dieu.

Tout d'abord, Dieu est infini en simplicité : en d'autres termes c'est un *pur esprit,* qui ne peut être vu de nos yeux ni touché de nos mains.

Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur.
A cette obscurité notre foi se mesure
Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure...
Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
Et je dis : c'est bien toi, car je ne te vois pas.

LAMARTINE.

*
* *

Dieu est *éternel,* c'est-à-dire infini dans la durée.

Avant la créature était le créateur;
Le temps sans fin était avant le temps qui passe.

V. HUGO (1).

Sans commencement, Dieu sera sans terme. Il voit vivre et mourir toutes les créatures ; elles passent : son regard

Confond l'éternité des astres
Avec la saison des lilas ;

V. HUGO (2).

Lui demeure toujours,

Et chaque être mortel par le temps emporté,
Est un hymne de plus à son éternité.

LAMARTINE (3).

(1) *Dieu*, II, v. Hetzel.
(2) *Les Chansons des rues et des bois*, II, III, *vii*. Hetzel.
(3) Cité par A. Sicard, *Manuel d'éducation morale et d'instruction civique*, p. 32. Leday, H. Oudin.

Pour Dieu, d'ailleurs, il n'est ni veille, ni lendemain, mais un simple et éternel aujourd'hui. Lorsqu'on parle de l'Eternel,

Ce qu'on nomme le temps n'est rien qu'une figure;
Ce qui n'a point de fin n'a rien qui le mesure.
L'être de Jéhovah n'a ni siècles, ni jours,
Son jour est éternel et s'appelle Toujours.

LAMARTINE (1)



Infini dans la durée, Dieu l'est aussi dans l'étendue, si l'on peut employer ce terme en parlant d'un pur esprit: il est partout, « au ciel, sur la terre et en tous lieux (2). »

Des sommets les plus fiers je touche enfin la crête.
Mais plus loin n'est-il pas un horizon plus beau?
L'oiseau monte si haut au-dessus de ma tête!
Et je voudrais monter bien plus haut que l'oiseau!

Si haut que l'oiseau plane en l'azur sa conquête,
Il ne perd pas des yeux son nid dans ce rameau;
Si bas que l'homme rampe au sillon qui l'arrête,
Ses yeux plongent toujours dans un azur nouveau!

Combien de cieux franchir encor, quelle étendue
Pour atteindre à l'objet qui tente et fuit ma vue?
— Comme l'oiseau, poète, abaisse ton regard!

(1) *La chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.

(2) Catéchisme. Dieu est même aux enfers. Dans Milton, Béelzébuth dit aux démons après la chute : « Quant à Dieu, n'en doutez pas, soit dans les hautes plaines des cieux, soit dans la profondeur des abîmes, il sera partout l'unique souverain, le premier, le dernier; il est... partout; notre révolte ne l'a privé d'aucune partie de sa domination; et son empire embrasse les enfers; il nous y gouverne avec un sceptre de fer, comme il gouverne les cieux avec un sceptre d'or. « *Le Paradis perdu*, chant II. » Nous citons Milton d'après la traduction Pongerville. Charpentier.

Ce qu'au loin ton vol cherche est dans ce brin de mousse :
Dieu, dont le double aimant t'attire et te repousse,
S'il n'était que là-haut ne serait nulle part

J. SOULARY (1).

Non-seulement Dieu remplit l'espace, mais il est plus grand que l'espace,

Ces espaces remplis du Dieu qui n'y tient pas (2).

Nul œil de l'infini n'a touché les deux bords.
Elargissez les cieux, je suis encor dehors (3) !

Je franchis chaque temps, je dépasse tout lieu.
Hommes ! l'infini seul est la forme de Dieu (4).

LAMARTINE



Cet Etre présent partout, ce n'est pas un corps, c'est un esprit, une intelligence. De ce rapprochement naît une autre vérité. Dieu sait tout, *Dieu voit tout.* Rien ne peut échapper à cet œil éternellement ouvert :

Dans une nuit noire, sur un marbre noir, une fourmi noire Dieu la voit et l'entend.

Jules SANDEAU (5).

Et de même que c'est par un acte simple que Dieu est toujours et partout, c'est par un acte aussi simple, aussi

(1) *Œuvres*, t. I, XLV. Lemerre.
(2) *Recueillements poétiques*, XXVII. Hachette, Jouvet.
(3) *La Chute d'un Ange*, 8e vision. Hachette Jouvet.
(4) *Ibid.*
(5) *Olivier*. C. Lévy.

un, qu'il voit tout ensemble, le passé, le présent, l'avenir et le possible :

Celui-là voit l'effet, — et celui-ci la cause.
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

A. de Musset (1)

*
* *

La volonté de Dieu est aussi infinie que son intelligence : il est *tout-puissant*. Il veut une chose : elle est faite :

Il a dit au chaos sa parole profonde,
Et d'un mot de sa voix laissé tomber le monde.
Son bras jette un rayon au milieu des hivers,
Défend la veuve en pleurs du publicain avide,
Ou dans un ciel lointain, séjour désert du vide,
Crée en passant un univers !

V. Hugo (2).

L'homme a toujours été jaloux de la puissance de Dieu. Gonflé de savoir, l'homme du XIX[e] siècle se pare de ses découvertes comme d'une création, et, parce qu'il use de la vapeur et de l'électricité, s'imagine les avoir produites. Aussi, fier de son passé, il regarde audacieusement l'avenir ; croyant avoir diminué la distance qui le séparait du Créateur, il ne doute pas d'arriver bientôt à sa hauteur. Les frères de Goncourt nous rapportent à ce sujet une conversation édifiante, et ils la font suivre de réflexions que nous n'hésitons pas à reproduire malgré leur forme un peu familière.

(1) *La Coupe et les lèvres*, Dédicace. Charpentier.
(2) *Odes*, IV, XVIII, Jéhovah. Hetzel.

C'était dans un dîner de savants et de lettrés :

On disait que Berthelot avait prédit que, dans cent ans de science physique et chimique, l'homme saurait ce que c'est que l'atome, et qu'avec cette science, il pourrait à son gré modérer, éteindre, rallumer le soleil comme une lampe Carcel. Claude Bernard, de son côté, aurait annoncé qu'avec cent ans de science physiologique, on pourrait faire la loi organique, la création humaine, en concurrence avec le Créateur.

Nous n'avons fait aucune objection, mais nous croyons bien qu'à ce moment-là de la science, le vieux bon Dieu à barbe blanche arrivera sur la terre, avec son trousseau de clefs, et dira à l'humanité, ainsi qu'on dit au Salon, à cinq heures : « Messieurs, on ferme ! »

De Goncourt (1).

C'est la même pensée qu'en termes plus solennels avait exprimée le poète :

Humanités dans tous les espaces semées,
Liguez-vous ; dressez-vous, innombrables armées,
Et déclarez la guerre à Dieu !...
Mesurez-vous, vous l'ombre, à lui la plénitude !
Vous aurez, ô passants, légions, multitude,
Assiégeants de l'immense tour,
Essaim, tourbillonnant autour du grand pilastre,
Vivants ! avant qu'il ait usé son premier astre,
Dépensé votre dernier jour !

V. Hugo (2).



La toute-puissance de Dieu dirige le monde selon deux règles qui sont elles-mêmes deux attributs divins : la *justice*

(1) *Journal*, 7 avril 1869. Charpentier.
(2) *La Légende des siècles*, t. v, fin. Hetzel.

et la *bonté*. Nous allons les voir briller dans le gouvernement des êtres, et leur accord constituera cette grande et belle chose : la Providence de Dieu.

ARTICLE III

GOUVERNEMENT DE DIEU

Dieu n'est pas seulement le créateur de l'univers, il en est le souverain, c'est-à-dire « qu'il est le maître de tout, et que rien arrive en ce monde sans son ordre ou sans sa permission (1). » Certains rationalistes nous représentent Dieu comme un être essentiellement ami du repos, sorti de son engourdissement pour créer le monde et rentré aussitôt dans un profond sommeil, où il n'entendrait plus la voix de ses créatures. « Quoi ! s'écriait l'abbé Bautain devant pareille théorie, le roi du ciel serait donc aussi un roi fainéant ! » Cela n'est pas, Dieu n'a point abandonné ses créatures : il les gouverne, les dirige, et c'est là sa *providence*.

Ses soins embrassent tout d'abord le monde physique, qui ne pourrait subsister sans Dieu,

Dieu, ce foyer de vie et de force éternelle,
Vers lequel en tremblant le monde étend les bras,
Prêt à s'anéantir, s'il ne l'animait pas !

A. DE MUSSET (2).

(1) Catéchisme.

(2) *Le Saule*, VI. Charpentier. Lamartine a décrit la force et l'intelligence divine dirigeant les globes célestes. *Jocelyn*, 8 août 1801.

Le monde moral a sa grande part des sollicitudes de la Providence : individus, familles, sociétés, elle règle et dirige tout, et le nom divin se trouve écrit, pour qui sait lire, à chaque page de l'histoire :

Cœli enarrant gloriam Dei ! les cieux racontent la gloire de Dieu : mais la terre aussi et ses grands événements racontent la gloire de Dieu dans les choses humaines.

LAMARTINE (1).

Peuples, dit à son tour un autre grand poète,

Un Dieu compte vos jours, un Dieu règne en vos fêtes.
Lorsqu'un chef vous mène aux conquêtes,
Le bras qui vous entraîne est poussé par un Dieu !

V. HUGO (2)



Dans le gouvernement du monde, Dieu emploie et concilie ces deux grandes choses, incompatibles chez tant de créatures : la justice et la bonté.

Et d'abord la *justice*. « Il est juste, et nul n'échappe à la clairvoyance de sa justice. Non-seulement elle découvre, sous l'apparence d'une fausse vertu, les ombres rampantes de nos vices : mais elle pénètre jusqu'aux mystérieux arcanes où l'homme parvient à se tromper lui-même par d'odieux mensonges.

« Il est juste, et ni le temps, ni l'espace ne peuvent nous soustraire à la souveraineté de sa justice. Dussions-nous vivre, dans l'impunité, des siècles et des siècles, nous n'aurions pas prescrit contre lui. Nous fût-il possible de

(1) *Cour familier de littérature*. XLVI, XXIV. « La philosophie de l'histoire ! La philosophie de l'histoire !... On n'entend dire que cela. C'est un abus. Quand dira-t-on : La théologie de l'histoire ? » J. Roux, *Pensées*. Lemerre.

(2) *Odes*, III, I, *iii*. Hetzel.

descendre aux plus profonds abîmes, il y est ; de le fuir à travers les mondes errants, un jour cette course désespérée serait subitement close, et, debout devant nous, il nous dirait : C'est Moi ! » (1)

En regard de cet attribut redoutable, hâtons-nous d'en mettre un plus consolant pour nous. « La *bonté* et la justice divine, a dit Bossuet, sont comme les deux bras de Dieu ; mais la bonté est le bras droit. » Heureux ceux qui le savent ! heureux ceux qui le croient, même au milieu des épreuves !

Heureux qui dans ses douleurs peut contempler la voûte étoilée comme une foule vivante d'où il s'attend à voir sortir un visage cher et bienveillant ! Heureux qui à l'heure de la défaillance entend battre dans les abîmes des airs un cœur immense que le moindre de ses soupirs fait tressaillir de pitié ! A l'instant où le désespoir s'est emparé de lui, quelques soleils peut-être se sont éteints dans les profondeurs du firmament ; les anges, émus de ses cris, descendent et l'abritent de leurs ailes ; il sent passer sur son front la main qui jeta les mondes dans l'espace ; l'infini se fait chair pour pleurer avec lui.

Victor CHERBULIEZ (2).

Lorsque l'homme est pécheur, lorque ses pleurs sont des pleurs de repentir, alors la bonté de Dieu prend un nouveau nom : elle s'appelle miséricorde.

O vous qui êtes !

L'Ecclésiaste vous nomme Toute-Puissance, les Macchabées vous nomment Créateur, l'épître aux Ephésiens vous nomme Liberté, Baruch vous nomme Immensité, les Psaumes vous nomment Sagesse et Vérité, Jean vous nomme Lumière, les Rois vous nomment Seigneur, l'Exode vous appelle Providence, le Lévitique, Sainteté, Esdras, Justice, la création vous nomme

(1) P. Monsabré, *Avent* 1869, 4e conférence.

(2) *Paule Méré*, lettre XL. Hachette.

Dieu, l'homme vous nomme Père, mais Salomon vous nomme Miséricorde, et c'est là le plus beau de tous vos noms. »

V. Hugo (1).

*
* *

La Providence divine est un des dogmes les plus couramment attaqués. Bien souvent, dans les livres, dans les conversations, nous la voyons révoquer en doute, et nous assistons au spectacle de *Dieu éclaboussé par Zoïle :* c'est le titre d'une pièce de Victor Hugo (2) consacrée à la justification de la Providence. La bonté de Dieu, on la trouve inconciliable avec l'existence de la douleur; — sa sainteté, avec l'existence du péché; — sa justice, avec l'inégale répartition des biens et des maux.

Nous devons nous arrêter quelque peu à ces trois difficultés et montrer qu'elles n'ont rien d'incompatible avec le dogme de la Providence.

*
* *

Voici d'abord deux observations d'un caractère général, applicables à chacune des objections que nous aborderons tout à l'heure.

En premier lieu, est-ce bien à l'homme qu'il appartient de juger l'œuvre du Créateur? Que sommes-nous? et quel est celui que nous citons à notre tribunal?

> Ce qu'il est? regardez au-dessus de vos têtes;
> Voyez le ciel, le jour, la nuit! Ce que vous êtes?
> Cherchez dans votre cendrier.

V. Hugo (3).

(1) *Les misérables*, I, I, v. Hetzel.

(2) *Les Quatre vents de l'esprit*, I, XLII. Victor Hugo a souvent traité ce sujet, et nous avons développé ailleurs son argumentation. Voir *Victor Hugo apologiste*, p. 24-32.

(3) *La Légende des siècles*, t. III. Tout le passé et tout l'avenir. Hetzel.

Témoin des succès de l'impie, témoin de la prospérité des méchants, le patriarche de l'Idumée osait élever sa voix contre l'éternel dispensateur des biens et des maux ; mais Dieu disait à Job : « Qui es-tu pour que je te rende compte de mes desseins ? Où est ta puissance pour créer et pour conserver ? et qu'est ta sagesse pour juger la mienne ? Lorsque tu étais dans le néant, pouvais-je te consulter ? »

En effet, Dieu a-t-il promis à l'homme d'obéir à tous ses désirs ? A-t-il promis d'être l'esclave de toutes les volontés de sa créature ? Ces désirs enfantés au sein d'un rêve qui passe, ces volontés de la poussière, doivent-ils être de quelque poids dans les décisions de la Providence ? Cette Providence de Dieu existait avant la naissance de celui qui se plaint ; elle a tout prévu. Dieu sait mieux ce qu'il faut à l'homme que l'homme ne le sait lui-même.

BALLANCHE (1)

Autre observation non moins importante : nos étonnements viennent d'un manque de réflexion ; nous nous arrêtons aux apparences, sans nous donner la peine de pénétrer à l'intérieur des choses. Si nous le faisions, nous trouverions aux événements des raisons que d'abord nous ne soupçonnions pas : cette découverte nous en ferait espérer de nouvelles, et en attendant le jour de la pleine lumière, nous nous abstiendrions de blâmer la conduite de Dieu dans la direction des choses humaines.

Un peu de génie mène à ces ironies et à ces blasphèmes, beaucoup de génie en détourne. Un sceptique n'est jamais qu'un homme d'esprit qui n'a pas assez pensé. Il est resté en chemin au milieu de sa route...

Certes, si les grands esprits, au lieu de s'arrêter à la surface, de se scandaliser de l'apparence ou de se décourager de la souffrance, avaient été plus logiques ou plus courageux, ils n'auraient pas ri comme des fous dans leurs loges : ils auraient parlé

(1) *Œuvres*. t. I, 4e fragment, p. 349. Barbezat, 1833.

comme des sages ou combattu comme des héros ; ils ne se seraient pas faits les bouffons de leur espèce : ils se seraient faits ses consolateurs. Que leur en coûtait-il de se dire comme Job :

Ce monde, œuvre évidente d'une puissance sans bornes, ne peut pas être en même temps l'œuvre d'une puissance folle. Dieu, le *sérieux* et la sainteté par essence, n'est pas un mauvais plaisant : il n'a pas voué son œuvre au mépris de lui-même et des êtres émanés de lui, mais à l'admiration de lui-même et à l'adoration de ses créatures. Derrière cette apparente dérision des choses humaines, il y a donc un divin mystère ; ce mystère, c'est la sagesse et la bonté de Dieu. L'adorer sans le comprendre encore, c'est notre devoir et notre vertu ! Si nous le comprenions, il n'y aurait plus de vertu, il y aurait évidence. Dieu veut être entrevu et non vu dans son œuvre ; c'est le demi-jour qui fait travailler le regard, c'est le mystère qui fait travailler la pensée. Ce monde n'est qu'un crépuscule, la pleine lumière n'est qu'au-delà du tombeau.

LAMARTINE (1).

Et maintenant, avec foi et humilité, essayons de soulever un coin du voile et de lire quelques lignes des desseins de Dieu dans la conduite du monde.



I. La forme la plus répugnante sous laquelle se présente le mal, c'est le péché. Pourquoi le péché ? pourquoi Dieu ne l'empêche-t-il pas ? pourquoi semble-t-il lui laisser libre carrière ?

Tout d'abord, répondrons-nous, parce que l'homme est libre, et que sa liberté est le pouvoir de choisir entre le bien et le mal (2). Et si l'on insiste, si l'on demande : « Pourquoi

(1) *Cours familier de littérature*, XII, XXI. Paris. — Voir aussi *Harmonies poétiques*, I, VI : Aux chrétiens dans les temps d'épreuve ; et *Méditation poétiques* : la Providence à l'homme.

(2) Ce *pouvoir* n'implique pas le *droit* de choisir le mal.

la liberté ? » nous répondrons avec un apologiste : Mais alors, « pourquoi l'existence ? pourquoi la grandeur ? pourquoi la vertu ? pourquoi l'amour ? car toutes ces choses augustes ne vivent que par la liberté (1). »

Le mal ne vient donc pas de Dieu. C'est l'abus, créé par l'homme, d'un bien créé par Dieu :

Mais le mal, dit Cébès, qui l'a créé ? — Le crime.

LAMARTINE (2).

D'ailleurs, le mal lui-même tourne à la gloire de Dieu : il fait briller la patience des bons ; il chante, lorqu'il est puni, la justice divine, et lorsqu'il est pardonné, la miséricorde du Père céleste. En un mot, et ce mot est d'Alexandre Dumas, *le bien est plus fort que le mal :*

RÉMONIN.

Je ne sais pourquoi, je me figure que vous voulez faire du mal à cette enfant qui sort d'ici. Eh bien, rappelez-vous ce que vous dit un vieux philosophe : vous serez vaincue ; le bien est plus fort que le mal.

MISTRESS CLARKSON.

Pourquoi voit-on alors si souvent le mal l'emporter sur le bien ?

RÉMONIN.

Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps.

A. DUMAS fils (3).

* * *

(1) Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. III, II, VII, Poussielgue.

(2) *La mort de Socrate*. Hachette, Jouvet. — Rapprocher de ce mot la charmante réponse d'un enfant à qui l'on demandait : Qui a fait les anges ? — C'est Dieu. — Qui a fait le diable ? — C'est Dieu qui l'a fait ange, et c'est lui-même qui s'est fait diable.

(3) *L'Etrangère*, III, VIII. C. Lévy.

II. A côté du mal moral existe le mal physique, la douleur, et ici encore nous entendons l'homme interroger son auteur et dire : Pourquoi ?... Pourquoi la douleur ? quelle est sa raison d'être ? D'où vient-elle ? et où va-t-elle ?

Disons-le d'abord hautement ? pas plus que le péché, la douleur ne vient de Dieu.

O mal, d'où venez-vous ? Qui sait ce que vous êtes?
Dans quelles régions se forment les tempêtes?
Quand l'orage s'abat sur nos fronts foudroyés,
Est-ce vous, ô mon Dieu, vous qui nous l'envoyez ?
Mais vous êtes l'amour, mais vous êtes la vie,
Et la perfection d'elle-même assouvie ;
Etre, pour vous, ô Dieu ! c'est créer, c'est bénir ;
Non, ce n'est point d'en haut que le mal peut venir !

V. de Laprade (1).

D'où vient donc la douleur ? du péché ; le mal physique dérive du mal moral comme un fleuve de sa source. Lorsqu'il est assailli par la souffrance.

Que le juste pense aux forfaits de nos pères !

V. Hugo (2).

Qu'il se rappelle la faute originelle, les crimes ajoutés par les fils au péché du père, nos faiblesses et nos hontes de chaque jour, et qu'il se dise : Je souffre parce que j'ai péché.

Cependant, même dans cette œuvre de justice, la miséricorde a sa part. La douleur vient du mal, mais elle va au bien, elle vient de l'enfer, mais elle va au ciel. Dieu s'en sert pour rappeler à l'homme qu'il n'est ici-bas qu'en passant, pour lui faire lever les yeux vers la vraie patrie où

(1) *Odes et poèmes* : Hermia. Lemerre.
(2) *Odes*, I, ii, *iii*. Hetzel.

le mal n'a pas de place, pour l'aider à se rendre plus digne de la suprême récompense. Nous n'aurions pas, de nous-mêmes, assez de courage pour aller au-devant de l'expiation et de la purification : elle viennent à nous sous la forme de la douleur.

Il est bon que je souffre, moi qui ne puis rien acheter dans le ciel que par le mérite de mes actions, et qui n'y gagnerai quelque chose que par la vertu des souffrances, comme toutes les âmes faibles. Ces âmes n'ont pas d'ailes pour s'élever au ciel, et le Seigneur qui veut cependant qu'elles y viennent leur envoie du secours : il les place sur un bûcher d'épines et fait descendre le feu de la douleur ; le bois consumé, il s'élance vers le ciel comme une vapeur blanche, semblable à ces colombes qui prenaient leur vol parmi les flammes mourantes du bûcher des martyrs. C'est l'âme qui a consommé son sacrifice, et que le feu des tribulations a rendue assez légère pour qu'elle puisse s'élever au ciel, comme une fumée. Le bois est lourd et immobile ; mettez-y le feu, une partie de lui-même s'élèvera jusqu'aux nues.

Maurice DE GUÉRIN (1).



III. « Admettons, dira-t-on peut-être, que la douleur soit une des charges de l'humanité. Mais pourquoi ces charges sont-elles inégalement réparties ? Pourquoi les uns sont-ils riches et les autres pauvres ? Pourquoi la nature sourit-elle toujours aux uns et montre-t-elle aux autres un front sans cesse irrité ?

Un peu de réflexion triomphera de cette difficulté aussi facilement que des autres. Ce qui est inégalement réparti entre les hommes, ce sont les conditions : il est des riches et

(1) *Jounal,r lettres et poëmes*, p. 55. Lecoffre.

des pauvres, et il n'en peut aller autrement. L'égalité sociale est une chimère : supposez-la réalisée, qu'adviendra il au lendemain du partage ?

Gracchus a promulgué ses lois égalitaires.
C'est fini : le niveau sur tous vient de passer.
On a fait entre tous le partage des terres,
Une motte à chacun qu'il doit ensemencer.

Il n'est plus d'avocats, il n'est plus de notaires.
Messieurs les tapissiers n'ont plus à tapisser ;
Messieurs les serruriers, encor moins nécessaires,
N'ont plus rien à fermer, rien à cadenasser.

Il faut vivre pourtant, c'est la loi la plus vraie ;
Il faut creuser le sol d'une première raie ;
Je cherche une charrue et même du fumier ;

Ma casquette à la main, mendiant maigre et jaune,
Je demande une avance à mon ancien fermier,
Et mon ancien fermier me demande l'aumône.

Joseph Autran (1)

Sans doute, il y a entre les classes sociales une tro grande disproportion : elle est l'ouvrage de l'homme ; mai une certaine inégalité est l'ouvrage de Dieu : sous son influence, « le besoin rapproche mutuellement les hommes :

(1) *Sonnets capricieux*. C. Lévy. « Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance, et que tout lui manque... Si tous sont riches, qui cultivera la terre, et qui fouillera les mines ?... Qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer ? qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? on manquera alors du nécessaire... Cette égalité bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être secourus les uns des autres ; rend les lois frivoles et inutiles ; entraîne une anarchie universelle ; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité. » La Bruyère, *Caractères*, XVI.

ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent : tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre (1). »

Ce qui achève de justifier l'inégalité des conditions, c'est qu'elle n'entraîne pas l'inégalité des souffrauces. Qu'on ne s'imagine pas que richesse et bonheur ne font qu'un! Le pauvre paie son tribut au malheur, le riche le paie en une autre monnaie, mais il le paie. En voulez-vous des exemples?

Ces heureux que l'histoire appelle Louis XIV et Napoléon, ces heureux qui remplirent l'univers de dépit, l'un pendant cinquante ans, l'autre pendant vingt ans, le premier devenu vieux... passé des Dunes, de Rocroy à Malplaquet, de Turenne et de Condé à Villeroy, dit un jour à ce dernier : *Monsieur le maréchal, à notre âge on n'est plus heureux.* — L'autre, de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland, passe à Leipzig, et Waterloo, des Tuileries, de l'Escurial, de Schœnbrunn, de Potsdam, du Kremlin à Sainte-Hélène! Il meurt seul, sans une épouse, sans un fils, lié comme Prométhée sur son rocher. Et vous qui avez vu tomber Charles X et Louis-Philippe, tomber branche sur branche, trône sur trône, croyez-vous donc qu'il n'y ait pas de douleurs en haut, en bas, partout, et plus en haut qu'en bas! Inutile divagation, me direz-vous, à travers le champ des douleurs universelles! Je vous parle des douleurs de la bure et vous me répondez par celles de la pourpre. Ah! votre vue serait bien courte, si vous ne voyiez pas que cette pourpre, cette bure sont un voile insignifiant jeté sur l'âme humaine, et que sous l'éclat éblouissant de l'une, sous la couleur terne de l'autre, il y a une terrible égalité de souffrance.

Adolphe Thiers (2).

*
* *

(1) La Bruyère, *ibid.*

(2) *De la Propriété* : Conclusion. Jouvet. Voir aussi J. Soulary, *Œuvres*, t. I, LX-LXI, Lemerre, deux sonnets intitulés : le Casseur de pierres.

Cette égalité n'est pas absolue, et, si tous sont sujets à la douleur, on ne peut nier qu'elle s'attaque aux uns de préférence aux autres. Dès lors, nous nous trouvons en face d'une dernière difficulté : « S'il y a quelque inégalité dans la répartition des douleurs, si d'autre part quelques miettes de bonheur sont à la disposition de l'homme ici-bas, pourquoi Dieu ne favorise-t-il pas les justes ? pourquoi ne sont-il pas toujours les privilégiés du bonheur et de la fortune ? »

Ce que l'on semble exiger par là, c'est le prix immédiat de nos actions, une distribution de récompenses à bout portant. Mais il y aurait là une perturbation dans l'ordre du monde. Ce serait la manifestation des consciences, qui ne doit avoir lieu qu'au jugement dernier :

Si nous devions dès ce monde recevoir le prix dû à nos vertus ou à nos forfaits, toutes les prospérités seraient honorables, et un coup de foudre serait une mort infamante

SAINTINE (1).

Et d'ailleurs,

Pourquoi *Dieu* punirait-il aujourd'hui, puisque demain le méchant peut changer ? pourquoi récompenserait-il aujourd'hui, puisque demain le juste peut prévariquer ? Pourquoi enfin le repentir serait-il refusé au méchant, et pourquoi la persévérance serait-elle enlevée au juste ?

Encore, homme juste, qu'est ta justice ? homme bon, qu'est ta bonté ? Tu te plains ! Eh ! malheureux, apprends donc, par cela même, que tu n'as pas le droit de te plaindre ; car, si ta bonté et ta justice étaient quelque chose, elles rempliraient ton cœur, elles suffiraient à ton âme. Mais tes murmures accusent ta conscience. Tes vertus ne sont pas réelles, puisqu'elles te permettent d'apercevoir les fautes de tes semblables ; elles ne sont pas pures, puisque tu demandes ton salaire avant de savoir si tu l'as mérité.

BALLANCHE (2)

(1) *Picciola*, III, VIII.

(2) *Œuvres*, t. 1 4e fragment, p. 349.

Dans ce dernier mot est cachée la vraie solution du problème. Dieu ne se hâte pas de punir et de réconpenser. Dieu est patient parce qu'il est éternel, et ajoutons parce que nous sommes immortels. Qu'importe donc sur terre un peu plus ou un peu moins de plaisir ou de peine? « La vie est un livre où les *errata* sont après la fin (1). » Nous sommes en ce monde pour acheter le bonheur : ne nous plaignons pas si Dieu attend, pour nous le donner, que nous l'ayons mérité.

L'injustice du sort est un grief d'enfant
Qui, malade, abhorrant la cuillerée amère,
La déclare nuisible et s'en prend à sa mère...
. . . .
Dans nos comptoirs, pendant que le vendeur calcule
Et compare les poids soumis à la bascule,
L'acheteur défiant ne se dit pas lésé
Tant que monte et descend l'objet pour lui pesé ;
Il laisse le marchand peser en conscience,
Et l'observe, attentif, mais sans impatience,
Trouvant dans sa lenteur, loin d'en être irrité,
Un gage de prudence et de sincérité.

SULLY-PRUDHOMME (2).



Il faut à ces réflexions une conclusion pratique.

Lorsque le malheur nous frappe, subissons-le avec résignation. Pas de murmure contre Dieu ! Si un cri de révolte s'est malgré nous échappé de nos lèvres, « que notre âme coure vite après lui pour le rattraper avant que Dieu ne l'ait entendu (3) ! »

(1) Petit-Senn.
(2) *La Justice.* Xe veille. Lemerre.
(3) Lamartine, *le Tailleur de pierres de Saint-Point*, IV, Hachette, Jouvet.

Rappelons-nous que la souffrance nous épure! Rappelons-nous que nous sommes pécheurs, et que Jésus était innocent lorsqu'il endurait pour nous les douleurs auprès desquelles les nôtres ne sont rien. Ecoutez ce prêtre, venu pour assister dans ses derniers instants un prisonnier mystérieux (1) :

LE PRÊTRE

Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs,
Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs?
O mon fils, c'est pour nous, tout ingrats que nous sommes,
Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes;
A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT

J'étais peut-être roi.

LE PRÊTRE

Le Sauveur était Dieu.

Alfred DE VIGNY (2).

Sans doute, le problème de la douleur ne peut être entièrement éclairé à nos yeux de chair, mais rappelons-nous que les mystère qu'il renferme encore proviennent uniquement de notre ignorance :

On dirait que ce monde va tout de travers, mais c'est nous qui ne voyons pas droit.

Eugénie de GUÉRIN (3).

Rappelons-nous que « Dieu est un auteur qui ne veut pas

(1) Le célèbre Masque de fer.
(2) *La Prison. Œuvres*, Lemerre.
(3) *Lettres*, p. 27. Lecoffre.

qu'on lui impose de dénouement (1) » et, toujours et quand même, faisons un acte de foi à la justice, à la bonté et à la miséricorde divine :

> Rien ne peut arriver qu'un Dieu bon ne le veuille!
>
> J. Aicard (2).

(1) Gerfaut, *Pensées d'automne*. C. Lévy.
(2) *La Chanson de l'enfant :* les Enfants dans les bois. Ollendorff.

CHAPITRE II

LA CRÉATION ET LA CRÉATURE

« Nous sortons d'un mystère pour entrer dans un autre. Après Dieu, le monde. A côté de cet abîme de beauté infinie, de bonté, d'intelligence, d'amour, de vie, qu'on appelle Dieu, voici un second abîme, plein, lui aussi, de beauté, d'ordre, d'harmonie, qu'on appelle le monde. Comment ce second abîme procède-t-il du premier? (1) » Telle est l'importante et passionnante question dont nous abordons l'étude.

Nous méditerons d'abord le fait même de la création, puis nous en étudierons les résultats, et parmi tant de créatures qui mériteraient de nous arrêter, nous choisirons les deux plus hautes et les deux plus belles : l'ange et l'homme.

ARTICLE PREMIER

LA CRÉATION

Ici encore plusieurs questions se présentent à nous; nous les réduirons aux trois suivantes : le *fait*, le *comment* et le *pourquoi* de la création.

(1) Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. III, II, II. Pousielgue.

§ I. — Le fait de la création

Déjà, en prouvant l'existence de Dieu par celle de la nature, nous avons affirmé le fait de la création, conclu de l'œuvre à l'ouvrier, et salué en Dieu

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière.

LAMARTINE (1)

Il nous faut revenir sur ce sujet, et voici pourquoi. La création prouvant Dieu, que devaient faire ceux qui ne voulaient plus de Dieu? Supprimer la création. C'est ce qu'ils ont essayé de faire. Avec l'appareil scientique obligatoire en notre siècle, ils ont échafaudé un système qu'on appelle le transformisme et dont la forme absolue est pleinement athée. D'après cette théorie, tout ce qui existe aujourd'hui proviendrait uniquement de la matière : celle-ci aurait existé d'abord dans un état uniforme, puis, par une série de transformations graduelles, elle aurait successivement produit les êtres inanimés, ensuite les êtres organisés, et à r sommet l'homme, dernier résultat, pour le moment, de évolution de la matière (2).

(1) *Nouvelles méditations poétiques*, XIX. Hachette, Jouvet.

(2) « Ils ont rêvé qu'à l'origine des choses et des êtres l'homme ne fut lui-même qu'une *boursouflure* de fange échauffée par le soleil, puis douée d'un instinct qui le force au mouvement sans impulsion, puis de quelques membres rudimentaires qu'une intelligence sourde et obtuse dégageait successivement de la boue pour se créer à elle-même des organes, puis enfin de la forme humaine se débattant encore pendant des milliers de siècles contre le limon qui résistait au mouvement, puis douée successivement de l'instinct, ce crépuscule de l'âme ; de la raison, ce résumé réfléchi de l'instinct ; du balbutiement, ce prélude de la parole ; et enfin de toutes ces facultés merveilleuses qui font aujourd'hui de l'homme la miniature abrégée et périssable d'un Dieu. » Lamartine, *Cours familier de littérature*, III, v. Hachette, Jouvet.

Pour arriver, avec ce système, à se passer de Dieu, il faudrait : 1° que la matière fût éternelle; 2° qu'elle eût pu se mettre d'elle-même en mouvement pour procéder à ses transformations successives; 3° qu'elle eût pu d'elle-même produire la vie; 4° enfin, qu'elle eût été assez puissante pour produire l'homme.

Nous allons montrer, par des témoignages empruntés aux savants, que la matière ne remplit aucune de ces conditions, et que par suite on ne peut éloigner Dieu comme une hypothèse inutile.

*
* *

I. *La matière n'est pas éternelle.* — Si la matière était incréée et éternelle, elle serait l'être nécessaire; or, peut-on concevoir l'existence nécessaire d'une substance inerte, dépendante, divisible? Non assurément. Aussi les savants ne font-ils pas difficulté de nier cette éternité de la matière

La conception d'après laquelle l'univers serait composé de menues parties qui ont subsisté de toute éternité et subsisteront toujours... n'est qu'un simulacre d'explication.

E. DU BOIS-REYMOND (1)

La conclusion finale très nette à laquelle nous condamne l'étude comparée de tout l'ensemble des faits les mieux acquis est celle-ci : Les éléments du monde physique ont commencé à exister à un moment donné, et c'est de ce moment que date la formation graduée des Mondes... Que nous comprenions, que nous ne comprenions pas, cela n'y change rien. L'assertion solennelle de la science moderne reste debout, inattaquable.

A. HIRN (2).

(1) *Revue scientifique*, 10 octobre 1874, p. 339.
(2) *Constitution de l'espace céleste*, p. 37. Colmar, Barth, 1889.

Si la matière a commencé d'exister, elle n'est plus qu'un effet, et il lui faut une cause. C'est ce que déclarait Lamarck, le précurseur du transformisme :

La nature n'est en quelque sorte qu'un intermédiaire entre Dieu et les parties de l'univers physique pour l'exécution de la volonté divine... On a pensé que la nature était Dieu même... Chose étrange! on a confondu la montre avec l'horloger, l'ouvrage avec son auteur. Assurément, cette idée est inconséquente...

Lamarck (1).

*
* *

II. A supposer la matière éternelle, le problème ne ferait que se déplacer et Dieu en serait encore la solution. En effet, *la matière a besoin du mouvement* pour évoluer et se transformer, et nous voyons que de fait elle le possède. Mais d'où l'a-t-elle eu? Est-ce d'elle-même et de toute éternité? C'est une hypothèse inadmissible et rejetée de tous les savants, car laissée à elle seule, la matière est inerte. A-t-elle acquis le mouvement à un moment donné? Il a fallu alors quelqu'un pour le lui imprimer :

J'ai en main tous les éléments pour l'organisation du monde mais il faut que quelqu'un donne la chiquenaude.

Laplace (2).

Le mouvement n'étant pas essentiel à la matière, le besoin de causalité exige, ou l'éternité du mouvement, et alors il faut renoncer à rien comprendre, difficulté absolue pour tout homme sain d'esprit, ou une impulsion surnaturelle, et alors il faut admettre le miracle, dfficulté désespérante pour le positivisme.

E. du Bois-Reymond (3).

(1) *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, p. 264.
(2) *Exposition du système du monde*. Gauthier-Villars.
(3) *Discours à l'Académie de Berlin*, 8 juillet 1880.

Supposera-t-on la nébuleuse éternelle? Le mouvement s'y sera manifesté à un moment donné. Pourquoi? On ne peut trouver aucune cause dans le *moment*, c'est-à-dire dans la catégorie du temps. Il faudrait donc admettre une puissance dans la matière même, ce qui serait contraire à la doctrine de l'inertie, ou bien admettre la manifestation du mouvement sans cause, ce qui serait la négation des bases de toute science.

E. NAVILLE (1).

*
*

III. Créée et mue par Dieu, la matière va évoluer (nous nous plaçons dans l'hypothèse transformiste), et se modifier par le mouvement de manière à produire les êtres. Tant qu'il ne s'agira que d'êtres inanimés, nous n'avons rien à dire. *Mais lorsqu'il faudra passer aux corps organisés* et doués de vie, nous dirons : Halte-là! Il y a, pour arriver à la vie, une distance immense que la matière ne peut franchir, en donnant ce qu'elle n'a pas. Ici encore il faut l'intervention du Créateur, soit qu'il agisse au moment voulu pour créer la vie, soit qu'il ait mis dès l'abord et à l'état latent, dans la matière, le principe vital qui fera éclosion dans des circonstances déterminées. Telles sont les conclusions de la raison, et les sciences naturelles ne peuvent citer aucun fait à l'encontre. C'est ce que prouveront les aveux suivants, signés de noms hostiles à la foi chrétienne :

Sur la jonction du règne organique au règne inorganique, nous devons simplement reconnaître qu'en réalité nous ne savons rien...

Personne n'a vu une production spontanée de matière organique ; ce ne sont pas les théologiens, ce sont les savants qui la repoussent.

VIRCHOW (2).

(1) Cité par Duilhé de Saint-Projet, *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, 3e éd., p. 165. Palmé.

(2) *Revue scientifique*, 8 décembre 1877.

Il y a là (dans le passage de l'inorganique à la vie) un problème d'un intérêt poignant et en même temps une borne immuable, une limite infranchissable opposée aux sciences naturelles.

E. du Bois-Reymond (1).

Les hommes véritablement scientifiques avouent franchement ne pouvoir apporter aucune preuve satisfaisante de l'origine de la vie, sans une vie antérieure démontrée.

J. Tyndall (2).

Puisqu'il est acquis que le point de départ de tout être vivant est un germe, il s'ensuit que l'origine de la vie sur le globe implique l'existence d'une cause première.

Emile Ferrière (3).

*
* *

IV. Voici enfin un abîme plus profond que les autres : c'est celui qui sépare l'animal de l'homme. A ne considérer que le corps humain, des savants autorisés y voient de telles différences avec le corps de l'animal qui s'en rapproche le plus, qu'ils déclarent impossible le passage de l'un à l'autre par voie d'amélioration ou d'évolution :

Nous avons appris à connaître le type humain comme une île solitaire qui n'est reliée par aucun point à la terre voisine des mammifères.

Aëby (4).

Mais ce qui rend sûrement infranchissable la distance de la bête à l'homme, c'est que celui-ci a une âme spirituelle, intelligente et libre, et l'on conviendra que s'il en est ainsi, mettre, à la place de la création de l'homme par Dieu, la

(1) Cité par D. de Saint-Projet, *op. cit.*, p. 220.
(2) Cité *ibid.*, p. 221.
(3) *La Vie et l'âme*, p. 561. Alcan.
(4) *Les Formes du crâne de l'homme et des singes*, p. 91. Leipzig.

création de l'homme par la matière, serait remplacer un mystère par un mystère encore plus impénétrable.

Nous reviendrons avec plus de détails, en parlant de l'homme (1), sur l'existence de l'âme. Contentons-nous ici d'un argument de bon sens.

L'homme, qui est-il ? Un corps, ou bien un corps et une âme ? ... Quand je vois dans la rue deux hommes qui se battent, qu'est-ce que j'en conclus ? Que j'ai devant moi deux hommes. Or, je sens à chaque instant au-dedans de moi deux êtres qui se battent toujours. Appétits, passions, besoins, tout en eux est différent. Quand l'un tire à droite, l'autre tire à gauche. J'en conclus donc forcément que je suis un composé de deux substances contraires.

Telles sont les preuves que m'apporte mon expérience de tous les jours, mon bon sens. Mais qu'est-ce donc si j'interroge mon cœur ? J'ai eu dans ma vie des affections profondes, et j'ai éprouvé d'inguérissables regrets quand j'ai perdu les objets de ces affections. Eh bien ! écoutez-moi ! Jamais ! jamais ! jamais ! je ne me résoudrai à croire que ce que j'ai aimé en eux était une combinaison d'azote et d'oxygène. Jamais on ne me persuadera que je les regrette avec je ne sais quel mélange d'éléments minéraux ! Cette idée me fait horreur !

E. Legouvé (2)

*
* *

Voilà donc au moins quatre circonstances où apparaît comme indispensable l'intervention de la puissance créatrice. Qu'on perfectionne tant que l'on voudra la théorie transformiste, il faudra toujours trouver Dieu à l'apparition de la matière, à l'apparition du mouvement, à l'apparition de la vie, à l'apparition de l'homme.

C'est ce qu'ont avoué d'illustres évolutionnistes :

(1) Voir plus bas, même chapitre, art. III : L'Homme.
(2) *Fleurs d'hiver*. Ollendorff.

Je n'ai jamais été un athée, *disait Darwin*, je n'ai jamais nié l'existence de Dieu... L'impossibilité de concevoir que ce grand et étonnant univers, avec nos *moi* conscients, a pu naître par hasard, me paraît être le principal argument pour l'existence de Dieu.

Ch. DARWIN (1).

Il est une vérité qui doit devenir toujours plus lumineuse, c'est qu'il existe un être inscrutable, partout manifesté, dont on ne peut concevoir ni le commencement ni la fin. Au milieu des mystères de la nature, qui deviennent d'autant plus obscurs qu'on les fouille plus profondément par la pensée, se dresse une certitude absolue, à savoir que nous sommes en présence de la force infinie et éternelle, d'où procèdent toutes choses.

Herbert SPENCER (2).



En terminant ce sujet, une question s'impose : peut-on concilier le transformisme avec la foi chrétienne ? Sans aucun doute (3). Pourvu que l'on admette la création et la mise en mouvement par Dieu de la matière, — la création de la vie, soit immédiatement, soit en vertu de principes latents semés dès le commencement par Dieu dans la matière et faisant éclosion au moment propice, — et enfin l'intervention de Dieu pour créer l'homme, on peut être transformiste : c'est une question de science et non plus de foi. « Pourvu que Dieu soit au premier bout et l'homme en dehors, la foi est sauve et la liberté entière (4) ».

(1) Cité par de Varigny, *Vie de Ch. Darwin*.

(2) *Principes de sociologie*, t. IV. Alcan.

(3) Il y a cependant, contre le transformisme, des préjugés légitimés par l'abus qu'on en a fait. Nous en parlerons plus loin. Voir p. 88.

(4) D. de Saint-Projet, *Apologie scientifique*, etc., p. 329. Palmé.

§ II. — Le comment de la création.

Comment Dieu a-t-il créé le monde? Dans quel ordre ont été produits les éléments sans nombre qui le constituent? La Bible l'avait dit depuis des siècles. Dans le nôtre, la science a voulu le dire à son tour. Or, il se trouve que ses recherches ont confirmé le récit mosaïque et que désormais « la géologie est entrée dans la Bible polyglotte comme un diome de plus (1). »

Si nous comparons les données scientifiques avec l'histoire biblique de la création, nous voyons que cette dernière concorde avec ces données autant qu'on est en droit de l'attendre. Nous découvrons, en effet, dans la science et dans la Bible, les mêmes règnes, également distincts en eux-mêmes; la suite chronologique de leur apparition est exactement donnée par Moïse. Le chaos primitif; la terre couverte d'abord par les eaux, émergeant ensuite; la formation du règne inorganique suivi du règne végétal, puis du règne animal qui a pour premiers représentants les animaux vivants dans l'eau et, après eux, les animaux terrestres; l'homme apparaissant enfin le dernier de tous : telle est bien la véritable succession des êtres, telles sont bien les diverses périodes de l'histoire de la création, périodes désignées sous le nom de jours.

PFAFF (2).

Ce n'est pas seulement dans son ensemble que le récit mosaïque est justifié par la science, c'est dans ses lignes plus particulières, et, chose remarquable, surtout dans les

(1) Duilhé de Saint-Projet, *Apologie scientifique*, 3e éd., p. 276. Palmé.

(2) Cité par Vigouroux, *Manuel biblique*, t. I, n° 277. Roger et Chernoviz. On trouvera dans ce livre une comparaison suivie et détaillée entre les affirmations de la Genèse et les données de la science. Voir aussi Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. III, IIe part., ch. III ; Molloy, *Géologie et révélation*, etc.

détails qui jusqu'ici avaient donné plus de prises aux attaques des incrédules.

Citons-en quelques exemples.

*
* *

Moïse place au premier jour la création de la lumière, et au quatrième celle du soleil. « Comment, disait-on, peut-on comprendre que la lumière ait existé avant le soleil ? » Aujourd'hui, cela ne fait plus de difficulté.

Si nous considérons dans quelles circonstances les corps terrestres développent la lumière, nous découvrons que c'est généralement de la manière suivante : 1° une grande élévation de température rend lumineux les corps qui ne le sont pas ; 2° la combinaison chimique intense et rapide de deux corps, dans la combustion, par exemple, est également accompagnée d'un dégagement de lumière ; 3° le dégagement de l'électricité produit aussi une lumière éblouissante, comme le montrent les éclairs...

A quelle époque de la formation de l'univers commença l'émission de la lumière, les sciences naturelles ne peuvent le dire, mais elles peuvent affirmer que la lumière a pu se manifester longtemps avant la séparation de la matière et la formation des corps particuliers. Par conséquent, il ne saurait être question d'une contradiction entre les données de la Genèse et celle des sciences naturelles, relativement à l'apparition de la lumière.

PFAFF (1).

*
* *

Ce n'est pas seulement la lumière, c'est la végétation qui est placée par Moïse avant la formation du soleil. « Mais,

(1) *Histoire de la création*, p. 475.

disait-on, comment les plantes auraient-elles pu naître e grandir sans soleil? » C'était là une erreur : ce n'est pas du soleil qu'elles ont besoin, mais de lumière et de chaleur, et nous venons de voir que, sous l'influence de la chaleur produite par les combinaisons chimiques auxquelles la terre était abandonnée, ce n'était pas la lumière qui pouvait manquer aux plantes.

Mais de quelle nature pouvait être cette végétation?

Représentons-nous une serre fortement chauffée, dont les murs de verre auraient été noircis de manière à intercepter en partie les rayons solaires, et dont la principale lumière serait celle d'une flamme électrique brûlant à l'intérieur. Que seraient les produits de la végétation en de telles conditions? Des plantes colossales, mais sans vives couleurs; des géants au front verdâtre.

GODET (1).

Or, telle fut précisément la végétation dont les restes constituent aujourd'hui nos richesses houillières :

Les débris végétaux de la période carbonifère s'offrent à nous avec ces caractères de luxuriance, de texture molle et cellulaire, qui prouvent qu'à l'époque de leur croissance la terre devait être dans un état constant d'ombre, d'humidité et de chaleur.

POZZI (2).

Hugues Miller a représenté dans une formule heureuse l'apparence du globe à cette époque :

Un riche et luxuriant herbage recouvrait le sol humide et échauffé. Pour les planètes éloignées, notre terre dut paraître,

(1) *Etudes bibliques*, 1re série, p. 114.
(2) *La Terre et le récit biblique*, p. 326. Hachette.

à travers le nuage qui l'enveloppait, comme un point vert tendre.

H. Miller (1).

*
* *

N'allons pas plus loin dans les détails. Qu'il nous suffise de dire que partout on trouverait le même accord entre la science et la foi. « Nous avons, des plus lointaines origines du monde, deux récits différemment semblables, merveilleusement beaux tous les deux. Le premier, écrit, il y a quatre mille ans par un petit berger nommé Moïse, au fond d'un désert inconnu. Le second, commencé il y a soixante ans à peine et qui n'est pas fini, auquel travaillent en ce moment l'Institut de France et tous les savants de l'Europe (2). » Et de ces deux récits, le second n'est que la traduction et le commentaire du premier! N'est-ce pas le cas de dire avec Ampère :

Moïse avait, dans les sciences, une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré (3).

D'un côté ou de l'autre de ce dilemme, on ne peut échapper au miracle.

*
* *

Nous ne pouvons parler du *processus* de la création sans dire quelques mots du darwinisme. Le darwinisme est une des formes de l'évolutionnisme dont nous avons parlé plus haut (4) : il ne s'occupe que des êtres animés et il prétend que les plus parfaits sont venus des moins parfaits, par-

(1) Cité par Mgr Bougaud, *le Christianisme*, etc., t. III, p. 178. Poussielgue.

(2) Mgr Bougaud, *op. cit.*, t. III, II, III.

(3) *Théorie de la terre*, p. 225.

(4) Page 76.

une sorte de progrès indéfini, et à l'aide de moyens qui rappellent ceux dont se servent les éleveurs pour perfectionner les races : ces moyens ont reçu le nom de *sélection naturelle*.

Pourvu que l'on reconnaisse l'intervention immédiate du Créateur dans les circonstances que nous avons énumérées déjà (1), et son concours toujours nécessaire en tout ce qui se passe dans la nature, on peut être darwiniste, et le récit biblique de la création n'a rien qui s'y oppose. Que nous enseigne ce dernier? Qu'il y a eu un *progrès* dans l'apparition des êtres; le darwinisme l'enseigne également. Mais ce système contient une autre idée, celle de *filiation*; de celle-là, la Bible ne dit rien, elle ne l'enseigne ni ne la condamne. Donc la question est libre.

Supposé que la théorie de Darwin fût démontrée par des preuves incontestables, et que, ce que je regarde comme impossible, les sciences naturelles parvinssent à prouver que toutes les espèces de plantes et d'animaux qui ont existé et qui existent encore peuvent être ramenées à quelques formes primitives, y aurait-il contradiction entre la Bible et les sciences naturelles? Je ne le crois pas.

REUSCH (2).

Il n'y a à en juger autrement que les personnes qui connaissent ou comprennent mal la théorie transformiste et qui font plus attention aux conséquences illogiques et exagérées qu'en tirent certains adeptes imprudents et irréfléchis, qu'à l'exposé même qu'a donné Darwin de sa manière de voir. Le darwinisme n'exclut pas une cause première, qu'on l'appelle du nom que l'on voudra; bien plus, il l'exige d'une façon impérieuse.

Revue scientifique (3).

*
* *

(1) Voir plus haut, p. 82.
(2) *La Bible et la nature*, trad. Hertel, p. 444.
(3) 22 mai 1886.

Cependant, il faut bien le dire, le darwinisme ou, d'une manière générale, la théorie transformiste n'est pas vue d'un œil favorable par la plupart des savants catholiques, et même des simples spiritualistes. La cause en est bien simple : c'est que les ennemis de la religion se sont jetés sur cette théorie comme sur un cheval de bataille invulnérable et invincible. Ils ont cru y voir un moyen facile d'esquiver Dieu, d'escamoter l'âme et de tuer le devoir. Aussi, dans leur joie, s'élèvent-ils parfois jusqu'au lyrisme. Pour l'un (1), Darwin est « le Messie des sciences naturelles »; pour l'autre (2), il a donné « la grande explication du monde et de la vraie philosophie »; aux yeux d'un troisième (3), « la doctrine de M. Darwin, c'est la révélation rationnelle du progrès, se posant dans un antagonisme logique avec la révélation irrationnelle de la chute! » Il paraît enfin, s'il faut en croire un quatrième (4), que Darwin « a ouvert la porte par laquelle une postérité plus heureuse doit chasser le miracle à tout jamais. »

Enfin, il s'est trouvé des hommes pour transporter jusque sur le terrain de la morale le principe de *la lutte pour la vie*, de la *concurrence vitale*, de la raison du plus fort, au nom de laquelle le loup égorge l'agneau. N'y a-t-il pas là, aux yeux du croyant et même, tout simplement, de l'honnête homme, un préjugé légitime contre le darwinisme? Ecoutez ce que disent des écrivains contemporains, qui ne passent point pour de fervents chrétiens, au sujet de ces « brutales formules saxonnes : le fort mange le faible..., la permanence du plus apte... () », la force prime le droit, etc.

(1) Ch. Martins.
(2) Renan.
(3) Mme Clémence Royer, dans sa préface de la Traduction de Darwin.
(4) Strauss, l'*Ancienne et la nouvelle foi*, trad. Narval.
(5) A. Daudet, *la Lutte pour la vie*, préface. C. Lévy.

Je me demande comment il n'y a pas eu insurrection contre cette intrusion du darwinisme en la réglementation contemporaine, et peut-être future, de l'humanité..., contre ce nouveau code barbare des nations.

De Goncourt (1).

Je vous dis qu'appliquées, ces théories de Darwin sont scélérates, parce qu'elles vont chercher la brute au fond de l'homme, et qu'elles réveillent ce qui reste à quatre pattes dans le quadrupède redressé... Race nouvelle de petits féroces, à qui la formule darwinienne de la *Lutte pour la vie* sert de prétexte et d'excuse en toutes sortes de vilenies et d'infamies.

Alphonse Daudet (2).

Comment, après cela, n'être pas en défiance devant le darwinisme? Aussi, croyons-nous devoir indiquer les difficultés qui, du côté de la science elle-même, se dressent contre cette dangereuse théorie.

*
* *

I. Le darwinisme suppose le passage d'une espèce à l'autre, le croisement entre espèces voisines, et le moyen de créer par là une espèce nouvelle. Or, trois faits sont scientifiquement démontrés : le croisement entre espèces différentes n'est pas dans l'ordre naturel des choses; — lorsque, dans certains cas, il y a croisement, le produit est ordinairement stérile; — si, par exception, les hybrides ainsi formés sont féconds, ils tendent de plus en plus à revenir au type primitif.

La plus haute expression de l'unité dans l'espèce est la génération, qui marque et mesure l'intervalle entre les types dis-

(1) *Journal*, 17 juillet 1872. Charpentier.
(2) *La Lutte pour la vie*, préface et acte III, sc. IX. C. Lévy.

tincts. On ne voit point les espèces se mêler, se croiser indistinctement entre elles; on ne connaît point de suites intermédiaires indéfiniment, régulièrement fécondes.

E. FAIVRE (1).

Personne ne croit plus à la fécondité du croisement entre animaux appartenant à des classes ou à des familles différentes.

DE QUATREFAGES (2).

Donnons un exemple du retour au type primitif, lorsque, contre l'ordinaire, le croisement demeure fécond :

On apporta un jour à Linné un fraisier dont la culture avait profondément modifié les feuilles. Celles-ci, au lieu de se composer de trois folioles, n'en avaient plus qu'une. Ce fraisier fut conservé au Jardin des Plantes, et Duchêne, le célèbre jardinier de cette époque, le vit fleurir et fructifier. Il essaya alors de le reproduire en semant les graines, et au troisième semis il obtint un fraisier dont les feuilles avaient recouvré leur caractère naturel : elles étaient trifoliées.

L. SIMON (3).

Voici, en définitive, les constatations officielles de la science :

Toutes les tentatives de croisement conduisent aux résultats suivants qui sont admis sans conteste : ou bien l'accouplement est impossible par suite de la répugnance des individus qu'on voudrait conjoindre malgré eux; ou bien l'accouplement a lieu sans produit; ou bien les produits sont absolument stériles, comme les mulets (c'est le cas le plus fréquent); ou bien encore les produits deviennent stériles après un petit nombre de générations; ou bien enfin les produits sont indéfiniment fertiles entre eux, mais alors les descendants se rapprochent de plus en

(1) *La Variabilité des espèces et ses limites*, p. 181. Alcan.
(2) *Charles Darwin*, p. 234. Alcan.
(3) *De l'Origine des espèces*, p. 40. Alcan.

plus des parents, de sorte qu'il y a inévitablement et promptement retour à l'un des types originels.

CONTEJEAN (1).

Ainsi l'hybridation, dont on a voulu faire un argument en faveur du darwinisme,

L'hybridation est le moyen qui met le plus complètement dans son jour la fixité des espèces.

P. FLOURENS (2).

*
* *

II. Ces transformations supposées n'ont pu s'effectuer que très lentement, et Darwin reconnaît lui-même que chaque espèce nouvelle n'a été constituée qu'après mille, dix mille, un million de générations. Et il existe des milliers et des milliers d'espèces; ce qui nous conduit à des millions et des millions de siècles. Mais,

Avant de s'accorder si libéralement ces inimaginables périodes de siècles, les darwinistes auraient dû se demander si la terre et le soleil, ce rouage indispensable au déploiement de la vie sur notre planète, sont capables de fournir une si longue carrière. Or, les astronomes et les physiciens, seuls compétents ici, ne semblent point disposés à leur faire cette concession.

Revue scientifique (3).

*
* *

III. Le passage d'une espèce à l'autre se serait fait au moyen d'une suite de transformations partielles, qui auraient constitué des espèces intermédiaires. Ces formes de

(1) *Revue scientifique*, 30 avril 1881.
(2) *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*, p. 91.
(3) 6 mars 1875.

passage auraient été beaucoup plus nombreuses que les formes représentant les espèces connues.

Or, chose étrange, si ces formes intermédiaires ont existé, on n'en retrouve aucune trace dans les fossiles, tandis qu'on retrouve, et en grand nombre, les espèces vivantes encore ou bien connues et classées déjà par la science. Citons quelques attestations de ceux-là mêmes qui ont cherché :

Voilà vingt-cinq ans que je poursuis les horizons fossilifères du bassin belge, en les isolant avec soin les uns des autres... Je n'ai encore trouvé, ni dans le temps, ni dans la forme, le passage de deux types bien déterminés.

GOSSELET (1).

Une chose est certaine, c'est que l'ensemble du témoignage des flores fossiles est opposé à la doctrine du développement dû à l'évolution par filiation. CARRUTHERS (2).

On a découvert, près de Hohenhausen, dans le canton de Zurich, au sein de marais tourbeux, toute une population végétale des anciens âges. Ces débris sont encaissés dans des lignites dont la formation a dû avoir lieu, au dire de certains géologues, entre deux périodes glaciaires. L'if, le pin silvestre, le mélèze, le bouleau, le chêne, l'érable, le noisetier même, avec ses deux variétés, ont été reconnus dans ces formes végétales d'un âge géologique certainement antérieur au nôtre ; on les a comparées avec les formes végétales de la même espèce qui croissent encore aujourd'hui, et l'on n'a point trouvé de différence.

POZZI (3).

Les transformistes eux-mêmes sont très embarrassés devant ce silence du passé, ce démenti donné par les faits au système :

(1) Cité par D. de Saint-Projet, *Apologie scientifique*, p. 303. Palmé.
(2) Cité *ibid.*
(3) *La Terre et le récit biblique de la création*, p. 337.

Les preuves positives, seul témoignage certain et indiscutable sur lequel nous puissions compter, sont insuffisantes à établir une modification progressive quelconque des animaux.

Ch. HUXLEY (1).

L'édifice de la phylogénie, bâti avec des hypothèses, doit toujours demeurer, conformément à la nature des choses, incomplet, plein de vides, en partie incertain et chancelant.

HÆCKEL.

Le problème (de la filiation des espèces dans les souches fossilifères) reste, quand à présent, inexpliqué, insoluble, et l'on peut continuer à s'en servir comme d'un argument sérieux contre les opinions émises ici.

Ch. DARWIN (3).

Lamartine avait donc bien raison de dire, et l'on pourrait répéter après lui, en étendant à tout le règne animal ce qu'il ne disait que de l'homme :

Où sont donc dans ces squelettes de l'homme primitif les preuves ou les indices des moindres progrès dans la construction physique de l'humanité ? Quels sens manquaient aux hommes des premiers âges ? Quels sens ont été ajoutés aux hommes d'aujourd'hui ? Y a-t-il un nerf, une fibre, un ongle, un muscle, une articulation de différence entre l'homme d'hier et l'homme de quatre mille ans en arrière ? Montrez-moi seulement que votre nature éternellement progressive ait donné, par le travail de ce prodigieux écoulement de siècles, un organe, un doigt, une dent, un cheveu de plus à sa créature favorite, une ligne à sa stature, un jour à la durée de sa vie !... Non, rien, pas même un atôme de matière organisée de plus à son usage. Tel

(1) *Les Sciences naturelles*, éd. française, p. 311. Alcan.
(2) *Histoire naturelle de la création*, p. XXIV.
(3) *Origine des espèces*, p. 385.

il est, tel il fut, tel, il sera jeté comme une argile pesée par la même main dans le même moule.

LAMARTINE (1).



Pourtant quelques darwinistes ne sont pas embarrassés pour si peu !

On les a souvent combattus au nom de la paléontologie, en leur demandant de montrer une seule de ces séries qui doivent, selon eux, relier l'espèce parente à ses dérivés. Ils reconnaissent ne pouvoir le faire ; mais ils répondent que les faunes et les flores éteintes ont laissé fort peu de restes ; que nous connaissons seulement la moindre partie de ces antiques archives ; que les faits témoignant en faveur de leur doctrine sont sans doute ensevelis sous les flots avec les continents submergés, etc. « Cette manière de voir, conclut Darwin, atténue beaucoup, si elle ne les fait pas disparaître, les difficultés. » — Mais, je le demande encore, dans quelle branche des connaissances humaines, autres que ces questions obscures, regarderait-on les problèmes comme résolus, précisément parce qu'on ne sait rien de ce qu'il faudrait savoir pour les résoudre ?

A. DE QUATREFAGES (2).



IV. Enfin, si la sélection naturelle, à elle seule, a été si puissante, comment expliquer qu'aujourd'hui, aidée par les ressources de l'esprit humain, la sélection artificielle ne puisse plus changer les espèces ? « J'adopte, dit Huxley, la théorie de M. Darwin, sous la réserve que l'on fournira la preuve que des espèces physiologiques peuvent être produites par le croisement sélectif (3) ». Or, ce qui ressort

(1) *Cours familier de littérature*, III, VII.
(2) *L'Espèce humaine*, 6e éd., p. 74. Alcan.
(3) *La Place de l'homme dans la nature*, éd. française, p. 245.

de tous les essais et de toutes les constatations, c'est l'impuissance de la sélection *perfectionnée* à obtenir ce résultat, que l'on attribue si facilement à la sélection abandonnée à elle-même.

Nous avons eu beau pétrir et transformer les organismes, nous n'avons jamais eu que des *races*, jamais une *espèce* nouvelle... Par conséquent, à rester sur le terrain des faits, à ne juger que par ce qui nous est connu, on peut dire que la morphologie elle-même autorise à penser que jamais une espèce n'en a enfanté une autre par voie de dérivation. Admettre le contraire, c'est en appeler à l'*inconnu* et substituer une *possibilité* aux résultats de l'expérience.

A. DE QUATREFAGES (1).

Essayez donc, *disait Vitet*, de faire un homme ! C'est une affaire de temps, dites-vous ; soit : commencez toujours ; qu'on vous voie à l'œuvre, et mettez-y le temps ; mettez-y des milliards de siècles ; jamais du plus intelligent des singes vous ne ferez un homme, même le plus borné.

VITET (2)

*
* *

Somme toute, le darwinisme n'est pas une science, c'est une hypothèse : tous ses arguments « ne consistent qu'en affirmations plus ou moins spécieuses, dont aucune ne laisse entrevoir la possibilité d'une transformation d'ordre spécifique. » C'est un athée qui tient ce langage et il ajoute :

Quelques disciples enthousiastes n'en ont pas moins proclamé l'avènement de la zoologie de l'avenir. Mais la science actuelle

(1) *L'Espèce humaine*, p. 71. Alcan.
(2) *De la Science et de la foi*. Chapelliez.

ne saurait se contenter d'arguments de cette valeur, et la moindre preuve directe ferait bien mieux son affaire.

CONTEJEAN (1).

Laissons agir le temps : il jettera bas sans doute, après tant d'autres théories, la théorie darwinienne.

Quand bien même il la confirmerait, nous l'avons vu, il ne s'en suivrait rien contre la Genèse. Laissons donc la science faire son œuvre : le darwinisme n'a, sans doute, rien à y gagner, et sûrement la foi n'a rien à y perdre.

§ III. — Le pourquoi de la création.

Une dernière question se pose : pourquoi Dieu a-t-il créé le monde, puisqu'il se suffisait de toute éternité ?

Dieu, en créant, ne pouvait avoir d'autre fin que lui-même, puisqu'il est la fin suprême de tout. C'est donc pour sa gloire que Dieu a travaillé, et c'est elle, en effet, que chante l'univers : « Glorifier Dieu, dit un poème indien, fut le désir de naître pour le premier germe de la création (2) ». Ecoutez ce que le poète dit au jour :

Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure ;
Tu dois de son auteur rapprocher la nature ;
Il ne t'a point créé comme un vain ornement,
Pour semer de tes feux la nuit du firmament,
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,
La gloire et la vertu sur les ailes des heures,
Et la louange à tout moment !

LAMARTINE (3).

(1) *Revue scientifique*, 30 avril 1881.
(2) Cité par Lamartine, *Cours familier de littérature*, III, XXII.
(3) *Harmonies poétiques*, I, III. Hachette Jouvet.

Trouvez Dieu ! s'écrie ailleurs le même poète,

L'œuvre de l'univers n'est que de le connaître...
De la mer qui mugit aux sources du vallon,
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom :
Ce mot, qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'articule.
L'Océan a sa masse et l'astre sa splendeur ;
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur (1) !

Dans ces derniers vers, le devoir de louer Dieu, que la nature remplit sans le connaître, est spécialement imposé à l'homme. Lui seul, en effet, sur la terre, est intelligent et libre ; par là-même,

L'homme est le prêtre de la création. C'est là son caractère distinctif. Il cherche Dieu dans la nature comme le grand et éternel secret des mondes : il croit, il adore, il prie. Voilà les trois fonctions principales : ... toutes les autres fonctions sont secondaires.

LAMARTINE (2).

*
* *

Si Dieu, dans son extase éternelle, a vu sa gloire qui demandait à être connue, il a vu aussi sa bonté qui demandait à se répandre, il a vu les pauvres êtres qui seraient si heureux de le posséder, et il les a créés. Si le premier motif de la création demandait nos louanges, celui-ci réclame plus encore, il exige notre amour.

— Et pourquoi aimez-vous Dieu ?
— Parce qu'il m'a créé.
— Mais cela ne lui a rien coûté.
— Cela lui a coûté une pensée, une pensée du bon Dieu ! Y avons-nous assez réfléchi ? Quant à moi, j'y réfléchis souvent, et je deviens fier comme un Dieu dans mon humilité, grand

(1) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.
(2) *Cours familier de littérature*, III, II.

comme le monde dans ma petitesse. Une pensée du bon Dieu ! mais cela vaut autant que s'il m'avait donné tout l'univers. Car enfin, Monsieur, bien que je sois peu de chose, il a fallu, d'abord, pour me créer, qu'il pensât à moi qui n'existais pas encore, qu'il m'enfantât d'avance, qu'il me réservât mon petit espace, mon petit moment, mon petit poids, ma naissance, ma vie, ma mort, et, je le sens, mon immortalité. Quoi ! n'est-ce donc rien que cela, Monsieur, avoir occupé la pensée de Dieu et l'avoir occupée assez pour qu'il daignât me créer ! Ah ! je vous le répète, rien que ça, Monsieur, rien que ça, quand j'y pense, cela me fond d'amour pour le bon Dieu !

LAMARTINE (1).

Telles sont les deux causes de la création : Dieu nous a faits pour lui, Dieu nous a faits pour nous. « Ces deux motifs se sont fondus en un, pour le déterminer. Et quand il serait vrai que le premier motif l'aurait emporté, comme ces êtres futurs ne pouvaient, après tout, accroître ni sa gloire ni sa félicité, l'amour créateur n'en garderait pas moins sa suprême beauté, qui est le desintéressement ; car que peut-il y avoir de plus beau, que de mettre sa gloire à rendre heureux ceux qui ne peuvent rien pour nous ? (2) »

ARTICLE II.

L'ANGE.

L'existence des anges est enseignée par la foi, mais la simple raison ne suffirait-elle pas à nous en persuader ? Sur la terre, du plus petit grain de sable à l'homme, tout

(1) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, IV. Hachette, Jouvet.

(2) Mgr Bougaud, le *Christianisme et les temps présents*, t. III, II, II. Poussielgue.

se suit, tout se superpose avec une admirable gradation. Mais l'homme est-il le plus haut degré possible de la création ? Ne peut-on imaginer au-dessus de lui des intelligences libres de tout lien matériel, continuant la gradation et se rapprochant de plus en plus de Dieu, s'il n'était infini ? Et puisque nous pouvons le concevoir, pourquoi Dieu ne l'aurait-il pas fait ? Il a donc créé les esprits célestes, et dès lors,

Entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin.

LAMARTINE (1).

Avec l'ange, il n'y a plus d'hiatus dans la création, et pas un seul anneau ne manque à la longue chaîne des êtres. Voyez l'homme :

Il n'est qu'une ombre d'ange, et l'ange n'est lui-même
Qu'un des derniers reflets tombés du front suprême ;
Et voilà comment l'homme est l'image de Dieu.
Et loin de nous peut-être, en quelque étrange lieu,
Plus proche du néant par des chutes sans nombre,
L'ombre de l'ombre humaine existe, et fait de l'ombre.

SULLY-PRUDHOMME (2).

*
* *

« Les fonctions des anges, dit le Catéchisme, sont de louer Dieu et d'exécuter ses ordres. » Ce sont les ministres de Dieu dans le gouvernement de l'univers. L'Eglise, nous allons le voir, nous en montre un attaché à la garde de chaque homme ; bien plus, rien ne nous empêche de

(1) *Nouvelles méditations poétiques* : l'Ange. Hachette, Jouvet.
(2) *Stances et poèmes*. Lemerre.

croire que Dieu en a commis un à la protection de chaque cité, de chaque peuple, de chaque monde.

En vain les télescopes fouillent tous les coins du ciel, en vain ils poursuivent la comète au-delà de notre système, la comète enfin leur échappe ; mais elle n'échappe par à l'archange qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramènera par des voies mystérieuses jusque dans le foyer de notre soleil.

CHATEAUBRIAND (1).

Mais l'œuvre de prédilection des anges, c'est la garde des hommes : ne sont-ils pas « enfants du même père ! (2) »

Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille au fond de son cœur.
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au Juge des humains.

LAMARTINE (3).

Cette belle idée de l'homme accompagné pas à pas par un représentant de Dieu, a bien souvent séduit les poètee. L'un dit à son petit-fils encore tout jeune :

Que de chers regards tendrement te suivent !
Que d'anges gardiens autour de tes pas !
Sans compter celui que l'on ne voit pas,
Et qui veille plus que tous ceux qui vivent !

E. LEGOUVÉ (4).

L'autre voit le messager divin penché sur le berceau de sa fille, écoutant le gazouillement de sa prière et le recueil-

(1) *Génie du christianisme*, II, III, *v*.
(2) Lamartine, *la Chute d'un ange*, 1e vision. Hachette, Jouvet.
(3) *Nouvelles méditations poétiques* : l'Ange. Hachette, Jouvet.
(4) *Le Pamphlet* : préface. C. Lévy.

lant comme un précieux parfum qu'il portera jusqu'au trône du Seigneur,

Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu.
V. Hugo (1).

Un autre enfin, Alfred de Musset, a tracé, sans le vouloir (2), la plus belle description de l'ange gardien, dans cet étranger « qui lui ressemblait comme un frère », et qu'il voyait s'asseoir à ses côtés dans toutes les circonstances de sa vie.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.
Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif avec un doux sourire.

Plus tard, comme il allait avoir quinze ans, il rencontre encore sur son chemin

Un jeune homme vêtu de noir
Qui *lui* ressemblait comme un frère,

et qui lui montre le vrai chemin de la vie, la *colline*, le sentier qui monte vers le bien et vers l'honneur.

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, VIII. Voir ces strophes dans *Victor Hugo apologiste*, p. 35 ; rarement vers plus frais et plus suaves ont coulé de la plume du poète.

(2) Dans l'esprit du poète, le génie dont il va être question n'est pas l'ange gardien, mais la Solitude.

A l'heure des tentations, il le retrouve encore ; et puis, dit-il,

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs,
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine.

Et ainsi, partout et toujours, il rencontre cet ami, souriant lorsqu'il est heureux, pleurant lorsqu'il est triste, et lui ressemblant toujours comme un frère :

Partout où. sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes ;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges ;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme :
Partout où j'ai. comme un mouton,
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme,

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre.
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir.
Qui me ressemblait comme un frère.

Alfred de Musset (1).

*
* *

(1) *La Nuit de décembre*. Charpentier.

Nous avons des devoirs à l'égard de ce frère invisible : l'invoquer dans les moments difficiles, et toujours respecter sa présence.

Oh ! par nos vils plaisirs, nos appétits, nos fanges,
Que de fois nous devons vous contrister, archanges !
C'est vraiment une chose amère de songer,
Qu'en ce monde, où l'esprit n'est qu'un morne étranger,

Lorsqu'on oublie le devoir pour ne songer qu'à de mauvais plaisirs,

On fait rougir là-haut quelque passant des cieux !

V. Hugo (1).



Hélas ! il y a des anges qui ne rougissent plus à la vue du mal. Ce sont les démons. Eux aussi, autrefois, ils étaient des esprits de lumière, et Lucifer en était le plus beau :

Jadis, ce jour levant, cette lueur candide,
C'était moi. — Moi ! — J'étais l'archange au front splendide,
La prunelle de feu de l'azur rayonnant,
Dorant le ciel, la vie et l'homme.

V. Hugo (2).

Mais l'épreuve arriva, l'épreuve destinée à faire mériter aux anges le bonheur éternel que Dieu leur voulait donner. Devant cette épreuve, Lucifer avec les siens se révolta :

Je fut envieux. Ce fut là
Mon crime. Tout fut dit, et la bouche sublime
Cria : Mauvais ! Et Dieu me cracha dans l'abîme.

V. Hugo (3)

(1) *Les Contemplations*, VI, XI. Hetzel.
(2) *La Fin de Satan* : Satan dans la nuit. Hetzel.
(3) *Ibid.*

« L'Enfer, dit un poète (1), l'Enfer entendit leur déroute épouvantable, l'Enfer vit le Ciel croulant du Ciel. » Et dans cette chute insondable, pas un appel à la pitié divine, pas un acte de repentir, sinon d'un repentir stérile, parce qu'il ne procédait que de l'orgueil. Milton a dépeint en traits admirables ces sentiments de Lucifer, il nous le montre,

Se repentant à la vue de la lumière qu'il hait parce qu'elle lui rappelle combien il fut élevé au-dessus d'elle, souhaitant ensuite d'avoir été créé dans un rang inférieur, puis s'endurcissant dans le crime par orgueil (2), par honte, par méfiance même de son caractère ambitieux ; enfin, pour tout fruit de ses réflexions, et comme pour expier un moment de remords, se chargeant de l'empire du mal pendant toute une éternité.

CHATEAUBRIAND (3).

*
* *

Ce sera là, en effet, la revanche de Satan : régner par le mal. Jaloux du bonheur promis au genre humain, il essaiera de le perdre, de l'entraîner après lui dans le péché et dans l'enfer, et il inventera la tentation : « Je mordrai l'âme (4) ! » s'écrie-t-il farouche,

Je défigurerai la face universelle.
Serpent, je secouerai dans l'ombre ma crécelle
J'inventerai des dieux, Moloch, Vishnou, Baal.
Je prendrai le réel pour briser l'idéal,
Les pierres des edens pour bâtir des Sodomes
. . . .
Je veux torturer *Dieu* dans son œuvre, et l'entendre
Râler dans la justice et la pudeur à vendre...

(1) Milton, *le Paradis perdu*, ch. VI, trad. de Pongerville, p. 191.

(2) « Selon mon choix, même aux enfers, régner est digne d'ambition ; mieux vaut régner dans les enfers que de servir dans les cieux ! » Milton, *le Paradis perdu*, ch. I, trad. de Pongerville, p. 31. Charpentier.

(3) *Génie du christianisme*, II, III, *vi*.

(4) V. Hugo, *la Fin de Satan*. Satan dans la nuit. Hetzel.

. . . . Je veux
Qu'il pleure bâillonné par les idolâtries ;
Je veux que des lys morts et des roses flétries,
Du cygne, sous le bec des vautours frémissant,
Des beautés, des vertus, de toutes parts, son sang,
Son propre sang divin, sur lui coule et l'inonde.
Je suis le bourreau sombre et j'exécute Dieu !

V. Hugo (1)

Et depuis que Satan a pris cette résolution, il la tient toujours infatigable, toujours rusé, toujours aux aguets ; il y a des milliers d'années qu'il a glissé à l'oreille d'Eve ses fallacieux conseils ; aussi actif que le premier jour, il est là, prêt à nous tenter ; et le juste lui-même ne doit-il pas le reconnaître ?

La mauvaise pensée arrive dans mon âme
En tous lieux, à toute heure, au fond de mes travaux,
Et j'ai beau m'épurer dans un rigoureux blâme
Pour tout ce que le Mal insuffle à nos cerveaux,
La mauvaise pensée arrive dans mon âme.

J'écoute malgré moi les notes infernales
Qui vibrent dans mon cœur où Satan vient cogner ;
Et bien que j'aie horreur des viles saturnales
Dont l'ombre seulement suffit pour m'indigner,
J'écoute malgré moi les notes infernales.

Le Mal frappe sur moi comme un flot sur la grève :
Il accourt, lèche et fuit, sans laisser de limon,
Mais je conserve, hélas ! le souvenir du rêve
Où j'ai failli saigner sous l'ongle d'un démon.
Le mal frappe sur moi comme un flot sur la grève.

Maurice Rollinat (2).

(1) V. Hugo, *la Fin de Satan*. Satan dans la nuit. Hetzel.
(2) *Les Névroses* : le Fantôme du crime. Charpentier.

Tel est le sceptre dont s'est emparé Satan après avoir rêvé celui du ciel ; désormais il peut ainsi se définir :

Je suis le mal ; je suis la nuit ; je suis l'effroi.
V. HUGO (1).

Mais ses entreprises et ses succès même ne peuvent un instant le distraire de ses douleurs. Il a beau venir chez les humains, « il porte l'enfer en lui et autour de lui ; il ne peut pas plus fuir l'enfer d'un seul pas, qu'il ne peut, en changeant de place, s'arracher à lui-même (2). » Il a beau ravir une âme à Dieu et s'en rendre maître, il n'en souffre pas moins :

L'anathème éternel qui poursuit, son étoile
Dans ses succès même est écrit.
V. HUGO (3).

*
* *

Ainsi l'homme se trouve en continuel rapport avec les anges ; ainsi le christianisme « nous a révélé des esprits de ténèbres machinant sans cesse la perte du genre humain, et des esprits de lumière uniquement occupés des moyens de le sauver (4). » Entre ces conseillers d'espèce bien différente, l'homme reste libre ; d'un mot, d'un geste, d'une pensée, il peut se mettre sous les ailes du bon ange et à l'abri du mauvais.

Quand une vierge fait le signe de la croix, tout l'enfer croule.
Emile ZOLA (5).

(1) *La fin de Satan* : Satan dans la nuit. Hetzel.

(2) Milton, *le Paradis perdu*, ch. IV, trad. de Pongerville.

(3) *Odes*, I, IV, *i*. Hetzel.

(4) Chateaubriand, *Génie du christianisme*, II, III, *iii*. Alexandre Dumas père a mis en scène cette intervention continuelle du bon et du mauvais ange. On les voit paraître tous deux dans tout le cours d'un de ses drames (*Don Juan de Marana*), donnant leurs conseils aux personnages du mystère.

(5) *Le Rêve*, II. Charpentier.

ARTICLE III

L'HOMME

Après l'ange, l'homme est la plus noble créature de Dieu, et il n'en est pas de plus belle parmi le monde visible. C'est par lui que nous terminerons cette étude sur la création, en nous arrêtant à ces trois sujets importants : la nature de l'homme, son origine et sa fin.

§ I. — Nature de l'homme

« L'homme, dit le catéchisme, est une créature raisonnable, composée d'une âme et d'un corps. » Cet enseignement de la foi a toujours été celui de l'évidence et du bon sens :

L'homme est à la fois, pendant la durée de sa forme humaine, esprit et matière, composé momentané, mystérieux et douloureux de deux natures ; ces deux natures se répugnent, se tiraillent et s'efforcent sans cesse de rompre violemment le lien forcé qui les unit, parce que l'une, la matière, tend sans cesse à la dissolution et à la mort, l'autre, la pensée, tend sans cesse à l'affranchissement et à la vie.

LAMARTINE (1).

De tout temps, mais surtout de nos jours, des hommes se sont rencontrés pour nier l'existence ou la spiritualité de l'âme : ils ont employé toutes les ressources de leur esprit

(1) *Cours familier de littérature*, XII, xv.

à démontrer qu'ils n'en avaient point. Œuvre néfaste contre laquelle s'indignait le poète, lorsqu'il disait aux matérialistes :

> Ah! vous avez voulu faire les Prométhées;
> Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
> Refondre et repétrir l'œuvre du Créateur!
> Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur,
> Lorsqu'ayant fait son homme, et le voyant sans âme,
> Il releva la tête et demanda le feu.
> Vous, votre homme était fait! vous, vous aviez la flamme,
> Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu!
>
> Alfred de Musset (1).

Et c'est, paraît-il, un progrès que cette découverte! ce serait l'ennoblissement de l'homme! nous aurions lieu d'en être fiers! Vraiment nous ne le croyons point.

> Lorsqu'à cette heure un allemand proclame
> Zéro pour but final et me dit : — O néant,
> Salut! — j'en fais ici l'aveu, je suis béant;
> Et quand un grave anglais, correct, bien mis, beau linge,
> Me dit : — Dieu t'a fait homme et moi je te fais singe;
> Rends-toi digne à présent d'une telle faveur! —
> Cette promotion me laisse un peu rêveur.
>
> Victor Hugo (2).

Fort heureusement les hommes de bon sens ont trouvé le moyen d'échapper à cette promotion; ils ont démontré, et nous allons parcourir leurs arguments, qu'il y a dans l'homme un principe bien distinct de la matière, une force toute spirituelle, — en un mot, qu'il y a en nous un corps et *une âme.*

*
* *

Et tout d'abord il existe en nous un principe invisible, bien

(1) *La Coupe et les lèvres*, IV. *Œuvres*, Charpentier.
(2) *La Légende des siècles*, t. IV : France et âme. Hetzel.

distinct de la matière qui compose notre corps. En voici une preuve évidente. Le corps humain est un composé de matière qui se renouvelle incessamment. Chaque jour, nous perdons certains éléments de notre être physique, et, grâce à l'alimentation, nous les remplaçons par des éléments pris du dehors et que nous nous assimilons. Or, au milieu de ces transformations l'homme conserve son *moi* : je suis le même qu'il y a plusieurs années, je me souviens de ce que je faisais il y a huit ans, et cependant je n'ai plus un seul des éléments de mon corps d'il y a huit ans. Comment ai-je pu rester le même, comment ai-je pu garder la mémoire des faits de cette époque, sinon grâce à un principe invisible, immatériel, qui réside en moi et qui, lui, ne change pas ?

Tel est l'argument. Il est invincible, si le changement du corps est réel. Or les savants l'affirment tous, vérifiant le dire du poète :

La vie est un progrès en croissance divine.
Notre corps d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier;
Comme un pourpoint qui s'use au toucher, notre chair
Se refait d'emprunts dus à toute chair voisine.

J. Soulary (1).

Mais ici les affirmations poétiques ne suffisent pas, il faut le témoignage de la science. Le voici :

Un animal, un homme, est une réalité, une forme à travers laquelle un courant de matière passe incessamment. Il reçoit son nécessaire et rejette son superflu. En cela, il ressemble à une rivière, une cataracte, une flamme. Les particules qui le composaient, il y a un moment, sont déjà dispersées. Il ne peut durer qu'à la condition d'en recevoir de nouvelles.

Draper (2).

(1) *Œuvres*, t. i, xcii. Lemerre.
(2) *Les Conflits de la science et de la religion*, p. 91. Alcan.

Voici comment un savant a pu établir, d'une manière expérimentale, cette incessante transformation des organes.

J'ai entouré l'os d'un jeune pigeon d'un anneau de fil de platine. Peu à peu, l'anneau s'est recouvert de couches d'os, successivement formées ; bientôt l'anneau n'a plus été à l'extérieur mais au milieu de l'os ; enfin, il s'est trouvé à l'intérieur de l'os, dans le canal médullaire. Comment cela s'est-il fait ? Comment l'anneau, qui, d'abord, recouvrait l'os, est-il, à présent, recouvert par l'os ? Comment l'anneau, qui, au commencement de l'expérience, était à l'extérieur de l'os, est-il, à la fin de l'expérience, dans l'intérieur de l'os ? C'est que, tandis que, d'un côté, du côté externe, l'os acquérait les couches nouvelles qui ont recouvert l'anneau, il perdait de l'autre côté, du côté interne, ses couches anciennes qui étaient résorbées. En un mot, tout ce qui était os, tout ce que recouvrait l'anneau, quand je l'ai placé, a été résorbé : et tout ce qui est actuellement os, tout ce qui recouvre l'anneau, s'est formé depuis ; toute la matière de l'os a donc changé pendant mon expérience.

FLOURENS (1).

Cette expérience et beaucoup d'autres ont amené d'ailleurs une constatation inattendue, et qui ne fait que fortifier notre thèse : c'est qu'il faut, pour renouveler le corps, un temps bien moins considérable qu'on ne le supposait jusqu'ici :

Cet échange de matières, qui est le mystère de la vie animale, s'opère avec une rapidité remarquable... La concordance des résultats qu'on a obtenus à la suite de diverses expériences est une garantie positive de l'hypothèse d'après laquelle il faut trente jours pour donner au corps entier une composition nouvelle. Les sept ans que la croyance du peuple fixait pour la durée de ce laps de temps sont donc une exagération colossale.

MOLESCHOTT (2).

(1) *De la vie et de l'intelligence*, 2e éd., p. 20. Garnier.
(2) *Circulation de la vie*, t. I, p. 15.

Devant ces constatations, la conclusion que nous avons indiquée s'impose :

Toute la matière, tout l'organisme matériel, tout l'être paraît et disparaît, se fait et se défait, et une seule chose reste, c'est-à-dire celle qui fait et défait, celle qui produit et détruit, c'est-à-dire la force qui vit au milieu de la matière et la gouverne.

FLOURENS (1).

* * *

Il nous faut faire un pas de plus. Les animaux, eux aussi, possèdent un principe distinct de la matière, « qui vit au milieu d'elle et la gouverne. » Mais ce qui fait la supériorité de notre âme, c'est qu'elle est une substance capable de subsister seule, de survivre au corps, et qu'elle est douée d'intelligence et de liberté : en un mot, l'âme humaine est *spirituelle*.

Comment le prouve-t-on ?

* * *

1° *Par le sens intime*. Les arguments ne peuvent rien contre l'évidente conviction que nous portons en nous. « L'esprit, dit Lacordaire (2), s'affirme lui-même avec une présence si vive, que le raisonnement et les analogies périssent devant la splendeur de cette affirmation. Mon esprit, c'est moi ; j'en sens la vérité... Rien ne combat contre la présence réelle des choses. »

Aussi n'est-il pas besoin de grands efforts de raisonnement pour repousser des affirmations comme celles-ci : « La pensée est une sécrétion du cerveau (3). » « Le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile (4). » « Le

(1) *De la vie et de l'intelligence*, 2e éd. p. 21. Garnier.
(2) 48e *Conférence de Notre-Dame*. Poussielgue.
(3) Cabanis.
(4) Carl Vogt.

principe de la pensée est le phosphore (1). » Il semble qu'on se trouve en présence de plaisanteries, et l'on est tenté d'y répondre sur le même ton. C'est ainsi que dans son charmant livre : *Tristesses et sourires*, Gustave Droz discute avec les matérialistes. A d'autres sujets il réserve ses *tristesses* : ici il n'emploie guère que le *sourire*, un sourire où la pitié le dispute à l'ironie. Citons quelques traits du spirituel persifflage de sa Baronne.

Ferou (*c'est un docteur matérialiste*) m'a positivement fait comprendre que si j'avais le malheur de ne pas avoir un pouce opposable aux autres doigts de ma main, je serais... — estropiée ? — non pas ; je serais simplement une guenon de grande taille. Encore une conséquence de la prise de la Bastille, probablement.

Quant à présent, en dépit de mon pouce, je ne suis qu'un vulgaire mammifère bimane. La science ne peut pas plus pour moi.

J'en prendrais mon parti, si Ferou n'était mammifère et bimane, lui aussi, tout comme moi. Embranchement des cuistres, il est vrai, dont je ne suis pas.

... Ferou, d'ailleurs, n'est pas un méchant homme : il a bon cœur et il faut lui en tenir compte, quoique cela tienne, assure-t-il, à un goût qu'il a pour les matières azotées.

... Lorsqu'en sa présence je fais appel à la Providence — je n'y manque pas, naturellement — il reste assez calme. Je vois seulement à la gravité compatissante de son regard qu'il cherche dans sa tête à quel endroit il faudrait appliquer le sinapisme pour me dégager de ces idées-là.

Je le répète, il est bon... grâce aux matières azotées.

Je dis à Ferou, qui me soutenait *sa* thèse de l'homme-singe :

— A ce compte, docteur, vous raisonneriez comme une bête?

J'étais logique ; il s'en alla furieux.

Gustave Droz (2).

*
* *

(1) Moleschott.

(2) *Tristesses et sourires*, III et XX. Ollendorff.

II° L'étude des opérations de l'âme nous fait aussi connaître sa nature : il suffit de remonter de l'effet à la cause. Or, quelles sont les opérations de l'âme ? Les idées générales, les jugements par lesquels nous associons des idées, les raisonnements par lesquels nous associons des jugements, telles sont

Les plus brillantes manifestations de cette âme que les sens nient quelquefois parce qu'ils ne peuvent la voir, mais qui ne serait plus elle si elle était visible, et qui, faite à l'image de Dieu, comme lui se révèle par ses actes et non par sa substance.

R. Topffer (1).

Jetons donc un coup d'œil sur les actes de l'âme humaine, et nous verrons qu'il n'est pas possible de l'assimiler à celle des animaux.

L'homme ne se contente pas d'être plus délicatement impressionnable que les autres êtres ; il ne se contente pas d'être le premier des animaux par l'intensité de ses peines et de ses joies

Il est plus grand que cela.

Non seulement il peut être ému, mais il peut aussi évoquer l'image de ses émotions, se détacher d'elles pour les dominer et les mieux juger ; il peut les dépouiller de toutes les particularités qui les rattachaient à lui, en extraire l'essence impersonnelle, en déduire la synthèse, les réduire à l'idée pure, et de cette façon être à la fois en lui et hors de lui.

L'homme peut penser enfin.

Alors, il voit s'ouvrir l'immensité d'un monde sans limites ; sa personnalité s'épure et s'élève ; il a conscience d'une parenté divine qui l'ennoblit, l'attire, et, dans l'humilité de son impuissance, il sent qu'il est fils du Dieu qui peut tout.

Et quand il serait vrai que nos relations avec le monde extérieur sont, en effet, l'origine de toutes nos pensées, que les phé-

(1) *Réflexions et menus propos*, IV, XXVIII. Hachette.

nomènes de notre vie morale ont pour cause unique nos propres sensations, et qu'en partant du premier frisson de l'animal, de la vibration moléculaire, on peut arriver, par des transitions successives et complaisantes, à l'idée la plus abstraite; qu'importerait tout cela ?

Quand il serait vrai que les sensations sont aussi nécessaires à l'idée que le grain de blé l'est à la farine; qu'importe encore ? Il n'est pas non plus de farine sans moulin, et c'est le moulin qui nous intéresse (1).

... Quelle est cette puissance irrésistible qui nous pousse à sortir ainsi de nous-mêmes, à convertir les phénomènes physiques et moraux qui constituent notre individualité en idées impersonnelles ? Qui nous pousse à combiner entre elles ces idées, à en tirer des conséquences plus impersonnelles encore ? Quel est le but de cette vie idéale qui nous absorbe; pourquoi ces épurations successions; pourquoi ces recherches involontaires, ces désirs irrésistibles qui, dans les sciences, en morale, en religion, partout enfin, font frissonner l'humanité ? Que ne restons-nous calmes et repus dans le chaos des sensations et des émotions animales ?

Gustave Droz (2).

Et ces actes, ces efforts, ces recherches, ces aspirations, tout cela serait l'œuvre d'une âme animale et à peine distincte de la matière ! Vraiment c'est le lieu, pour tout homme de bon sens, de dire avec les Goncourt :

Si je me mets à penser que mes idées sont le choc de sensations, et que tout ce qu'il y a de surnaturel et de spirituel en moi, ce sont mes sens qui battent le briquet, — aussitôt je suis spiritualiste.

E. et J. de Goncourt (3)

(1) « C'est comme si l'on disait : On n'entre chez le roi qu'introduit par le grand chambellan; le grand chambellan ne vous reçoit qu'annoncé par l'huissier; l'huissier ne vous accueille que si le concierge vous a laissé franchir le seuil; donc le roi n'est qu'une variété de l'espèce concierge. » Mgr d'Hulst, *Mélanges philosophiques*, p. 131. Poussielgue.

(2) *Tristesses et sourires*, xx. Ollendorff.

(3) *Journal*, octobre 1858. Charpentier.

C'est dans l'enfant surtout qu'il est intéressant d'épier les premiers essais de l'âme raisonnable, d'assister aux premiers efforts de l'intelligence pour s'élever jusqu'à l'idée, de la voir prendre son essor vers un but où l'animal le plus parfait n'a jamais aspiré :

Notre première vie est toute de sensation ; l'enfant vit dans ses sens et ne vit que là. Il voit, il entend, il flaire, et surtout il goûte et il touche, et comme ce qu'il touche lui résiste, il croit à la réalité des choses. Mais il est dans sa nature de ne pouvoir s'affirmer qu'en niant ce qui n'est pas lui. Après avoir été dupe des apparences, à mesure que sa force grandit, il l'emploie à détruire pour le seul plaisir de détruire, et le touche-à-tout se transforme en brise-tout. Les animaux supérieurs en font autant. L'insecte ne détruit que pour se repaître, mais le chat se fait un jeu de réduire en lambeaux un chiffon d'étoffe ou de papier, et le singe s'amuse à casser des verres ou des bâtons. L'enfant a plus de raisonnement que le singe et le chat, et quand il a mis un bâton en morceaux, il s'aperçoit bientôt que ces morceaux de bâtons sont encore des bâtons. Il en conclut que les choses sont plus mystérieuses qu'il ne le croyait, qu'elles ont une essence, un dedans, des dessous ; il veut savoir ce qui se passe dans ces dessous, et désormais, c'est pour découvrir les dedans que le petit garçon crève son tambour, que la petite fille éventre sa poupée. L'enfant se prépare ainsi à son métier d'être pensant. Nous parlons parce que nous pensons, et nous ne pouvons penser qu'en parlant, et chaque mot que prononce l'enfant est une hécatombe de choses particulières. Lorsqu'il a cueilli un narcisse des prés et qu'il lui applique le nom de fleur, qui est applicable à des millions d'autres fleurs et d'autres narcisses, il le range dans un genre, il exprime son essence, il le réduit à l'état d'ombre ou d'abstraction, et la fleur qu'il nomme n'est pas celle qu'il a cueillie, elle n'a ni couleur ni parfum.

Victor Cherbuliez (1).

⁂

(1) *La Vocation du comte Ghislain*, v. Hachette.

III. N'est-ce pas encore une preuve de la spiritualité de l'âme et de sa ressemblance avec Dieu, que ce conflit perpétuel qui règne entre elle et le corps ? celui-ci demandant toujours à rester terre à terre, plongé dans la fange ; celle-là, au contraire, disant toujours *Excelsior;* tous deux, en un mot, se souvenant de leur origine, l'un de la terre et l'autre du ciel. On connaît le vers de Racine, éloquemment souligné par Louis XIV : « Je sens deux hommes en moi. » Qui de nous ne pourrait dire comme le grand roi : « Oh ! comme je connais bien ces deux hommes-là ! » Ecoutez les grands poètes de ce siècle :

L'âme et le corps, hélas ! ils iront deux à deux,
Tant que le monde ira, — pas à pas, — côte à côte, —
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
L'un disant : « Tu fais mal ! » et l'autre : « C'est ta faute ! »
Ah ! misérable hôtesse, et plus misérable hôte !

Alfred de MUSSET (1).

Deux êtres sont en nous : l'un ailé, l'autre immonde ;
L'un montant vers Dieu ; l'autre, ombre et tache du monde,
Se ruant dans d'infâmes lits ;
Et, pendant que le corps, marchant sur des semelles,
Vil, abject, boit l'opprobre et la lie aux gamelles,
L'âme boit la rosée aux lys.

Victor HUGO (2).

Un dernier trait de cette essentielle différence entre le corps et l'âme, c'est que l'une devient plus vivante à mesure que l'autre s'en va plus près de la mort : à mesure que le corps descend, l'âme monte, et ce phénomène se remarque d'autant plus que l'homme est vraiment homme. C'est au moment où le corps se dissout déjà, où il ne sait qu'étaler son impuissance, que l'âme se révèle dans toute

(1) *Namouna*, I, XLIX. *Œuvres*. Charpentier.
(2) *Légende des siècles*, Tout le passé et tout l'avenir. Hetzel.

sa grandeur par des paroles comme celle de Herder mourant, disant à son fils : « Suggère-moi quelque grande pensée : cela seul me donne un peu de force, » — ou encore comme celle de Suarez : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir. » Ah ! sans doute, le corps chancelle et faiblit sous le poids des années,

Mais, au rebours du corps qui se gâte et décroît,
L'âme grandit, toujours plus robuste et plus belle ;
Tant qu'à la fin, rompant son fourreau trop étroit,
Elle quitte en un coin ce hideux rien qui vaille,
Et va là-haut chercher une robe à sa taille.

Joséphin SOULARY (1).

Et c'est là l'œuvre de l'homme ici-bas : savoir, dans ce conflit entre deux éléments si disparates, prendre parti pour l'âme, la défendre, la purifier sans cesse, et la rendre digne des destinées que Dieu lui réserve :

L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme ;
C'est de la dégager du triste épithalame
Que lui chante le corps impur ;
C'est de la rendre, chaste, à la clarté première :
Car Dieu rêveur a fait l'âme pour la lumière
Comme il fit l'aile pour l'azur.

Victor HUGO (2)

§ II. — Origine de l'homme.

Nous l'avons vu plus haut (3), l'homme a été créé : que l'on soit ou non transformiste, on ne peut échapper à ce

(1) *Œuvres*, t. I, XCII. Lemerre.

(2) *Loco cit.* Voir, dans *Victor Hugo apologiste*, p. 105, un apologue du poète sur le conflit dont nous venons de parler entre l'âme et le corps.

(3) Voir plus haut, p. 80.

fait, l'intervention de Dieu dans l'apparition de l'homme ici-bas.

Comment s'est produite cette intervention divine ? quelle forme a-t-elle revêtue ? Depuis bien des siècles la Bible nous en a fait le récit. Elle nous montre

La naissance du premier homme, son ennui solitaire dans l'isolement de son être, qui n'est qu'un morne ennui sans l'amour ; l'éclosion nocturne de la femme, qui sort, comme le plus beau des rêves, du cœur de l'homme ; les amours de ces deux créatures complétées l'une par l'autre dans ce premier couple dont les fils et les filles seront le genre humain ; leurs délices dans un jardin à demi céleste ; leur pastorale enchantée sous les bocages de l'Eden ; leur fraternité avec tous les animaux... ; leur liberté encore exempte de chute ; leur tentation... de trop savoir le secret de la science divine, secret réservé seul au Créateur, inhérent à sa divinité ; leur faute, de curiosité légère chez la femme, de complaisance amoureuse chez l'époux ; leur tristesse après le péché, premier réveil de la conscience, cette révélation par sentiment du bien et du mal ; leur citation au tribunal divin ; les excuses de l'homme pour rejeter lâchement le crime sur sa complice ; le silence (?) de la femme, qui s'avoue coupable par les premières larmes versées dans le monde ; leur expulsion ; leur pèlerinage sur la terre devenue rebelle ; la naissance de leurs enfants dans la douleur...

LAMARTINE (1).

Somme toute, cette histoire est celle du *péché originel*, et si elle est violemment attaquée de nos jours, c'est précisément à cause de ce dogme, qu'elle renferme, qu'elle suppose, qu'elle explique par le détail. Or, les incrédules rejettent le dogme de la chute. Mais, qu'ils le veuillent ou non, ils ne pourront pas le détruire : s'il en est peu qui soit plus explicitement énoncés dans les documents de la foi, il n'en est guère, non plus, qui soit plus formellement at-

(1) *Cours familier de littérature*, VIII, VI.

testés par la raison : nous allons le lire, écrit en toutes lettres sur le front de l'homme.

*
* *

1° Une des preuves les plus souvent citées et les plus inattaquables en faveur du péché originel, c'est le contraste de la grandeur et de la petitesse de l'homme.

Oui, l'homme est grand, et ils ont raison ceux qui l'exaltent.

L'homme est le prêtre de la création... Il cherche Dieu dans la nature comme le grand et éternel secret des mondes ; il croit, il adore. il prie. Voilà les trois fonctions principales qui se rapportent à l'éternité ; toutes les autres fonctions sont secondaires, et ne se rapportent qu'au temps.

Ces trois fonctions de l'homme *prêtre de la création* lui ont été forcément et glorieusement imposées par sa nature. Il ne dépend pas de lui de les abdiquer.

Os homini sublime dedit, *cælumque tueri*
Jussit !

Les Indiens ont dans leurs proverbes une image qui exprime pittoresquement et physiquement cette vérité : *De quelque côté que vous incliniez la torche, la flamme se redresse et monte vers le ciel.*

LAMARTINE (1).

Et sans l'homme, dit à son tour Victor Hugo, sans l'homme

Les horizons sont morts ;
Qu'est la création sans cette initiale ?
Seul sur la terre il a la lueur faciale ;
Seul il parle ; et sans lui tout est décapité (2).

*
* *

(1) *Cours familier de littérature*, III, II.
(2) V. Hugo, *Légende des siècles*, t. III, le Satyre. Hetzel.

Chose étrange ! ce sont les mêmes qui ont ainsi exalté l'homme, qui vont maintenant le déprimer. C'est le même poète qui s'écrie :

Hélas ! que fait l'homme ici-bas ?
Un peu de bruit dans beaucoup d'ombre (1).

C'est Lamartine, lui aussi, qui, après avoir célébré la grandeur de l'homme, va chanter sa petitesse :

Oh ! que suis-je, Seigneur, devant les cieux et toi ?
De ton immensité le poids pèse sur moi,
Il m'égale au néant, il m'efface, il m'accable,
Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable ;
Car ce sable roulé par les flots inconstants,
S'il a moins d'étendue, hélas ! a plus de temps ;
Il remplira toujours son vide dans l'espace
Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place.

LAMARTINE (2).

A côté de cette petitesse *physique*, la petitesse *morale*. « Je vois le bien, je l'approuve, disait le poète latin, et c'est au mal que je vais. » C'est ce penchant au mal que l'Eglise appelle concupiscence. Qui peut le nier ? qui n'a pu le le constater, même chez l'enfant, cette esquisse de l'homme ?

La plus grossière des nourrices, comme la plus perspicace des mères, peut voir à chaque instant que la propension au mal est prédominante chez le jeune enfant. Les grands penseurs qui ont observé personnellement l'enfance, sont arrivés à la même conclusion. Enfin tous les maîtres qui ont formé des hommes

(1) V. Hugo, *les Rayons et les ombres*, IX. Hetzel.

(2) *Harmonies poétiques*, II, IV. Hachette, Jouvet. — Comparez La Bruyère : « Qui peut avec les plus rares talents, et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer ? » *Caractères*, II.

éminents n'ont réussi qu'en réprimant, avec une constante sollicitude, les inclinations vicieuses de leurs élèves.

Le Play (1).

Et dira-t-on que cela tient à l'insuffisante formation de l'intelligence, et que la moralité croîtra en même temps que la raison? Hélas! ne sait-on pas qu'il en est parfois tout autrement? Chez l'homme,

Un choc perpétuel existe entre son entendement et son désir, entre sa raison et son cœur. Quand il atteint au plus haut degré de civilisation, il est au dernier échelon de la morale... Son cœur profite aux dépens de sa tête, et sa tête aux dépens de son cœur.

Chateaubriand (2).

C'est en présence de ces penchants pervers qu'un misanthrope laissait échapper cette exclamation pittoresque :

Quand vous aurez beaucoup étudié les hommes, vous aurez une grande estime pour les chiens.

Ch. Narrey (3).

En résumé, l'homme est aussi grand que petit, aussi bon que méchant, aussi puissant que faible, aussi digne d'être exalté que rabaissé. Pascal, qui a fait de ces contrastes un tableau resté célèbre, conclut ainsi son examen : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre! dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur! gloire et rebut de l'univers! qui démêlera cet embrouillement? »

Qui démêlera cet embrouillement? Les philosophes anciens l'avaient déjà démêlé, et, aidés d'ailleurs dans leurs

(1) *Le Programme des unions*, p. 57. Tours, Mame.
(2) *Génie du christianisme*, I, III, *ii*.
(3) *L'Education d'Achille*, p. 53. C. Lévy.

recherches par les vestiges de la révélation primitive, ils avaient trouvé la clé du mystère et le nœud de l'énigme.

« Ces erreurs, dit Cicéron, et ces calamités de la vie humaine ont fait dire aux anciens prêtres ou devins chargés d'expliquer aux initiés les mystères, que nous n'étions nés dans cet état de misère que pour expier quelque grand crime commis dans une vie supérieure ; — et il me semble qu'ils ont vu quelque chose de la vérité à cet égard (1). »

Ce n'est pas seulement *quelque chose de la vérité*, c'est la vérité tout entière qu'a vue Platon, lorsqu'il a dit : « La nature et les facultés de l'homme ont été changées et corrompues dans son chef dès sa naissance (2). » Et tous ceux qui, depuis, ont entrepris l'étude de l'homme ont été amenés à la même conclusion. Ils n'ont pu admettre que ce mélange de bien et de mal, de grandeur et de bassesse ait pu sortir tel quel des mains du Créateur :

Jamais l'homme n'a pu reconnaître et déplorer ce triste état sans confesser par là même le dogme lamentable *du péché originel* : car il ne peut être méchant sans être mauvais, ni mauvais sans être dégradé, ni dégradé sans être puni, ni puni sans être coupable.

Joseph de Maistre (3).

Ainsi, par la seule chaîne du raisonnement..., le péché originel est retrouvé, puisque l'homme, tel que nous le voyons, n'est vraisemblablement pas l'homme primitif. Il contredit la nature : déréglé quand tout est réglé, double quand tout est simple, mystérieux, changeant, inexplicable, il est visiblement dans l'état d'une chose qu'un accident a bouleversée.

Chateaubriand (4).

*
* *

(1) Cicéron, *Fragmentum Hortensii.*

(2) Platon, *Timée.*

(3) *Soirées de St-Pétersbourg*, II. Voir tout cet ouvrage, *passim.*

(4) *Génie du christianisme*, I, I, *IV*, et I, III, *II*.

2° Autre indice d'une chute originelle : l'homme est ici-bas un être malheureux. On pourrait résumer cet argument dans le syllogisme suivant :

« Dieu, qui est bon, ne pouvait créer l'homme que pour le bonheur; or, l'homme actuel n'a pas le bonheur ; donc l'homme actuel n'est plus l'homme tel que Dieu l'avait créé. »

Des deux assertions dont nous avons tiré la conclusion, la première est métaphysiquement indéniable. Dieu ne peut être que bon, et le bon ne peut faire le mal.

La seconde assertion n'est-elle pas, elle aussi, évidente ? Il est peu de vérités plus connues que celle-là. Philosophes, poètes, romanciers, il n'est pas un écrivain qui n'ait tenu à déclarer pour son compte qu'il n'avait pas trouvé le bonheur sur la terre ; et comme cette vérité se trouve partout et est devenue banale, il est curieux de voir à quelle variété d'images, de comparaisons, de métaphores on a eu recours, pour rajeunir, parer, embellir cette triste affirmation : « Le bonheur n'est pas de ce monde. » Il y aurait, là encore, la matière d'un *Dictionnaire*, dont nous allons citer quelques extraits :

De Blocqueville :

L'acceptation du malheur est peut-être moins douloureuse encore que la recherche du bonheur (1).

Victor Cherbuliez :

Le bonheur (des riches) n'est le plus souvent qu'un malheur gras et bien vêtu (2).

(1) *Roses de Noël*, p. 233. Ollendorff. Si nous n'étions pas restreints au XIXe siècle, ce serait ici le lieu de citer Bossuet : « *Les jours heureux*, ce sont comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelque distance ; vous diriez que cela occupe de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. »

(2) *Olivier Maugant*, XVI. Hachette, Jouvet.

Daniel Darc :

Le bonheur est comme notre ombre : il nous accompagne sans cesse. Etendons-nous la main?... Elle ne prend que le vide.
En résumé, le bonheur, c'est peut-être bien de n'être pas absolument malheureux et de s'en contenter (1)?

Comtesse Diane :

On est gai et ce n'est pas vrai, on est triste et c'est vrai (2).

Gustave Droz :

Ce n'est qu'en ramassant soigneusement les miettes du bonheur que l'on arrive à être heureux (3).

Gœthe :

faust, *devant sa bibliothêque*

Trouverai-je ici ce qui me manque ? Irai-je parcourir ces milliers de volumes pour y lire que partout les hommes se sont tourmentés sur leur sort, et que çà et là un heureux a paru (4) ?

Eugénie de Guérin :

A en croire les ingénieuses fables de l'Orient, une larme devient une perle en tombant dans la mer. Oh ! si toutes allaient là, la mer ne roulerait que des perles (5).

Maurice de Guérin :

Le bonheur, c'est la pluie fine et douce qui pénètre l'âme, mais qui en jaillit après en sources de larmes (6).

Victor Hugo :

Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
Dans les cœurs brisés et les nuits tombées (7)?

(1) *Sagesse de poche*, p. 145 et 150. Ollendorff.
(2) *Maximes de la vie*, p. 48. Ollendorff.
(3) *Tristesses et sourires*, XIII. Ollendorff.
(4) *Faust*, 1re partie, sc. I. Traduction Blaze de Bury. Charpentier.
(5) *Journal*, p. 397. Lecoffre.
(6) *Journal*, p. 62. Lecoffre.
(7) *L'Art d'être grand-père*, III, II. Hetzel.

Lamartine :

Ce qu'on appelle nos beaux jours
N'est qu'un éclair brillant dans une nuit d'orage (1).

Joseph de Maistre :

Le bonheur est comme l'oiseau vert, qui se laisse approcher, et puis qui fait un petit saut (2).

Charles Narrey :

J'étais heureux alors... ou je serai heureux demain..
Voilà ce qu'on dit toujours.
Je suis heureux!
Voilà ce qu'on ne dit jamais (3)

Frédéric Plessis :

L'homme aurait le vertige à voir dès sa jeunesse
La somme des douleurs qu'il lui faudra subir:
Chacun mesurant mal sa force et sa faiblesse,
Nul ne sait ce qu'il peut endurer sans mourir (4)

Quatrelles :

On se rappelle presque tous ses plaisirs avec tristesse et presque toutes ses tristesses avec plaisir.

(1) *Méditations poétiques*, la Retraite. Hachette, Jouvet.

(2) *Lettres*, XXXVI.

(3) *L'Education d'Achille*, p. 120. C. Lévy. Rapprocher ce mot de Madame de Maintenon. Etant parvenue à épouser Louis XIV, elle fut heureuse de son exaltation, mais, dit-elle elle-même, « cette ivresse ne dura que trois semaines. » Bientôt elle sent le vide de l'appareil pompeux qui l'entoure, et elle écrit à d'Aubigné son frère : » Je ne puis plus y tenir, je voudrais être morte. » Ce qui lui attira cette plaisante réponse : « Voudriez-vous donc épouser le Père éternel? »

(4) *La Lampe d'argile*, X, XI, le Vrai péril. Lemerre. Comparez le mot de Shakspeare : « La douleur croit avoir fini, qu'elle n'a pas encore commencé. » *Richard II*, I, II.

Jean Richepin :

La vie *est* une fête imbécile et banale
Où les masques dansants ont l'air de condamnés,
Où des larmes de deuil coulent sur des faux-nez,
Où les moins soucieux et les plus joyeux drilles
S'arrêtent pour bâiller au milieu des quadrilles (1).

Rivarol :

Ma vie est un drame si ennuyeux, que je soutiens toujours que c'est Mercier qui l'a fait.

Joseph Roux (2) :

Toujours le malheur rend malheureux ; rarement le bonheur rend heureux (3).

Pressez toute chose, un gémissement en sortira (4).

Jules Sandeau :

On se surprend à regretter les mauvais jours, quand on sait ce que valent les bons (5).

Madame Swetchine :

Si jamais j'allume ma lanterne comme Diogène, je vous réponds que ce sera pour rencontrer un heureux (6).

(1) *Les Blasphèmes*, la Vie. Dreyfous.

(2) Ce n'est pas un *laïque*, mais qu'importe pour la thèse que nous exposons en ce moment ?

(3) *Nouvelles pensées*, V, II. Lemerre. Comparez Milton : « L'ange cessa, apercevant Adam sous le poids d'une joie si vive, qu'elle ressemblait à la douleur. » *Le Paradis perdu*, XII.

(4) *Pensées*, p. 121. Lemerre.

(5) *La Roche aux mouettes*, p. 14. Hetzel.

(6) *Lettres*, p. 33. Perrin.

VALYÈRE :

Il faut se faire un bonheur avec tous les malheurs qu'on n'a pas (1).

Plus on s'amuse, plus on s'ennuie.

Si vous ne souffrez pas trop, ne courez plus après le bonheur : vous l'avez (2).

VÉRON :

Bonheur. — C'est comme le Juif errant, une foule de gens croient l'avoir vu passer, personne n'a pu l'arrêter (3).

*
* *

Cette énumération prouve deux choses : les ressources de l'esprit humain, et l'absence du bonheur ici-bas. Aussi, quel triste objet que la vie, et quelle persistante unanimité lorsqu'il s'agit de l'apprécier à sa juste valeur ! Contentons-nous ici de deux ou trois citations :

On entre, on crie,
Et c'est la vie !
On bâille, on sort,
Et c'est la mort !

Ausone de CHANCEL.

.. Cette terre, si justement appelée le bas monde.

Jules SANDEAU (4).

FANTASIO. — Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

Alfred de MUSSET (5).

(1) « Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans ri. » La Bruyère, *Caractères*, IV.
(2) *Heures grises*, p. 95, 41, 283. Ollendorff.
(3) *Carnaval du dictionnaire*. C. Lévy.
(4) *Mademoiselle de la Seiglière*, I, IX. C. Lévy.
(5) *Fantasio*, I, II. *Œuvres*, Charpentier.

Un vagissement, une larme, un ennui, une douleur, un mécompte, une infirmité, un soupir, un râle... et l'on a vécu.

J. Roux (1).

*
* *

Enfin, comme dernière assurance contre la possibilité du bonheur en ce monde, la mort est là, dont la pensée suffirait à empoisonner les joies que nous pourrions goûter ici-bas. Toujours nous entendons le *marche! marche!* de Bossuet, et nous courons, sans pouvoir nous arrêter, au précipice où nous savons que tout va s'engloutir.

Qu'ai-je fait? Qu'ai-je appris? — Le temps est si rapide!
L'enfant marche joyeux, sans songer au chemin;
Il le croit infini, n'en voyant pas la fin.
Tout à coup il rencontre une source limpide,
Il s'arrête, il se penche, il y voit un vieillard

Alfred de Musset (2).

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même:
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Lamartine (3).

*
* *

En un mot, de quelque côté que nous nous tournions, nous rencontrons la douleur :

La douleur nous précède et nous enfante au jour;
La douleur à la mort nous enfante à son tour.

Lamartine (4).

(1) *Nouvelles pensées*, VI, XII. Lemerre. Voir plus haut, p. 126, note 2. Cf. Shakspeare: « La vie n'est qu'une ombre qui marche ; elle ressemble à un comédien qui se pavane et s'agite sur le théâtre une heure ; après quoi il n'en est plus question. » *Macbeth*, V, v.

(2) *Les Vœux stériles. Œuvres*, Charpentier.

(3) *Vers sur un album*, à la suite des *Harmonies poétiques*.

(4) *Harmonies poétiques*, IV, XI. Hachette, Jouvet.

Et ici encore revient la même question, avec la même réponse :

Comment l'aptitude de l'homme à la douleur, comment ses sueurs qui fécondent un sillon terrible, comment les larmes, les chagrins, les malheurs du juste, comment les triomphes et les succès impunis du méchant, comment, dis-je, sans une chute première, tout cela pourrait-il s'expliquer ?

CHATEAUBRIAND (1).

Non, l'édifice que nous avons sous les yeux n'est pas celui que Dieu avait d'abord construit :

C'est un palais écroulé et rebâti avec ses ruines : on y voit des parties sublimes et des parties hideuses, de magnifiques péristyles qui n'aboutissent à rien, de hauts portiques et des voûtes abaissées, de fortes lumières et de profondes ténèbres : en un mot, la confusion, le désordre de toutes parts.

CHATEAUBRIAND (2).

Concluons avec Barbey d'Aurevilly :

La chute se voit partout, dans l'univers et dans les âmes, comme la lézarde d'un volcan (3).

Et avec Victor Hugo :

Regardez la vie, elle est ainsi faite, qu'on y sent partout de la punition (4).

*
* *

Devant tant de témoignages, devant des faits si évidents, l'incrédulité ne désarme pas encore, et elle attaque l'hérédité du péché originel : « Pourquoi, dit-elle, les fils ont-ils

(1) *Génie du christianisme*, I, I, *iv*.
(2) *Op. cit.* I, III, *ii*.
(3) *Philosophes et écrivains religieux*, Saint-Bonnet.
(4) *Les Misérables*. IV, VII, *i*. Hetzel.

été punis de la faute de leur père ? N'y a-t-il pas là quelque chose qui répugne à la justice de Dieu ? »

Quatre observations justifieront aisément le plan divin.

1° Cette loi d'hérédité, Dieu l'avait instituée en vue du bonheur de l'homme. Adam avait toutes les facilités pour sortir victorieux de l'épreuve, et sa victoire devait bénéficier à tous ses descendants. « Si l'homme qui portait en lui l'espèce humaine sortait victorieux de l'épreuve, l'espèce était sauvée. Et, comme Dieu avait fait l'épreuve très facile, il y avait mille chances d'un salut universel (1). »

2° A supposer qu'Adam fût infidèle et que le monde tombât, Dieu se réservait le droit de le reprendre en sous-œuvre et de donner à chacun la possibilité de réparer, pour son propre compte, la chute originelle.

3° Les biens dont Adam nous a privés par sa faute n'étaient pas dus à la nature humaine, et Dieu n'était obligé de les donner à aucun homme, pas même à Adam. Il n'a donc commis aucune injustice en les retirant au premier homme et en ne les accordant pas à ses descendants. Si cette privation affecte en notre âme le caractère d'un péché, c'est qu'elle est en nous « la privation *violente, par voie de déchéance*, des dons admirables dont Dieu avait comblé notre nature humaine (2). » La foi ne nous oblige pas à voir autre chose dans le péché originel.

4° On se plaint de la loi d'hérédité lorsqu'il est question de la chute originelle, et on lui obéit lorsqu'il s'agit du transfert des biens, de l'honneur, et même de l'infamie des ancêtres ! Tant cette loi est inscrite dans les entrailles mêmes de l'humanité !

On demande quelquefois, sans trop y songer, pourquoi la

(1) Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. III, II, VII, *iv*. Poussielgue.

(2) Mgr Bougaud, *op. cit.* t. III, II, VII, *vi*.

honte d'un crime ou d'un supplice doit retomber sur la postérité du coupable : et ceux qui font cette question se vantent ensuite du mérite de leurs aïeux : c'est une contradiction manifeste...

Il n'y a, sur le déshonneur héréditaire, d'autre incrédule que celui qui en souffre : or ce jugement est évidemment nul. A ceux qui, pour le seul plaisir de montrer de l'esprit et de contredire les idées reçues, parlent, ou même font des livres contre ce qu'ils appellent le hasard ou le préjugé de la naissance, proposez, s'ils ont un nom ou seulement de l'honneur, de s'associer par le mariage une famille flétrie dans les temps anciens, et vous verrez ce qu'ils vous répondront... Les arguments que la raison fournit contre cette théorie ressemblent à celui de Zénon contre la possibilité du mouvement : on ne sait que répondre, mais on marche

Joseph de Maistre (1).

Pour tout homme sensé, ces réflexions jettent une lumière suffisante sur le mystère de la chute originelle. Au surplus, rappelons-nous que, si « les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine, dont elles sont une ombre, elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croyons que la justice aussi bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes (2). »

*
* *

Nous ne pouvons terminer cet article sans nous arrêter à une dernière objection, que l'incrédulité moderne a élevée contre le dogme du péché originel : c'est le *polygénisme*.

Le dogme de la chute suppose nécessairement que la race humaine tout entière descend d'Adam et d'Ève, « Or,

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, x.

(2) Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, II, 1

disent certains savants, comment pourrions-nous admettre que des hommes aussi différents que ceux qui peuplent les diverses parties du monde, descendent d'un seul et même couple ? » Notons en passant que les mêmes savants sont généralement transformistes, et proclament que l'éléphant, l'homme et l'abricotier sont émanés du même germe : ce qui nous paraît plus difficile que de faire descendre du même couple le Chinois, le nègre et l'Européen.

D'ailleurs, la vraie science n'hésite pas à proclamer que les races humaines ont une commune origine ; et voici, en résumé, comment elle le prouve :

1° La fécondité, nous l'avons déjà vu (1), n'existe pas d'espèce à espèce. Or, elle existe entre les différentes races humaines, où elle est même plus développée qu'entre individus de même race. La conclusion est facile à tirer, c'est que

> Les races humaines sont des formes d'une seule espèce, se reproduisant par la génération et se propageant; ce ne sont point les espèces d'un genre; s'il en était ainsi, leurs métis, en s'unissant ensemble, seraient stériles.
>
> John Muller (2).

C'est ce qu'affirmait déjà Buffon : « Puisque tous les hommes peuvent communiquer et produire ensemble, les hommes viennent de la même souche et sont de la même famille (3). »

2° L'unité de l'espèce humaine est encore prouvée par la constitution identique du corps dans les différentes races,

(1) Voir plus haut, p. 89-91.
(2) *Manuel de physiologie*, 4e éd., t. II, p. 773. Coblentz.
(3) *Discours sur les variétés de l'espèce humaine.*

identité contre laquelle ne prouvent rien les quelques variations dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

3° Au-dessus de l'identité du corps brille l'identité de l'âme : partout, dans toutes les races, nous rencontrons l'âme humaine avec les différences qui la distinguent de la bête, avec les mêmes passions, avec la même puissance d'abstraction que seule elle possède, enfin, avec une même faculté qu'on rencontre chez toutes les races humaines et qu'on ne trouve que chez elles : la *religiosité*, c'est-à-dire le pouvoir et le besoin de croire à un Etre supérieur et de lui rendre hommage. Ecoutons un témoin peu suspect :

L'assertion d'après laquelle il y aurait des peuples ou des tribus sans religion repose soit sur des observations inexactes, soit sur une confusion d'idées. On n'a jamais rencontré de tribu ou de nation qui ne crût à des êtres supérieurs, et les voyageurs qui ont avancé cette opinion ont été plus tard contredits par les faits.

TIELE (1).

*
* *

Qu'objecte-t-on à des raisons aussi sérieuses? deux difficultés dont il nous reste à dire un mot pour en montrer l'inanité, en nous appuyant sur des témoins compétents.

*
* *

I° Tout d'abord, on tire argument des différences physiques qu'il est facile de constater entre les races humaines. Et pour mieux les faire ressortir, on met en présence deux individus des plus dissemblables, deux extrêmes, et l'on s'écrie : « Comment voulez-vous qu'il y ait entre ces deux êtres si différents une parenté quelconque? » Ce raison-

(1) *Manuel de l'histoire des religions*, trad. Vernes, p. 8.

nement n'est qu'un escamotage. On oublie, ou l'on veut faire oublier qu'entre ces extrêmes il y a des intermédiaires qui rendent insensible le passage de l'un à l'autre, et dont la seule vue prouve que toutes ces variétés ont dû avoir une souche commune.

Si vous mettez l'un à côté de l'autre le bleu le plus clair et le bleu le plus foncé, vous avez un contraste de couleurs assez grand; mais si vous rangez par ordre toutes les nuances dont le bleu est susceptible, le contraste disparaît et la transition des nuances les plus claires aux plus foncées devient presque insensible... Ces nuances existent entre les différentes races; elles ne manquent dans aucun groupe.

Reusch (1).

Tant qu'on s'en est tenu aux variétés extrêmes, on pouvait être porté à voir dans les diverses races autant d'espèces humaines différentes. Mais les nombreux intermédiaires, au point de vue de la peau, de la couleur et de la structure du crâne, qu'ont fait découvrir dans ces derniers temps les rapides progrès de la géographie, témoignent hautement pour l'unité de l'espèce humaine.

De Humboldt (2).

Mais comment ces variations, si graduées qu'elles soient ont-elles pu se produire? Elles ont pris naissance sous l'influence du *milieu,* c'est-à-dire du climat, du genre de vie, et elles se sont perpétuées et accentuées par l'hérédité. Des observations faites sur les races animales, puisqu'il s'agit de constitution physique, ont établi que ces variétés n'avaient réellement pas d'autre origine, et M. de Quatrefages en cite un exemple frappant tiré de l'espèce canine. Que de variétés différentes dans cette espèce unique! Et quelle en est la cause? pas d'autre que l'influence du milieu, rendue stable par l'hérédité.

(1) *La Bible et la nature*, p. 501.
(2) *Cosmos*, I, p. 379.

L'homme est allé vivre sous le cercle polaire, le chien l'a suivi et s'est revêtu de la fourrure épaisse des spitz; l'homme a gagné les régions intertropicales avec son compagnon, et celui-ci a perdu tous ses poils, devenant le chien de Guinée, improprement appelé chien turc. Et ce n'est pas seulement le dehors qui a changé. Le squelette a été atteint et la tête osseuse comme le reste. Sans jamais s'être occupé d'anatomie, qui donc confondrait le crâne du bouledogue avec celui du lévrier?... On doit être fort au-dessous de la vérité en estimant à trois cents seulement le nombre des races canines.

A. de Quatrefages (1).

Mais serrons de plus près la question et citons des exemples relatifs à l'homme lui-même, et cela, sur les deux points où, *dit-on,* la différence entre races est plus accentuée, la couleur de la peau et la forme du crâne.

*
* *

1° La *couleur de la peau* n'est pas la même chez tous les hommes, chacun le sait. Mais c'est si peu l'indice d'une origine différente et de la pluralité des *espèces*, que les savants n'en font point grand cas lorsqu'il s'agit de classifier les *races.*

La couleur de la peau, *dit M. de Quatrefages*, n'a pas grande valeur, lorsqu'il s'agit de caractériser les groupes fondamentaux de l'humanité (2)

Et un autre savant nous en donne la raison :

La coloration dans les races fournit d'excellents caractères, mais ne saurait être prise comme point de départ d'une classifi-

(1) *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, art. *Races*
(2) *Histoire générale des races humaines*, p. 209

cation... Les colorations jaune, rouge et noire sont reliées par trop d'intermédiaires et ne sont pas assez caractéristiques.

P. Topinard (1).

Et d'ailleurs, cette différence de couleurs, si importante, si essentielle, à ce que l'on affirme, devrait tout au moins accompagner l'individu dès son premier instant. En est-il ainsi ? Nullement, et c'est un fait trop peu connu, bien qu'important pour le sujet qui nous occupe :

Le nègre nouveau-né ne présente pas la couleur de ses parents ; il est d'un rouge mêlé de bistre et moins vif que celui du nouveau-né d'Europe. Cette couleur primitive est cependant plus ou moins foncée selon les régions du corps. Du rougeâtre elle passe bientôt au gris d'ardoise, et elle correspond enfin à la couleur des parents, plus ou moins promptement, selon le milieu dans lequel le négrillon grandit. Dans le Soudan la métamorphose, c'est-à-dire le développement du pigment, est ordinairement achevée au terme d'une année ; en Egypte, au bout de trois ans seulement.

Pruner-Bey (2).

La couleur n'est donc pas un élément constitutionnel de l'homme; c'est une chose accidentelle, qui tend à se modifier, même chez un individu pris isolément, sous l'influence du milieu :

Lorsque je vins à Ghadames, *dit Richardson*, j'avais un teint rose; maintenant je suis devenu jaune comme ces hommes au milieu desquels j'habite.

Richardson (3).

En Egypte, les Européens prennent une teinte brune; elle est bronzée en Abyssinie, et presque rouge cuivre en Guinée.

Pruner-Bey (4).

(1) *L'Anthropologie*, p. 360. Reinwald.
(2) *Mémoire sur les nègres*, p. 327.
(3) *Voyage au grand désert du Saharah*, I p. 265.
(4) *Maladies de l'Orient*, p. 83.

Sous l'action de l'hérédité, ces variations de couleur se sont à la longue affermies et accentuées; et ici il faut admirer une de ces harmonies providentielles que l'on constate si souvent dans la nature, œuvre d'un Dieu infiniment sage, et qui sait créer des ressources pour chaque besoin :

Il résulte de l'examen de l'organisation du nègre, qu'elle doit être admirablement adaptée à la position géographique qu'il occupe. La couche foncée de son enveloppe externe et son caractère velouté, comparables aux corps noircis et anguleux, favorisent puissamment le rayonnement de la chaleur, et servent en conséquence comme réfrigérants. L'expérience a prouvé de même qu'un enduit noir garantit la figure de l'action du reflet solaire dans l'ascension des montagnes couvertes de neige. Le développement considérable de l'appareil glandulaire de la peau forme un filtre parfait pour favoriser les secrétions, pour humecter et rafraîchir la peau, et pour lui fournir un enduit protecteur par sa sécrétion onctueuse. L'épaisseur de la peau enfin, dans toutes ses couches, diminue de beaucoup l'impression du froid des nuits, surtout quand on considère le costume originaire de la race nigritique, la nudité. Les mêmes considérations sont valables pour l'enveloppe interne.

PRUNER-BEY (1).

En résumé, la différence de couleur n'indique pas chez les humains une différence d'origine; ce n'est qu'une question de plus ou de moins : c'est le développement plus ou moins grand pris, sous l'influence du climat et l'action de l'hérédité, par le pigment qui existe dans tout corps humain, au moins à l'état rudimentaire (2.) De sorte que nous pouvons conclure avec Lepsius:

La couleur des nègres est l'œuvre du soleil (3);

(1) *Mémoire sur les nègres*, p. 334.

(2) « Les grains de beauté ne sont autre chose que des points où les cellules du corps muqueux sont colorées comme chez le nègre. » De Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine*. Hachette.

(3) Richard Lepsius, cité par Vigouroux, *les Livres saints et la critique*, 3e éd., t. IV, p. 53. Roger et Chernoviz.

Et résumer toute cette question par le mot poétique de Buffon : « L'homme blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie, et rouge en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat (1). »

*

2° La *forme du crâne*, l'angle facial, le volume du cerveau, diffèrent aussi dans les diverses races, et de là encore on a voulu conclure à une diversité d'origine. Et pourtant, ces variétés sont purement accidentelles : comme celle dont nous nous occupions tout à l'heure, elles sont nées sous l'influence du milieu et se sont transmises et accrues par l'hérédité. En voici un exemple :

Il y a deux siècles, une politique barbare chassa un grand nombre d'Irlandais des comtés d'Antrim et de Down, et les confina sur les côtes de la mer où ils ont vécu depuis lors dans un état misérable. Aujourd'hui ils offrent dans leur visage certains traits très repoussants; leurs mâchoires sont saillantes et laissent béante une bouche énorme ; ils ont le nez écrasé et des pommettes élevées, leurs jambes sont arquées et leur taille extrêmement petite.

PRICHARD (2).

Autre remarque dont nous avons déjà signalé l'importance : comme les différences de couleur, les variations du crâne ne naissent pas avec l'individu, ou du moins elles ne se développent qu'un certain temps après sa naissance :

L'enfant nègre naît sans prognathisme, avec un ensemble de traits qui est déjà plus ou moins caractéristique pour les parties molles, mais qui se dessine encore à peine sur le crâne... Le jeune nègre présente toujours un extérieur avenant jusqu'à l'époque de la puberté... C'est alors que la grande révolution dans les formes et les proportions du squelette commence à

(1) Cité par le même, *Manuel biblique*, t. I, n° 303. *Ibid.*
(2) *Histoire naturelle du genre humain*, t. II, p. 373.

marcher rapidement. Ce travail, avec ses conséquences, suit une marche inverse pour ce qui regarde le crâne cérébral et celui de la face. Les mâchoires surtout prennent le dessus sans une compensation suffisante du côté du cerveau.

PRUNER-BEY (1).

Quant au volume et au poids du cerveau, on a beau multiplier les expériences et les comparaisons, on est toujours forcé de conclure avec un grand savant :

Il faut en prendre son parti : la grandeur du cerveau ne donne pas la grandeur de l'intelligence.

P. FLOURENS (2).

*
* *

II.–Arrêtons-nous à une dernière difficulté. Elle est tirée de la diversité des langues parlées sur la terre. La science n'a pu encore établir la filiation, l'arbre généalogique de ces nombreux idiomes, et les incrédules de s'écrier aussitôt : « Vous le voyez bien, il a dû exister plusieurs langues primordiales, et par suite il a dû y avoir plusieurs apparitions de l'humanité : donc Adam et Eve ne sont pas les ancêtres de tous les hommes. »

Conclusion beaucoup trop précipitée ! C'est M. Renan lui-même qui se charge de le dire aux incrédules :

De ce fait, que les langues actuellement parlées sur la surface du globe se divisent en familles absolument irréductibles, sommes-nous autorisés à tirer quelques conséquences ethnographiques ; à dire, par exemple, que l'espèce humaine est apparue sur des points différents, qu'il y a eu une ou plusieurs apparitions de l'espèce humaine ? Voilà la question sur laquelle j'appelle votre attention : eh bien ! assurément, il faut répondre

(1) *Mémoire sur les nègres*, p. 327-328.
(2) *De la phrénologie et des études vraies sur le cerveau*, p. 142. Garnier.

non à cette question. De la division des langues en famille, il ne faut rien conclure pour la division primitive de l'espèce humaine. L'espèce humaine provient-elle d'une même apparition ou de plusieurs apparitions? Je n'ai pas à m'occuper de cette question, elle n'est nullement philologique. Ce que je veux vous prouver, au contraire, c'est que la philologie n'apprend rien là-dessus.

E. RENAN (1).

En veut-on une preuve entre autres? C'est une remarque que nous avons déjà faite au sujet des différences de couleur. Si la diversité des langues prouvait la diversité d'origine, la classification des langues devrait servir de base à celle des races. Or, de fait, en est-il ainsi? nullement :

Il se tromperait, celui qui croirait qu'à une affinité linguistique correspond toujours une affinité ethnogénique. C'est un fait connu qu'un peuple peut changer de langue sans altérer son sang, d'où il résulte que le tableau des langues actuellement parlées ne coïncidera jamais avec le tableau des races ou sous-races humaines... Une langue peut être ou n'être pas un caractère de races.

O. MARTINS (2).

Et d'ailleurs, les langues humaines n'ont-elles réellement pas une origine commune? De fait, elles n'ont pas encore été réduites à une seule famille, nous le savons; mais sont-elles bien irréductibles? les progrès de la linguistique, la découverte de nouveaux intermédiaires, n'amèneront-ils point un jour cette unification qui n'est pas encore obtenue? Il y a là une porte ouverte et que nul n'a le droit de fermer. Les témoignages de la science à cet égard sont nombreux et concluants :

(1) *Revue politique et littéraire*, 16 mars 1878.

(2) Polygéniste portugais, cité par Vigouroux, *les Livres saints et la critique*, 3e éd., t. IV, p. 92. Roger et Chernoviz.

Nous arrivons à cette conviction, que quelque diversité qui existe dans les formes et dans les racines des langues humaines, on ne peut tirer de cette diversité aucun argument concluant contre la *possibilité* de l'origine commune de ces langues.

MAX MULLER (1).

Bien que certaines langues paraissent au début complètement isolées, et quelles que soient leurs particularités et leurs fantaisies, elles ont cependant toutes de l'analogie entre elles, et leurs nombreuses affinités apparaîtront d'autant plus que l'histoire philosophique des peuples et la linguistique seront plus complètes.

DE HUMBOLDT (2).

L'étude des langues ne vient nullement à l'encontre de l'opinion qui fait descendre tous les peuples d'un seul couple... A mesure que la comparaison des langues avance, un grand nombre d'idiomes, qui semblaient isolés et privés de tout rapport avec les autres, peuvent maintenant être rangés dans les groupes plus importants, et le nombre de ces groupes eux-mêmes tendra de plus en plus à diminuer.

POTT (3).

Il semble que l'étude comparative des langues confirme de plus en plus la pensée que toutes ces langues si pleines d'analogie entre elles, dérivent toutes d'une langue mère parlée aux temps préhistoriques.

STEINTHAL (4).

Concluons donc avec Pott, sans toutefois partager les regrets qu'il exprime :

Je dois déclarer, *bien qu'à regret*, que rien dans la philologie ne s'oppose directement à ce que tous les hommes soient

(1) *La science du langage*, trad. Harris et Perrot, p. 426. Durand et Pédone-Lauriel.

(2) Cité par Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. III, II, IV, *v*. Poussielgue.

(3) Polygéniste cité par Bougaud, *ibid.*, t. III, II, IV, *v*.

(4) Cité *ibid.*

issus d'un seul couple primitif, et la perspective de démontrer un jour cette origine par des arguments décisifs ne peut être fermée du côté de la linguistique.

POTT (1).



Telle est la valeur des principaux arguments du polygénisme. Ils ne peuvent rien contre cette vérité, à la fois dogmatique et scientifique, que tous les hommes viennent d'un seul couple, et nous sommes en droit de conclure toute cette discussion comme la conclut M. de Quatrefages:

Les groupes humains, quelque différents qu'ils puissent être ou nous paraître, ne sont que les races d'une seule et même espèce, et non des espèces distinctes... Peu de vrais savants, à coup sûr, refuseront d'admettre ce point de départ. Ils concluront, avec les grands hommes dont je ne suis que le disciple, avec les Linné, les Buffon, les Lamarck, les Cuvier, les Geoffroy, les Humboldt, les Muller, que tous les hommes sont de la même espèce, qu'il n'existe qu'une seule espèce d'hommes.

DE QUATREFAGES (2).

§ — Fin de l'homme.

Nous avons vu ce qu'est l'homme et d'où il vient. — Où va-t-il? Telle est la dernière question qui se pose. Nous aurons à y répondre plus longuement, lorsque nous parlerons des fins dernières, mais dès maintenant nous devons jeter quelques lumières sur cette question, afin de pouvoir comprendre celles qui vont suivre.

(1) Cité dans Jaugey, *Dictionnaire apologétique*, au mot *Polygénisme*. Delhomme et Briguet.

(2) *L'Espèce humaine*, livre I, conclusion. Alcan

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

LAMARTINE (1)

L'homme est un dieu tombé : nous venons de le voir. *Il se souvient des cieux :* c'est le résumé de ce que nous allons dire.

*
* *

La fin de l'homme n'est pas ici-bas ; il a été créé « pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle (2)». En un mot, la fin de l'homme est de ne pas finir.

Il n'y a qu'à le regarder pour s'en convaincre. L'homme ne voit que le visible et il aspire à l'invisible ; il est enserré dans la douleur et il aspire au bonheur parfait ; il voit tout périr et il aspire à vivre toujours. Toute sa vie est une aspiration :

L'homme respire, aspire et expire.

V. HUGO (3)

Rien de ce qu'il a ne lui suffit ; il veut aller plus loin, il regarde plus haut ; toujours

.. Quelque chose manque à notre obscur désir :
Même au sommet des monts où notre orgueil s'arrête,
Nous soupirons tout bas, et nous levons la tête
Vers un but qu'on ne peut saisir.

Eugène MANUEL (4).

(1) *Méditations poétiques*, l'Homme. Hachette, Jouvet.
(2) Catéchisme.
(3) *L'Homme qui rit*, II, II, *IX*. Hetzel.
(4) *Pages intimes*, III, Ascension. C. Lévy.

M. Maxime Du Camp a exprimé dans une heureuse image cet immense désir de l'homme :

Il y a longtemps, par une nuit claire et bleue des pays tropicaux, pendant que les dix-sept étoiles de la Croix du Sud éclataient à l'horizon austral, je dressai l'oreille à un bruit imperceptible qui passait sur le désert. C'était plus qu'un soupir, c'était moins qu'un sanglot. N'était-ce pas que le vent qui murmurait en frôlant les sables ? Le Nubien qui me servait de guide me dit alors : « Ecoute le désert ! entends-tu comme il pleure ? Il se lamente, parce qu'il voudrait-être une prairie ! »

Cette plainte de la solitude et de l'aridité, ma mémoire me l'a répétée bien souvent. Tous, en effet, nous portons en nous-mêmes un désert qui voudrait être une prairie.

Maxime du Camp (1)

Ainsi, l'homme veut toujours s'élever plus haut : plus haut, d'abord, dans la *science*, voulant connaître les choses et leur pourquoi, voulant tout savoir :

Tout vouloir, tout savoir, tout sonder tour à tour,
C'est la seule façon de composer un jour
Qui suffise au regard de l'âme.

V Hugo (2).

Plus haut, aussi, dans le *bonheur*. Il nous faut une joie sans nuage et sans terme et nous levons bon gré mal gré les yeux vers le ciel, où la foi nous dit que règne ce bonheur :

Je traîne l'incurable envie
De quelque paradis lointain.

Sully-Prudhomme (3)

(1) *Réponse au discours de réception de M. Sully-Prudhomme à l'Académie française*, 23 mars 1882.

(2) *Les quatre vents de l'esprit*, III, xxix. Hetzel.

(3) *Les Solitudes*, le Signe. Lemerre.

Le mal du pays prend tout âme qui se met à penser au ciel.
Eugénie de GUÉRIN (1)

Bref, c'est l'infini qu'il faut à l'homme, l'infini en tout, l'infini même ici-bas, l'infini à adorer en attendant qu'il puisse le posséder :

Plus grand que son destin, plus grand que la nature,
Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas,
Son âme a des destins que nul œil ne mesure,
Et des regards portant plus loin que le trépas !
Il lui faut l'espérance, et l'empire et la gloire,
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,
Des dieux à supplier, des vérités à croire,
Des cieux et des enfers, et des jours immortels !
LAMARTINE (2).

*
* *

Que prouve cette soif de l'infini en l'homme? Que l'infini lui sera donné. En effet, Dieu est *vrai* : il n'a jamais trompé l'instinct d'un moucheron, comment pourrait-il tromper l'instinct qu'il a mis dans l'homme?

Pour nous en convaincre davantage, réfléchissons à ce fait que, seul sur la terre, l'homme éprouve ce besoin de l'au-delà, de l'infini.

Que le bonheur de l'homme est un problème étrange !
Toute bête, pourvu qu'elle s'accouple et mange
Et laisse entrer le jour dans ses yeux grands ouverts,
Est contente. Elle fait aux aliments offerts
Le même accueil joyeux qu'aux pâtures conquises
Et ne tend au bonheur que par des convoitises.
Mais l'homme ne jouit longtemps et sans remords
Que des biens chèrement payés par ses efforts.

(1) *Journal*, p. 31. Lecoffre.
(2) *Harmonies poétiques*, II, x. Hachette, Jouvet.

Et ses vœux, désertant la terre qu'ils dédaignent,
Aspirent où jamais les appétits n'atteignent,
Où son âme franchit les limites de l'air,
Au ciel inhabitable à ses poumons de chair.

SULLY-PRUDHOMME (1).

Quel est le premier résultat de cette prérogative réservée à l'homme, de cette aspiration à l'infini que seul il conçoit et exprime ? C'est que, tandis que les animaux jouissent sur terre de tout le bonheur dont leur âme sensitive est capable, l'homme, moins heureux sous ce rapport que les êtres inférieurs, ne connaît pas sur terre le bonheur complet :

Savez-vous, *disait Lamennais*, pourquoi l'homme est la plus souffrante des créatures ? C'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini, et qu'il est écartelé, non pas à quatre chevaux, mais à deux mondes (2).

Mais l'homme aura sa revanche : une autre vie lui est réservée, il le sait, et cette pensée le soutient. Sans elle, son sort serait plus misérable que celui de tous les animaux ; il ne connaîtrait mieux les choses que pour en souffrir davantage, il n'aurait la notion de la mort que pour empoisonner ses joies, il n'aurait le désir d'une autre vie, d'une fin sans terme, que pour en être à tout jamais privé ! Il ne serait le premier que pour être le plus misérable ! Cela n'est pas possible, parce que cela n'est pas compatible avec la sagesse et la véracité de Dieu :

L'animal vit et meurt, mais il ne sait ni qu'il vit ni qu'il doit mourir.

L'homme sait, au contraire, qu'il passe, et cette notion de la mort fait sa grandeur. Pourquoi le Créateur l'aurait-il mis dans

(1) *Le Bonheur*, III, x. Lemerre.
(2) Cité par Maurice de Guérin, *Journal*, p. 39. Lecoffre.

la confidence de sa propre fin, si la tombe était le dernier mot de sa destinée ? Il ne lui en aurait donné la connaissance que pour en faire une longue mort à l'avance.

Le plus beau don de sa munificence serait alors un bourreau intime, destiné à nous relire sans cesse notre arrêt jusqu'au jour de l'exécution, pour nous en verser lentement, goutte à goutte, toute l'horreur. Il nous aurait accordé davantage, et, par je ne sais quelle ironie, il nous punirait davantage à l'aide même de son bienfait. L'esprit, à ce compte, reflet vivant de sa divinité, serait uniquement un raffinement de supplice.

Cela n'est pas, et cela ne peut pas être : Dieu a mis la mort devant nous, comme une vigie sévère, pour nous rappeler, chaque jour, à notre destinée. Si l'homme n'avait pas la prescience de la tombe, il glisserait sur le temps et jetterait sa vie au vent, sans travailler un instant à faire provision d'éternité. Mais la fosse est là toujours béante sous son pied ; il la voit et il ne veut pas mourir. Il songe alors que sa vie est quelque chose de plus que le moment présent et quelque chose au-delà, et il fait effort pour échapper à la dispersion de son être et pour rentrer dans la vérité de sa destinée.

Or, comme la morale est la loi de notre destinée, la mort est une réminiscence de la morale continuellement présente à l'humanité. Aussi chaque coup de balancier dans le monde frappe la note d'un trépas. Heureux qui sait l'entendre, celui-là met sa tête à l'abri. O mort ! que veux-tu ? lui dira-t-il toujours dans la paix de sa conscience, et que peux-tu me prendre ? Je n'ai amassé que l'immortel dans mon âme, le vrai ou le bien ; couché un instant sous ta main, je te brave : au delà de ton heure, je me sens déjà debout.

Eugène PELLETAN (1)

A la lumière de ces belles vérités, comme tout change ! L'homme reprend sa place, la première. Il comprend qu'il n'est ici-bas que pour une chose, se préparer ; qu'il est dans la voie et non pas au terme, et qu'il lui faut marcher vers sa fin, vers l'infini, vers Dieu. O homme ! que tous les êtres

(1) Cité dans le *Correspondant*, 10 juillet 1883.

qui t'entourent cherchent leur bonheur ici-bas, c'est leur affaire, ils n'ont pas d'autre vie que celle-ci; mais

Ton destin, à toi,
C'est de penser ! c'est d'être un mage et d'être un roi ;
C'est d'être un alchimiste alimentant la flamme
Sous ce sombre alambic que tu nommes ton âme,
Et de faire passer par ce creuset de feu
La nature et le monde, et d'en extraire Dieu !

Victor Hugo (1).

*
* *

Sans doute, dans le plan divin, cette préparation à l'autre vie ne devait pas nécessairement jeter l'amertume sur la vie de ce monde. Mais la chute de l'homme a faussé le plan de Dieu, et la douleur a fait son entrée sur la terre. Toutefois, ici encore, nous allons admirer la bonté divine. La douleur est un châtiment : Dieu va en faire autre chose; il va l'ennoblir, l'élever et en faire un admirable instrument de préparation à cette autre vie où elle n'aura plus de place.

C'est la douleur qui, en multipliant ses coups, nous rappelle à chaque instant que cette vie n'est qu'une épreuve et qu'il en est une autre réservée à la sanction :

Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu,
Ces mots : Ame immortelle ! éternité de Dieu !

Victor Hugo (2).

Dans tous les maux il y a toujours quelque bien, et une grande douleur, quoi qu'on en dise, est un grand repos. Quelle que soit la nouvelle qu'ils apportent, lorsque les envoyés de Dieu nous frappent sur l'épaule, ils font toujours cette bonne

(1) *Les Rayons et les ombres*, XLIV, I. Hetzel.
(2) *Les Feuilles d'Automne*, XII. Hetzel.

œuvre de nous réveiller de la vie, et là où ils parlent tout se tait. Les douleurs passagères blasphèment et accusent le ciel; les grandes douleurs n'accusent ni ne blasphèment, elles écoutent.

Alfred de MUSSET (1).

C'est la douleur qui, non contente de nous montrer le chemin, nous aide à le parcourir. Elle nous rend moins légers, plus réfléchis, plus sérieux, plus *hommes*. « La douleur est une culture (2) », disait Shakspeare, et nous voyons la même vérité exprimée par les poètes du siècle :

La douleur élargit les âmes qu'elle fend

Emile AUGIER (3).

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs.

Alfred de MUSSET (4).

C'est la douleur enfin qui nous épure, qui lime les aspérités de notre âme, qui la rend peu à peu plus nette et plus brillante, plus digne du ciel et de l'approche de Dieu.

Un romancier contemporain a décrit en détail cette action bienfaisante de la souffrance. Une jeune fille, usée par la maladie, va mourir, et elle essaie de consoler son père, à l'avance, de la mort qui va bientôt la saisir et la séparer de lui :

(1) *La Confession d'un enfant du siècle*, III, II. Charpentier. Il va sans dire que les petites douleurs n'ont pas plus que les grandes le droit de blasphémer, et que toutes peuvent et doivent servir au chrétien.

(2) Cité par Barbey d'Aurevilly, *Philosophes et écrivains religieux*, Saint-Bonnet.

(3) *Paul Forestier*, acte I, fin. C. Lévy.

(4) *La Nuit d'octobre*. *Œuvres*, Charpentier.

« Pauvre père !... Moi, vois, je me résigne... Non, il ne faut pas en vouloir tant que cela à la souffrance... Elle nous a été donnée pour quelque chose, on ne nous fait pas seulement souffrir pour souffrir. »

Et d'une voix entrecoupée, et reprenant à tout moment haleine, elle se mit à lui parler de tous les bons côtés de la souffrance, de la source de tendresse qu'elle ouvre en nous, des délicatesses de cœur et des douceurs de caractère qu'elle donne à ceux qui acceptent ses amertumes et ne se laissent point aigrir par elle. Elle lui parla de toutes les misères et de toutes les bassesses qui s'en vont de nous lorsque nous souffrons, des instincts d'ironie qu'on perd, du méchant rire qu'on dépouille, du plaisir qu'on ne prend plus aux petites peines des autres, de l'indulgence qui vient pour tout le monde... « L'esprit, si tu savais comme cela me semble bête maintenant, » lui dit-elle. Et M. Mauperin l'entendit remercier dans la souffrance une épreuve d'élection. Elle parlait de cet égoïsme et de toute cette matière dont nous enveloppe la santé, de cet endurcissement que fait le bien-être du corps, et elle disait comme dans la maladie il y a dégagement et délivrance, légèreté intérieure, aspiration de nous-mêmes hors de nous. Elle parla encore de la souffrance comme du mal qui nous enlève l'orgueil, qui nous rappelle notre infirmité, qui nous fait humains, qui nous mêle à tous ceux qui souffrent, qui nous enfonce la charité dans la chair.

De Goncourt (1).

Heureux ceux qui songent à ces bienfaits de la douleur Forcés de la subir comme tous les hommes, ils trouvent du moins, dans ces pensées, un motif de patience et une force de plus contre l'adversité.

Prouvons-le par quelques exemples. Nous avons multiplié les témoignages des humains sur les persécutions de la douleur : on ne s'étonnera pas que nous en citions plusieurs sur ses consolations.

(1) *Renée Mauperin*, LX. Charpentier.

Heureux mille fois ceux qu'elle torture;
Car de ce travail l'âme sort plus pure,
Car les dieux se font à coups de marteau!

Joseph AUTRAN (1).

En l'éprouvant toujours, Dieu semble dire à l'homme :
« Fais passer ton esprit à travers le malheur;
Comme le grain du crible, il sortira meilleur! »

Victor HUGO (2).

L'homme est fier, à bon droit, de sa raison superbe;
Qu'il soit fier de ses maux dont le ciel est l'enjeu!
En vain il porte en lui quelques rayons du Verbe,
C'est par la croix surtout qu'il ressemble à son Dieu.

Victor de LAPRADE (3).

Tu fais l'homme, ô Douleur! oui, l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier,
Comme le grès noirci des débris qu'il enlève,
En déchirant le fer, fait un tranchant au glaive;
Qui ne t'a pas connu, ne sait rien d'ici-bas;
Il foule mollement la terre, il n'y vit pas;
Comme sur un nuage il flotte sur la vie;
Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie;
La sueur de son front n'y mouille pas sa main;
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin;
Il n'y sait pas, à l'heure où faiblissent ses armes,
Retremper ses vertus aux flots brûlants des larmes,
Il n'y sait point combattre avec son propre cœur
Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur,
Elever vers le ciel un cri qui le supplie,
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie.

(1) *Sonnets capricieux*, la Douleur. C. Lévy.
(2) *Les Rayons et les ombres*, XLIV, IV. Hetzel.
(3) *Les Symphonies*. Lemerre.

Et dans ses désespoirs, dont Dieu seul est témoin,
S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin !

LAMARTINE (1).

*
*

Résumons-nous. L'homme a une âme, créée par Dieu et faite pour lui. En vain le péché a passé dans le monde : après comme avant, l'homme se sent appelé en haut ; mais désormais il ne peut faire la route qu'avec une compagne, la douleur, chargée d'un double rôle : expiation du passé et préparation de l'avenir.

(1) *Harmonies poétiques*, II, VII. Hachette, Jouvet. Voir dans les œuvres de Mgr Gerbet, son admirable *Credo de la Douleur*.

CHAPITRE III

LA RELIGION

Deux êtres qui marchent l'un au-devant de l'autre doivent nécessairement se rencontrer. Or, nous l'avons vu, Dieu, par sa bonté, tend vers l'homme et s'incline vers lui ; l'homme, de son côté, par toutes les aspirations de son âme, tend vers Dieu. Dès lors il est bien évident qu'ils se rencontreront : cette rencontre de Dieu et de l'homme, c'est la religion.

Autrefois, la nécessité d'une religion ne faisait doute pour personne. Hélas,

Ces temps sont loin de nous !
Ce n'est plus qu'à demi qu'on se livre aux croyances.
Nul, dans notre âge aveugle et vain de ses sciences,
Ne sait plier les deux genoux !

Victor Hugo (1).

Rappeler à ce siècle, par les confessions mêmes des enfants du siècle, la nécessité des idées et des pratiques religieuses, c'est ce que nous allons essayer de faire.

(1) *Ballades*, VIII. Hetzel.

ARTICLE I

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

Quand nous disons que la religion est nécessaire, nous ne voulons point parler ici de cette nécessité métaphysique qui résulte de sa définition même et dont nous venons de dire un mot; — ni de cette nécessité divine qui découle du précepte de Dieu; — ni même de cette nécessité morale, qui fait de la pratique des devoirs religieux ici-bas la condition du bonheur dans la vie éternelle. « La piété, dit saint Paul, n'a pas seulement les promesses de la vie future, elle a celles de la vie présente. » C'est de ce dernier sujet que nous voulons parler, en montrant que, même pour la vie d'ici-bas, la religion est nécessaire à l'individu et à la société.



I. *L'homme*, l'individu doit être religieux; sans parler du ciel qui sera la récompense de sa fidélité, son bonheur ici-bas dépend, non de ses richesses, non de sa situation, mais de sa religion.

Dans la souffrance, inévitable lot de l'homme ici-bas, où trouvera-t-il quelque consolation, sinon dans la pensée de Dieu, dans ce cri poussé vers le ciel pour appeler l'Être bon au secours de sa créature ?

Dans les grandes crises de la vie, la philosophie n'est d'aucun secours ; la religion seule nous enseigne à souffrir. Qu'est-ce d'ailleurs que la force et le courage qui ne nous viennent pas du ciel ? Une question de tempérament ; le chêne résiste, et l'arbuste est brisé.

Jules SANDEAU (1).

(1) *Olivier*, III. C. Lévy.

Pour ceux qui croient, il peut y avoir d'immenses douleurs ; il n'y a point de désespoir. Quelques déceptions qu'ils rencontrent dans ce rêve de bonheur que poursuit tout être humain, leur rêve en effet n'est jamais qu'ajourné ; ce que la terre leur refuse, le ciel le leur promet toujours.

Octave FEUILLET (1).

Une femme du XVIII[e] siècle, riche, spirituelle, fort recherchée et tout à coup tombée dans l'infortune, disait aux philosophes dont elle avait accepté les leçons irréligieuses : « A présent rendez-moi mon Dieu, j'en ai besoin. »

Xavier MARMIER (2).

Ce n'est pas seulement la fortune qui se perd : la santé s'altère, les parents meurent, les amis s'en vont, le vide se fait autour de nous. Que nous restera-t-il, si nous n'avons pas Dieu?

Dieu est le seul ami qu'on ne voit pas mourir.

Eugénie de GUÉRIN (3).

Dans la joie même, la religion n'apporte-t-elle pas sa part de bonheur? Nous l'avons dit (4), les joies de ce monde sont singulièrement altérées par l'idée de la mort. Mais aussitôt, pour le croyant, arrive la pensée de l'immortalité, et la joie redevient pure et sans nuage :

Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient ! ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours, ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes.

CHATEAUBRIAND (5).

(1) *Histoire de Sibylle*. C. Lévy.
(2) *Discours de réception à l'Académie française*, 7 décembre 1871.
(3) *Lettres*, p. 74. Lecoffre.
(4) Voir plus haut, p. 128.
(5) *Génie du christianisme*, III, v, *vi*.

Aussi bien, les incrédules ne peuvent-ils s'empêcher de reconnaître qu'en perdant la foi ils ont perdu le bonheur :

> Novembre approche : — assis au coin du feu,
> Malade et seul, j'ai songé tout à l'heure
> A cet hiver où je croyais en Dieu,
> Et je pleure.
>
> Paul BOURGET (1).

> Je ne suis pas de ceux que la foi a touchés... Ceux qui croient sont heureux, et j'envie leur bonheur.
>
> Maxime DU CAMP (2).

Il n'est pas jusqu'à la *recherche du beau*, jusqu'à la culture des arts, jusqu'à la poésie, que la religion ne vienne soutenir et animer de son souffle :

> Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord ;
> Croire en Dieu qui créa le monde et l'harmonie ;
> Qui, d'un de ses rayons, allume le génie,
> Et se révèle à lui dans le plus humble accord :
> Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord.
>
> Eugène MANUEL (3).

Enfin, l'homme n'est pas seulement ici-bas pour jouir, souffrir et chanter ; il y est pour faire le bien, pour accomplir le devoir. Heureux ou malheureux, il faut être bon. Le sera-t-on sans foi, sans religion ? Illusion funeste :

> La Vertu est un composé de foi et d'abnégation. Quel autre mobile que l'espoir en Dieu nous fera courir au-devant de toutes les tortures ?
>
> L'athée descend un courant que le chrétien remonte. Tandis que le premier roule indifférent, au gré de la houle, corps impur, âme sans patrie, comme ces chiens verdâtres et gon-

(1) *Poésies*, Au bord de la mer. Lemerre.
(2) *La Charité privée à Paris*, p. 5. Hachette, Jouvet.
(3) *En voyage*, Viatique. C. Lévy.

flés que le fleuve entraîne, le second lutte avec courage, certain que le paradis est à la source.

QUATRELLES (1).

Lorsque la foi brûlante a déserté les âmes,
Que le pur aliment de toutes chastes flammes,
Le nom puissant de Dieu des cœurs s'est effacé
Et que le pied du vice a partout repassé,
La vie à tous les dos est chose fatigante ;
C'est une draperie, une robe traînante
Que chacun à son tour revêt avec dégoût,
Et dont le pan bientôt va flotter dans l'égout.
Quand on ne croit à rien, que faire de la vie ?
Que faire de ce bien que la jeunesse envie,
Si l'on ne peut, hélas ! l'envoyer vers le ciel,
Comme un encensoir d'or fumant devant l'autel ;
La remplir d'harmonie, et, dans un beau délire,
Des âmes avec Dieu se partager l'empire ;
Ou la teindre de sang, comme un fer redouté,
Aux mains de la patrie et de la liberté ?
Quand le cœur est sans foi, que faire de la vie ?
Alors, alors il faut la barbouiller de lie,
La couvrir de haillons, la charger d'oripeaux,
Comme un ivrogne mort l'enfouir dans les pots,
Il faut l'user enfin à force de luxure,
Jusqu'au jour où la mort, passant par aventure,
Et la trouvant courbée et vaincue à moitié,
Dans le fossé commun la poussera du pié.

Auguste BARBIER (2).

Concluons avec Victor Hugo :

Une foi, c'est là pour l'homme le nécessaire. Malheur à qui ne croit rien ! (3).



II. Nécessaire à l'individu, la religion doit être aussi la

(1) *Les Mille et une nuits*, VII. Hetzel.
(2) *Iambes*, Terpsichore, I. Dentu.
(3) *Les Misérables*, III, VII, *viii*. Hetzel.

base de la *famille*. Nous aurons à revenir sur ce sujet en traitant du quatrième commandement de Dieu. Mais nous tenons à citer dès maintenant ces paroles de Proudhon. Elles sont d'actualité, à l'heure où l'on veut ôter la foi à la femme pour l'enlever du même coup à la famille.

Femme esprit fort, impie, irréligieuse : c'est à prendre en grippe la philosophie. Savez-vous donc que nous n'avons pas encore remplacé ce sentiment profond de morale intérieure qu'on appelait sentiment religieux, qui donnait un caractère si haut à l'homme, à la femme et à la famille ? Misérables, qui croyez que cela se remplace avec de la critique et des phrases !... Il faut que nous refassions de la morale quelque chose comme un culte... Il faut revenir aux sources, chanter le divin, nous retremper dans une vénération qui nous soit en même temps un bonheur...

PROUDHON (1).

*
* *

III. Quant à la *société*, c'est elle surtout qui prétend se passer de religion. Elle laisse les individus libres de reconnaître ou de nier Dieu, mais pour elle, elle soutient que cette question ne la regarde pas, qu'elle n'a ni le devoir ni même le droit de s'en occuper, et elle résume cette théorie dans un mot, qui est un mot d'ordre : *athéisme d'Etat !*

Erreur grossière, que cette séparation entre les individus qui composent le pays, et le pays lui-même. Quoi ! chaque membre serait religieux et le corps ne le serait pas ! C'est impossible. Un Etat qui soutient une pareille théorie donne par là même à chaque citoyen le conseil de se passer de foi et de prière. Son indifférence devient forcément de l'hostilité. Le respect humain, la crainte, le mauvais exemple

(1) Cité par la *Revue des Deux mondes*, 15 septembre 1875. La Revue ajoute : « Ainsi parle Proudhon quand il ne jongle pas avec sa pensée et avec son lecteur, quand il renonce pour quelques instants à son rôle de pourfendeur, de croquemitaine, de mangeur de chair crue et de crucifix. »

produisent leurs effets ordinaires : la foi diminue chez les citoyens : avec elle la force morale s'en va, et lorsqu'on songe qu'il y a des milliers et des milliers d'individus affaiblis dans leurs âmes par la perte de la religion, devenus plus faibles devant les exigences du devoir, on frémit en se disant qu'il faut additionner, multiplier toutes ces pertes et dire : Voilà ce que la patrie a perdu !

Et si alors arrivent les jours d'épreuve ?

La nation qui rejette Dieu de ses croyances et du code de ses lois, qui aura-t-elle dans son malheur ? Et comment sera-t-elle forte aux jours de son adversité ? Qui lui dira : Lève-toi ! Sera-ce l'athéisme ? Non, car il n'a rien à donner à celui qui se sacrifie : il n'a que le néant à promettre ; et sa promesse est encore un mensonge !

Vicomte WALSH (1).

Ajoutons que, le vice étant la conséquence de l'incrédulité, à la perte de force morale correspondra une égale déperdition de force physique. C'est la constatation que faisait pour notre pays un philosophe peu suspect d'attachement au christianisme :

Si nous continuons à descendre sur cette pente, nous allons bientôt avoir une France phtisique, rachitique, une France qui ne sera pas capable de tenir dans ses mains une pioche ni une épée.

Eugène PELLETAN (2).

Est-ce à de pareilles générations, d'âme et de corps débiles, que l'on demandera de défendre la patrie ? si enthousiastes, si aimantes du pays que vous les supposiez, il leur manquera toujours cette qualité foncière qui faisait les

(1) *Lettres vendéennes*, XXVI.

(2) *La Nouvelle Babylone*. Cité par Ch. Perraud, *Christianisme et progrès*, III, 1. Chapelliez.

Bayard, parce qu'elle faisait les âmes sans peur et sans reproche.

Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord :
Il faut que le lutteur affirme la justice ;
Il faut pour le devoir qu'il s'offre en sacrifice,
Et qu'il soit le plus pur, s'il n'est pas le plus fort :
Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord.

Eugène MANUEL (1).

François Coppée a mis cette vérité en action, dans une lettre adressée par un mobile breton à sa mère, pendant le siège de Paris :

... Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,
Marche à côté de nous droit au-devant du feu
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu ;
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt, après la messe.

F. COPPÉE (2).

*
* *

Si notre siècle est malade, si le manque d'harmonie et d'accord entre les rouages sociaux menace de tout détruire, il ne faut pas chercher à ce mal d'autre cause que celle-ci : le manque de religion. « La vieille société a péri parce que Dieu en avait été chassé ; la nouvelle est souffrante, parce que Dieu n'y est pas entré (3). La révolution, en reconstituant la société sur de nouvelles bases, a oublié que Dieu devait et voulait être le fondement de l'édifice : là est la source du mal ; ni changements politiques ni évolutions so-

(1) *En voyage*, Viatique. C. Lévy.
(2) *Les Humbles*, Lettre d'un mobile breton. Lemerre.
(3) Lacordaire, *Oraison funèbre de Mgr de Forbin-Janson*. Poussielgue.

ciales n'y feront rien. Il n'est qu'un remède : au-dessus des *droits de l'homme* rétablir les droits de Dieu; reconnaître enfin que si l'homme est le roi de la création, il n'est pas le créateur. A ce prix seul est le salut. Ceux qui réfléchissent commencent à s'en apercevoir, et à juger à sa valeur l'œuvre irréligieuse accomplie par la révolution. Voici ce qu'écrivait Edmond de Goncourt, sous le coup des désastres de l'année terrible :

... Il se pourrait bien que ce grand 89, que personne, même parmi ses adversaires, n'aborde dans un livre qu'avec toutes sortes de salamalecs, ait été moins providentiel pour les destinées de la France qu'on ne l'a supposé jusqu'ici. Peut-être va-t-on s'apercevoir que, depuis cette date, notre existence n'a été qu'une suite de hauts et de bas, une suite de raccommodages de l'ordre social, forcé de demander à chaque génération un nouveau sauveur. Au fond, la Révolution française a tué la discipline de la nation, a tué l'abnégation de l'individu, entretenues par la religion et quelques autres sentiments idéaux.

De Goncourt (1).

A force de *raccommoder* un édifice, un jour arrive où la démolition s'impose. Privé de Dieu, en vain soutenu par les hommes, l'édifice social ne peut rester longtemps debout.

Vers quel but marchons-nous ? — Les fastueux discours
Abondent en ce point : « L'Humanité se fonde !
« Le clairon du Progrès appelle à son secours
« La science et l'amour, ces deux forces du monde ! »
Et l'homme, — s'il fallait en croire sa faconde, —
Va passer Dieu dans quelques jours !
Soit ! mais le Dieu futur cependant se dégrade :
Il tousse, il est livide, il semblerait avoir
Quelque squirre au pilore, ou le spleen, ce mal noir.

(1) *Journal des Goncourt*, 10 novembre 1870. Charpentier.

Le mets le plus exquis lui devient lourd ou fade,
Et ce Dieu de demain, hélas ! est si malade
Qu'il pourrait bien mourir ce soir !

Du Pontavice de Heussey (1).

Il n'est qu'un remède à cet état de choses : Dieu lui-même. Sa présence seule guérira les maux que son absence a fait naître. Rendez donc Dieu à la société, vous qui en avez la garde et qui voulez qu'elle vive! Au lieu de traiter la religion en ennemie, sachez qu'elle est votre auxiliaire indispensable, et faites-la respecter, aimer et pratiquer à tous les degrés de la hiérarchie sociale. ..

Que le peuple ait de la religion! Toujours le peuple a souffert; mais autrefois il avait dans sa douleur le calmant de l'espérance, et il patientait :

Devant le malheur la nature pousse l'homme à la révolte, la philosophie lui conseille l'indifférence, la religion seule peut lui donner la résignation.

Comtesse Diane (2).

Hélas! des hommes se sont rencontrés pour trouver qu'avec la religion le misérable était trop riche, et alors

Les antagonistes du Christ ont dit au pauvre : Tu prends patience jusqu'au jour de justice, il n'y a point de justice ; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance, il n'y a point de vie éternelle ; tu amasses dans un flacon tes larmes et celles de ta famille, les cris de tes enfants et les sanglots de ta femme, pour les porter au pied de Dieu à l'heure de ta mort ; il n'y a point de Dieu

Alfred de Musset (3)

A force de répéter cela au peuple, il a fini par le croire ; mais alors il s'est dit : S'il n'y a que la terre, pourquoi n'y aurais-je pas mon lot de jouissances?

(1) *Œuvres*, t. II, Où sont les visions. Lemerre.

(2) *Maximes de la vie*, p. 63. Ollendorff.

(3) *Confession d'un enfant du siècle*, I, II. Charpentier.

Hélas ! l'homme aujourd'hui ne croit plus, mais il rêve,
Lequel vaut mieux, Seigneur ?

Victor Hugo (1).

Sous l'empire de ses rêves, de ses utopies, le peuple se soulèvera pour en demander la réalisation. Croyant avoir le droit, il aura recours à la force : de là, des émeutes, des révolutions. Grenet-Dancourt le disait dans le monologue dont nous avons déjà parlé :

Ça tuera les sergents de ville,
Que le bon Dieu n'existe pas (2).

Et enfin, après des luttes cruelles mais sans résultat, le peuple, toujours trompé par ses flatteurs, cherchera un despote pour s'aplatir à ses pieds, ayant perdu, avec la foi, toute force et toute dignité. N'est-ce pas la seule explication de Bonaparte ?

Les Français prétendaient n'avoir pas besoin de Dieu, c'est pourquoi ils avaient besoin d'un tyran.

Chateaubriand (3).

*
* *

Et qu'on n'aille pas dire : « Oui, la religion est bonne pour le peuple, mais les sages n'en ont pas besoin. » Elle est faite pour tous, grands et petits, et qui donc est grand devant Dieu? Et d'ailleurs, n'espérons pas que les petits et les ignorants seront religieux, si les sages et les grands ne le sont point tout d'abord.

O philosophes ! soyez prudents. Voltaire croyait que les initiés seuls l'entendaient et il s'en réjouissait. Il n'y a plus d'initiés : tout le monde sait ce que tout le monde pense. S'il y a un secret, c'est celui de la comédie. Voulons-nous que le peuple conserve l'idée de Dieu, de l'âme, de la responsabilité,

(1) *Les Rayons et les ombres*, v. Hetzel.
(2) *Le bon Dieu*. Ollendorff. Voir plus haut, p. 26.
(3) *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 65.

d'une vie future, c'est affaire à nous d'y croire ; autrement adieu la confiance du peuple ! On nous suivra dans nos négations, parce ce qu'on les supposera sincères ; on ne nous suivra pas dans nos affirmations, parce qu'on les supposera calculées. Tant que le souffle du matérialisme règnera dans les régions d'en haut, ne pensez pas qu'il en soit différemment dans les régions inférieures. — « Vous m'avez prouvé, fait dire le philosophe socialiste Pierre Leroux à un homme du peuple, vous m'avez prouvé qu'il n'y a rien au-delà, rien que j'aie à espérer ou à craindre, eh bien ! je veux ma part d'or et de fumier, je 'exige, on ne me le refusera pas ! »

Henri Baudrillart (1).



Et maintenant, on peut juger à sa juste valeur cet *athéisme d'Etat*, qui refuse aux gouvernants le droit de donner aux gouvernés la connaissance de Dieu et des devoirs de l'homme envers lui. S'il est un droit que l'Etat ne possède point, c'est celui de préparer le malheur de ses sujets en leur laissant ignorer les conditions essentielles à leur bonheur.

Le pouvoir civil manquerait à ses devoirs en refusant toute protection, tout soutien à l'institution religieuse... Car il proclamerait par là que la religion est absolument étrangère aux fonctions de la vie sociale, qu'elle n'existe que pour l'individu, et même que le pauvre, qui, selon les modernes docteurs, a tant de créances sur la société, n'en a aucune en ce qui concerne

(1) *Revue des deux mondes*. C'est ici le lieu de citer ce fragment de dialogue entre un philosophe et un bourgeois :

« — ...Ah ! la bourgeoisie a eu un grand tort.

— Lequel ?

— Celui de ne pas laisser le paradis dans le ciel ; c'était sa place... Le jour où les pauvres ne se sont plus dit que l'autre vie les payerait de celle-ci, le jour où le peuple n'a plus compté sur le bonheur de l'autre monde... Voltaire a beaucoup nui aux propriétaires, voyez-vous...

— Ah ! que vous avez raison ! fit avec élan M. Courjot. C'est évident!... Il faudrait que toutes ces canailles-là allassent à la messe... » De Goncourt, *Renée Mauperin*, XXXI. Charpentier.

les secours religieux, pour le perfectionnement de sa nature ou le soulagement de ses misères.

COURNOT (1).

La société a-t-elle donc le droit de préparer le malheur des siens ? Et qui peut nier que l'absence de religion ne soit un malheur ?

L'Etat n'a plus de religion, et quoi qu'en disent les humanitaires eux-mêmes, c'est pour la France un vrai malheur ; le vin à bon marché ne lui rend pas ce qu'il y perd, et tous les cabarets de Paris ne valent pas pour lui une église de campagne, car c'est l'oubli des maux qu'on y fête, et l'espérance qu'on reçoit dans l'hostie.

Alfred de MUSSET (2).

*
* *

Ce qui aggrave encore le crime des Etats sans Dieu, c'est que leur indifférence n'est et ne peut être, en réalité, qu'une hostilité déguisée. La société, en se passant de Dieu, ne dit-elle point par là-même à chaque associé qu'il peut s'en passer lui-même ?

De la part de l'Etat, l'indifférence à l'égard de la Religion, ce n'est pas la neutralité, c'est la guerre, et si ce n'était la guerre, ce serait une chimère et une impossibilité. On a beau dire que l'Eglise et l'Etat, la religion et la société peuvent rester à côté l'une de l'autre étrangères et non ennemies, sans s'unir et sans se combattre; non, l'Eglise et l'Etat sont unis comme l'âme et le corps ; ce sont deux forces distinctes, mais inséparables. Elles peuvent se combattre, se vaincre, se dominer réciproquement ; mais elles ne peuvent se disjoindre que par la transformation de l'une ou la destruction de l'autre. Il n'y a pas, dans l'histoire, un seul exemple durable et sérieux de cette neutralité, de cette indifférence absolue de l'Etat. Ce n'est là qu'un de ces rêves tels que la fausse sagesse des modernes en a tant inventés.

MONTALEMBERT (3).

(1) *Matérialisme, vitalisme, rationalisme.* Hachette.

(2) *Lettres de Dupuis et Cotonet*, 2e lettre. *Œuvres*. Charpentier.

(3) *Rapport sur l'observation du dimanche.* Assemblée nationale, 10 décembre 1850.

Ces lignes sont la condamnation de l'enseignement appelé *neutre*, et qui n'est réellement que l'enseignement *athée*. La société doit aux enfants qu'elle élève la connaissance de Dieu; Victor Hugo le proclamait, aussi bien que Montalembert, à la tribune de l'Assemblée nationale :

Loin que je veuille proscrire l'enseignement religieux, entendez-vous bien ? il est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Plus il approche de Dieu, mieux il doit voir Dieu.

Victor Hugo (1).

Au lieu de cela, que voyons-nous aujourd'hui? Lisez cette page. Le poète interroge un enfant élevé à la nouvelle école. On a d'abord parlé calcul, écriture, lecture, histoire; vient le tour de l'enseignement religieux :

— « Mais glissons sur l'histoire et parle-moi de Dieu,
Tu sais, le Créateur du monde, du ciel bleu,
L'auteur de toute vie et de toute science ;
On a dû te parler de sa toute-puissance.
Car il est, mon enfant, ton vrai maître et le mien,
Car lui seul est la loi, le guide, le soutien. »
— « Pardonnez-moi, Monsieur, mais ce grand personnage
Je ne le connais point, et dans aucun passage
Je ne l'ai vu nommé, ni dans aucun auteur.
Pourtant j'avais un livre où le mot Créateur
Figurait, mais à tort, paraît-il, je suppose,
Puisqu'on l'a supprimé ; j'en ignore la cause ;

. . . .

Cependant il paraît qu'on en parle à l'église,
Mais l'inspecteur défend que l'on nous y conduise. »
O deuil ! ô désespoir ! indicible souffrance !
Voilà ce qu'ils ont fait des enfants de la France !

Gaston David (2).

Si toute la France était formée à pareille école, elle serait condamnée à mourir. Heureusement, il n'en est pas ainsi.

(1) Cité, plus au long, dans *Victor Hugo apologiste*, p. 51.
(2) *Les Verges*. Perrin, 1884.

En grand nombre, les pères de famille comprennent mieux leur devoir et, fût-ce au prix de grands sacrifices, ils savent choisir pour leurs enfants des maîtres qui leur parleront de Dieu. Et c'est ainsi que dans chaque village on voit se dresser deux écoles, l'une ayant l'argent, l'autre ayant la foi. Ne nous étonnons pas que ce soit celle-ci qui triomphe, Lamartine l'avait annoncé :

Tant que l'esprit du siècle ne deviendra pas une foi religieuse qui dévore à son tour les âmes, les établissements laïques lutteront inégalement avec les établissements du sacerdoce. Il faut que l'Etat devienne une religion aussi (1). S'il n'est qu'une administration morte, il est vaincu. Il n'y a pas de budget qui vaille un grain de foi pour acheter les âmes.

LAMARTINE (2).

Puisse l'Etat comprendre enfin son intérêt et son devoir, et se rappeler que la religion est la première richesse qu'il doit au peuple!

« *Que le diable est pauvre! il n'a pas de Dieu!* » Admirable dicton russe tout fait de philosophie et d'amour, que les hommes appelés à gouverner les hommes feraient bien de profondément méditer.

Marquise de BLOCQUEVILLE (3).

ARTICLE DEUXIÈME

NÉCESSITÉ DU SURNATUREL DANS LA RELIGION

Autrefois, l'on ne croyait pas à Dieu sans croire en même temps au surnaturel. Aujourd'hui, l'on rencontre des hommes, en trop grand nombre, qui même dans les questions religieuses ne veulent rien admettre qui dépasse leur intelligence; ils rapetissent tout à leur taille, la religion

(1) Lisez : il faut que l'Etat devienne religieux.
(2) *Confidences*, XI, xv. Hachette, Jouvet.
(3) *Roses de Noël*, p. 159. Ollendorff.

comme le reste : ils veulent bien du Dieu de la raison, ils ne veulent plus du Dieu de la foi.

C'est le triste caractère des âmes en notre temps et dans notre pays :

De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : A quoi crois-tu? et qui le premier répondit : A moi ; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : A rien.

Alfred de Musset (1).

Mais si, elle croit à Voltaire ! Elle vénère son nom, elle salue ses images, et cela précisément parce qu'il a été le grand contempteur de la foi parmi nous, parce qu'il a préparé le rationalisme du XIX[e] siècle. Homme néfaste dont, grâce à Dieu, le soleil commence à pâlir, et que l'on commence à juger sévèrement.

Voltaire ! *disent les Goncourt*, et encore et toujours cette histoire de sa fièvre à l'anniversaire de la Saint-Barthélemy ! Lui, la sensitive de l'éphéméride ! Allons donc, lui bon, tendre, pitoyable ! Mais, je le répète, il n'y a qu'à regarder ses lèvres, dans sa statue de Houdon. Eh bien, moi aussi je te baptiserai, Voltaire, tu es Satan-Prudhomme.

De Goncourt (2).

On n'a pas non plus oublié les vers de Victor Hugo :

Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé (3) ;

Ni l'éloquente flétrissure infligée à l'homme funeste par Alfred de Musset :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.

(1) *Confession d'un enfant du siècle*, I, II. Charpentier
(2) *Journal*, 27 septembre 1867. Charpentier.
(3) *Les Rayons et les ombres*, IV. Hetzel.

Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour ;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?
Que te disent les croix ? que te dit le messie ?
Oh ! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Eternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon?

Alfred de Musset (1).

Grâce à Dieu, ce n'est pas pour l'éternité que Voltaire a dépeuplé les autels ! La foi est assez forte pour triompher de ses sarcasmes, et bientôt il ne restera plus de Voltaire qu'un mauvais souvenir, tel que ceux qui flottent dans l'imagination au sortir d'un cauchemar.

De quel droit Voltaire et ses adeptes repoussaient-ils la foi ? au nom de la raison. L'intelligence humaine, disent les rationalistes, se suffit à elle-même, elle est capable d'arriver au vrai, et elle n'a besoin pour cela d'aucun secours étranger.

Réfuter ces assertions, ce sera prouver la nécessité de la foi, d'un secours surnaturel donné par Dieu à l'homme.

*
* *

I. Et tout d'abord, à supposer que la raison puisse à elle

(1) *Rolla*, IV. *Œuvres*, Charpentier.

seule trouver la vérité, est-ce que cela suffirait? La connaissance de Dieu n'est pas le seul élément de la religion : il faut encore honorer Dieu, faire le bien et éviter le mal. Or la raison ne suffit pas à nous imposer la morale : « Le plus grand philosophe de l'antiquité, dit Voltaire, n'a jamais chargé les mœurs de ses voisins, de ceux qui habitaient la même rue que lui. »

Ce n'est pas non plus la raison qui déterminera nos devoirs envers Dieu, qui créera une religion. Religion naturelle! chimère que cela, et assemblage de mots qui jurent de se trouver accouplés :

Une religion sans surnaturel, — cela me fait penser à une annonce que j'ai lue, ces années-ci, dans les grands journaux : vin sans raisin.

De Goncourt (1).

L'essai en a été fait d'ailleurs, et il a été assez malheureux pour qu'on y renonce :

Au dix-huitième siècle, la *religion naturelle* était fort à la mode. Cette chimère s'est évanouie au premier souffle de l'expérience. La religion naturelle, telle au moins qu'on l'entendait au dix-huitième siècle, a un malheur suprême, c'est qu'elle n'existe pas : c'est un être d'imagination et de fantaisie... Quand un éloquent écrivain du siècle dernier prétendit écrire le symbole de la religion naturelle sous l'inspiration de sa seule conscience, il l'écrivait, en effet, sous la dictée d'une philosophie préparée par le Christianisme. Ce n'est pas l'homme de la nature qui parle dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, c'est un prêtre devenu philosophe. *L'homme de la nature* est encore un être de fantaisie, créé par l'imagination du philosophe du XVIII[e] siècle. Ce fantôme s'est évanoui ; que la religion naturelle aille le rejoindre !

Emile Saisset (2).

La pratique, d'ailleurs, est toujours là pour justifier la

(1) *Journal*, 19 octobre 1862. Charpentier.
(2) *Essais sur la philosophie et la religion*, p. 243. Charpentier.

théorie. Combien avez-vous vu de rationalistes qui prient, qui honorent Dieu ? Balzac a eu raison de le dire,

Le déiste est un athée sous bénéfice d'inventaire (1)

*
* *

Quelle triste chose ce serait, si elle pouvait exister, que la religion naturelle ! La religion n'est pas une affaire de tète, c'est une affaire de cœur. Ce n'est pas en raisonnant Dieu qu'on l'honore, c'est en l'aimant. Or la raison ne sait que discuter Dieu, le disséquer, le passer au crible ; elle éclaire l'âme, soit, mais elle la dessèche, et si elle était seule, quel Dieu elle nous donnerait à servir !

Je tremble quand je vois disséquer Dieu, si respectueux que soit l'opérateur. C'est que moi je crois comme les petits enfants, ce qui semble ne m'aller guère. J'en ai connu un qui avait un Jésus en cire ; sa bonne, en touchant à la statuette, la brise. L'enfant se mit à pleurer en disant : « Je n'ai plus de bon Dieu, je vais mourir ! » Bien que je sache que mon Dieu ne finira pas en poussière sous les yeux d'un puissant génie, toujours est-il que je suis tenté de crier au génie : « Croyez et fermez les yeux. »

BÉRANGER (2).

C'est la même idée qu'exprime un poète contemporain dans un sonnet qu'il intitule : *Les deux Dieux*, le dieu de la raison et celui de la foi :

L'homme a besoin d'un Dieu qui soit à son image.
Il lui donne la forme et la barbe d'un vieux,
Le loge dans le ciel, ne pouvant faire mieux,
Et magnifiquement l'habille comme un mage.
Ce Dieu-là, — le bon Dieu, — penché sur son nuage,
C'est le premier qu'il voit quand il ouvre les yeux
Le dernier qu'il comprend, quoique mystérieux,
Et c'est le seul enfin auquel il rende hommage.
Quant à l'autre : entité, force, matière et loi,
Le dieu de sa raison et non pas de sa foi,

(1) *Ursule Mirouet*, I. C. Lévy.
(2) Cité par Ricard, *Lamennais*, XIII. Plon et Nourrit

C'est celui qu'il discute, avec lequel il compte :
Il le connaît trop bien pour croire à son appui,
Et trop peu pour oser répandre devant lui
Ses secrets sans pudeur et ses larmes sans honte.

Edouard PAILLERON.

Alfred de Musset est de ceux qui n'ont cru qu'au Dieu de la raison, il est de ceux qui en ont le plus souffert, et il a condamné, lui aussi, cette prétendue religion purement naturelle :

La raison humaine peut guérir les illusions, mais non pas les souffrances ; Dieu l'a faite bonne ménagère, mais non pas sœur de charité...

... Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison, et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

Alfred de MUSSET (1).

*
* *

II. Tels sont les tristes résultats où arriverait la raison laissée à elle seule, à supposer même qu'elle pût trouver sûrement la vérité. Mais cette supposition est purement gratuite, et c'est ce qui achève de condamner le rationalisme. Abandonnée à elle-même, la raison n'a su trouver, en fait de notions philosophiques et religieuses, qu'erreurs, contradictions et bien souvent absurdités. Et ce n'est pas seulement chez les simples, chez les ignorants, qu'il faut constater ces erreurs ; les savants eux-mêmes, les philosophes ont amplement justifié la définition d'Alphonse Karr :

Les savants sont des hommes qui s'embourbent un peu plus loin que les autres, mais ils s'embourbent davantage (2).

Que nous auraient-ils appris, si nous n'avions eu qu'eux

(1) *Confession d'un enfant du siècle*, I, II et X. Charpentier.
(2) *Menus propos*, p. 227. C. Lévy.

pour maîtres, sur ce qu'il nous importe tant de savoir, sur le problème de nos origines et de nos destinées? Rien.

L'humanité s'avance sur une route bordée de grands sphinx, comme les chemins de la vieille Egypte. En passant, elle les interroge avec anxiété. Elle voudrait passionnément savoir d'eux où elle va, d'où elle vient, pourquoi ce monde est ainsi fait et non pas autrement, ce qu'est la vie, ce qu'est la mort, ce qu'est la pensée... Et pour un qui de loin en loin se laisse arracher quelque parcelle de la vérité, combien de ces sphinx qui restent muets, ironiques et impénétrables à jamais, et à qui d'innombrables générations adresseront encore la même prière ardente et désespérée, sans qu'ils consentent à parler?... Ah! tu crois que la science les a pénétrées, ces énigmes essentielles, toi! Eh bien! non, mille fois non! Elle ne sait rien sur ce qui est le tout de l'homme, c'est-à-dire ses origines et ses fins; elle ne comprend rien au mystère qui nous enveloppe de toutes parts, au mystère qui est dans le grain de sable comme dans l'étoile, dans l'atome infiniment petit comme dans l'espace infiniment grand... Qu'elle ne fasse donc pas tant la fière, ta science, ta chère science!...

Georges Duruy (1).

Du reste, c'est aux fruits qu'on connaît l'arbre et à l'œuvre l'artisan. Ouvrez donc un manuel de philosophie et dressez l'inventaire des conquêtes de la raison humaine! Il sera bientôt fait. Philosophes qui croyez vous suffire et ne voulez pas que Dieu vienne à votre aide,

Prenez votre lorgnon, et regardez-vous; regardez vos confrères : Pythagore et sa fève, Epicure et ses atomes, Platon et son âme du monde, Descartes et ses tourbillons, Kant et ses logogriphes, et tant et tant qui ont passé leur vie à regarder dans le cerveau au travers du crâne, à chercher le monde dans les nuages, à taper sur des abstractions pour en faire sortir la morale. Entre eux tous qu'ont-ils fait depuis le commencement du monde? Pas un pas! Oscillé, voilà tout.

R. Topffer (2).

(1) *Ni Dieu ni maître*, préface, 2e entretien. Ollendorff.

(2) *Réflexions et menus propos*, II, xi. Hachette.

Ce tableau des contradictions de la philosophie a été fait de main de maître par Alfred de Musset, et nous nous reprocherions de ne pas citer ici ce morceau, qui est une des plus belles pages de son œuvre :

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens... Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes?
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'âme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,

Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.

Alfred de MUSSET (1).

La foi leur a manqué! En effet, c'est Dieu qui possède toute la vérité, parce qu'il est la vérité même :

La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

LAMARTINE (2).

Et nous voudrions, à nous seuls, concentrer tous ces rayons dans notre âme! Et avec quelle aide? Au moyen de cette intelligence dont nous venons d'admirer les chefs-d'œuvre et qui faisait dire à Voltaire : « Tu cherches les bornes de ton esprit! elles sont au bout de ton nez. » Tentatives impuissantes! La raison de l'homme est, comme son œil, un miroir qui réfléchit le monde, mais

Ce foyer, où le tout ne peut jamais entrer,
Disperse les lueurs qu'il devrait concentrer;
Comme nos vains pensers l'un l'autre se détruisent,
Ses rayons divergents se croisent et se brisent;
L'homme brise à son tour son miroir en éclats,
Et dit, en blasphémant : Vérité, tu n'es pas!

LAMARTINE (3).

*
* *

Voilà, en effet, le plus clair résultat de toutes ces recherches de la raison livrée à elle-même : le *Scepticisme*. Fatigué de ne pas trouver la vérité, l'homme finit par en nier l'existence : « Vérité, tu n'es pas! » Ecrasant aveu d'imbécillité, négation déshonorante, douloureuse et funeste, qui ne peut provenir que d'un esprit en décomposition et justi-

(1) *L'Espoir en Dieu*. Charpentier.
(2) *Méditations poétiques*, la Foi. Hachette, Jouvet.
(3) *Harmonies poétiques*, IV, XI. Hachette, Jouvet.

fie le mot d'un éminent prélat : « Quand les hommes corrompent la science, la science le leur rend (1). »

Nous devons nous arrêter ici quelque peu, sonder cette plaie du scepticisme et en voir toute la laideur.

*
* *

Ce qui doit frapper tout d'abord, c'est que le dernier mot de la raison soit, somme toute, une *bêtise*.

Le scepticisme est la carie de l'intelligence,

disait Victor Hugo (2), et il avait raison. C'est la négation du bon sens, c'est la raison employée à se détruire, c'est le refus d'admettre l'évidence. On ne peut construire une phrase, c'est-à-dire émettre une affirmation ou une négation, sans proclamer par là qu'on croit à la vérité, quand même la phrase ainsi construite serait celle-ci : La vérité n'existe pas.

Aussi le scepticisme est-il une de ces erreurs que l'on combat bien plus victorieusement par l'ironie et le ridicule que par des arguments longuement accumulés. A ce point de vue, il existe dans Molière une réfutation du scepticisme que l'on nous permettra de citer ici : le XIXe siècle n'a rien produit de mieux contre cette théorie puérile.

MARPHURIUS (*le sceptique*)

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE

Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*A part.*) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon

(1) Monseigneur Darboy, archevêque de Paris.
(2) *Les Misérables*, III, IV, *i*. Hetzel.

de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : Je suis venu, mais, il me semble que je suis venu.

SGANARELLE

Il me semble ?

MARPHURIUS

Oui.

SGANARELLE

Parbleu ! il faut bien qu'il me le semble, puisque cela est.

MARPHURIUS

Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE

Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE

Quoi ! Je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MARPHURIUS

Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle, mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE

Hé ! que diable, vous vous moquez ! Me voilà et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS

Je n'en sais rien.

SGANARELLE

Je vous le dis.

MARPHURIUS

Il se peut faire.

SGANARELLE

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle

MARPHURIUS

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE

Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

MARPHURIUS

L'un ou l'autre.

SGANARELLE

Ah ! ah ! voici une autre musique. (*A Marphurius*). Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS

Selon la rencontre.

SGANARELLE

Ferai-je mal?

MARPHURIUS

Par aventure.

SGANARELLE

De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS

C'est mon dessein.

SGANARELLE

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS

Cela peut être.

SGANARELLE

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS

Il se pourrait...

SGANARELLE

Que feriez-vous si vous étiez à ma place?

MARPHURIUS

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE

J'enrage.

MARPHURIUS

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE

Au diable soit le vieux rèveur !

MARPHURIUS

Il en sera ce qu'il pourra.

SGANARELLE

(*A part.*) La peste du bourreau ! Je te ferai changer, chien de philosophe enragé. (*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*).

MARPHURIUS

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE

Te voilà payé de ton galimathias, et me voilà content.

MARPHURIUS

Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGANARELLE

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toute chose ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS

Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE

Il se peut faire.

MARPHURIUS

C'est toi qui m'a traité ainsi.

SGANARELLE

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS

Tu seras condamné, en justice.

SGANARELLE

Il en sera ce qu'il pourra (1).

*
* *

Si le scepticisme n'était qu'une sottise, il n'y aurait pas à s'en occuper davantage : un sourire, et l'on passerait. Mais ce qui doit le faire prendre en horreur plus qu'en pitié, c'est le mal dont il est la cause, ce sont les douleurs qu'il sème en ce monde et qu'il prépare en l'autre :

Qui sait? Voilà la grande formule, le premier mot que Satan a dit quand il a vu le ciel se fermer. Hélas ! combien de malheureux a faits cette seule parole ! combien de désastres et de morts, combien de coups de faux terribles dans des moissons prêtes à pousser ! Combien de cœurs, combien de familles où il n'y a plus que des ruines depuis que ce mot s'y est fait entendre ! Qui sait ? qui sait ? parole infâme !

Alfred de Musset (2).

Ces imprécations sont méritées. Le scepticisme nie toute réponse aux questions religieuses : mais il ne peut les supprimer, et elles se dressent toujours devant la conscience humaine, d'autant plus terribles qu'on leur refuse une solution. Ecoutez ce que dit un sceptique, dans un roman d'Octave Feuillet.

J'ai été un des plus incrédules et je demeure encore un des

(1) *Le Mariage forcé*, VIII.
(2) *Confession d'un enfant du siècle*, V, IV. Charpentier.

plus sceptiques parmi les enfants de mon siècle ; mais du moins je ne prends point pour des traits de vigueur les défaillances de mon esprit : c'est le doute qui est facile et qui est faible, c'est le doute qui est l'impuissance et la puérilité... Tout ce qui dépasse la hauteur ridicule de notre visée et le cercle de notre routine quotidienne est nécessairement absurde et impossible... Voilà qui est bien ! Mais nous ne supprimons pas pour cela le problème... ni la terre, ni le ciel, ni la vie, ni la mort, ni rien de ce qui nous gêne ; le miracle le plus grand et le plus incroyable de tous persiste dans son évidence écrasante ! le radieux firmament continue d'éclairer des berceaux et des tombes... La question demeure impitoyablement posée sous nos yeux, — et en fait de solution, à mesure que j'y réfléchis davantage, je n'en aperçois pas qui n'aboutisse à Dieu, à l'âme immortelle... au Christ peut-être. — Tout est plus raisonnable que le doute.

Octave Feuillet (1).

C'est un indicible tourment, pour une âme qui pense tant soit peu à elle-même, que ces questions demeurant sans réponse. On a écrit un volume sur les Victimes du doute (2) en ce siècle ; on y entend des voix plaintives, des cris douloureux, des râles d'angoisse, on y voit des âmes étreintes par l'étau du doute, qui gémissent et se lamentent. Ajoutons quelques traits à ce tableau, quelques strophes à ce douloureux cantique, quelques noms à ce dictionnaire des victimes du scepticisme.

Mme Ackermann :

Elle est positiviste, et, ne doutant pas du triomphe de cette funeste doctrine sur la foi chrétienne, elle entonne un chant de triomphe... tout à coup elle s'arrête : Mais, dit-elle à la foi,

Mais ton triomphateur expira ta défaite.
L'homme déjà se trouble et, vainqueur éperdu.
Il se sent ruiné par sa propre conquête ;
En te dépossédant nous avons tout perdu.

(1) *La Clé d'or*, II, lettre VI. C. Lévy.
(2) Baunard, *Le doute et ses victimes dans le siècle présent.* Poussielgue.

Nous restons sans espoir, sans recours, sans asile,
Tandis qu'obstinément le Désir qu'on exile
Revient errer autour du gouffre défendu (1).

Joseph Autran :

Revenu au pays natal après une longue absence, il retrouve la mer, et le lit de sable qu'enfant il avait creusé; et il s'écrie :

O flots ! de votre voix profonde, intarissable,
Bercez un vieil ami revenu de si loin !
Dans ce lit que mes mains ont creusé dans le sable,
Donnez-moi, donnez-moi la paix dont j'ai besoin !
. . . .
Entre mille autres dons, j'avais le don de croire ;
Sincère, je croyais qu'ici-bas rien ne ment ;
Je croyais à l'amour, je croyais à la gloire.
A tous les dogmes saints je croyais saintement.
A quiconque eût douté de la grandeur humaine :
« Silence ! aurais-je dit, vous êtes insensé ! »
Pour confesser ma foi, comme un catéchumène,
Dans le cirque aux lions je me serais lancé.
. . . .
J'ai vécu : de bonne heure altéré de délices,
Aux coupes de l'amour j'ai fait boire mon cœur,
Et me suis étonné que les plus doux calices
Continssent tant de lie et si peu de liqueur !
J'ai vécu : tourmenté du besoin de connaître,
J'ai tout interrogé, Dieu, le mal, la vertu ;
J'ai sondé la nature et j'ai scruté mon être,
Et j'ai dit à mon tour : « Science, que sais-tu ? »
. . . .
Et de toutes mes nuits d'ivresses ou d'étude,
D'orages, de douleurs à courber un géant,
Je n'ai rien rapporté, rien qu'une lassitude,
Et qu'une ardente soif de paix et de néant (2) !

(1) *Poésies philosophiques*. Lemerre.
(2) *Poèmes de la mer*, le Lit de sable. C. Lévy.

Ailleurs il indique mieux encore la cause de ces souffrances :

Travaillés nuit et jour d'une sombre folie,
Nous sommes tous enfants d'un siècle infortuné ;
Et toute jeune fille est la sœur d'Amélie,
Ainsi que tout jeune homme est frère de René (1).

C'est ainsi qu'il gémit sur

Les âmes flétries
Dont le doute est la mort (2).

Paul Bourget :

Heureux l'homme qui, jeune et le cœur plein de songes,
Meurt sans avoir douté de son cher Idéal,
A l'âge où les deux mains n'ayant pas fait de mal
Nos remords les plus vrais sont de pieux mensonges.
Heureux encor celui pour qui tu te prolonges,
O sainte Illusion du rêve baptismal,
Et qui, sous l'humble abri de son clocher natal,
Vit et meurt dans la douce extase où tu le plonges.
Mais combien malheureux celui qui, comme moi,
Brise à moitié le joug, et guérit de la foi,
Sans guérir du besoin généreux du martyre !
Tel qu'un mauvais soldat exilé de son rang,
Il écoute le bruit du combat qui l'attire,
Et ne sait à quel Dieu dévouer tout son sang (3).

Edmond Haraucourt :

Oh ! ne pouvoir plier l'orgueil de mes jarrets
Vers ces dalles que tant de douleurs ont baisées !
Ne plus pouvoir prier sur les marches usées
Des vieux autels que j'adorais,
Au temps où mes ferveurs apprises
Se courbaient sous les voûtes grises
Et voyaient Dieu dans les églises
Ou les forêts !

(1) *Ibid.*, A une jeune passagère.
(2) *Ibid.*, le Feu d'épaves.
(3) *La Vie inquiète,* Nostalgie de la croix. Lemerre.

L'âge pieux n'est plus où je chantais les psaumes
Et les vers incompris des cantiques romains,
Vers l'Enfant-Roi né sous les chaumes,
Age naïf, bel âge blanc
Où sur mon cœur déjà brûlant
L'amour du Berger consolant
Mettait ses baumes ! (1)

LAURENT-PICHAT :

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit de carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Ressemble aux râlements d'un blessé qu'on oublie,
Auprès d'un lac de sang, sur un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts (2)

Alfred de MUSSET :

Il exprime ainsi son regret de ne pouvoir prier :

... Quand j'étais au bord de mon lit... alors je poussais le verrou de la porte, je tombais à genoux et je pleurais. C'était ma prière du soir (3).

Frédéric PLESSIS :

Puisque mes jours heureux sont les jours où je pleure,
Je me dis que peut-être il vaut mieux que je meure.
L'Art d'abord, puis l'Amour, dans leur plus faible espoir,
M'embellirent l'ennui de vivre jusqu'au soir.

(1) *L'Ame nue*. l'Eglise. Charpentier.
(2) *Avant le jour*, la Cloche. Lemerre.
(3) *Confession d'un enfant du siècle*, II, IV. Charpentier.

O Muse! tout est vain : j'ai fondé sur le sable,
Mon cœur souffre aujourd'hui d'un mal inguérissable,
Et, pour l'affliction de ceux qui m'ont aimé,
Ayant saigné longtemps, il s'est envenimé.
Contre les passions me voici sans défense...
Coupable! car ma mère éclaira mon enfance,
Et c'est moi qui me suis à plaisir égaré,
C'est moi seul qui, plus tard, aveugle! ai préféré
A la stable vertu la volupté fragile
Et le lit de Cassandre à la lance d'Achille (1).

Joséphin Soulary :

Heureux qui, jusqu'à Dieu, sur l'abîme béant,
Elève par la Foi son aile aventureuse,
Et qui n'a pas senti, dans la nuit ténébreuse,
L'aboi de son orgueil se perdre en son néant!

Humble nain, je n'ai pas cet instinct de géant :
Le vertige me prend, dès que mon regard creuse
Le mystère insondable où ma raison peureuse
S'égare dans le doute et butte en maugréant.

Aussi, las d'agiter l'énigme sans comprendre,
N'osant ni trop vouloir, ni pas assez prétendre,
A la garde de Dieu, je vais, peu m'importe où,

Indifférent au sort, pareil à cet homme ivre
Qui, vaguant dans la nuit, culbute au premier trou,
Sans plus se voir mourir qu'il ne s'est senti vivre (2).

Sully-Prudhomme :

Je voudrais bien prier, je suis plein de soupirs!
Ma cruelle raison veut que je les contienne.
Ni les vœux suppliants d'une mère chrétienne,
Ni l'exemple des saints, ni le sang des martyrs,

Ni mon besoin d'aimer, ni mes grands repentirs,
Ni mes pleurs, n'obtiendront que ma foi me revienne.
C'est une angoisse impie et sainte que la mienne.
Mon doute insulte en moi le Dieu de mes désirs.

(1) *La Lampe d'argile*, VI, VII. Lemerre.
(2) *Œuvres*, t. I, CIX, Doute. Lemerre.

Pourtant je veux prier, je suis trop solitaire.
Voici que j'ai posé mes deux genoux à terre :
Je vous attends, Seigneur ; Seigneur, êtes-vous là ?

J'ai beau joindre les mains, et, le front sur la Bible,
Relire le Credo que ma bouche épela,
Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible (1).

Voilà où aboutit la raison sans la foi ; voilà ce qu'est la religion purement naturelle, dont maint philosophe nous exhorte à nous contenter.

* * *

Avec la foi, comme tout change ! La vérité que nous voulons, la vérité que la raison seule ne nous donne qu'avec parcimonie et mêlée à l'erreur, la foi nous la livre tout entière, toute pure, et fondée sur la parole de Dieu même : nous ouvrons notre catéchisme, et nous en savons plus sur les mystères du monde, après quelques instants de lecture, que Platon et Aristote après des années de méditations. Regardez ce voyageur : il revient de chercher la vérité à travers le monde ; de retour au village, il rencontre une jeune mère qui mène son enfant à l'église, et voici le dialogue qui s'engage entre eux :

MARIE

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci,
Ancien clerc d'Arzânno, d'où venez-vous ainsi ?

LE VOYAGEUR

D'un pays lointain, jeune femme,
Où l'étude attirait mon âme.

MARIE

Et qu'apprend-on si loin ? — Mais la cloche a sonné
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR

A douze ans, nature soumise,
J'avais ma place en cette église !

(1) *Œuvres*, t. I, les Epreuves : la Prière. Lemerre.

MARIE

Chut ! on dit le *Credo*, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous ?

BRIZEUX (1).

Et qu'on ne dise pas : « Mais c'est l'abdication de la raison ! » L'intelligence humaine ne se contente pas d'enregistrer et de cataloguer les vérités que lui livre la foi : elle les médite, elle en déduit une foule d'autres vérités par voie de conséquence, et cela avec d'autant plus de résultats qu'elle a dans la foi un point d'appui sûr et un guide infaillible :

La raison qui obéit raisonne mieux que la raison qui raisonne.

Louis VEUILLOT.

Les vérités du christianisme, loin de demander la soumission (2) de la raison, en réclament au contraire l'exercice le plus sublime.

CHATEAUBRIAND (3).

Bien plus : au contraire de ce qu'affirment les *libres-penseurs* (nous reviendrons sur ce mot tout à l'heure), c'est en refusant d'admettre le surnaturel que la raison s'abdique elle-même ; un rationaliste en a fait l'aveu :

Si l'on posait en principe, sans discussion, qu'il n'y a pas de surnaturel, on enchaînerait par là même sa liberté. On s'interdirait d'avance et systématiquement de reconnaître pour vrai ce qui peut l'être. On se fermerait les yeux pour être plus sûr de voir clair. Telle est la liberté de beaucoup de libres penseurs qui prennent pour principe ce qui est précisément en question. Pour que l'examen soit vraiment libre, il faut qu'il soit indifférent entre le pour et le contre, aussi sincèrement disposé à ac-

(1) *La Fleur d'or*, le Catéchisme. Lemerre.

(2) *Soumission*, lisez *abdication*.

(3) Cité par l'abbé Ch. Perraud, *Libre-pensée et catholicisme*, p. 111. Chapelliez.

cepter le surnaturel, s'il le rencontre, qu'à s'en passer s'il ne le rencontre pas.

Paul Janet (1).

Or, partout sur son chemin la raison rencontre la foi. Etudie-t-elle un problème philosophique? La foi lui en donne une solution conforme à ses aspirations, en même temps qu'à la justice et à la bonté du souverain Maître. Fouille-t-elle les profondeurs de l'univers ou les archives de l'humanité ? l'accord entre la vraie science et la vraie foi s'affirme de plus en plus, à mesure que de nouvelles découvertes s'accomplissent. Et en peut-il être autrement? La vérité nous vient par deux canaux, mais elle est une.

Prenez garde !... La science, aujourd'hui, est forcée de se rallier de toutes parts aux enseignements de l'inspiration religieuse. Si le naturaliste pénètre dans les profondeurs du globe, c'est pour y apercevoir les six jours de la création mosaïque gravés, couche par couche, sur le granit. Si l'archéologue interroge les sphinx de Thèbes, c'est pour que leur réponse réhabilite la chronologie sacrée. Si la physique découvre le système des ondulations, c'est pour absoudre la Genèse d'avoir fait de la substance lumineuse un être créé avant le soleil. Si la phrénologie explore le crâne humain, c'est pour retrouver les trois fils de Noé dans les trois races qui se sont partagé la terre : on dirait que le génie, en expiation de quelque ancien blasphème, ne peut remuer aucun mystère sans en faire sortir le Dieu des chrétiens.

Alexandre Soumet (2).

Et maintenant nous le demandons en toute sincérité : où est la vraie *pensée libre?* Est-ce celle qui s'engage d'avance à ne jamais accepter le surnaturel, quand même sa nécessité deviendrait évidente? Est-ce celle de Havet quand il dit : « Notre principe est que tout ce qui n'est pas dans la nature n'est rien? » Est-ce celle de Renan quand il déclare

(1) *Les Problèmes du* XIXe *siècle*, p. 28. C. Lévy.
(2) *Saül*, préface.

que « C'est perdre son temps que de discuter avec celui qui croit au surnaturel ? » Est-ce la pensée qui se met à elle-même des entraves et refuse qu'on l'en débarrasse ? Non, mille fois non. La vraie pensée libre, c'est celle qui se sent assez faible pour demander un soutien, assez forte pour marcher en s'appuyant sur lui. Les *libres-penseurs* usurpent leur nom et dégradent en l'employant ces deux belles choses, la pensée et la liberté.

On peut ne pas être classé « *libre-penseur* », et penser librement.

CHAMPFLEURY (1).

« Ce qui constitue une république, dit un jour Saint-Just en pleine Convention, c'est la destruction totale de tout ce qui lui est opposé. » Ce qui constitue désormais la libre-pensée aux yeux de tous ces petits philosophes, c'est la destruction totale de toute pensée libre.

Hector PESSARD (2).

* * *

Nous pourrions terminer ici ce chapitre. Mais il est, dans le monde du surnaturel, deux choses qui attirent spécialement les attaques de l'incrédulité, et il ne sera pas inutile, croyons-nous, de présenter en leur faveur quelques nouvelles réflexions, qui s'ajouteront, pour les défendre, à ce que nous avons déjà dit du surnaturel en général. Nous voulons parler du miracle et du mystère.

ARTICLE TROISIÈME.

LE MIRACLE ET LE MYSTÈRE.

I. *Le miracle* : Quoi de plus naturel que ce surnaturel ! Trois réflexions suffiront à nous convaincre.

(1) *Souvenirs*, p. 269. Dentu.
(2) *Mes petits papiers*, XXI. C. Lévy.

1° Tout d'abord, le miracle est *possible.* On ne niera point, pensons-nous, que Dieu soit plus puissant que l'homme, et dès lors il faut toujours en revenir à l'argument de Jean-Jacques Rousseau : « Dieu peut-il faire des miracles ? c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question, sérieusement traitée, serait impie si elle n'était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il suffirait de l'enfermer (1). »

Nous savons bien qu'on parle des lois de la nature, de l'ordre de la nature, ordre et lois tellement inviolables, que Dieu ne pourrait jamais les enfreindre ! Et cependant, nous-mêmes nous les transgressons tous les jours : la greffe, et la bouture, et la sélection artificielle, et la suppression de la douleur dans les opérations chirurgicales, et le cours des maladies arrêté par les remèdes, et tant d'autres choses que nous pratiquons à tout moment, est-ce qu'il n'y a pas dans tout cela des infractions aux lois de la nature ?

Petits miracles sans doute ; mais, toute proportion gardée, les grands se font-ils autrement ? Les uns et les autres sont des infractions à l'ordre apparent de la nature : l'ordre réel en est-il altéré ? L'enchaînement des faits et des causes est-il interrompu, parce que nos jardiniers font certaines boutures, inventent et composent d'inexplicables variétés ? Non. Pourquoi dès lors ne pas admettre que dans un étage au-dessus, dans un ordre plus général, d'autres genres de perburbations, des guérisons subites, des transformations incroyables, des actes de volonté ou d'intuition sans exemple se puissent accomplir sans que l'ordre universel soit menacé ou compromis ? Tout dépend du genre de puissance que vous attribuez à l'auteur de ces actes, à Celui qui, tenant toutes choses en sa main, peut aussi bien produire l'exception que la règle.

VITET (2).

*
* *

(1) *Troisième lettre de la montagne.*
(2) *La Science et la foi.* Chapelliez.

2° Dieu peut donc faire des miracles. Est-il *convenable* qu'il use de ce pouvoir? Evidemment, et cela à cause de sa force probante. Quel argument, entre les mains d'un envoyé de Dieu, qu'un miracle opéré à l'appui de ses enseignements !

« Je ne demande pas un miracle pour croire, mais seulement un bon syllogisme », disait Diderot. Il ne s'apercevait pas que le miracle est un syllogisme en action, le meilleur et le plus convaincant de tous les syllogismes (1).

La Harpe.

On connait le mot de Barras. Le fondateur des théophilanthropes, La Réveillère-Lepeaux, se plaignait à lui du peu de succès qu'il obtenait, en comparaison de celui qu'avait obtenu le Christ. « Mon ami, lui répondit Barras, si vous tenez à réussir comme Jésus-Christ, c'est bien simple : faites-vous crucifier un vendredi, et tâchez de ressusciter le dimanche suivant. »

*
* *

3° Le miracle est *réel :* il y en a toujours eu; à l'origine du christianisme, les prodiges se sont multipliés sous les pas de Jésus et de ses apôtres. Aujourd'hui ils sont plus rares (2), pourquoi? Parce que leur œuvre est accomplie.

(1) On trouve la même pensée dans le *Paradis* du Dante. Le poète ayant dit à saint Pierre qu'il croyait sur le témoignage des Ecritures, le chef des apôtres lui demande pourquoi il tient ces Ecritures comme divines. Voici la réponse du Dante : « La preuve qui me découvre la vérité, ce sont les œuvres subséquentes pour lesquelles la nature ne chauffa jamais le fer ni ne battit l'enclume. » Et à supposer même qu'il n'y eût pas eu de miracles à l'origine de l'Eglise, « si le monde se convertit au christianisme sans miracles, cela seul est un miracle tel, que les autres n'en sont pas le centième. » *Le Paradis*, chant XXIV.

(2) La preuve qu'il y a encore des miracles, c'est que l'Eglise ne procède à la canonisation d'un saint qu'après plusieurs miracles dûment et scientifiquement constatés. Le trait suivant nous montre la rigueur scrupuleuse qu'apporte l'Eglise dans l'examen de ces prodiges. « Un Anglican était à Rome. Sur sa demande, on lui avait remis une liste de miracles proposés pour une canonisation, avec les pièces et les témoignages à l'appui. Après une lecture très attentive, il la rendit en disant : « Je ne croyais pas l'Eglise romaine si exigeante et si sévère dans la constatation des miracles : ceux-ci sont indubitables. » Il lui fut répondu : « Ce

Ils avaient pour mission de faire briller la vérité dans l'Eglise et d'aider à son établissement. Grâce à Dieu, l'Eglise est fondée, elle se tient debout par elle-même, *mole sua stat*, elle est le grand miracle, le prodige permanent. Qu'on ne vienne donc pas nous dire : Mais pourquoi Jésus-Christ n'opère-t-il plus aujourd'hui de miracles ? « La réponse est simple : on ne veut pas les voir. Autrefois il les prodiguait, parce qu'il lui fallait fonder son Eglise et obtenir la foi à son œuvre ; aujourd'hui elle est faite, nos yeux la voient, nos mains la touchent : voilà le miracle. Pourquoi le prodiguer à qui ne veut pas le voir ? Pourquoi, par exemple, vous conduirais-je aux montagnes du Tyrol pour y voir des prodiges que cent mille de nos contemporains y ont vus depuis quinze ans ? Pourquoi ramasserais-je une pierre dans la carrière quand l'Eglise est bâtie ? Le monument de Dieu est debout : toute force y a touché, toute science l'a scruté, tout blasphème l'a maudit ; regardez-le, il est là. Il est suspendu depuis dix-huit siècles entre le ciel et la terre, comme dit le comte de Maistre : si vous ne le voyez pas, que verriez-vous ? Des Juifs disaient aussi à Jésus-Christ, dans une parabole célèbre : « Ramenez-nous quelqu'un des morts. » Et Jésus-Christ leur disait : « Si vous ne croyez pas à Moïse et aux prophètes, vous ne croiriez pas à quelqu'un revenu des morts. » L'Eglise est Moïse, l'Eglise est tous les prophètes, l'Eglise est le miracle vivant : qui ne voit pas les vivants, comment verrait-il les morts ? (1) »

* * *

n'est pourtant là que la liste des miracles refusés, comme insuffisamment attestés : vous pourrez voir les autres plus tard. » Il réfléchit et dit : « Alors, ce n'est pas ici qu'on nous trompe. » Le Clercq, *Théologie du catéchiste*, t. 1, p. 222. Ce fait, souvent cité, est authentique. Il eut lieu pendant le procès de canonisation de saint François Régis, et se trouve rapporté dans la vie de ce saint, par le P. Daubenton (1716).

(1) Lacordaire, 2e *Conférence de Notre-Dame*, 1846, Poussielgue. Cité d'après la *Tribune sacrée*.

Il est un spectacle qui a ses tristesses, mais qui a aussi ses côtés amusants : c'est de voir la science et l'autorité en présence du miracle.

La *science*, n'admettant pas que Dieu puisse faire un miracle sans lui envoyer tout d'abord une lettre d'invitation, passe dédaigneuse devant les faits surnaturels qui lui sont signalés, sans même daigner les examiner. « C'est un miracle, donc c'est un mensonge ; » ce mot résume assez bien les théories de la critique. M. Renan, qui a décrété cette impossibilité du miracle, aurait dû lire auparavant cette page, signée d'un de ses confrères à l'Académie française :

Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à rejeter le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits...

... Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science.

Victor Hugo (1).

Quant à l'*autorité*, c'est, semble-t-il, une demande d'autorisation préalable que Dieu aurait dû lui présenter avant de commettre un miracle. On connaît le fameux distique :

De par le roy, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

(1) *William Shakspeare*, I, II, *i* Hetzel.

N'a-t-on pas vu, lors des apparitions de Lourdes, l'administration, la magistrature et l'armée mises en mouvement, et le pouvoir manifestant sa mauvaise humeur contre la sainte Vierge, qui descendait en France sans permission du gouvernement? Nous ne serions pas étonné que le souvenir de ces faits ait inspiré Edmond About, dans le délicieux épisode qu'on va lire.

Le colonel Fougas a été, il y a longtemps, desséché par un procédé chimique. Il s'agit de le tirer de sa léthargie, en rendant à son corps l'humidité qui jadis lui a été soustraite. Le propriétaire de la momie, l'ingénieur Renault, allait procéder à cette opération, lorsqu'il reçut la visite du commissaire de police :

L'honorable fonctionnaire déclina poliment son nom et sa qualité, et demanda au jeune Renault la faveur de l'entretenir à part.

« Monsieur, lui dit-il lorsqu'il le vit seul, je sais tous les égards qui sont dus à un homme de votre caractère et dans votre position, et j'espère que vous voudrez bien ne pas interpréter en mauvais sens une démarche qui n'est inspirée que par le sentiment du devoir. »

Léon s'écarquilla les yeux en attendant la suite de ce discours.

« Vous devinez, monsieur, poursuivit le commissaire, qu'il s'agit de la loi sur les sépultures. Elle est formelle et n'admet aucune exception. L'autorité pourrait fermer les yeux, mais le grand bruit qui s'est fait, et d'ailleurs la qualité du défunt, sans compter la question religieuse, nous met dans l'obligation d'agir... de concert avec vous, bien entendu... »

Léon comprenait de moins en moins. On finit par lui expliquer, toujours dans le style administratif, qu'il devait faire porter M. Fougas au cimetière de la ville.

« Mais, monsieur, répondit l'ingénieur, si vous avez entendu parler du colonel Fougas, on a dû vous dire aussi que nous ne le tenons pas pour mort.

— Monsieur, répliqua le commissaire avec un sourire assez fin, les opinions sont libres. Mais le médecin des morts, qui a eu le plaisir de voir le défunt, nous a fait un rapport concluant à l'inhumation immédiate

— Eh bien, monsieur, si Fougas est mort, nous avons l'espérance de le ressusciter.

— On nous l'avait déjà dit, monsieur, mais, pour ma part, j'hésitais à le croire.

— Vous le croirez quand vous l'aurez vu, et j'espère, monsieur, que cela ne tardera pas longtemps.

— Mais alors, monsieur, vous vous êtes donc mis en règle ?

— Avec qui ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais je suppose qu'avant d'entreprendre une chose pareille, vous vous êtes muni de quelque autorisation.

— De qui ?

— Mais enfin, monsieur, vous avouerez que la résurrection d'un homme est une chose extraordinaire. Quant à moi, c'est bien la première fois que j'en entends parler. Or, le devoir d'une police bien faite est d'empêcher qu'il se passe rien d'extraordinaire dans le pays.

— Voyons, monsieur, si je vous disais : voici un homme qui n'est pas mort ; j'ai l'espoir très fondé de le remettre sur pied dans trois jours ; votre médecin, qui prétend le contraire, se trompe : prendriez-vous la responsabilité de faire enterrer Fougas ?

— Non certes ! A Dieu ne plaise que je prenne rien sous ma responsabilité ! mais cependant, monsieur, en faisant enterrer M. Fougas, je serais dans l'ordre et dans la légalité. Car enfin, de quel droit prétendez-vous ressusciter un homme ? Dans quel pays a-t-on l'habitude de ressusciter ? Quel est le texte de loi qui vous autorise à ressusciter les gens ?

— Connaissez-vous une loi qui le défende ? Or, tout ce qui n'est pas défendu est permis.

— Aux yeux des magistrats, peut-être bien. Mais la police doit prévenir, éviter le désordre. Or, une résurrection, monsieur, est un fait assez inouï pour constituer un désordre véritable.

— Vous avouerez, du moins, que c'est un désordre assez heureux.

— Il n'y a pas de désordre heureux.

Edmond About (1).

(1) *L'Homme à l'oreille cassée*. Hachette.

Voilà ce qui fait le crime du miracle aux yeux de certains hommes : c'est un *désordre*, une désobéissance de Dieu aux savants, du Créateur à la créature. Soyez humbles : l'humilité vous donnera du bon sens, et vous comprendrez que nier le miracle, ce serait nier Dieu lui-même.

*
* *

II. Quant au *mystère*, quoi de plus naturel encore ? Qu'est-ce en définitive ? une vérité inaccessible à l'homme et accessible à Dieu. Il suffit de regarder l'homme et de regarder Dieu pour conclure qu'il doit y avoir des mystères.

*
* *

1° Bien souvent, même dans les choses de la nature, la raison humaine doit avouer son impuissance à comprendre. « Si vous comprenez tout, dit une vieille baronne à un docteur matérialiste,

Si vous comprenez tout, ne me dites donc plus quand je me plains de mes migraines : « Madame la baronne, rien à faire, c'est nerveux. »

Vous comprenez tout ! et vous ne savez même pas comment naît une idée dans votre propre cervelle, et vous êtes pour vous-même le plus insondable des mystères, et depuis des siècles que vous observez la croissance d'un grain de blé ou l'épanouissement d'une fleur, vous n'avez pas même entrevu ce qu'est ce principe vivifiant qui anime la plante et féconde le germe.

Mais que fait-elle donc, votre science ? — Elle met des étiquettes sur les mystères, elle catalogue ses ignorances ; elle saute par dessus les abîmes et crie bien haut qu'elle les a comblés.

Entre nous, pas de façon : dites-moi donc sans détour ce que c'est que l'attraction, la pesanteur, la lumière, la vibration moléculaire ; que sont toutes ces propriétés de la matière dont vous m'avez si souvent dit le nom sans jamais m'en définir l'essence ?

Gustave Droz (1)

(1) *Tristesses et sourires*, III, Ollendorff.

Et nous sommes dans l'ordre de la nature! Mais si nous voulons nous élever plus haut, si nous voulons méditer les choses célestes et Dieu lui-même, n'est-il pas évident que les mystères vont se multiplier sous nos pas? Et n'est-il pas ridicule de rejeter le mystère en Dieu, lorsque nous le rencontrons à tout instant sur la terre?

— ... Pour moi, je ne crois rien.
Sinon ce que je vois.
— Ah! dit l'autre, très bien;
Tu crois ce que tu vois! O raisonneur habile!
Et l'aveugle, à ton gré, que croira-t-il alors?
Parce que l'on t'a fait à ta prison d'argile
Une fenêtre ou deux pour y voir au dehors;
Parce que la moitié d'un rayon de lumière
Echappé du soleil dans ton œil peut glisser,
Quand il n'est pas bouché par un grain de poussière,
Tu crois qu'avec ses lois le monde y va passer!
O mon ami! le monde incessamment remue
Autour de nous, en nous, et nous n'y voyons rien.

Alfred de Musset (1).

Somme toute, c'est l'argument du catéchisme : « Non, il n'est pas étonnant qu'il y ait des mystères dans la religion, puisque, dans la nature elle-même, il y a une foule de choses que notre faible raison ne peut comprendre. »

*
* *

2° Et maintenant, osons élever nos regards jusqu'à Dieu lui-même. Par essence il est la grandeur infinie : comment une raison bornée pourrait-elle le comprendre?

La Providence est noire à force de grandeur;
Ainsi la nuit sinistre et sainte fait ses voiles
De ténèbres, avec des épaisseurs d'étoiles.

V. Hugo (2).

Par essence encore, Dieu est l'intelligence infinie qui

(1) *Suzon. Œuvres*, Charpentier.
(2) *L'Année terrible*, Novembre, VI. Hetzel.

embrasse tout, le passé, le présent, l'avenir, les choses possibles qui jamais ne se réaliseront : le jour où notre raison sera capable du même regard, ce jour-là seulement nous pourrons nier le mystère.

Dieu seul sait les secrets de Dieu : aucun autre être ne pourrait ni les concevoir, ni les garder... On devrait écrire sur le frontispice de toutes les sciences physiques ou métaphysiques, à la borne des choses explicables : Arrêtez-vous là : vous êtes au bord de l'abîme ! Contemplez ! admirez ! adorez ! n'expliquez pas ! Vous touchez là au grand secret ! On n'escalade pas la pensée de Dieu !

LAMARTINE (1).

Pour saisir Dieu, pourrions-nous dire, il nous manque un sens, le sens divin ; et de même que l'aveugle-né ne peut comprendre la couleur, de même nous ne comprendrons jamais Dieu. Fraysissous a tiré de cette idée une comparaison et un raisonnement remarquables : « Prenez, disait-il, un aveugle de naissance, faites-lui parcourir de la main la surface plane d'un tableau qui, pourtant, d'après les lois de l'optique, vous présente, à vous, des élévations et des profondeurs ; dites à cet aveugle que vous voyez dans cette surface unie des enfoncements : comment voulez-vous qu'il puisse concevoir qu'une surface plane au tact de sa main, soit profonde à vos yeux ? Plane et profond tout ensemble, pourrait dire l'aveugle, quelle contradiction ! Il y a là pour l'aveugle je ne sais quoi de révoltant et de contradictoire, un vrai mystère : et que lui manque-t-il pour bien juger ? il lui manque un sens, celui de la vue... Eh bien ! Messieurs, nous sommes cet aveugle par rapport aux mystères : il nous manque présentement un degré d'intelligence que nous aurons un jour (2). »

*
* *

(1) *Cours familier de littérature*, I, III. Hachette, Jouvet.

(2) Frayssinous, *Défense du christianisme* : la Religion considérée dans ses mystères.

Mais, s'il existe des mystères en Dieu, comme nous venons de le voir, pourquoi nous les a-t-il fait connaître? A cette question nous répondrons que la révélation des mystères nous est utile. Et d'abord, elle augmente nos connaissances, puisqu'il s'agit de vérités que nous n'aurions pu découvrir par nous-mêmes. Puis, elle est de nature à nous inspirer l'humilité, en nous faisant toucher du doigt les infirmités de notre raison. « Moins je conçois Dieu, plus je l'adore, » disait Jean-Jacques Rousseau (1). Et un philosophe contemporain dit à son tour :

Nous aimons la religion de nos mères parce qu'elle est parfaitement mystérieuse et qu'on est las, à certains moments, de la science qui est claire, mais si courte ! et dont on se détache un peu en voyant de quelle suffisance elle emplit les esprits médiocres.

Jules LEMAITRE (2).

Et de fait, n'est-ce pas l'orgueil qui fait repousser le mystère ?

Entre nous, ce qui a perdu la Providence dans l'esprit de Ferou (3), c'est qu'elle est mystérieuse, car personnellement il n'a que cela à lui reprocher. Dieu lui aurait dit simplement : « Ferou, voilà mon plan », qu'il eût fait des concessions ; mais point... Dieu a malheureusement gardé le silence.

Gustave DROZ (4).

Les esprits humbles et droits n'agissent pas de la sorte : ils pénètrent en Dieu jusqu'où ils peuvent aller ; puis, arrivés au mystère, ils s'agenouillent et se prosternent avec foi :

Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer !

LAMARTINE (5)

*
* *

(1) *Emile*, IV : Profession de foi du vicaire savoyard.
(2) *Les Contemporains*, t. II, p. 93. Lecène et Oudin.
(3) Docteur matérialiste.
(4) *Tristesses et sourires*, III. Ollendorff.
(5) *Harmonies poétiques*, II, IX. Hachette, Jouvet.

Pas plus que le miracle, le mystère ne peut être un argument contre le surnaturel. Ayons donc la foi, la foi complète, la foi à la révélation, la foi à l'aimante intervention de Dieu dans les affaires de l'homme! Nous avons vu combien l'absence de foi rend les âmes malheureuses, surtout celles qui aiment à penser et à réfléchir. Il nous resterait à montrer combien sa présence apporte de joie, de paix et de consolation. Contentons-nous de citer une page de Michelet; elle est, ou plutôt elle était dans son *Histoire de France :* pourquoi l'en a-t-il supprimée? elle faisait honneur à son cœur et à son caractère.

Jeanne d'Arc est à Rouen, dans sa prison : Pâques arrive, et l'historien essaie de traduire les sentiments de l'héroïne en ce grand jour de fête.

Que devint-elle le dimanche, ce grand dimanche de Pâques? Que se passa-t-il dans ce pauvre cœur? Alors que la fête universelle éclatant à grand bruit par la ville, les cinq cents cloches de Rouen jetaient leurs joyeuses volées dans les airs, le monde chrétien ressuscitant avec le Sauveur, elle resta dans sa mort.

Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites; qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel? Qui ne voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre. Il ne peut s'empêcher de dire : Ah! que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de ces enfants!

Michelet (1).

(1) Cité par Ch. Perraud, *Libre-pensée et catholicisme*, p. 67. Chapelliez.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

Si la religion est nécessaire, si elle doit avoir le caractère surnaturel d'une révélation positive faite par Dieu aux hommes, une question se pose comme conséquence immédiate : Quelle est cette religion? A cette question, pour un homme de bon sens et de bonne foi, convaincu des vérités que nous avons précédemment exposées, une seule réponse est possible : « C'est la religion chrétienne, fondée par Jésus-Christ et vivant sous nos yeux au sein de l'Eglise catholique. »

Dès l'instant où vous reconnaissez un Dieu, la religion chrétienne arrive malgré vous avec tous ses dogmes, comme l'ont remarqué Clarke et Pascal.

CHATEAUBRIAND (1).

Aussi n'est-ce pas un exposé complet des preuves du christianisme que nous voulons donner ici. Nous nous proposons seulement de les passer brièvement en revue. A l'heure actuelle, l'apologie de la religion chrétienne est faite ou à peu près, lorsqu'on a convaincu les esprits de l'existence de Dieu, de la spiritualité de l'âme, de la nécessité de rapports surnaturels entre la créature et le Créateur. C'est l'avis que nous allons recueillir sur les lèvres de deux philosophes rationalistes.

Si la philosophie spiritualiste n'est point aveuglée par le plus sot orgueil, *dit Victor Cousin*, elle doit savoir qu'en dehors de

(1) *Génie du Christianisme*, I, I, *iv*.

l'Ecole, dans le genre humain, le spiritualisme est représenté par le Christianisme, que le Christianisme lui-même est excellemment représenté par l'Eglise catholique, et qu'ainsi le Saint-Père est le représentant de tout l'ordre intellectuel et moral — Je tiens cette suite de propositions comme inattaquable, et je me chargerais de les établir victorieusement contre qui que ce fût, pourvu que l'adversaire admît Dieu, c'est-à-dire un Dieu véritable, doué d'intelligence, de liberté et d'amour.

Victor Cousin (1).

Sur la fin de sa vie, Augustin Thierry tenait un langage plus net encore au père Gratry, qui essayait de le convaincre, par de longs arguments, de la divinité du christianisme :

Tenez, je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie religieuse... Cela doit être bon pour d'autres, non pour moi... Je suis un rationaliste fatigué qui me soumets à l'autorité de l'Eglise. Je vois les faits ; je vois par l'histoire la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement de la vie du genre humain. Or... tout ce qui est en dehors du Christianisme ne compte pas ; de plus, tout ce qui est en dehors de l'Eglise catholique est sans autorité... Donc, l'Eglise catholique est l'autorité que je cherche, et je m'y soumets. Je crois ce qu'elle m'enseigne : je reçois le *Credo*.

Augustin Thierry (2).

*
* *

Ce chapitre sera divisé en quatre articles. Dans le premier nous parlerons de *Jésus-Christ* lui-même ; — nous passerons ensuite à l'examen de son œuvre, c'est-à-dire du *christianisme*, — puis nous jetterons un regard sur la société qui seule a conservé dans sa pureté et son intégrité le christianisme de Jésus-Christ : nous voulons dire l'*Eglise catholique*. — Enfin, nous parlerons des sources où l'Eglise puise les enseignements qu'elle donne aux fidèles, et tout particulièrement de la *Bible*.

(1) Cité par Mgr Dupanloup, *la Souveraineté pontificale*, x.
(2) Cité par Gratry, *la Connaissance de l'âme*, préface.

ARTICLE PREMIER

JÉSUS-CHRIST

Au moment où tant de philosophes nous représentent Jésus comme un homme divin, pour éviter d'y voir l'Homme-Dieu, il est nécessaire de répéter nettement ce que le dogme catholique nous oblige de croire à son sujet. « Jésus-Christ, dit le catéchisme, est la seconde personne de la sainte Trinité, le fils de Dieu fait homme. Il n'y a en lui qu'une seule personne, la personne du Fils de Dieu; mais il y a deux natures : la nature divine puisqu'il est Dieu, et la nature humaine puisqu'il est homme. »

C'est donc bien la même personne qui est à la fois Dieu et homme, par nature et non par métaphore :

L'Incarnation nous présente le souverain des cieux dans une bergerie, celui qui lance la foudre entouré de bandelettes de lin, celui que l'univers ne peut contenir enfermé dans le sein d'une femme.

CHATEAUBRIAND (1).

Et pourquoi cette humiliation d'un Dieu? pour réparer pleinement la chute de l'homme :

Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,
Et voyant l'univers sanglant, mort, desséché,
Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,
Il a dit : Va, mon fils! Et son fils est allé.

V. HUGO (2).

Dans une page d'un lyrisme élevé, Jean Rameau a chanté cette Incarnation du Fils de Dieu, s'abaissant jusqu'à l'hu-

(1) *Génie du Christianisme*, I, I, V.
(2) *Dieu*, II, VI. Hetzel.

manité ou plutôt l'élevant jusqu'à lui. Ainsi le Psalmiste avait célébré la venue du Rédempteur, s'avançant pareil à un géant prodigieux : *exultavit ut gigas ad currendam viam.*

Alors Dieu se fit homme...

. . . .

Il pétrit de l'aurore et s'en fit un front vaste;
Il tordit de la nuit et s'en fit des cheveux ;
Du vent il fit sa voix; de la neige des pôles
Il composa son torse, éblouissant et droit;
Et les nuages d'or parèrent ses épaules;
Et l'anneau de Saturne éclata sur son doigt.

Gloria! Dieu paraît! Son souffle est de verveines ;
Son cœur est l'urne rouge où bout l'amour des cieux;
Les arbres vont puiser leur sève dans ses veines
Et les étoiles vont s'allumer à ses yeux!

Jean RAMEAU (1).

*
* *

La vie terrestre de l'Homme-Dieu est universellement connue (2). Consignée par quatre témoins dans autant de petits livres appelés *Evangiles*, elle a fait l'admiration de tous les âges. Mais le Christ ne veut pas seulement être admiré, c'est l'adoration qu'il réclame, car il est Dieu. Or, c'est précisément dans les Evangiles, dans la vie de Jésus, que se trouvent les preuves les plus évidentes de sa divinité. On a attaqué l'authenticité de ces livres, leur véracité même : après bien des années et bien des batailles, ils sont debout, s'imposant à tous avec des marques de temps, de lieu, de sincérité et de bonne foi que les incrédules sont forcés de reconnaître. Citons quelques-uns de leurs aveux :

Les choses sont aujourd'hui à ce point, qu'aucun homme, à moins qu'il ne veuille sciemment choisir l'erreur et rejeter la

(1) *La Chanson des étoiles* : la Mort de Dieu. Ollendorff.

(2) On trouvera, dans *Victor Hugo apologiste*, p. 71-89, un abrégé de la vie de Jésus-Christ extrait de l'œuvre du poète.

vérité, n'osera dire que le quatrième Evangile ne soit pas de l'apôtre saint Jean.

EWALD (1).

En somme, j'admets comme authentiques les quatre évangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle, et ils sont, *à peu près* (2), des auteurs à qui on les attribue.

Ernest RENAN (3).

Voilà pour l'antiquité de ces livres ; quant à leur véracité, l'argument de Jean-Jacques Rousseau sera toujours invincible : « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente... Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale : et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros (4). »

C'est appuyés sur l'indiscutable autorité des Evangiles que les apologistes chrétiens ont établi la divinité de Jésus-Christ. Nous nous contenterons d'indiquer, sans les développer, leurs principaux arguments.

*
* *

I. Jésus est venu sur terre à la suite d'une longue série de prophètes qui l'avaient annoncé et raconté à l'avance :

Le Christ n'est point semblable au soleil des régions tropicales qui se lève sans aurore et se couche sans crépuscule. Il est précédé par les prophéties, il est suivi par les miracles... La critique a donc beau vouloir chasser le soleil de l'univers ; il lui faudra aussi combattre l'aurore et les lueurs du crépuscule.

THOLUCK (5).

(1) *Histoire du Christ*, t. I, p. 30.

(2) Cet *à peu près* est de trop, mais voyez de qui est signé cet aveu, et représentez-vous Renan obligé d'admettre que les Evangiles sont *à peu près* des apôtres ! Sous une telle plume, ce n'est pas un *à peu près* d'aveu.

(3) *Vie de Jésus*, p. 23. C. Lévy.

(4) *Emile*, Profession de foi du vicaire savoyard.

(5) *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique*.

L'écho de ces prophéties, adressées spécialement aux Juifs, s'était répandu dans les autres nations de l'univers, et y avait généralisé l'attente du Rédempteur

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presqu'à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que, déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux.
Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'Homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

Victor Hugo (1).

Or, non-seulement Jésus est venu à l'époque où le monde l'attendait, mais il a paru à la date précise fixée par les prophètes, et il a réalisé à la lettre toutes leurs prédictions, montrant ainsi qu'il était réellement l'envoyé de Dieu et qu'il fallait croire à ses affirmations, parmi lesquelles brille l'affirmation de sa divinité.

*
* *

II. Les miracles de Jésus-Christ sont une autre preuve de sa divinité : nous avons parlé plus haut (2) de la possibilité des miracles, de leur force probante, et tout ce que nous en avons dit s'applique avant tout aux miracles nombreux et indiscutables opérés par le Sauveur en témoignage de sa mission et de sa nature divine.

*
* *

(1) *Les Voix intérieures*, XVIII, Hetzel. Dans le *Purgatoire* de Dante, Stace dit à Virgile : « Le premier après Dieu, c'est toi qui m'éclairas. Tu fis comme un homme qui marche la nuit, portant derrière lui une lumière ; il n'en profite point, mais il éclaire ceux qui le suivent. Ce fut quand tu dis : « Le siècle se renouvelle ; la justice revient et avec elle le premier » âge des hommes, et une nouvelle race descend des cieux. » Par toi je fus poète, par toi chrétien. » Chant XXII, traduction Ozanam.

(2) Voir pages 189-196.

III Un des miracles les plus éclatants de Jésus, c'est sa doctrine. Nous en possédons l'abrégé dans l'Evangile, et qu'on ne dise pas qu'elle y a été embellie par les apôtres!

Bien loin que Jésus ait été créé par ses disciples, Jésus apparaît en tout comme supérieur à ses disciples. Ceux-ci, saint Paul et saint Jean exceptés, étaient des hommes sans invention, ni génie... En somme, le caractère de Jésus, loin d'avoir été embelli par ses biographes, a été diminué par eux

Ernest RENAN (1)

Or voici une doctrine qui renverse toute la sagesse de ce monde, pour élever sur ses ruines une morale inconnue jusque-là, et que l'homme n'aurait jamais trouvée lui-même. Non content d'en édicter le précepte, il en donne le plus parfait exemple, et il y consacre sa vie, ses souffrances et sa mort. Œuvre surhumaine, et qui doit nous convaincre de la divinité de l'ouvrier. Deux des plus grands génies de ce siècle l'ont dit en termes éloquents et d'un accent convaincu. Oui, dit Lamartine, s'adressant au Christ après avoir admiré sa doctrine et ses exemples,

Oui, de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu, car tu n'es pas un homme!
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice,
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence!
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,
Et j'en crois des vertus qui se font adorer!

LAMARTINE

(1) *Vie de Jésus*, XXVIII. C. Lévy.

Ailleurs le poète se fait logicien, et déduit la même conclusion d'un raisonnement plus serré et plus impeccable encore :

Je crois au Christ, parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. — Le Christ l'a dit comme le dit la raison. Les doctrines se connaissent à leur morale, comme l'arbre se connaît à ses fruits ; les fruits du christianisme sont infinis, parfaits et divins ; — donc la doctrine elle-même est divine ; — donc l'auteur est un Verbe divin, comme il se nommait lui-même. — Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même.

LAMARTINE (1).

Chateaubriand raisonne de même, et il entre plus avant dans les détails de la révolution morale opérée par Jésus-Christ :

Voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère : il est flétri publiquement par un supplice ; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale : il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique ; il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône et parvient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix*, celui qui a offert

(1) *Voyage en Orient*, Visite à lady Esther Stanhope. Hachette, Jouvet.

pour objet de culte aux hommes l'*humanité souffrante*, la *vertu persécutée*, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

CHATEAUBRIAND (1).

* * *

IV. A ces arguments nous pourrions en ajouter un autre, celui du témoignage, et montrer, par une longue série de citations, tous les grands esprits du siècle rendant hommage à Jésus-Christ, en termes qui ne peuvent s'appliquer à l'homme et qui supposent le Dieu. Ce serait un spectacle doux et reposant. Tant de fois nous entendons blasphémer le divin Maître ! Tant de fois nous murmurons douloureusement comme le poète :

A quoi sert d'insulter une figure douce !

HARAUCOURT (2).

Tant de fois, autour de nous, s'instruit le procès de Jésus, mené par des ennemis plus acharnés que Caïphe !

J'ai souvent pensé que si Jésus-Christ paraissait aujourd'hui sur le banc des accusés, il se trouverait quelque procureur qui démontrerait que son cas est aggravé par la récidive.

Charles BAUDELAIRE (3).

Au milieu de ces ignominies, quel soulagement que de relire la déclaration de Victor Cousin :

Je monterais sur l'échafaud plutôt que de nier la divinité de Jésus-Christ (4);

Et les dernières paroles de Chateaubriand :

Jésus-Christ seul sauvera la société moderne ; voilà mon Dieu, voilà mon Roi (5);

(1) *Génie du Christianisme*, IV, III, *i*.

(2) *L'Ame nue*, le Nazaréen. Charpentier.

(3) *Du vin et du haschisch*. Lemerre.

(4) Mot rapporté par Ch. Perraud, *Libre-pensée et catholicisme*, p. 64. Chapelliez.

(5) Cité par Saillard, *les hommes célèbres du XIXe siècle*. Tours, Cattier.

Et ces deux traits analogues, dont les héros sont deux littérateurs contemporains :

Le premier est de Pailleron. Emile Blavet visitait son appartement; il arrive à la chambre à coucher :

Par la porte entr'ouverte, *raconte-t-il*, je n'ai vu qu'un immense lit sur une estrade, et, au chevet, un grand crucifix d'ivoire.

— Ce crucifix, me dit Pailleron, a reposé sur la poitrine de tous les miens après leur mort. .. Il reposera sur la mienne (1).

L'autre mot est de Jules Janin. Un jour, dans son salon, un de ses amis aperçoit un crucifix et a l'inconvenance de lui dire : « Que fais-tu donc de *ça*? — *Ça*, répondit Janin en saluant, c'est le bon Dieu. Et je ne veux pas, quand je serai près de mourir, qu'on soit obligé d'aller le chercher chez ma concierge. »

Ce mot amène à son tour sous notre plume celui de Proudhon :

Est-ce que vous croyez que j'ai détaché de l'alcôve conjugale le Christ qui étend ses bras pour nous bénir (2)?

Voilà ce qu'est obligé de dire un ennemi de l'Eglise. Et il n'est pas le seul. C'est Sainte-Beuve qui écrit :

Prenez les plus grands des modernes antichrétiens, Frédéric, La Place, Gœthe; quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose.

SAINTE-BEUVE (3).

C'est Strauss qui avoue que nul ne peut s'élever au-dessus du Christ, ce qui ne serait pas si Jésus n'était qu'un homme :

(1) *Figaro* du 25 janvier 1886.
(2) *De la justice dans la révolution et dans l'Eglise*. Lacroix.
(3) *Port-Royal*, t. III, p. 368. Paris, 1848.

Le Christ ne saurait être suivi de personne qui le dépasse, ni même qui puisse atteindre après lui et par lui le même degré absolu de la vie religieuse. Jamais, en aucun temps, il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui, ni de concevoir quelqu'un qui lui soit même égal.

STRAUSS (1).

Renan, qui tant de fois s'est contenté de traduire les Allemands, prend à son compte cette affirmation de Strauss :

Jésus-Christ ne sera jamais dépassé (2).

Et plus loin, revenant sur cette idée, il la complète en donnant à Jésus un rôle qui ne peut être que celui d'un Dieu :

Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements.

Ernest RENAN (3).

Terminons cette énumération par les deux noms qui ont peut-être fait le plus de bruit en France pendant ce siècle : Napoléon et Victor Hugo.

« Notre âge s'ouvrit par un homme qui surpassa tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée qui sont encore présents partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu, il disparut, cette œuvre achevée, et se coucha comme un astre éteint dans les eaux profondes de l'Océan atlantique. Là, sur un rocher,

(1) *Du passager et du permanent dans le christianisme,* p. 127. Altona, 1839.

(2) *Vie de Jésus*, p. 325. C. Lévy.

(3) *Ibid.*, p. 426. On sait le mal qu'ont fait cet ouvrage et son auteur. Aussi le trait suivant ne sera-t-il pas lu sans plaisir : « Après la lecture de la *Vie de Jésus* de Renan, un écrivain connu, de foi chancelante, M. Delécluze, dit : « Voilà qui me décide tout à fait. Il faut bien que Jésus-Christ soit Dieu, puisqu'après dix-huit siècles d'attaques impuissantes, les plus habiles en sont réduits à ramasser de pareils traits. » Et il alla se confesser. » Le Clercq, *Théologie du catéchiste,* t. I, p. 177.

il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie, et de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent; le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours; il fallut la juger. Un des soirs de ce long exil, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'Eglise catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ? Eh bien! c'est moi qui vais te le dire. » Et alors, ouvrant l'Evangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les plus grands hommes de l'histoire; il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et, après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Eglise n'aurait désavoué, il termina par ce mot : Enfin, je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme !

« Un jour, sur la tombe de son grand capitaine, la France gravera ces paroles, et elles y brilleront d'un plus immortel éclat que le soleil des Pyramides et d'Austerlitz (1). »

Quant à Victor Hugo, il a maintes fois affirmé la divinité de Jésus-Christ (2). Qu'il nous suffise, laissant de côté tout le reste, de citer l'immortelle inscription mise par lui au pied d'un crucifix :

(1) Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, 1847, 1re conférence. Poussielgue.

(2) Voir *Victor Hugo apologiste*, p. 65-68.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.
V. HUGO (1).

Que ne pouvons-nous ajouter, nous rappelant ce que tout à l'heure Lacordaire disait de Napoléon : « Un jour, sur la tombe de son grand poète, la France gravera ces paroles. » Si l'on avait pu les inscrire au pied d'un crucifix baisé par le poète à sa dernière heure, quel bonheur pour lui, et quelle gloire immortelle !

*
* *

V. Selon la parole de Jésus, on reconnaît l'arbre à ses fruits. Pour apprécier le caractère du Christ, il faut donc aussi apprécier son œuvre. C'est ce que nous allons faire : dans l'article suivant nous verrons que la religion chrétienne est vraiment divine, et de la divinité de l'œuvre nous conclurons à celle de l'ouvrier.

Mais nous ne pouvons laisser ces pages où nous avons salué Jésus, sans saluer aussi ses deux compagnes inséparables : sa croix et sa Mère.

*
* *

Et d'abord saluons la Croix, « enseigne de mort et signe d'immortalité (2) ». Et à ceux qui la voudraient faire disparaître, rappelons le mot de Victor Hugo :

Ce gibet-là est toujours bon à voir (3).

Pour les incroyants même, n'est-ce pas un rappel à la justice et à la pitié?

(1) *Les Contemplations*, III, IV. Hetzel.
(2) Lamartine, *le Tailleur de pierres de Saint-Point*, III, X. Hachette, Jouvet.
(3) *Les Misérables*, V, IX, *ii*. Hetzel.

« Pour ceux-là mêmes qui nient les incarnations surhumaines, que représente le crucifix? Le sage assassiné.

V. HUGO (1).

Mais pour ceux qui voient en Jésus leur Dieu et leur Sauveur, cette croix est une prédication plus éloquente encore. C'est l'instrument du rachat du monde, instrument choisi par le Christ comme le plus cruel qu'il ait pu trouver, afin de mieux nous témoigner son amour (2). Aussi, les générations chrétiennes ont-elles toujours eu pour la croix une vénération profonde (3). Et jusque dans ce siècle si frivole, ce n'est pas sans émotion qu'on l'a vue tout récemment, brillant au sommet de la colline de Montmartre dans un faisceau d'étincelantes lumières, et étendant sur la grande ville ses bras protecteurs.

Parmi les flots d'encre qu'a fait couler cet incident du 14 juillet 1892, il faut citer cette belle page, signée d'un écrivain ordinairement moins bien inspiré :

Dans le ciel, où les étoiles sombraient, parmi de rouges buées d'incendie, comme en ces soirs sinistres de guerre civile où flambent, pareils à des bûchers funèbres, les palais et les basiliques, au-dessus de la bacchanale tumultueuse que menait la grande ville, saoûle de joie, au-dessus des frissonnements de drapeaux, des feuillages parsemés de lanternes multicolores, des toits dont les lignes se profilaient en traits de feu, cependant que sur toutes les places tintamarraient les cuivres et se déhanchaient les couples danseurs, tout-à-coup la Croix apparut, rayonna, aveuglante, superbe, telle qu'un signe magique.

(1) *Les Misérables*, II, VI, *xi*. Hetzel.

(2) « César, au témoignage de Suétone, était naturellement doux, même dans la vengeance. A preuve qu'ayant juré de faire mettre en croix des pirates qui l'avaient pris, il ordonna, lorsqu'il les eut capturés à son tour, de les étrangler, avant de les crucifier... — Puisque César est réputé clément pour avoir fait grâce à des brigands du supplice de la croix, oh! que vous avez donc cruellement souffert, Jésus, cloué vivant sur un gibet ! » J. Roux, *Nouvelles pensées*, III, XX. Lemerre.

(3) Voir de beaux exemples de culte rendu à la croix dans Walsh, *Lettres vendéennes*, lettres 30 et 37, et dans Victor de Laprade, *Poèmes civiques*, Jeunes fous et jeunes sages. Lemerre.

Elle avait quelque chose d'étrange et de superbe en sa simplicité hiératique, emplissait tout l'horizon d'un sillage d'or, faisait penser aux belles légendes ingénues de jadis, aux temps très lointains où, ainsi, pour aviver les courages défaillants, pour emplir de béatitude l'âme extasiée d'un serviteur de Dieu, elle se levait à l'occident vermeil comme une constellation nouvelle, annonçait la victoire aux empereurs et le paradis aux saints et pauvres ermites des Thébaïdes.

Et c'était vraiment, au milieu des vulgarités obsédantes de la fête populaire, un spectacle émouvant et évocateur que ce labarum étincelant, ce symbole de foi, d'espoir et de charité, qui fulgurait à travers la nuit orageuse, qui rappelait aux plus incroyants Celui qui fut cloué au gibet du Golgotha pour racheter les péchés des hommes et aussi parce qu'il prêchait la pitié, l'amour du prochain, le règne des simples et des obscurs, l'inanité des jouissances terrestres et de l'argent, le droit de tous au bonheur, à la vie éternelle, parce qu'il démasquait et méprisait les vendeurs de justice, les ambitieux, les hypocrites, les faux sages; parce qu'il avait chassé à coups de bâton la grouillante vermine qui salissait les portiques du temple...

Ah! pourquoi l'odieuse science a-t-elle saccagé le ciel, déchiré les voiles qui emplissaient le temple de mystère, tué le rêve et le merveilleux où s'apothéosait la triste existence humaine? Que nous ont-ils donné de consolant, d'attirant, de beau, à la place des dogmes abolis, des évangiles tournés en dérision, — comme quelque conte suranné de nourrice?

Qui nous rendra la force et le courage d'endurer les inclémences, les misères, les hasards du destin, de résister à ces chocs qui vous jettent bas, à ces tristesses qui vous rendent pareil à une brute?

Il était si doux de penser que tout ne se limite pas à cette inégale succession de déboires et de joies, de tiraillements, d'illusions, de combats, de folies, qui est la vie; qu'en face de soi l'on n'a pas le grand mur sombre du néant; que ceux qui ont été déshérités, endeuillés, malheureux, y trouveront la guérison de leurs peines, l'éternelle paix, l'éternelle béatitude, l'éternel oubli!...

Hélas! le Christ ne reparaîtra-t-il plus sur la terre pour nous rendre la foi, pour hausser les cœurs vers l'infini, pour nous

exhumer de cette fange où nous agonisons, nous rampons comme ces mangeurs de choses immondes qui traînaient aux portes de Carthage !

René Maizeroy (1).

*
* *

Quand le Serpent, auteur de tous les crimes,
Vouait d'avance aux noirs abîmes,
L'homme que son forfait perdit,
Le Seigneur abaissa sa farouche arrogance;
Une femme parut, qui, faible et sans défense,
Brisa du pied son front maudit!

V. Hugo (2).

Cette femme, c'est encore une compagne inséparable de Jésus, c'est sa mère, c'est Marie, et nous ne pouvons nommer l'un sans penser à l'autre. Tout enfant on nous a appris à la connaître,

Et le cœur du nouveau-né, qui ne comprend pas encore le Dieu du ciel, comprend déjà cette divine mère qui tient un enfant dans ses bras.

Chateaubriand (3).

Chose étonnante ! ce sont nos mères qui nous ont enseigné que nous en avions une autre, et qui nous ont dit qu'il fallait l'aimer plus qu'elles-mêmes ! Ah! elles savent bien ce qu'elles font!

Chose touchante que l'intervention d'une Mère divine placée entre l'enfant et le ciel, et partageant les sollicitudes de la mère terrestre !

Chateaubriand (4).

Cette confiance en Marie, fortement enracinée dans le cœur de l'enfant, ne s'en va pas facilement; elle reste, même

(1) Cité par *la Croix*, juillet 1892.
(2) *Odes*, I, VII, *iv*. Hetzel.
(3) *Génie du christianisme*, I, I, *v*.
(4) *Mémoires d'outre-tombe*, 1re éd., t. I. p. 42.

dans les cœurs ravagés par l'incrédulité, comme la dernière épave du naufrage de la foi, comme la dernière ressource et la suprême espérance de conversion et de salut final. Justes ou pécheurs, prions donc Marie, chacun pour soi et les uns pour les autres :

Prends donc ce chapelet, et puisse chaque grain,
Défilé sous tes doigts, entraîner un chagrin!

Brizeux (1).

ARTICLE II.

LE CHRISTIANISME

La divinité de la religion chrétienne ressort de la divinité de son fondateur : si les fruits font juger de l'arbre, l'arbre permet de préjuger les fruits. Mais en dehors de cet argument, il en est d'autres que nous allons énumérer rapidement, et qui permettent d'affirmer que le christianisme est une œuvre divine.

*
* *

I. Le fait même que le christianisme, ce renversement de toutes les idées humaines, se soit emparé du monde, est tellement miraculeux, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître le doigt de Dieu. Voyez Pierre : il quitte Jérusalem pour s'en aller, lui pauvre, lui ignorant, où ? à la conquête de l'univers !

Aux flots de Césarée
Il laissa les débris de sa barque égarée,
Il marcha bien longtemps, solitaire piéton,
La croix dans une main, et dans l'autre un bâton.
L'âge et la pénitence avaient courbé sa taille
Seul il défia Rome et lui livra bataille !

(1) *La Fleur d'or*, Talismans. Lemerre.

Et cette Rome avait un empereur puissant
Qui, dans ses doux loisirs, jouait avec du sang,
Et des soldats si forts que, d'un seul coup de lance,
A l'univers mutin ils imposaient silence.
Eh bien ! comme l'épi dans la main du faucheur,
Tout Rome s'écroula quand parut ce pêcheur :
Les dieux prirent la fuite : un évêque sans glaive
S'installa sur la place où Saint-Pierre s'élève ;
Et ce fut un mystère à donner des frissons,
A briser notre corps et notre âme... Pensons !

BARTHÉLEMY (1).



II. Aux obstacles que le christianisme rencontrait en lui-même à sa propagation dans le monde, un autre vint s'ajouter, plus redoutable encore. A peine a-t-il paru qu'il est attaqué à main ouverte ; l'ère des persécutions commence, et pendant plus de trois siècles on voit défiler des milliers et des milliers de chrétiens,

Qui, dépouillés d'armures,
Refusant aux bourreaux leurs chants ou leurs murmures,
Vont souffrir sans orgueil et mourir sans combat.

Victor HUGO (2).

Et l'on sait quelle fut la violence de ces persécutions, quelles inventions la rage inspira aux hommes pour varier et raffiner les supplices. Un auteur contemporain en a tracé un tableau qu'il faut citer tout entier :

Les bourreaux exposent aux mouches les martyrs enduits de miel ; les font marcher pieds nus sur du verre cassé et sur des charbons ardents ; les descendent dans des fosses avec des reptiles : les flagellent à coups de fouets munis de boules de plomb ; les clouent vivants dans des cercueils, qu'ils jettent à la mer ; les pendent par les cheveux, puis les allument ; arrosent leurs

(1) *Némésis*. Garnier.
(2) *Odes*, IV, XI. Hetzel.

plaies de chaux vive, de poix bouillante, de plomb fondu ; les assoient sur des sièges de bronze chauffés à blanc ; leur enfoncent autour du crâne des casques rouges ; leur brûlent les flancs avec des torches, rompent les cuisses sur des enclumes, arrachent les yeux, coupent la langue, cassent les doigts l'un après l'autre. Et la souffrance ne compte pas, les saints restent pleins de mépris, ont une hâte, une allégresse à souffrir davantage. Un continuel miracle d'ailleurs les protège, ils fatiguent les bourreaux. Jean boit du poison et n'en est pas incommodé. Sébastien sourit, hérissé de flèches. D'autres fois, les flèches restent suspendues en l'air, à droite et à gauche du martyr ; ou, lancées par l'archer, elles reviennent sur elles-mêmes et lui crèvent les yeux. Ils boivent le plomb fondu comme de l'eau glacée. Des lions se prosternent et lèchent leurs mains, ainsi que des agneaux Le gril de saint Laurent lui est d'une fraîcheur agréable. Il crie : « Malheureux, tu as rosty une partie, retourne l'autre et puis mange, car elle est assez rostie. » Cécile, mise en un bain tout bouillant « estoit là tout ainsi comme en un froit lieu et ne sentit one ung peu de sueur ». Christine déconcerte les supplices : son père la fait battre par douze hommes qui succombent à la fatigue ; un autre bourreau lui succède, l'attache sur une roue, allume du feu dessous, et la flamme s'étend, dévore quinze cents personnes ; il la jette à la mer, une pierre au col, mais les anges la soutiennent, Jésus vient la baptiser en personne, puis la confie à saint Michel pour qu'il la ramène à terre ; un autre bourreau enfin l'enferme avec des vipères qui s'enroulent dans une caresse à sa gorge, la laisse cinq jours dans un four, où elle chante, sans éprouver aucun mal. Vincent, qui en subit plus encore, ne parvient pas à souffrir : on lui rompt les membres ; on lui déchire les côtes avec des peignes de fer jusqu'à ce que les entrailles sortent ; on le larde d'aiguilles ; on le jette sur un brasier que ses plaies inondent de sang. On le remet en prison, les pieds cloués contre un poteau ; et, dépecé, rôti, le ventre ouvert, il vit toujours ; et ses tortures sont changées en suavité de fleurs, une grande lumière emplit le cachot, des anges chantent avec lui, sur une couche de roses. « Le doulx son du chant et la souefve odeur des fleurs se espandirent par dehors, et quand les gardes eurent veu, ils se convertirent à la foi, et quant Dacien ouyt ceste chose, il fut tout forcené et dist : Que luy

ferons nous plus, nous sommes vaincus. » Tel est le cri des tourmenteurs, cela ne peut finir que par leur conversion ou par leur mort. Leurs mains sont frappées de paralysie. Ils périssent violemment, des arêtes de poisson les étranglent, des coups de foudre les écrasent, leurs chars se brisent. Et les cachots des saints resplendissent tous, Marie et les apôtres y pénètrent à l'aise, au travers des murs. Des secours continuels, des apparitions descendent du ciel ouvert, où Dieu se montre, tenant une couronne de pierreries. Aussi la mort est-elle joyeuse, ils la défient, les parents se réjouissent, lorsqu'un des leurs succombe. Sur le mont Ararat, dix mille crucifiés expirent. Près de Cologne, les onze mille vierges se font massacrer par les Huns. Dans les cirques, les os craquent sous la dent des bêtes. A trois ans, Quirique, que le Saint-Esprit fait parler comme un homme, souffre le martyre. Des enfants à la mamelle injurient les bourreaux. Un dédain, un dégoût de la chair, de la loque humaine, aiguise la douleur d'une volupté céleste. Qu'on la déchire, qu'on la broie, qu'on la brûle, cela est bon ; encore et encore, jamais elle n'agonisera assez : et ils appellent tous le fer, l'épée dans la gorge, qui seule les tue. Eulalie, sur son bûcher, au milieu d'une populace aveugle qui l'outrage, aspire la flamme pour mourir plus vite. Dieu l'exauce, une colombe blanche sort de sa bouche et monte au ciel.

Emile ZOLA (1).

Chose merveilleuse, dans ce sang où les empereurs pensaient la noyer, l'Eglise, comme en un bain salutaire, prenait développement et vigueur. « On dit avec effroi du sang répandu : c'est la mort ! Mais moi je dis avec allégresse du sang que répand l'Eglise ma mère : c'est la vie (2) ! » N'est-ce pas le cas de redire : le doigt de Dieu est là ?



III. A ces épreuves le christianisme a joint celle de la durée, et le miracle de sa fondation est aggravé par celui de

(1) *Le Rêve*, II Charpentier.
(2) R. P. Monsabré, *Concile et jubilé*, I.

sa conservation. Car voilà dix-neuf cents ans que la raison humaine est renversée, que la sagesse de ce monde est traitée de folie, et les hommes le savent et y consentent :

Comment se fait-il que ce monde, si avide de jouissances, si altéré de voluptés, comment se fait-il que l'âme humaine, évidemment créée pour le bonheur, adore depuis bientôt deux mille ans un instrument de supplice ?

Explique cela qui pourra.

Joseph AUTRAN (1).

Cependant les philosophes se succèdent, apportant chacun leur système, dont un lambeau seulement subsiste parce qu'il est conforme au christianisme, tandis que tout le reste s'en va en fumée. Et pendant ce temps la croix reste debout : *stat crux, dum volvitur orbis.*

Tandis que le paganisme n'a pu supporter un instant l'examen de la raison humaine, le Christianisme dure après que Descartes a posé le fondement de la certitude, après que Galilée a découvert le fondement de la terre, après que Newton a découvert l'attraction, après que Voltaire et Rousseau ont renversé les trônes. Et tous les politiques sages, sans juger ses dogmes, qui n'ont qu'un juge, la foi, souhaitent qu'il dure.

A. THIERS (2).

Les systèmes de Spinosa n'ont pas survécu à leur maître. Le système de Hégel est mort et ruiné comme toutes les œuvres humaines. Une seule philosophie est debout ; dix-huit siècles l'ont si peu usée, que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre. C'est la doctrine de Celui qui seul a pu dire aux hommes : « Si vous tenez à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. »

Ed. LABOULAYE (3).

Et ce miracle, car c'en est un, s'accomplit malgré la durée des persécutions qui, à leur tour, subsistent aussi longtemps que l'Eglise.

(1) *Œuvres*, t. VII, p. 501 : Notes de voyage. C. Lévy.
(2) *De la propriété*, conclusion. Jouvet.
(3) *Etudes morales et politiques*, p. 56. Charpentier.

Notre génération n'en a-t-elle pas vu de sanglantes ?

J'ai vu, il y a vingt ans, des prêtres qui tombaient criblés de balles au pied d'un mur et qui se redressaient pour bénir les gredins qui les fusillaient : parole d'honneur, cela m'a donné de la considération pour les soutanes, d'en voir d'aussi trouées, d'aussi rouges que les capotes de nos petits pioupious ! Et cela m'a inspiré aussi des doutes sur l'utilité de l'œuvre qu'on avait accomplie, en travaillant à détruire des croyances qui ont à tout le moins un mérite qui n'est pas médiocre : celui de faciliter l'acte peu aisé de bien mourir.

Georges Duruy (1).

Cela durera d'ailleurs autant que l'Eglise. Les chrétiens savent que « les seules causes qui meurent sont les causes pour lesquelles on ne meurt pas (2). »

*
* *

IV. Les persécutions qui parfois lui manquent parmi nous, le christianisme les trouve dans ces régions lointaines où le zèle et la charité le poussent à se répandre. Ce prosélytisme, qui ne cherche pas à s'imposer par la force, et n'a d'autre arme que la persuasion et s'il le faut le martyre, est encore une marque de la vérité.

Voici, *dit Chateaubriand*, une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'Evangile (3). Les anciens philosophes eux-mêmes

(1) *Ni Dieu ni maître*, préface, 2e entretien. Ollendorff.

(2) Louis Veuillot.

(3) « Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roi très chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *talapoins*, qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants et à nous-mêmes, par leurs livres et par leurs entretiens ; qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ! Nous faisons

n'ont jamais quitté les avenues d'Académus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi des nations ennemies: c'est ce que les religieux chrétiens ont fait et font encore tous les jours.

CHATEAUBRIAND (1).

*
* *

V. A l'exemple de son fondateur, le christianisme a semé le bien partout où il a passé. Pour mieux s'en rendre compte, il faut comparer l'état actuel de la société à celui où elle se trouvait il y a dix-neuf siècles. C'est ce qu'ont fait des historiens, des philosophes, des poètes, des apologistes : au tableau qu'ils ont tracé nous emprunterons seulement quelques traits.

*
* *

Avant Jésus-Christ, que savait-on de la vérité? Laissant de côté quelques rares philosophes, que savait la foule de ce qu'il fallait connaître pour la direction de l'âme?

Le monde n'était que ténèbres,
Les doctrines sans foi luttaient comme des flots,
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos;
L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux,
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux!
Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris
Et ces panthéons où respire

cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très folles et très ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres ; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions : qui fait cela en eux et en nous? ne serait-ce point la force de la vérité ? » La Bruyère, *Caractères*, XVI.

(1) *Génie du christianisme*, IV, IV, *i*. Voir aussi Brizeux, *Histoires poétiques*, le Missionnaire. Lemerre.

L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !
Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe
Quand elle adorait ces débris !

LAMARTINE (1).

Le bien ne peut être où le vrai n'habite pas, et, comme la vérité, la vertu n'avait point de place dans l'ancien monde. Nous savons bien que l'on cite certains mots, certains faits qui pourraient faire croire à la vertu de Rome,

Mais les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés.

LAMARTINE (2).

Quand Rome eut des vertus, ce furent des vertus contre nature. Le premier Brutus égorge ses fils, et le second assassine son père... Elle était d'ailleurs féroce, injuste, avare ; elle n'eut de beau que son génie ; son caractère fut odieux.

CHATEAUBRIAND (3).

Prenons les vertus que nous estimons le plus, et voyons ce qu'elles étaient dans la société païenne.

La *pitié* ? elle était inconnue, dans

Ce monde où l'homme naissait et vivait sans entrailles pour l'homme, sans respect pour sa vie ni pour sa mort, sans compassion pour sa souffrance, sans attendrissement pour son malheur, sans larmes pour ses larmes, un monde de fer qui faisait une faiblesse et une lâcheté de la pitié.

DE GONCOURT (4).

La *douceur ?* Pour ces païens perdu de vices

(1) *Harmonies poétiques*, III, v. Hachette, Jouvet.
(2) *Ibid.*
(3) *Génie du christianisme*, IV, VI, *xiii*.
(4) *Madame Gervaisais*, XXXVII. Charpentier

Pour leurs goûts dépravés par l'excès monotone,
Il n'est plus de plaisir qu'un crime n'assaisonne.
Tantôt ils font lutter, dans des combats affreux,
L'homme contre la brute et les hommes entre eux;
Aux longs ruisseaux de sang qui coulent de la veine,
Aux palpitations des membres sur l'arène,
Tendant leur coupe vide aux mains des échansons,
Leur front du vent des nuits savoure les frissons,
Et, dans les jeux sanglants de ces bêtes de proie,
L'accent du désespoir contraste avec leur joie!

LAMARTINE (1).

L'*humilité?* C'est à qui s'élèvera au-dessus des autres, c'est à qui arrivera au pouvoir souverain, fût-ce au prix de crimes, fût-ce en supprimant un frère, un père ou une mère. Lisez l'histoire des empereurs : vous les verrez

Sans fin l'un contre l'autre ourdir et conspirer,
S'embrasser un moment pour s'entre-déchirer,
Des sentiments humains ne nourrir que l'envie,
Tuer, tuer toujours pour défendre leur vie,
Se rompre et se nouer en sourdes factions,
Se rouler dans les flots de leurs séditions,
Cacher sous leurs manteaux des armes toujours prêtes,
Se verser le poison dans la coupe des fêtes,
Et, pour goûter le fruit de crimes imparfaits,
Puiser dans leurs remords la soif d'autres forfaits!
Tant l'homme qui s'est fait son seul dieu de lui-même
Peut descendre à jamais sous un poids d'anathème!

LAMARTINE (2)

La *chasteté?* C'est à ne pouvoir lire les livres où les satiriques latins ont tracé le tableau des mœurs de Rome païenne, descendue jusqu'à Epicure et aux conséquences de son matérialisme :

« Oui, se sont écriés les hommes,
Le cœur et le cerveau lassés :

(1) *La Chute d'un ange*, 7e vision. Hachette, Jouvet.
(2) *Ibid.*

Du jour qui fuit plus économes
Sachons vivre heureux où nous sommes;
On y peut sentir, c'est assez!

. . . .

Allons tous, allons nous suspendre
Aux lèvres de la Volupté,
Et que la Mort venant nous prendre
Ne trouve qu'un amas de cendre
Par son léger souffle emporté! »
Et tous s'étaient rués dans les lâches délices :
Ils s'étaient attablés au grand banquet des vices...

. . . .

Les maigres jeunes gens, pris de gaîtés profanes
Et fous d'ivresse, offraient la fumante boisson
Aux lèvres sans couleur des Marcellus de pierre,
Et sur les piédestaux dansaient, chargeant de lierre
Des fronts qu'avaient ornés le chêne et le gazon.

SULLY-PRUDHOMME (1)

*
* *

Soudain, continue le poète,

Soudain, quand la joyeuse et misérable troupe
Ne se soutenait plus pour se passer la coupe,
Une perle y tomba, plus rouge que du vin..
Ils levèrent les yeux : cette sanglante larme
D'un flanc ouvert coulait, et, par un tendre charme,
Allait rouvrir le cœur au sentiment divin.
La coupe de nectar devient l'amer calice,
Le lit voluptueux se transforme en bûcher,
La tunique de fête en un rude cilice :
Le corps souffre, et l'esprit recommence à chercher.

SULLY-PRUDHOMME (2).

Impossible de mieux exprimer la révolution apportée dans le monde par Jésus, sa croix et son Eglise. Desormais tout va changer. Le vrai va enfin régner par le christianisme :

(1) *Le Bonheur*, II, v. Lemerre.
(2) *Ibid.*

Toutes les vérités sont en lui, et nous ne faisons que balbutier, sous d'autres formes, en les lui empruntant, les notions parfaites de Dieu et de morale que son divin auteur a enseignées à l'humanité.

LAMARTINE (1).

Une partie de ces vérités avait peut être été soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Evangile que date leur pleine, lumineuse et large révélation. Les écoles païennes marchaient à tâtons dans la nuit, s'attachant aux mensonges comme aux vérités dans leur route de hasard. Quelques-uns de leurs philosophes jetaient parfois sur les objets de faibles lumières, qui n'en éclairaient qu'un côté et rendaient plus grande l'ombre de l'autre. De là tous ces fantômes créés par la philosophie ancienne. Il n'y avait que la sagesse divine qui pût substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Epicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux ; le Christ, c'est le jour.

V. HUGO (2).

Avec la vérité, le bien va refleurir, et dans le monde renaissant nos yeux éblouis

Découvrent tout à coup plus de vertus nouvelles
Que le jour où d'Herschell le verre audacieux
Porta l'œil étonné dans les célestes routes
Le regard qui des nuits interroge les voûtes
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux.

LAMARTINE (3).

La vertu qui distingue surtout le nouveau monde de l'ancien, c'est la *charité* :

Le christianisme recrée l'homme frère de l'homme, rapporte l'humanité à l'univers sans cœur.

DE GONCOURT (4)

(1) *La Chute d'un ange*, avertissement des nouvelles éditions. Hachette Jouvet.

(2) *Cromwell*, préface. Hetzel.

(3) *Harmonies poétiques*, III, v. Hachette, Jouvet.

(4) *Madame Gervaisais*, XXXVII. Charpentier.

Déifiant l'indigence, l'infortune, la simplicité et la vertu, il fait tomber à leurs pieds la richesse, le bonheur, la grandeur et le vice.

CHATEAUBRIAND (1).

La vérité et la charité amènent la *liberté, veritas liberabit vos*. Aussi est-ce encore un bienfait que nous devons au christianisme :

Le premier arbre de la liberté a été planté, il y a dix-huit cents ans, par Dieu même sur le Golgotha. Le premier arbre de la liberté, c'est cette croix sur laquelle Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour la liberté, l'égalité et la fraternité du genre humain.

V. HUGO (2).

La liberté a marché dans le monde sur les pas de l'Evangile, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu ; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie.

LAMARTINE (3).

Nous n'en finirions pas si nous voulions suivre partout la religion chrétienne à la trace de ses bienfaits. En voici un résumé éloquent mais encore bien incomplet :

Voulez-vous vous rendre compte de son influence sur la civilisation ? Supposez un moment qu'elle n'a pas existé. Effacez par la pensée ce qui subsiste d'elle dans les trois domaines du beau, du vrai et du bien. Commencez par les arts plastiques. Entrez dans tous les musées et décrochez des murailles, à l'exemple de nos édiles, l'image du Christ ! Faites disparaître tous les tableaux où figurent la Vierge et Dieu. Emportez les toiles ou les statues qui représentent des saints, des martyrs,

(1) *Génie du christianisme*, II, III, *iv*.
(2) *Actes et paroles*, Avant l'exil, p. 171. Hetzel.
(3) *Des Devoirs civils du curé*. Hachette, Jouvet.

des apôtres. Après la peinture et la sculpture, passez à l'architecture, et jetez bas les cathédrales. Après l'architecture, la musique. Rayez du nombre des compositeurs Hœndel, Palestrina, Bach et tant d'autres. Expurgez l'œuvre de Beethoven, de Mozart, de Pergolèse, de Rossini, de tout ce qui a été inspiré par la religion chrétienne

Entrez ensuite dans la sphère de la pensée et de la poésie; supprimez Bossuet, Pascal, Fénelon, Massillon; ôtez *Polyeucte* à Corneille, *Athalie* à Racine..; poursuivez le nom du Christ dans les vers de Lamartine, de Victor Hugo, voire même de Musset. Ce n'est pas tout. Faites un pas de plus. Détruisez aussi les hôpitaux, car le premier hôpital fondé dans le monde a été fondé par une femme chrétienne. Supprimez les saint Vincent de Paul, les saint François d'Assise... Effacez, enfin, effacez toutes les traces qu'a laissées sur la terre le sang sorti des blessures de celui que j'entends quelquefois appeler *le Pendu*. Puis, cette besogne accomplie, retournez-vous. Embrassez d'un long coup d'œil les dix-huit cents ans échelonnés derrière vous, et regardez sans épouvante, si vous le pouvez, le vide que fait à travers les siècles cette seule Croix de moins dans le monde.

Ernest Legouvé (1).

Et c'est cette religion que des hommes qui se disent philosophes voudraient voir disparaître! Pauvres *amis de la sagesse!* Nous vous dirons avec un grand évêque : « Si nous allions au désert en y emportant la croix, vous seriez effrayés du vide que nous laisserions (2). » Et ce n'est pas seulement un évêque qui tient ce langage; c'est aussi un trop fidèle *enfant du siècle*, qui croyait le christianisme fini et qui s'écriait :

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!

(1) *Fleurs d'hiver*, Ollendorff.
(2) Mgr Dupanloup.

Oh ! maintenant, mon Dieu ! qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

Alfred de Musset (1).

Qu'on se rassure ! « Le christianisme n'est, dans son ensemble, qu'une grande aumône faite à une grande misère (2) », et Dieu ne reprend pas ses aumônes

*
* *

VI. Pour compléter ces preuves, nous groupons ici quelques derniers témoignages en faveur du christianisme, signés d'écrivains du siècle, apologistes plus ou moins volontaires Ces extraits, qui n'ont d'autre lien que l'ordre alphabétique de leurs auteurs, sont, les uns des déclarations spontanées, les autres des aveux arrachés à l'évidence : les uns et les autres sont bons à recueillir.

Ampère :

Je conçois maintenant plus que jamais le christianisme comme étant la loi sous laquelle le genre humain doit se ranger, et c'est à établir cette *folie sublime* dont parle saint Paul, cette religion du dévoùment, de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, que doivent tendre tous nos efforts (3).

Ballanche :

Si Dieu lui-même ne veillait pas à la conservation du christianisme, j'oserais dire qu'il faudrait que les hommes s'en occupassent (4).

Bastiat :

Il voulut mourir en chrétien.

(1) *Rolla*, I. *Œuvres*, Charpentier.
(2) Mgr Gerbet, *Le Dogme régénérateur*.
(3) Cité par Guizot, *Réponse au discours de réception de M. Prévost-Paradol à l'Académie Française*, 8 mars 1866.
(4) *Essai sur les institutions sociales*, VI.

J'ai pris, *disait-il simplement*, la chose par le bon bout, et en toute humilité. En regardant autour de moi, je vois que, sur cette terre, les nations les plus éclairées sont dans la foi chrétienne ; je suis bien aise de me trouver en communion avec cette portion du genre humain (1).

CHATEAUBRIAND :

Voici comment il résume et conclut son *Génie du christianisme :*

Le christianisme est parfait : les hommes sont imparfaits.

Or une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait.

Le christianisme n'est donc pas venu des hommes.

S'il n'est pas venu des hommes, il ne peut être venu que de Dieu.

S'il est venu de Dieu, les hommes n'ont pu le connaître que par révélation.

Donc le christianisme est une religion révélée.

LAMARTINE :

J'ai été élevé au sein du christianisme ; j'ai été formé de sa substance ; il me serait aussi impossible de m'en dépouiller que de me dépouiller de mon individualité, et si je le pouvais, je ne le voudrais pas ; car le peu de bien qui est en moi vient de lui et non de moi... Je considère le christianisme comme la plus vaste et la plus pure émanation des révélations divines qui ait jamais illuminé et sanctifié l'intelligence humaine (2).

Henri RABUSSON :

La société moderne ne va de travers que pour avoir, par un absurde contresens, renié l'esprit chrétien, d'où découlent pourtant, à l'évidence, tous les progrès qu'elle a réalisés, toutes les réformes dont elle s'enorgueillit (3).

(1) Cité par Ch. Perraud, *Libre-pensée et Catholicisme,* p. 209. Chapelliez

(2) *La Chute d'un Ange*, Avertissement des nouvelles éditions. Hachette Jouvet.

(3) *Un Homme d'aujourd'hui,* XIV. C. Lévy.

Jules SIMON :

Ni les injures de mes ennemis, ni les colères peut-être plus difficiles à supporter de mes amis, ne m'obligeront à combattre une doctrine qui proclame l'unité de Dieu, la providence, la spiritualité, la liberté, l'immortalité de l'âme, et dont la morale se résume dans ces paroles : Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait à toi-même ; et dans celles-ci : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres (1) !

* * *

Résumons-nous. Le christianisme est assis sur de telles bases, orné de tels caractères, qu'il faut y voir la vraie religion. Dieu, la vérité même, ne peut permettre qu'une religion fausse se présente sous de tels dehors, qu'elle doive nécessairement entraîner l'adhésion des cœurs droits et des esprits sincères. Ou il n'y a aucune certitude, — ce qu'un homme raisonnable ne saurait admettre, — ou il est certain que le christianisme vient de Dieu.

Si le christianisme est une grossière erreur de l'esprit humain, le plus sûr est de douter de tout et de déclarer à jamais l'esprit humain incapable d'asseoir sur une base solide aucune vérité morale.

Pierre LEROUX (2).

C'est, en d'autres termes, le raisonnement de La Bruyère, par lequel nous terminerons cet article. La logique et la netteté en font une page maîtresse, qui n'a pas vieilli malgré ses deux siècles de date.

« Si la religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle

(1) *La Religion naturelle*, préface. Hachette.

(2) *Du Christianisme et de ses origines démocratiques*, p. 6. Sandré.

raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance; y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? par où échapper? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? s'il faut périr, c'est par là que je veux périr; il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière: mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion; c'en est fait (1). »

ARTICLE III

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Le christianisme a sa forme complète dans le catholicisme; les sectes qui s'en sont détachées ne sont chrétiennes que dans ce qu'elles ont de commun avec l'Eglise. « Si le Messie est venu, disait un philosophe, il faut être catholique; s'il n'est pas venu, il faut être juif; dans aucun cas, il ne faut être protestant. » Il suffit, du reste, de lire l'Evangile, pour se convaincre que Jésus a fondé sa religion sous la forme d'une société possédant sa hiérarchie, qu'il a voulu être représenté et continué d'une manière visible dans le gou-

(1) *Les Caractères*, XVI.

vernement des âmes, en un mot, que seule l'Eglise catholique continue l'œuvre de Jésus-Christ.

*
* *

D'ailleurs, en dehors du catholicisme, que voyons-nous en fait de sociétés chrétiennes ? Le schisme gréco-russe et le protestantisme. Est-ce à l'un ou à l'autre que nous irons demander la vérité ?

L'*Eglise russe?* Joseph de Maistre disait d'elle :

C'est un cadavre congelé dont le froid a conservé les formes (1).

Et un ennemi de la papauté est plus sévère encore à l'égard de ce schisme :

Ayons les yeux sur la Russie. La *Sainte Russie !* Il y a là des prêtres, des évêques, des moines, des sacrements, des églises ; on y dit la messe, on chante, on prêche ; et rien de gênant pour personne. C'est l'idéal. Un service pour le nettoyage des âmes, comme il y a un service pour le nettoyage des rues... tous deux dans les attributions de la police (2).

Ce qui fait dire à un prélat, parlant du conseil suprême de l'Eglise russe, le *Saint-Synode :* « C'est le seul saint qu'ait fourni cette Eglise depuis qu'elle existe (3). »

*
* *

Quant au *protestantisme*, qu'a-t-il pour le recommander ? Son caractère essentiel, c'est d'être une révolte contre l'autorité de l'Eglise.

La réforme protestante, selon nous, ne fut qu'un mouvement intestinal du moyen-âge contre lui-même, mouvement qui ne portait en soi qu'une révolte, mais point de lumière et peu de liberté.

LAMARTINE (4).

(1) Cité par Mgr Mislin, *Les Saints lieux*, IV. Lecoffre.
(2) Cité par L. Veuillot, *Le Parfum de Rome*, t. I. Palmé
(3) Mgr Mislin, *op. cit.*, *ibid.*
(4) *Cours familier de littérature*, IX, XIV.

Sans doute, ce caractère de rébellion peut lui attirer la faveur des ennemis de la foi; mais les âmes sincères ne peuvent qu'en gémir : c'est l'introduction du rationalisme dans le surnaturel, c'est un funeste contre-sens. Un rationaliste et deux protestants vont en faire l'aveu :

On peut dire que le Protestantisme, sous ses diverses formes, est une tendance de la religion positive à se rapprocher de la religion naturelle, tandis que le Catholicisme peut être justement appelé l'idéal d'une religion positive.

Jules SIMON (1).

Le protestantisme n'est pas une religion... Le protestantisme n'est, à proprement parler, qu'un espace ménagé à la liberté de conscience, et où peuvent s'abriter également la Foi et l'Incrédulité.

Alexandre VINET (2)

Le catholicisme se recommande à nous par sa durée (3), et il a l'évidence, la majesté, ou, si vous l'aimez mieux, la brutalité d'un fait. La philosophie est la raison contente ; le protestantisme est une raison mécontente, qui se donne beaucoup de mal pour remplacer ce qu'elle a perdu.

Victor CHERBULIEZ (4).

Une dernière remarque : Jésus a fondé sa religion pour la rendre universelle, et les protestants le chantent encore dans le *Credo*. Or, l'Eglise est vraiment catholique, par ses tendances même, tandis que le protestantisme est dépourvu de ce caractère de la vérité :

Les protestants ferment leurs temples dans la semaine ; les

(1) *La Religion naturelle*, p. 352. Hachette.

(2) Protestant, cité par Martin, l'*Avenir du protestantisme*, p. 2.

(3) L'Eglise catholique est en même temps *apostolique*. Quant au protestantisme, on sait qu'il est né au XVIe siècle : « Votre protestantisme, disait un paysan suisse du temps de saint François de Sales, comment serait-il apostolique? Il est moins vieux que nos fromages. » On connaît aussi le caractère peu recommandable des fondateurs de la secte. Voir le portrait de Henri VIII dans *Victor Hugo apologiste*, p. 94.

(4) *La Vocation du comte Ghislain*, II. Hachette.

catholiques, au contraire, laisseront toujours leurs églises ouvertes : il semble que le protestantisme soit une religion inhospitalière dont le culte se passe en famille, tandis que le catholicisme ouvre plus volontiers ses portes aux étrangers.

Philippe Gerfaut (1).

*
* *

Nous ne pousserons pas plus loin cette controverse. Encore une fois, on n'entre pas dans le christianisme pour se faire protestant, mais catholique. Et c'est, non pas au christianisme en général, mais à l'Eglise romaine que s'adressent les hommages que nous allons grouper ici.

Dupin :

Je ne suis ni impie ni bigot. Je suis né catholique, et ne ferai point abjuration, même avec la perspective d'être applaudi par ceux qui me blâment d'avoir assisté à une procession (2).

Guizot *(protestant)* :

Le catholicisme est la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vu le monde.. Nous en avons grand besoin (3).

Je porte à l'Eglise catholique un profond respect. Elle a été pendant des siècles l'Eglise chrétienne de toute l'Europe, elle est la grande Eglise chrétienne de la France. Je regarde sa dignité, sa liberté, son autorité morale comme essentielles au sort de la chrétienté tout entière (4).

Hegel :

Il y a dans l'Eglise catholique, à cause de la fixité de ses dogmes, plus d'éléments philosophiques, plus de matière pour les hautes spéculations, que dans le système protestant (5).

(1) *Pensées d'un sceptique*, p. 82. Ollendorff.
(2) *Œuvres*, 10 juillet 1826.
(3) *Méditations et études morales*, p. 71. Perrin.
(4) *Ibid.* préface.
(5) *Histoire de la philosophie*, t. III, p. 260.

Victor Hugo :

Je couvre de ma vénération l'Eglise, notre mère à tous (1). Le catholicisme est nécessaire à la société (2).

Alfred de Musset :

Voici comment il répond au reproche, si souvent fait à l'Eglise, d'avoir amené la ruine de l'empire romain :

Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre ! et voilà qui est intéressant que les derniers râlements d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s'agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d'Héliogabale et de Caracalla ! La belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, emmaillotée du linceul de Tibère ! Il s'agissait, messieurs les politiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix. Il s'agissait de laisser les vers et les taupes ronger les monuments de honte, mais de tirer des flancs de la momie une vierge aussi belle que la mère du Rédempteur, l'espérance, amie des opprimés (3).

Naville *(protestant)* :

Le catholicisme a droit à notre respect et à notre admiration Son étude, en effet, fait connaître toujours plus qu'il est logique, qu'il est beau, et enfin que les bases sur lesquelles il repose sont profondément enracinées dans la nature humaine.

... Il me semble d'ailleurs qu'il suffit de descendre en soi pour comprendre combien l'Eglise romaine, avec les grâces dont elle dispose, et sa divine autorité, trouve d'appui dans les besoins

(1) *Assemblée législative*, 15 janvier 1850. Ces paroles, citées au *Moniteur*, ont été remplacées dans les OEuvres de V. Hugo par celles-ci : « M. le Président et M. Victor Hugo échangent un colloque qui ne parvient pas jusqu'à nous. » Voir E. Biré, *Victor Hugo avant* 1830, p. 195.

(2) *Le Rhin*, lettre XXVI. Hetzel.

(3) *La Confession d'un enfant du siècle*, I, II. Charpentier.

les plus profonds de notre âme. Qui n'a désiré quelquefois, au milieu des polémiques sèches et passionnées tout ensemble qui défigurent la religion du Sauveur, ballotté par les flots de l'incertitude et du doute, trouver un port tranquille dans une autorité qui pût lui dire : *Ici est la vérité?*

Qui n'a tourné des regards d'envie sur le tribunal de la Pénitence? Qui n'a souhaité, dans l'amertume du remords, dans l'incertitude du pardon divin, entendre une bouche qui pût lui dire avec la puissance du Christ : *Va en paix, tes péchés te sont pardonnés?*

. . Pour moi, je ne sais si je suis seul de mon avis, mais si je croyais trouver cette puissance surnaturelle que l'Eglise s'attribue, cette puissance, source précieuse et intarissable de réconciliations, de restitutions, de repentirs efficaces, de ce que Dieu aime le plus après l'innocence, debout à côté du berceau de l'homme qu'elle bénit, debout encore à côté de son lit de mort, et lui disant au milieu des exhortations les plus pathétiques et des plus tendres adieux: Partez: si je croyais trouver une pareille puissance sur la terre, il est bien des moments où j'irais déposer joyeusement à ses pieds cette liberté d'examen qui parfois se présente à l'esprit comme un fardeau bien plus que comme un privilège (1).

Saint-René TAILLANDIER :

Il y a quelque chose de plus humain et de plus divin tout à la fois, quelque chose de plus acceptable pour la pensée et de plus séduisant pour l'imagination, dans l'idée d'une vaste institution animée de l'esprit d'en haut, et, sous l'action de cet esprit, se développant selon les circonstances, se prêtant aux mouvements et aux besoins de l'humanité; il y a là, dis-je, quelque chose de plus grand et de plus vrai qu'une doctrine d'après laquelle l'esprit de Dieu est comme relégué et captif dans une lettre morte (2).

*
* *

Pour compléter ce sujet, passons en revue les plus grandes

(1) Cité par Brugère, *De Ecclesia Christi*, p. 325. Roger et Chernoviz.
(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1863.

beautés du catholicisme, celles qui se trouvent en lui à l'exclusion des sectes chrétiennes

*
* *

I. Et d'abord, saluons le *Pape*, « vicaire de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre, chef visible et docteur de toute l'Eglise, et père commun des pasteurs et des fidèles (1). » Grâce à lui, l'Eglise a une tête et un cœur, et elle se sent toujours animée de l'esprit de Jésus-Christ, gouvernant par le moyen du pape, le guidant et l'inspirant dans la conduite de la société chrétienne.

Le pape est *infaillible*, c'est-à-dire que, dans certaines circonstances bien déterminées et d'ailleurs très rares, il est préservé de toute erreur dans l'enseignement qu'il impose aux fidèles.

Rien de plus naturel que ce privilège bien compris et dégagé des fausses notions sous lesquelles on l'a défiguré.

L'infaillibilité, dans l'ordre spirituel, et la souveraineté, dans l'ordre temporel, sont deux mots parfaitement synonymes... Quand nous disons que l'Eglise est infaillible, nous ne demandons pour elle, il est bien essentiel de l'observer, aucun privilège particulier ; nous demandons seulement qu'elle jouisse du droit commun à toutes les souverainetés possibles, qui toutes agissent nécessairement comme infaillibles ; car tout gouvernement est absolu; et du moment où l'on peut lui résister sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il n'existe plus.

La souveraineté a des formes différentes sans doute. Elle ne parle pas à Constantinople comme à Londres ; mais, quand elle a parlé de part et d'autre à sa manière, le *bill* est sans appel comme le *fetfa*.

Il en est de même de l'Eglise.

Joseph de MAISTRE (2).

On objecte, par ignorance sans doute, à la doctrine de

(1) Catéchisme.
(2) *Du Pape*, I, 1

l'infaillibilité, les fautes commises par certains papes. Mais l'infaillibilité n'est pas l'impeccabilité, et l'Eglise n'a jamais enseigné que ce dernier privilège ait été donné aux souverains pontifes. Il a pu y avoir chez ceux-ci des défaillances dans la conduite, des défaillances même dans la foi, comme hommes privés, mais jamais comme docteurs de l'Eglise.

Toutefois, ne croyons pas sur parole tous ceux qui ont sans cesse à la bouche les *crimes des papes!* Prise dans son ensemble, la vie des centaines de papes qui ont gouverné l'Eglise donne incomparablement plus de traits à admirer que de fautes à déplorer. Pourrait-on en dire autant des détracteurs de la papauté? Le trait que voici est édifiant à cet égard.

Je me trouvais au quai Voltaire, chez France, le libraire. Un homme entra, marchanda un livre, le marchanda longtemps, sortit, rentra, le marchanda encore. C'était un gros homme, à mine carrée, avec des dandinements de maquignon. Il donna son adresse pour se faire envoyer le livre : M. ***, à Rambouillet.

— Ah! dit le libraire en écrivant, j'y étais en 1830 avec Charles X.

— Et moi, reprit le gros homme, j'y étais aussi... J'ai eu sa dernière signature. Vingt minutes avant que la députation du gouvernement provisoire arrivât... J'étais là avec mon cabriolet... Ah! il avait bien besoin d'argent... Il vendait son argenterie, et il ne la vendait pas cher... J'en ai eu vingt-cinq mille francs pour vingt-trois mille... Si j'étais arrivé plus tôt... Il en a vendu pour deux cent mille... C'est que j'avais quinze mille bouches à nourrir... sa garde. J'étais fournisseur.

— Ah! bien, s'écria le libraire, vous nous nourrissiez bien mal... Je me rappelle une pauvre vache que nous avons tuée dans la campagne!

Le hasard les avait mis face à face, le vieux soldat de la garde de Charles X et le fournisseur qui avait grappillé sur une infortune royale et acheté la vaisselle d'un roi aux abois : le soldat, pauvre libraire ; le fournisseur, gros bourgeois épanoui, sonnant d'aisance et de prospérité.

J'ai voulu voir ce qu'il achetait : c'était une HISTOIRE DES CRIMES DES PAPES.

DE GONCOURT (1).

*
* *

Depuis saint Pierre, le pape est l'évêque de Rome. Sur les ruines de la ville païenne s'est élevée la capitale du christianisme, comme pour mieux affirmer le triomphe du Christ sur les faux dieux :

De chaque monument qu'ouvre le soc de Rome,
On croit voir s'exhaler les mânes d'un grand homme,
Et dans ce temple immense, où le Dieu du chrétien
Règne sur les débris du Jupiter païen,
Tout mortel, en entrant, prie et sent mieux encore
Que ton temple appartient à tout ce qui l'adore!...

LAMARTINE (2).

Rome, *dit un autre auteur*, est le coin du monde où, selon le mot énergique d'un évêque, la Piété fermente comme la nature sous les tropiques.

DE GONCOURT (3).

En regard de ces jugements éclairés sur la Rome chrétienne, il est intéressant de placer ceux de la bourgeoisie prud'hommesque et voltairienne, qui fait un des ornements les plus communs, sinon les plus beaux, de la société contemporaine.

En voici un plaisant exemple :

Pendant que M. Cardinal reçoit un électeur qu'il éclaire « sur ses devoirs et surtout sur ses droits, » madame Cardinal raconte à un ami le voyage qu'elle a fait à Rome en compagnie de son mari :

Nous devions revenir à Paris directement, mais voilà qu'au dernier moment monsieur Cardinal se ravise et me dit : « Madame Cardinal, si nous poussions jusqu'à Rome ?

(1) *Journal*, 13 février 1862. Charpentier.
(2) *Harmonies poétiques*, II, III. Hachette, Jouvet.
(3) *Madame Gervaisais*, LX. Charpentier.

« — Jusqu'à Rome, monsieur Cardinal, mais prends garde, c'est le pays des prêtres... Est-ce que tu pourras voir ça tranquillement ?

« — Oui, madame Cardinal, je veux visiter cet antre de la superstition. » Et nous avons poussé jusqu'à Rome... Tout le long de la route monsieur Cardinal me disait : « Rome, madame Cardinal, je suis sûr que ça me laissera froid. » Et, en effet, ça l'a laissé froid...

Nous avons vu tout ce qu'il y avait à voir, excepté l'intérieur des églises, parce que monsieur Cardinal n'aurait pas voulu y mettre les pieds, et partout monsieur Cardinal avait le même mot : « C'est surfait, madame Cardinal, c'est surfait ! »

Rome l'exaspérait avec toutes ses églises et tous ses couvents : « C'est une ville morte, madame Cardinal, me disait-il, une ville à faire disparaître de la surface du globe... Tenez... Je ne connais pas Chicago... Mais je préfère Chicago... C'est vivant, au moins, Chicago. »

Ludovic Halévy (1).



Habitant de Rome, le pape doit en être le roi. Nous n'avons pas à rappeler ici les titres historiques de sa souveraineté temporelle : nous voulons seulement en affirmer la nécessité morale. Napoléon Ier disait du pouvoir temporel des papes :

Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils ont bien fait. Pour le gouvernement des âmes, c'est l'institution la meilleure et la plus bienfaisante que l'on puisse imaginer (2).

Et en effet, ce qui importe par-dessus tout au Pape, c'est son indépendance spirituelle :

Il faut que la Papauté soit indépendante, et elle ne peut l'être que par la réunion du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel dans la main du Pape : il faut que les deux pouvoirs soient con-

(1) *Les Petites Cardinal*. C. Lévy.

(2) Cité par A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre XII.

fondus dans l'Etat romain pour qu'ils soient séparés dans le reste du monde.

Odilon BARROT (1).

Et il ne suffit pas que le pape soit de fait indépendant : il faut que les peuples chrétiens le sachent, qu'ils ne redoutent rien de l'intervention d'une autre puissance temporelle dans la direction de la chrétienté. C'est ce qu'expliquait très clairement un illustre diplomate du siècle, le prince de Metternich, dans un entretien avec Louis Veuillot :

Cette indépendance qui nous (2) intéresse si fort n'intéresse pas moins les autres peuples. C'est ce que j'ai toujours essayé de faire comprendre aux gens avec qui j'ai eu occasion de traiter cet objet de première importance pour l'Europe. Je n'ai pas fondé la nécessité de la liberté du Pontife et du maintien de l'Etat pontifical sur des raisons spirituelles; ces politiques ne les auraient pas admises ou s'en seraient moqués. Je leur ai dit : Vous ne pouvez pas nier les faits. Vous ne pouvez pas nier que l'Europe ne vive du christianisme, et que par conséquent le chef de la religion chrétienne ne soit dans l'Europe un très grand et très puissant personnage à qui nul n'a jamais touché impunément. Il faut que ce grand et puissant personnage habite quelque part, vous ne pouvez le nier. Il faut donc qu'il soit chez lui ou chez quelqu'un.

S'il habite chez quelqu'un, il est au pouvoir de quelqu'un. Or, moi qui ai des sujets catholiques, c'est-à-dire qui relèvent du Pape, comment pourrais-je, sans m'exposer aux plus grands inconvénients, tolérer que le Pape eût un maître ? Par le Pape placé sous sa dépendance, ce quelqu'un là serait maître chez moi : et, en maintes occasions faciles à prévoir, plus maître que moi (3).

(1) *Assemblée nationale*, 20 octobre 1849.

(2) Les Autrichiens.

(3) Rapporté par L. Veuillot, *Mélanges*, 2e série, t. VI, p. 26. Palmé. « Pourquoi, demandait un Anglais à un Irlandais, pourquoi votre Pape doit il être roi ? Parce qu'il ne peut être sujet, répondit l'Irlandais, et qu'il n'y a pas de milieu. » Cité par Mgr Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. II, p. 489. Poussielgue.

Pour prévenir ce mal il n'y avait qu'un moyen, et les siècles chrétiens l'avaient employé : c'était de faire du pape le souverain d'un territoire « assez grand pour la liberté, trop petit pour la domination (1). » On sait ce qu'il est advenu de cette institution : aujourd'hui le Pape, violemment dépouillé de ses Etats, est réduit, pour sauvegarder son indépendance, à se renfermer dans la demeure qu'on lui a laissée, et où il est *chez lui*, comme le prisonnier est chez lui dans sa cellule. Cet état de choses a inspiré à un historien, pourtant rationaliste, les réflexions qu'on va lire.

Entre les Alpes et les pointes de Sicile tout le sol n'est pas italien. Au centre est un palais entouré d'un jardin : c'est le domaine de saint Pierre.

Ici n'entre pas le roi d'Italie.

L'apôtre Pierre est une victime du principe des nationalités, qu'il ne reconnaît pas, car les nations ne sont pour lui que des provinces de l'Eglise. Il réclame donc son bien, qu'il tient du roi Pépin, et que lui a confirmé Charlemagne en déposant sur son tombeau « la page de donation ». Onze siècles se sont écoulés depuis; mais onze siècles ne comptent pas dans l'immutabilité de l'Église. Au cours des âges, le domaine de Pierre a été souvent assailli, mais jamais sans que l'assaillant n'ait eu lieu de se repentir. Le connétable de Bourbon a été tué au pied des murs. Personne n'est tombé, en 1870, à l'assaut de la Porta-Pia, mais le châtiment ne punit pas toujours « le crime » immédiatement. Le roi des Lombards, au huitième siècle, et Napoléon Ier, au dix-neuvième, l'ont attendu quelques années.

Le pape, enfermé au Vatican, a conservé la large vue sur le monde ; même, depuis le moyen-âge, son horizon s'est étendu Sur le globe entier, il y a des catholiques ; dans plusieurs pays de l'Europe, ils forment un parti avec lequel les gouvernements, si forts qu'ils soient, sont obligés de compter. L'Empereur d'Allemagne est bien puissant, mais c'était chose au-dessus de sa puissance que de refuser ses hommages au pape, quand il est allé visiter le roi d'Italie. L'empereur d'Autriche se dit le bon

(1) Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, 1855, 4e conf. Poussielgue

frère et spécial ami d'Humbert Ier, mais il ne va pas le visiter à Rome, par crainte du sacrilège.

Cependant l'apôtre ne cesse de récriminer et de se lamenter. La plainte de l'immortel vieillard sonne comme un glas sans trêve au-dessus de Rome capitale. Elle inquiète et elle irrite roi et ministres. A quoi sert-il d'être à Rome, pour qu'il y ait encore une question romaine?

Ernest LAVISSE (1).

Tôt ou tard, cette *question* recevra sa réponse.

Quand le pape a dit : « je ne peux pas, » toujours Dieu a dit : « je ne veux pas. »

Louis VEUILLOT (2).



II. Une des plus grandes beautés de l'Eglise, c'est son *unité*. Elle est au ciel, au purgatoire, sur la terre, et elle ne forme qu'un seul corps animé par Jésus-Christ.

Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport! Le monde qui combat présente une main au monde qui souffre et saisit de l'autre celle du monde qui triomphe.

Joseph DE MAISTRE (3).

Et cette unité est si parfaite que la même vie circule d'un bout à l'autre de cet immense corps, qu'il y a entre les membres les plus éloignés une union intime, une influence réciproque, et qu'une parcelle du corps ne peut agir sans que tout le reste s'en ressente :

L'action de grâce, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les

(1) *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe.* — *Revue des Deux-Mondes*, 1892.

(2) *Mélanges*, Sa Sainteté Pie IX. Palmé.

(3) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, x.

esprits, comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leurs propres forces et de celles de tous les autres.

Joseph DE MAISTRE (1).

C'est ce que le symbole catholique appelle la *communion des saints*. Bienfaisant mystère, qui permet d'espérer le salut d'un grand nombre de pécheurs ! S'il fallait se sauver tout seul, que de difficultés ! Mais aidé par toute l'Eglise, par Marie, par Jésus qui est la tète de ce corps mystique, on voit les obstacles s'aplanir et la route du ciel devenir plus praticable. Voici un pécheur qui depuis longtemps ne pense plus à Dieu ; mais voilà des hommes, des femmes qui ont consacré leur vie à prier pour les autres :

Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

V. HUGO (2).

Voici un homme qui passe sa vie dans les plaisirs coupables ; mais voilà, au fond d'un couvent, des religieuses qui jeûnent, qui portent le cilice, qui se flagellent, et ce sont des saintes : il faut bien que leurs souffrances servent à quelque chose.

Jean Valjean comprenait bien l'expiation personnelle, l'expiation pour soi-même. Mais il ne comprenait pas celle de ces créatures sans reproche et sans souillure, et il se demandait avec un tremblement : Expiation de quoi ? quelle expiation ?

Une voix répondait dans sa conscience : la plus divine des générosités humaines, l'expiation pour autrui.

V. HUGO (3)

Et qui sait jusqu'où peut aller cette expiation pour les autres, cette commutation de pénitent ? On a vu des âmes héroïques offrir à Dieu jusqu'à leur propre vie, en échange de la guérison morale ou corporelle d'un être bien-aimé. Ce

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, X.

(2) *Les Misérables*, II, VII, *viii*. Hetzel.

(3) *Ibib.*, II, VIII, *ix*. Hetzel.

qu'Edmond About a mis dans un roman, la réalité l'a vu plus d'une fois.

Une jeune femme est malade, et la parente dévouée qui la soigne écrit à sa mère :

... Je n'espère rien du docteur Le Bris : les savants ne s'entendent pas à guérir les malades. Le véritable médecin, c'est Dieu dans le ciel et l'amour sur la terre. Les consultations, les remèdes, et tout ce qu'on achète à prix d'argent n'augmente pas la somme de nos jours. Voici ce que nous avons imaginé pour obtenir qu'elle vive. Tous les matins, mon fils, mon petit-fils et moi, nous prions Dieu de prendre sur notre vie pour ajouter à celle de Germaine. L'enfant joint ses mains avec nous ; c'est moi qui prononce la prière, et le ciel sera bien sourd s'il ne nous entend pas.

Edmond About (1).

Quelle admirable chose que cette communion des saints! Quelle adorable invention de Dieu, pour satisfaire sa justice en faisant triompher sa miséricorde ! Quel encouragement à prier pour les pécheurs ! « Un jour viendra où, en présence du ciel et de la terre, les anges de Dieu apporteront sur l'autel du jugement deux coupes remplies : une main irrécusable les pèsera toutes deux, et il sera connu, à la gloire éternelle des saints, que chaque goutte de sang donnée par l'amour en a sauvé des flots (2) ».

*
* *

La vie est dans l'Eglise, mais en dehors d'elle il n'y a que la mort. *Extra Ecclesiam non datur salus :* « hors de l'Eglise point de salut ! » Axiome bien connu, mais qu'il faut bien comprendre. Son véritable sens est celui-ci : « Quiconque meurt *par sa faute* en dehors de l'Eglise ne peut être sauvé. » Quant à ceux que l'ignorance et les pré-

(1) *Germaine*, VI. Hachette.
(2) Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, XIV. Poussielgu

jugés de l'éducation retiennent de bonne foi hors des rang de la société catholique, le Dieu juste ne peut leur en faire un crime :

Dieu bénit l'homme,
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.

Victor Hugo (1).

Il compatit d'en haut à l'erreur qui le prie ;
A défaut des clartés, il nous compte un désir.

Lamartine (2).

Et qu'on ne dise pas que cette bonne foi dans l'erreur ne se rencontre guère ; c'est le contraire qui est vrai. « Monseigneur de Cheverus touva un jour en Amérique trois jeunes ministres protestants, qu'il baptisa et ordonna prêtres. Or, il affirme qu'avant le coup de lumière de leur conversion, ils n'avaient jamais eu un doute sur la fausseté de leur religion, et qu'ils y vivaient dans une grande innocence. L'illustre cardinal Newman, parlant des longues années passées par lui dans l'hérésie, a pu écrire cette parole admirable : « Je ne crois pas avoir jamais péché contre la lumière (3). »

De tels esprits appartiennent à l'âme de l'Eglise avant d'appartenir à son corps, et ce n'est pas d'eux qu'on peut dire : hors de l'Eglise point de salut.

Le Dieu souverainement bon... serait-il inexorable pour une erreur pieuse et sincère ? Je ne saurais le croire, et Dieu ne peut pas avoir permis que la pensée de sa faible créature fût plus bienveillante que lui.

Charles Nodier (4).

(1) *Les Contemplations*, I, VI. Hetzel.

(2) *Harmonies poétiques*, I, VI. Hachette, Jouvet.

(3) Mgr Bougaud, le *Christianisme et les temps présents*, t. IV, I, II. Poussielgue.

(4) Cité par Mme Craven, *Récit d'une sœur*, t. I, p. 256. Perrin.

ARTICLE IV.

LA BIBLE.

L'Eglise ne donne au monde d'autre enseignement que celui de Jésus-Christ. Elle puise sa parole dans les deux dépôts où elle a été consignée et elle la répand de là sur le monde. Ces deux dépôts sont la tradition et l'Ecriture sainte. La première n'est autre chose que l'enseignement continu des pasteurs de l'Eglise. De la seconde il nous reste à dire quelques mots.

« L'Ecriture sainte, dit le catéchisme, est la parole de Dieu contenue dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. » L'ensemble de ces livres contitue la Bible,

Le grand livre
Où les secrets du ciel et de l'humanité
Sont écrits en deux mots : Espoir et Charité

LAMARTINE (1).

Ce qui distingue essentiellement ce livre de tous les autres, c'est qu'il a Dieu même pour auteur :

A la main d'un mortel c'est Dieu qui l'a dicté,
C'est le germe enfoui de toute vérité !
C'est le froment du ciel, c'est la semence vraie
Dont les épis un jour étoufferont l'ivraie,
Afin que, sous le ciel, l'héritage de Dieu
Traverse tous les temps et s'étende en tout lieu.

LAMARTINE (2)

Aussi variée dans sa forme qu'unique dans son inspiration,

(1) *Harmonies poétiques*, I, v. Hachette, Jouvet.
(2) *La chute d'un ange*, 7e vision. Hachette, Jouvet.

la Bible embrasse tous les genres : historique, lyrique, didactique et prophétique.

Ce livre racontait comment toutes les choses
D'une parole unique en ordre étaient écloses,
La naissance de l'homme et l'histoire des jours
Qui du jour éternel jusqu'au nôtre ont leur cours.
Il chantait quelquefois de saintes hymnes, comme
De saints ravissements chantent au cœur de l'homme
D'autres fois il pleurait comme une femme en pleurs
Qui s'abreuve la nuit de l'eau de ses douleurs ;
Et sa tristesse était si lugubre et si tendre,
Qu'à ses sanglots parlés le cœur se sentait fendre.
Plus souvent comme un maître il parlait à l'esprit ;
Et chaque mot profond au fond de l'âme écrit
Etait plus plein de sens que l'homme à tête blanche
Dont la sagesse antique en paroles s'épanche.
Tout précepte était bon, toute ligne était loi,
Et l'on sentait son cœur qui l'approuvait en soi.

LAMARTINE (1).

*
* *

La lumière n'est pas faite pour être cachée sous le boisseau. En suivant les règles sagement établies par l'Eglise, on trouvera dans la lecture de la Bible de grandes lumières et de profondes consolations :

Déistes et athées, grands et petits, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent et que les autres dénigrent. Il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer dans la Bible un verset qui semble dicté tout exprès.

CHATEAUBRIAND (2).

Si on lit dans le sépulcre et dans l'éternité, soyez sûr qu'on y lira ce livre. C'est le livre des deux mondes.

LAMARTINE (3).

(1) *Ibid.* Hachette, Jouvet.
(2) *Génie du christianisme*, II, IV, *i.*
(3) *Cours familier de littérature* IX, III.

Mais, de toute la Bible, c'est principalement l'Evangile qui doit être la lecture des chrétiens. C'est pour eux qu'il a été écrit ; c'est lui surtout que l'Eglise leur explique en chaire ; c'est là qu'ils apprendront à aimer leur Sauveur en voyant combien il les a aimés lui-même ; c'est là qu'ils retrouveront ce qu'il disait aux peuples à l'époque de sa vie mortelle,

Sermons si doux qu'il semblait que c'était un frère aîné qui parlait à ses petits frères !.. Paraboles si simples, si près de la terre (1) !

Poème évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair par sa simplicité !

LAMARTINE (2).

Que les chrétiens se nourrissent donc de l'Evangile ! c'est une autre manière de communier à Jésus-Christ. C'est là que les pasteurs des âmes iront chercher ce qu'ils doivent dire aux fidèles : « Le prêtre n'a qu'à ouvrir ce livre, et il devient éloquent (3). » C'est là que les pères et mères puiseront les trésors dont ils devront enrichir les jeunes âmes qui leur sont confiées par Dieu :

« Je voudrais, disait Mgr Dupanloup au congrès de Malines, je voudrais convoquer ici un père, une mère, un roi, un homme d'Etat, un juge, un général, un recteur, un préfet, un marin, un industriel, un propriétaire, en un mot, un conseil de gens pratiques, ayant ici-bas une responsabilité sérieuse.

Nous composerions ensemble trois bibliothèques.

Dans l'une, tous les nouveaux pontifes de l'avenir : Hugo, Littré, Sand, Quinet, Béranger, Comte, Taine, Renan.

Dans l'autre, les meilleurs du passé, les sages : Platon,

(1) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, X, II. Hachette, Jouvet
(2) *Jocelyn*, 5 mai 1798. Hachette, Jouvet.
(3) Ch. Perraud, *Christianisme et progrès*, III, II. Chapelliez.

Aristote, Descartes, Liebnitz, Pythagore, Zoroastre, Confucius, etc.

Dans la troisième, un seul livre, l'Evangile.

J'en appelle à toutes les mères, à tous les rois, à tous les pères de famille, à tous les hommes de cinquante ans : prenant un petit enfant par la main, avec respect et émotion, je demande à ce concile du genre humain de me dire lequel de ces trois breuvages je dois verser dans cette petite âme... Il n'y aura qu'un cri : l'Evangile ! l'Evangile (1) ! »

*
* *

Un dernier conseil. La Bible ne rencontre pas seulement des croyants. Que les incrédules n'oublient jamais le mot de l'un d'entre eux :

Quiconque ouvre ce livre pour rire ou pour blasphémer, mieux vaudrait pour lui n'être jamais né.

Byron (2).

(1) *Discours au congrès de Malines*, 1864. Chapelliez.

(2) Cité par Ch. Perraud, *Christianisme et progrès*, I, 1. Chapelliez.
Nous croyons utile de donner ici la liste des principales pièces inspirées par la Bible, que nous avons rencontrées au cours de nos recherches.

Ancien Testament. I. Livres historiques. 1. La création première : Bouchor, *les Symboles*, p. 87. Charpentier. — 2. L'œuvre des six jours : Lamartine, *Premières méditations poétiques*. la Poésie sacrée. — 3. Création et description de la mer : Autran, *Œuvres*, t. I, les Six jours. — 4. Création des étoiles : *id.* t. VIII, la Leçon de rhétorique. — 5. Le monde dans l'état d'innocence : V. Hugo, *Légende des siècles*, le Sacre de la femme, vers 1-128. — 6. Création d'Eve : Bouchor, *les Symboles*, p. 22. — 7. Eve s'éveille et admire la nature : A. Gennevraye, *Rimes et raison*, p 79. C. Lévy. — 8. Adam passe en revue et nomme les animaux : Autran. *Œuvres*, t. II, p. 282. — 9. Adam et Eve mangent du fruit défendu : Le Vavasseur, *Œuvres*, t. I, Fleur de Pommier. Lemerre. — 10. Chute d'Adam et sa punition : Lamartine, *Premières méditations poétiques*, l'Homme ; Gennevraye, *Rimes et raison*, p. 79 ; Bouchor, *les Symboles*, p. 23-25. — 11. La terre après le péché : V. de Laprade, *Psyché*, II, 1. — 12. Remords de Caïn après le meurtre d'Abel : V. Hugo, *Légende des siècles*, t. I, la Conscience. — 13. Vieillesse d'Adam et d'Eve : *Id.*, *Contemplations*, V, XXVI.

14. Le déluge : V. Hugo, *la Fin de Satan*, 1re page ; Cf. *Légende des siècles*, t. I, une Ville disparue ; Autran, *Œuvres*, t. I, le Déluge ; t. VIII, le Journal de Noé ; A. de Vigny, *Poèmes*, le Déluge. Lemerre ; Leconte de Lisle, *Poèmes barbares*, Kaïn, *versus finem*. — 15. La tour de Babel : V. Hugo, *Orientales*, I, VI ; Autran. *Œuvres*, t. VIII, Confusion, destruction.

— 16. Abraham : Bouchor, *les Symboles*, p. 32 et suiv. — 17. Destruction de Sodome : V. Hugo, *Orientales*, I, le Feu du ciel ; Cf. *Légende des siècles*, t. I, une Ville disparue : Autran, *OEuvres*, t. I, la Mer Morte. — 18. Mariage d'Isaac et de Rébecca : J. Aicard, *Au bord du désert*, Rébecca. Ollendorff. — 19. Combat de Jacob avec l'ange : Lamartine, *Deuxièmes méditations poétiques*, VI, l'Esprit de Dieu.

20. Moïse sur le Nil : V. Hugo, *Odes*, IV, III. — 21. Le Sinaï et la promulgation de la loi : Lamartine, *Harmonies poétiques*, II, VIII, Jéhovah. — 22. Rapports de Moïse avec Dieu sur la montagne : Bouchor, *les Symboles*, p. 32 et suiv. — 23. Moïse priant les bras en croix : de Borelli, *Sursum corda*. — 24 Balaam : V. Hugo, *Légende des siècles*, t. I, Dieu invisible au philosophe. — 25. Mort de Moïse : A. de Vigny, *Poèmes*, Moïse ; Autran, *Œuvres*, t. VIII, le Nébo. — 26. Prise de Jéricho par Josué : V Hugo, *Châtiments*, VII, I.

27. Othoniel : P. Déroulède, *Nouveaux chants du soldat*, XI. C. Lévy. — 28. Jephté et sa fille : A. de Vigny, *Poèmes* ; Cf. Lamartine, *Jocelyn*, 1re époque, 26 mai 1786. — 29 Gédéon, massacre de ses 7 fils : Haraucourt *l'Ame nue*, p. 62, Charpentier. — 30. Samson : A. de Vigny, *Poèmes*, la Colère de Samson ; Autran, *OEuvres*, t. VIII, la Leçon de courage. — 31. Ruth et Booz : V. Hugo, *Légende des siècles*, t. I, Booz endormi. — 32. Job : *Id.*, *William Shakspeare*, I, II, 2 ; Lamartine, *Premières méditations poétiques*, la Poésie sacrée; *Cours familier de littérature*, XII, V, Cf. Gœthe, *Faust*, prologue dans le ciel.

33. Anne et Elcana en pèlerinage : Lamartine, *cours familier de littérature*, XXVIII, XXV. — 34. Saül et David : *Id.*, *Recueillements poétiques*, VII. — 35. Mort de Saül et de Jonathas : Id., *Harmonies poétiques*, la Mort de Jonathas. — 36. Vie de David : id., *Recueillements poétiques*, XXI ; *cours familier de littérature*, XXVIII, VI à XX. — 37. Salomon : Autran, *OEuvres*, t. VIII, le Jeu des énigmes ; sur Jakin et Booz, colonnes du Temple : Bouchor, *les Symboles*, p. 84. — 38. La vigne de Naboth : Leconte de Lisle, *Poèmes barbares*. — 39. Judith : Autran, *OEuvres*, t. VIII, Problème féminin ; Lahor, *l'Illusion*, Judith. Lemerre. — 40. Eléazar Machabée : S. Arnaud, *Les fils de Jahel*, I, V. Ollendorff.

II. Livres sapientiaux. 1° *Psaumes*. Plusieurs psaumes sont traduits dans : Lamartine, *premières Méditations poétiques*, Chants lyriques de Saül; F. Plessis, *la Lampe d'argile*, les Scabieuses. Lemerre ; du Pontavice de Heussey, *OEuvres*, t. I, Etudes bibliques ; Escande, *Poésies religieuses* (ps. 45 et 148). Grassart. — 2. *Cantique des cantiques* : V. Hugo, *la Fin de Satan*, le Cantique de Bethphagé. — 3. *Proverbes*, etc. : Autran, *OEuvres*, t. V : les 135 premières pages sont des traductions en vers de nombreux passages des livres sapientiaux.

III. Livres prophétiques. 1. Isaie : Lamartine, *Premières méditations poétiques*, la Poésie sacrée : Mais la harpe a frémi... ; Bouchor, *les Symboles*, p. 47 et suiv. ; V. Hugo, *William Shakspeare*, I, II, 4. — 2. Jérémie : Lamartine, *premières Méditations poétiques*, la Poésie sacrée : Mais Dieu de ses enfants... ; du Pontavice de Heussey. OEuvres, t. I, D'après Jérémie. Lemerre. — 3 Ezéchiel : *id.*, *ibid.*, D'après Ezéchiel... ; V. Hugo, *William Shakspeare*, I, II, 5. — 4. Daniel dans la fosse aux lions : *Id.*, *Légende des siècles*, t. I, les Lions.

Nouveau Testament. 1. L'attente du Messie : Laprade, *Poèmes évangéliques*, III, I, Lemerre ; Brizeux, la Fleur d'or, p. 115, ibid. ; Autran, *Œuvres*, t. I, la Galère de Pollion : A. Campaux, *les Pêcheurs* (tout le poème), Berger-Levrault. — 2. Le monde à l'époque du Messie : V. Hugo, *la Fin de Satan*, la Terre sous le 3e César. — 3. La Judée à l'époque du

Messie : *id. ibid.*. Hérode et Caïphe, la Judée. — 4. L'Annonciation : G. Bal, *Rêves et chimères*, Annonciation, Lemerre ; Bouchor, *l'Aurore*, III, LI, Charpentier. — 5. Naissance de Jésus et adoration des bergers : J. Aicard, *la Chanson de l'enfant*, Légende du chevrier. Ollendorff ; Laprade, *Poèmes évang.*, III, II. — 6. Adoration des Mages : *Id. ibid.* III, I ; R. Gineste, *le Rameau d'or*, Ressouvenirs. Lemerre. — 7. Massacre des Innocents et fuite en Egypte : Laprade, *op. cit.* III, I et III. — 8. Jésus au milieu des docteurs : Lamartine, *Harmonies poétiques*, Cantate pour les enfants...

9. Jean-Baptiste au désert : Laprade, *op. cit.* IV, I à IV. — 10. Adieux de Jésus à Marie avant sa vie publique : *id. ibid.*, VI, I-II. — 11. Baptême de Jésus : *ibid.* IV, V. — 12. Jeûne et tentation de Jésus : il va au désert et convertit Madeleine d'un regard : Laprade, *Poèmes évang.*, VI, III ; jeûne et tentation pendant les quarante jours, IV ; dernières tentations, V, *Angeli ministrabant ei*, VI, VII. — 13. Captivité et mort de Jean-Baptiste : *ibid.*, V, I-V. — 14. Les Apôtres : V. Hugo, *la Fin de Satan*, Celui qui est venu. — 15. Les béatitudes et le sermon sur la montagne : Sully-Prudhomme, *Stances et poèmes*, la Parole. Lemerre ; H. Chantavoine, *Poèmes sincères*. C. Lévy. — 16. Instructions diverses de Jésus : V. Hugo, *op. cit*, Celui qui est venu. — 17. La Samaritaine : Laprade, *op. cit.* X. — 18. Paraboles de Jésus : *ibid.* VIII, I. — 19. Parabole de Lazare et du mauvais riche : *ibid.* V, II. — 20. Miracles de Jésus : V. Hugo, *op. cit.*, Celui qui est venu. — 21. Guérison de la Chananéenne : Laprade, *op. cit.* VII, I. — 22. Le serviteur du centurion guéri : *ibid.* VII, II. — 23. La tempête apaisée : *ib*, IX. — 24. Guérison d'un possédé : V. Hugo, *op. cit.* Celui qui est venu. — 25. Jésus marche sur les eaux : Brizeux, *Histoires poétiques*, VII, la Chanson des pêcheurs. — 26. La femme adultère : L. Valade. *Avril, mai, juin* ; A. de Vigny, *Poèmes* ; de Pontavice du Heussey, *œuvres*, t. II, p. 94. — 27. Jésus et la famille de Lazare : éloge de l'amitié en Jésus, Laprade, *Poèmes évang.*, XI, II ; *meliorem partem elegit Maria*, *ibid*, XI, I. — 28. Résurrection de Lazare : *ibid.*, XI, II. V ; V. Hugo, *Légende des siècles*, t. I, le Christ et le tombeau. — 29. Les parfums de Madeleine : *id.*, *la Fin de Satan*, Caïphe en contemplation.

30. Entrée triomphale de Jésus à Jerusalem : *id. ibid.*, Cantique de Bethphagé, Triomphe ; Laprade, *op. cit.*, XII, I ; cf. Le Vavasseur, OEuvres, t. II, p. 155 (l'âne dans la Bible), Lemerre. — 31. Vendeurs chassés du temple : V. Hugo, op. cit., Celui qui est venu ; Laprade, *op. cit.*, XII, III ; XIII. — 32. Complot des prêtres juifs contre Jésus : V. Hugo, *op. cit.*, la Poutre. — 33. Jésus annonce sa passion à sa mère : *ibid.*, le Devoir, Deux différentes manières d'aimer. — 34. Trahison de Judas : *ibid.*, Caïphe en contemplation, la Poutre. — 35. La Cène : *ibid.*, Après la Pâque. — 36. Discours après la cène : *ibid.* — 37. Trahison de Pierre prédite : *ibid.*, Commencement de l'angoisse. — 38. Le jardin des Oliviers : *ibid.*, Après la Pâque. — 39. Agonie et arrestation de Jésus : *ibid.*, Commencement de l'angoisse, Christ voit ce qui arrivera, Judas ; Autran, OEuvres, t. II, l'Evangile de la mendiante. — 40. Jésus devant Anne : V. Hugo, *op. cit.*, Jésus chez Anne. — 41. Jésus devant Caïphe : *ibid.*, les Dix-neuf, la Chose jugée. — 42. Jésus outragé par les valets du grand-prêtre : *ibid.*, Jésus chez Anne. — 43. Reniement de saint Pierre : *ibid.*, la Fidélité du meilleur ; J. R.-G., *la Vie sombre*, Pensées douloureuses. — 44. Jésus devant Pilate : V. Hugo, op. cit., l'Autre chaise d'ivoire, Ecce homo. — 45. Suicide de Judas : *ibid.*, Pire que Judas, le Champ du potier. — 46. La marche au calvaire : *ibid.*, la Marche au supplice, le Crucifix ; Laprade, *Poèmes évang.*, XV, I, II. — 47. Crucifiement, érection de la croix : *ibid.*, XV, II ; V. Hugo, *op. cit.*, le Crucifix. — 48. Jésus en croix : *ibid.*, Ténèbres, le Crucifix ; Laprade, *op. cit.*,

XV, I. — 49. Marie au pied de la croix ; les deux larrons : V. Hugo, *Contemplations*, V, XXVI. — 50. Mort de Jésus, prodiges qui la suivent : *id.*, *la Fin de Satan*, le Crucifix.

51. Résurrection de Jésus : Laprade, *Poèmes évang.*, XV, II. — 52. Apparition à Marie-Madeleine : *ibid.*, XV, III. — 53. S. Thomas convaincu : V. Hugo, *op. cit.*, Christ voit ce qui arrivera.

54. Martyre de S. Etienne : Hugo, *Contemplations*, V, XXVI. — 55. S. Paul, sa conversation et son œuvre : *id.*, *William Shakspeare*, I, II, 10. — 56. S. Jean : *ibid.*, I, II, II 9 ; Brizeux, *la Fleur d'or*, les Trois frères. Lemerre. — 57. L'Apocalypse : Celui qui vient : V. Hugo, *Contemplations*, VI ; — l'Antechrist ; *id.*, *Odes*, IV, XIII.

CHAPITRE V

LES FINS DERNIÈRES

Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir (1). » Comment passe-t-on de l'un à l'autre? Dans quelles conditions, pour quelle durée pénètre-t-on dans la vie future? L'ensemble de ces enseignements, si importants à connaître, constitue le dogme des *fins dernières*. Il nous reste à l'étudier, comme le couronnement de tout ce que nous avons dit jusqu'ici : si Dieu a créé l'homme, s'il l'a racheté, s'il a fondé son Eglise, c'est pour nous faire arriver à cette immortalité bienheureuse qui est notre fin surnaturelle.

Nous étudierons les fins dernières dans l'ordre même où chronologiquement elles se présentent. Nous parlerons donc en premier lieu de la *mort*. Puis, constatant que l'homme ne meurt pas tout entier, nous établirons l'*immortalité de l'âme*. Enfin, l'immortalité ne pouvant être la même pour tous, nous verrons qu'il y a dans l'autre vie un *discernement des âmes,* après lequel elles vont, soit en *enfer*, soit au *purgatoire*, soit au *ciel*

ARTICLE Ier

LA MORT

Nous dirons les certitudes et les incertitudes de la mort, ses amertumes et ses consolations.

*
* *

(1) La Bruyère, *Caractères*, XVI.

I. Ce qu'il y a de *certain* dans la mort, c'est qu'il nous faudra la subir. Vérité banale ! dira-t-on peut-être. Et pourtant, vérité dont nous ne sommes pas assez persuadés :

Nous savons bien que nous mourrons, mais nous ne le croyons pas.

Paul BOURGET (1).

Memento homo quia pulvis es (2)...

Si cet avertissement était gravé sur le front de tout chrétien en caractères indélébiles au lieu d'y être imprimé avec des cendres une fois par an, chacun regarderait son voisin et se dirait à l'oreille : « Le pauvre diable, il n'est que poussière, et il retournera en poussière. »

Charles NARREY (3).

La Providence se charge pourtant de nous rappeler sans cesse la nécessité de mourir. Autour de nous, dans la nature, tout s'en va :

Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane, l'oiseau fuit.

Théophile GAUTIER.

Pourquoi l'homme serait-il exempt de la loi générale ?

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

LAMARTINE (4).

Et de fait, voyez ce qu'il en est de l'homme :

Il meurt un homme par *seconde* : ainsi, à chaque *minute* de notre existence, de nos sourires, de nos joies, soixante hommes

(1) *Le Disciple*, I, XXIII. Lemerre.
(2) Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière.
(3) *L'Education d'Achille*. C. Lévy.
(4) *Nouvelles méditations poétiques*, les Préludes. Hachette, Jouvet.

expirent, soixante familles gémissent et pleurent. La vie est une peste permanente. Cette chaîne de deuil et de funérailles qui nous entortille, ne se brise point, elle s'allonge; nous en formerons nous-mêmes un anneau.

CHATEAUBRIAND (1).

Soyons donc bien et dûment convaincus de cette vérité; ne disons pas seulement : l'homme meurt; — mais : je mourrai. Ne nous contentons pas de dire :

L'humanité n'est qu'une succession de fossoyeurs chargés d'enfouir ceux qu'ils aiment le mieux pour être enfouis à leur tour par ce qu'ils aiment le plus.

Jules CLARETIE (2).

Précisons davantage, appliquons-nous cette vérité à nous-même, faisons comme le poète qui prononce sur lui sa sentence :

Le front d'où vient ce vers se pulvérisera,
La main qui l'a gravé séchera sous des planches
L'azur des yeux amis qui le liront ira
Peut-être refleurir sur ma tombe, en pervenches
Mort, pour eux et pour nous tu viendras, sans remords,
Et, de quelques bras fous qu'on nous garde et nous choie,
Tu viendras arracher les âmes de nos corps
Comme une louve arrache un boyau d'une proie.

Jean RAMEAU (3).

*
* *

II. Si nous savons que la mort viendra, nous ignorons quand elle viendra, et

L'incertitude de son heure, combinée avec la certitude de son avènement, en fait pour l'homme qui pense non plus une mort future, mais une mort présente, une mort éternelle, une mort

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 284.
(2) *Les Amours d'un interne*, XVII. Dentu.
(3) *La Chanson des étoiles*, la Résurrection. Ollendorff

vivante, s'il est permis d'employer ce monstrueux accouplement de mots !

LAMARTINE (1).

Jeunesse ou vieillesse, maladie ou santé, soins ou insouciance, rien n'y fait : la mort frappera un enfant à côté d'un vieillard, un homme valide à côté d'un infirme.

A qui donc, juste Dieu ! peut-on dire : A demain ?

S'écrie Alfred de Musset (2), et il n'en dit pas assez. A qui donc peut-on dire : A tout à l'heure ? Les hommes s'en vont souvent au milieu d'un rire, d'une parole,

Et le mot qu'ils avaient commencé devant l'homme
S'achevait devant Dieu.

Victor HUGO (3).

Quand vous commencez une respiration, vous n'êtes jamais sûr que la mort ne la coupera pas en deux sur vos lèvres.

LAMARTINE (4).

Cette incertitude est un bien plutôt qu'un mal. Elle éloigne le poison que mettrait dans notre vie la science exacte du nombre de jours qu'il nous reste encore à vivre. Mais surtout, elle nous aide à rester dans le chemin du devoir, afin d'être toujours prêts à paraître devant Dieu. Insensé celui qui passe sa vie loin de Dieu !

Son temps dans les plaisirs s'en va sans qu'il y pense.
Imprudent ! est-il sûr de demain ? d'aujourd'hui ?
En dépensant ses jours, sait-il ce qu'il dépense ?
Le nombre en est compté par un autre que lui.

Victor HUGO (5).

Rappelons-nous toute notre vie que « la mort viendra comme un voleur, » que nous serons surpris par elle :

(1) *Cours familier de littérature.*
(2) *Le 13 juillet*, v. Charpentier.
(3) *Les Contemplations*, VI, VI, *XIII*. Hetzel.
(4) *Cours familier de littérature.*
(5) *Les Chants du crépuscule*, XXXVII, I. Hetzel.

même vieillards, elle nous surprendra; même après une longue maladie où nous aurons vu nos énergies partir une à une, elle nous surprendra :

Il arrive dans les longues maladies ce qui est si douloureux dans les fins subites, c'est qu'on est pris au dépourvu; on compte sur le temps par cela même qu'il s'en est écoulé beaucoup, et l'habitude d'un état équivaut presque à son ignorance.

Mme SWETCHINE (1).

La mort surprend même le moribond.

Maurice ROLLINAT (2).

*
* *

III. Ce qui cause les *amertumes* de la mort, c'est qu'elle est une séparation.

C'est d'abord la séparation de l'âme et du corps. Amertume pour l'âme, qui se demande ce qu'elle va devenir après avoir quitté le corps :

L'agonie est une échéance. A cette seconde fatale, on sent sur soi la responsabilité diffuse. Ce qui a été complique ce qui sera. Le passé revient et rentre dans l'avenir. Le connu devient abîme aussi bien que l'inconnu, et ces deux précipices, l'un, où l'on a ses fautes, l'autre, où l'on a son attente, mêlent leur réverbération. C'est cette confusion des deux gouffres qui épouvante le mourant.

V. HUGO (3).

Amertume aussi pour le corps : lui, on sait trop bien ce qu'il va devenir. Il va rester bientôt inerte et comme hébété par le départ de l'âme. On pourra lui dire :

Lampe, qu'as-tu fait de ta flamme?
Squelette, qu'as-tu fait de l'âme?
Cage déserte, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait?

(1) *Œuvres*, t. I, p. 542. Perrin.
(2) *L'Abîme*, l'Heure incertaine. Charpentier.
(3) *L'Homme qui rit*, I, II, *xviii*. Hetzel.

Volcan, qu'as-tu fait de la lave ?...
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave !

Anaïs Ségalas (1).

Il va falloir se débarrasser de ce cadavre comme d'un hôte incommode et dangereux, et bientôt qu'en restera-t-il ? Ce qui survit de tant de choses ici-bas : un peu de poussière.

L'armée arrive, elle s'avance ; elle a passé.
Elle chantait, sonore, étourdissante et fière.
Que reste-t-il ? Voici le chemin traversé.

Poussière, poussière, poussière !

... Sur les vieilles cités de marbre et de granit
Que consume l'ardente et farouche lumière,
Qu'est-ce qui va tomber de l'espace infini ?

Poussière, poussière, poussière !

Livres pesants, discours hautains, serments d'amour,
Eternels souvenirs gravés sur une pierre,
Tout devait vivre un siècle, et tout vécut un jour...

Poussière, poussière, poussière !

L'aridité du ciel dévore le torrent.
La cruauté du temps met bas la tour altière.
Ouvrez la pyramide où dort le conquérant...

Poussière, poussière, poussière !

La poussière prendra mon cœur, prendra ma main.
Nul ne peut, pour la fuir, revenir en arrière,
Et ces vers que j'écris, que seront-ils demain ?

Poussière, poussière, poussière !

Charles Fuster (2).

Soyez fiers, après cela, de vos avantages personnels !

(1) C'est à tort qu'on a attribué ce couplet à Victor Hugo.
(2) *L'Ame des choses*, la Poussière.

Vous avez été un grand capitaine : on pèsera votre cendre et on calculera

> Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
> Dans le creux de la main.
>
> Victor Hugo (1).

Vous avez été reine de beauté : on comparera la laideur de votre cadavre avec celle d'une autre loque humaine :

> L'infortunée Jane Gray n'est pas différente de l'heureuse Alix de Salisbury : son squelette seulement est moins horrible, parce qu'il est sans tête ; sa carcasse s'embellit de son supplice et de l'absence de ce qui fit sa beauté.
>
> Chateaubriand (2).

Si grands que vous ayez été, vous justifierez le mot célèbre :

> Après la mort, les papes deviennent papillons, et les sires deviennent cirons (3).

Quelle leçon d'humilité !



(1) *Les Chants du Crépuscule*, II, v. Hetzel.

(2) *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 165.

(3) Cité par V. Hugo, *les Travailleurs de la mer*, I, II, *ii*. Hetzel. On a attribué ce mot à Camus, évêque de Belley.

C'est ici le lieu de rappeler le passage bien connu de Shakspeare.

« *Hamlet*. A quels vils emplois nous pouvons revenir, Horatio ! Pourquoi l'imagination ne pourrait-elle pas dépister la noble poussière d'Alexandre jusqu'à la trouver bouchant la bonde d'une barrique ?

Horatio. Ce serait considérer les choses avec trop de recherche que de les considérer ainsi.

Hamlet. Non, ma foi, je n'en rabats point un *iota* ; on peut le suivre jusque-là assez simplement, et il y a de la vraisemblance à mener le raisonnement comme ceci : Alexandre mourut, Alexandre fut enterré, Alexandre retourna en poussière ; la poussière est de la terre ; avec de la terre nous faisons du ciment ; et pourquoi donc, de ce ciment en quoi il a été converti, n'aurait-on point pu boucher une barrique de bière ? L'auguste César, mort, et changé en argile, pourrait boucher un trou et arrêter le vent. Oh ! dire que cette poussière qui tenait le monde en arrêt était destinée à rapiécer un mur et à repousser le souffle de l'hiver ! » *Hamlet*, V, I. — S'il faut en croire Chateaubriand, un sort analogue faillit arriver aux cendres de Duguesclin. « Dinan montrait parmi ses antiquités le cœur de Duguesclin : poussière héroïque qui, dérobée pendant la révolution, fut au moment d'être broyée par un vitrier pour servir à faire de la peinture. » *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 190.

La mort est la séparation de celui qui part et de ceux qui restent ; là encore il y a des amertumes à subir.

Amertume pour celui qui s'en va : pour cette mère, par exemple, qui laisse ses enfants orphelins et se demande ce qu'ils vont devenir loin d'elle :

S'il est encor des pleurs dans les cieux triomphants,
C'est qu'ils tombent des yeux des enfants sans leurs mères,
Ou des mères sans leurs enfants.

Sophie Hüe (1).

Amertume aussi pour ceux qui restent :

Mourir ou survivre ! Voilà la grande loi que nous subissons.

Mme Swetchine (2).

La mort ne nous frappe pas qu'une fois : elle essaie, semble-t-il, ses forces sur nous, en nous enlevant ce que nous aimons :

Hommes, vous qui savez comprendre la douleur,
Gémir, jeter des fleurs, prier sur une tombe,
Pensez-vous quelquefois à ce que doit souffrir
Celui qui voit ainsi l'infortuné qui tombe,
Et lui tend une main qu'il ne peut plus saisir ?
Celui qui sur un lit vient pencher son front blême
Où les nuits sans sommeil ont gravé leur pâleur,
Et là, d'un œil ardent, chercher sur ce qu'il aime,
Comme un signe de vie, un signe de douleur ;
Qui, suspendant son âme à cette âme adorée,
S'attache à ce rameau qui va l'abandonner ;
Qui, maudissant le jour et sa vue abhorrée,
Sent son cœur plein de vie, et n'en peut rien donner !

Et lorsque la dernière étincelle est éteinte,
Quand il est resté là, sans espoir et sans crainte,

(1) *Les Maternelles*. Brunet.
(2) *Lettres*, t. I, p. 536. Perrin.

— Qu'il contemple ces traits, ce calme plein d'horreur,
Ces longs bras amaigris traînant hors de la couche.
Ce corps frêle et raidi, ces yeux et cette bouche
Où le néant ressemble encore à la douleur...
Il soulève une main qui retombe glacée ;
Et s'il doute, insensé ! s'il se retourne, il voit
La mort branlant la tête, et lui montrant du doigt
L'être pâle, étendu sans vie et sans pensée.

Alfred de MUSSET (1).

Et après celui-là un autre, et la mort multiplie ses coups, et plus nous allons plus nous restons seuls :

Pauvre monde, c'est ainsi qu'on le quitte, que tantôt d'un côté, tantôt de l'autre nous voyons s'en aller ceux que nous connaissons. Bientôt on se trouve seul, isolé parmi ceux qui viennent, comme ces feuilles d'une autre année qui tiennent encore à l'arbre quand celles du printemps arrivent.

Eugénie de GUÉRIN (2).

Alors on pense à la mort avec moins d'amertume, et on se met à la considérer, non plus comme une séparation mais comme une réunion.

La mort de nos amis nous enseigne à ne pas tant redouter un passage frayé par eux et que quelques-uns rendent attrayant.

Maurice DE GUÉRIN (3).

*
* *

IV. Mais ce n'est pas là la seule *consolation* de la mort. En quittant ce monde on n'y laisse pas uniquement des parents et des amis : on y laisse les ennuis, les misères dont la vie est remplie, et les bassesses des uns, et les persécutions des autres : nouvelle séparation, mais celle-ci est consolante, Un poète en a énuméré les douceurs dans un

(1) *Le Saule*, VII. *Œuvres*. Charpentier.
(2) *Lettres*, p. 122. Lecoffre.
(3) *Journal...*, p. 341. Lecoffre.

dilemme où l'on trouvera peut-être un peu d'exagération, mais aussi une grande part de vérité :

Sois fier, tu marcheras de combats en vacarmes.
Sois humble, chacun va te traiter en valet.
Sois riche, tes amis te prendront au collet.
Sois pauvre, au lieu d'amis, ce seront les gendarmes.

Sois franc, et contre toi tu donneras des armes.
Sois fin, mais prends bien garde au code, s'il te plaît !
Sois aimant, et c'est toi qui verseras des larmes ;
Sois aimé, c'est un autre — autre air, même couplet.

Sois seul, tu maudiras le néant de la vie ;
A deux, tu pleureras ta liberté ravie...
Que faire enfin pour être et ne pas avoir tort ?

Sois quelqu'un, ne sois rien, aie ou non du génie,
Sois de ceux que l'on raille ou de ceux que l'on nie,
Tu n'as qu'un seul moyen d'avoir raison : Sois mort !

Edouard PAILLERON (1).

Et puis, si la mort est chrétienne, quels trésors viennent faire oublier ceux qu'on laisse ici-bas ! Cette vérité après laquelle on soupirait, on va donc enfin la connaître et la posséder tout entière ! Voyez mourir Socrate ; Cébès, penché sur sa couche, l'interroge et recueille ses paroles :

« Dors-tu ? lui disait-il ; la mort, est-ce un sommeil ? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil !
— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres ?
— Non ; je vois un jour pur poindre dans les ténèbres. »

LAMARTINE (2).

Ce bonheur parfait dont le désir ne le quittait jamais, le juste va enfin le posséder :

On dirait que son œil, qu'éclaire l'espérance,
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord,
Au delà du tombeau sa vertu le devance,
Et, certain du réveil, le jour baisse, il s'endort !

(1) *Le Théâtre chez Madame*, Dilemme. C. Lévy.
(2) *La Mort de Socrate*. Hachette, Jouvet.

Et les astres n'ont plus d'assez pure lumière,
Et l'infini n'a plus d'assez vaste séjour,
Et les siècles divins d'assez longue carrière
Pour l'âme de celui qui n'était que poussière
Et qui n'avait qu'un jour !

LAMARTINE (1)

Ce Dieu, enfin, dont seule la possession peut nous rassasier pour une éternité, ce Dieu va se donner à l'âme du juste. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il appelle la mort de ses vœux :

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.

LAMARTINE (2).

*
* *

Et qu'on ne dise pas que ce sont là des fictions poétiques. Soit pendant leur vie, soit à leurs derniers instants, les justes ont souvent exprimé, et d'une manière éloquente, leur soif et leur ardeur de mourir. Nous en avons déjà cité des exemples (3), en voici d'autres.

Henri Perreyve, à son lit de mort, disait à son ami, l'abbé Charles Perraud : « Ah ! qu'il fait bon d'être chrétien, je ne l'ai jamais senti à ce point, tu pourras prêcher cela toute ta vie (4). »

Le P. de Ravignan disait à son tour : « Je trouve qu'on a une bien grande vertu quand on tient à la vie (5). »

(1) *Harmonies poétiques*, II, x ; cf. IV, I. Hachette, Jouvet.

(2) *L'Immortalité*. Voir aussi le *Chrétien mourant*, dans les premières *Méditations poétiques*.

(3) Voir plus haut, p. 117.

(4) Cité par Ch. Perraud, *Libre-pensée et catholicisme*, p. XXI. Chapelliez.

(5) Cité dans sa *Vie*, par le P. de Ponlevoy, t. I, p. 383. Chapelliez.

Louis Veuillot écrivait :

«.. Je l'ai vue, cette Sabine, *feue* Sabine, et tu sauras que *feu* vient de *félix*, qui veut dire *heureux* (1).

Et nous trouvons, sous la plume de deux femmes d'élite de notre siècle, des réflexions analogues :

Pauvre corps humain ! faut-il que notre âme soit là-dedans ! Aussi ne s'y plaît-elle guère, dès qu'elle vient à considérer où elle est. Oh ! le beau moment où elle en sort, où elle jouit de la vie.. du ciel, de Dieu, de l'autre monde ! Son étonnement, je pense, est semblable à celui du poussin sortant de sa coquille, s'il avait une âme.

Eugénie de GUÉRIN (2).

Shakespeare a dit : « Le bonheur, c'est de n'être pas né. » Oh ! non, pas cela, puisqu'il faut naître pour connaître et aimer Dieu. Mais le bonheur, c'est de mourir...

... Oh ! quand je mourrai, ne me regrettez pas ; car si je bénis Dieu chaque jour d'être née, c'est que, naissant, je suis assurée de mourir.

Eugénie de la FERRONNAYS (3).

*
* *

Il n'est pas donné à tout le monde de regarder la mort en face avec une telle sérénité. « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement, » a dit La Rochefoucauld (4) et trop souvent il a raison. On n'est sans peur qu'à condition d'être sans reproche, et les consciences inquiètes deviennent derrière la mort des responsabilités trop grandes pour pouvoir l'envisager sans effroi. Tel est le cas du grand nombre (5).

(1) *Correspondance*, t. II, p. 133. Palmé,

(2) *Journal*, p. 25. Lecoffre.

(3) Cité par Mme Craven, *Récit d'une sœur*, t. I, p. 446 ; II, p. 87. Perrin. Voir aussi, dans la préface de ses œuvres, le sublime chant de mort d'Ozanam

(4) *Réflexions morales*, LXVI.

(5) « Théophile Gautier se sentait pris d'angoisse toutes les fois que, pendant la nuit, il était seul ou trop éloigné pour n'être pas entendu au

Comment les justes arrivent-ils à ne plus craindre la mort, à l'aimer même? En y pensant. Ce souvenir est pour eux un préservatif contre les tentations et les défaillances : tout leur est sujet de méditation :

J'ai cousu un drap de lit. *écrit Eugénie de Guérin*, et je cousais bien des choses dans ma couture. Un drap prête bien à la réflexion : il va recouvrir tant de monde, tant de sommeils si différents ! peut-être celui de la tombe. Qui sait s'il ne sera pas mon suaire, si ces points que je fais ne seront pas décousus par les vers !

Eugénie de Guérin (1).

Habituons-nous à la pensée de la mort. Qu'elle soit le guide de nos actions ! Faisons en sorte de pouvoir dire comme le poète :

Sur trois pensers, j'en ai deux pour la mort.

Eugène Manuel (2).

Nous y perdrons peut-être un peu de plaisir, mais nous y gagnerons beaucoup de sérénité. Nous rirons moins, mais jusque dans la mort nous sourirons davantage :

Enfant, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissiez-vous, quand vous partirez,
Sourire, alors que l'on vous pleure !

Eugène Manuel (3)

premier appel. L'obscurité lui était pénible. Il lui semblait qu'à travers l'ombre la mort le guettait et allait le saisir. L'idée de la mort ne le laissait pas tranquille ; ce que l'on devait trouver après la vie l'inquiétait... Il m'a raconté qu'étant un jour couché et endormi à Grenade, dans une des salles de l'Alhambra, il s'était réveillé et s'était dit : « Une heure viendra où tu seras étendu comme te voilà et où tu ne te relèveras plus. » Il ajoutait : « Depuis cet instant, je ne me suis plus amusé. » Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II.

(1) *Journal*, p. 123. Lecoffre.

(2) *Pages intimes*, Proportion. C. Lévy.

(3) *Ibid.*, le Commencement et la fin.

ARTICLE II

L'IMMORTALITÉ

Avec l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme est une des vérités les plus attaquées par les matérialistes contemporains. L'un d'eux a osé écrire : « La meilleure chose, la plus utile que l'homme puisse laisser de lui-même en mourant, c'est une plus grande quantité de phosphate de chaux, de sels rares et féconds, destinés à former une plus riche association de molécules et, par là, à augmenter le bien-être du genre humain (1). »

Ainsi, au christianisme qui nous dit : La vie sert à préparer l'éternité, — le matérialisme répond : La vie sert à préparer des phosphates !

Contre cette odieuse doctrine il faut proclamer bien haut le dogme de l'immortalité de l'âme ; et voici comment nous procéderons, à l'aide d'un raisonnement qui nous paraît bien simple :

Si l'âme pouvait être anéantie, ce ne serait pas d'elle-même : elle est en effet spirituelle, nous l'avons vu (2), elle est d'une simplicité parfaite, et n'a rien en elle de ce qui peut amener la mort. Si donc elle devait mourir, ce ne pourrait être qu'à la suite d'une intervention spéciale de Dieu, la frappant de mort malgré sa nature immortelle.

Cela, Dieu le peut-il faire ? Non, car ce serait contraire, et nous l'allons prouver, à sa sagesse, à sa justice et à sa véracité.

* * *

(1) Louis Büchner, *Force et matière.*

(2) Voir plus haut, page 111.

I. Dieu est *sage*, c'est-à-dire que l'ordre règne dans ses œuvres, qu'il a proportionné les forces de ses créatures au but qu'il leur donnait à atteindre, et qu'il a mis entre toutes une gradation parfaite.

En vertu de cette gradation, l'homme occupe dans la nature visible la première place, car, s'il appartient à cette nature par son corps, il s'élève au-dessus d'elle par son âme.

Or il est un fait certain, c'est que, dans la matière, rien ne se perd, qu'aucun atôme ne disparaît, qu'il y a une foule de changements mais point d'anéantissement :

> Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
>
> LAMARTINE (1).

La fin du monde, elle-même, n'en sera réellement que la transformation : « Il y aura, dit l'Ecriture, de nouveaux cieux et une nouvelle terre. »

Si la matière ne périt point, l'âme pourra-t-elle périr? Ce qui est supérieur en nature sera-t-il inférieur en destinée? Le supposer, « promettre le néant à l'âme, la rendre inférieure aux molécules du monde visible qui se transforment et ne disparaissent jamais (2), » ce serait nier la sagesse du Créateur.

> Quoi, nous croirions à l'immortalité de la matière, et non à l'éternité de cette intelligence qui sert à régler nos jugements sur la matière elle-même!
>
> SAINTINE (3).

Non, ce n'est pas possible! Si le moindre élément de matière est immortel, l'âme, c'est-à-dire l'intelligence, c'est-à-dire la vertu, l'âme ne peut périr!

> Non, non; pour éclairer trois pas sur la poussière
> Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,

(1) *Méditations poétiques*, la Prière. Hachette, Jouvet.
(2) Maxime Du Camp, *Revue des Deux-Mondes*.
(3) *Picciola*, III, VIII. Hachette.

Cette âme au long regard, à l'héroïque effort!
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort!

LAMARTINE (1).



II. La *justice* de Dieu exige que le mal soit puni et la vertu récompensée :

Je crois absolument, *dit Alphonse Daudet*, à la formule du « tout se paye (2). »

On ne prétendra pas que cette rémunération des œuvres ait la terre pour théâtre. On ne dira pas que la richesse accompagne toujours la vertu, et la pauvreté le vice : il y a une portion notable de l'humanité, parmi laquelle les justes ne manquent pas, et qui est pauvre, malheureuse et triste :

A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à traîner, les fardeaux à porter.

V. HUGO (3).

La seule vue de ce qui se passe en ce monde doit faire soupçonner au philosophe l'existence d'un autre. Voyons, se dira-t-il,

Voyons si la vertu n'est qu'une sainte erreur,
L'espérance un dé faux qui trompe la douleur,
Et si, dans cette lutte où son regard m'anime,
Le Dieu serait ingrat quand l'homme est magnanime.

LAMARTINE (4).

Et les yeux du sage se portent vers le ciel. Il y voit le Juste, la Justice même, et aussitôt il est rassuré : si ce monde ne suffit pas à la rémunération, c'est qu'il en est un autre :

(1) *Harmonies poétiques*, III, VII. Hachette, Jouvet.
(2) *La Lutte pour la vie*, préface. C. Lévy.
(3) *Claude Gueux*, fin. Hetzel.
(4) *Harmonies poétiques*. Hachette, Jouvet.

Et maintenant, dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez le paradis, contrepoids magnifique! Vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi riche que la part du riche. C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire.

V. HUGO (1).

Quel crime n'est-ce donc pas que de prétendre enlever l'autre vie à ceux qui souffrent en celle-ci! « Dans les pays arides et plats, le ciel console de la terre (2). » Que deviendront les malheureux, s'ils ne peuvent même plus regarder là-haut?

Lorsque autrefois l'oppresseur disait : « A moi la terre! — A moi le ciel! » répondait l'opprimé. A présent que répondra-t-il?

A. DE MUSSET (3).

Et de fait, à mesure qu'on enlève aux hommes la croyance à la vie future, leurs forces s'en vont, leurs caractères s'abaissent, leur corps même semble se déprimer.

Plus nous allons, plus l'espèce humaine *se voûte*.

Le regard de l'homme s'abaisse vers la terre, son front se penche sur la boue,

L'idéal n'est plus en haut. Pourquoi regarder encore un ciel auquel on ne croit plus?

Aurélien SCHOLL (4).

Et croit-on que la société ait à y gagner? Traverserait-elle les crises où nous sommes, si le peuple croyait pratiquement à la vie future? Nous avons insisté déjà sur ce point (5) et nous ne voulons plus nous y appesantir. Qu'il nous suffise de citer ces éloquentes paroles :

« Il n'y a aucun profit pour la paix sociale à détacher les

(1) *Claude Gueux*, fin. Hetzel. Nous avons réuni, dans *Victor Hugo apologiste*, p. 183-186, les principaux arguments du poète en faveur de la vie future.

(2) Valyère, *Heures grises*. Ollendorff.

(3) *La Confession d'un enfant du siècle*, I, II. Charpentier.

(4) *L'Esprit du boulevard*, p. 62. Havard.

(5) V. plus haut, p. 162-163.

hommes des perspectives de la vie future et à les renfermer exclusivement dans les préoccupations et les convoitises de ce monde. Je me rappelle avoir lu sur une tombe du moyen âge une épitaphe latine où une belle et touchante pensée se cachait sous une sorte de jeu de mots : « J'ai voulu le ciel et non la terre. *Non solum, sed cœlum.* » Aujourd'hui, au nom d'une logique inexorable, ceux qui travaillent, qui souffrent, et qui ne croient plus à rien retournent cette parole. La menace aux lèvres, souvent les armes à la main, ils disent : « Le ciel est vide, qu'on nous donne la terre, et si on nous la refuse, nous la prendrons. *Non cœlum, sed solum* (1). »

Caveant consules! le remède à ce mal est unique : n'empêchez pas la foi de faire son œuvre, et d'adoucir les amertumes du présent par les espérances de l'avenir.

*
* *

III. Dieu ne serait pas *vrai,* si l'âme n'était pas immortelle.

L'homme, nous l'avons vu (2), a la soif de l'immortalité; bien plus, il en a la conviction. Que signifie la prière pour les morts, sans la foi à la vie future? Et sans elle, que signifie le culte des tombeaux, si cher à notre piété?

Là par un charme invincible, la vie est attachée à la mort; là, la nature humaine se montre supérieure au reste de la création, et déclare ses hautes destinées. La bête connaît-elle le cercueil et s'inquiète-t-elle de ses cendres? Que lui font les ossements de son père? ou plutôt sait-elle quel est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés? D'où nous vient donc la puissante idée que nous avons du trépas? Quelques grains de poussière mériteraient-ils nos hommages? Non, sans doute : nous respectons les cendres de nos ancêtres, parce qu'une voix

(1) Mgr Perraud, *Réponse au discours de réception de M. Victor Duruy l'Académie française*, 18 juin 1885.

(2) Voir plus haut, p. 143 et suivantes.

nous dit que tout n'est pas éteint en eux. Et c'est cette voix qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre : tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse.

CHATEAUBRIAND (1).

Je cherche, dit un poète matérialiste,

Je cherche à croire sans effroi
Que, ta vie et ta chair ayant rompu leur trame,
Aujourd'hui, morte aimée, il n'est plus rien de toi.
Je ne puis, je subis des preuves que j'ignore.
S'il ne restait plus rien pour m'entendre en ce lieu,
Même après mainte année, y reviendrais-je encore
Répéter au néant un inutile adieu?
Serais-je épouvanté de te laisser sous terre?
Et, navré de partir, sans pouvoir t'assister
Dans la nuit formidable où tu gis solitaire,
Penserais-je à fleurir l'ombre où tu dois rester?

SULLY-PRUDHOMME (2).

Mais s'il est un moment où cette foi à l'immortalité s'affirme avec le plus d'énergie, c'est celui où l'on vient de perdre un être chéri : c'est à l'instant où l'âme est partie et où le corps va partir à son tour. Alors interrogez ceux qui restent, ou, devant la dépouille du bien-aimé, affirmez-leur qu'ils ne le reverront plus ! Vous verrez ce qu'ils vous répondront.

Edmond de Goncourt écrivait après la mort de son frère :

En dépit de tout ce que mes yeux voient, de tout ce que mes sens touchent de l'affreuse réalité, l'idée de la séparation éternelle ne peut s'asseoir dans ma cervelle. L'impitoyable « Jamais » ne peut faire partie fermement de ma pensée.

E. de GONCOURT (3).

(1) *Génie du christianisme*, I, VI, *III*.
(2) *Les Vaines Tendresses*, Sur la mort. Lemerre.
(3) *Journal*, 22 juin 1870. Charpentier.

Ah! ceux qui croient que tout meurt avec le corps, ceux-là n'ont donc jamais rien enseveli, rien perdu! Croire devant une tombe que tout est là, tout entier, à jamais, le père, la mère, l'enfant, l'être chéri, la femme aimée, cela me paraît une sorte de monstruosité. S'il est un lieu où il est cent fois plus impossible de croire à la mort qu'à la vie, à la séparation, à la fin éternelle, qu'à l'éternelle survivance, qu'à la nécessaire réunion de tout ce qui a été uni ici-bas, c'est celui où dans la terre fraîchement remuée vient de disparaître tout ce qu'on a aimé. Il n'y a de morts que pour les cœurs sans mémoire, que là où le souvenir se tait, et le mort, alors, c'est celui qui croit vivre, celui qui a oublié... La fin des âmes, non, ce n'est pas possible...

STAHL (1).

*
* *

La croyance à la vie future est un fait aussi certain qu'universel. Qui a mis en nous cette aspiration et cette certitude? Ce ne peut être que Dieu, et c'est ici qu'intervient sa véracité. Personne ne doutera qu'il puisse réaliser nos espérances :

La pensée de l'homme irait-elle plus loin que la puissance de Dieu?

SAINTINE (2).

Dès lors, sous peine de nous avoir trompés, Dieu est tenu de nous donner l'immortalité : l'assurance qu'il a mise en nous est une promesse qu'il est obligé de tenir.

C'est la vérité que faisait entendre Lamartine devant la tombe ouverte d'Aimé Martin :

Si la tombe devait tromper les espérances de l'homme de bien, aucun mourant n'eût été plus déçu que lui par le néant. Mais Celui qui ne trompe pas l'instinct d'un moucheron ne trompera pas le pressentiment du juste.

LAMARTINE.

(1) *Bonnes fortunes parisiennes*, Max Rigault, XIX. Hetzel.
(2) *Picciola*, III, VIII. Tout ce chapitre est un plaidoyer en faveur de l'immortalité de l'âme.

Et c'est ainsi que Dieu, étant vrai, juste et sage, se doit à lui-même de garder notre âme immortelle.

*
* *

IV. Il nous reste, pour terminer ce sujet, à grouper, comme nous l'avons fait déjà pour d'autres matières importantes, divers témoignages en faveur de l'immortalité de l'âme, empruntés aux écrivains de ce siècle.

Madame Ackermann :

Ses *Poésies philosophiques* ne sont qu'un long blasphème contre Dieu, et même, dit M. Caro, « elle le répudie avec trop de haine pour ne pas y croire un peu. On n'injurie ainsi que ce qu'on est habitué à craindre et ce qu'on redoute encore (1). » La vie future est niée aussi bien que Dieu par Madame Ackermann. Mais tout à coup, « subissant des preuves qu'elle ignore (2), » elle rend le témoignage d'une âme naturellement chrétienne et elle fait, elle aussi, son acte de foi à l'immortalité.

Est-il vrai, se demande-t-elle, que la mort nous ravisse pour jamais ceux que nous aimions sur la terre?

Sous le voile léger de la beauté mortelle,
Trouver l'âme qu'on cherche et qui pour nous éclôt,
Le temps de l'entrevoir, de s'écrier : C'est elle!
Et la perdre aussitôt,

Et la perdre à jamais. Cette seule pensée
Change en spectre à nos yeux l'image de l'Amour.
Quoi! ces vœux infinis, cette ardeur insensée,
Pour un être d'un jour!

Et toi, serais-tu donc à ce point sans entrailles,
Grand Dieu qui dois d'en haut tout entendre et tout voir,
Que tant d'adieux navrants et tant de funérailles
Ne puissent t'émouvoir,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1874.
(2) Sully-Prudhomme. Voir p. 274.

Qu'à cette tombe obscure où tu nous fais descendre
Tu dises : Garde-les; leurs cris sont superflus;
Amèrement en vain l'on pleure sur leur cendre;
Tu ne les rendras plus!

Mais non, Dieu qu'on dit bon, tu permets qu'on espère;
Unir pour séparer, ce n'est point ton dessein.
Tout ce qui s'est aimé, fût-ce un jour, sur la terre,
Va s'aimer dans ton sein (1).

Albert Delpit :

Une femme du peuple est à la recherche de son mar qu'elle croit tué dans une bataille :

... Machinalement, elle croisa les mains, et pria. La prière naïve, éplorée et sincère de l'enfant du peuple, qui ne croit pas que tout est fini quand c'est fini, et qui demande quelque chose de meilleur à quelqu'un de plus grand (2).

Alexandre Dumas père :

Notre vie, ici-bas, ami, n'est qu'un chemin;
La joie ou la douleur nous y prend par la main,
Et nous conduit au bout, où nous attend la tombe;
Notre corps, fatigué, de tout son poids y tombe;
Mais l'âme, toujours jeune, à sa source revient,
Et de l'éternité tout à coup se souvient!... (3).

Alexandre Dumas fils :

La mort ne m'intimide pas. Il y a en moi, j'en suis certain, quelque chose sur quoi elle n'a pas de prise, et qu'elle est seulement chargée de dégager avec ou sans secousse, peu importe, de la matière qui l'enferme, et de porter dans un autre milieu (4),

Erckmann-Chatrian :

Le curé d'un village est allé, assisté du maître d'école,

(1) *Poésies philosophiques*, l'Amour et la Mort. Lemerre.
(2) *Mademoiselle de Bressier*, I, II. Ollendorf.
(3) *Christine*, V, II. C. Lévy.
(4) *L'Affaire Clémenceau*, XIV. C. Lévy.

porter les derniers sacrements à un bûcheron tombé du haut d'un arbre et dangereusement blessé. Nous marchions, raconte le maître d'école,

Nous marchions en allongeant le pas. Les vieilles gens du village, au bruit de la sonnette, venaient aux fenêtres et récitaient la prière. Une fois sur la côte, dans le petit sentier sablonneux qui monte à travers la bruyère, la grande chaleur du jour nous força de ralentir notre marche. Personne ne parlait, mais combien de pensées vous viennent en songeant à la mort, et comme on s'écrie en soi-même :

« Mon Dieu, que l'homme est peu de chose!... Ces millions d'êtres qui bourdonnent autour de nous, toute cette poussière connaît les joies de la vie, et le pauvre malheureux, notre semblable, est là-bas, étendu sans espoir de se relever... Que serions-nous donc de plus que le dernier des insectes, si la vie éternelle ne nous avait pas été promise? (1) »

Octave Feuillet :

Extrait d'une lettre écrite après la mort d'une personne aimée :

Dieu entend ma prière ardente, éplorée! Il faut que je le croie, mon ami. Oui, pour ne pas céder en ce moment à quelque tentation de désespoir, il faut que je croie fermement à un Dieu qui nous aime, qui voit d'un œil attendri les déchirements de nos faibles cœurs..., qui daignera, un jour, de sa main paternelle, refaire les nœuds brisés par la cruelle mort!... Ah! devant la dépouille inanimée d'un être adoré, quel cœur assez desséché, quel cerveau assez flétri par le doute pour ne pas repousser à jamais l'odieuse pensée que ces mots sacrés : Dieu, justice, amour, immortalité, ne sont que de vaines syllabes qui n'ont point de sens! (2).

Lamennais:

Rosin, auteur dramatique, entrait à Saint-Eustache de Paris et se croisait avec Lamennais, sortant derrière un con-

(1) *Les Rantzau*, III. Hetzel.
(2) *La Petite Comtesse*, VIII. C. Lévy.

voi qui prenait le chemin du Père-Lachaise : « Eh bien, dit Rosin, s'adressant à Lamennais, voilà donc où tout finit!... — Dites plutôt, riposta Lamennais, dites plutôt que c'est là où tout commence (1). »

Victor de LAPRADE :

THRASÉAS, *s'entretenant à l'écart avec Démétrius* :

Donc, toute mort engendre une vie après elle :
Deux parts se font de nous dont l'une est immortelle ;
Repris et ravivé par l'immense univers,
Le corps va refleurir en mille êtres divers,
Et l'esprit, revêtu de sa forme suprême,
Reste avec la beauté qu'il s'est faite à lui-même (2),

LECONTE DE LISLE :

C'est un ennemi déclaré des dogmes chrétiens (3). Il ne croit à rien, ni au Christ, ni à la vie future. Et pourtant, malgré lui, son immortalité l'inquiète et le harcèle.

Il vient de citer l'Ecclésiaste à la façon dont on le cite aujourd'hui dans le monde de la critique rationaliste, en en faisant un matérialiste et un épicurien; mais il ajoute aussitôt :

(1) Cité par Mgr Ricard, *Lamennais*, XIII. Plon et Nourrit.

(2) *Tribuns et Courtisans*, le Procès de Thraséas, III, I. Lemerre.

(3) Ajoutons qu'il ignore, et par suite, qu'il défigure étrangement les dogmes qu'il attaque. C'est ainsi qu'il met en enfer les enfants morts sans baptême et qu'il nous les montre torturés

Epouvantablement,
Parce qu'ils étaient morts avant le sacrement.

Or, l'enseignement de la théologie est que ces enfants sont dans les limbes où ils sont heureux d'une joie purement naturelle.

C'est ainsi encore que le poète nous montre les élus contemplant les supplices des damnés, s'en faisant un plaisir et

Jouissant d'autant plus de leur bonheur sublime
Que plus d'horreur montait de l'exécrable abîme.

Avec ces fantaisies, on peut composer des *Poème tragiques*, mais est-il besoin de dire que l'Eglise n'a jamais enseigné ces monstruosités?

Vieil amant du soleil qui gémissais ainsi,
L'irrévocable mort est un mensonge aussi.
Heureux qui d'un seul bond s'engloutirait en elle !
Moi, toujours, à jamais, j'écoute, épouvanté,
Dans l'ivresse et l'horreur de l'immortalité,
Le long rugissement de la vie éternelle (1).

Eugène Manuel :

Il raconte l'assistance qu'il a prêtée, en compagnie de son père, à un ami mourant. Un soir, dit-il à son père,

Un soir, près d'un lit de souffrance,
Nous avons tous les deux pleuré, rappelle-toi ! —
Nuit lugubre ! froide veillée !
Tu marchais d'un pas grave et lent ;
Je pressais la vitre mouillée,
Afin d'y rafraîchir un peu mon front brûlant.

Tu songeais à ce corps débile,
Méconnaissable à tous les yeux,
A l'ami gisant immobile,
Le regard déjà terne et tourné vers les cieux ;

Déjà tu voyais se dissoudre
Chaque élément mal retenu ;
La poudre aspirer à la poudre,
Dans le dédale obscur d'un travail inconnu.

Mais moi, je pensais à cette âme,
Douce et bonne, et qui nous laissait ;
J'écoutais la voix qui réclame
Contre l'horrible adieu que mon cœur repoussait ;

En un moment tous les systèmes,
Tous les dogmes s'offraient à moi ;
J'allais, posant tous les dilemmes,
Du croyant sans lumière (!) au sceptique sans foi ;

Puis, je m'assis au chevet sombre ;
Et quand vint l'instant redouté
Où l'être cher mourait dans l'ombre,
Je regardai sa face ; et je n'ai plus douté (2).

(1) *Poèmes barbares*, l'Ecclésiaste. Lemerre.
(2) *Pages intimes*, la Veillée du Médecin. C. Lévy.

Alfred de Musset :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir (1).

Henri Rabusson :

Le héros d'un de ses romans, *Un homme d'aujourd'hui*, Fabien, vient d'apprendre la mort subite de sa mère. Il accourt, et il trouve auprès de la morte sa fiancée, Marie-Thérèse. Fabien s'écrie :

— ... Dire qu'elle est morte comme cela, si vite, si seule !... Et maintenant, plus rien d'elle, jamais !

— Si, quand vous le voudrez, vous la sentirez près de vous.. Vous ne doutez pas qu'elle ne vive ailleurs ?

Fabien eut un geste de scepticisme attristé..

— Ah ! je vous plains doublement, alors... Mais comment douter, dans ces cas surtout de brusque disparition ? Tout ce qui était elle n'est pas là. Où donc est ce qu'on ne voit plus ? Par

(1) *Lettre à Lamartine, Œuvres*. Charpentier.

quel prodige et quelle contradiction de la nature la personnalité morale, ce qu'il y a de plus essentiel et de plus compliqué dans l'être, serait-il seul à s'évanouir d'un coup, quand nous voyons le reste s'en aller peu à peu, se désagréger par degré ? Car nous savons où va le corps, ce qu'il devient, et que pas une parcelle n'en est anéantie... Il y aurait là je ne sais quel ridicule et brutal escamotage d'une âme, d'une personne, sans transition, sans métamorphose...

Quoique parlant à voix basse, elle s'exprimait avec une chaleur d'indignation, comme si elle eût plaidé la cause de la morte (1).

Victorien Sardou :

Nous avons dit que le besoin de se revoir entretient en nous la foi à l'immortalité. Dans une de ses comédies, Victorien Sardou met plaisamment en scène un matérialiste, dont les convictions sont nées du besoin « de ne plus se revoir. »

Hier, à dix heures, enterrement civil de la citoyenne Lamouraille... Son mari a fait sur sa tombe un discours, inspiré par le plus pur matérialisme, exprimant l'ardente conviction qu'il ne reverrait plus, nulle part, la compagne de sa vie!... Cette touchante profession de foi a vivement ému l'assistance (2).

Sully-Prudhomme :

La tombe ferme un œil pour en ouvrir un autre
Sur un astre meilleur (3).

Nous avons réservé pour terminer et couronner cet article l'admirable strophe de Lamartine :

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,

(1) *Un homme d'aujourd'hui*, IX. C. Lévy.
(2) *Rabagas*. C. Lévy.
(3) *Le Bonheur*, I, I. Lemerre.

Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

ARTICLE III

LE DISCERNEMENT DES AMES

L'éternité est pour tous, mais elle n'est pas la même pour tous. Il est impossible que les bons et les justes soient confondus dans une semblable destinée, la justice ne le permet pas.

Il faut donc qu'il y ait là-haut un discernement des âmes, et il commence dès l'instant de la mort; à peine l'âme a-t-elle quitté la terre qu'elle se trouve en présence de Dieu, pour subir son *jugement*. Nul n'y échappe, ni grand ni petit, ni juste ni pécheur :

Qu'on monte ou qu'on descende, on va toujours à Dieu.
Victor Hugo (1).

L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un des sceptres, l'autre des fers.
Lamartine (2).

Rien de ce que nous avons fait n'échappera à ce procès redoutable; de nos pensées les plus secrètes il nous sera demandé compte :

Où vont nos idées ? Elles vont dans la mémoire de Dieu.
Joubert (3).

(1) *La légende des siècles*, le Travail des captifs. Hetzel.
(2) *Nouvelles méditations poétiques*, VII. Hachette, Jouvet.
(3) *Pensées*.

En vain chercherons-nous de vaines excuses à nos défaillances; nous serons en présence de Celui qui sait de quel limon il nous a pétris, mais qui sait aussi ce qu'il a fait pour nous, les grâces qu'il nous a données, la valeur du sang qu'il a répandu pour notre salut, ce qu'il attendait de nous en échange de ses bienfaits.

Lorsque le divin juge nous fera comparaître devant notre conscience à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse, ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : « Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable: » il nous dira : « J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité: dans l'une était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute; mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté? Vous aviez une intelligence pour voir, une conscience pour choisir; vous deviez mettre ce grain de sable dans l'une ou dans l'autre; vous ne l'avez mis nulle part. Que le vent l'emporte! il n'a servi ni à vous ni à vos frères. »

LAMARTINE (1).

Tel sera ce jugement, après lequel s'ouvrira pour l'âme une de ces trois demeures, celle-ci provisoire, celles-là définitives: le purgatoire, le ciel ou l'enfer.

*
* *

Le jugement particulier aura sa confirmation et sa promulgation solennelle dans le jugement général, dont la date est fixée à la *fin du monde*. Car le monde finira, et les signes de sa chute ont été annoncés par Jésus-Christ.

« *Les astres tomberont du ciel.* »

... Un jour, il faudra que l'étoile aussi tombe.
L'étoile voit neiger les âmes dans la tombe,
L'âme verra neiger les astres dans les cieux.

VICTOR HUGO (2).

(1) *Recueillements poétiques*, lettre-préface. Hachette, Jouvet.
(2) *Les Contemplations*, III, xxx. Hetzel.

« *Le soleil ne donnera plus sa lumière* »,

Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
Lui-même, à ce grand deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu, comme nous devant lui !

BÉRANGER (1).

Toute vie disparaîtra de la surface de la terre; c'est ainsi que le poète la voit par avance à son dernier jour :

La vie, en remontant à sa source suprême,
La vie avait quitté jusqu'aux éléments même;
Le dernier des vivants, dont son souffle avait fui,
Etait mort; et la terre était morte avec lui,
Morte avec tous ses fruits, morte avec tout leur germe,
Morte avec chaque loi que chaque règne enferme,
Morte avec tous ses bruits et tous ses monuments,
Avec tous ses instincts et tous ses sentiments;
Morte avec tous ses feux éteints dans ses abîmes,
Morte avec ses vapeurs retombant de ses cimes,
Morte avec tous ses vents; et son silence seul
L'enveloppait partout comme un morne linceul.

LAMARTINE (2).

*
* *

C'est alors que, tout étant fini, l'homme recommencera;

C'est alors que, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix.

LAMARTINE (3).

A cet ordre céleste, les morts se réveilleront; on entendra

Ces millions de morts, moisson du Fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres comme
Le grain dans le sillon.

Victor HUGO (4)

(1) *Méditation sur les révolutions des empires.*
(2) *Harmonies poétiques*, IV, VII. Hachette, Jouvet.
(3) *Nouvelles méditations poétiques*, le Crucifix. Hachette, Jouvet.
(4) *Les Feuilles d'automne*, VI. Hetzel.

Les âmes rentreront en possession de leurs corps, transfigurés il est vrai, du moins pour les justes :

Vous êtes revêtu de la forme plus pure
Que prend l'homme là-haut quand son corps y renaît,
Mais sous ce vêtement, quoiqu'il vous transfigure,
Vous êtes bien le même et l'on vous reconnaît.

Victor de LAPRADE (1).

Nul n'échappera à cette résurrection : si cachés, si réduits, si pulvérisés que soient les corps, les âmes sauront les retrouver :

Tout ce qu'a dévoré, tout ce qu'a submergé
L'onde, qui ronge encore après qu'elle a rongé
Avec ses dents toujours entières ;
Tout ce que ton flot noir ballotte dans ses plis,
Tout ce qui dort, bercé d'un éternel roulis,
Dans tes liquides cimetières :
Voilà quel formidable et lugubre tableau
Apparaîtra, le jour où les voiles de l'eau
Seront repliés par Dieu même ;
Quand la mer, quand le sol, fouillés jusques au fond,
Rendront ce qu'engloutit un néant si profond,
Partout où le trépas nous sème.

Joseph AUTRAN (2).

Et qu'on ne dise pas qu'une telle chose dépasse le pouvoir de Dieu ! Voyez ce que peut faire l'homme :

« On amoncelle sur une table les os vermoulus et mêlés de cent animaux antédiluviens trouvés dans les carrières de Paris. Georges Cuvier les trie, les compare, les rajuste, les réédifie ; puis, sur toutes ces charpentes, il met des semblants de chairs, de peaux, des écailles, des plumes, des poils... Et les monstres sont vus tels que jadis, entiers, debout, presque vivants...

« Un homme a fait cela, une créature bornée d'intelligence

(1) *Odes et Poèmes*, Adieu sur la montagne. Lemerre.
(2) *Les poèmes de la mer*, le Fond de l'océan. C. Lévy.

et de force... Et la toute-puissance de Dieu, au jour de la résurrection universelle, n'en ferait pas autant (1)? »

Qu'on ne dise pas non plus : A quoi bon la résurrection des corps? Nous répondrions avec le catéchisme : « Les corps ressusciteront parce qu'il est juste que l'homme soit récompensé ou puni dans son corps aussi bien que dans son âme, puisque l'un et l'autre ont pris part à ses bonnes ou à ses mauvaises actions. »

*
* *

Après la résurrection, les grandes assises de la divinité et de l'humanité, le *jugement général.*

Le Fils de l'homme apparaît sur les nuées ; les puissances de l'enfer remontent du fond de l'abîme pour assister au dernier arrêt prononcé sur les siècles.

CHATEAUBRIAND (2).

Dieu *nous* dénombrera d'une voix solennelle,
Les rois se courberont sous le vent de son aile (3)...
Pâles, les morts viendront pour regarder leurs œuvres.
Ceux qui firent le mal le poids d'une fourmi
Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami;
Ceux qui firent le bien ce que pèse une mouche
Le verront, et Satan leur sera moins farouche.

Victor HUGO (4).

Enfin la sentence irrévocable est prononcée :

Les boucs et les brebis sont séparés ; les méchants s'enfoncent dans le gouffre ; les justes montent dans les cieux ; Dieu rentre dans son repos, et partout règne l'éternité.

CHATEAUBRIAND (5).

*
* *

(1) J. Roux, *Nouvelles pensées*, X, III. Lemerre.
(2) *Génie du Christianisme,* I, VI, *vi.*
(3) Victor Hugo, *Odes*, III, I, *iii.* Hetzel.
(4) *La Légende des siècles,* Verset du Khoran. Hetzel.
(5) *Op. cit.*, *ibid.*

Il nous reste à jeter un regard sur les demeures éternelles, l'enfer, le ciel, et sur le vestibule du ciel, le purgatoire. Quant aux limbes, séjour des enfants morts sans baptême, nous nous contenterons de citer cette pièce, où Casimir Delavigne a fort bien caractérisé, par les paroles et par le rhytme, l'état intermédiaire de ces âmes, qui n'ont ni la douleur ni le bonheur parfait (1).

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire :
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure...

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,

(1) Voir plus haut, p. 279, note 3.

Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.

Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.

Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire...

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles.

Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

C. Delavigne (1).

ARTICLE IV.

L'ENFER

I. *L'enfer existe*, et, ce qui revient au même, il est éternel.

Nous en voyons la preuve, non seulement dans l'enseignement de l'Eglise que nous n'avons pas à développer ici, non seulement dans l'unanimité de la tradition chrétienne et même païenne, mais dans des raisons que nous ne pouvons exposer que brièvement, et qui nous font

(1) *Derniers chants*, Un miracle, II. F. Didot.

comprendre pourquoi l'enfer s'impose, même au Dieu de miséricorde.



Et tout d'abord, il y a une différence essentielle entre le bien et le mal. Or, nous le demandons, où serait cette différence, si tous deux devaient finalement avoir la même sanction ? « Voilà un être vicieux, débauché, révolté contre Dieu, obstiné et opiniâtre jusqu'au bout dans sa révolte ; voilà une vierge, pure, chaste, dévouée au bien, opiniâtre jusqu'au bout dans son dévouement (1) ; » et il faudra, bon gré mal gré, que tous deux arrivent à la même demeure ! — Mais l'un, dira-t-on, y parviendra moins vite que l'autre.— Peu importe, on pourra en conclure : « Les éléments du bien et du mal n'étaient donc pas radicalement, essentiellement opposés, puisqu'ils ont produit les mêmes faits et abouti aux mêmes résultats ! (2) »

Et ce ne serait pas seulement la confusion du bien et du mal, ce serait le triomphe définitif du mal sur le bien. On pourrait voir des scélérats obstinés poursuivre Dieu de leurs injures, le blasphémer jusque dans la mort et lui dire en ricanant : « Je suis plus fort que toi, puisque, malgré mes insultes, tu seras finalement obligé de m'ouvrir ton paradis. » Ce n'est pas possible, et voilà pourquoi

> L'enfer, hélas ! ne peut s'éteindre !
>
> V. Hugo (3).

Autre motif : l'enfer est éternel, parce que le péché lui-même est éternel.

(1) Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. v, XV, I. Poussielgue.

(2) *Ibid.*

(3) *Ballades*, XIII. Hetzel.

Telles la mort a pris les âmes, telles elle les laisse, éternellement justes ou éternellement coupables. De même que les premières ne peuvent plus déchoir, les secondes ne peuvent plus avoir un repentir animé par l'amour de Dieu. Si elles l'avaient un instant, l'enfer serait fini :

Si je pouvais aimer seulement une minute, *dit Satan*, je sens que je remonterais au ciel.

Théophile GAUTIER (1).

Mais à jamais ces âmes sont rebelles, et obstinément elles se tiennent

Plus loin que le pardon de Dieu.

V. HUGO (2).

C'est l'idée qu'a cherché à rendre Maurice Rollinat dans une pièce qu'il a intitulée *l'Impuissance de Dieu*, et où le fond de la pensée reste vrai, sans que tous les détails soient d'une rigoureuse exactitude théologique.

Dieu voudrait sauver Lucifer
Qui brûle, depuis tant d'années,
Au milieu des flammes damnées
De son épouvantable Enfer.

Mais l'Archange hautain et fier
Ne tend pas ses mains calcinées :
Dieu voudrait sauver Lucifer
Qui brûle depuis tant d'années.

En vain sur son trône de fer,
Satan garde encore, obstinées,
Ses révoltes impardonnées
Et triomphe d'avoir souffert,
Dieu voudrait sauver Lucifer !

Maurice ROLLINAT (3).



(1) *Une Larme du diable*, IX. Librairie nouvelle.
(2) *Torquemada*, Prologue, sc. VI. Hetzel.
(3) *Les Névroses*, l'Impuissance de Dieu. Charpentier.

On dit quelquefois : « Mais pourquoi Dieu, au lieu de laisser aller les coupables en enfer, ne les condamne-t-il pas à l'anéantissement ? Ils seraient ainsi privés du ciel sans être soumis aux supplices de la damnation éternelle. »

Ce n'est pas à nous de juger la justice de Dieu. Toutefois, l'on peut dire que l'anéantissement des âmes pécheresses serait contraire à la sagesse divine. Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? pour le ciel. Eh bien, sans l'enfer, le ciel serait vide. Si la crainte d'un châtiment éternel ne suffit pas à retenir tant d'âmes loin du péché, que serait-ce si cette crainte n'existait pas ? Les hommes sont ainsi faibles et lâches, qu'ils préfèreraient les jouissances trompeuses et passagères d'ici-bas à la félicité céleste, et qu'ils se résigneraient facilement au néant après une vie passée sur terre le plus commodément possible.

Et de fait, que disent les pécheurs pour se rassurer et s'endormir ? Précisément qu'il n'y a point d'enfer et qu'après leur mort le pire qui puisse leur arriver sera d'être anéantis.

Si donc il y a des justes sur la terre, si aux dernières heures de la vie il y a des retours à Dieu, le dogme de l'enfer y contribue largement :

Au dernier moment, l'enfer se révèle à l'âme perverse qui a rêvé le néant. Elle frappe avec inquiétude sur la sombre porte de la mort, et ce n'est pas le vide qui lui répond.

V. Hugo (1).

On connaît l'histoire du solitaire Martinien. Il va succomber à une tentation et pécher gravement ;

Tout à coup, des branchettes de laurier rose et des feuilles sèches de palmier, recueillies pour faire bouillir sa marmite, embarrassent les pieds de l'anachorète. Martinien se baisse pour se débarrasser de ces entraves. Mais, ô miracle ! les lau-

(1) *Han d'Islande*, L. Hetzel.

riers roses, les palmiers prennent feu brusquement. Martinien revient à lui, et... il plonge ses jambes dans les flammes jusqu'aux genoux.

— Que faites-vous là, mon père ? s'écrie Zoé.

— Je veux voir, répond-il, comment je supporterais les feux de l'Enfer, moi qui les brave en ce moment.

Ferdinand FABRE (1).

La crainte du néant aurait-elle produit sur lui le même effet que la crainte de l'enfer ?



II. *Quels sont les châtiments de l'enfer ?* Le plus connu, c'est « cette âcre brûlure (2) » qui nous épouvante comme la peine la plus terrible, et qui pourtant n'est pas celle que nous devrions le plus redouter.

A cette peine s'ajoute celle des ténèbres.

Ces ténèbres, comment les décrire ? l'intelligence de l'homme ne peut les concevoir. On dit parfois d'un brouillard épais qu'il est à couper au couteau. Mais cette façon de parler ne signifie plus rien quand il s'agit de peindre la nuit des enfers. Cette nuit est si lourde qu'elle oppresse, qu'elle accable les âmes damnées : elles sont comme pressées entre deux montagnes, incapables de se mouvoir, incapables de respirer. Aucune conception humaine ne peut donner une simple idée de cette nuit-là... excepté peut-être l'expression de la Bible quand elle parle des ténèbres extérieures — ce qui doit vouloir dire excessives.

ENAULT (3).

L'Ecriture parle encore du « ver qui ne meurt pas, » c'est-à-dire du remords, du souvenir, toujours vivant et torturant, des fautes et des crimes d'ici-bas :

(1) *Lucifer*, XVII. Charpentier.
(2) Victor Hugo, la *Fin de Satan*, Satan dans la nuit. Hetzel.
(3) *Après la mort*, II. J. Rotschild.

L'ombre est un miroir sombre où leurs forfaits se montrent
Leur remords est debout dans tout ce qu'ils rencontrent ;
Partout, dans le morne chemin,
Chacun d'eux voit son crime, et le reste est chimère :
Le même spectre fait dire à Néron : ma mère !
Et crier : mon frère ! à Caïn.

V. HUGO (1).

Souvent aussi le remords s'accroît des fautes que l'on a fait faire et que l'on fait commettre encore tous les jours, le présent compliquant le passé, par quelque livre ou quelque œuvre malsaine :

Satan se promène, il regarde. Son regard, que chacun voudrait fuir, tombe sur ceux qui ont régné par la main ou par la pensée. Il les appelle, ceux-ci viennent en tremblant, et il les frappe, il les flagelle du sceptre qu'ils ont porté. Il loue les poètes impudiques des conquètes qu'ils ont faites pour *lui*, il chante leurs plus beaux vers...; et les morsures du feu éternel ne sont rien, comparées à la honte et au désespoir qui les fait hurler.

Louis VEUILLOT (2).

Mais le grand châtiment des damnés, c'est d'être loin de Dieu. Nous ne pouvons encore nous imaginer ce que c'est que cette privation de Dieu, et pourtant

L'ignorer ou le voir, c'est l'enfer ou les cieux.

LAMARTINE (3).

« Que le diable est pauvre ! il n'a pas de Dieu, » dit un proverbe russe, et c'est là en effet l'essence de l'enfer. « Avec Dieu possédé, le feu même serait un délice. Sans Dieu, loin de Dieu, rejeté et maudit de Dieu, tout est feu, flammes, ténèbres, douleurs. Il n'y aurait point de feu autour de lui, que le damné en créerait. Il le tirerait de ses

(1) *La Légende des siècles*, t. III. Inferi. Hetzel.
(2) *Les Libres-penseurs*, I, III. Palmé.
(3) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette. Jouvet.

entrailles consumées par la douleur, de son cœur brûlé par le désespoir (1)... »

Enfin, ce qui met le comble à toutes ces douleurs, c'est de savoir qu'elles sont éternelles, c'est d'avoir perdu toute espérance : c'est de penser qu'il suffirait d'un acte de contrition et d'amour pour voir s'éteindre l'enfer, et de ne pouvoir et de ne vouloir pas le produire,

D'être une haine
Eternelle, veillant dans l'ombre affreusement.

V. HUGO (2).

Enault, dans un livre que nous avons déjà cité, met ces paroles sur les lèvres d'un damné racontant ses souffrances :

Mais ce sentiment (de douleur) n'emportait avec lui aucune idée de contrition. Je me sentais perdu, irrémédiablement perdu... Je me condamnais ; je me maudissais moi-même... mais le repentir était loin de moi. Me repentir ! Oh ! si seulement je l'avais pu ! Mais cela même n'était plus en mon pouvoir... Si du moins j'avais pu pleurer ! Le pauvre riche de l'Evangile soupirait après une goutte d'eau... Moi je soupirais après une petite larme humaine. Je sentais que les larmes m'auraient délivré de toutes mes douleurs... Mais il m'était à tout jamais refusé, ce précieux don des larmes.

ENAULT (3).

*
* *

Si terribles que soient les peines de l'enfer, gardons-nous bien d'accuser Dieu : il ne serait pas Dieu s'il n'était pas juste, et il faut que le mal soit puni *justement*. Mais jusque dans sa colère Dieu ne peut oublier sa bonté,

Et, même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit.

LAMARTINE (4).

(1) Mgr Bougaud, le *Christianisme et les temps présents*, t. v, XV, v Poussielgue.

(2) *La Fin de Satan*, Satan dans la nuit. Hetzel.

(3) *Après la mort*, I. J. Rotschild.

(4) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.

Il y a en effet, disait Bossuet, « une opinion très commune dans l'Ecole : c'est que Dieu récompense au-dessus et punit au-dessous des mérites. » Et puis, savons-nous réellement qui est en enfer ? « Ceux qui sont morts en état de péché mortel, » cela est certain. Mais connaissons-nous toutes les ressources et toutes les ruses de la divine miséricorde ? Que de trépassés, peut-être, qui ont quitté la terre sans l'assistance d'un prêtre, et sur la tombe desquels on pourrait écrire comme une suprême espérance :

Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière
Que les anges muets apprennent aux mourants.

Alfred de Musset (1).

Et qui sait, en effet, ce qui se passe entre Dieu et l'homme

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi de nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ?

Lamartine (2).

Qui nous dira ces choses ? Mais Dieu lui-même n'a pas voulu nous les révéler. Nous en devinons trop pour ne pas adorer sa miséricorde ; nous en ignorons assez pour devoir « opérer notre salut avec crainte et tremblement. »

(1) *Le Treize juillet*, XVII. *Œuvres*. Charpentier.
(2) *Nouvelles méditations poétiques*, le Crucifix. Hachette, Jouvet.

ARTICLE V

LE PURGATOIRE

Les miséricordes divines peuvent d'autant plus facilement s'exercer à l'heure de la mort, qu'ordinairement les âmes préservées de l'enfer par un acte de contrition final n'entrent pas directement au ciel et doivent expier leurs fautes et achever leur préparation dans le Purgatoire.

Le purgatoire est un lieu où se rencontrent la joie et la douleur : la joie puisée dans l'amour de Dieu, dans la certitude de le posséder un jour ; la douleur, dans les souffrances qu'il faut endurer et dans la privation actuelle de la vue du divin Maître :

> Lieu placé sur les confins de la douleur et de la joie, où viennent se réunir les sentiments confus du bonheur et de l'infortune.
>
> CHATEAUBRIAND (1).

Mais, somme toute, le purgatoire est un lieu de souffrance et d'expiation : l'âme y reste, longtemps peut-être, jusqu'à ce que la dernière tache ait disparu ; « avant cette heure elle voudrait bien s'affranchir, mais le désir de se purifier ne le permet pas ; car ce désir qu'elle avait pour le péché, la divine justice le lui impose pour le châtiment (2). »

Combien de temps dure ce séjour au purgatoire ? nous ne pouvons le savoir, et il diffère selon l'état des âmes. Mais deux choses sont certaines : d'abord, que les prison-

(1) *Génie du christianisme*, II, I, *ix*.
(2) Dante, *le Purgatoire*, chant XXI. Trad. Brizeux, Charpentier.

niers du purgatoire ne peuvent rien pour abréger leur captivité ; puis, que les vivants peuvent beaucoup pour ces âmes. C'est une conséquence du dogme de la communion des saints (1), de l'union vitale qui règne entre le ciel, la terre et le purgatoire :

Là entrent avec le coupable le crépuscule de la félicité future, l'espérance, le repentir, la prière, non-seulement la prière de celui qui expie, mais la prière des compagnons qu'il a laissés sur la terre, et dont l'amitié, prolongée au-delà du tombeau, le suit d'un monde à l'autre et paye par ses vœux et par ses pénitences la rançon de son âme.

Ce divin commerce, cette touchante communauté, cette communion des vivants et des morts, cette violence faite à la clémente justice de Dieu par l'amour de ceux qui prient en faveur de ceux qui expient, cette parenté efficace enfin que la mort ne rompt pas entre les âmes de la terre et les âmes du Purgatoire, sont une des plus ravissantes conceptions de la poésie surnaturelle (2).

C'est ce même dogme qui arrachait ce cri à une protestante, à la veille de sa conversion :

Ah ! ma mère, quand la religion catholique n'aurait sur la nôtre que l'avantage de prier pour les morts, je la préfèrerais !

Alexandrine de la Ferronnays.

* * *

Prions donc pour les morts :

Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire ?
Enfant ! regardons sous la terre !
Il faut avoir pitié des morts !

V. Hugo (3).

(1) Voir plus haut, p. 246.

(2) Lamartine, *Cours familier de littérature*, XX, XII.

(3) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, III. Hetzel.

Tournons-nous vers Dieu avec confiance : sa justice a envoyé les âmes au purgatoire, sa bonté ne demande qu'à les en faire sortir. Disons à cette bonté divine :

> Rien à toi ne se mesu
> Ah ! ne te mesure [illegible] n !
> Mets, ô divine clémence,
> Mets ton poids dans la balance
> Si tu pèses le néant !
> Triomphe, ô vertu suprême !
> En te contemplant toi-même ;
> Triomphe en nous pardonnant !
>
> LAMARTINE (1).

Pour ces âmes, faisons-nous avocats : plaidons leur cause, faisons valoir les circonstances atténuantes :

> Etends sur eux la main de ta clémence,
> Ils ont péché, mais le ciel est un don !
> Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
> Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !
>
> LAMARTINE (2).

Enfin, à cette prière, à ce plaidoyer, ajoutons d'autres armes : payons, au moins en partie, la rançon des âmes : la pénitence, l'aumône, les œuvres de charité, tout cela, sem sur terre, est récolté au purgatoire. Chose admirable,

> Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens ; et, de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres... C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une âme délivrée une place éternelle à la table du Seigneur.
>
> CHATEAUBRIAND (3).

(1) *Harmonies poétiques*, II, 1. Hachette, Jouvet.
(2) *Ibid.*
(3) *Génie du christianisme*, II, 1, *ix*.

ARTICLE VI

LE CIEL

Nous voici enfin au point d'arrivée des âmes, au terme pour lequel elle ont été créées, et en vue duquel ont eu lieu l'Incarnation et la Rédemption de Jésus-Christ. « Le ciel est un lieu de délices, où les élus jouissent d'un bonheur éternel et parfait, dans la vue et la possession de Dieu (1). »

Telle est, en effet, la cause essentielle de la félicité des saints : Dieu, l'invisible, se dévoile à leurs yeux de chair ;

Un visage adorable à la perfection,
Dans leur œil plus ouvert et plus lucide éveille
La claire vision de toute sa merveille...
...L'idéal n'a pour eux plus rien d'imaginaire,
Car leur demeure même en est le sanctuaire ;
L'Ordre, qu'ils ont servi, leur sourit à son tour,
Et l'admiration dilate en eux l'amour.

SULLY-PRUDHOMME (2).

A côté de ce bonheur, et par voie de conséquence, d'autres joies viennent inonder les élus. Il se fait d'abord comme un grandissement, une exaltation de tout leur être. Leur âme, si avide de connaissances, pénètre enfin jusqu'aux causes :

O songe ! ô vision sereine !
Nous saurons le secret de tout,
Et ce rayon qui sur nous traîne,
Nous en pourrons voir l'autre bout !

(1) Catéchisme.

(2) Le *Bonheur*, III, XII. Lemerre. « Dieu commande en tout lieu, mais c'est là-haut qu'il règne. » Dante, l'*Enfer*, chant I.

O Seigneur, l'humble créature
Pourra voir enfin à son tour
L'autre côté de la nature
Sur lequel tombe votre jour !

Victor Hugo (1).

Le corps lui aussi sera transfiguré : illuminé (2), subtilisé, il ne sera plus un obstacle à l'âme, qui n'aura plus en lui un indigne et gênant compagnon. Leur être, dit un poète en parlant des saints,

Leur être, qui dans l'ombre avait germé jadis,
Au ciel s'épanouit tout entier ! comme un lys
En achevant d'éclore accomplit le prodige
Qu'apprêtait la racine et qu'annonçait la tige.
Tout en eux, autour d'eux, est absolument pur.
La pensée en leurs corps ne sent plus aucun mur :
Par d'inquiets élans cette captive altière
Avait usé déjà sa prison de matière
Où le jour autrefois, par d'étroits soupiraux,
N'entrait qu'en se brisant à de jaloux barreaux ;
Maintenant que la chair n'est plus son ennemie,
Son libre vol explore une sphère infinie,
Car, ne se heurtant point à sa fine cloison,
Elle ne sent plus rien lui barrer l'horizon

Sully-Prudhomme (3).



La société de Dieu n'est pas la seule dont nous jouirons au ciel. Là nous verrons la Vierge Marie, là nous verrons les anges, là les saints,

(1) *Les Rayons et les ombres*, XL. Hetzel.

(2) « Une lumière pure et douce se répand autour du corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement : cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal. » Fénelon, *Télémaque*.

(3) *Le Bonheur*, III, XII. Lemerre.

Là ces âmes fugitives
Qui, sans se poser au sol,
Ne font, cherchant d'autres rives,
Qu'effleurer nos flots du vol ;
Là ces natures célèbres
Qui traversent nos ténèbres
En y jetant leur éclair ;
Là ces enfants et ces femmes,
Toute cette fleur des âmes
Qui laisse un parfum dans l'air.

LAMARTINE (1)

Parmi cette foule d'élus, n'irons-nous pas retrouver de préférence ceux que nous aurons connus et aimés sur la terre? Oui, certes, et un de nos premiers actes, « en abordant les rivages célestes, sera de les rechercher dans les profondeurs du ciel, de les demander à tous les échos de l'éternité (2). »

Croyez-vous à la réunion éternelle des âmes qui se seront entendues ici-bas? il me semble que c'est le dogme du cœur. Une parfaite latitude nous est laissée à cet égard par la religion, et l'assentiment ou plutôt le pressentiment universel (de toutes les preuves de sentiment la plus forte), semble le garantir comme fondé. Je sens ce qu'une âme pieuse peut espérer de délices de sa réunion avec le grand Etre! mais cependant le ciel nous paraîtrait-il bien le ciel, si nous ne pouvions joindre à cette idée sublime de notre destination future quelques idées sensibles? Où serait la personnalité sans laquelle on a dit que « l'immortalité ne serait qu'un vain don, » si la mémoire ne s'y joignait, si le moi cessait d'être? Et si ce moi se retrouve, quelle région, quelle félicité pourrait lui faire perdre ce qui lui était identifié? Jamais on ne me fera croire que je n'éprouverai rien de plus en rencontrant l'âme de mon père, que celle du Chinois avec lequel je ferai peut-être le grand voyage. Je crois bien qu'il faut se garder de juger les choses du ciel par celles de la terre;

(1) *Recueillements poétiques*, I. Hachette, Jouvet.

(2) Mgr Bougaud, le *Christianisme et les temps présents*, t. V, XIII, V Poussielgue.

mais celles-ci n'en sont-elles pas une ombre, un écho? Et qu'est-ce qu'une ombre, un écho, si ce n'est une image, un son, affaiblis, indistincts, mais cependant toujours vrais?

Madame SWETCHINE (1).

Rappelons-le toutefois, ces bonheurs, si réels qu'ils puissent être, ne feraient pas le ciel à eux seuls : ce qui le constitue essentiellement, c'est la vue et la possession de Dieu : c'est elle qui inonde les âmes d'une joie parfaite et éternelle, c'est elle qui leur donne « un si joyeux sourire, que Dieu semble se réjouir en elles (2). »

*
* *

Telle est la faible idée que l'on peut se faire du bonheur des élus. Il faut, après tout, en revenir au mot de saint Paul : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur ne soupçonne même pas ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime. »

« Restons-en sur ce mot, dit Mgr Bougaud : il dit tout en ne disant rien (3). »

*
* *

En terminant ce chapitre consacré aux fins dernières, nous voudrions redire l'avertissement de saint Augustin : *Memorare novissima tua!* Songez à vos dernières destinées! Vous trouverez dans cette pensée un préservatif contre le mal. Ecoutez la voix des trépassés : ils vous prêcheront le mépris de la terre et le *sursum corda*. Redites quelquefois ce *chant des morts*, que murmurait jadis, à la nuit tombée, au milieu de disciples qui l'écoutaient en silence, un homme dont la vie et la mort nous sont une terrible prédication : Lamennais.

(1) *Lettres*, t. I, p. 22. Perrin.
(2) Dante, le *Paradis*, chant XXVII.
(3) *Op. cit.*, t. V, XIII, II.

« Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards : le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils le virent et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Semblable à un rayon d'En-Haut, une croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course : mais tous ne la regardaient pas. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait ? et, comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Il y en avait aussi, qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur : l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel,

ils pleuraient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent sans cesse :

« L'une dit : Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur : Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense.

« Et l'autre : Nous vous louons, ô Dieu ! nous vous bénissons : saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire.

« Et nous aussi, nous irons, là, d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. »

DEUXIÈME PARTIE.

LA MORALE

CHAPITRE PREMIER

LE DEVOIR

Il ne suffit pas, pour préparer ses fins dernières, d'être fidèle au Dogme et de croire les vérités enseignées par l'Eglise. « Malheur, dit Bossuet, à la connaissance qui ne se tourne point à aimer ! » Dieu ne veut pas seulement des pensées, il demande des actes, et voilà pourquoi, à côté du Dogme, se dresse la Morale, qui se résume en deux mots : faire le bien, — éviter le mal.

L'obligation que nous impose la Morale, le lien dont elle nous enchaîne a pour nom le Devoir.

Avant d'entrer dans l'examen de nos différents devoirs à l'égard de Dieu, des hommes et de nous-mêmes, il est indispensable de rappeler sur quel terrain solide repose le Devoir. Nous en redirons l'existence, les fondements, les conditions, les obstacles, et comment on en sort et comment on y rentre.

§ I. — Existence du Devoir

Le bien et le mal sont deux choses essentiellement différentes. Nous ne nous attarderons pas à le démontrer, il suffit de faire appel au sens commun. « Nierez-vous, disait

Lacordaire, qu'il existe une différence entre le crime et la vertu? J'irai dans la première école venue, j'ouvrirai un de ces petits livres qu'on met entre les mains des enfants de dix ans; je l'ouvrirai au hasard, au commencement ou à la fin, et je vous lirai une histoire de morale : je n'en veux pas davantage pour qu'à l'émotion involontaire de votre cœur, vous discerniez la différence du crime et de la vertu(1). »

Il n'existe pas deux choses qui soient plus mélangées que le bien et le mal, tout en restant plus distinctes : « Dans tout ce qui vit et croît sur la terre, il n'est rien de si vil qui n'offre quelque bien; il n'est rien de si bon, de si parfait, qui, détourné de son utile usage, ne dégénère de sa nature primitive, et ne se convertisse en mal. Quelquefois la vertu même se change en vice, lorsqu'elle est mal appliquée, et quelquefois le vice s'ennoblit par des actes de vertu. Dans le jeune calice de cette petite fleur, le poison fait son séjour, et la médecine y trouve sa puissance; si on la flaire, elle réjouit les sens; si on la goûte, elle tue les sens et le cœur. Ainsi dans le sein de l'homme campent deux ennemis toujours en guerre, la grâce et la volonté rebelle; dès que la partie perverse domine et l'emporte, la mort dévore également le sein de l'homme ou de la plante (2). »

Bien plus : des actions bonnes en elles-mêmes peuvent devenir mauvaises selon l'intention qui les a dictées, et réciproquement.

— ... Je n'ai pas du tout dit que le bien et le mal fussent même chose; j'entends seulement que fort souvent ils ne sont séparés l'un de l'autre que par l'épaisseur d'une intention.

— Eh bien, mais c'est un mur cela?

— Pour Dieu c'est un abîme, mais lui seul connaît exactement nos intentions. Qui nous dira, par exemple, le moment précis

(1) *Conférences de Notre-Dame*, 1836, 8e conf. Poussielgue.
(2) Shakspeare, *Roméo et Juliette*, II, III.

où l'économie devient de l'avarice, où la dignité se transforme en orgueil, la bonté en faiblesse!...

Gustave Droz (1).

*
* *

Il ne suffit pas de distinguer le bien du mal et de donner son estime à l'un et son mépris à l'autre :

C'est peu d'aimer le bien, il reste à l'accomplir.

F. Plessis (2).

Il faut, comme Hercule dans le célèbre apologue, choisir le bien et renoncer au mal pour jamais :

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main :
Il choisit la Vertu, qui lui sembla plus belle.

Alfred de Musset (3).

Ce n'est pas ce que nous faisons toujours. Nous estimons le bien, nous le louons, et nous n'avons pas le courage de le pratiquer :

Telle est peut-être l'épitaphe la plus vraie à graver sur la tombe des meilleurs d'entre nous : « Il a chéri la perfection et pratiqué l'imperfection. »

Mme de Blocqueville (4).

Nous aimons à parler de nos *droits*, c'est-à-dire du bien qui nous est dû; quant au *devoir*... pour beaucoup de gens,

(1) *Tristesses et sourires*, II. Havard. C'est ce que disait déjà La Bruyère : « Celui qui, logé chez soi dans un palais avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre, qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin, et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes. » *Caractères*, II. Cf. Vauvenargues : « Nos actions ne sont ni si bonnes ni si mauvaises que nos volontés. » *Maximes*, 205.

(2) *La Lampe d'argile*, IV, IV. Lemerre.

(3) *Rolla*, II. *Œuvres*. Charpentier.

(4) *Roses de Noël*, p. 53. Ollendorff.

Le devoir, savez-vous ce que c'est? C'est ce qu'on exige des autres.

Alexandre Dumas fils (1).

A force de négliger ainsi la loi morale, et pour ne plus la voir se dresser devant les yeux comme un reproche, on finit par la nier : on nie le bien, on nie le devoir, on érige en principe la libre-vie après la libre-pensée. Et c'est ainsi qu'on prépare son éternité!

Est-ce un titre à porter au seuil du jugement,
Pour tout œuvre ici-bas, qu'un lo ng ricanement?
L'homme répondra-t-il, quand le souverain Maître
Lui criera dans son cœur : « Pourquoi t'ai-je fait naître?
Qu'as-tu fait pour le temps, pour le ciel et pour moi?
— J'ai ri de l'univers, de moi-même et de toi. »

Lamartine (2).

Ne commettons pas une telle imprudence, et rappelons nous que

Le devoir est un Dieu qui ne veut point d'athée.

Victor Hugo (3).

*
* *

D'ailleurs, le devoir ne pâtit point tant qu'il est seul en cause. Mais dès que l'intérêt personnel, ou ce que nous croyons tel, entre en ligne de compte, aussitôt méfions nous! car « la conscience parle, mais l'intérêt crie (4), » et assez haut pour étouffer la voix de la morale. Faisons passer le devoir avant tout! quand même il faudrait souffrir, quand même (5) il faudrait mourir, le devoir veut être obéi!

(1) *Denise*, I, II. C. Lévy.
(2) *Troisièmes méditations poétiques*, A M. de Musset. Hachette, Jouvet.
(3) *Les Quatre vents de l'esprit*, I, XXXIV. Hetzel.
(4) Petit-Senn.
(5) « *Quand même* est l'un des mots les plus catholiques que je connaisse. » Cité par le P. de Poulevoy, *Vie du P. de Ravignan*, t. I, p. 302.

Lamennais (1) nous disait en entendant sonner la pendule : Si on disait à cette pendule qu'elle aura la tête coupée dans un instant, elle n'en sonnerait pas moins son heure jusqu'à ce que l'instant fût venu. Mes enfants, soyez comme la pendule : quoi qu'il doive arriver, sonnez toujours votre heure.

Maurice de Guérin (2).

C'est surtout de nous-mêmes qu'il faut nous méfier, dans ces conflits de l'intérêt et du devoir : juges dans notre propre cause, nous risquons bien de décider comme ne le ferait pas un tiers. Ayons trop de délicatesse pour en avoir assez :

Quand deux devoirs se contrarient, ma règle est d'opter pour celui qui me plaît personnellement le moins.

Vitet (3).

Le jour où notre intérêt et notre conscience sont en lutte, notre conscience doit être trop sévère, pour l'être assez.

E. Legouvé (4).

§ II. — Fondement du Devoir.

Le fondement de la morale, c'est le dogme. Il existe entre eux une alliance si indissoluble, qu'ils ne vont pas l'un sans l'autre. Et quoi d'étonnant à cela? Tous deux ne viennent-ils pas de la même source divine?

Et de fait, pourquoi abandonne-t-on dans la jeunesse les dogmes sacrés de l'enfance? parce qu'on est à l'âge des passions, et qu'on veut se donner un prétexte à déserter la Morale. « Messieurs, Messieurs, soyez sincères ! s'écriait Mgr Dupanloup; entre vous et Dieu, c'est moins encore une

(1) En ses beaux jours.

(2) *Journal...*, p. 59. Lecoffre. — « Un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur pense à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle. » La Bruyère, *Caractères*, II.

(3) Cité par Caro, *Discours à l'Académie française*, 11 mars 1875.

(4) *Les Pères et les enfants au XIXe siècle*. Hetzel.

question de vérité, que de vertu ! (1) » Et par avance Chateaubriand avait répondu à cette adjuration. Dans un salon on parlait religion, et on attaquait l'Eglise sous les prétextes ordinaires, qu'elle demande la foi à des choses inacceptables, etc. Chateaubriand, qui était là et avait tout écouté en silence, prit tout à coup la parole : « Messieurs, dit-il, la main sur notre conscience, refuserions-nous de croire aux vérités que l'Eglise propose à notre croyance, si nous avions le courage d'être chastes (2) ? »

Et au fond du cœur nous savons bien que c'est vrai; nous savons bien, si nous avons laissé le dogme, que ce n'est qu'un reniement provisoire, que nous lui reviendrons en même temps qu'à la vertu, et qu'on peut nous dire :

Non, tes crimes n'ont point tué ta foi chrétienne,
Et, pour braver le Dieu terrible que tu crois,
Tu n'as que ton orgueil têtu qui te soutienne.

LECONTE DE LISLE (3).

Mais là où nous montrons surtout notre peu de confiance pour la *morale indépendante* du dogme, c'est quand il s'agit de confier à autrui nos intérêts matériels. Avec quelle plus grande sécurité nous le faisons, lorsque nous avons affaire à un croyant convaincu (4) !

(1) Cité par Mgr Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. II, p. 88. Poussielgue.

(2) Cité par d'Hauterive, *Grand Catéchisme de la Persévérance*, t. V, p. 137. Vivès.

(3) *Poèmes tragiques*, le Lévrier de Magnus. Lemerre.

(4) A la mort de M. Michel Renaud, sénateur des Basses-Pyrénées, on cita de lui le trait suivant :

«Nommé député en 1871, M. Michel Renaud arrive à Versailles et loue un appartement au prix de 150 francs par mois.

Comme il paie d'avance, le propriétaire lui demande s'il veut un reçu.

— A quoi bon entre honnêtes gens ! fait le naïf député. Dieu nous voit.

— Vous croyez donc en Dieu ?

— Certainement, et vous ?

— Moi, je n'y crois pas.

— Alors, donnez-moi bien vite une quittance. » (*Figaro* du 1er février 1885.)

De sa fenêtre, Eugénie de Guérin avait vu un cavalier se découvrir en passant devant la croix du chemin; voici les réflexions que ce fait lui inspira :

Quand je vois passer devant la croix un homme qui se signe ou ôte son chapeau, je me dis : « Voilà un chrétien qui passe; » et je me sens de la vénération pour lui, et je ne ferme pas à verroux, si je suis seule à la maison; au contraire, je me tiens à la fenêtre, et regarde tant que je puis cette bonne figure de chrétien, comme je l'ai fait tout à l'heure. On n'a rien à craindre de ceux qui craignent Dieu. J'aurais volontiers ouvert la porte à l'inconnu que j'ai vu chevauchant du côté de la croix. »

Eugénie de GUÉRIN (1).

* * *

Citons encore sur ce sujet quelques témoignages : ceux de Renan et de M. Jules Simon, en particulier, ne pourront passer pour suspects.

Joseph AUTRAN :

Il expose ainsi, en faveur du christianisme, ce qu'il appelle *Une Preuve :*

O Christ! les yeux tournés vers la célestes voûte,
Je demande un rayon qui descende de toi.
Je ne suis pas de ceux dont l'angoisse du doute
N'a jamais altéré l'inaltérable foi.

La voix du siècle est forte, et parfois je l'écoute.
Est-il une lumière, une infaillible loi?
Et trop souvent, hélas! — oh! prends pitié de moi! —
Je vais comme l'aveugle indécis dans sa route.

Mais une preuve alors éclate à mes regards :
Femmes au chaste front, jeunes gens, doux vieillards,
Je vois que les cœurs purs sont partout ceux qui t'aiment;

Je vois, sous ces deux bras que tu tendis vers nous,
Que les plus vertueux sont encore à genoux,
Et que les scélérats sont ceux qui te blasphèment! (2)

(1) *Journal*, p. 67. Lecoffre.
(2) *Sonnets capricieux*. C. Lévy.

Octave FEUILLET :

Carnioli essaye d'arracher André Roswein à une femme qui le domine et qui le perd :

ROSWEIN

... Carnioli, vous la connaissez mal : elle serait capable d'un crime peut-être, mais non d'une basse infamie.

CARNIOLI

Mon ami, elle est capable de tout, comme toute femme qui n'a d'autre principe de conduite que la passion. L'as-tu jamais vue mettre le pied dans une église? Non. Eh bien, méfie-toi... Hors du cercle chrétien, André, je connais des hommes honnêtes, mais pas une honnête femme... Les passions d'une femme, à la fois plus fougueuses et plus exclusives, veulent le frein religieux. Il n'y a que Dieu contre ce torrent. — Ta maîtresse est un esprit fort; il ne m'en faut pas davantage. Je vais te conter son histoire ; elle a eu des amants, elle en a et elle en aura. C'est à quoi se réduit dans la pratique toute la philosophie du sexe : toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus (1).

Edouard PAILLERON :

Extrait de son Rapport à l'Académie sur les *prix de vertu* :

Je me demande, avec bien d'autres, quel souffle peut élever les âmes à de telles hauteurs, quel espoir peut suffire à de tels sacrifices? L'argent? Mais assistants et assistés sont aussi pauvres les uns que les autres. La reconnaissance? Mais après l'égoïsme de celui qui est malade, rien n'est plus connu que l'ingratitude de celui qui est guéri. L'estime des hommes? Mais ceux qui font ces choses s'en cachent soigneusement, et, au besoin, s'en défendent.

On a parlé d'instinct, et même, je l'ai dit, de monomanie; on a cherché bien loin, on cherche encore... Eh bien moi, messieurs, j'ai trouvé. Ces gens-là croient en Dieu, simplement.. Il n'y a que la foi qui puisse expliquer la charité. C'est un Dieu qui l'a révélée aux hommes, et elle est restée divine (2).

(1) *Dalila*, II. C. Lévy,

(2) *Rapport à l'Académie sur les prix de vertu*, 20 novembre 1884.

Ernest RENAN:

Il croyait en avoir fini avec les *vieilles croyances*, et il prononçait sur elles cet éloge funèbre :

A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre ; je crains par moments que ce ne soit un peu léger (1).

Jules SIMON:

Que les incrédules écoutent la voix de l'intérêt, à la bonne heure, mais qu'il le sache ou qu'il l'ignore, celui qui choisit le devoir a la foi philosophique. On ne peut croire au devoir sans croire en même temps à Dieu, à la liberté, à l'immortalité !

Personne ne se sacrifierait pour le devoir, si le devoir était d'institution humaine. On lui donne son repos, sa fortune, sa vie, parce qu'on reconnaît qu'il vient de Dieu. La plus irréfutable démonstration de l'existence de Dieu, c'est la vie et la mort d'un juste (2).

Louis VEUILLOT:

Au train dont va la scission entre la morale civile et le dogme chrétien, une nouvelle chaire sera bientôt indispensable dans les collèges livrés au sacerdoce de l'Etat : il faudra compléter le cours de philosophie par un cours de législation pénale (3).

Ce dernier trait nous rappelle le mot d'un magistrat à qui l'on demandait :

— Pourquoi y a-t-il plus d'hommes que de femmes dans les prisons ?

— C'est, répondit-il, qu'il y a plus de femmes que d'hommes dans les églises.

§ III. — Conditions du Devoir ; le libre arbitre.

Le devoir suppose le libre-arbitre ; si l'homme, placé

(1) *Réponse au discours de réception de M. Cherbuliez à l'Académie française*, 25 *mai* 1882.

(2) *Le Devoir*, préface. Hachette.

(3) *Les Libres-Penseurs*, VI, XV. Palmé.

entre le bien et le mal, choisit ce dernier, c'est librement, et il ne peut en accuser d'autre que lui-même :

Les méchants, dans leur haine profonde,
Ont tort d'accuser Dieu. Grand Dieu! nul homme au monde
N'a droit, en choisissant sa route, en y marchant,
De dire que c'est toi qui l'a rendu méchant.

Victor Hugo (1).

« C'est de nous-mêmes, dit Shakspeare, que nous sommes tels ou tels. Nos corps sont nos jardins, dont les volontés sont les jardiniers, en sorte que, si nous y plantons des orties, ou si nous y semons de la laitue, si nous y mettons de l'hysope, ou si nous y cultivons du thym, si nous les garnissons d'une seule espèce d'herbes ou de plusieurs, que nous les rendions stériles par notre oisiveté ou productives par notre travail, c'est dans nos volontés que résident le pouvoir et l'autorité punissables. Si la balance de notre vie n'avait pas le poids de la raison à opposer aux passions, le sang et les basses inclinations de notre nature nous conduiraient aux plus absurdes inconséquences; mais nous avons la raison pour refroidir nos désirs ardents (2). »

Et sans la liberté, que serait l'homme? Une machine plus ou moins bien organisée. Est-ce que notre légitime fierté, notre bon sens, le sentiment de nos responsabilités, l'expérience de chaque jour et de chaque instant, ne protestent pas contre un tel avilissement de notre nature, rêvé par je ne sais quels philosophes ?

Qu'est-ce que c'est que d'être honnête,
Qu'est-ce que la Perversité,
Si la responsabilité
N'est qu'un mirage de la tête ?

(1) *Les Contemplations*, I, vi. Hetzel
(2) *Othello*, I, iii.

Si nous portons la volonté
Comme une montre qui s'arrête,
Qu'est-ce que c'est que d'être honnête,
Qu'est-ce que la Perversité?

Si l'homme, à l'égal de la bête,
Accomplit sa fatalité,
S'il agit dans la cécité
Comme le flot et la tempête,
Qu'est-ce que c'est que d'être honnête?

Maurice Rollinat (1).



Nous savons bien qu'on dit : « Mais si l'homme est libre Dieu ne gouverne donc pas? Si Dieu est le souverain Maître, comment l'homme peut-il lui désobéir?. Et s'il voit d'avance nos actions, comment pouvons-nous les accomplir librement?»

Ce ne sont là que des chicanes. Sans doute, dit Dante, « les choses contingentes sont toutes figurées sous le regard éternel; mais la nécessité n'en résulte pas plus que du regard de celui qui voit un navire descendre au courant (2). »

(1) *L'Abîme*, l'Honnêteté. Charpentier. — Milton prête au Père céleste ces paroles, adressées à son Fils, après la chute des anges rebelles : « Libres je créai tous les pouvoirs, tous les esprits célestes, et ceux qui tombèrent et ceux qui se soutinrent; librement les uns se sont soutenus, librement les autres sont tombés : et sans la liberté, quelle irrécusable preuve m'auraient-ils donnée de constante foi, de fidélité, d'inaltérable amour! En ne cédant qu'à la contrainte et non à leur propre volonté, quelle louange en auraient-ils pu recevoir? Et quel charme aurais-je trouvé dans une passive obéissance, si la volonté, si la raison (la raison est aussi choix), toutes deux vaines, inutiles et privées de liberté, eussent toutes deux en esclaves servi la nécessité, et non leur Dieu! Ainsi créés dans l'état où l'équité devait les placer, ils ne peuvent sans injustice accuser ni leur nature, ni leur destinée, ni leur créateur. Les décrets absolus, la prescience suprême, n'ont point asservi leur volonté...; leur révolte n'est point due à mes décrets, elle est leur propre ouvrage... Je les ai créés libres, ils resteront libres jusqu'au jour où ils s'enchaîneront eux-mêmes. » *Le Paradis perdu*, chant III, trad. de Pongerville. Charpentier.

(2) Dante, *le Paradis*, chant XVII, trad. Brizeux. Charpentier.

Et quant au gouvernement divin, Joseph de Maistre a admirablement expliqué comment il s'accorde avec la liberté de l'homme.

Dieu, sans doute, est le moteur universel, mais chaque être est mû suivant la nature qu'il en a reçue. Vous-mêmes, Messieurs, si vous vouliez amener à nous ce cheval que nous voyons là-bas dans la prairie, comment feriez-vous? Vous le monteriez ou vous l'amèneriez, et l'animal vous obéirait, suivant sa nature, quoiqu'il eût toute la force nécessaire pour vous résister, et même pour vous tuer d'un coup de pied. Que s'il vous plaisait de faire venir à nous l'enfant que nous voyons jouer dans le jardin, vous l'appelleriez, ou, comme vous ignorez son nom, vous lui feriez quelque signe; le plus intelligible pour lui serait sans doute de lui montrer ce biscuit, et l'enfant arriverait, suivant sa nature. Si vous aviez besoin enfin d'un livre de ma bibliothèque, vous iriez le chercher, et le livre suivrait votre main d'une manière purement passive, suivant sa nature. C'est une image assez naturelle de l'action de Dieu sur les créatures. Il meut les anges, les hommes, les animaux, la matière brute, tous les êtres enfin; mais chacun suivant sa nature; et l'homme ayant été créé libre, il est mû librement.

Joseph de MAISTRE (1).

Ainsi l'homme, mû par Dieu, sollicité, au bien par la grâce divine, au mal par la tentation, n'en reste pas moins libre :

Deux natures ainsi combattant dans son cœur,
Lui-même est l'instrument de sa propre grandeur;
Libre quand il descend, et libre quand il monte,
Sa noble liberté fait sa gloire ou sa honte.

LAMARTINE (2).

(1) *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, v.

(2) *La Chute d'un Ange*, 8e vision. Voir aussi son *Discours sur l'abolition de la peine de mort*, Chambre, 18 mars 1838 : « Quelques-unes des pétitions, etc. » Hachette, Jouvet.

§ IV. — Obstacles au Devoir

Dans l'accomplissement du devoir, l'homme rencontre des obstacles qu'il doit surmonter, et qui proviennent d'une triple origine : l'enfer, le monde et lui-même.

*
* *

I. L'enfer nous est un obstacle dans la pratique de la loi morale. Nous avons déjà longuement parlé de la *tentation* (1) et nous n'avons pas à y revenir ici. Nous avons montré le démon nous sollicitant au mal par jalousie, nous répétant toujours au fond du cœur ce *pourquoi pas* qu'il murmurait jadis aux oreilles d'Eve. Ne l'écoutons pas, ne discutons pas avec lui, car peu à peus nou perdrions nos forces dans cette lutte. Tremblons, craignons

Que lui, le *Pourquoi pas,*
Use avec son horrible et douce patience
Nos *Parce que* flottants, redits toujours plus bas
Par notre pauvre conscience.

Maurice Rollinat (2).

Contentons-nous, sans discuter, de lui opposer une immuable résolution de bien faire :

En vain à me tenter le démon s'évertue,
Ma résolution s'est changée en statue.

Emile Augier (3).

*
* *

II. Le monde se charge de compléter l'œuvre de l'enfer ;

La créature penche et le monde la pousse.

P. Gerfaut (4).

(1) Voir plus haut, p. 104-106.
(2) *L'Abime*, l'Apostrophe. Charpentier.
(3) *Ceinture dorée*, IV, vi. C. Lévy.
(4) *Pensées d'un sceptique*, p. 111. Ollendorff

Ses exemples, ses conseils sont souvent funestes; mais l'arme la plus néfaste en ses mains, c'est le sarcasme, la moquerie, la dérision. On en a peur, et par crainte du ridicule, par *respect humain*, on abandonne le devoir auquel on aurait voulu rester fidèle.

Telle est la cause d'un grand nombre de défections : l'abbé Roux a mis ce fait en relief dans l'apologue suivant.

« Satan ayant un jour convoqué son grand Conseil, les ministres d'enfer, près de prendre place, débattirent entre eux la question de la préséance :

« Ma droite au plus digne ! » cria Satan.

Luxure plaida ses droits; Mensonge récita ses titres; Orgueil vanta ses mérites...

Satan écoutait, indécis.

Sarcasme fit entendre un ricanement, et dit : « Personne n'est plus digne que moi, Satan. Le mal que font ceux-ci est de peu au prix de ce que je sais faire. On se corrige d'eux tous, l'on ne s'affranchit jamais de moi ; ils perdent les individus, je perds les empires ; ils encouragent au vice, je décourage de la vertu. Par moi l'enthousiasme expire, la justice succombe, la vérité a peur, le Devoir a honte : *Derisor perdet civitatem*...

« — Viens t'asseoir à mon côté ! dit Satan (1). »

Comme tels fléaux physiques, ce fléau moral sévit avec plus de violence en certaines contrées : quiconque a voyagé a pu se rendre compte que notre France est un des pays les moins épargnés, et que l'épidémie du qu'en dira-t-on y fait beaucoup plus de victimes que partout ailleurs.

C'est un singulier peuple que le nôtre!

Certes, il est aussi richement doué que pas un au monde Comme le prince de ces contes charmants, au récit desquels La Fontaine prenait un plaisir extrême, il semble que toutes les

(1) J. Roux, *Pensées*. Lemerre.

fées aient été conviées à son baptême, et que toutes l'aient comblé de leurs dons. Eh bien, messieurs, il faut qu'on en ait oublié une, comme d'habitude, car tout ce que ces marraines ont fait pour leur filleul tourne contre lui. Il y a une fée qui n'a pas été invitée, tenez-le pour certain. Elle a voulu se venger de cette injure, et, la cérémonie terminée, elle est apparue grotesque et redoutable; puis, s'avançant vers le berceau, elle a dit à l'enfant : « Je suis la fée Ridicule, et, parce que les autres n'ont pas pensé à moi, tu y penseras toujours, tu cacheras soigneusement les qualités que tu as, pour montrer des défauts que tu n'as pas. Tu es doux, et l'idée seule d'avoir l'air soumis fera de toi un révolté : gai, et, dans la crainte de paraître léger, tu deviendras lourd ; fin, et l'ambition d'être fort te rendra grossier : tu aimes ce qui est beau, et tu seras impressionniste ; tu aimes ce qui est délicat, et tu seras naturaliste ; tu aimes ce qui est honnête, et tu feras de la politique. Tu appelleras ta sensibilité : névrose, et ta fierté patriotique, chauvinisme. Pour ne pas être dupe des sentiments, tu le seras des mots. Croyant, tu joueras le sceptique et tu resteras crédule : tu trouveras au-dessous de ta raison d'adorer le Dieu qui t'a fait, parce que tu ne le vois pas, et tu adoreras des hommes que tu verras trop et dont tu feras tes dieux, quitte à les défaire pour en refaire d'autres à leur place.

Edouard PAILLERON (1).

Telle est la puissance du respect humain! Et comment l'expliquer? il a tout contre lui.

C'est d'abord une lâcheté et une dégradation personnelle :

Le respect humain est un manque de respect envers soi-même.

Comtesse DIANE (2).

C'est une trahison envers le Dieu dont on est le soldat, et dont on devrait porter le drapeau haut et ferme. Un publiciste l'a dit plaisamment :

Un drapeau qu'on cache dans sa poche, ce n'est pas un drapeau, c'est un mouchoir.

Emile de GIRARDIN.

(1) *Rapport à l'Académie sur les prix de vertu*, 20 novembre 1884.
(2) *Maximes de la vie*, p. 173. Ollendorff.

C'est une ineptie: car enfin, de quoi rougit-on? du titre de chrétien, dont on devrait être si fier :

J'aimerais mieux la vanité que la honte d'être chrétien.

Louis VEUILLOT (1).

Et devant qui rougit-on? devant l'opinion de la foule, c'est-à-dire devant le tribunal qui rend parfois les jugements les plus sots et les plus injustes. Je suis, dit avec raison un poète,

Je suis, d'instinct, pour l'homme à qui l'on crie à bas ;
Toujours la multitude a choisi Barrabas.

Victor de LAPRADE (2).

J'ai toujours vu la masse juger les choses par leur côté bête et courir à l'absurde comme le fer à l'aimant. Pour elle, l'homme obèse qui brise une chaise en s'asseyant est un être puissant à qui rien ne résiste. Elle estime la valeur du savant à la grandeur de ses lunettes, le génie d'un capitaine à la hauteur de son plumet, et l'âme du patriote à la sonorité de sa voix.

... L'opinion publique est comme une balance qui, au delà de certains poids, devient folle et se brise.

Gustave Droz (3).

Et c'est à une pareille autorité que l'on sacrifie ses convictions les plus saintes et ses devoirs les plus sacrés ! Mais voici le châtiment : le respect humain est un mauvais placement, car il faut tout perdre, et du côté de Dieu et du côté du monde lui-même :

Le monde est à la fois un grand tentateur et un austère moraliste, il veut qu'on se donne à lui et il méprise ceux qui se donnent, il leur prend leur vertu et leur reproche de l'avoir perdue.

Victor CHERBULIEZ (4).



(1) *Correspondance*, t. I, p. 220. Palmé.
(2) *Poèmes civiques*, N'espoir ne peur. Lemerre.
(3) *Tristesses et sourires*, v. Ollendorff.
(4) *Olivier Maugant*, I. Hachette.

III. Le dernier obstacle à l'accomplissement de ses devoirs, l'homme le rencontre en lui-même. Ce sont les *habitudes* mauvaises, contractées par la répétition des mêmes fautes, et qui survivent après que l'on a renoncé au péché ; les habitudes, « qui font de la vie un proverbe (1), » et qui rendent une confession trop souvent semblable à la confession précédente (2).

Ce sont encore les *passions*, forces qui auraient pu être utilisées pour le bien, et qui, faute d'avoir été surveillées dès le principe, se sont souvent tournées vers le mal : obstacles pénibles à surmonter, ennemis difficiles à vaincre, d'autant plus qu'ils sont installés dans la place et qu'on est porté à les considérer comme des maîtres :

Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions ; — il les laissait aller
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler
Elles vivaient ; — son corps était l'hôtellerie
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs.

Alfred de MUSSET (3).

Mais quels que soient les ennemis que l'homme rencontre sur sa route, il reste toujours libre : Dieu ne permettra pas qu'il soit tenté au-dessus de ses forces, et il sera toujours responsable devant le souverain Juge.

Dieu crée des forces, et l'homme, dans son libre arbitre, emploie ces forces au bien et au mal. Et comme Dieu est un et indivisible dans sa toute-puissance, il en est des passions comme des autres éléments : aucune n'est mauvaise en soi : ce sont des leviers. L'homme s'en sert bien ou mal, à lui son libre arbitre.

Eugène SUE (4).

(1) A. de Musset, *Rolla*, II. *Œuvres*, Charpentier.

(2) « Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir. » La Rochefoucauld, *Réflexions morales*, 194.

(3) *Rolla*, II. *Œuvres*. Charpentier.

(4) *Les sept péchés capitaux*, l'Envie, XXVII.

§ V. — Violation du Devoir

L'infraction au devoir constitue le péché. Le péché revêt une multitude de formes, que l'on peut réduire à sept principales :

Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène,
Comme en un vil cachot, toute la faute humaine.

Victor HUGO (1).

Le même poète énumère ces sept péchés, lorsqu'il nous montre, planant au-dessus de Rome païenne,

Et Luxure, Paresse, Envie, Orgie, Orgueil,
Avarice et Colère (2)...

Telles sont les sept sources empoisonnées d'où découle, toujours nuisible et toujours abondant, le flot des perversités humaines (3).

*
* *

Le péché n'est pas toujours grave. S'il s'agit d'une infraction légère, ou si le consentement de la volonté au mal n'est pas plein et entier, le péché lui-même est léger ou véniel. Mais ne croyons pas pouvoir impunément négliger les *petites choses.* Elles ont elles-mêmes de l'importance : elles en ont d'abord dans la pensée de Dieu, qui a tout fait, ce qui est grand et ce qui est petit :

Le nid que l'oiseau bâtit
Si petit

(1) *L'Année terrible*, Octobre, III. Hetzel.

(2) *Les Contemplations*, III, VI. Hetzel.

(3) J. Soulary a réuni sous ce titre : l'Hydre aux sept têtes, des sonnets consacrés à chacun des péchés capitaux. (*Œuvres*, Lemerre). — Nous parlerons de l'avarice, de l'envie et de la colère, en exposant les devoirs de l'homme envers son prochain ; de l'orgueil, de la luxure, de la gourmandise et de la paresse, en traitant de nos devoirs envers nous-mêmes.

Est une chose profonde
L'œuf ôté de la forêt
Manquerait
A l'équilibre du monde.
Victor Hugo (1).

Et puis, est-ce que la vie n'est pas faite surtout de petites chose?

Un million de brins d'herbe, ça fait un pré; des millions et des millions de grains de sable, ça fait une montagne. L'Océan est fait de gouttes d'eau, la vie est faite de minutes.
Lamartine (2).

Et c'est avec ces minutes qu'on achète l'éternité. Il n'en a pas été autrement, même pour les saints. Croit-on que leur vie ait été remplie de grands événements? elle s'est composée surtout de petites choses bien faites. Lisez ces lignes d'un journal intime :

Faisons ma soupe de bonne grâce; les saints souriaient à tout, et l'on dit que sainte Catherine de Sienne faisait avec grande joie la cuisine. Elle y trouvait de quoi méditer beaucoup. Je le crois, quand ce ne serait que la vue seule du feu et les petites brûlures qu'on se fait et qui font penser au purgatoire.
Eugénie de Guérin (3).

Enfin, une dernière réflexion sur ce sujet nous est suggérée par le catéchisme : « Nous devons éviter avec soin le péché véniel parce qu'il offense Dieu et qu'il nous conduit au péché mortel. » Non pas, sans doute, qu'un certain nombre de petites fautes puissent en valoir une grande : mais parce que l'habitude d'offenser Dieu pénètre l'âme, fait voir le péché avec moins d'horreur, et conduit insensiblement à des offenses plus graves. Donc, conclurons-nous avec Victor Hugo,

(1) *La Fin de Satan*, Chanson des oiseaux. Hetzel.
(2) *Geneviève*, x. C. Lévy.
(3) *Journal*, p. 114. Lecoffre.

Sois avare du moindre écart d'honnêteté.
Sois juste en détail. Voir des deuils, rire à côté,
Mentir pour un plaisir, tricher pour un centime,
Cela ne te fait rien perdre en ta propre estime;
Eh bien, prends garde! Tout finit par s'amasser.
Des choses que tu fais presque sans y penser,
Vagues improbités, parfois inaperçues
De toi-même, te font tomber, sont des issues
Sur le mal, et par là tu descends dans la nuit.

Victor HUGO (1).

§ VI. — Retour au devoir

Lorsque l'homme est passé du bien au mal par le péché, tout n'est pas fini pour lui; il peut revenir au bien; Dieu le lui demande, l'Eglise l'y exhorte, tout est mis en œuvre pour le ramener à la vertu et lui rendre le retour plus facile.

Il ne s'agit pas de mettre tout bonnement à l'entrée de la vie deux poteaux, portant l'un cette inscription : *Route du bien*, l'autre cet avertissement : *Route du mal*, et de dire à ceux qui se présentent : Choisissez; il faut, comme le Christ, montrer des chemins qui ramènent de la seconde route à la première celui qui s'était laissé tenter par les abords; et il ne faut pas surtout que le commencement de ces chemins soit trop douloureux, ni paraisse trop impénétrable.

Le Christianisme est là avec sa merveilleuse parabole de l'enfant prodigue.

Alexandre DUMAS fils (2).

Qu'est-ce qui pousse l'enfant prodigue dans les bras de son père? Le triste état où l'a réduit sa fuite.

Ainsi Dieu poursuit le pécheur jusque dans ses plaisirs, et les empoisonne par le remords. Tout est reproche au

(1) *Toute la lyre*, les Sept cordes, III, VII. Hetzel.
(2) *La Dame aux camélias*, III. C. Lévy.

coupable : sa mémoire, son imagination, la vue d'une église, la rencontre d'un ancien compagnon de vertu :

C'était en 1848. Lacordaire entrait pour la première fois à l'Assemblée constituante, dont Lamennais était aussi membre. Lamennais aperçoit son ancien ami et détourne les yeux. — « Savez-vous qui arrive? » lui dit un de ses voisins. Lamennais ne répond pas. Son voisin insiste : — « Mais retournez-vous donc, c'est Lacordaire. — Eh ! pour Dieu, laissez-moi, dit l'apostat poussé à bout, ne comprenez-vous pas que cet homme me pèse sur les épaules comme un monde ? (1) »

Quel châtiment ! mais aussi quelle invention de la divine miséricorde ! sans doute on souffrira du remords, mais, Dieu aidant, et pour s'en délivrer, on finira souvent par revenir au bien.

Le passé ! le passé ! si rien n'en revenait,
Si dans la solitude il se tenait muet ;
Grand sépulcre, si mieux tu verrouillais tes portes,
Oh ! je ne verrais pas l'ombre des choses mortes,
Se dressant devant moi dans les nuits sans sommeil,
Défiler la parade en leur triste appareil,
Narguer d'un rire amer les restes de ma vie
Et jeter en passant la pierre à ma folie.
On verrait moins de fronts pâles et réfléchis,
Mais aussi devant Dieu moins de genoux fléchis,
Moins de coupables reins saignant sous le cilice,
Et moins de pleurs lavant les souillures du vice.

Maurice de GUÉRIN (2).

Quand faut-il revenir à Dieu ? Sans doute, jusqu'au moment suprême il n'est jamais trop tard, et Dieu pardonne tant que l'homme est vivant (3). Mais est-il digne d'attendre la dernière heure ? Soyons conséquents avec nous-mêmes, et, puisque nous savons que c'est notre devoir de servir

(1) *Polybiblion*, 1887, 1er semestre, p. 511.

(2) *Journal*, p. 209. Lecoffre.

(3) On trouvera, dans *Saillard*, *Les Hommes célèbres du* XIXe *siècle et la foi chrétienne*, de beaux exemples de conversions au lit de mort ; voir surtout celles de Chopin et de Carpeaux. (Tours, Cattier).

Dieu et de faire le bien, faisons-le dès maintenant. « Il faudrait, dit La Bruyère avec une impitoyable logique, il faudrait s'éprouver et s'examiner très sérieusement avant que de se déclarer esprit fort et libertin, afin, au moins, et selon ses principes, de finir comme on a vécu ; ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir (1). »

Le pécheur, et c'est encore heureux, ne raisonne pas avec cette logique. Il veut se convertir, mais plus tard, et en tout cas à l'heure de la mort. Imprudence sans égale, qui joue une éternité sur un coup de dé ! L'heure de la mort ? mais elle sonnera bientôt, et il n'y a peut-être pas une minute à perdre.

« O mon âme ! ai-je encor le temps d'être crédule,
« Avide et rebrûlé du feu qui me rongea :
« Quelle heure est-il à ta pendule ? »
— « DÉJA ! »

« Et toi, corps insolent qui défiais les Parques,
« Vois-tu filer pour toi la hideuse Clotho :
« Dis-moi donc l'heure que tu marques ? »
— « BIENTÔT » —

Maurice ROLLINAT (2).

Ainsi la volonté de Dieu, notre dignité, notre intérêt personnel, tout nous fait une obligation de rentrer dans le devoir et de n'en plus sortir.

*
* *

Et maintenant, un dernier mot, sur l'ordre que nous allons suivre dans l'analyse du devoir.

Un *psychologue*, voulant expliquer à un prêtre les chutes d'une grande dame, recourait à des analyses fort subtiles d'une âme qu'il traitait de *compliquée :*

(1) *Caractères*, XVI.
(2) L'*Abîme*, les Chronomètres. Charpentier.

— Compliquée? fit l'abbé en hochant la tête. Je sais : vous avez de ces mots, pour n'en pas prononcer d'autres bien simples... Vous parlez de complications? Elle est bien simple la vie humaine. Elle tient tout entière dans les dix commandements de Dieu. Trouvez-moi un cas, je dis un seul, auquel ils n'aient pas répondu d'avance?

Paul BOURGET (1).

Au moment où nous entrons dans l'analyse des devoirs de l'homme, nous ne chercherons pas d'autre guide à suivre et d'autre texte à commenter que le Décalogue.

Un seul Dieu adoreras, tes parents honoreras, adultère point ne seras, œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement, le bien d'autrui tu ne prendras, homicide point ne seras ..... Admirables commandements de Dieu, sur lesquels les sociétés s'appuieraient et reposeraient inébranlablement s'ils étaient suivis.

Alexandre DUMAS fils (2)

C'est à la lumière de ces préceptes divins que nous allons rappeler les devoirs de l'homme envers Dieu, envers son prochain et envers lui-même.

CHAPITRE II

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS DIEU.

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

Dieu en vain tu ne jureras
Ni autre chose pareillement.

Les dimanches tu garderas
En servant Dieu dévotement.

Dans ces trois premiers commandements, le Décalogue renferme tous nos devoirs envers Dieu. Nous allons les énumérer en traitant, en cinq articles, des vertus théologales, de l'adoration et de la prière, objet du premier précepte, — du respect dû au saint nom de Dieu, — et de la sanctification du dimanche.

ARTICLE PREMIER

LES VERTUS THÉOLOGALES

« La foi, l'espérance et la charité sont appelées vertus théologales, parce qu'elles se rapportent immédiatement à Dieu (1). » Ces trois vertus nous sont imposées par le premier commandement.

*
* *

(1) Catéchisme.

I. C'est une prodigieuse raison, sans doute, que celle qui nous a montré dans la *foi* la source des vertus.

CHATEAUBRIAND (1).

En effet, la foi est l'entière croyance au dogme, sur lequel est fondée la morale. C'est une conviction inébranlable des vérités révélées par Dieu et enseignées par l'Eglise. C'est cette assurance donnée par l'homme à son Créateur :

Avant que votre foi dans mon cœur soit troublée,
Dieu bon et triomphant,
Les Alpes crouleront sur leur base ébranlée
Par le doigt d'un enfant.

Victor de LAPRADE (2).

Sur cette base solide de la foi chrétienne, l'édifice entier du dogme et de la morale s'élève en toute sûreté. Otez-la, vous n'avez plus que ruine à attendre. Voilà pourquoi le manque de foi, le doute (3), est si funeste ; voilà pourquoi les philosophes du scepticisme sont sévèrement jugés par les esprits clairvoyants. Écoutez ce qu'on a dit de Montaigne :

... Ce doute qui se complaît à douter me paraissait inferna-L'homme est né pour croire ou pour mourir. Montaigne ne peut produire que la stérilité dans l'esprit qui le goûte. Ne rien croire, c'est ne rien faire...

... Sa philosophie me faisait pitié. Ce n'est pas la philosophie du pourceau, car il pense. Ce n'est pas la philosophie de l'homme, car il ne conclut rien. Mais c'est la philosophie de l'enfant qui joue avec tout.

Or, ce monde n'est pas un enfantillage. L'œuvre de Dieu vaut bien qu'on la prenne au sérieux.

LAMARTINE (4).

Prenons au sérieux Dieu et sa parole : respectons-la, et sachons dire : Je crois !

(1) *Génie du christianisme*, I, II, *ii*.
(2) *Les Symphonies*, Consolation. Lemerre.
(3) Voir plus haut, p. 175-186.
(4) *Confidences*, XI, XVI. Hachette, Jouvet.

Je crois. — Le siècle en vain, dans sa pénible route,
Livre son vaisseau frêle à l'océan du doute,
Et sillonne d'obscurs détroits ;
Je me lève, j'échappe au courant qui l'emporte,
Et le regard aux cieux, d'une voix libre et forte,
Je le dis hautement : Je crois.

Edouard Turquéty (1).

*
* *

II. L'Espérance, seconde vertu théologale, a presque la même force que la foi : le désir est le père de la puissance ; quiconque désire fortement obtient.

Chateaubriand (2).

On sait en quoi consiste l'espérance : à toujours se confier à Dieu, à attendre, avec une fermeté toujours égale, son secours ici-bas, et la récompense qu'il promet après la vie à ses serviteurs fidèles.

Quelle divine invention que d'avoir fait de l'espérance une vertu ! Elle est si naturelle à l'homme qu'il ne peut s'en passer :

Le monde croulerait, que la créature humaine espèrerait toujours. C'est une aspiration jamais lassée que Dieu a mise au fond de notre âme.

Albert Delpit (3).

Elle est la grande consolatrice de la misère et du malheur :

L'espoir en Dieu est le pain blanc des pauvres.

Firmin Boissin (4).

C'est de cette chose si naturelle que Dieu a fait une vertu surnaturelle. Oh ! qu'il est aisé de la pratiquer !

(1) *Poésies catholiques*, Credo. Retaux.
(2) *Génie du christianisme*, I, II, *iii*.
(3) *Le Père de Martial*, VI. Ollendorff.
(4) *Polybiblion*, avril 1885.

Espérons donc, et toujours, et quand même ! Sans doute il est des moments où ce n'est pas toujours aussi facile. Alors surtout rappelons-nous que Dieu est fidèle à ses promesses, et espérons, *contra spem in spem.*

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore ;
O ma Muse ! ne pleurez pas :
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

Alfred de MUSSET (1).

Où le désespoir est surtout à craindre, c'est lorsqu'après une vie d'égarement on est sollicité par la grâce et pressé de revenir à Dieu. Alors surtout il ne faut pas oublier que Dieu a promis le pardon au repentir. « Quand même, dit Claudius, assassin de son frère, quand même cette main maudite serait plus épaisse du sang d'un frère que de sa propre chair, n'y a-t-il pas assez de pluie dans les cieux cléments pour la rendre aussi blanche que la neige ? A quoi sert la miséricorde, si ce n'est à tenir tête à la face du péché ? (2) »

Donc, toujours et partout, l'espoir en Dieu !

Espère, enfant ! demain, et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

V. HUGO (3)



(1) *La Nuit d'août.* OEuvres, Charpentier.
(2) Shakspeare, *Hamlet*, III, III.
(3) *Les Chants du crépuscule*, XXX. Hetzel.

III. Le précepte des préceptes, c'est d'aimer Dieu :

Tu l'aimeras de cœur, au-dessus de toi-même,
Et toute chose en lui ; car lui, ton père, il t'aime !

LAMARTINE (1).

La charité consiste à aimer Dieu pour lui-même ; non plus pour un motif intéressé, comme celui qui anime l'espérance, mais pour la perfection même de Dieu, pour sa divine bonté, pour son amabilité essentielle. C'est ce qu'a exprimé une sainte, experte en ces matières, sainte Thérèse, dans son célèbre sonnet *a Cristo crucifiado*, dont un lettré français a donné une traduction remarquable.

Pour t'aimer, ô mon Dieu, me faut-il l'espérance
Du ciel que m'a promis ton immense bonté?
Me faut-il de l'enfer l'avenir redouté
Pour défendre à mon cœur d'offenser ta puissance?

Il me suffit à moi de voir, Dieu de clémence,
Ton corps pâle et meurtri, sur la croix tourmenté,
De voir ce sang divin sorti de ton côté,
Ta mort et son opprobre, et ta longue souffrance.

Le bonheur de t'aimer a pour moi tant d'appas,
Que je t'aurais aimé si le ciel n'était pas ;
S'il n'était pas d'enfer, je t'aurais craint de même ;

Mon cœur qui veut t'aimer ne veut rien en retour ;
Dans ta grâce sans doute est mon espoir suprême ;
Mais sans aucun espoir j'aurais autant d'amour.

Firmin DIDOT (2).

C'est la charité qui fait l'essence du christianisme, et qui le note d'une marque divine qui le distingue de toute autre religion. Seul il a compris que Dieu veut être aimé pour lui-même, traité en père plus qu'en souverain ; seul il a vu Dieu penché sur l'humanité, demandant

(1) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.
(2) Cité par Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, Notes.

Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour !

V. HUGO (1).

Seul il a pu, au moyen de la charité, étancher
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu.

V. HUGO (2).

Seul enfin il a deviné que l'homme, lui aussi, voulait aimer son Dieu ; et il a créé cette vertu nouvelle, la charité, si inconnue jusque-là qu'il a fallu créer le nom en même temps que la chose.

Quand il n'y aurait que cette preuve de la divité du christianisme, elle suffirait. Elle ne peut être fausse, la religion qui a révélé Dieu à l'homme et l'homme à lui-même, la religion dont seul le fidèle peut tenir à son Dieu le langage de l'amour :

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême !
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.

LAMARTINE (3).

*
* *

Telles sont les trois vertus théologales:

Ces vertus-là, la foi, l'espérance, la charité, le premier caté chisme venu les recommande, mais on n'y pense jamais assez et, croyez-en un homme dont la pensée a fait le tour de bien des

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXVII, vi. Hetzel.
(2) *Ibid.*, XXXVII, vii. Hetzel.
(3) *Méditations poétiques*, la Prière. Hachette, Jouvet.

idées et de bien des chimères, ces vertus-là sont le fond même de la sagesse et donnent le véritable secret du bonheur.

F. COPPÉE (1).

ARTICLE II

L'ADORATION

« Adorer Dieu, c'est lui rendre l'honneur et le culte que nous lui devons, comme au créateur et au souverain Seigneur de toutes choses (2). » A ce respect, à ces hommages se mêle encore la charité, de sorte que la définition du poète est parfaitement juste :

Adorer, c'est aimer en admirant.

V. HUGO (3).

Dans la troisième partie de cet ouvrage, nous traiterons de l'adoration extérieure, le *culte*. Nous allons ici parler de l'acte principal d'adoration intérieure, la *prière*. Mais disons tout d'abord comment on pèche contre le devoir de l'adoration : par irréligion, par superstition, par idolâtrie.

*
* *

I. L'irréligion, c'est d'abord l'indifférence pratique à l'égard des devoirs religieux ; mal trop répandu à l'heure actuelle :

Aujourd'hui, il y a fort peu de juifs qui soient juifs, fort peu de chrétiens qui soient chrétiens... Jérusalem et Salomon, choses mortes. Rome et Grégoire VII, choses mortes. Il y a Paris et Voltaire.

Victor HUGO (4).

Combien cela est imprudent, nous l'avons vu, nous n'y

(1) *Discours* à la distribution des prix de l'Orphelinat d'Alsace-Lorraine. 1 juin 1885. *Figaro* du 25 juin.

(2) Catéchisme.

(3) *Les Quatre vents de l'esprit*. Deux voix dans le ciel. Hetzel.

(4) *Littérature et philosophie mêlées*, Journal des idées..., Histoire. Hetzel.

voulons pas revenir. Et puis, quelle trahison à l'égard de Dieu! Nous savons bien qu'on cherche parfois à s'excuser en disant qu'après tout on n'est pas hostile, mais seulement indifférent! Il n'est pas permis de rester neutre à l'égard de Dieu, et en pratique on ne peut pas l'être :

Vivre et penser en dehors de la religion n'est pas possible sans la haïr un peu.

Louis Veuillot (1).

Que faire donc? « Jouis, dit la raison païenne ;
Jouis et meurs ; — les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement, répond la foi chrétienne ;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète ;
En présence du ciel il faut croire ou nier.
Je le pense en effet ; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour.
Mais les indifférents ne sont que des athées ;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.

A. de Musset (2).

Être irréligieux, c'est encore « tourner en dérision les choses saintes, la religion et ses ministres. » C'est alors que l'indifférence devient de l'impiété. Et pourquoi ces moqueries? Le sait-on? Parfois, pour étouffer ses remords, et alors tout est bon pour attaquer et salir les choses saintes. Ecoutez ce Prudhomme *anticlérical* :

« ... Peut-être monsieur aime-t-il les curés. Moi, je ne peux pas les sentir. J'ai dix raisons, monsieur, pour ne pas les aimer. La première, c'est que ce sont des curés... »

Il allait passer aux neuf autres ; par bonheur le train s'arrêta, on était arrivé.

Victor Cherbuliez (3).

(1) *Çà et là*, t. II. Palmé.
(2) *L'Espoir en Dieu*. Œuvres. Charpentier.
(3) *Olivier Maugant*, XVII. Hachette Jouvet.

Souvent aussi, ce sera pour faire comme les autres, et sous l'empire de ce respect humain dont nous avons dit la néfaste influence (1). Recueillons un avis précieux à enregistrer :

Toujours la fatalité du livre. Nous, dont les sympathies de race et de peau penchent pour le pape, nous qui ne détestons pas l'homme qu'est le prêtre, nous voici à écrire, poussés par je ne sais quelle force irrésistible qui est dans l'air, un livre méchant à l'Eglise. Pourquoi ? Mais sait-on le pourquoi de ce qu'on écrit !

De Goncourt (2).

O vous qui par malheur avez perdu la foi, écoutez cette leçon qui vous est donnée par un de vos semblables :

Jamais un mot de raillerie sur les choses religieuses n'est sorti de mes lèvres. Je suis un incroyant, je ne suis pas un impie. Jamais je n'ai insulté ni n'insulterai ce que j'ai adoré. Je comprends trop bien qu'on puisse perdre la foi, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme qui, dans son enfance, s'est agenouillé devant la croix à côté de sa mère, ne respecte pas à jamais dans cette croix son enfance et sa mère (3).

* * *

II. Etre *superstitieux*, c'est croire à l'influence utile ou néfaste de certaines pratiques indifférentes en elles-mêmes, et leur prêter ainsi, sur la direction des événements, une puissance qui n'appartient qu'à Dieu.

Il est surprenant de voir quelle impression exercent, sur des esprits d'ailleurs éclairés, souvent même sur des âmes chrétiennes, ces inventions de la crédulité populaire. On ira consulter des somnambules dont la lucidité croît en raison des honoraires qu'on leur apporte. On sera inquiet d'un rêve, oubliant que, « quand c'est Dieu qui envoie ces

(1) Voir plus haut, p. 322-324.

(2) *Journal*, 14 mai 1868. Charpentier.

(3) Paroles mises sur les lèvres d'un de ses personnages par Octave Feuillet, dans *la Morte*, p. 77. C. Lévy.

présages mystérieux, il y joint une certaine lumière qui en donne le sens (1). » On ne voudra pas s'asseoir à une table si les convives y sont au nombre de treize :

« Nous allions passer treize à table ! Moi, cela m'est égal, mais il y a beaucoup de personnes auxquelles cela est très désagréable.

— Je l'avais remarqué. Je suis comme vous : cela m'est égal ; mais tout le monde n'est pas comme nous. »

Tout le monde a fait son compte, et tout le monde a dit à tout le monde : « Moi, cela m'est égal, mais tout le monde n'est pas comme moi. »

QUATRELLES (2).

Quant à voyager un *vendredi treize*, il n'y faut même pas penser (3) ! Mais nous n'en finirions pas s'il fallait seulement énumérer les découvertes de l'imagination humaine. Contentons-nous d'un dernier exemple, qui nous est rapporté par un diplomate anglais :

Un propriétaire du Northumberland nous a raconté que, dans son pays, on ne baptise pas les filles avant d'avoir des garçons, parce que, lorsqu'on agit autrement, ceux-ci n'ont jamais de barbe. Je lui ai demandé si en ce cas ce sont les filles qui en ont.

Lord MALMESBURY (4).

*
* *

Chose étonnante au premier abord, la superstition croît à

(1) Lacordaire. *Vie de saint Dominique*, x. Poussielgue.

(2) *Figaro* du 13 décembre 1884.

(3) En 1885, il y a eu trois *vendredis* 13 : février, mars et novembre. En additionnant, pour ces trois mois, les recettes de la Compagnie des Omnibus de Paris, pour les trois 12, les trois 13 et les trois 14, on trouve que, le 13, les recettes ont été en diminution de 13,859 fr. 85 sur le 14, et de 27,299 fr. sur le 12. — Aux mêmes dates, et pour les Compagnies des chemins de fer du Nord, du Midi, de l'Ouest et d'Orléans, les recettes du 13 ont été en diminution de 93,813 fr. 15 sur le 12, et de 258,196 fr. 05 sur le 14.

(4) *Mémoires d'un ancien ministre*, 9 novembre 1851. Ollendorff.

mesure que la foi diminue ; mais si l'on y réfléchit, il n'y a là rien qui ne soit facilement explicable. Le surnaturel est si conforme à la nature de l'homme, que si on lui enlève le véritable il s'en forgera un de toutes pièces :

S'il cesse de soumettre son esprit à la religion, il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange qu'il n'en connaîtra pas l'objet : il tremblera dans un cimetière où il aura gravé que *la mort est un sommeil éternel* ; et, en affectant de mépriser la puissance divine, il ira interroger la bohémienne, ou chercher ses destinées dans les bigarrures d'une carte.

... On est bien près de tout croire quand on ne croit rien ; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur.

CHATEAUBRIAND (1).

*
* *

III. Nous avons déjà parlé de l'*idolâtrie* (2) et nous n'aurions pas y revenir, si nous ne voulions protester contre le reproche adressé quelquefois à l'Eglise, au sujet du culte des saints.

Nous n'adorons que Dieu : quant aux saints, nous les honorons comme les amis de Dieu, nous leur demandons d'intercéder pour nous auprès du souverain Maître : en quoi ce culte ressemble-t-il à l'idolâtrie ? Voici des hommes qui, pendant leur vie,

Ayant fait de leur âme un ciel intérieur (3),

ont mérité de Dieu un amour tout spécial, ont pris sur son cœur une puissance de prière extraordinaire ; nous savons

(1) *Génie du christianisme*, III, v, *vi*. Voir *Victor Hugo apologiste*, p. 120-122.

(2) Voir plus haut, pages 50-51, 223-224.

(3) Leconte de Lisle, *Poèmes tragiques*, Apothéose de Mouça. Lemerre.

que leur charité pour Dieu leur inspire une ardente charité pour nous, et nous ne pourrions pas les prier! Ce serait contraire au bon sens. Lisez ce fragment de dialogue :

LE GÉNÉRAL

Je ne dis pas de mal de la prière, Madame la Baronne, entendez-vous? J'ai prié moi-même dans la bataille avant de charger. — Tout homme qui ne prie jamais est un gredin ou une huître. — Mais vos saints, vos saintes et vos légendes, ce sont des mômeries idolâtres, et rien de plus! Est-ce que je ne connais pas ça?... Mon pays en est farci!... Je connais ça parfaitement. Peuh!...

LA BARONNE

Vous ne connaissez rien, général : dès que l'on croit à une autre vie, rien n'est plus raisonnable ni plus doux que de croire à la puissance intermédiaire et au bienveillant patronage des âmes justes et heureuses; c'est leur récompense et leur magistrature là-haut.

Octave FEUILLET (1).

Et puis, comme il est beau, ce culte des saints ! Comme elle est magnifique, cette cohorte d'élus que leur pureté, leur courage, leur innocence ont rendus dignes de suivre Dieu pas à pas! Comme elle est ravissante, l'histoire du passage des saints sur la terre!

Ils naissent prédestinés, des voix les annoncent, leurs mères ont des songes éclatants. Tous sont beaux, forts, victorieux. De grandes lueurs les environnent, leur visage resplendit. Dominique a une étoile au front. Ils lisent dans l'intelligence des hommes, répètent à voix haute ce qu'on pense. Ils ont le don de prophétie, et leurs prédictions toujours se réalisent. Leur nombre est infini, il y a des évêques et des moines.., des mendiants et des seigneurs de race royale, des ermites nus mangeant des racines, des ermites... dans des cavernes. Leur histoire à tous est la même... Des mortifications, des jeûnes les purifient. Ni froment, ni huile. Germain répand de la cendre sur ses aliments. Bernard ne distingue plus les mets, ne reconnaît que le

(1) *Scènes et comédies*, l'Ermitage. C. Lévy.

goût de l'eau pure. Agathon garde trois ans une pierre dans sa bouche. Augustin se désespère d'avoir péché en prenant de la distraction à regarder un chien courir. La prospérité, la santé sont en mépris, la joie commence aux privations qui tuent le corps. Et c'est ainsi que, triomphants, ils vivent dans des jardins où les fleurs sont des astres, où les feuilles des arbres chantent. Ils exterminent des dragons, ils soulèvent des tempêtes et les apaisent, ils sont ravis en extase à deux coudées du sol...

Et après des centaines d'années, lorsqu'on ouvre leurs tombeaux, il s'en échappe des odeurs suaves.

Emile ZOLA (1).

Tels sont les saints, à la fois « saints et grands,

Les deux plus augustes épithètes dont le ciel et la terre puissent couronner une tête humaine. »

Victor HUGO (2).

ARTICLE III

LA PRIÈRE

L'acte du culte par excellence, c'est la prière. Devons-nous prier? nos prières sont-elles toujours exaucées? que devons-nous demander à Dieu? quand et comment faut-il prier? Autant de questions auxquelles il nous faut répondre.

*
* *

I. Nous devons prier, parce que Dieu le veut; aimant l'homme, il cherche toutes les occasions de le voir se rapprocher de lui, et la prière n'est autre chose que l'élévation de l'homme jusqu'à Dieu. Voyez-le dans le ciel :

(1) *Le Rêve*, II. Charpentier.
(2) *Le Rhin*, IX. Hetzel.

Les vierges, à ses pieds, dans de purs encensoirs,
Font brûler un parfum composé des prières
De tous ceux que le monde appelle ses lumières,
De tous les saints qui sont sur terre et dans le ciel;
Cette blanche fumée enveloppe l'autel,
Et l'Incréé, caché sous des voiles de flammes,
Se penche, respirant la douce odeur des âmes.

Victor Hugo (1).

Nous devons encore prier, parce que c'est dans cet acte que nous trouvons notre véritable grandeur. O prière,

Sans toi, que serait cette fange?
Un monceau d'un impur limon,
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon.
Mais par toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course,
Et lui faire boire à la source
L'eau de la vie et de l'amour! (2).

L'Océan a sa masse et l'astre sa splendeur.
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur

Lamartine (3).

Qu'on ne dise donc pas : « Eh! qu'importe à Dieu notre prière? Il est si grand et nous sommes si petits! Pour lui, s'abaisser jusqu'à nous serait déchoir. »

Belles phrases, *dit Joseph de Maistre*, qui ne tendent point à exalter Dieu, mais à dégrader l'homme (4).

Il nous sied bien, vraiment, lorsque Dieu nous oblige à le prier, de le rappeler aux convenances et de l'inviter à ne pas s'occuper de notre néant! Nous citions, tout à l'heure,

(1) *Dieu*, II, VI. Hetzel.
(2) Lamartine, *Jocelyn*, IXe époque, les Laboureurs. Hachette, Jouvet.
(3) *La Chute d'un Ange*. 8e vision. Hachette, Jouvet.
(4) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, IV.

en parlant des saints, un intéressant dialogue; en voici un autre fragment :

LE GÉNÉRAL

.. Je ne crois pas qu'il soit de la dignité de Dieu d'intervenir dans nos petites affaires de famille...

LA BARONNE

Ah! vous philosophez aussi, vous? Vous tranchez comme cela les questions avec votre grand sabre, — en deux coups: *vlan! vlan!* et vous croyez qu'on va vous laisser faire? Dites-moi donc un peu ce que c'est au juste que la dignité de Dieu? Vous l'a-t-il donnée à garder? La dignité de Dieu, mon général, comme sa bonté, est chose très délicate à définir et à limiter. Croyez bien qu'il sait maintenir l'une, comme il exerce l'autre, sans notre concours officieux. — Et puis, qu'appelez-vous « nos petites affaires de famille? » Pensez-vous que Dieu, de sa hauteur, ne voie pas toutes nos affaires humaines sur le même plan, celles que vous jugez grandes et celles que vous appelez petites : le malheur d'un peuple et le chagrin d'une mère? Je n'ai pas, quant à moi, de lumières suffisantes pour établir ces savantes distinctions entre les prières qui sont dignes de l'attention divine et celles qui en sont indignes : j'aime à me persuader que la prière est bonne toujours et que la plus mesquine offense moins Dieu que vos orgueilleux respects. Voilà pour les petites affaires de famille...

Octave Feuillet (1).

En réalité, l'abîme qui nous sépare du Créateur est comblé par la charité. C'est la charité qui abaisse Dieu jusqu'à l'homme :

Peux-tu m'entendre sans prodige?
Ah! le prodige est ta bonté!

Et c'est la charité qui élève l'homme jusqu'à Dieu :

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,
Il s'élève par son amour.

Lamartine (2).

(1) *Scènes et comédies*, l'Ermitage. C. Lévy. V. plus haut, p. 343.
(2) *Harmonies poétiques*, I, II. Hachette, Jouvet.

Donc, sous aucun prétexte, n'empêchez l'homme de prier ; ne l'empêchez pas, dès son enfance, de s'habituer à ce qui fait la grandeur de l'homme!

Pour moi, je ne crains pas de le dire, si j'étais absolument forcé de choisir, pour un enfant, entre *savoir prier* et *savoir lire*, je dirais : qu'il sache prier! car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice et toute bonté.

E. LEGOUVÉ.

*
* *

II. Que la prière soit efficace, il faut n'avoir jamais prié pour en douter. Si petits que nous soyons, n'avons-nous pas autour de nous de plus petits que nous? et lorsqu'ils nous prient, ne nous sentons-nous pas touchés et disposés à les exaucer? Il en est de même de Dieu :

Louez Dieu! la brebis vient quand l'agneau l'appelle;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Victor HUGO (1).

Prions : j'ai souvent vu, dans ma rude carrière,
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

Henri de BORNIER (2).

« Quand Achille eut tué Hector et l'eut traîné sept fois autour de la ville assiégée, le soir, au seuil de sa tente, un vieillard désarmé se présenta. C'était Priam. Il venait redemander à l'impitoyable vainqueur le corps mutilé de son fils, et lui ayant baisé la main, il lui dit : « Juge de la grandeur de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils! » Achille pleura, et rendit le corps de son ennemi. Quelle était la puissance qui avait brisé ce cœur farouche? Quel charme avait triomphé de lui? Cette puissance, ce charme, c'était la prière..... La prière est la reine du monde... Si un insecte pouvait nous prier, quand nous

(1) *Odes*, V, XIV. Hetzel.
(2) *La Fille de Roland*. Dentu.

allons marcher dessus, sa prière nous toucherait d'une immense compassion (1). »

Nous savons bien qu'on objecte à la prière l'ordre immuable des lois de la nature. « J'observe, dit un incroyant, un ordre si invariable dans les phénomènes physiques, que je ne comprends pas trop comment les prières de ces pauvres petits hommes pourraient avoir quelque influence sur ces phénomènes... Lorsqu'un météorologiste s'est assuré, par une suite d'observations exactes, qu'il doit tomber dans un certain pays tant de pouces d'eau par an, il se met à rire en assistant à des prières publiques pour la pluie. »

Joseph de Maistre répond ainsi à cette difficulté, mise par lui sur les lèvres d'un de ses personnages :

Je ne vois point ces règles immuables et cette chaîne inflexible des événements dont on a tant parlé. Je ne vois, au contraire, dans la nature que des ressorts souples, tels qu'ils doivent être pour se prêter autant qu'il est nécessaire à l'action des êtres libres, qui se combine fréquemment sur la terre avec les lois matérielles de la nature... Vous nous parlez d'une certaine quantité d'eau due à chaque pays dans le cours d'une année... Je l'admets : ce sera la loi invariable ; mais la distribution de cette eau sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la partie flexible de la loi. Ainsi vous voyez qu'avec vos lois invariables nous pourrons fort bien encore avoir des inondations et des sécheresses ; des pluies générales pour le monde, et des pluies d'exception pour ceux qui ont su les demander.

Joseph de Maistre (2).

Mais il n'y a pas que la nature, Dieu aussi est immuable, et voici les philosophes pris d'un nouveau scrupule : la prière va-t-elle agir sur Dieu, le faire changer d'avis et de volonté ? que deviendra dès lors son immutabilité ? Ecou-

(1) Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, 1836, 13e conf. Poussielgue.

(2) *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, IV.

tons à ce sujet le vieux *tailleur de pierres* dont nous avons déjà plusieurs fois admiré le bon sens.

Moi. — Vous croyez donc que le Seigneur est comme un homme qui ne saurait pas bien ce qu'il veut et qui se laisse fléchir d'un côté ou de l'autre par la prière, par les larmes du dernier qui parle?

Lui. — Oh! non, monsieur; mais je crois que le bon Dieu, en nous créant pour faire sa volonté, a prévu que nous aurions besoin de ceci, de cela, pendant notre passage sur la terre..., et qu'il a lui-même donné à ses pauvres créatures comme nous l'instinct de lui demander ce que nous désirons, ne fût-ce que pour nous maintenir en adoration, en désir et en reconnaissance, perpétuellement devant lui. Il fait ce qu'il veut; mais, nous autres, nous faisons ce qu'il nous inspire en le priant. Demander et recevoir, est-ce que ce n'est pas tout l'homme, monsieur? Pourquoi donc, nous qui demandons tout à ceux qui ont si peu à donner, ne demanderions-nous pas sans cesse à celui qui a tout? Je sais bien qu'on dit : « Mais toute volonté de Dieu est éternelle et immuable comme lui-même; donc c'est inutile de chercher à la changer par la prière. » Mais moi, je pense qu'il a prévu de toute éternité que nous lui demanderions par la prière telle ou telle grâce, et qu'il l'a aussi accordée d'avance de toute éternité à la prière que nous lui ferions, de manière que ce changement soi-disant à sa volonté n'en est au fond que l'accomplissement éternel. Je me dis quelquefois : « Le Seigneur est semblable à l'architecte d'un dôme de fer comme j'en ai vu, qui laisse du jeu entre les matériaux qui forment sa charpente, afin que le fer s'allonge ou se raccourcisse librement, selon les saisons, sans que ça rompe son mécanisme. » Ce jeu de l'architecte de là-haut, monsieur, qui laisse son effet à sa volonté immuable, en laissant son effet à l'invocation des hommes, je me figure que c'est la prière

LAMARTINE (1).

Mais la meilleure réponse qu'on puisse faire à ces difficultés, c'est le fait. On niait le mouvement devant un philosophe : il marcha. On nie devant les hommes l'efficacité

(1) *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, X, II. Hachette, Jouvet.

de la prière : les hommes continuent à prier. Et ils témoignent qu'ils ont été exaucés ! Ne leur dites pas : « Mais c'est impossible ! » Ils vous répondront : « La preuve que c'est possible, c'est que cela est. »

Au retour d'un voyage au sanctuaire de Fourvières, un critique écrivait les lignes qu'on va lire :

L'église n'a d'autres ornements que les *ex-voto* et les témoignages de reconnaissance des fidèles exaucés, mais en revanche c'est par centaines qu'il faut les compter ; les chapelles en sont remplies, les murailles en sont tapissées, les piliers en sont recouverts depuis la base jusqu'au faîte. Je vois d'ici nombre d'incrédules sourire; pour moi, je n'en ai ni envie, ni désir, et cela pour beaucoup de raisons dont quelques-unes regardent la simple philosophie. Parmi les incrédules qui sourient il y en a sans doute plus d'un qui tient pour article de foi ce trop douteux axiome qui sert de base à la société dont nous faisons la difficile et incertaine expérience : le nombre fait la sagesse. Eh bien! mais voilà, j'imagine, une sérieuse application de cet axiome. Des milliers et des milliers de personnes viennent m'affirmer qu'elles ont été exaucées ou guéries après s'être adressées à la Vierge. S'il n'y en avait que quelques-unes, je pourrais rejeter les témoignages, mais ils sont si nombreux que je suis obligé de les tenir pour vrais, du moment qu'il est entendu que je dois accepter comme expression de la vérité le suffrage du nombre. Au contraire, s'ils ne sont pas vrais, en quoi le nombre m'offrira-t-il ailleurs plus de garanties, et que vaut le suffrage des multitudes ?

Emile MONTÉGUT (1).



III. Pour que nos prières obtiennent un résultat, il faut qu'elles soient bien faites. Nous devons y apporter le recueillement qu'exigent la présence de Dieu et l'entretien que nous allons avoir avec lui. Lamartine nous cite à ce sujet l'exemple de sa mère :

(1) *Impressions de voyage et d'art*, Revue des Deux Mondes, 18 août 1847.

Je la voyais prendre sur une tablette, à côté de son lit, un volume de dévotion qui lui venait de sa mère. Sa physionomie, ordinairement si ouverte et si répandue sur tous ses traits, changeait tout à coup d'expression ; elle se recueillait, comme la lueur d'une lampe quand on la couvre de la main contre le vent, pour l'empêcher de vaciller çà et là et de s'éteindre.

LAMARTINE (1).

Il faut aussi prier avec humilité, c'est-à-dire avec l'absolue conviction de notre impuissance personnelle et de notre petitesse auprès de Dieu. Plus nous serons pénétrés de ce sentiment, plus sûrement nous toucherons le cœur de Dieu :

Etre impuissant, c'est une force... C'est dans son impuissance que l'homme a trouvé le point d'appui, la prière.

Victor HUGO (2).

Il faut enfin, et cela est de toute évidence, ne pas demander à Dieu des choses qui nous seraient nuisibles. Si nous en demandons sans le savoir, ne soyons pas étonnés de n'être point exaucés. « Tu es sage, dit Dante à Virgile, et tu m'entends mieux que je ne parle (3). » Dieu est sage et nous entend mieux que nous ne parlons ; aussi ne peut-il toujours nous exaucer dans le sens où nous le prions : « Nous nous ignorons nous-mêmes, et nous demandons souvent notre ruine. Sa sagesse nous refuse pour notre bien, et nous gagnons à ne pas obtenir l'objet de nos prières (4). »

*
* *

IV. Que devons-nous demander à Dieu ? C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a enseigné. « Quand vous prierez, disait-il, c'est ainsi que vous prierez. » Et il dictait à ses disciples l'oraison dominicale, cette prière

(1) *Cours familier de littérature*, I, v.
(2) *Les Travailleurs de la mer*, III, I, *i*. Hetzel.
(3) *L'Enfer*, chant II.
(4) Shakspeare, *Antoine et Cléopâtre*, II, I.

Où l'on entend gémir la chair avec l'esprit,
Où l'homme ose d'en bas appeler Dieu son père,
Donne à ses ennemis le pardon qu'il espère,
Et dit, en proférant la double vérité,
A Dieu, miséricorde; à l'homme, charité.

LAMARTINE (1).

Voici, de cette divine oraison, une bonne et belle traduction. C'est un vieillard qui prie :

O Père, disait-il, de toute créature,
Dont le temple est partout où s'étend la nature,
Dont la présence creuse et comble l'infini,
Que ton nom soit partout dans toute âme bénie!
Que ton règne éternel, qui tous les jours se lève,
Avec l'œuvre sans fin recommence et s'achève!
Que par l'amour divin, chaîne de ta bonté,
Toute volonté veuille avec ta volonté!
Donne à l'homme d'un jour que ton sein fait éclore
Ce qu'il lui faut de pain pour vivre son aurore!
Remets-nous le tribut que nous aurons remis
Nous-même en pardonnant à tous nos ennemis.
De peur que sur l'esprit l'argile ne l'emporte,
Ne nous éprouve pas d'une épreuve trop forte;
Mais toi-même, prêtant ta force à nos combats,
Fais triompher du mal tes enfants d'ici-bas.

LAMARTINE (2).

Il y a là, *dit ailleurs le même écrivain,* il y a là à peu près tout ce qu'on peut demander. C'est comme un gros sou dans la poche, contre lequel on vous donne partout un morceau de pain.

LAMARTINE (3).

En lisant attentivement l'Oraison dominicale, nous verrons que nous devons d'abord prier pour la gloire de Dieu, puis pour nous-mêmes et pour notre prochain (4). Ce sont d'abord

(1) *La Chute d'un ange*, 7e vision. Hachette, Jouvet.

(2) *Ibid*. Hachette, Jouvet.

(3) *Le Tailleur de pierres de Saint Point*, X, II. Hachette, Jouvet. Voir Chateaubriand. *Génie du christianisme*, IV, I, *III*.

(4) Voir *Victor Hugo apologiste*, p. 125-128.

les choses de l'âme qui doivent nous intéresser et nous solliciter; mais les choses du corps peuvent trouver place dans nos demandes, et le « pain quotidien » est le pain de la bouche aussi bien que le pain de l'esprit. Ne croyons pas que Dieu soit offensé de voir que nous l'intéressons à nos petites affaires : la vie se compose de petites choses; exclure Dieu de ces *petites choses*, ce serait l'exclure de notre vie.

Une de mes amies, *écrit Eugénie de Guérin*, demandait une fois des prières pour son chien malade ; je me moquai d'elle et trouvai sa dévotion mal placée. Aujourd'hui j'en ferais comme elle, je ne trouve pas cette prière si étrange : tant le cœur change l'esprit! Je n'aimais pas Bijou (*son chien*) alors ; ma conscience ne s'offusque pas d'intéresser le bon Dieu à la conservation d'une bête. Y a-t-il rien d'indigne dans ses créatures, et ne peut-on pas lui demander la vie de celles que nous aimons? Je suis portée à le croire et qu'on peut, excepté le mal, tout demander à Dieu, au *bon Dieu*. Ce nom familier, ce nom populaire de la Divinité m'inspire toute sorte de confiance.

Eugénie de GUÉRIN (1).

« On peut, excepté le mal, tout demander à Dieu. » Retenons ce mot comme devise, et dans tous nos besoins recourons à la prière,

Car la prière est infinie.

Victor HUGO (2)

*
* *

V. Quand faut-il prier? « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser. » Cette parole du Sauveur nous indique que toutes nos occupations doivent être sanctifiées par la prière, et que par suite il y faut recourir à des intervalles assez rapprochés pour que nos actions soient toujours sous son influence.

(1) *Journal*, p. 219. Lecoffre. — « Confiance en Dieu! Le Père Geoffroy me disait : Si, par hasard, vous aviez besoin d'un petit morceau de la lune, il faudrait le lui demander : il n'y a pas de raison pour qu'il ne vous l'accorde pas. » L. Veuillot, *Correspondance*, t. I, p. 38. Palmé.

(2) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, III. Hetzel.

Les deux plus importantes prières de la journée sont celles du matin et du soir.

Dès *le matin*, dès le réveil, il faut prier. Pourquoi en ce moment? plusieurs motifs nous y invitent.

Tout d'abord, c'est l'heure où le recueillement nous est le plus facile ; le matin,

> L'un des plus beaux instants, mon fils, où les humains
> Puissent à l'Eternel tendre leurs faibles mains;
> L'âme s'y sent ouverte, et la prière aisée.
>
> Alfred de MUSSET (1).

Et puis, c'est le moment où la nature, elle aussi, s'éveille et prie, nous donnant l'exemple et nous pressant de l'imiter :

> ...L'aurore s'éclairait de plus en plus, et la terre de plus en plus se réjouissait de la voir : tout s'animait, les oiseaux éclatèrent en chansons, et me firent souvenir de faire ma prière, comme ils faisaient la leur.
>
> Louis VEUILLOT (2).

> Est-ce que chaque lever de l'aurore n'est pas comme une création nouvelle? Tous les matins Dieu refait la plus belle partie de son œuvre et redit sa plus belle parole : Que la lumière soit!
>
> STAHL (3)

Pour l'homme aussi, le réveil est une nouvelle création : c'est un jour de plus qui lui est donné gratuitement, et il doit en remercier Dieu ; c'est un jour de plus dont il faudra rendre compte, et il doit demander au Maître la force de rester un serviteur fidèle. Voilà pourquoi, dit le poète,

> *Mon cœur*
> Murmure en s'éveillant son hymne intérieur ;
> Demande un jour de paix, de bonheur, d'innocence,
> Un jour qui pèse entier dans la sainte balance,

(1) *Mardoche*, XXV. *Œuvres*, Charpentier.
(2) *Correspondance*, Lettres à sa sœur, juin 1858. Palmé.
(3) *Bonnes fortunes parisiennes*, le Réveil sur la Bastei. Hetzel.

Quand la main qui les pèse à ses poids infinis
Retranchera du temps ceux qu'il n'a pas bénis !

LAMARTINE (1).

Enfin, si tous priaient le matin, comme se réaliserait le précepte du divin Maître : « Il faut prier sans cesse ! » Sans cesse, en effet, ils est des points du globe où le matin renaît et où les hommes se réveillent :

Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle ;
Oui, chaque point des cieux par toi la renouvelle,
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits
N'ont été par ton souffle animés et conduits
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,
Et te faire bénir par l'aurore des jours,
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours !

LAMARTINE (2).

*
* *

Cette dernière raison suffirait à nous recommander aussi la *prière du soir*, comme un nouveau moyen d'assurer dans le monde la prière continuelle. Mais d'autres motifs nous y engagent.

La nuit amène avec elle des pensées tristes : le sommeil de la nature en fait l'image de la mort, et nous-mêmes nous devons nous engloutir dans ce sommeil sans savoir si nous en sortirons demain : ne faut-il pas, en ce moment, se remettre dans les mains de Dieu,

Et chercher, au moment où s'endort la nature,
Celui qui veille toujours ?

LAMARTINE (3).

(1) *Harmonies poétiques*, I, V. Hachette, Jouvet.

(2) *Harmonies poétiques*, I, III. Hachette, Jouvet. Voir encore, sur la prière du matin : *ibid.*, I, VII ; *Recueillements poétiques*, préface ; V. de Laprade, le *Livre d'un père*, XL, Lemerre ; J. Autran, la *Vie rurale*, Prière du matin. C. Lévy.

(3) *Harmonies poétiques*, I, VIII. Hachette, Jouvet.

Ne faut-il pas penser aux choses sérieuses, examiner son âme et se purifier par le repentir, au moment même où l'on frappe à la porte de l'incertain ?

Oh ! que la nuit fait venir des pensées sérieuses ! Je ne crois pas que le méchant, que l'impie, que l'incrédule soient aussi pervers la nuit que le jour. Un monsieur qui doute de beaucoup de choses m'a dit souvent que, dans la nuit, il croyait toujours à l'enfer.

Eugénie de Guérin (1).

Prions donc avant de nous livrer au repos ; n'attendons pas d'être à moitié endormis « pour balbutier, comme en rêve, les paroles qui retardent péniblement pour nous l'heure du repos (2); » mais, en pleine possession de nous-mêmes, recueillons-nous et prions. Prions pour nous, d' bord, qui devons ce moment au Seigneur :

Les hommes ont le jour, le soir est fait pour Dieu.

Eugène Manuel (3).

Prions pour les affligés et les malades à qui la nuit est si longue !

La nuit est un surcroît à toutes les douleurs... elle met du noir sur du noir.

Octave Feuillet (4).

Prions pour les pécheurs !...

Quand l'œil voit noir, l'esprit voit trouble...

Victor Hugo (5).

Prions pour tous les malheureux, prions pour tous les morts ; en un mot,

(1) *Journal*, p. 113. Lecoffre.
(2) Lamartine, *Confidences*, V, I. Hachette, Jouvet.
(3) *Pages intimes*, LIV. C. Lévy.
(4) *La Partie de dames*. C. Lévy.
(5) *Les Misérables*, II, III, *v*. Hetzel.

Endormons-nous dans les prières
Comme le jour s'endort dans les parfums du soir.

LAMARTINE (1).

*
* *

Attendre, pour prier, du matin jusqu'au soir, c'est bien long ! Il y a, dans une journée, tant d'occasions de remercier Dieu, et il se présente, hélas ! tant d'occasions de l'offenser ! Aussi, un homme véritablement religieux fait monter sa pensée jusqu'à Dieu plus d'une fois dans le courant du jour : le commencement et la fin des repas, des travaux, des récréations même, sont marqués par une élévation de l'âme vers les hauteurs divines, d'où elle redescend plus sereine et plus forte. Alors vraiment l'on prie toujours, et c'est cette prière ininterrompue qui soutient les âmes dévoués à Dieu au milieu des travaux, des fatigues et des responsabilités qui s'accumulent d'heure en heure :

Tous les jours à son réveil, Philomène, faisant le signe de la croix, offrait à Dieu sa première pensée. En s'habillant, elle lui demandait la robe d'innocence qu'elle avait perdue par le péché. Avant son travail, elle mettait ce qu'elle allait faire aux pieds du Seigneur en expiation de ses fautes. Elle n'oubliait point de dire une petite prière, à chaque heure qui sonnait... Avant la récréation, elle demandait à Dieu de mettre une grande circonspection sur ses lèvres... Puis c'étaient encore de petites prières : prières pour se renouveler en la présence de Dieu, prières lorsqu'elle avait commis quelque petit péché... Si elle s'éveillait dans la nuit, elle s'unissait de pensée aux serviteurs et servantes qui louent le nom du Seigneur dans la nuit, aux adorations des esprits bienheureux, aux cantiques des saints dans le paradis...

DE GONCOURT (2).

(1) *Harmonies poétiques*, II, VI. Hachette, Jouvet. Voir encore, sur la prière du soir, *ibid.* I, VIII ; *Recueillements poétiques*, préface ; *Méditations poétiques*, la Prière ; V. de Laprade, le *Livre d'un père*, XLII. Lemerre.

(2) *Sœur Philomène*, II. Charpentier.

Puissions-nous suivre, au moins de loin, de tels exemples ! puissions-nous être en droit de dire comme cette jeune fille à qui l'on demandait :

— Vous avez entendu parler de Dieu ?

— Oh ! oui ; mais je crois qu'il a encore plus entendu parler de moi. Je l'ai tant prié !

Alexandre Dumas fils (1).

ARTICLE IV

LE RESPECT DU SAINT NOM DE DIEU

Le second précepte du Décalogue nous défend de « prendre en vain le nom du Seigneur notre Dieu. »

Dieu est si grand qu'aucun nom ne peut pleinement le nommer :

Savez-vous son nom ? La nature
Réunit en vain ses cent voix,
L'étoile à l'étoile murmure :
Quel Dieu nous imposa ses lois ?
La vague à la vague demande :
Quel est celui qui nous gourmande ?
La foudre dit à l'aquilon :
Sais-tu comment ton Dieu se nomme ?
Mais les astres, la terre et l'homme
Ne peuvent achever son nom.

Lamartine (2).

Néanmoins, il fallait que Dieu fût nommé : il est des syllabes dont l'émission appelle la pensée du souverain Maître, et le désignent de l'homme à l'homme. Dès lors, ce nom divin doit participer au culte rendu à Dieu lui-même :

(1) *Monsieur Alphonse*, I, v. C. Lévy.
(2) *Harmonies poétiques*, I, II. Hachette, Jouvet.

c'est avec respect, avec amour que nous devons le prononcer.

Enseignez aux enfants le nom du Père au ciel.
Comme on met sur leur lèvre une goutte de miel,
Pour qu'ils goûtent, sortant du ventre de leur mère,
Quelque chose de doux avant leur vie amère ! ..
La mère à ses petits fera bégayer Dieu
En leur montrant du doigt l'invisible en tout lieu :
Et ce sera le mot, quelque nom qui le nomme,
Par qui dans l'univers l'homme salûra l'homme !
Le nom qu'appellera l'innocent en témoin,
Qui dans l'œil du coupable éclatera de loin,
Que le juste outragé, mais fort de confiance,
Frappera sur son sein comme une conscience,
Qu'opposera le faible à son persécuteur,
Que la veuve et l'enfant auront pour leur tuteur,
Le lépreux pour ami, l'esclave pour son juge,
L'indigent pour foyer, le banni pour refuge,
Que les infortunés, du fond de leurs douleurs,
Verront comme un rayon luire à travers leurs pleurs,
Et, quand l'homme expirant s'étendra sur sa couche,
Que les anges viendront enlever sur sa bouche !

LAMARTINE (1).

*
* *

Il est plusieurs manières de trahir le respect dû au saint nom de Dieu. La première est le *blasphème*, qui consiste à prononcer des paroles insolentes contre Dieu, ou à proférer son nom en lui adjoignant des qualificatifs injurieux. Laissons cette triste occupation aux damnés, qui « blasphèment Dieu, leurs parents, l'espèce humaine, le lieu, le temps de leur naissance, et la semence de leur semence et de leur enfantement (2). » Ne commençons pas sur terre l'œuvre de l'enfer, et disons-nous bien que le blasphème

(1) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.
(2) Dante, l'*Enfer*, chant III. Trad. Brizeux. Charpentier.

est le fait d'un fou furieux, ou d'un histrion qui cherche jusque dans l'audace du péché à attirer l'attention sur lui. C'est ce qu'un poète ne craint pas de dire dans un sonnet adressé *au blasphémateur* :

S'il existe ton Dieu, le blasphémer est lâche.
Le blasphème est le cri des impuissants. Sais-tu,
Toi qui ne crois à rien, pas même à la vertu,
Que tu viens d'entreprendre une bien vaine tâche?

Tu l'insultes, afin que de son ciel il lâche
Ses foudres sur ton front; et parce qu'il s'est tu,
Il n'est pas? Vainement tu l'auras combattu,
Car il est patient, et jamais ne se fâche.

Histrion, nul ne croit à ta sincérité.
Descends de ton tréteau, menteur, ôte ton masque!
Montre le crâne faux que nous cache ton casque!

Que t'importe de dire ou non la vérité?
Pourvu qu'un jour, ton nom vaniteux, tu le coules
Dans l'airain des gros sous que tu surprends aux foules.

Paul MANIVET (1).



Le *serment* est parfois une autre occasion de manquer au respect dû au nom divin. Non pas qu'il soit mauvais en lui-même : au contraire il est, de sa nature, un hommage rendu à la véracité de Dieu :

Eh! ne sais-je, *disait Berryer au Parlement*, ne sais-je pas ce que c'est que le serment? Est-ce que je ne connais pas le caractere sacré de ce supplément de la puissance humaine? Oui là où les lois que vous écrivez sont impuissantes, là où elles ne pourraient vous offrir aucune garantie, vous demandez plus à l'homme que vous réputez homme d'honneur, vous lui demandez l'engagement de sa conscience, vous lui demandez l'engagement de sa vie intérieure; vous voulez qu'il s'oblige au-delà des actes que vous pouvez saisir, que vos lois peuvent atteindre, au delà de ce qu'elles peuvent réprimer : c'est donc l'honneur, la

(1) *Les Glas de l'âme*. Dentu.

conscience, et à vrai dire, depuis que le serment est prêté dans le monde, c'est Dieu même qui est pris à témoin.

BERRYER (1).

Voilà pourquoi, dans les affaires judiciaires, où la fortune, l'honneur, la liberté et même la vie des citoyens dépendent de la loyauté dans les affirmations apportées au tribunal, on oblige témoins et jurés à prêter serment devant Dieu. Qu'arriverait-il si cette garantie était enlevée à la justice? Ces lignes extraites d'un roman nous le font prévoir :

... Au fond de la salle, un grand Christ regarde le ciel de ses yeux mourants. C'est vers lui qu'on tendait la main autrefois, pour jurer. Car maintenant on ne jure plus devant Dieu, ce qui facilitera bien le mensonge à nos adversaires...

Georges OHNET (2).

Mais si le serment est par lui-même un hommage rendu au Créateur, il peut devenir, par l'abus qui en serait fait, un outrage à Dieu et un péché pour l'homme. Soutenir au moyen du serment une affirmation mensongère est une faute. C'est une faute aussi, moins grave, il est vrai, que de prêter des serments véritables mais frivoles. Dans les circonstances ordinaires, la parole d'un honnête homme doit suffire (3); étayer de serments ses moindres propos serait de nature à faire concevoir des doutes sur la véracité du jureur :

Je crois tout ce qu'on dit, à moins qu'on ne le jure,

(1) *Discours parlementaires*, t. III, p. 504.

(2) *La Grande Marnière*, x. Ollendorff.

(3) Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusqu'aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et lui attire toute sorte de confiance. » La Bruyère, *Caractères*, v.

dit plaisamment Victor Hugo (1); et Shakspeare raille agréablement ces jureurs de profession :

TOUCHSTONE

Maîtresse, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE.

Vous a-t-on fait le messager ?

TOUCHSTONE

Non, sur mon honneur. .

ROSALINDE

Où avez-vous appris ce serment, nigaud?

TOUCHSTONE

D'un certain chevalier, qui jurait sur son honneur que les beignets étaient bons, et qui jurait encore sur son honneur que la moutarde ne valait rien (2).

*
* *

On pèche encore en n'observant pas les serments que l'on a prêtés. Les vicissitudes politiques, la diminution des croyances ont fait tort à la majesté et à l'inviolabilité du serment. Autrefois, « la fidélité au serment passait encore pour un devoir; aujourd'hui, elle est devenue si rare qu'elle est considérée comme une vertu (3) ».

Jadis il en était
Des serments qu'on faisait dans la vieille Allemagne,
Comme de nos habits de guerre et de campagne;
Ils étaient en acier. — J'y songe avec orgueil. —
C'était chose solide et reluisante à l'œil,
Que l'on n'entamait point sans lutte et sans bataille,
A laquelle d'un homme on mesurait la taille,
Qu'un noble avait toujours présente à son chevet,
Et qui, même rouillée, était bonne, et servait.

(1) *Les Quatre vents de l'esprit*, II, Esca, acte I. Hetzel.
(2) *Comme vous l'aimez*, I, II.
(3) Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 59.

Le brave mort dormait dans sa tombe humble et pure,
Couché dans son serment commme dans son armure,
Et le temps, qui des morts ronge le vêtement,
Parfois brisait l'armure et jamais le serment.
Mais aujourd'hui la foi, l'honneur et les paroles,
Ont pris le train nouveau des modes espagnoles.
Clinquant! soie! — Un serment, avec ou sans témoins,
Dure autant qu'un pourpoint, — parfois plus, souvent moins!
S'use vite, et n'est plus qu'un haillon incommode
Qu'on déchire et qu'on jette en disant : Vieille mode!

V. Hugo (1).

ARTICLE V

LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE

« Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur. »

Dieu, qui nous donne tous nos jours, s'en est réservé un, que nous devons consacrer plus particulièrement à son service. Quand ce jour, le dimanche, arrive, il est « chômé par cent millions de chrétiens sur la surface du globe, fêté par les saints et les milices célestes, et, pour ainsi dire, gardé par Dieu même dans les siècles de l'éternité (2). »

Une double loi s'impose au chrétien le dimanche : il doit « s'abstenir des œuvres serviles, et faire des œuvres de religion (3). » Disons quelques mots de ce double devoir.

*
* *

I. Quelle loi diviniment bienfaisante, que cette obligation de suspendre le travail un jour de chaque semaine! Accablés sous le poids d'un labeur incessant, les ouvriers seraient bien exposés à ne pas s'estimer plus que les bêtes de

(1) *Les Burgraves*, I, VI. Hetzel.
(2) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, IV, I, *iv*.
(3) Catéchisme.

somme, dont toute l'utilité réside dans leur corps. Mais vienne le dimanche, alors ils se sentent redevenir hommes :

Pour ces prisonniers de la semaine, l'almanach aux grilles serrées s'entr'ouvre de distance en distance en espaces lumineux, en prises d'air rafraîchissantes. C'est le dimanche, le jour si long aux mondains, et qui constitue pour une foule d'êtres la seule récompense, le seul but aux efforts désespérés de six jours de peine... Si on veut bien connaître le dimanche, il faut le voir surtout aux quartiers laborieux..., aux faubourgs enfiévrés où, dès le matin, on le sent planer, reposant et doux, dans le silence des fabriques, passer avec le bruit des cloches qui met dans l'horizon, tout autour des banlieues, comme un immense chant de délivrance. Alors on le comprend et on l'aime.

Dimanche de Paris, dimanche des travailleurs et des humbles... je t'exalte et je te bénis pour tout ce que tu donnes de jo e, de soulagement au labeur honnête et courageux, pour le rire des enfants qui t'acclament, la fierté des mères heureuses d'habiller leurs petits en ton honneur, pour la dignité que tu conserves aux logis des plus pauvres.

Alphonse Daudet (1).

Autrefois, dans notre France, ces bienfaits étaient universels, parce que le dimanche était partout observé. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et, le repos hebdomadaire n'étant plus obligatoire, la concurrence industrielle a amené le travail du dimanche. « Qu'importe que l'ouvrier s'use à la tâche! après lui, un autre. » Si l'on a cru améliorer ainsi la condition du peuple, on s'est bien trompé, et un philosophe peu suspect de partialité en faveur de l'Eglise le constatait amèrement :

Je propose de graver sur le Panthéon, au-dessus de l'inscription : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante! » ces lignes : « La Révolution française est venue, et l'ouvrier a été obligé de travailler un jour de plus par semaine pour vivre! »

Pierre Leroux.

(1) Cité par Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents*, t. v, IV, IX. Poussielgue.

Prenez garde! en forçant l'ouvrier à travailler le dimanche, vous ne croyez nuire qu'à lui, vous escomptez ce que cela vous rapportera! Lorsque vous aurez, par un travail sans relâche, abruti les masses ouvrières, prenez garde qu'elles ne se retournent contre vous, et, traitées par vous en bêtes fauves, ne vous déchirent comme le fauve fait de sa proie!

Riche, tu fais bâtir ta maison le dimanche!
Pour en jouir plus tôt, ta volonté retranche
A cinquante ouvriers et prière et loisir;
En vain l'église s'ouvre, en vain Dieu les appelle :
Il faut tourner la grue et remuer la pelle;
Tu le veux, il suffit: leur loi c'est ton désir...
Et moi, dont la maison n'est point sur cette terre,
Moi qui suis ici-bas simplement locataire,
Riche, pour toi j'ai peur. Je regarde au-delà .
Leurs marteaux à la main, ces forçats du dimanche,
Un dimanche pourront chercher quelque revanche...
Dies iræ! Dies illa!

Louis Veuillot (1).

*
* *

II. L'homme ne trouve sa dignité complète que dans la religion. Il ne lui suffit donc pas de s'abstenir de travailler un jour par semaine : il doit profiter de ce loisir pour s'élever jusqu'à Dieu, lui rendre ses hommages et lui demander son secours : en un mot, il doit prier plus longtemps le dimanche que les autres jours.

C'est pour faciliter aux chrétiens l'observation de ce devoir que l'Eglise leur a fait une loi d'assister à la messe le jour du Seigneur.

Il faut donc faire entrer cette pratique dans les habitudes de notre vie; ne pas en faire une question de caprice et de mode; ne pas imiter cette femme qui « allait à la messe à la

(1) *Satires*. Palmé.

condition toutefois qu'il ne plût, ni ne gelât, ni ne neigeât, et qu'il fît à peu près le temps qu'elle aurait choisi pour se promener sur le boulevard (1). »

Non : considérez l'assistance à la messe comme un devoir grave, comme une dette de reconnaissance envers Dieu ; si vous êtes de ceux dont nous parlions tout-à-l'heure et que le travail de la semaine absorbe sans relâche, voyez dans cette invitation obligatoire qui vous est faite, dans cette réception maternelle de l'Eglise, dans ces enseignements qui vous sont adressés, le relèvement de votre âme et de tout votre être, le *sursum corda* qui vous redressera de la terre vers le ciel, et vous rappellera que la grande *paye* de vos labeurs vous attend là-haut.

Ah! que la misère est une triste chose et qu'elle rabaisse les malheureux! Je ne parle pas seulement du teint rose, de l'air confiant que la souffrance et les privations leur font perdre si vite, je parle aussi de l'esprit. Mon Dieu, n'est-ce pas tout simple? Les enfants du bûcheron, du ségare, du flotteur, que voient-ils, qu'entendent-ils en rentrant dans la hutte à la nuit? Ils voient les pauvres parents assis autour d'un tas de pommes de terre et d'un pot de lait caillé, le dos courbé, les bras tombant à force de fatigue, la tête penchée et les cheveux collés par la sueur sur leur figure, n'ayant plus même le courage de penser. Quelques mots sur la coupe, sur le chemin de schlitte, sur la neige qui tombe et rend la descente dangereuse, sur Pierre et Paul qui viennent d'être écrasés, voilà tout... Si le dimanche on n'entendait pas M. le curé parler de Dieu, de la vie éternelle, des devoirs du chrétien, on ne connaîtrait que le froid, la fatigue et la faim.

Erckmann-Chatrian (2).

*
* *

Par l'accomplissement de ce double devoir, l'homme

(1) C. Lemonnier, *Noëls flamands*, le Thé. Savine.
(2) *Les Rantzau*, II. Hetzel.

atteint donc deux grands buts : il exalte Dieu et il s'exalte lui-même. Il fait silence pour écouter l'hymne éternel de la création au Créateur, et dès qu'il l'a entendu il y ajoute son cantique de louanges.

C'est la pensée qu'un philosophe contemporain a rendu dans une sorte de dithyrambe qui conclura ce chapitre.

Le Dimanche est l'Alleluia de la création. C'est ce jour-là que la respiration des mondes, chantant la gloire du Seigneur, pourrait, ce semble, être devinée dans le silence. — Mais où faut-il aller pour entendre ce que ce silence dit ?

Il faut aller plus loin que le lion qui traverse le désert, plus loin que l'aigle qui traverse les cieux, plus loin que l'harmonie, plus loin que la lumière qui traverse l'espace ; il faut traverser les îles étrangères et les plaines inconnues.

Je suis allé plus loin que le lion, plus loin que l'aigle qui traverse les airs, j'ai laissé derrière moi le son et la lumière qui ne fait que soixante-quinze mille lieues par seconde, et je n'entends pas encore la respiration des mondes.

Vas plus loin, plus loin...

Je vais plus loin, plus loin, plus loin, et je n'entends pas encore la respiration des mondes.

Pour entendre la respiration des mondes, il faut aller si loin que tu n'entendes plus aucun de leurs bruits.

Je suis allé si loin que je n'entends plus aucun de leurs bruits, et cependant je n'entends pas la respiration des mondes.

Vas plus loin... pour entendre la respiration des mondes, il faut aller si loin, que tu ne te souviennes plus d'aucun de leurs bruits.

Je suis allé si loin... si loin, que je ne me souviens plus d'aucun de leurs bruits, et pourtant je n'entends pas la respiration des mondes.

Vas plus loin... plus loin.... Pour entendre la respiration des mondes, il faut aller si loin... si loin... que tu n'entendes plus le bruit de tes pas.

Je suis allé si loin que je n'entends plus le bruit de mes pas, et pourtant je n'entends pas la respiration des mondes.

Vas plus loin... Il faut aller si loin que tu n'entendes plus le bruit de ton vol.

Je suis allé si loin que je n'entends plus le bruit de mon vol, et pourtant je n'entends pas la respiration des mondes.

Vas plus loin... plus loin... il faut que tu aies oublié ce que c'est que le bruit.

J'ai oublié ce que c'est que le bruit, et pourtant je n'entends pas la respiration des mondes.

Ecoute bien..... !

Dans le silence incompréhensible de la nuit qui a oublié...., le Seigneur est là, qui fait battre ton cœur...

Voici que j'entends la respiration des mondes.

ALLELUIA ! ALLELUIA !

Ernest HELLO (1).

(1) *Le Jour du Seigneur.* Palmé.

CHAPITRE III

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SON PROCHAIN
— DEVOIRS DE JUSTICE —

Nos devoirs envers les hommes sont dictés, soit par la *justice* soit par la *charité*. Nous examinerons successivement les uns et les autres.

La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû : c'est le droit d'autrui qui vient limiter le nôtre, et lui tracer une borne qu'il ne doit pas dépasser :

> Le droit (1) de chacun a pour limites logiques le droit des autres. Jetez un caillou dans un bassin, il se formera à la surface de l'eau un cercle qui ira s'élargissant jusqu'à la margelle de marbre du bassin. Mais jetez dix cailloux à des intervalles égaux, chacun fera son rond, qui sera arrêté naturellement par les ronds des autres, mais n'en sera pas moins parfaitement rond.
>
> Alphonse KARR (2).

On peut donc résumer tous nos devoirs de justice en un mot : le *respect;* — tout d'abord, respect de ceux avec qui nous devons vivre d'une manière plus intime, respect de la *famille;* — puis, à l'égard de tous les hommes nos frères, respect de ces trois grandes choses : la *vie*, les *biens*, l'*honneur* du prochain. Tel est le résumé de la seconde table du Décalogue, et l'objet des articles suivants.

(1) Le texte porte : *la liberté* ; l'idée reste la même, et la comparaison que nous voulons citer s'applique aussi bien dans les deux cas.

(2) *Menus-propos*, p. 21. C. Lévy.

ARTICLE I

RESPECT DE LA FAMILLE

I. Fondée par le mariage, la famille se compose d'abord d'un époux et d'une épouse réunis avec la bénédiction divine. Dans toute société il faut un chef, et l'homme est le chef de la femme : mais combien cette dépendance est adoucie par la foi et la charité ! « Ces deux créatures, dit Milton, ne sont point égales, leurs sexes ne sont point pareils ; l'homme semble créé pour la contemplation et le courage, la femme pour la douceur et la grâce enchanteresse ; celui-ci pour Dieu, seulement, celle-ci pour Dieu, mais dans son époux (1). »

C'est au christianisme que la femme doit d'avoir acquis le respect de l'homme. Jadis elle était considérée et traitée en esclave ;

Mais quelqu'un est venu briser ce joug infâme,
Il a mis une étoile au front blanc de la femme !
Il a fait d'elle, au lieu de l'esclave dompté,
L'éternelle vertu, l'immortelle bonté ;
Et pour forcer enfin l'ironie à se taire,
A l'homme dont l'orgueil la courbait jusqu'à terre
Il dit : Au haut du ciel, dans l'ombre du saint lieu,
Regarde ! C'est ta Mère à côté de ton Dieu !

Henri de Bornier (2).

Mais la famille ne sera complète que lorsque l'enfant sera venu :

(1) *Le Paradis perdu,* chant IV. Trad. de Pongerville. Charpentier.
(2) *L'Apôtre*, II, IV. Dentu.

O la plus étrange des lois !
Est-on seul, à deux l'on veut être ;
Est-on deux, l'on veut être trois !

Eugène-MANUEL (1).

O famille ! ô mystère ! ô cœur de la nature !
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux,
Goutte de sang puisée à l'artère du monde
Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde,
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux.

LAMARTINE (2).

* * *

L'enfant, en venant compléter la famille, vient aussi compléter le bonheur des époux, et l'on peut dire à ce point de vue qu'il est créé pour ses parents.

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

Emile AUGIER (3).

C'est vrai, dit ailleurs Médée en regardant ses enfants,

C'est vrai, je suis ingrate !... Ah ! chers consolateurs !
Ils comprennent qu'un Dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfants pour les larmes des mères.

Ernest LEGOUVÉ (4).

Aussi comme l'enfant est bien reçu ! comme il est choyé ! comme il est défini avec amour, à qui mieux mieux, par les poètes et les philosophes ! Lisez plutôt :

L'enfant est un ange qui a besoin des hommes.

J. DE MAISTRE.

(1) *Pages intimes*, Déménagement. C. Lévy.
(2) *Cours familier de littérature*, XV, IV.
(3) *Gabrielle*, V, V. C. Lévy.
(4) *Médée*, I, VI. Perrin.

Enfant. — Ame qui essaye un corps.

Madame Swetchine.

Ce cri, ce chant qui sort d'un nid,
C'est l'homme qui commence et l'ange qui finit.

Victor Hugo (1).

Les êtres les plus pervertis éprouvent un respect involontaire devant cet âge sacré, et plus auguste même que la vieillesse. La vieillesse est comme une eau reposée qui a laissé tomber au fond toutes les impuretés de la vie; l'enfance est une source échappée de la montagne: on l'agite sans la troubler, parce qu'elle est pure jusqu'au fond.

Edmond About (2).

*
* *

Mais il est une vérité que les parents ne doivent pas oublier: au fond, ce sont eux qui sont faits pour les enfants, plutôt que les enfants pour eux. Ce petit être venu dans le foyer domestique, c'est un dépôt qui leur est confié, qu'ils doivent sauvegarder et dont il leur sera demandé compte. C'est ce que comprennent les pères et mères vraiment dignes de ce nom :

De leurs fruits, comme l'arbre, ils se font un honneur;
Un fils est à leurs yeux un tribut au Seigneur,
Un serviteur de plus pour servir le grand Maître,
Un œil, une raison de plus pour le connaître,
Une langue de plus dans le chœur infini
Par qui, de siècle en siècle, il doit être béni !

Lamartine (3).

Le devoir des parents est donc de se rappeler que c'est une âme qui leur a été confiée bien plus qu'un corps; de veiller sur cette âme, de combattre les mauvais instincts qui y

(1) *La légende des siècles*, l'Idylle du vieillard. Hetzel.
(2) *Germaine*, XII. About.
(3) *La chute d'un ange*, Récit. Hachette, Jouvet.

sont en germe (1), d'y développer les bonnes tendances, en un mot, de faire l'éducation de leur enfant, se souvenant que la vie dépend de l'enfance comme la moisson de la semence.

Sur ces premiers matins veillons pieusement !
Tout dépend ici-bas de son commencement.
Le jour sera mauvais si l'aurore est obscure ;
Amer sera le fruit, touché d'une piqûre ;
On trouble tout le fleuve en troublant le ruisseau ;
L'homme enfin tout entier se ressent du berceau !

Joseph AUTRAN (2).

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

Alfred de MUSSET (3).

L'éducation que les parents doivent à l'enfant peut se résumer en deux mots : leçons, exemple.

*
* *

1° *Leçons*. L'enfant doit trouver à tout propos, sur les lèvres du père et de la mère, les leçons, les conseils, les encouragements, les louanges et les blâmes qui peu à peu le formeront à la vertu. Mais qu'on n'oublie pas, en inculquant aux enfants la morale, qu'elle n'est vraie et stable

(1) « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes. » La Bruyère, *Caractères*, XI. Voir plus haut, p. 120.

(2) *Épîtres rustiques*, l'Éducation. C. Lévy. « Qui calculera la part d'influence attribuable, dans les chutes d'une femme de vingt-cinq ans, aux discours écoutés ou surpris par la fillette en robe courte ?. » Paul Bourget, *Cruelle énigme*, VIII. Lemerre.

(3) *La Coupe et les lèvres*, IV. *Œuvres*, Charpentier.

qu'à condition d'être appuyée sur le dogme. Si cela est important pour l'homme (1), combien plus pour l'enfant!

Il faut savoir quel impérieux besoin de logique régit la formation des jeunes âmes, pour comprendre ce que l'on risque à bannir de l'éducation ce qui en a fait jusqu'à présent la base. Même en tenant pour réelle et démontrée l'impossibilité de rien prouver dans l'ordre surnaturel, il faudrait encore inventer des dogmes et axiomes métaphysiques pour élever les enfants. Car on n'impose rien au plus chétif esprit sans l'appuyer sur un principe supérieur, — supérieur à la commune essence... Mais tout cela est si banal que l'on n'ose presque plus en parler, et que les bons progressistes, novateurs et autres artisans des réformes scolaires, se sont même dégoûtés d'y songer!

Henri RABUSSON (2).

*
* *

Il peut arriver, et de fait il arrive souvent que les parents ne peuvent eux-mêmes parfaire l'éducation de leurs fils, et se voient obligés de la confier à des maîtres. Mais si vous êtes dans cette nécessité, rappelez-vous que vous ne devez en aucun cas abdiquer complètement le soin de leurs âmes. Et d'abord, ne pouvez-vous faire autrement que de les enfermer, des mois entiers, dans ces collèges où ils trouveront toutes sortes de sociétés, excepté la vôtre?

Je trouve trop sévère d'enfermer ces pauvres petits dans de vilaines casernes, alors que l'air et l'espace sont le plus nécessaires à leur petite âme et que leur corps a le plus besoin de mouvement et de liberté! Est-ce qu'on descend à la cave les jeunes pousses d'avril pour faciliter leur épanouissement?

Epreuve nécessaire, dit-on: peut-être est-elle nécessaire, en effet, pour certaines natures indomptables, mais parce qu'il y a des enragés faut-il donc mettre à tout le monde la camisole de force?

Gustave DROZ (3).

(1) Voir plus haut, p. 313-317.

(2) *Un homme d'aujourd'hui*, II. C. Lévy.

(3) *Tristesses et sourires*, V. Ollendorff.

Nous savons bien que l'on objecte la nécessité de fortes études et du diplôme qui doit les couronner ; un enfant, un jeune homme a donc été renfermé de longues années entre les murs d'un collège :

Un beau jour Trissotin l'examine, un préfet
Le couronne ; et c'est dit ; un imbécile est fait.

Victor Hugo (1).

Ce mot n'est sans doute qu'une boutade ; mais, quoi qu'il en soit, si vous vous croyez obligés de vous séparer de vos enfants, sachez où vous les mettez et à qui vous les confiez. Interrogez ceux qui ont passé dans ces maisons, et prenez garde, s'ils sont obligés de faire des aveux semblables à ceux-ci :

Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges?... Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleur, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait frémir les bosquets immobiles de Versailles...

Alfred de Musset (2).

.. Maintenant que je me rappelle les termes dont le sens m'échappait alors, et dont ces jeunes imaginations, déjà salies par des curiosités hâtives, se servaient à mon endroit, termes que les hommes ne prononcent plus entre eux après un certain âge, même dans la colère, le dédain ou l'ivresse ; immondices du langage qu'on ne retrouve qu'à de rares intervalles, sur les murs des chemins de barrière ; je me demande quel secret et invincible ennemi de Dieu peut souiller ainsi les lèvres, l'esprit et l'âme de petits êtres à peine échappés de ses mains, et suspendus encore au sein de la vierge nature.

On s'étonne de l'immoralité, du scepticisme, de la dépravation des temps modernes! Entrez dans le premier collège venu, remuez cette apparente jeunesse, appelez à la surface ce qui est au fond, analysez cette vase, vous ne vous étonnerez

(1) *L'Ane*, v. Hetzel.

(2) *La Confession d'un enfant du siècle*, I, II. Charpentier.

plus. La source est empoisonnée depuis longtemps : et, quand on n'a pas été un enfant, on ne devient pas un homme.

Alexandre DUMAS fils (1).

Nous ne voulons rien exagérer, mais ces témoignages ne peuvent paraître suspects, et quand des parents se font suppléer dans l'éducation de leurs enfants, ils doivent se demander par qui et comment ils seront remplacés.

*
* *

2° *Exemple.* « Leçon commence, exemple achève. » Ce ne serait rien que d'instruire l'enfant à pratiquer ses devoirs, si on ne lui en donnait l'exemple. Vous voulez que votre fils soit vertueux? soyez-le vous-mêmes, et comme

D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches (2),

Votre exemple sera une prédication plus efficace que les exhortations les plus éloquentes.

Voici, de ce que nous avançons, deux preuves en sens contraire.

Nous avons eu de fréquentes occasions de citer Lamartine, et l'on a pu voir à quel degré éminent il possédait le sens religieux. Où l'avait-il puisé? dans les exemples de sa mère. Lui-même en rend témoignage :

Sa piété, dit-il, découlait de chacune de ses inspirations, de chacun de ses actes, de chacun de ses gestes, nous enveloppait, pour ainsi dire, d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, et converser avec lui à chaque impression du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous. Il était né en nous avec nos premières et nos plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu ; il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous Son nom

(1) *L'Affaire Clémenceau*, IX. C. Lévy.
(2) V. Hugo, *Chants du crépuscule*, XXXVI. Hetzel.

avait été sur nos lèvres avec le lait maternel, nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi, les actes qui le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin, le soir, avant, après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familier. Sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous avait imprimé à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. Nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage.

LAMARTINE (1).

Et maintenant, en regard de cette admirable *confidence*, mettez cette confession d'un héros de Paul Bourget. Vous y verrez comment on peut perdre le sentiment religieux.

Parmi les circonstances qui agirent sur moi durant mon enfance, je crois que voici une des plus importantes.

Chaque dimanche matin, et aussitôt que je pus lire, ma mère commença de m'emmener à la messe...

...Je regardais ma mère prier à côté de moi avec l'ardeur contenue qui se manifeste dans ses moindres actions, et je songeais que mon père n'était pas là, qu'il ne venait jamais à l'église. Ma tête d'enfant se tourmentait de cette absence au point que j'avais un jour demandé :

— « Pourquoi papa ne vient-il pas à la messe avec nous ? »

Avec mes yeux inquisiteurs d'enfant, je n'avais pas eu de peine à démêler l'embarras où ma question jetait ma mère. Elle s'en tira pourtant avec une réponse analogue à des centaines d'autres que m'ont faites depuis ses lèvres de femme essentiellement éprise de principes fixes et d'obéissance :

— « Il va à une autre messe, à son heure ; et puis, je t'ai déjà dit que les enfants ne doivent jamais demander pourquoi leurs parents font telle ou telle chose... »

...Pourquoi ma mère m'avait-elle trompé? Car je savais que

(1) *Les Confidences*, IV, *x*. Hachette, Jouvet.

mon père n'allait à aucune espèce d'office. Et pourquoi n'y allait-il pas ? .. Tandis que les graves et tristes accents des moines cachés entonnaient les répons de la messe, je me perdais dans cette question. Je savais, sans bien apprécier les motifs de cette supériorité, que mon père comptait parmi les premiers de la ville. Que de fois, à la promenade, étions-nous, lui et moi, arrêtés par quelque ami, qui, tapotant ma joue, me disait : « Hé bien, nous deviendrons un grand savant comme le père ?...» Quand ma mère prenait son avis, c'était pour l'écouter avec la soumission d'un intime respect. Elle trouvait donc naturel qu'il n'accomplît pas certaines actions qui, pour nous, étaient obligatoires. Nous n'avions pas les mêmes devoirs, lui et nous. Cette idée ne se formulait pas dès lors dans mon cerveau d'enfant avec cette netteté, mais elle y déposait le germe de ce qui allait être plus tard une des convictions de ma jeunesse, à savoir que les mêmes règles ne gouvernent pas les hommes très intelligents et les autres.

Paul Bourget (1).

Après avoir lu de tels aveux, après avoir vu ce qui se passe dans le monde, on ne peut s'empêcher de frémir en se rappelant la parole de Jésus : *Filii vestri judices vestri erunt.* « Vos enfants seront eux-mêmes vos juges. »

*
* *

Comment ces devoirs sont-ils remplis ? Il faut le dire franchement : en général, on ne les observe pas comme on le devrait. Sans doute, les parents aiment leurs enfants, mais

Il n'est pas très difficile d'aimer ses enfants ; il suffit de n'être pas un monstre. L'amour qu'on leur porte n'est pas en lui-même une vertu : c'est une passion qui, comme les autres, est bonne ou mauvaise, suivant qu'on en est le maître ou le valet.

Octave Feuillet (2).

Que voyons-nous trop souvent dans les familles contem-

(1) *Le Disciple,* IV, I. Lemerre.
(2) *Julia de Trécœur,* I. C. Lévy.

poraines? L'enfant considéré comme un embarras, relégué loin des yeux maternels, confié à une garde mercenaire.

C'est assez la mode, parmi les jeunes femmes d'à, présent, de n'être point mères, ou de l'être le moins possible. Combien n'en voit-on pas qui cachent leur enfant légitime comme s'il était né d'une faute et non d'un devoir! Sa gouvernante le promène, pendant que la mère promène son chien.

Henri de Pène (1).

Puis, dès que l'enfant est assez grand pour n'être plus une gêne, on le jette tête baissée dans le monde, en pleine fournaise, sans s'occuper de ce que le hasard lui pourra faire voir ou entendre.

Les enfants !... j'ai vu, moi, sous le feu des bougies,
Des bambins de sept ans user leurs énergies,
Maigres et gracieux, circuler à minuit
Parmi les fleurs, les chants, les parfums et le bruit,
Ecouter, empourpés des roses de la fièvre,
Tous ces propos malsains qui passaient sur la lèvre...
Le monde les tuait, et leur mère était là !
Et le bal radieux dansait sur tout cela.

Du Pontavice de Heussey (2).

Je ne pense pas que la précocité des jeunes filles du monde en ce temps-ci, doive être attribuée à l'insouciance morale des mères. Je rends volontiers cette justice aux mères que toutes, sans exception, désirent faire de leurs filles des honnêtes femmes. Ce qui leur manque pour atteindre un but si louable, c'est la plus faible dose du plus vulgaire bon sens. Il n'y a, en effet, que l'aveuglement des maris à l'égard de leurs femmes qui soit comparable à l'aveuglement des mères à l'égard de leurs filles. Elles semblent persuadées que tout, dans la nature, est susceptible de corruption, excepté leurs filles. Leurs filles peuvent braver les plus dangereux contacts, les plus troublants spectacles, les entretiens les plus équivoques, peu importe ! Tout ce qui passe par les yeux, par les oreilles et par l'intelligence de leurs filles se purifie instantanément. Leurs filles sont des sa-

(1) *Née Michon*, XVIII. Ollendorff.
(2) *Œuvres*, t. I, Devant une porte ouverte. Lemerre.

lamandres qui peuvent impunément traverser le feu, fût-ce le feu de l'enfer. Pénétrée de cette agréable conviction, une mère n'hésite pas à livrer sa fille à toutes les excitations dépravantes de ce qu'on appelle le mouvement parisien, lequel n'est autre chose, en réalité, que la mise en train des sept péchés capitaux.

Octave Feuillet (1).

Cela ne justifie-t-il pas le mot de l'abbé Roux : « On ne sait que répéter : il n'y a plus d'enfants ! — Mais des parents, y en a-t-il encore (2) ? »

Oui, grâce à Dieu, il en est encore, et puisse leur nombre aller en augmentant ! Puissent ceux qui entrent dans le mariage se pénétrer des responsabilités qu'ils assument, et dire comme ce jeune fiancé, parlant du bonheur qu'il espère trouver au foyer conjugal :

...Ce n'est pas tout encore. Oh ! j'aimais à rêver
Un bonheur plus autère... un devoir !... Elever,
Elever avec elle un être aimé comme elle,
Vivre tous deux penchés sur cette âme immortelle,
Deviner chaque instinct pour le purifier,
Epier chaque élan pour le fortifier,
Nous agrandir nous-même en cette sainte tâche,
A lui servir d'exemple aspirer sans relâche,
Et, nous affermissant ensemble au droit chemin,
Vers Dieu monter tous trois en nous donnant la main !

Ernest Legouvé (3).

* * *

II. Les devoirs des parents envers les enfants supposent des obligations de la part de l'enfant à l'égard de son père et de sa mère. Ceux-ci doivent commander, mais celui-là doit savoir *obéir :*

Quand ton père a parlé, sans murmure obéis ;
Car, devant Dieu, le père est au-dessus du fils.

(1) *La Morte*, p. 9. C. Lévy.
(2) *Pensées*, p. 137. Lemerre.
(3) *Un jeune homme qui ne fait rien*, XVIII. Perrin.

C'est de lui que tu tiens la vie et la parole ;
De toute autorité qu'il te soit le symbole ;
Va, s'il te dit d'aller ; et viens, s'il te dit : « viens ».

LAMARTINE (1).

Le père, la mère, ont à cause de l'enfant des soucis de toute nature : pourquoi en créer de nouveaux, si légers soient-ils, en ajoutant les unes aux autres les désobéissances, en multipliant ces petits riens qui finissent par gâter la joie d'une mère ?

Un poète réprimande ainsi un enfant qui a contristé sa mère :

Puisque vous comprenez tant de grâce et de charme,
Pourquoi les attrister quelquefois d'une larme ?
Quand ce front, lisse et pur, s'est, grâce à vous, plissé,
Ce que fera le temps, vous l'avez commencé !
En creusant sur ce front la ride, qui s'efface,
A votre mère, enfant, vous ôtez de sa grâce ;
Vous gâtez à la fois, quand vous êtes méchant,
Ce qu'a fait Dieu de plus divin, de plus touchant,
Chefs-d'œuvre fugitifs entre les éphémères,
Le rire de l'enfant, le sourire des mères.

Jean AICARD (2).

L'obéissance ne suffit pas ; les parents ont droit aussi au *respect* de leurs enfants, et cela, à quelque âge que ceux-ci soient parvenus, car, tandis que le fils est devenu homme, le père est devenu vieillard :

D'une piété tendre honore ses vieux ans,
Ta bénédiction est dans ses cheveux blancs ;
Et quand il s'en ira dans la sombre demeure,
Prends sa place au soleil, baisse la tête et pleure !

LAMARTINE (3).

Fais honorer le nom de famille en mémoire de ton père qui

(1) *La Chute d'un Ange*, 8ᵉ vision. Hachette, Jouvet.
(2) *La Chanson de l'enfant*, A mon petit ami Nore. Ollendorff.
(3) *La chute d'un Ange*, 8ᵉ vision. Hachette, Jouvet.

l'a porté; fais aimer le nom de baptême en souvenir de ta mère qui l'a choisi.

Comtesse DIANE (1).

Faut-il parler aussi de la *reconnaissance?* quel triste spectacle qu'un fils ingrat! « L'ingratitude de ses propres enfants! s'écrie Shakspeare; n'est-ce pas comme si ma bouche mordait ma main lorsqu'elle lui porte la nourriture (2)? »

*
* *

Enfin, l'*amour* appelle l'amour : il n'est donc pas étonnant que nous devions aimer nos parents. Le père et la mère ont pour l'enfant un amour égal, bien que revêtu de nuances différentes : nous devons pour l'un et pour l'autre avoir une égale affection (3). Pour notre père, cet amour aura un caractère plus viril, et il en existe d'admirables exemples (4). C'est ainsi qu'arrivé à l'âge de soixante-dix-

(1) *Maximes de la vie*, p. 114. Ollendorff.

(2) *Le roi Lear*, III, IV.

(3) On demandait un jour à Paul, roi des joufflus
(La question, je pense, était d'une commère) :
« Lequel aimes-tu plus, ton père ou bien ta mère? »
Paul répondit très bien : « J'aime tous les deux plus. »

Ratisbonne, cité par A. Sicard, *Manuel d'éducation morale*, p. 69. Leday, Oudin, succ.

(4) En voici un bien touchant et trop peu connu. Un individu nommé Castaing avait commis un crime. « Castaing avait un frere, officier de mérite, connu dans l'armée pour sa bravoure et son caractère loyal. Frappé douloureusement au cœur, il n'était pas atteint dans sa considération. Mais son père, un vieillard que réclamait déjà la tombe, le crime de son fils, — son Benjamin. hélas! — n'allait-il pas l'y précipiter?

M. Castaing père habitait, en province, une petite bourgade au seuil de laquelle expiraient toutes les rancunes parisiennes. D'ailleurs, vénéré dans le pays, il n'y avait pas à craindre qu'une fâcheuse indiscrétion vînt éclairer son ignorance. Un seul lien, par malheur, le rattachait à la vie extérieure, — son abonnement au *Constitutionnel*... Et l'horrible drame de Saint-Cloud allait, quinze jours durant, fournir à la feuille libérale de la *copie* à succès!

Ah! si quelqu'un souhaita jamais la mort d'un journal, ce fut à coup sûr ce brave enfant qui tremblait pour les vieux jours de son père. Mais le *Constitutionnel* avait la vie dure, et le temps pressait.

Il vole à Paris, descend aux bureaux de la rue de Valois, et, compre-

neuf ans, Ducis dédiait sa tragédie d'*Hamlet* « à la mémoire de son père. » Il l'avait voulu faire plus jeune, lorsque son père vivait encore ; celui-ci l'en avait dissuadé, lui conseillant d'inscrire en tête de sa tragédie un nom qui pût lui être d'un plus utile appui :

...Mais aujourd'hui, *écrit le poète*, aujourd'hui que le temps a renversé tous ces soutiens, et m'a fait arriver, presque seul, aux bornes de ma carrière, chargé de tant de pertes de la nature et de l'amitié ; aujourd'hui que, remontant de ma vieillesse à mon enfance, j'assiste plus que jamais par mes souvenirs au spectacle paisible de tes vertus domestiques, permets, ô mon tendre, ô mon vénérable père ! que le cœur plein de tes exemples et de tes bienfaits, plein des preuves jadis vivantes de ta tendresse, croyant encore entendre tes conseils et l'accent de ton âme si profondément religieuse, mélancolique et paternelle ; permets, dis-je, lorsque le public reconnaît toujours par ses suffrages la piété filiale dans mon Hamlet, que, reprenant ma première intention, avec des larmes, en cheveux blancs, et avant de mourir, je t'en offre au moins le tardif hommage sur ta cendre.

Ducis (1).

*
* *

A l'égard des mères, la piété filiale revêt un caractère plus tendre, plus féminin, oserons-nous dire. Nous les avons tant fait souffrir ! il faut bien les en dédommager :

Tant qu'ils sont petits, les enfants marchent sur la robe de leur mère ; quand ils sont grands, ils lui marchent sur le cœur.

P. Gerfaut (2).

nant qu'un rédacteur en chef ne peut sacrifier le *plaisir* de tous ses clients au repos d'un seul, il ne réclame pas le silence sur la *great attraction* du moment. Mais il obtient que, jusqu'au dernier mot de cette lugubre affaire, on tire à l'intention du vieillard un numéro spécial, où des faits-divers inoffensifs seront substitués à l'*Affaire Castaing*.

Ce fut sa pauvre bourse de soldat qui fit les frais de cette substitution ruineuse. Mais le père mourut sans que sa dernière heure fût empoisonnée, même par un soupçon. » E. Blavet, *Figaro*.

(1) *Hamlet*, épitre dédicatoire.

(2) *Pensées d'un sceptique*, p. 41. Ollendorff.

Les âmes vraiment délicates comprennent ces souffrances maternelles, et c'est par des marques d'amour répétées qu'elles veulent payer leur dette. On pourrait, on devrait réunir tout ce qui a été écrit par les fils au souvenir de leur mère, et en faire à la fois la *Chanson des mères* et le *Livre d'or de la piété filiale*.

Voici quelques fragments de ce livre.

Jean Aicard :

Front pâle sur le blanc coussin,
Vous dites que la mère est morte;
Où donc est l'enfant? Qu'on l'apporte,
Et qu'on le pose sur son sein.

Sur le lit de blanche dentelle,
Voici l'enfant entre ses bras...
Si la mère ne le sent pas,
Tout est fini. Priez pour elle (1).

Paul Bourget :

Il faut plaindre tous ceux qui n'ont pas eu de mère,
Car leur espoir est triste et leur joie est amère.
Même quand une main d'ami s'ouvre pour eux,
Ils tremblent : on dirait qu'ils ont peur d'être heureux;
Et leur âme, avant l'âge à l'effort asservie,
N'est pas apprivoisée aux douceurs de la vie.

Tel un oiseau, surpris vivant par l'oiseleur,
Palpite, le cœur gros de crainte et de douleur,
Dans la main d'un enfant qui doucement le presse,
Et le pauvret se meurt d'effroi sous la caresse (2).

Brizeux :

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse
Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),
Et bombes et boulets, lancés avec adresse,
Tombaient incessamment, tombaient autour de moi;

(1) *La Chanson de l'enfant*, la Mère. Ollendorff.
(2) *La Vie inquiète*, Douleur précoce. Lemerre.

Tant que je m'écriai : « Si le ciel ne m'assiste,
Mon heure va sonner ; à mon âge c'est triste ! »
Résigné, j'attendais un des terribles coups :
« Qu'il vienne enfin, qu'il vienne et creuse aussi ma tombe. »
Mais rien ne m'atteignait, car ma mère, à genoux,
Ecartait en priant le boulet et la bombe (1).

Victor Cherbuliez :

Il est difficile d'aimer trop sa mère ; c'est la seule idolâtrie qui trouve grâce devant Dieu (2).

François Coppée :

Depuis que son garçon est parti pour la guerre,
La veuve met les deux couverts comme naguère,
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,
Puis, sur le seuil, attend qu'un envoyé divin,
Un pauvre, passe là pour qu'elle le convie.
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie,
Et la vieille maman prend sa peine en douceur.
Mais l'épicier d'en face est un libre penseur
Et songe : « Peut-on croire à de telles grimaces?
Les superstitions abrutissent les masses (3) .»

Alexandre Dumas fils:

HENRI

... C'est pour maman. Excusez-moi de dire encore maman à mon âge, mais, comme je vis avec elle, j'ai gardé cette habitude d'enfance.

ANNETTE

Je ne vous excuse pas, Monsieur; je vous félicite; et moi qui n'ai plus ma mère, je vous envie (4).

. . . .

FRANCINE

... La maternité, c'est le patriotisme des femmes, et le sang

(1) *La Fleur d'or*, le Rêve. Lemerre.
(2) *La Vocation du comte Ghislain*, XIV. Hachette.
(3) *Promenades et intérieurs*. Lemerre.
(4) *Francillon*, I, II. C. Lévy.

que vous êtes si fiers de verser pour votre pays, ce n'est que le lait que nous vous donnons (1).

De Goncourt :

L'homme de la Morgue répondait à quelqu'un lui parlant de l'émotion qu'il devait ressentir aux sinistres reconnaissances des cadavres : « Oh ! on se fait à tout,... il n'y a qu'une chose, c'est, quand c'est une mère... Voyez-vous, le mort serait-il décomposé, pourri, serait-il du papier mâché, comme il y en a... Quand c'est une mère, elle se jette dessus et l'embrasse... Il n'y a qu'elles pour cela (2) ! »

Victor Hugo :

... Si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? En avez-vous eu une, vous ? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — Non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer ! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours ! à qui vous dites, ma mère ! et qui vous dit, mon enfant ! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu (3) !

Petit-Senn :

La mort d'une mère est le premier chagrin qu'on pleure sans elle (4).

Stahl :

Tenez, Messieurs, il y a une femme pour laquelle nous sommes tous des ingrats, quand, parlant de la première femme que nous avons adorée, nous oublions de dire que c'est notre mère.

(1) *Ibid.*, I, VI.

(2) *Journal*, 18 septembre 1867. Charpentier.

(3) *Angelo*, I, I. Hetzel.

(4) Comparez ce mot de Mgr de Ségur : « On ne commence à vieillir que lorsqu'on a perdu sa mère. »

Maisque les mères se consolent : quand l'âge des rêves, de illusions, des erreurs et des mensonges a passé, quand, récapitulant sa vie, l'homme cherche au fond de son âme l'image que rien n'a pu effacer, laquelle trouve-t-il, ô mère! qui si souvent as pu te croire oubliée, si ce n'est la tienne (1)?

Terminons par le mot d'Alfred de Musset :

Qui aime sa mère n'est jamais méchant (2).

*
* *

III. Au quatrième Commandement se rattachent les devoirs réciproques des maîtres et des serviteurs.

Chez les maîtres, les serviteurs doivent trouver la justice, et cette autorité tempérée de bonté qui leur rendra plus douce leur condition inférieure. On cite souvent, à ce sujet, une belle page de Xavier de Maistre :

« Morbleu! dis-je un jour à Joannetti, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse! Quelle tête! quel animal! » Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « Il est si exact! » disais-je; je n'y concevais rien. — « Allez chercher un linge pour essuyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas. J'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent? » Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais donné à mon domestique.— « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? » Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — « Non, monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'apparte-

(1) *Bonnes fortunes parisiennes*. Hetzel.
(2) *Les Deux maîtresses*, I, (*Œuvres*). Charpentier.

nait pour vos petites emplettes. — Et la brosse? C'est sans doute pour cela? » Il sourit encore. Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi vingt-trois livres dix sous quatre deniers que vous me devez et je vous achèterai votre brosse. » Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

« Tiens, Joannetti, tiens, lui dis-je, cours acheter la brosse.— Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir?

« Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » — Il sortit ; je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

Xavier de MAISTRE (1).

Quant aux serviteurs, ils doivent à leurs maîtres le respect et l'obéissance. Mais, tout en restant dans l'humilité de leur condition, que leur âme ne s'abaisse pas! qu'ils se rappellent que Jésus est venu sur terre pour servir et non pour être servi, et qu'il promet le même ciel aux pauvres et aux riches! Qu'ils se pénètrent, en un mot, des sentiments que Lamartine a exprimés dans cette admirable

PRIÈRE DE LA SERVANTE

Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état; car,

(1) *Voyage autour de ma chambre*, XIX.

outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

Nous sommes de toutes les maisons, et toutes les maisons peuvent nous fermer leurs portes; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères; nous épargnons le bien des maîtres, et le bien que nous leur avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous! Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres; le maître meurt, et nous n'avons pas le droit d'être en deuil! Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mères, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous! Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état, et après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait!

LAMARTINE (1).



IV. Aux devoirs envers la famille se rattachent enfin les devoirs envers la patrie, la grande famille, « la grande amitié qui contient toutes les autres (2).» Aimons-la comme une mère, servons-la sans marchander, prions pour elle. Prions aussi pour ceux qui la gouvernent : quels que soient le nom que revêt leur autorité et la forme sous laquelle elle s'exerce, leur responsabilité est grande, et on peut leur appliquer ce que le poète disait des rois :

La couronne paraît lourde au front d'un mourant;
Quand la tête s'incline et que la main retombe,
C'est un fardeau pesant à porter dans la tombe,

(1) *Geneviève*, CXXIII, C. Lévy.
(2) Michelet.

Qu'une couronne,... un sceptre... Aussi, lorsque la voix
De Dieu sur les tombeaux retentira sept fois ;
Quand les morts répondront aux paroles fatales,
Parmi les trépassés les rois seront plus pâles,
Et plus d'un paraîtra sans sceptre et sans bandeau,
Les oubliant exprès au fond de son tombeau...

Alexandre Dumas père (1).

Un dernier mot. Il arrivera peut-être, au milieu des luttes politiques, que la patrie ne nous sera pas reconnaissante de ce que nous aurons fait pour elle. Aimons-la et servons-la quand même !

Que la patrie se lasse d'être ingrate avant que nous nous lassions de l'aimer ; ayons le cœur plus grand que ses injustices.

Chateaubriand (2).

ARTICLE II

RESPECT DE LA VIE DU PROCHAIN

« Tu ne tueras point. »

L'homme étant composé de deux éléments, il y a deux manières de violer ce précepte, soit qu'on tue le corps du prochain, soit qu'on le tue dans son âme. Nous devons dire quelques mots de ces deux formes d'homicide.

*
* *

I. Oter la vie à son prochain est un crime. Nous n'aurions pas à nous appesantir sur cette vérité trop évidente, si parfois l'homicide ne revêtait des formes sous lesquelles on est trop porté à l'excuser : le suicide ou le duel. Nous

(1) *Christine*, épilogue, sc. II. C. Lévy.
(2) *Génie du Christianisme*, III, IV, *v*

parlerons du suicide en traitant de nos devoirs envers nous-mêmes. C'est le duel que nous voulons réprouver ici.

« Ceux qui se battent en duel commettent un double crime, en s'exposant eux-mêmes à la mort, et en cherchant à la donner aux autres (1). »

La condamnation du duel est dans ces quelques mots, et il n'est personne qui, de sang-froid, ne trouve que le duel est un des usages les plus barbares et les plus sots qui existent, ne prouvant rien, ne réparant rien, ne pouvant amener aucun bien, capable seulement de causer beaucoup de mal. — Et pourtant, vienne une offense grave, on aura recours à ce combat que l'on condamnait l'instant d'avant. Pourquoi ? pour le point d'honneur, pour le public, pour la galerie. Puis donc que le *qu'en dira-t-on* est la seule cause des duels, montrons *ce qu'on en dira*, et réunissons ici, au hasard de l'ordre alphabétique, les jugements du bon sens sur la sottise et la barbarie du duel.

Alfred ASSOLANT :

Si ton voisin t'accuse d'avoir voulu lui couper le nez, il n'y a pas de moyen plus efficace de lui prouver qu'il a menti que de le lui couper effectivement (1) !

Emile AUGIER :

LE DUC

Avec qui te bats-tu, et à quel propos ?

GASTON

Avec le comte de Pontgrimaud, à propos d'une querelle de jeu

LE DUC

Une querelle de jeu ? alors cela peut s'arranger.

GASTON

Est-ce au régiment que l'on apprend à arranger les affaires d'honneur ?

(1) Catéchisme.
(2) *Une ville de garnison*, p. 297. Dentu.

LE DUC

Tu l'as dit, c'est au régiment. C'est là qu'on apprend l'emploi du sang (1).

Joseph de MAISTRE :

Nous déclarons coupables et infâmes deux hommes qui se battent avec un fer long de trois pouces ; mais si le fer a trois pieds, le combat devient honorable !

Xavier de MAISTRE :

Saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause !...

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois Gentilhomme, on essaie de tirer carte lorsqu'il pare tierce ; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente sa poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui (2). — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume ! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi ; en sorte que lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage, et comme les lois et l'usage

(1) *Le Gendre de M. Poirier*, I, II. C. Lévy.

(2) C'est le raisonnement de Molière :

... Mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance :
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera !
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?
Sganarelle, sc. XVII.

sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés (1).

Georges SAND :

L'homme qui joue sa vie pour venger une injure, n'a que du courage : pour pardonner, il faut une vertu plus haute, l'abnégation.

Pierre VÉRON :

On est spadassin. On a appris dans les salles d'armes les ficelles du métier de bretteur, on a toutes les souplesses que donne l'habitude, et toutes les rubriques aussi. On provoque sans raison un honnête homme qui passe, on le tue, et l'on se tourne vers la galerie pour lui demander un petit bravo (2).

Louis VEUILLOT :

D'un long article étincelant de verve et qui est à lire en entier, nous extrayons quelques passages.

Et d'abord, un de ces duels de journalistes, où l'on cherche à faire plus de bruit que de *besogne :*

...On met bas les habits jusqu'aux bretelles, on quitte même les bretelles, on prend le fer, le feu jaillit du fer. Une, deux ! Une, deux ! On rompt, on pousse, le rompant pousse, le poussant rompt. Une, deux ! Bottes portées, bottes parées, vli, vlan! Bottes par-ci, bottes par-là, bottes partout ! Flic, flac ! encore des bottes ! Que de bottes, que de feu dans le fer, que de fer dans le feu, que de feu au cœur ! La sueur coule, on ne l'essuie pas ! Enfin, l'une de ces cruelles épées touche l'un de ces cruels hommes ; le sang va paraître... Arrêtez, imprudents ! L'honneur est satisfait !

Le blessé a perdu quelques poils du sourcil gauche.

Et maintenant, pourquoi l'honneur est-il satisfait ?

Questionnez tant qu'il vous plaira ces raffinés, Scapin et Jean Farine, ils ne sortiront pas de là : L'honneur est satisfait Quelle satisfaction ? quel honneur ? L'on vous dit que l'honneur est satisfait ! Les témoins le déclarent, le signent, le mettent dans les journaux. Ils sont compétents, sans doute ! ..

(1) *Voyage autour de ma chambre*, III.

(2) *Grimaces parisiennes.* C. Lévy.

...On porte sur le terrain un honneur à repriser, dit-on ; on se plante à vingt-cinq pas, on s'ajuste bien ou mal. Pan ! on revient sur ses jambes avec un honneur tout neuf...

Il est avec l'honneur des accommodements ! (1)

Nous pourrions multiplier ces citations : cela nous semble désormais inutile, et l'on conviendra que le duel blesse, non seulement la loi de Dieu, mais le bon sens de l'homme. Au fond, ce n'est qu'une tentative d'homicide par orgueil.

*
* *

II. La mort de l'âme, c'est le péché ; tuer une âme, c'est donc la porter au mal, par de mauvais conseils ou de mauvais exemples : crime que la religion désigne et flétrit sous le nom de *scandale*.

Nous avons déjà signalé les funestes effets du mauvais exemple (2).

Il en est du vice comme de la peste. Il a ses miasmes qui corrompent l'air moral : c'est ce que vous appelez le mauvais exemple.

Frédéric Soulié (3).

« Malheur, a dit Jésus, à celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi ! » Un auteur moderne a mis sur les lèvres d'un damné ce terrible commentaire de la parole divine :

Que de jeunes hommes dont je dois me reprocher la perte, et dont j'ai les fautes sur la conscience, parce qu'ils se sont jetés dans le mal pour avoir suivi mes conseils perfides... Ce remords-là est peut-être le plus cruel de tous ceux que j'éprouve. Dans certains cas, le péché est comme le torrent des montagnes, qui renverse ses digues, et qui promène partout la destruction

(1) *Les Odeurs de Paris*, II, xi. Palmé.
(2) Voir plus haut, p. 376.
(3) *Mémoires du Diable.*

aveugle. Vous mourez ; mais votre péché est immortel, et il produit parfois après vous une terrible moisson de crimes...

C'est qu'elle est terrible la force de l'exemple, et terribles aussi sont les responsabilités qu'il entraîne. C'est pourquoi vous les trouverez si nombreux en enfer, ceux qui ont eu charge d'âmes, et qui ne se sont point acquittés de leur devoir — parents, gardiens, tuteurs, maîtres de toute espèce. — Ils vont tout droit en enfer, les premiers — mais ils sont suivis dans l'horrible royaume par ceux auxquels ils devaient montrer le chemin de la vie... et les enfants de ceux-là les suivent à leur tour, amoncelant ainsi des générations de damnés qui maudiront éternellement l'auteur de leur perte...

ENAULT (1).

De même qu'il y a entre les membres de la société humaine une communion du bien, il y a aussi une sorte de communion du mal, et nous ne pouvons guère nous nuire à nous-mêmes sans nuire en même temps à notre prochain. Veillons donc, et mis en rapport avec l'âme de notre frère, rappelons-nous le divin précepte : Tu ne la tueras point !

ARTICLE III

RESPECT DES BIENS DU PROCHAIN

Vous ne déroberez jamais le bien d'autrui,
Car ce que l'homme a fait de sa sueur, c'est lui !

LAMARTINE (2).

Ici encore, nous nous trouvons en présence d'un précepte sur lequel il semblerait qu'il n'y eût point à insister, tant il s'impose avec évidence à l'honnête homme. Et pourtant, de nos jours, le droit de posséder est nié bruyamment par une minorité infime mais turbulente, qui réclame

(1) *Après la mort*, VIII. J. Rotschild.
(2) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.

la propriété collective, le *communisme*, c'est-à-dire la spoliation de la richesse et la destruction de la propriété particulière. Système absurde mais intéressé, que l'on soutient tant qu'on en espère un privilège personnel, qu'on abandonne dès qu'on aurait à souffrir du partage. Voyez ces conjurés dresser leurs plans :

PREMIER CONJURÉ

Oui, sans impôts Rome s'enrichira ;
Chacun sera payé, personne ne paîra.
Du pauvre l'opulent deviendra tributaire.

TROISIÈME CONJURÉ

C'est juste... N'ayant rien, j'y consens.

DEUXIÈME CONJURÉ

Sur la terre,
C'est ainsi que l'un l'autre on se doit entr'aider.

QUATRIÈME CONJURÉ

Posséder, c'est voler.. Tant que nous n'avons rien,
Ce principe doit être et le vôtre et le mien.
Et puis, quand nous aurons, nous verrons...

L. ARNAULT (1).

Ce sont là des utopies malfaisantes. Sans doute il faut tendre, de part et d'autre, à rapprocher ce qu'on est convenu d'appeler le capital et le travail : il y a beaucoup à faire en ce sens, et le Vicaire de Jésus-Christ a lui-même ouvert la voie (2). Mais il ne faut pas se payer de chimères : on veut *transformer* la société et on néglige un dessein plus utile, qui serait de l'*améliorer*. Détruire la propriété est une utopie : travaillons à la rendre plus juste et surtout dlus bienfaisante.

*
* *

(1) *Grégoire VII*, act. III, sc. I. F. Didot.
(2) Encyclique de Léon XIII, *sur la condition des ouvriers*, 15 mai 1891.

Nous ne voulons pas laisser le septième commandement sans dire un mot du *jeu* : non pas du jeu purement récréatif où ne sont engagées que des sommes modestes, en harmonie avec les ressources de chacun ; — mais du jeu devenu passion, du jeu qui fait risquer sur un coup de dé tout un patrimoine, du jeu qui abrutit l'intelligence, du jeu qui expose femme et enfants à la misère.

Messieurs, *dit un joueur en se levant de table*, la banque a sauté. — Quand on pense que, si l'on me disait : « Gaston, mon ami, on va te donner cinq cents francs, à condition que tu retourneras des cartes pendant toute une nuit, » je ne le voudrais pas, certainement. Eh bien, voilà deux heures que j'en retourne pour perdre deux mille francs ! Ah ! le jeu est un joli métier !

Alexandre Dumas fils (1).

Non, je n'aime pas les joueurs. Etant petite fille, je fis rencontre, dans une ville de bains, d'un beau vieillard frais et enjoué qui aimait les enfants et s'en faisait adorer. Un soir, je le vis ponter au pharaon. Grand Dieu ! quelle métamorphose Ses yeux brillaient d'un éclat vitreux qui me fit horreur.

V. Cherbuliez (2).

Ces traits suffisent pour nous montrer à quel point la passion du jeu s'empare de l'homme et en fait une *chose*, incapable de se rappeler qu'il y a une âme, un honneur, et peut-être une famille à sauver.

ARTICLE IV

RESPECT DE L'HONNEUR DU PROCHAIN

Il est un bien plus précieux que l'argent, c'est l'honneur. Le ravir, ou essayer de le ravir, c'est un vol bien coupable.

(1) *La Dame aux Camélias*, acte IV, sc. I. C. Lévy.
(2) *Le roman d'une honnête femme*, I, V, Hachette.

Il revêt d'ailleurs plusieurs formes que nous allons décrire : médisance, mensonge, calomnie, trahison du secret confié.

*
* *

I. « *Médire*, c'est découvrir sans nécessité les fautes ou les défauts du prochain (1). »

On sait combien ce nuisible travers est répandu. Pourquoi médit-on? Souvent, par étourderie, pour tuer le temps :

Certaines personnes sont méchantes, uniquement par besoin de parler. Leur conversation, causerie dans le salon, bavardage dans l'antichambre, est comme ces cheminées qui usent vite le bois; il leur faut beaucoup de combustible; et le combustible, c'est le prochain.

V. Hugo (2).

D'autres fois, ce sera pour placer un bon mot; on préférera perdre une réputation qu'un trait d'esprit. « Diseurs de bons mots, mauvais caractères; je le dirais, s'il n'avait été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante : cela n'a pas été dit, et je l'ose dire (3). »

Souvent aussi, ce sera par orgueil : nous nous sentons des défauts, et nous sommes bien aises de montrer que les autres en ont autant et plus que nous. « Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer chez les autres (4). »

*
* *

Et qui se permet ces médisances? Nos ennemis, c'est leur rôle; mais, chose étrange, nos amis sont peut-être ceux qui s'y livrent le plus facilement.

(1) Catéchisme.
(2) *Les Misérables,* I, v, *viii.* Hetzel.
(3) La Bruyère, *Caractères,* VIII.
(4) La Rochefoucauld.

Mesdames de *** sont venues, *écrit Eugénie de Guérin* ; je les ai crues longtemps amies, à entendre leurs paroles expansives, leur mutuel témoignage d'intérêt, et ce délicieux *ma chère* de Paris ; oui, c'est à les croire amies, et c'est vrai tant qu'elles sont en présence ; mais au départ, on dirait que chacune a laissé sa caricature à l'autre.

Eugénie de Guérin (1).

Dans une de ses comédies, Legouvé met en scène un rédacteur de biographies contemporaines, qui nous livre le secret de son érudition :

CLAVIJO

... Et savez-vous, monsieur, qui me donne des renseignements sur tous mes personnages?

HENRI

Qui donc?

CLAVIJO

Ah! c'est bien simple : le mal m'est fourni par leurs amis intimes... le bien par eux-mêmes.

E. Legouvé (2).

Cela n'explique-t-il pas la boutade de Théodore Barrière :

— Pourquoi dire du mal de ses amis?
— Pour ne pas être en reste avec eux.

*
* *

Sans doute, entre amis, on ne présente pas la médisance telle quelle, avec toute sa laideur. On la décore d'abord d'un nom plus acceptable et on l'appelle *franchise*.

CHARRIER

Vous avez la parole légère, mon cher.

SERGINE

Je l'ai franche.

(1) *Journal*, p. 439. Lecoffre.
(2) *Le Pamphlet*, I, III. C. Lévy.

CHARRIER

Ce n'est pas moi qui vous détournerai de la franchise... Mais, que diable! Il y a des occasions où il faut se borner à être franc *in petto*.

Emile AUGIER (1).

Et puis, il y a les compliments à sous-entendus, les réticences, les médisances sans en avoir l'air, en un mot, le bon ton répandu sur la vilenie. Lisez plutôt ces fragments de dialogues.

Il s'agit ici d'une infante dont on parle comme de l'épouse possible du roi Louis XV. Aussitôt, son portrait est fait par les personnages de la cour :

LE DUC

... Si l'infante était à Versailles, peut-être que le roi... Je conviens qu'elle est très noire.

MADAME DE PRIE

Une brune piquante.

LE DUC

Sans doute, on peut dire qu'elle est contrefaite.

MADAME DE PRIE

Non, on ne peut pas absolument le dire... C'est une taille... à elle... Voilà!

LE DUC

Je sais encore qu'elle est louche.

MADAME DE PRIE

Beaucoup moins qu'on ne pense. Certainement, elle a une manière indirecte de regarder, mais...

Léon GOZLAN (2).

De *certainement* en *mais*, la pauvre femme aura bientôt tous les travers du monde.

Voici maintenant un autre dialogue. Ce sont deux amies qui parlent d'une jeune fille qu'elles viennent de voir, et qui pour le moment est absente.

(1) *Les effrontés*, I, XII. C. Lévy.
(2) *Le Gâteau des Reines*, IV, III. Devresse.

HERMINE

. . Elle vous a un peu étonnée. . je le comprends... Elle est impossible... Trop exubérante, trop en l'air, trop fille d'artiste!... Et sa mère était si distinguée.... Elle est morte la première, cela se voit... Pauvre Pépa!... Oh! je la défends, moi d'abord! Eh bien, oui, mal élevée, inconvenante, vulgaire même, tout ce que vous voudrez, et avec cela coquette, ah!... Mais une excellente personne et très honnête, sans que cela paraisse, il est vrai, mais très honnête!. . Oh! je la défends!

MADAME DE MOISAND

C'est égal, pour une jeune fille du monde..

HERMINE

Oh! jeune, vingt-six ans!... C'est une circonstance atténuante... vingt-six ans au moins... puisqu'elle les avoue. (*Mouvement de Madame de Moisand.*) Si! si! je la défends! Et quant au monde, ah! elle n'y est pas déplacée, allez! Mais au contraire, elle y a un succès énorme, on se la dispute... on la trouve drôle... les hommes surtout... Ils prétendent que c'est une nature... mais ils ne l'épousent pas...

Edouard PAILLERON (1).

*
* *

Quelle conduite devons-nous tenir à l'égard des médisants? Tout d'abord, ne les écoutons pas avec plaisir et ne les encourageons point, par notre attitude bienveillante, par nos sourires, dans leur œuvre mauvaise.

Certaines oreilles sont ouvertes aux médisances, aux calomnies et aux mauvaises nouvelles, comme les égoûts aux ruisseaux.

VALYÈRE (2).

Evitons de nous heurter à ce premier écueil.

Puis, lorsqu'une médisance a frappé nos oreilles, ne nous hâtons pas d'y croire. Savons-nous quelle est l'origine des propos qu'on nous rapporte?

(1) *La Souris*, I, 1. C. Lévy

(2) *Heures grises*, p. 94. Ollendorff.

« De qui peux-tu bien tenir tes informations charitables? »

Elle les tenait de notre vieille cousine, qui les tenait elle-même d'une commère de ses amies, laquelle les tenait d'une marchande de légumes renseignée par un coquetier.

Victor Cherbuliez (1).

Enfin, et surtout, ne nous faisons pas les courtiers et les colporteurs de la médisance :

Elle est comme la fausse monnaie ; bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler sans scrupule.

Comtesse Diane (2).

Rappelons-nous que les médisants ne respectent rien (3), que leur langue est toujours prête à mordre (4), que s'ils déchirent les autres devant nous, ils nous déchirent devant les autres : tâchons de réparer, en partie du moins, le mal qu'ils ont pu faire, et imitons l'exemple que nous propose le poète :

Lorsque la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger,
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes

V. Hugo (5)

Voilà le modèle à imiter ; — voici l'exemple à fuir :

ARSINOÉ

Elle vient de courir de salons en salons,
De salons en salons elle vient de médire.
Que faire ? Il faut passer le temps, les jours sont longs,
Et comment les charmer, sinon par la satire ?

(1) *La Bête*, p. 24. Hachette.

(2) *Maximes de la vie.* Ollendorf.

(3) « Contre la médisance il n'est point de rempart. »
Molière. *Tartuffe*, I, 1.

(4) On annonçait la mort d'un médisant : « Vous allez voir, dit quelqu'un qui se sera mordu la langue ! »

(5) *Les Chants du crépuscule*, XXXIX. Hetzel.

Tout en pirouettant sur ses petits talons,
Tout en distribuant sa grâce et son sourire,
Elle a dit de ces mots que les plus noirs félons,
Même pour la vengeance, hésiteraient à dire.
Sur ses pas, maintenant, trahison, désespoir
Querelle, inimitié, tous les poisons de l'âme
Vont germer, vont fleurir comme une ivraie infâme.
Dans son trou ténébreux quand le loup rentre au soir,
Il a fait moins de mal que cette blonde femme
Qui défait sa coiffure et rit à son miroir.

Joseph AUTRAN (1).

*
* *

II. Le *mensonge* est une sorte de vol : quand le prochain a droit de notre part à la vérité, la lui travestir, c'est le voler. Donc, ne mentons jamais.

Et ne dites pas : « Mais c'est quelquefois utile ou nécessaire. » Nous vous répondrions avec Georges Sand :

La vérité fait quelquefois des brèches, le mensonge fait toujours des ruines (2).

Alfred de Musset n'admet pas, lui non plus, ces mensonges *exceptionnels* :

LA MARÉCHALE

Si, par obéissance ou par nécessité,
Il fallait devant moi celer la vérité,
(La crainte d'un péril ôte celle du blâme).
S'il vous fallait mentir ?

LISETTE

Je me tairais, madame.

(1) *Sonnets capricieux*, Arsinoé. C. Lévy.

(2) On voit par là ce qu'il faut penser de la fameuse apologie du mensonge par Voltaire, dont voici le texte authentique : « Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal ; c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Mentez, mes amis, mentez. » Lettre à Thiériot, 21 octobre 1736. *Œuvres*, éd. Garnier frères, Corresp., t. II, p. 153.

LA MARÉCHALE

Mais si vous le deviez?

LISETTE

Personne ne le doit.

Alfred de MUSSET (1).

D'autant plus qu'un mensonge en amène d'autres, destinés à soutenir le premier ; ce qui explique cette répartie :

CATHERINE

Vous me dites bien la vérité, monsieur?

CLARKSON

Je ne mens jamais, madame; je suis très occupé; ça m'embrouillerait trop.

Alexandre DUMAS fils (2).

Voici un amusant exemple des complications qu'entraîne un premier mensonge.

Un enfant, en l'absence de son maître, s'est amusé avec un hanneton, a renversé l'encrier et taché un superbe exemplaire des commentaires de César. Le maître va rentrer, et l'enfant échafaude dans sa tête toute une histoire qui puisse le dispenser d'avoir à s'accuser du hanneton :

Ce qui m'effrayait le plus, c'était d'avoir à avouer le hanneton... Cela me faisait frémir.

Satan, dont je ne me défiais point pour l'heure, se mit à m'offrir des calmants. Satan est toujours là à l'heure de la tentation. Il me présentait un tout petit mensonge. Durant mon absence, cet infâme chat de la voisine serait entré dans la chambre, et aurait renversé l'encrier sur le chapitre quatre *de Bello Gallico*. Comme je ne devais point sortir entre les leçons, j'aurais motivé mon absence sur la nécessité d'aller acheter une plume. Comme les plumes étaient dans une armoire à ma portée, j'aurais avoué avoir perdu la clé hier au bain. Comme je n'avais pas eu permission hier d'aller au bain, et que je n'y avais réel-

(1) *Louison*, II, VIII. Œuvres, Charpentier.
(2) *L'Étrangère*, V, v. C. Lévy.

lement pas été. j'aurais supposé y avoir été sans permission, et avoué cette faute, ce qui aurait jeté sur tout l'artifice beaucoup de vraisemblance.

R. TOPFFER (1).

*
* *

Il est une catégorie de mensonges qu'on se permet facilement, sous prétexte qu'il s'agit de choses oiseuses ou de plaisanteries. Rappelons-nous qu'

Il n'y a pas de mensonges insignifiants.

Paul BOURGET (2).

J'ai toujours trouvé admirable ce mot de saint Thomas d'Aquin. Il était à son travail, lorsqu'un jeune frère vint lui dire : « Regardez donc ! voilà un bœuf qui vole en l'air ! » Le saint se met à sa fenêtre, et l'autre éclate de rire : « Comment avez-vous pu croire cela ? » — « Il me semblait bien plus naturel d'admettre qu'un bœuf volât en l'air que de supposer qu'un religieux pût mentir. »

Edouard DRUMONT (3).

Ne mentons jamais, et sous aucun prétexte. Souvenons-nous que

Satan a deux noms, il s'appelle Satan et il s'appelle Mensonge

Victor HUGO (4).

*
* *

III. *Calomnier*, dit le catéchisme, « c'est accuser quelqu'un d'un défaut qu'il n'a pas ou d'une faute qu'il n'a pas commise. » La calomnie est donc un mensonge joint à une médisance, et elle a l'odieux de ces deux lâchetés réunies. C'est un ennemi qui s'avance en rampant, qui vous frappe sans que vous puissiez lui résister ni même l'apercevoir, et qui s'en va ensuite aussi lâchement qu'il est venu.

« La calomnie !.. J'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté,

(1) *Nouvelles génevoises*, la Bibliothèque de mon oncle. Charpentier.
(2) *Mensonges*, XVI. Lemerre.
(3) *La Fin d'un monde*, VIII, III. Savine
(4) *Les Misérables*, I, VII, *i*. Hetzel.

pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme une hirondelle avant l'orage, *pianissimo*, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando*, de bouche en bouche il va le diable, puis tout à coup, ne sait comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient... un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait (1)? »

Nous ne pouvons que répéter de la calomnie ce que nous disions de la médisance : évitons de l'encourager en l'écoutant avec plaisir, gardons-nous bien de nous en faire l'écho et de nous en rendre ainsi complices.

*
* *

IV. La dernière forme de vol que nous voulions signaler ici, c'est la violation des secrets dont nous pouvons être dépositaires. Que la confiance ou le hasard les ait mis en notre possession, nous devons les considérer comme des dépôts sacrés, et les conserver de manière à pouvoir les rendre intacts à leurs maîtres.

D'ailleurs, le meilleur moyen qu'un secret soit bien gardé, c'est de ne le confier à personne. « Toute révélation d'un secret, dit La Bruyère, est la faute de celui qui l'a confié (2). »

Je vous dirai que plus un secret a de gardes
Et moins il est gardé, tout au rebours des rois.

Emile Augier (3)

(1) Beaumarchais, *le Barbier de Séville*, II, VIII.
(2) *Caractères*, V.
(3) *Diane*, III, III. C. Lévy.

Ceux qui révèlent à tout le monde leurs prétendus secrets nous font penser à ces figurants de théâtre qui piétinent bruyamment sur place en criant : Marchons en silence !

VALYÈRE (1).

La meilleure conclusion pratique de ces réflexions nous paraît être le mot de Shakspeare : « Deux personnes peuvent garder un secret, quand il n'y en a qu'une qui le sait (2). »

(1) *Heures grises*, p. 18. Ollendorff.
(2) *Roméo et Juliette*, II, IV.

CHAPITRE IV

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SON PROCHAIN

(*Suite*)

— DEVOIRS DE CHARITÉ —

Nous avons déjà rencontré sur notre chemin le mot de *charité;* c'est en effet le principal devoir de l'homme envers Dieu. Jésus-Christ, après avoir rappelé ce précepte aux foules, l'a complété en ajoutant : « Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu. » La charité envers le prochain, c'est donc

L'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct.

Victor Hugo (1).

Ce qui fait le caractère propre de la charité, ce qui la distingue essentiellement de l'humanité, de la philanthropie et autres vertus philosophiques, c'est que le prochain doit être aimé *pour Dieu*, et que par suite, Dieu aimant tous les hommes, nous devons aussi les aimer sans aucune exception : ce qui ne serait pas si nous les aimions pour eux-mêmes.

Il est toujours facile d'aimer les bêtes pour l'amour d'elles-mêmes : il est parfois difficile d'aimer l'humanité autrement que pour l'amour de Dieu.

Marquise de Blocqueville (2).

(1) *Les Misérables*, II, viii, *ix*. Hetzel.
(2) *Roses de Noël,* p. 32. Ollendorff.

Mais quelle belle tâche, si nous savons la comprendre! Aimer les hommes, avoir un motif de les aimer même quand il ne sont pas aimables, leur vouloir du bien, leur en procurer selon notre pouvoir : tout cela nous est toujours possible, et

Même après tous nos bonheurs perdus, il nous en reste toujours un dernier, celui des autres.

Edmond Pailleron (1).

Les œuvres de la charité sont spirituelles ou temporelles, selon qu'elles s'adressent à l'âme ou au corps du prochain. Nous allons énumérer les unes et les autres.

ARTICLE I.

CHARITÉ SPIRITUELLE

Aimer l'âme du prochain, tel est le premier objet de la charité. Aimer les âmes, c'est tout d'abord désirer de les voir chrétiennes, et y contribuer par la prière, les conseils et les exemples :

Il doit y avoir une prime là-haut pour ceux qui ramènent une âme à Dieu.

Edmond About (2).

Aimer les âmes, c'est les traiter avec bienveillance, c'est leur rendre aussi doux que possible leur commerce avec nous, c'est en un mot avoir de la *bonté*. La bonté, c'est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme; Bossuet disait : « Quand Dieu créa les entrailles de l'homme, il y mit d'abord la bonté. » Et Lacordaire : « S'il fallait dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que la poussière du génie. »

(1) *La Souris*, I, xi. C. Lévy.
(2) *Germaine*, vi. Hachette.

Le premier des biens, c'est le cœur. L'esprit et la beauté n'en sont que les voiles.

Alfred de Musset (1).

Veillons à être bons, à rester doux. On reproche parfois à certains dévots de n'être pas assez indulgents pour leurs frères : « Combien aiment Dieu si fort, si fort, qu'ils n'en peuvent aimer le prochain ! (2) » Rappelons-nous qu'

On ne vit pas avec les vertus des gens, mais avec leur caractère.

Albert Delpit (3).

Rappelons-nous que notre bonté fera aimer nos vertus, ou plutôt la vertu ; évitons de nous irriter à chaque instant pour je ne sais quelles bagatelles (4) : ainsi nous nous ferons aimer et nous ferons aimer Dieu, pour l'amour de qui nous aurons agi de la sorte.

*
* *

Si nous devons aimer tous les hommes, il en est que nous aimons davantage et pour qui notre charité devient de l'*amitié*. C'est une belle et bonne chose que l'amitié :

(1) *La Nuit vénitienne*, II. *Œuvres*, Charpentier.

(2) J. Roux, *Pensées*. Lemerre.

(3) *Solange de Croix-Saint-Luc*, I. Ollendorff.

(4) Shakspeare raille plaisamment cette irascibilité à jet continu.
« *Mercutio*. — ...Un rien te donne de l'humeur, et dans ta mauvaise humeur un rien te rend querelleur.
Benvolio. — Et à quoi revient ce propos ?
Mercutio. — Oui, si tu rencontrais un autre homme de ton caractère, il y aurait bientôt deux hommes de moins ; car vous vous tueriez l'un l'autre. Toi ! tu te prendrais de querelle avec un homme pour un poil de plus ou moins que toi à la barbe ; ou parce qu'il casserait des noisettes, et que tu as les yeux couleur de noisette. Non, il ne t'en faut pas davantage pour engager une dispute ; ta tête est pleine comme l'œuf de rixes et de querelles ; et cependant elle devrait être épuisée, après toutes celles qui en sont écloses. N'as-tu pas cherché dispute à un homme sur ce qu'il toussait dans la rue, parce que cela éveillait ton chien qui dormait au soleil ; à un artisan, parce qu'il portait son habit neuf avant les fêtes de Pâques ; à un autre encore, parce qu'un vieux ruban nouait ses souliers neufs ? » *Roméo et Juliette*, III, I.

On connaît le prix de la fortune quand on l'a gagnée et celui d'un ami quand on l'a perdu.

PETIT-SENN.

Mais pour qu'elle soit vraie et agréable à Dieu, elle doit être fondée sur des motifs irréprochables :

Pour bien aimer, il faut être pur.

Louis VEUILLOT (1).

Elle doit être liée sous le regard de Dieu :

Lorsque Dieu n'est pas l'ami commun que chacun aime le plus, celui que chacun des deux amis aime le plus, c'est soi-même.

Louis VEUILLOT (2).

Elle doit être désintéressée, sous peine de n'être qu'une forme hypocrite et raffinée de l'égoïsme :

Un ami, c'est un être prêt à déplaire cent fois pour être utile une fois.

Madame SWETCHINE.

Comme tout cela est rare ! Bien souvent

L'amitié, c'est le dévouement... de l'autre ! (3).

C'est un placement dont on retire le capital dès qu'il ne rapporte plus d'intérêts :

C'est étonnant ce qu'on laisse d'amis dans l'escalier, quand on monte du premier au cinquième !

Georges DURUY (4).

Aussi, que de sortes d'amitiées !

Il y en a de toutes les couleurs ! c'est la classe la plus féconde en variétés bizarres. Nous avons l'ami *despote*, qui nous fait faire ses commissions...; l'ami *spirituel*, qui fait des mots à nos dépens...; l'ami *indiscret*, qui raconte aux hommes nos petites faiblesses et aux dames nos infirmités...: l'ami *gêné*, qui est encore bien gênant...; l'ami *parasite*, qui nous mange...; l'ami

(1) *Pierre Saintive*. Palmé.
(2) *Çà et là*, t. II. Palmé.
(3) Pensée d'album.
(4) *Ni Dieu ni maître*, III, II. Ollendor

spéculateur, qui nous gruge ; enfin mille espèces d'amis dont le dénombrement serait éternel...

Victorien SARDOU (1)

S'il est tant de fausses amitiés, il n'en est qu'une véritable : celle qui, se basant sur l'amour de Dieu, n'est qu'une forme plus parfaite de la charité.

*
* *

La charité n'est pas toujours facile à observer. Elle a à lutter, dans notre cœur, contre ces deux grandes passions: l'envie, et le ressentiment des injures.

*
* *

I. Rien de plus contraire à la charité que l'envie : c'est en effet « une tristesse qu'on ressent à la vue du bien du prochain, ou une joie coupable du mal qui lui arrive (2). »

Plusieurs raisons doivent nous mettre en garde contre ce vice.

1° C'est un mal très répandu, et nous en avons au moins le germe.

Il n'y a qu'une femme au monde qui n'ait pas été jalouse de la beauté d'une autre femme : c'est notre mère Eve ! Elle était seule.

Léon GOZLAN (3).

L'envie, et l'envie du haut en bas de la société, c'est la grande maladie nationale. J'ai eu un parent très riche et très avare, qui aurait donné de son argent, et pas mal, pour voir tomber du ministère Lamartine, qu'il ne connaissait pas du tout.

Ce parent était le représentant de la grande bourgeoisie française, qui souffre des poèmes créés par le poète, des victoires gagnées par le général, des découvertes mises au jour par le savant..

(1) *Nos intimes*, acte II. C. Lévy.
(2) Catéchisme.
(3) *Le Gâteau des reines*, III, VII. Dentu.

A toute affirmation d'une supériorité, chacun en France jaunit un peu, et chacun sent l'ictère rongeur, mordre à son foie jaloux.

de Goncourt (1).

Non-seulement tout le monde est sujet à envier (2), mais tout au monde est objet d'envie :

En ce bas monde, rien n'est jamais pardonné ;
Celui dont le front porte un nimbe de lumière,
L'orateur, le poète à l'âme haute et fière
Passe de tous haï comme un roi détrôné.
On ne pardonne pas ses rêves à l'artiste,
Et même son sourire, on sait le rendre triste.
On ne pardonne pas au plus noble, au plus grand,
A l'ivresse d'un cœur qu'un autre cœur adore ;
On ne pardonne pas au visage charmant.
La mort seule, peut-être on la pardonne... encore !

I. R.-G. (3).

* * *

2° Autre motif de fuir l'envie : c'est un travers ridicule. Tout d'abord,

L'envie est une infériorité qui s'avoue.

Philarète Chasles.

Et puis, pourquoi jalouser les autres? Ce qu'ils ont comme ce que nous avons, ce n'est pas un mérite, c'est un dépôt : « qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ? »

Quand la rose
Est belle, vous croyez qu'elle le fait exprès ?
Quel souffle vous auriez si l'étoile était près !

V. Hugo (4).

D'ailleurs, ce que nous envions est-il bien enviable ? « Chacun, dit Lacordaire, envie l'état et la fortune de son

(1) *Journal*, 11 juillet 1874. Charpentier, 1891.

(2) Un proverbe persan exprime ingénieusement l'université de ce mal : « Le soleil couchant est jaloux de la lune qui se lève.»

(3) *La Vie sombre*, Sévérité mondaine.

(4) Voir *Victor Hugo apologiste*, p. 154, note 1.

voisin parce qu'il n'en saisit que les apparences, et qu'il a creusé les misères de sa propre situation (1)» Mais au fond, nous sommes peut-être plus heureux que ceux dont la vue a excité notre jalousie.

*
* *

3° Enfin, l'envie est un mal funeste : on en pâtit soi-même :

O jalousie ! tu es à la fois la plus inutile de nos passions et celle qui fait le plus souffrir;

Victor CHERBULIEZ (2)

Et l'on en fait pâtir les autres : que de médisances, que de calomnies inspirées ou encouragées par ce vice !

Quelle chose rafraîchissante que le mal qu'on vous dit des autres !

V. HUGO (3).

Aussi le même écrivain a-t-il pu dire :

Ce qu'il y a de plus petit et de plus terrible, *c'est* un envieux (4).

*
* *

II. Une autre obligation imposée par la charité, c'est le pardon des injures. Pardonner répugne à notre nature : il faut pardonner quand même. C'est d'abord la volonté de Dieu, et Jésus le premier nous en a donné l'exemple :

Chrétiens, souvenons-nous que le Chrétien suprême
N'a légué qu'un seul mot pour prix d'un long blasphème
A cette arche vivante où dorment ses leçons ;
Et que l'homme, outrageant ce que notre âme adore,
Dans notre cœur brisé ne doit trouver encore
Que ce seul mot : Aimons !

LAMARTINE (5)

(1) *Correspondance inédite*, recueillie par H. Villard, p. 157. Palme.
(2) *La Bête*, p. 169. Hachette.
(3) *L'Homme qui rit*, II, I, *vii*. Hetzel.
(4) *Ibid*.
(5) *Harmonies poétiques*, I, VI. Hachette, Jouvet.

C'est d'ailleurs l'enseignement du Sauveur, qu'il ne nous sera pardonné qu'autant que nous aurons pardonné nous-mêmes :

Dieu pour l'homme indulgent ne sera point sévère.
Victor Hugo (1).

Et puis, savons-nous bien si les premiers torts ne nous sont point imputables? Il est si facile de se faire illusion, quand on est juge en sa propre cause!

Si l'Etre infaillible peut punir, l'homme, être faillible, doit, en ce qui le concerne, tout et toujours pardonner.
Lamartine (2).

Enfin, notre générosité sera souvent suivie d'une récompense immédiate, en touchant le cœur de notre ennemi et en lui inspirant le repentir. En voici un touchant exemple, dont le héros fut le vénérable Père Libermann :

« Un jour, dans une rue de Paris, un homme s'approche de lui, le poing fermé, en lui disant : « Prêtre, si tu savais comme je te déteste! — Et moi, mon ami, si vous saviez comme je vous aime! »

Le malheureux fut vaincu, tomba aux pieds du prêtre, qui l'embrassa et le releva chrétien (3). »

Ce trait nous en rappelle d'autres aussi admirables et inspirés par la même charité. Ici, c'est la mère d'un zouave pontifical, tué pour la cause du pape, et à qui un prêtre disait : « Votre fils n'a pas besoin de prières. — Eh bien, répondit-elle, vous les direz pour celui qui l'a tué. » Là, c'est le général Damesme, frappé d'un coup mortel pendant l'insurrection de juin 1848, et qui dit à la sœur qui lui prodiguait ses soins : « Voici pour faire dire deux messes : une pour le malheureux qui m'a assassiné et l'autre pour moi. »

(1) *Les Rayons et les ombres*, XLIV, v. Hetzel.
(2) *Cours familier de littérature*, IV, XXXVIII.
(3) Mgr Dupanloup, *Discours au congrès de Malines*, 1864. Chapellier.

Beaux exemples, inspirés par l'amour de Celui qui disait au moment de mourir, en voyant ses bourreaux acharnés contre lui : « Mon Père, pardonnnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ; » — exemples que tous, quoi qu'il en coûte, il faut nous efforcer de suivre :

Hélas ! attendons-nous aux ruses des perfides,
Aux poisons du mensonge, aux lâchetés avides,
Et rendons, préparés à cet ordre fatal,
Pour l'absinthe le miel, et le bien pour le mal.

BRIZEUX (1).

ARTICLE II

CHARITÉ MATÉRIELLE

C'est l'homme tout entier, et non-seulement son âme, que nous devons aimer : notre charité doit donc s'étendre jusqu'à ses besoins matériels. Il est bien des circonstances où nous pouvons lui venir en aide : faisons-le. « Les hommes, disait Vauvenargues, ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir (2). » Ne soyons pas ainsi. Dieu n'a pas fait « de l'homme, de l'individu, une espèce de fort blindé et cuirassé, sur la porte duquel serait écrit : *Moi !... Moi seul !...* (3) » Ecoutons notre cœur :

C'est *un* maître qui nous enseigne la religion du dévouement, qui nous dit que Dieu ne nous a créés faibles que pour nous forcer à nous rapprocher, à nous aimer, à nous secourir.

LABICHE (4).

Il est un vice opposé à ces pratiques du dévouement, c'est l'*égoïsme*. On sait qu'il a de nombreux partisans : ceux-ci l'ont doté d'une théorie comme d'une base solide.

(1) *Histoires poétiques, la Dame de la grève*. Lemerre.
(2) *Maximes*, 57.
(3) Labiche, *Moi*, I, VIII. C. Lévy.
(4) *Ibid.*

DUTRÉCY

Oui, le cœur est un noble organe... un présent du Ciel!... Nous devons le laisser régner...

DE LA PORCHERAIE

Mais pas gouverner!...

DUTRÉCY

C'est un roi constitutionnel... *(à Armand)* Vois-tu, dans ce monde... il ne faut pas être égoïste!... mais il faut penser à soi, à sa fortune, à son bien-être... les autres n'y penseront pas pour toi, d'abord... Retiens bien cette maxime d'un sage... toute la science de la vie est là : On n'a pas trop de soi pour penser à soi.

LABICHE (1).

L'égoïsme n'a pas seulement sa théorie, il a son code pratique :

« Ne te gêne pour personne! » c'était le premier chapitre de sa morale. « Ne gêne pas les autres! » c'était le second (2). Comme on voit, c'était une morale complète. Devoirs envers soi-même, devoirs envers le prochain, tout s'y trouvait.

Victor CHERBULIEZ (3).

Ainsi armé, vous verrez l'égoïste passer au milieu de la vie sans se douter qu'il est des hommes qui en souffrent : s'ils voient la misère, ce sera au point de vue philosophique ou esthétique :

Par un de ces beaux jours de joie et de lueur,
J'allais heureux, avec des clartés plein le cœur;
J'aperçus chancelant, le dos contre une borne,
Un vieillard abruti de faim, front bas, œil morne.

(1) *Ibid.* Aubin, le domestique de Dutrécy, a entendu par hasard cette théorie et il en fait aussitôt l'application : « Tiens! il reste du cache rouge!... Monsieur a raison : On n'a pas trop de soi pour penser à moi! » Et il disparaît, emportant la bouteille de vin cachée sous son habit.

(2) On tient généralement moins, en pratique, à ce second article qu'au premier.

(3) *La Vocation du comte Ghislain*, XII. Hachette

Un monsieur qui passait, d'un air indifférent
Et d'un ton très poli, me dit : « Quel beau Rembrandt!... »

L. Valade (1).

Si parfois ils s'apitoyent sur le malheur, ce sera toujours par préoccupation personnelle :

L'égoïste s'attendrit à l'aspect d'un naufrage, en songeant qu'il aurait pu se trouver sur le navire!

Petit-Senn.

Voici cette charité en action. Pepa et Hermine sont en visite chez Madame de Moisand, dont la fille est en ce moment absente. On s'informe d'elle :

PÉPA

Où est-elle encore? Avec tout son monde? en pique-nique? en partie?...

MADAME DE MOISAND

Elle! Ah! pauvre femme!... tout simplement dans le village, chez un de nos journaliers qui s'est cassé le bras.

HERMINE

Quelle horreur! Et elle y est allée?

MADAME DE MOISAND, *étonnée.*

Mais oui, pourquoi?

HERMINE

Oh! je ne peux pas voir les gens qui souffrent, moi, je souffre plus qu'eux!

Edouard Pailleron (2).

Dussions-nous en souffrir nous-mêmes, essayons de voir souffrir les autres : cela nous mettra mieux à l'abri de l'égoïsme, dont nous devons nous garder plus que jamais, car

L'égoïsme va en augmentant de siècle en siècle : c'est la carie des os de l'humanité.

P. Gerfaut (3).

* *

(1) *Avril-mai-juin*, LXXXVI.
(2) *La Souris*, I, II. C. Lévy.
(3) *Pensées d'un sceptique*, p. 159. Ollendorff.

Les services que nous sommes appelés à rendre sont souvent des services d'argent, qui prennent généralement le titre d'*aumône*. Pourquoi devons-nous faire l'aumône? pourquoi répugne-t-on à la faire? comment devons-nous la faire? Questions intéressantes que nous allons successivement aborder.

*
* *

I. « Que je plains ces hommes riches qui, au sortir de leurs réunions mondaines et rencontrant un pauvre, ne se disent pas : Nous venons d'être, pendant quelques heures, de misérables égoïstes; soyons bons, au moins, une seconde (1). »

C'est à ces hommes qu'il faut rappeler le précepte de l'aumône. Il est fondé sur la volonté de Dieu, sur le commandement de Jésus-Christ, qui a promis de tenir comme fait à lui-même le bien que nous ferions au malheureux.

De là cette expression si usitée et si vraie, que le pauvre est l'image de Jésus-Christ et le préféré de Dieu. Ainsi est relevée votre dignité,

Orphelins, veuves déplorables,
Vous tous, faibles et misérables,
Images augustes de Dieu!

Victor Hugo (2).

Parmi les noms les plus ordinairement rapprochés dans l'Ecriture, dans le langage de l'Eglise et dans la vie des Saints, il faut citer deux noms qui se suivent à peu près toujours, qui ne peuvent pas se quitter, qui s'appellent et se répondent; ces deux noms, les voici :

DIEU ET LE PAUVRE

La connexité est telle, qu'on est certain, quand on vient d'entendre l'un, d'entendre l'autre au bout d'un instant. C'est un peu l'effet que produit la rime quand on entend lire des vers. On dirait que ces deux mots : Dieu et le pauvre, riment ensemble

(1) Lacordaire, cité par Lacointa, *Lacordaire à Sorrèze*, p. 264.
(2) *Odes*, II, x, *iii*. Hetzel.

dans quelque langue inconnue, dont les vestiges surhumains, égarés parmi nous, nous donnent l'impression d'une poésie gigantesque et oubliée.

Ernest HELLO (1).

Chez le pauvre, à côté des tristesses et des laideurs physiques, quelles beautés morales il est souvent donné de découvrir !

Au fond de la misère il est une beauté
Toute de modestie et d'idéalité,
Une douce blancheur, une vague auréole,
Que ne rendront jamais ni pinceau ni parole,
Je ne sais quel éclat propre aux traits amaigris,
Reflets de clair de lune au-dessus des débris,
Plus calmes, plus rêveurs, plus veloutés par l'ombre,
Lumineuse atmosphère autour d'un astre sombre...
Ah! cette beauté-là vient du ciel! Je vous plains
Si vous n'avez gardé de ces rayons divins,
Qui, d'un vieux mendiant ou d'une pauvre femme,
Se glissent en vous-même et vous éclairent l'âme!
Si vous n'avez, l'hiver, dans les froides maisons,
Près de l'âtre où s'éteint un reste de tisons,
Vu le beau, révélé dans le faible sourire
D'une mère apaisant le cri qui la déchire,
Se masquant de bonheur, de chansons, de gaîté,
Pour endormir son fils sur son cœur attristé!
Si vous n'avez reçu des murs d'une chaumière
Une réflexion de céleste lumière,
Alors que, pénétrant, à la pointe du jour,
Avec le grand panier qu'a rempli votre amour,
Dans la chambre où languit l'indigente famille,
Vous vîtes et l'aïeul, et la mère, et la fille
Au pain quotidien sourire... et, confondus,
Les petits, blonds et bruns, à vos bras suspendus!
O du foyer du pauvre inexprimables charmes!
Splendeur du dénûment qui nous incline aux larmes
Doubles rayonnements qui sortez des déserts,
Et des lieux désolés, et des destins amers!

(1) *Le Jour du Seigneur*. Palmé.

Grâces de la fleur pâle et de la lèvre triste,
Que le vulgaire ignore et que poursuit l'artiste!
Vous êtes un aimant, vous êtes un moyen.
Dieu, par l'amour du beau, veut nous conduire au bien!
Il met dans la détresse un reflet de lui-même,
Pour que l'homme y descende, et l'étudie, et l'aime.

Du Pontavice de Heussey (1).

Aussi Dieu attache-t-il un grand prix à l'aumône, et le Sauveur a-t-il promis de payer jusqu'à un verre d'eau donné à un malheureux.

Dans un mystère, Jésus raconte en ces termes l'aumône que lui ont faite deux pauvres jeunes filles :

Ce matin, je me suis déguisé en mendiant, je leur ai demandé l'aumône ; elles ont déposé dans ma main lépreuse, chacune à leur tour, une grosse pièce de cuivre toute glacée de vert-de-gris. Saint Eloi, prenez-les, et forgez-en un beau calice pour la communion de mes chérubins.

Théophile Gautier (2)

La bénédiction de Dieu sur le riche bienfaisant, est sollicitée par le pauvre lui-même, dont la prière est toute-puissante sur le cœur de Dieu. C'est ainsi que la religion « fait de la prière du pauvre la richesse du riche (3). »

ANNETTE

A propos, monsieur, mes pauvres vous remercient bien. Ils m'ont promis de prier pour que Dieu vous accorde tout ce que vous désirez.

HENRI

Mais ils ne savent pas ce que je désire.

ANNETTE

Dieu doit le savoir.

Alexandre Dumas fils (4).

(1) *Œuvres*, t. I, A Mademoiselle C. Romer. Lemerre.
(2) *Une larme du diable*, II. Librairie nouvelle.
(3) V. Hugo, *Cromwell*, préface. Hetzel.
(4) *Francillon*, III, II. C. Lévy.

Du reste, la première chose à désirer, c'est le salut éternel, et c'est là surtout la récompense de l'aumône. chaque fois qu'on la donne, on fait un pas vers le ciel.

Le mendiant évangélise, il offre aux gens une occasion de commencer à se sanctifier.

L'homme qui lutte contre la Pauvreté se dit en passant devant cet infirme : « Je pourrais être comme cela ! » et il est plus juste envers son Créateur. L'homme dur s'attendrit parfois malgré lui ; il brave le froid, il fait un effort pour tirer deux sous de sa poche, et c'est peut-être cet effort, ce sont peut-être ces deux sous qui sauveront son âme.

Edouard Drumont (1).

* * *

II. Voyons maintenant les divers motifs que l'on met en avant pour se dispenser du devoir de l'aumône.

Le premier est celui-ci : « Si je donne, je vais me ruiner; je dois penser à mes besoins et à ceux de mes enfants. »

Que l'on ne donne que selon ses ressources, cela est naturel, et trop généralement admis pour qu'il soit utile d'insister. Mais que l'on ne donne rien, sous prétexte de ne pas s'appauvrir, c'est un excès condamnable et qui provient d'un grave défaut : *l'avarice.*

Ce vice est à la fois inepte et odieux.

Il est inepte. N'est-il pas ridicule, d'abord, d'estimer un homme au poids de ses richesses? C'est pourtant ce que fait le monde :

Autrefois l'on disait « nous sommes »,
On dit aujourd'hui « nous avons ».

Baronne d'Ottenfels (2).

Mais ce n'est pas ce que fait Dieu, à qui d'abord il faut plaire. Emile Augier dit d'un homme affligé à la fois de sottise et de fortune :

(1) *La Fin d'un monde,* VIII, II. Savine.
(2) *Bouquet de pensées,* les Verbes auxiliaires. Lemerre.

C'est un lourdaud... que Dieu semble avoir enrichi pour montrer le cas qu'il fait de la richesse (1).

Pour Dieu, il faut *être*, et non *avoir*. Et d'ailleurs, l'avare a-t-il véritablement ce qu'il possède? « Il y a, dit La Bruyère, des gens qui sont mal logés, mal couchés, et plus mal nourris, qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé, et de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares (2). »

L'avarice n'est pas seulement ridicule (3), elle est odieuse, à cause du mal qu'elle fait commettre. L'*auri sacra fames*, l'infernal appétit de la fortune est un bien mauvais conseiller.

Roméo vient d'acheter du poison chez un pauvre apothicaire, qu'il paie en lui disant : « Tiens, voilà ton or; poison plus funeste pour le cœur des mortels, et qui commet bien plus de meurtres dans ce monde abhorré, que ces chétives compositions que tu n'as pas la liberté de vendre.

(1) *Jean de Thommeray*, IV, VII. C. Lévy.

(2) *Caractères*, XI. Chamfort a dit : « Le plus riche des hommes, c'est l'économe ; le plus pauvre, c'est l'avare ; » — et La Rochefoucauld : « L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. » *Réflexions morales*, 167.

(3) Dans leur Journal, les Goncourt signalent deux exemples d'avarice aussi authentiques que ridicules. « Bar-sur-Seine... Il habite ici un millionnaire, d'une avarice telle, que lorsqu'il a mis ses fils au collège, il a défendu par économie qu'on leur cirât leurs souliers, disant que le cirage brûlait le cuir... et il a remis au proviseur une couenne de lard pour les frotter. » Ailleurs, ils parlent d'un entretien qu'ils ont eu avec une religieuse garde-malade : « Cette sœur donnait de féroces détails sur l'ensevelissement à Paris, où se montrent tous les cynismes et toutes les avarices de la richesse, racontant qu'elle avait vu, de ses yeux, ensevelir un fils de grande famille, dans un vieux costume de pierrot. » *Journal*, 4 septembre 1862 ; 29 octobre 1864. Charpentier. — Chateaubriand parle d'un homme pieux, « mais d'une telle avarice, que s'il avait eu le malheur de perdre son âme, il ne l'aurait jamais rachetée. » *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 242.

C'est moi qui te vends du poison : toi, tu ne m'en as pas vendu (1). »

Brizeux a stigmatisé en termes éloquents *la maison de l'avare :*

Dans certaine bourgade, à ce que l'on rapporte,
Ces mots étaient gravés sur le seuil de la porte :
« Quand vous seriez de la race du chien,
Entrez dans ma maison si vous avez du bien. »
Ainsi parlait le seuil de ce logis infâme,
Puis l'avare ajoutait, montrant toute son âme :
« Quand vous seriez de la race du roi,
Si vous n'avez plus rien, passez ! chacun chez soi. »
Tout près coulait un fleuve, et, mugissant, terrible,
Il ne renversait pas cette maison horrible !

BRIZEUX (2).

*
* *

On se sent parfois découragé de donner, en pensant à l'ingratitude de ceux qui reçoivent. Sans doute, la reconnaissance est une vertu rare :

En rendant un service, vous contractez l'obligation d'en rendre un autre, et le fond de la reconnaissance n'est pas le souvenir du premier, c'est l'espérance du second.

Victor CHERBULIEZ (3).

Bien heureux encore quand le souvenir du bienfait ne fait pas naître la haine de l'obligé pour son bienfaiteur :

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient, dont parlent les voyageurs, qui ne se conserve que dans des vases d'or ; elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites.

Jules SANDEAU (4).

En voici un exemple, tiré de mémoires contemporains :

(1) *Roméo et Juliette,* V, I.
(2) *Histoires poétiques,* Journal rustique, 2e partie. Lemerre.
(3) *La Bête,* p. 205. Hachette.
(4) *Mademoiselle de la Seiglière,* acte I, sc. IX. C. Lévy.

1er juin 1871. — Rentrée à Paris (1). Ma maison n'est pas brûlée ; mais, vis-à-vis, deux sont entièrement détruites, et tout ce qu'elles renfermaient est anéanti. M. Saint-G..., le pharmacien, un des hommes les plus charitables du quartier, est ruiné ; c'est un de ceux qu'il secourait qui a mis le feu à sa maison.

Fidus (2).

Mais qu'importe la gratitude de l'homme à celui qui fait le bien pour Dieu ? C'est de là-haut, et non d'ici-bas, que doit venir la récompense : qui donne aux pauvres, prête à Dieu.

*
* *

On dit encore : « Il y a tant de faux pauvres ! » Sans doute, mais il y en a encore plus de véritables :

On prétend que tous ceux qui font ce métier (de demander l'aumône) ont cinquante mille livres de rente et des maisons dans tous les quartiers de Paris. Je crois qu'il y a là quelque exagération et le fait qu'ils sont sous une porte cochère n'en est pas moins établi.

Edouard Drumont (3).

Que les mensonges dont nous nous plaignons ne nous détournent pas de faire le bien : après tout, s'il y a de faux pauvres, c'est leur affaire, et notre aumône n'en tombera pas moins dans la bourse de Dieu. Nos récriminations justifient le mot d'un moraliste : « Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre (4), » et font penser à ce riche qui disait en parlant des pauvres : « On a beau ne leur rien donner, ces gens-là demandent toujours ! (5) »

*
* *

(1) Après l'insurrection de la Commune.
(2) *Journal de dix ans*. Fetscherin et Chuit.
(3) *La Fin d'un Monde*, VIII, II. Savine.
(4) Vauvenargues, *Maximes*, 123.
(5) Rapporté par Chamfort.

III. Comment faut-il faire l'aumône? Il ne suffit pas de donner, il faut donner avec bonté, mêlant ainsi la charité spirituelle à la charité matérielle.

Il est humiliant de recevoir l'aumône : ne pouvons-nous pas diminuer cette humiliation par notre manière de donner?

La plupart des gens, même ceux qui obligent réellement, font tomber les services de si haut qu'ils blessent presque toujours leurs obligés. D'où tant de bienfaiteurs et si peu de bienfaits.

Alphonse Karr.

Un romancier dit, à son tour, de l'un de ses personnages :

... On lui savait peut-être moins gré de ses services que de l'ineffable bonté qui les assaisonnait. Les services ont besoin de se faire pardonner en ce bas monde.

Edmond About (1).

Les sacrifices d'argent, cela est affaire aux très riches, qui se croient quittes, trop souvent, par la bienfaisance officielle; qui se figurent payer la rançon de leur bonheur en se débarrassant, d'un coup, de toute préoccupation, par l'envoi d'une grosse somme au bureau de l'arrondissement.

C'est déjà bien, je n'en disconviens pas. Mais la charité est autre, qui, pour le don de quelque monnaie, n'exempte pas du don de soi-même. Quand j'étais petite, grand'mère m'apprenait qu'on ne jette pas un sou à un pauvre comme un os à un chien, qu'on le lui donne d'égal à égal, de la main à la main; et quand, par la fenètre, je lançais l'obole à quelque joueur d'orgue, il fallait que mon décime fût enroulé de papier. « Le malheureux, disait la chère femme, ne doit pas ramasser son pain dans la boue. »

Toujours je me suis rappelé cela, — et c'est bien vrai qu'il faut faire excuser l'aumône en l'enveloppant d'un peu de soi!

Séverine (2).

Ajoutons que notre charité, ainsi faite, sera véritablement

(1) *L'Infâme*, VII. Hachette.

(2) *Eclair*, 28 octobre 1892.

digne de son nom, et donnera au pauvre plus de bonheur, à Dieu plus d'honneur, à nous plus de mérite :

Un morceau de pain qu'on donne tout sec, sans quelques bonnes paroles pour l'aider à passer, ce n'est que la moitié de la charité... et encore!...

Georges DURUY (1)

Souvenez-vous qu'ici
La compassion sainte est une aumône aussi,
Et que la charité qui nourrit et désarme
Tombe des mains obole et tombe du cœur larme!

Victor HUGO (2).

« Un sou c'est du cuivre; un bon sourire, c'est de l'or (3). »

*
* *

Il est une manière de faire la charité contre laquelle il serait temps de réagir : elle consiste à s'amuser entre riches au profit des pauvres.

Fallait-il secourir quelque grande misère,
Rendre des exilés à leur foyer natal,
Vêtir des orphelins : « C'est bien, laissez-moi faire,
Disait-elle, pour eux nous donnerons un bal. »

Joseph AUTRAN (4).

A défaut d'un bal, on ouvrira un de ces bazars où, sur quelques charités anonymes, s'étaleront pompeusement des toilettes tapageuses et des coquetteries déplacées : invention nouvelle, jugée sévèrement par les moralistes contemporains :

On vend de tout aux ventes de charité, — excepté l'esprit de charité.

VALYÈRE (5).

(1) *Ni Dieu ni maître*, II, III. Ollendorff.
(2) *La Pitié suprême*, III. Hetzel.
(3) J. Roux, *Nouvelles pensées*, IX, III. Lemerre.
(4) *La Lyre à sept cordes*, Sainte Célimène. C. Lévy.
(5) *Heures grises*, p. 42. Ollendorff.

La charité, c'est l'argent des autres.

P. GERFAUT (1).

Il est encore d'autres pratiques inspirées par le même esprit de plaisir ou d'ostentation :

On voit de belles dames s'inscrire avec empressement sur des listes de charité, couvertes de noms pompeux ou brillants. D'autres, dans des toilettes miraculeuses, quêtent chaleureusement pour les pauvres ! ou bien, elles jouent à leur profit, dans des comédies égrillardes, les rôles les plus risqués... On en a vu vendre, jusqu'à des baisers, pour vêtir les gens sans abri ! Et s'il l'eût fallu, tant l'ardeur du sacrifice les pressait, elles se fussent improvisées écuyères, somnambules dans une foire, ou dompteuses de fauves !...

Mais combien, parmi ces affolées de bienfaisance, seraient capables de se priver d'un chapeau neuf, d'un bijou souhaité, ou de leur loge à la Comédie, — un jour de grande première, — pour verser dans la main tendue d'un véritable indigent, une silencieuse aumône ?...

DARC (2).

Faisons la charité de la bonne manière : aimons le pauvre pour l'amour de Dieu, et non pour l'amour de nous-mêmes.

***

Nous venons de parler de la bonté due par l'homme à l'homme : sera-ce rabaisser ce sujet que de dire ici quelques mots de la bienveillance due par l'homme à l'animal ?

La chaîne à mille anneaux va de l'homme à l'insecte :
Que ce soit le premier, le dernier, le milieu,
N'en insultez aucun, car tous tiennent à Dieu.

LAMARTINE (3).

Ce titre de créature de Dieu nous impose, à l'égard de l'animal, le devoir de ne pas le faire souffrir sans nécessité. Sans doute, il est subordonné à l'homme et nous pouvons

(1) *Pensées d'un sceptique*, p. 278. Ollendorff.

(2) *Sagesse de poche*, p. 199. On connaît la réponse faite par une dame, sortant d'un bal de charité, à un pauvre qui lui tendait la main « Je ne peux rien vous donner, je viens de danser pour vous. »

(3) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.

le faire servir à notre bien-être. Mais en dehors de là, être méchant pour les bêtes est un signe de méchanceté à l'égard des hommes.

Un jeune homme eut à choisir sa fiancée entre deux sœurs. Il prit celle qui se montrait la meilleure pour le chien de la maison.

P. Gerfaut (1).

On sait comme saint François d'Assise aimait les oiseaux, les appelant ses frères, les réunissant autour de lui et leur apprenant à chanter et à louer leur Créateur. Pour quiconque aime Dieu rien n'est indifférent, et jusque dans les animaux il trouvera à louer le Créateur. Leur vue lui rappellera la puissance divine, car

L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté ;

Lamartine (2).

Et tout en les faisant servir à ses besoins, il se souviendra que

L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère. Il est l'ami,
Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi.

Victor Hugo (3).

(1) *Pensées d'un sceptique*, p. 107. Ollendorff.
(2) *Méditations poétiques*, l'Homme. Hachette, Jouvet.
(3) *Torquemada*, II, II. Hetzel.

CHAPITRE V

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME

ARTICLE I

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SON CORPS

L'homme est le gardien de son corps, il n'en est pas le maître ; et de même qu'il ne lui pas est permis d'ôter la vie à son semblable, ainsi il commet un crime en se l'arrachant à lui-même.

La condamnation du suicide est tout entière dans ce vers adressé par Victor Hugo à un déserteur de l'existence :

Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et méchant (1).

Nous allons justifier ces trois épithètes et montrer qu'en effet le suicide est *lâche*, *imbécile* et *méchant*.

*
* *

Le suicide est une *lâcheté*. On s'extasie quelquefois sur le courage qu'il faut avoir pour appuyer à sa tempe le canon d'un revolver et presser la détente. Admiration mal placée! En réalité, on ne se tue que parce qu'on souffre, moralement et physiquement, et que l'on espère trouver dans la mort la fin de ses souffrances. Au fond, c'est donc un acte de pure faiblesse.

HENRI

Un suicide est une lâcheté.

(1) *Les Chants du crépuscule*, XIII. Hetzel.

LE CAPITAINE

Une lâcheté ?

HENRI

Oui, mon capitaine, toujours ! Je ne suis pas un grand raisonneur, moi ; mais on m'a appris ça ici dès mon enfance. L'homme qui se tue donne sa démission et se déclare inutile.

George SAND (1).

Je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée ! Mourir, c'est fuir ! On ne fuit pas...

...Ou la vie est un don, ou elle est un supplice. Si elle est un don, il faut la savourer jusqu'à la fin comme un bienfait, et si elle est un supplice, il faut la subir comme une mystérieuse et méritoire expiation de nos fautes

LAMARTINE (2).

*
* *

Le suicide, pour employer le mot de Victor Hugo, est l'acte d'un *imbécile*. Que veut-on en se donnant la mort? se fuir :

Egarer ton hideux toi-même,
C'est le rêve que tu poursuis.
Mais dans quels tournants, dans quel puits,
Par quel tortueux stratagème?
Pas d'abnégation suprême
Qui puisse ôter l'homme de lui.

M. ROLLINAT (3).

Ainsi, l'on se tue pour se détruire, et l'on reste vivant. L'existence ne fait que changer de manière, et l'on se retrouve avec les mêmes fautes, les mêmes remords, les mêmes douleurs, ou plutôt avec une faute, un remords et une douleur de plus. Dès lors, n'a-t-on pas fait un mauvais calcul et un acte insensé ?

(1) *Cadio*, II, IV. C. Lévy.
(2) *Cours familier de littérature*.
(3) *L'Abîme* l'Imperdable. Charpentier.

Bah ! se tuer ? Soit, si l'on détruisait
Quelque chose. Mais prendre une attitude altière
Pour disjoindre un moment quelques grains de matière,
C'est là métier de dupe et jeu de marmouset.

Jean Richepin (1).

A quoi bon te tuer, puisqu'il faudra te retrouver
Au fond d'éternels aujourd'huis
Devant ton éternel toi-même ?

Maurice Rollinat (2)

*
* *

Enfin le suicide est l'acte d'un *méchant*. C'est, en effet, une usurpation de la puissance divine : « notre vie, dit le catéchisme, appartient à Dieu, qui seul a le droit d'en fixer le terme. »

Un homme représente toujours une force quelconque, et il n'a pas le droit de la supprimer, parce qu'il ne la tient pas de lui-même : c'est Dieu qui la lui a confiée.

George Sand (3).

Un poète a rendu cette vérité d'une manière vivante. Psyché est venue au bord d'un fleuve dans le dessein de s'y précipiter. Les saules, les cygnes, les roseaux du rivage prennent une voix pour l'en détourner, lui montrant ainsi que toute la nature obéit à la loi divine, et que seul l'homme s'en écarte en abrégeant de lui-même le nombre de ses jours.

LES SAULES

Quand tombe au cours de l'onde une fleur, une feuille,
C'est qu'un oiseau les brise ou qu'une main les cueille,
Ou que, mûres, le vent les sème dans le jonc :
Nul rameau de son gré ne s'arrache du tronc

(1) *Les Blasphèmes*, la Mort impossible. Dreyfous.
(2) *L'Abime*, l'Imperdable. Charpentier.
(3) *Cadio*, II, IV. C. Lévy.

LES CYGNES

Un pêcheur a détruit l'espoir de la couvée ;
Les roseaux la cachaient, mais rien ne l'a sauvée.
Deux petits emplumés tentaient le vol joyeux,
La flèche du chasseur les a percés tous deux.
Le fleuve a retenti des plaintes maternelles ;
Et pourtant sur l'eau bleue et dans les fleurs nouvelles
Nous vivons, attendant le chasseur incertain
Dont la flèche est pour nous et l'ordre du destin.

LES ROSEAUX

Les roseaux inclinés, que l'orage tourmente,
Font glisser sur les flots leur voix qui se lamente.
Tu peux comme eux gémir au souffle des douleurs :
Les saules, les roseaux, les cieux, tout a des pleurs.
Mais quand luit le soleil, et que le vent fait trêve,
Que ton front consolé comme nous se relève !

Victor de LAPRADE (1).

Pourquoi, seul dans la création, l'homme pourrait-il hâter la mort ?

De quel droit, cendre, atome, espèce d'ombre aux fers,
Fais-tu tomber sur toi la mort aux yeux d'éclairs,
Et déranges-tu le tonnerre ?

V. HUGO (2).

En supposant même l'honneur atteint, perdu, que fera suicide ? Croyez-vous qu'il lavera la tache ?

Le martyre expie tout ; le suicide n'expie rien ; il aggrave.

Ernest RENAN (3).



Tout crime appelle un châtiment : vérité terrible, ici

(1) *Psyché,* II, III. Lemerre.
(2) *Les Quatre vents de l'esprit*, III, XXVII. Hetzel.
(3) L'*Abbesse de Jouarre*, III, XI. C. Levy.

surtout, quand on songe que ce crime termine la vie et commence l'éternité.

Dans le poème de Milton, Adam répond en ces termes à Eve, qui dans un moment de folie a parlé de suicide :

« Si tu convoites la mort comme le dernier abri contre la misère, t'imaginant te soustraire ainsi à la peine prononcée, ne doute pas que Dieu n'ait trop sagement armé son ire vengeresse pour se laisser surprendre. Je craindrais beaucoup plus qu'une mort ainsi anticipée ne nous dispensât point de la peine que notre arrêt nous condamne à payer, et qu'un refus aussi opiniâtre ne provoquât le Très-Haut à rendre la mort vivante en nous (1). »

Comment cette pensée de l'éternité n'arrête-t-elle pas tant de désespérés sur le seuil de la tombe? Comment les incrédules eux-mêmes ne se disent-ils pas, en ce moment terrible, « que nous pouvons bien avoir une âme immortelle et que c'est chose grave de l'envoyer on ne sait où (2)? » Comment le nombre des suicides va-t-il en augmentant de jour en jour ?

Mal d'un siècle en travail où tout se décompose !
Quel en est le remède et quelle en est la cause ?
Serait-ce que la foi derrière la raison
Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon ?
Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme fonde ?
Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde
Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus !

V. Hugo (3).

(1) *Le Paradis perdu*, chant x. Trad. de Pongerville. Charpentier.
(2) H. Rabusson, *Un homme d'aujourd'hui*, xviii. C. Lévy.
(3) *Les Chants du crépuscule*, xiii. Hetzel.

ARTICLE II

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SON AME

Etrange composé de grandeurs et de petitesses, l'homme éprouve la tentation, parfois de s'exalter, parfois de se rabaisser outre mesure. Il doit se tenir en garde contre ce double écueil, et par suite on peut résumer à un double devoir la conduite de l'homme envers son âme : il doit l'élever par le *travail* et l'abaisser par l'*humilité*.

*
* *

I. *Travail.* — Le travail a précédé le péché, et il entrait dans le plan primitif de la création. « Dieu, dit l'Ecriture, plaça Adam dans le paradis terrestre pour qu'il y travaillât, » et Milton nous montre nos premiers parents, encore dans l'état d'innocence, goûtant dans l'Eden les bienfaits du labeur. « La culture de leur charmant jardin les avait occupés autant que ce labeur salutaire pouvait contribuer à leur faire mieux goûter la fraîcheur du zéphyr, à leur rendre plus douce la douceur du repos, et la soif et la faim plus agréables à satisfaire (1). »

Depuis la chute, le travail est devenu un châtiment : «Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Mais tous sont pécheurs, et par suite l'obligation du labeur retombe sur tous les hommes. Sans doute, le pauvre y doit chercher son pain et celui des siens :

Accablé sous le poids d'un incessant labeur,
Le vieil homme disait : « Ingrate, ingrate terre !
Vingt ans je t'ai donné ma féconde sueur
Et tu ne m'as encor rendu que la misère

(1) *Le Paradis perdu,* chant IV.

Ah ! maudite sois-tu ! » — Providence ou hasard,
Tout à coup apparut, dans sa beauté vermeille,
L'enfant aux yeux d'azur, la fille du vieillard,
Blonde comme l'épi, vive comme l'abeille.
« Pardonne-moi, Seigneur, d'oublier trop souvent,
Dit-il en caressant la jeune tête blonde,
Que la sueur du père est le pain de l'enfant,
O toi qui de ton sang as nourri tout un monde ! »

André CHATEN (1).

Mais le riche, lui aussi, est pécheur, et lui aussi doit travailler et se rendre utile : « Vous êtes riches ! disait Mgr Dupanloup; cette excuse, au lieu de vous justifier, rend votre oisiveté plus coupable. Si vous avez été payés d'avance, vous dirai-je avec un saint et éloquent évêque dont le nom est resté cher à la jeunesse chrétienne (2), si vous avez été payés d'avance, est-ce un titre pour ne pas mériter votre salaire (3)? »

D'ailleurs Dieu, qui bénit le travail, maudit l'oisiveté et la laisse, selon le proverbe bien connu, devenir la mère de ous les vices :

L'homme oisif est comme l'eau qui dort : il se corrompt.

De LATENA.

Ne rien faire, c'est faire le mal.
Qui ne fait rien détruit quelque chose.

George SAND (4).

Sachons donc employer le temps, l'ennoblir et le féconder par le travail. Rappelons-nous que

La seule avarice qui soit permise est celle du temps,

BLANCHARD.

(1) *Les Haltes*, A travers champs. Lemerre.
(2) Mgr Borderie, évêque de Versailles.
(3) L'*Enfant*, XX. Chapelliez.
(4) *Comme il vous plaira*, I, II. C. Lévy.

Et retenons comme devise ce mot dont l'auteur nous échappe : « Le temps perdu est perdu. »

*
* *

II. *Humilité.* Par le travail notre âme grandit. Mais prenons garde de trop l'élever dans notre propre estime, et combattons en nous les tendances à ce funeste défaut : l'orgueil.

La surveillance est d'autant plus nécessaire, que l'orgueil est un vice qui a ses racines dans toutes les âmes, qui peut s'y développer avec une déplorable facilité, et ici nous pourrions multiplier les témoignages.

L'homme, comme homme, a un furieux orgueil. Sirius étincelle au firmament : chose simple. Sirius, se dit-il, a été créé pour le plaisir de mes yeux. Une puce le pique, il n'y comprend rien.

Ainsi, Pascal, quand vous dites à l'homme sa petitesse, son néant, sa misère, des preuves, beaucoup de preuves, je vous prie! quand vous lui dites sa beauté, sa grandeur, sa céleste nature, pas de preuves, c'est chose bien superflue!

R. Topffer (1).

L'orgueil est comme le ver : on a beau le couper en morceaux, chacun de ces morceaux reprend la vie et devient un nouveau ver.

De Saint-Martin.

On a remarqué que le sentiment qui survit chez les idiots est la vanité, l'amour-propre.

D'Alq (2).

L'épicier veut bien être l'égal d'un marquis ou d'un prince mais celui de son premier garçon? Jamais!

Daniel Darc (3).

(1) *Essai sur le beau dans les arts*, IV, XVII. Hachette. « Quelque bien que l'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau. » La Rochefoucauld, *Réflexions morales*, 303.

(2) *A travers la vie*, p. 186. Ollendorff.

(3) *Sagesse de poche*, p. 268. Ollendorff.

Dernièrement, le fils d'une femme du peuple a quitté la maison de commerce où il était, en disant que c'était « un état où on ne parlait jamais de vous. »

De Goncourt (1).

Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent, et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

Un succès ne nous donne jamais une bonne opinion de nous-même : il la confirme.

Petit-Senn.

On comprend que, dans un tel besoin de se rehausser, on fasse flèche de tout bois, et qu'on trouve partout prétexte à s'élever. On s'enorgueillit de ses opinions :

Toute discussion politique revient à ceci : je suis meilleur que vous ! Toute discussion littéraire à ceci : j'ai plus de goût que vous ! Toute discussion artistique à ceci : je vois mieux que vous ! Toute discussion musicale à ceci : j'ai plus d'oreille que vous !

De Goncourt (2).

On s'enorgueillit de son talent, et d'autant plus qu'on en a moins :

Gounod racontait un jour à ses amis qu'étant jeune et grisé par ses premiers succès, il disait volontiers : « Moi ! »

Plus tard, ayant réfléchi, il disait : « Moi et Mozart. »

Plus tard encore, ayant grandi, il ne disait déjà plus que : « Mozart et moi. »

Aujourd'hui, l'illustre maître hoche en souriant sa tête couverte de lauriers, et dit modestement : « Mozart... »

(Figaro).

On s'enorgueillit de ses amis :

On salue plus volontiers une connaissance en voiture qu'un ami à pied.

Petit-Senn.

On s'enorgueillit de ses bonnes actions : « Aristarque, dit La Bruyère, se transporte dans la place avec un héraut et un

(1) *Journal*, 21 janvier 1866. Charpentier.
(2) *Journal*, 8 juin 1863. Charpentier.

trompette: celui-ci commence, toute la multitude accourt et se rassemble. « Ecoutez, peuple, dit le héraut, soyez attentif, silence, silence ; Aristarque, que vous voyez présent, doit faire demain une bonne action. » Je dirai plus simplement et sans figure : Quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux? que je ne sache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris (1). »

Bref, « tous nous nous vantons de quelque chose, qui de ses ancêtres, qui de ses alliances, qui de sa figure, qui de son esprit, qui de son cœur, qui de ses espérances, qui de ses mécomptes, qui de sa fortune, qui de sa pauvreté, qui de sa vertu, qui de ses vices... Celui-là ne se vante pas le moins qui se vante de ne pas se vanter (2). »

Rien n'est plus vrai que ce dernier mot, et ce n'est pas sans raison que

Saint Jérôme écrivait à une sainte femme qu'il dirigeait dans la vie chrétienne : « — Chère Eustochium, évitez l'orgueil de l'humilité. »

Ferdinand FABRE (3)



Si l'orgueil est le premier des vices, ce n'est pas seulement parce qu'il est partout répandu, c'est à cause de ses funestes effets.

C'est le péché de Satan, c'est le premier péché du monde. C'est l'orgueil qui fit tomber Adam, c'est l'orgueil qui arma Caïn de la massue fratricide ; c'est l'orgueil qui éleva Babel et renversa Babylone. Par l'orgueil, Athènes se perdit avec la Grèce; l'orgueil brisa le trône de Cyrus, divisa l'empire d'Alexandre, et écrasa Rome enfin sous le poids de l'univers.

Dans les circonstances particulières de la vie, l'orgueil a des

(1) *Caractères*, IX.
(2) J. Roux, *Pensées*, p. 110. Lemerre.
(3) *Lucifer*, VII. Charpentier.

effets encore plus funestes. Il porte ses attentats jusque sur Dieu.

CHATEAUBRIAND (1).

Ajoutons que de l'orgueil naissent beaucoup d'autres défauts. C'est de lui que vient l'ostentation.

En tout, *dit Madame Swetchine*, il me semble qu'il ne faut pas se montrer, mais se laisser voir.

L'orgueil, lui, se montre et s'affiche toujours.

C'est encore de lui que vient l'ambition, la recherche des honneurs, des dignités, recherche excessive et maintes fois ridicule :

Je me figure souvent qu'à la veille du jugement dernier, quand les signes au ciel seront si évidents que le doute ne sera plus possible, il y aura encore des gens pour briguer l'honneur d'être maire de village ou conseiller municipal.

Ernest RENAN (2).

C'est enfin, pour ne pas prolonger outre mesure cette énumération, c'est enfin l'orgueil qui inspire l'hypocrisie. On voit la vertu s'imposer à l'admiration du monde, et, ne voulant pas être vertueux, on veut du moins le paraître et ravir l'estime à laquelle on n'a pas droit. « L'hypocrisie, dit La Rochefoucauld, est un hommage que le vice rend à la vertu (3). » Et un penseur contemporain a pu dire, reprenant la même idée sous une forme plus piquante :

Dites-moi les vertus qu'un homme affiche, je vous dirai les vices qu'il cache.

Charles NARREY (4).

*
* *

Faut-il, en regard des effets de l'orgueil, mettre ceux de

(1) *Génie du Christianisme*, I, II, *i*.

(2) *Réponse au discours de réception de M. Cherbuliez à l'Académie française*, 25 mai 1882.

(3) *Réflexions morales*, 218.

(4) L'*Education d'Achille*, p. 68. C. Lévy.

l'humilité? C'est le terrain fécond où croissent les autres vertus dans l'âme humaine :

« Hier, dit un philosophe, j'arrachai des plantes, et les jetai sur un tas de fumier... Je les ai retrouvées ce matin, épanouies et souriantes.

Ainsi les belles âmes fleurissent dans l'humiliation (1). »

L'humilité nous rend puissants sur le cœur de Dieu : il sera d'autant plus disposé à nous secourir que nous serons plus convaincus de notre faiblesse personnelle. Aussi le Père de Ravignan salue-t-il dans l'humilité « cette puissance miraculeuse de la faiblesse (2). »

Aimons donc l'humilité, apprenons à la pratiquer, ayons les sentiments de ce saint évêque (3) qui, ayant émis des opinions qui furent condamnées par l'Eglise, put dire dans la suite : « Un des plus beaux jours de ma vie est celui où j'ai pu faire un acte de foi que je m'étais trompé. » Rappelons-nous enfin que

L'homme n'a qu'une véritable gloire : s'humilier! L'humilité est le plus saint mot de l'Evangile. Celui qui a inventé ce prosternement intérieur de l'âme a inventé le seul rapport de l'âme à Dieu.

LAMARTINE (4).

ARTICLE III

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SON CORPS ET SON AME

Il est un dernier devor de l'homme, qui intéresse à la fois son âme et son corps, et dont la violation est punie dans le corps et dans l'âme ; c'est la pureté : vertu d'une

(1) J. Roux, *Pensées*, p. 107. Lemerre.
(2) Cité par le P. de Ponlevoy, *Vie du P. de Ravignan*, t. I, p. 99.
(3) Salinis.
(4) *Cours familier de littérature*, XII, XX.

importance capitale, et dont la perte entraîne souvent celle de la foi : « La chasteté est la sœur aînée de la vérité, disait Lacordaire; soyez chastes pendant un an, et je réponds de vous devant Dieu (1). »

Malheureusement, on ne le sait que trop, cette vertu est des plus méconnues dans la pratique et le vice opposé, que dans cette étude nous appellerons simplement *le vice*, gouverne et s'étale audacieusement au grand jour. Notre devoir est d'en parler pour le flétrir. Nous dirons sa laideur, son châtiment et les précautions à prendre pour éviter d'y tomber. C'est à regret que nous nous voyons obligé d'aborder ce sujet; mais c'est un devoir pour nous : devant le nombre des victimes que fait journellement ce vice, nous ne pouvons nous taire et nous devons le flétrir. Mais, tout en remplissant notre devoir, nous n'oublierons pas à qui nous nous adressons, et nous aurons soin de nous rappeler que le lecteur *chrétien* veut être respecté.

*
* *

I. *Laideur du Vice.* Un poète décrit en ces termes le démon de l'impureté :

> Le troisième Démon, spectre d'une horreur telle
> Que Gomorrhe en a seul entrevu d'approchant,
> Se révèle dans son infamie immortelle.
> Larve, chacal, crapaud, vil, immonde et méchant...,
> Il se dresse, se tord, et bave en se couchant.
> Chacun de ses regards est une flétrissure,
> Son aspect souillerait la splendeur du ciel bleu...
>
> LECONTE de LISLE (2).

Quand un pareil démon s'est emparé d'un homme, que devient l'âme? Elle se matérialise, elle devient chair, elle perd toute sa beauté.

(1) 2e *Conférence de N.-D.* Poussielgue.
(2) *Poèmes tragiques*, le Lévrier de Magnus. Lemerre.

Pour faire ressortir la laideur du vice, il n'est d'ailleurs besoin que de mettre en regard la beauté de la vertu de pureté. Qui pourrait ne pas la voir? Qui pourrait n'en être pas touché?

Pudeur! le lys t'adore, et le ramier candide
T'aime, et l'aube te rit, virginité splendide.

Victor HUGO (1).

Le visage d'un homme chaste a je ne sais quoi de radieux.

BALZAC (2).

Il est des sources d'eau si bleue et si limpide,
Que rien n'en peut ternir la transparence humide.
. . . .
Il est des âmes qui, dans nos sentiers de fange,
Glissent sans y tacher leur blanche robe d'ange,
Sans laisser, comme nous, se prendre à chaque pas
Une sainte croyance aux ronces d'ici-bas;
Des cœurs qui restent purs quand l'ennui les traverse,
Qui gardent leur amour dans la fortune adverse.
L'air vicié du monde en passant autour d'eux
Se charge de parfums; et, comme des flots bleus,
Sans entraîner un grain de nos terres infâmes,
Ils coulent en chantant vers l'océan des âmes.

Victor de LAPRADE (3).

Telle est la beauté de la vertu; supprimez-la, vous avez un spectacle tout contraire :

« Là où cette vertu n'est pas, il n'y a que de la boue dans un tombeau (4). »

***

II. *Châtiment du Vice.* S'il est un vice qui trouve son châtiment dès ce monde, en attendant les punitions futures, est bien celui qui nous occupe en ce moment. Un homme

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, Deux voix dans le ciel. Hetzel.
(2) *Ursule Mirouet*, I. C. Lévy.
(3) *Odes et poèmes*, Limpidité. Lemerre.
(4) Lacordaire, 2e *Conférence de N.-D.* Poussielgue.

dont la vie privée a été rendue trop publique en a fait l'aveu :

La débauche, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énerver.

Alfred de MUSSET (1).

Et l'un des chantres du mal en faisait un aveu plus significatif encore lorsqu'il s'écriait :

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

Charles BAUDELAIRE (2).

C'est en effet le corps et l'âme qui sont punis, dès ce monde, du vice auquel ils ont tout deux participé. Nous allons le constater pour l'un et pour l'autre.

*
* *

Comme Dieu sait châtier l'âme par le moyen même qui lui a fait commettre ses fautes ! Que cherche-t-elle dans le mal ? la joie, le bonheur. Elle n'y trouve qu'ennui et dégoût. Ecoutez ces aveux significatifs :

Nous sommes retombés dans l'ennui, de toute la hauteur du plaisir... (Nous éprouvons) un abattement de l'âme, un affadissement de tout l'être..., une tristesse vague, informulée, sans bornes... Un immense mal de cœur nous envahit et nous donne comme le vomissement de l'orgie de la veille.

E. et J. de GONCOURT (3).

« Tout ce qu'il y avait de bien en cela, supposé qu'il pût y en avoir quelqu'un, c'est que ces faux plaisirs étaient des semences de douleurs et d'amertumes qui me fatiguaient à n'en pouvoir plus. » Telles sont les simples paroles que dit, à propos de sa jeunesse, l'homme le plus homme qui ait jamais été, saint Augustin. De ceux qui ont fait comme lui, peu diraient ces pa-

(1) *La Confession d'un enfant du siècle*, I, II. Charpentier.
(2) *Les fleurs du mal*, Voyage à Cythère. *Revue des Deux-Mondes.*
(3) *Journal*, août 1855. Charpentier.

roles, tous les ont dites dans le cœur ; je n'en trouve pas d'autres dans le mien.

Alfred de Musset (1).

Ailleurs le même poète est plus énergique encore :

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je sens un tel dégoût que je me sens mourir.

Alfred de Musset (2).

Ce n'est pas tout. Tandis que le cœur souffre, la volonté s'abaisse et se dégrade, et l'on peut dire à la fois :

Que de courage à bas ! que de bonheur gâté !

Read.

Triste effet de l'impureté :

Elle nous asservit, nous courbe et nous recourbe,
A part la conscience, elle prend l'homme entier,
Et c'est elle qui fait de l'honneur un métier,
Du cœur un histrion et du langage un fourbe.

Maurice Rollinat (3).

Reste l'intelligence : elle aussi est atteinte. Et nous ne voulons pas seulement parler ici des cas de folie, de plus en plus nombreux, qui sont la conséquence de l'inconduite (4). S'il ne tue pas toujours l'intelligence, le vice ne la laisse jamais sans blessure. « Les grandes pensées viennent du cœur ; » en peuvent-elles venir quand le cœur est gâté ?

Tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu, *dit un maître à son disciple de prédilection* : il t'a prêté le génie, — rends-

(1) *La Confession d'un enfant du siècle*, II, IV. Charpentier.

(2) *L'espoir en Dieu. Œuvres*, Charpentier.

(3) *L'Abîme*, la Luxure. Charpentier. — Voir J. Autran, *Sonnets capricieux*, Dernière largesse. C. Lévy.

(4) M. de Viel-Castel raconte une visite faite par lui à un établissement d'aliénés : « Un de ces malheureux, dit-il, tournait sans cesse autour d'un arbre en riant, sans bruit ; il a vingt ans à peine et une débauche contractée dès l'enfance l'a amené à l'idiotisme le plus dégradant. « *Mémoires sur le règne de Napoléon III*, t. I, 25 mars 1851. Berne, Haller.

lui la vertu ; — il t'a fait grand, — sois honnête ! — Et si ce n'est pas assez que ta conscience te le commande, j'ajoute que ton avenir et ta gloire sont à ce prix. Oui, si tu ne veux pas, comme tant d'autres, disparaître de la sphère des arts après une nuit d'éclat, si tu ne veux pas que le souffle te manque au milieu de ta carrière, si tu te soucies de porter jusqu'au sommet ton noble fardeau, — règle ton cœur et ta vie ; ceins tes reins en brave, et préserve avec soin ta virile jeunesse. Un corps énervé ne recèle plus qu'un génie fourbu.

Octave Feuillet (1).

Voici encore un maître et un disciple, un père et un fils. Ce sont les mêmes conseils que nous allons retrouver sur les lèvres du père :

FORESTIER

Mon cher, on ne sert pas deux maîtres à la fois ;
A ton âge, sentant qu'il fallait faire un choix,
J'avais aux voluptés déclaré le divorce,
J'étais chaste, et c'est là le secret de ma force.

PAUL

La recette n'est pas sans quelque austérité.

FORESTIER

Non, car le mariage est une chasteté.
Je n'entends pas bannir les tendresses humaines ;
Seulement, je les veux profondes et sereines ;
Je veux qu'au travailleur servant de réconfort,
Au lieu d'être un orage, elle lui soient un port.
Laisse aux gens de loisir, laisse aux cervelles creuses
Les plaisirs énervants et les amours fiévreuses...

PAUL,

Mais où prends-tu que moi... ?

FORESTIER

Parbleu ! c'est bien obscur !
Je ne sais pas comment tu vis, mais j'en suis sûr :
Je n'ai qu'à consulter ici la moindre toile
Pour que ton existence à mes yeux se dévoile

(1) *Dalila*, I. C. Lévy.

Lorsque l'on voit Samson tondu, qu'est-il besoin
D'en demander plus long? Dalila n'est pas loin.
Emile AUGIER (1).

Ainsi toutes les facultés de l'âme, volonté, cœur, intelligence, ont à souffrir du vice, et les plaisirs mauvais

Fatiguent, sans les émouvoir,
Les âmes, ces grandes servantes
De la justice et du devoir.
Victor HUGO (2).

*
* *

Comme l'âme, le corps cherche le plaisir dans le péché, et comme l'âme il y trouve la douleur :

J'ai vu, *dit un auteur contemporain*, et le souvenir m'en sera toujours présent, j'ai vu de ces malheureuses victimes d'une passion dévorante offrir à la fleur de l'âge la dégoûtante image d'une complète décrépitude : le front chauve, les joues hâves et creuses..., le corps chancelant et comme courbé sous le poids du vice, épuisé de vie, de pensées..., déjà hideusement en proie à la dissolution; à leur aspect on croyait entendre le pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever le cadavre (3).

En veut-on un exemple? Il est terrible, et nous avons hésité avant de le citer ici. Mais il est des plaies qu'il faut savoir regarder en face. Les Goncourt ont vu, à son agonie, un des chantres, un des princes de ce qu'on est convenu d'appeler la *bohème*, et voici les détails qu'ils relatent au sujet de cette mort.

M*** est mourant d'une maladie où l'on tombe en morceaux tout vivant. En voulant lui couper la moustache, l'autre jour, la lèvre est venue avec les poils. .

Une mort, en y réfléchissant, qui a l'air d'une mort de l'Ecriture, d'un châtiment divin contre la Bohème, contre cette vie en révolte avec l'hygiène du corps et de l'âme, et qui fait qu'à qua-

(1) *Paul Forestier*, I, II. C. Lévy.
(2) *La Légende des siècles*, t. IV, Rupture avec ce qui amoindrit. Hetzel.
(3) Cité par la *Tribune sacrée*, 2e année, p. 609.

rante-deux ans un homme s'en va de la vie, n'ayant plus assez de vitalité pour souffrir, et ne se plaignant que de l'odeur de viande pourrie qui est dans sa chambre — et qu'il ignore être la sienne.

E. et J. de GONCOURT (1).

Vice odieux ! que de victimes il a faites ! Rappelons-nous qu'il est à tous égards l'abaissement de l'homme ; n'oublions pas que

Derrière ces bonheurs changeants
Se dressent de pâles vieillesses
Qui menacent les jeunes gens ;

Victor HUGO (2).

N'oublions pas surtout que derrière ces *pâles vieillesses* se cache le regard de Dieu, qui promet de se faire voir un jour à ceux qui auront le cœur pur, mais qui a déclaré que le ciel n'est pas fait pour les libertins.

*
* *

III. *Moyens de fuir le Vice.* S'il est un mal contre lequel il faut se tenir en garde, c'est bien celui qui nous occupe. Lorsqu'il s'agit d'autres tentations, il est bon souvent de tenir tête au tentateur ; mais ici, il n'y a pas à discuter avec lui, il faut le fuir : qui s'attarde est perdu. C'est bien en ce cas surtout qu'il faut dire :

La seule force humaine est d'avoir peur de soi !

Edmond HARAUCOURT (3).

Nous allons passer en revue les diverses formes sous lesquelles la tentation se présente, les ruses variées sous lesquelles elle se déguise, et en signaler le danger souvent prochain.

*
* *

(1) *Journal*, 18 janvier 1861. Charpentier.
(2) *La Légende des siècles*, t. IV, Rupture avec ce qui amoindrit. Hetzel.
(3) *L'âme nue*, le Buste. Charpentier.

Le premier péril est en nous-mêmes, ou plutôt c'est nous-mêmes : notre âme, d'abord, avec son penchant au mal, sa curiosité immodérée, son désir de tout savoir et son imagination maladive :

L'esprit peut subir des invasions. L'âme a ses vandales, les mauvaises pensées, qui viennent dévaster notre vertu.

Victor HUGO (1).

*
* *

Pour résister aux tentations, le corps lui aussi a besoin d'énergie. Or c'est l'affaiblir, à ce point de vue, que le traiter avec une délicatesse excessive. Un homme sobre et tempérant aura certainement contre le vice une plus grande force de résistance que celui qui est l'esclave de son corps. Victor Hugo le montre en une page énergique qu'on nous permettra de citer, malgré quelques expressions faites pour déplaire aux délicats.

Le serpent est dans l'homme, c'est l'intestin. Il tente, trahit et punit... Le ventre étant le centre de la matière est notre satisfaction et notre danger ; il contient l'appétit, la satiété et la pourriture... La bête est dans l'homme. Le ventre est essentiellement cette bête. La dégradation semble être sa loi... Le ventre est pour l'humanité un poids redoutable ; il rompt à chaque instant l'équilibre entre l'âme et le corps. Il emplit l'histoire. Il est responsable de presque tous les crimes. Il est l'outre des vices... L'appétit débauche l'intelligence. Volupté remplace volonté... Plus rien, ni dignité, ni pudeur, ni honneur, ni vertu, ni esprit ; la jouissance animale toute crue, l'impureté toute pure... Rien ne surnage de la grande créature souveraine habitée par l'âme ; qu'on nous passe le mot, le ventre mange l'homme... Cette réduction de l'homme à la bête humaine est une grande misère.

Victor HUGO (2).

Ce mal va en augmentant, et les *raffinements de la civi-*

(1) *L'Homme qui rit*, II, IV, *i*. Hetzel.
(2) *William Shakspeare*, I, II, *xii*. Hetzel.

lisation ne sont souvent que les raffinements de l'intempérance. « Le premier siècle, dit Dante, fut aussi beau que l'or : avec la faim les glands étaient savoureux, avec la soif les ruisseaux étaient un nectar (1). » Aujourd'hui il s'agit bien d'autre chose, et l'estomac est un des premiers maîtres que l'homme tient à servir :

Que de jeunes gens ne vont dans le monde que pour le buffet! C'est peu idéal, mais c'est la vérité.

D'ALQ (2).

Au restaurant, Edmond de Goncourt a assisté au repas d'une famille, appartenant à un pays où la table est un meuble estimé ; voici les réflexions que lui a inspirées ce spectacle :

Le bonheur de la mangeaille chez les A***, a quelque chose de matériellement dégoûtant, qu'on ne trouve chez aucun autre peuple civilisé. Toute leur cervelle, pendant le manger, appartient à la mastication et à la déglutition. Les hommes faits ont de petits gloussements de satisfaction animale, leurs blanches et roses femmes rayonnent dans un abrutissement ébriolé, et l'on voit les garçonnets et boys sourire amoureusement à la viande. C'est chez tous, hommes, femmes et enfants, un gaudissement bestial, une réplétion muette, stupidement extatique.

E. de GONCOURT (3).

Que dire lorsqu'à un pareil amour du manger vient s'ajouter celui de la boisson ? Et que devient alors la dignité humaine ?

Entre l'âme et les sens, la sagesse infinie
A de son doigt divin établi l'harmonie.
Tu la respecteras, l'ivresse la détruit.
Quand la raison s'éteint, ton âme est dans la nuit;
Dieu ne se réfléchit que dans un cœur limpide ;
Qui ternit le miroir, par l'âme est suicide !

LAMARTINE (4).

(1) *Le Purgatoire*, XXII.
(2) *A travers la vie*, p. 262. Ollendorff.
(3) *Journal*, 1er mai 1875. Charpentier.
(4) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.

La Bruyère a écrit : « Si nous entendions dire des orientaux qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, et les fait vomir, nous dirions : Cela est bien barbare (1) .» Voilà pourtant ce dont nous sommes les témoins. Et il s'est trouvé de prétendus philosophes pour essayer la justification de tels excès (2) ! Cette entreprise ne peut tourner qu'à la honte de ses auteurs, et l'ivresse restera toujours un vice dégradant, rabaissant l'homme au niveau de la brute, et le livrant pieds et poings liés aux assauts du démon de l'impureté.

C'est pour nous rappeler la nécessité de modérer nos appétits matériels que l'Eglise a institué l'abstinence de chaque semaine et le jeûne de certains jours de l'année. En même temps, elle nous mettait à même de satisfaire au précepte de la pénitence, et, qui plus est, il s'est trouvé que cette loi, faite pour le bien de l'âme, tournait à l'avantage du corps.

Ma mère était convaincue, et j'ai comme elle cette conviction, que tuer les animaux pour se nourrir de leur chair et de leur sang est une des infirmités de la condition humaine ; que c'est une de ces malédictions jetées sur l'homme, soit par sa chute, soit par l'endurcissement de sa propre perversité... Elle croyait et je le crois aussi, que cette nourriture, bien plus succulente et bien plus énergique en apparence, contient en soi des principes irritants et putrides qui aigrissent le sang et abrègent les jours de l'homme. Elle citait, à l'appui de ces idées d'abstinence,... les populations laborieuses de nos campagnes, qui travaillent le plus, qui vivent le plus innocemment et les plus

(1) *Caractères*, XII.

(2) Voici ce que Renan a osé écrire : « Il faut que les masses s'amusent... Les sociétés de tempérance reposent sur d'excellentes intentions, mais sur un malentendu... Au lieu de supprimer l'ivresse, pour ceux qui en ont besoin, ne vaudrait-il pas mieux essayer de la rendre douce, aimable, accompagnée de sentiments moraux ? Il y a tant d'hommes pour lesquels l'heure de l'ivresse est le moment où ils sont les meilleurs. » *Journal des Débats*, 7 octobre 1884. Est-ce pour de tels enseignements qu'on a fait à cet homme des funérailles nationales ?

longs jours, et qui ne mangent pas de viande dix fois dans leur vie.

LAMARTINE (1).

Souvent il m'est arrivé de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salutaire qui oppose des abstinences légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce continuellement sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice, en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imagina rien de plus sage, même sous le rapport de la simple hygiène; jamais on n'accorda mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses intérêts et ses besoins d'un ordre supérieur.

Joseph DE MAISTRE (2).

Tels sont les bienfaits d'une loi que les hommes ont tant de peine à observer, et à cause de laquelle, il faut le dire en rougissant, tant de défections ont eu lieu dans les rangs chrétiens ; car, dit Louis Veuillot,

Les hommes avalent bien des choses, pourvu qu'elles soient assaisonnées au gras.

*
* *

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des ennemis du dedans: il en est d'autres au dehors, qui conspirent à notre perte, et auxquels il faut fermer les portes de notre âme, c'est-à-dire les sens. Veillons surtout sur l'ouïe et sur la vue. Les propos que nous entendons peuvent avoir sur nous une grande influence, et voilà pourquoi nous devons être prudents dans le choix de nos amis et de nos compagnons habituels:

Avec les petits, on fait des actions petites; — avec les grands, le petit lui-même devient grand.

GŒTHE (3).

*
* *

(1) *Confidences*, IV, VIII. Hachette, Jouvet.
(2) *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, I.
(3) *Faust*, IIe partie, acte II.

Tout est piège à la vertu, et par l'ouïe nous pouvons encore être surpris d'autre manière. Il n'est pas jusqu'à la musique qui ne puisse être une cause de tentation. Sans doute, la belle et saine musique est une bonne chose, et l'Eglise le prouve en en faisant usage dans son culte. Musset parle quelque part de l'harmonie,

Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint du ciel,

Et une grande chrétienne a pu écrire :

La musique est ce qui me fait le plus croire au ciel.

Alexandrine de la Ferronnays (1).

Mais il est une musique destinée à parler aux sens plus qu'à l'âme, dont l'effet peut être funeste, et dont on doit se défier.

Nous ne dirons rien de l'effet de la musique dans l'âme : la parole en a de plus précis ; mais, selon nous, la parole n'en a pas de si puissant. La gamme des sons, parcourue par des voix mélodieuses ou par des instruments habilement touchés, fait en un clin d'œil parcourir à l'âme toute la gamme des sentiments, depuis la langueur jusqu'aux larmes, depuis les larmes jusqu'au rire, depuis le rire jusqu'à la fureur. La consonance de toutes les passions qui dorment muettes sur nos fibres humaines s'éveille à la consonnance des notes qui vibrent dans la voix ou sous l'archet de l'instrument. L'âme devient l'écho sensitif du musicien. Ces impressions sont si vives sur certaines natures prédisposées à l'effet de la musique que ces natures doivent se sevrer sévèrement de ce plaisir, qui dépasse leur puissance de sentir, afin de conserver l'équilibre de leur raison et l'empire sur leurs passions. C'est une abstinence philosophique ou chrétienne commandée à quelques organisations trop musicales.

... Quant au plaisir, aux langueurs, aux rêveries, à l'amour, l'institution moderne du drame musical ou de l'opéra composé par des musiciens de génie, tels que l'Italie et l'Allemagne italienne en donnent au monde de nos jours, et chanté par les Malibran, les hommes n'inventèrent jamais une efféminatioa

(1) Cité par Madame Craven, *Récit d'une sœur*, t. II, p. 24. Perrin.

et une corruption plus délicieuses, mais plus dangereuses, de la virilité des âmes.

LAMARTINE (1).



Plus encore que les oreilles, les yeux ont besoin de surveillance :

Pour troubler une vie, il suffit d'un regard...
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge
Fait une plaie au cœur de la femme, plus tard.

V. HUGO (2).

On expose aux yeux de tous, dans les rues, dans les jardins publics, des dessins, des tableaux, des statues, qui sont des provocations au mal, et que l'on décore du titre menteur d'œuvre d'art :

Décréter que l'incontinence aura nom puissance, et la brutalité hardiesse;... imaginer dans l'odieux, solenniser l'obscène, marivauder avec l'immonde, aller dans cette voie plus loin que le dégoût ; atrophier ainsi, par la fréquentation de toutes les grossièretés, par l'habitude de toutes les laideurs, cette délicacatesse qui est, en nous, une forme de la fierté ; changer la vieille devise : « Toujours plus haut ! » pour cette autre : « Toujours plus bas !... » à faire ces choses, en vérité, on n'est pas le révolutionnaire de l'art, on n'en est que l'insurgé.

Edouard PAILLERON (3).

C'est devant de pareilles œuvres qu'il est bon de se rappeler la maxime du poète :

Les yeux les plus beaux qui soient sur la terre
Sont les yeux baissés (4).



(1) *Cours familier de littérature*, XXIX, IV. Hachette, Jouvet.
(2) *Les Rayons et les ombres*, IV. Hetzel.
(3) *Discours de réception à l'Académie française*, 27 janvier 1884.
(4) Cité par le *Polybiblion*, 1885.

De toutes les curiosités du regard, la curiosité du livre est celle qui fait le plus de victimes. C'est la soif de connaître qui perdit nos premiers parents : elle perd une foule de leurs descendants. On veut apprendre, on cherche dans les livres, au hasard, ou sur la foi d'un titre alléchant : hélas ! que trouve-t-on ? cet aveu va nous le dire :

Le moment où cet Eden (une bibliothèque) me fut ouvert, où je pus à mon gré étendre la main sur tous ces fruits mûrs, verts ou corrompus, de l'arbre de la science, me donna le vertige. Je me crus introduit dans le trésor de l'esprit humain. Hélas ! hélas ! combien ce trésor véritable est vite épuisé ! et combien de pierres fausses tombèrent peu à peu sous mes mains avec désenchantement et avec dégoût, à la place des merveilles que j'espérais y trouver !

LAMARTINE (1).

Et qu'était ce mal au temps où Lamartine était jeune, en comparaison de ce qu'il est aujourd'hui ! Partout pullulent des romans pervers, « prétendues images d'un monde qui, s'il est tel qu'on le dit, ne vaut pas la peine d'être représenté (2), » et

La littérature tend à devenir une sorte de Cour des miracles, une étrange exhibition d'infirmités et de plaies, d'autant plus goûtées qu'elles sont plus dégoûtantes.

Gustave DROZ (3).

Devant un tel débordement, il faut que tous redoublent de prudence : soyez prudents pour vous-mêmes, soyez-le plus encore pour vos fils et vos filles :

Un livre peut décider de la vie d'un enfant

P. GERFAUT (4).

O pauvre fille d'Eve ! ô pauvre jeune esprit !...
Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme

(1) *Confidences*, VI, v. Hachette, Jouvet.

(2) E. Renan, *Réponse au discours de réception de M. Cherbuliez a l'Académie française*, 25 mai 1882.

(3) *Tristesses et sourires*, XIX. Ollendorff.

(4) *Pensées d'un sceptique*, p. 39. Ollendorff.

Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur
Pour voir passer au loin dans quelque verte allée
Les chars étincelants à la roue étoilée,
Et demain tu rirais de la sainte pudeur !
Ton lit, troublé la nuit de visions étranges,
Ferait fuir le sommeil, le plus craintif des anges !
Tu ne dormirais plus, tu ne chanterais plus ;
Et ton esprit, tombé dans l'océan des rêves,
Irait, déraciné comme l'herbe des grèves,
Du plaisir à l'opprobre et du flux au reflux !

Victor Hugo (1).

* * *

Si nous devons éviter de porter nos regards sur ce qui pourrait blesser notre âme, nous devons aussi, et par une conséquence naturelle, prendre garde d'attirer les yeux sur nous en fournissant aux autres une occasion de péché. Cet avis s'adresse aux femmes plus qu'aux hommes, et a pour objet la *modestie* dans la toilette et le maintien.

Sans doute, il est des convenances sociales auxquelles on ne peut guère se soustraire. et « il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter (2). » Mais est-il nécessaire de la suivre dans tous ses changements, dans toutes ses nuances, dans chacun de ses caprices ? Et Dieu sait si elle en a ! « C'est drôle, » dit une héroïne d'Alexandre Dumas en se regardant dans une glace,

C'est drôle, les chapeaux d'homme, ça ne va bien qu'aux femmes.

Alexandre Dumas fils (3).

Voilà bien la mode, avec ses lois aussi futiles qu'impératives. Et elle règlera tout, elle voudra tout régenter : grâce à elle, on s'emprisonnera le corps jusqu'à ce que

(1) *Les Rayons et les ombres*, iv. Hetzel.
(2) La Bruyère, *Caractères*.
(3) *Denise*, I; v. C. Lévy.

mort s'ensuive (1); — « on ornera son front d'une chevelure étrangère et on couvrira sa tête de la dépouille des morts : si elle a appartenu à des scélérats... n'importe (2) ! » — on se fardera le visage de ces enduits de couleur variée qui inspiraient à Emile Augier cette exclamation piquante :

Pauvre baron ! il pourrait s'écrier comme le Corrège : « Et moi aussi, je suis peintre (3) !

Enfin, on s'habillera de manière à justifier ce mot ironique :

Les femmes n'ont jamais froid qu'en robe montante.

P. Gerfaut (4).

Et pourquoi toutes ces recherches ? pourquoi tous ces raffinements ? Molière l'avait dit :

Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement (5).

Soyez donc modestes, et vous le serez si au fond de l'âme vos intentions sont pures :

Le repos va du cœur au visage,

a dit Victor Hugo (6) ; et c'est une femme qui a signé cette devise :

La modestie est le plus bel ornement de la beauté, — et aussi de la laideur.

H. Gréville (7).

*
* *

(1) P. Véron dit plaisamment : « Il n'y a pas que Jonas qui ait été victime de la baleine. » *Carnaval du dictionnaire.* C. Lévy.

(2) Shakspeare, *Timon d'Athènes*, IV, III.

(3) *La Pierre de touche*, III, v. C. Lévy.

(4) *Pensées d'un sceptique*, p. 8. Ollendorff.

(5) *Tartuffe*, I, I.

(6) *Les Rayons et les ombres*, IV, IX. Hetzel.

(7) *La Fille de Dosia*, p. 55. Plon et Nourrit

Il est des endroits où des pièges plus nombreux sont tendus à la vertu, et nous voulons en signaler deux : le théâtre et le bal.

Le théâtre, aujourd'hui surtout, est particulièrement dangereux pour l'âme :

...Leurs pièces de théâtre, que j'ai voulu entrevoir, ressemblent maintenant à des combats de taureaux : ce ne sont qu'assassinats, réalités sanglantes, basses infamies, brutalités ignobles, et à la façon avide dont les spectateurs dégustent ces horreurs, il est clair qu'ils sont mûrs pour les plaisirs du cirque.

Gustave Droz (1).

Ce ne sont aujourd'hui qu'absurdes bacchanales ;
Farces au masque impur sur des planches banales ;
. . . .
Vaudevilles qui font, corrupteurs des épouses,
Un ridicule impie à l'affront des maris ;
. . . .
Parades à décors dont les fables sans art
N'esquivent le sifflet qu'en soûlant le regard ;
Coups d'archet polissons sur la lyre d'Homère,
Et tous les jeux maudits d'un amour éphémère
Qui va se dégradant du caprice au métier :
Voilà ce qui ravit un peuple tout entier.

Sully-Prudhomme (2).

Pourquoi nous étonner, après cela, que les auteurs dramatiques eux-mêmes éloignent du théâtre les âmes pures et faibles qui y trouveraient le péché et la mort ?

Les jeunes filles..., nous ne les convions jamais. Il n'y a pas de contrat possible entre nous et ces âmes délicates qui n'ont d'exemples et de leçons à recevoir que de leur famille ou de leur religion... En un mot, Messieurs, et c'est un homme de théâtre qui vous parle, il ne faut jamais nous amener les jeunes filles.

Alexandre Dumas fils (3).

*

(1) *Tristesses et sourires*, VI. Ollendorff.
(2) *Les Solitudes*, le Peuple s'amuse. Lemerre.
(3) *Discours de réception à l'Académie française*, 11 février 1875.

L'homme est l'être le plus beau,
Le seul dont l'âme espère et se dise immortelle,
Le seul qui lève sa semelle
A la hauteur de son cerveau!

SULLY-PRUDHOMME (1).

Ainsi le poète condamne ce plaisir incompréhensible chez une créature appelée à de si hautes destinées, et qui s'y prépare... en dansant! Si encore le bal n'était qu'un jeu sans esprit! mais c'est un jeu plein de dangers . toilettes que la modestie n'a pas inspirées; compagnie souvent mêlée, toujours légère; excitation de l'âme et du corps par l'éclat des lumières et l'entraînement de la danse; que peut-il sortir de bon de tout cela? On y ajoute encore le masque, qui permet de dire ou d'entendre quoi que ce soit sans être obligé de rougir :

Singulier passe-temps que ce plaisir banal!
Déguiser son visage et sa voix, — pour quoi faire?
Si ce qu'on dit est mal, autant vaudrait le taire.
S'il en est autrement, à quoi bon s'en cacher?

Alfred de MUSSET (2).

Et ce plaisir est si essentiel dans la vie, qu'on a hâte de l'apprendre à l'âge le plus tendre, et qu'on a inventé les *bals d'enfants*.

Ces bals, dit-on, sont un charmant spectacle. Oui, pour les yeux. Mais quelle triste chose, si l'on écoute les murmures de la raison! De petites filles de huit ans s'exercent au minaudage et à la coquetterie; elles sont habiles déjà dans l'art du sourire, des poses, des attitudes, des inflexions musicales de la voix. Les petits garçons prennent des tournures et des physionomies variées, selon les indications maternelles : les uns ont la mine cavalière ou importante ou pensive; les autres pratiquent la mutinerie ou la mélancolie, ce qui leur va mieux. Les mamans sont là, radieuses. C'est fort laid. On devine que les personnages du bal en miniature ont été défleuris de leur simplicité gracieuse

(1) *Stances et poèmes*, Au bal. Lemerre.
(2) *Louison*, II, XIV. OEuvres. Charpentier.

et naïve, dès le berceau. L'impression d'une personne raisonnable, témoin d'une de ces fêtes dites de l'innocence, était que l'on éprouve un violent désir de fouetter à tort et à travers toute la marmaille.

Louis VEUILLOT (1).

Le bal est-il un vrai plaisir? pour notre part, nous n'en savons rien, et ce que nous avons lu nous porterait à en douter (2). Quoi qu'il en soit, en voyant les dangers que ce plaisir amène, nous ne pouvons que dire avec Victor Hugo : Vous feriez mieux

De songer aux enfants qui sont sans pain dans l'ombre,
De rendre un paradis au pauvre impie et sombre,
Que d'allumer un lustre et de tenir la nuit
Quelques fous éveillés autour d'un peu de bruit.

Victor HUGO (3).

* * *

Ces réflexions sur le vice défendu par le sixième commandement de Dieu terminent l'examen des devoirs de l'homme envers lui-même, et l'étude de la Morale que nous avons entreprise à la lumière de la foi religieuse et en empruntant le langage des écrivains du siècle.

Observons ces devoirs, simplement et courageusement. Si une tentation arrive, chassons-la. Si une chute survient, relevons-nous sans tarder. Marchons toujours les yeux fixés vers le but final. C'est ainsi que,

Tant bien que mal, on arrive au ciel.
— Quand on sait le chemin?
— Oh! mon Dieu, c'est en face, il suffit d'aller tout droit.

Gustave DROZ (4).

(1) *L'Univers*, 28 décembre 1858.

(2) « Tout ce monde qui se trémousse là est d'une tristesse mortelle. Il crie pour ne pas s'entendre bâiller. N'importe. Chacun se dit, en se tordant aux sons de l'orchestre : « Ah! comme je m'amuse! mon Dieu! comme je m'amuse!... Mais je voudrais bien être chez moi! » E. d'Hervilly, *L'Homme jaune*. C. Lévy. — « Au bal. Quelqu'un qui s'amuse à un voisin : Savez-vous si on va jusqu'au cimetière? » Ch. Joliet, *Mille nouvelles à la main*, Marpon et Flammarion.

(3) *Les Chants du Crépuscule*, VI. Hetzel.

(4) *Tristesses et sourires*, II, Ollendorff.

TROISIÈME PARTIE



LE CULTE

Pour garder le dogme intact et remplir intégralement les préceptes de la morale, l'homme a besoin du secours de Dieu. Ce secours, il le demande et il l'obtient par le culte.

Le culte, c'est la prière. A côté du culte intérieur dont nous avons parlé, il est un culte extérieur, qu'il nous reste maintenant à décrire. C'est l'ensemble des cérémonies par lesquelles les hommes, réunis en commun, rendent publiquement leurs hommages à Dieu et lui demandent sa grâce. Parmi ces cérémonies, il en est de plus augustes : ce sont celles qui ont été instituées par Jésus-Christ précisément pour produire la grâce et qui l'apportent infailliblement à notre âme, pourvu que celle-ci n'y mette pas d'obstacle : ce sont les *sacrements*, engagements d'honneur pris par Dieu, traites signées de sa main divine et qu'il acquitte fidèlement dès qu'elles lui sont présentées.

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur le côté extérieur du culte chrétien, nous passerons rapidement en revue ces sept cérémonies augustes, ces sept signes sacrés, ces sept instruments infaillibles du secours divin, ces sept canaux toujours ouverts et par où descend sur l'humanité, comme une pluie continue et bienfaisante, l'abondance des grâces et des miséricordes divines.

CHAPITRE I

LE CULTE PUBLIC

§ I. Motifs du culte public

Dieu, en voulant un culte public, n'a pas eu seulement en vue sa propre gloire : il a demandé aux hommes une chose qui leur était naturelle et devait leur être bien utile.

Dieu a voulu, et c'est la beauté de notre nature, que toutes les fois que nous avons quelque chose de bien à dire ou à faire, nous ayons besoin de mettre notre croyance ou notre conduite en commun. J'ai compris une vérité, et cette vérité m'écrase de son poids si je ne la partage pas avec mon prochain. Je cherche la vertu, mais je périrai à l'œuvre si personne, dans le duel de la vie, ne veut être mon témoin. Ah ! loin de là, par je ne sais quelle admirable loi de solidarité, l'homme doit vivre à chaque instant en présence de l'homme : chacun de nous sert de complément à un autre.

Eugène PELLETAN (1).

Quand donc la loi religieuse ordonne aux hommes de se réunir pour rendre à Dieu des honneurs publics, ils ne peuvent s'étonner, ayant déjà trouvé cette loi inscrite au fond de leur cœur.

Non-seulement ils offrent par là au Créateur un culte

(1) *Les Droits de l'Homme.* Pagnerre,

plus complet, mais ils se rendent service les uns aux autres, en s'édifiant mutuellement sous le regard de Dieu :

Rassemblez-vous plusieurs, et confondez vos voix ;
Non pas que cette voix, par le nombre grossie,
Aille frapper plus fort son oreille endurcie...
Mais pour que vous soyez l'un à l'autre en exemple,
Que l'adoration de tous brille en chacun,
Que vous fondiez en Dieu vos âmes en commun,
Et que celui dont l'œil goûte mieux ses merveilles,
Et dont plus de parfum embaume les corbeilles,
Prête à ceux dont la voix cherche en vain des accents
La paille de son feu pour allumer l'encens !

LAMARTINE (1).

C'est ainsi que, la publicité étant pour chacun un encouragement et un soutien,

Le culte est à l'âme humaine ce que le serment est à la parole, un lien plus étroit pour retenir plus fortement l'homme, sans cesse emporté par la mobilité de la vie, à la loi morale et à la foi jurée.

E. PELLETAN (2).

Ces théories sont vérifiées par l'expérience, et ceux qui rendent à Dieu le meilleur culte public sont ceux qui déjà l'aiment et le prient au fond du cœur.

Louis Veuillot fit un jour à ce sujet une expérience intéressante :

Au Colisée ! Il passa un petit bourgeois de Rome, de ceux qui ont une boutique et qui font leurs affaires ; il ôta son chapeau et fit le signe de la croix : la foi est vivante. — Un bourgeois plus riche : il se contenta de saluer : la foi n'est pas morte. — Un orfèvre du Corso : ni signe de croix, ni salut. Je m'y attendais ; car celui-ci parle plusieurs langues. — Une bande d'Anglais avec leurs Anglaises : ils ne virent ni la croix, ni le monument, ni nulle chose ; ils lurent l'article du Colisée, donné

(1) *La Chute d'un ange*, 8ᵉ vision. Hachette, Jouvet.
(2) *Loco cit.*

rent un coup de crayon sur la page, cueillirent un brin d'herbe, et s'en allèrent mornes comme ils étaient venus. — Un homme de la campagne : il se découvrit et baisa la croix. — Une femme du peuple et ses deux petites-filles : elles fléchirent le genou et baisèrent la croix.

Louis VEUILLOT (1).



§ II. — **Lieu du culte public**

Dieu est partout : mais il est des lieux qui sont spécialement sa demeure et où sa grâce se fait sentir davantage : ce sont les églises. Pour élever ces maisons de Dieu, les hommes ont réuni tout ce que leur foi suggérait à leur intelligence, et on peut appliquer à une foule de temples ce qui a été dit de la cathédrale de Séville :

L'*église* serait digne du Dieu auquel elle est élevée, si ce Dieu n'était celui du ciel.

Vicomte WALSH (2).

Tout, dans l'église, se réunit pour faire penser à Dieu : elle s'élève au-dessus des demeures humaines, comme la prière au-dessus de la terre pour aller chercher le ciel :

Il y avait une grande pensée dans cet usage de nos devanciers, de donner à leurs monuments religieux une élévation qui dominât tous les autres monuments de leurs villes. C'était établir, dans le paysage comme dans le monde moral, la pensée de Dieu au-dessus de tout.

Vicomte WALSH (3).

Par l'ombre qui l'enveloppe et le calme qui y règne, elle devient

L'image du séjour par Dieu même habité,
Où tout est profondeur, mystère, éternité (4).

(1) *Le Parfum de Rome*, II. Palmé.
(2) *Lettres vendéennes*, LVI.
(3) *Ibid.* XXV.
(4) Lamartine, *Jocelyn*, février 1793. Hachette, Jouvet.

O ténèbres du sanctuaire,
L'œil religieux vous préfère
Au bois par la brise agité ;
Rien ne change votre feuillage :
Votre ombre immobile est l'image
De l'immobile éternité !

LAMARTINE (1).

Quelles inventions l'Eglise n'a-t-elle pas multipliées pour nous rappeler en ce lieu la présence du divin maître ! Dès le seuil du temple, l'eau bénite nous attend, et nous aide à dissiper les pensées frivoles ou mauvaises, pour ne nous faire souvenir que de Dieu :

Un bénitier dans sa coquille ronde
Garde un peu de cette eau que fuit l'esprit immonde,
Et j'y viens, chaque soir, tremper le bout du doigt.
Dirai-je mieux, disant que la prière y boit
Au moment de partir pour la divine plage,
Comme je l'ai vu faire aux oiseaux de passage ?
N'importe. Mais je sens, quand le front lourd et chaud
A porté, dans le jour, quelque rêve trop haut,
Quand j'ai laissé sur lui se poser d'aventure
De ces pensers au front laissant une brûlure,
Je sens, dis-je, le soir, qu'en y portant la main
Empreinte de cette eau, le mal se tourne en bien.

Maurice de GUÉRIN (2).

Plus loin,

Au fond du sanctuaire, un feu flottant qui luit
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit;

LAMARTINE (3).

C'est encore un rappel à la présence de Dieu, de Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques. Et en même temps

(1) *Harmonies poétiques*, I, VIII. Hachette, Jouvet. Voir toute cette pièce.
(2) *Journal*, p. 409. Lecoffre.
(3) *Jocelyn*, février 1793. Hachette, Jouvet. — Voir *Harmonies poétiques*, La Lampe du temple.

que l'huile et la cire se consument, les fleurs répandent leur parfum, symbolisant à leur tour la prière et la charité des fidèles:

Les fleurs, ces prières écloses,
Semblent prier pour nous dans ces maisons du ciel.
Quand l'homme a déposé sur les degrés du temple
Ce faisceau de parfum, ce symbole d'honneur,
Dans un muet espoir son regard le contemple;
Il croit ce don du ciel acceptable au Seigneur.
Il regarde la fleur dans l'urne déposée
Exhaler lentement son âme au pied des dieux,
Et la brise qui boit ses gouttes de rosée
Lui paraît une main qui vient sécher ses yeux.

LAMARTINE (1).

Enfin, sur les murs, dans les niches, sur les vitraux, partout des images de saints, semblant présider à l'assemblée des chrétiens et rendre leurs prières plus agréables au Seigneur:

Que j'aime à voir dans les vesprées
Empourprées,
Jaillir en veines diaprées
Les rosaces d'or des couvents!
Oh! que j'aime, aux voûtes gothiques
Des portiques,
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants!

Alfred de MUSSET (2).

*
* *

L'église n'est pas seulement la maison de Dieu, elle est aussi la maison de l'homme: il y trouve en effet grandeur et consolation. Là il se sent plus près de son Créateur:

Eglise, où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs,

a dit Victor Hugo (3); — et Lamartine:

(1) *Troisièmes méditations poétiques*, les Fleurs sur l'autel. Hachette-Jouvet.

(2) 1828. *Œuvres*, Charpentier.

(3) *Les Rayons et les ombres*, XXXVIII. Hetzel.

Portant mes yeux des pavés à la voûte,
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute;
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime,
Et dans ce vaste sein m'enveloppe et m'abîme.

LAMARTINE (1).

Ainsi rapprochés du ciel, notre prière est plus facile et plus confiante : il semble que Dieu nous entende mieux, loin du bruit du monde ;

Il semble que la voix dans les airs égarée,
Par cet espace étroit dans ces murs concentrée,
A notre âme retentit mieux,
Et que les saints échos de la voûte sonore
Te portent plus brûlant, avant qu'il s'évapore,
Le soupir qui te cherche en montant vers les cieux!

LAMARTINE (2).

Aussi, lorsqu'on souffre, lorsqu'on craint, quel est le lieu où l'on doit chercher un refuse? C'est l'église, car

C'est bien là qu'on oublie. Femmes du peuple qui peinez tant, voulez-vous oublier la mansarde où il fait froid et où l'on n'a pas toujours du pain, le loyer qui n'est pas payé, le mari qui vous bat quand il est ivre, les enfants morts ou mal portants, toute la douleur de vivre? Et vous, filles et femmes tentées par la misère..., et vous, mendiants, infirmes et meurt-de-faim.., venez, venez ici! Une fois les lourds battants feutrés retombés derrière vous, tout est fini, rien de tout cela n'existe plus : vous entrez dans un monde nouveau, dans un lieu de mystère où vous pouvez croire que la vie est un vague et mauvais rêve allégé par des trêves bienfaisantes qui font pressentir le réveil ailleurs; et vous sortirez avec une douceur dans l'âme et une résignation un peu moins inutile que la révolte. « Venez, vous qui peinez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Jules LEMAITRE (3)

*
* *

(1) *Jocelyn*, février 1793. Hachette, Jouvet.
(2) *Harmonies poétiques*, I, VIII. Hachette, Jouvet.
(3) *Les Contemporains*, 2e série, p. 119. Lecène et Oudin.

§ III. — Cérémonies du culte public

C'est dans ces temples, ainsi préparés par l'homme et adoptés par Dieu, que se déroulent les cérémonies du culte catholique, ces belles et touchantes *actions* qui faisaient dire à un protestant : « Je n'ai jamais vu le souverain Pontife officier dans Saint-Pierre de Rome sans devenir catholique (1). » Jetons un rapide coup d'œil sur ces cérémonies : des tableaux éloquents et poétiques en ont été tracés plusieurs fois au cours du siècle (2) ; nous leur emprunterons quelques traits seulement.

***

C'est la *cloche* qui appelle les chrétiens aux cérémonies saintes,

La cloche, écho du ciel placé près de la terre !
Voix grondante qui parle à côté du tonnerre,
Faite pour la cité comme lui pour la mer !
Vase plein de rumeur qui se vide dans l'air !

Victor Hugo (3).

C'était, *dit Chateaubriand*, une chose assez merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître, à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes. Ensuite, considérée comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte : celle que les artistes appellent le *grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur ; il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des cataractes, de la voix de tout un peuple.

Chateaubriand (4).

Mêlée à tous les actes de la vie chrétienne, la cloche ne

(1) Rapporté par Diderot, *Essais sur la peinture.*

(2) *Le Génie du Christianisme*, par Chateaubriand ; *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, par le vicomte Walsh.

(3) *Les Chants du crépuscule*, XXXII. Hetzel. — Voir aussi Lamartine, *Recueillements poétiques*, XXVI.

(4) *Génie du Christianisme*, IV, I, *i.*

peut parler sans que sa voix aille au cœur du fidèle : elle lui rappelle ses aïeux, ses parents, pour qui la cloche a parlé, sa naissance à lui, son baptême, sa première communion : c'est un mémorial ailé et chanté.

La grosse cloche a le ton grave et lent
Comme une aïeule au sens mûri par l'âge;
Et la petite a le clair bavardage
D'un nourrisson qui jase en s'éveillant.

La grosse dit : « Que de larmes amères
J'ai fait verser aux enfants orphelins! »
Sa sœur répond : « Par mes sons cristallins
Que j'ai causé de joie aux jeunes mères!

— Combien de fois j'ai rhytmé les hoquets
Et les sanglots des lentes agonies!
— Combien de fois, à mes notes bénies,
Les fiancés ont saisi leurs bouquets!

— Au laboureur, je dis : « L'orage gronde!
« Tombe à genoux et désarme ton Dieu!... »
— Moi, je dis : « Monte, alouette, au ciel bleu,
« Chante l'air pur et la campagne blonde!... »

François Fabié (1).

Même aux oreilles et à l'âme de l'indifférent, de l'impie, la cloche parle et prêche : elle leur fait entendre quand même la parole de Dieu, elle leur est un reproche et un remords :

Combien de fois, dans le calme des nuits, les tintements d'une agonie... ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu! La plume échappe de sa main; il écoute avec effroi le glas de la mort, qui semble lui dire : « Est-ce qu'il n'y a point de Dieu? »

Chateaubriand (2).

Gœthe, mettant cette pensée en action, nous représente Faust, après que son pacte avec le démon lui a donné la

(1) *Œuvres* : le Clocher, Carillons de Noël. Lemerre.
(2) *Génie du Christianisme*, IV, I, *i*.

richesse et la puissance, ne pouvant supporter le son de la cloche, qui l'importune comme un remords :

FAUST, *éclatant.*

Maudite sonnerie, qui me blesse au cœur honteusement comme un coup de feu tiré dans les broussailles ! Devant moi, mon royaume s'étend sans bornes, et derrière il faut que l'ennemi me harcelle, et me fasse souvenir par cette cloche jalouse que mon vaste bien est illégitime ! (1).

Ainsi la cloche remplit sa mission, douce au bon, importune mais salutaire au pécheur ;

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles ; car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer au pied des autels le repentir, l'innocence et le malheur.

CHATEAUBRIAND (2).

* * *

Les prières officielles du culte ont lieu en *latin.* On a reproché à l'Eglise l'emploi de cette langue ; mais il faut se rappeler que lorsque l'Eglise a commencé à s'en servir elle était connue et même vulgaire. Fallait-il la changer? Mais alors quelle autre adopter ? La langue du culte eût été connue dans un endroit et ignorée partout ailleurs. La discipline adoptée a été la plus pratique : une seule langue, la langue primitivement employée, le latin, est resté l'idiome officiel du culte, image de l'unité de l'Eglise, moyen de conserver l'unité dans la prière. Toutefois, pour la commodité des fidèles, ce texte primitif a été accompagné de traductions en langues vulgaires, et dès lors nous ne voyons pas de quoi l'on pourrait se plaindre.

De plus, et c'est une chose remarquable, les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret?

CHATEAUBRIAND (3).

(1) *Faust*, IIe partie, acte V, trad. Blaze de Bury.

(2) *Génie du christianisme*, IV, I, *i.*

(3) *Génie du christianisme*, IV, I, *iii.*

Le fait signalé par Chateaubriand a été constaté par d'autres encore :

Il y a dans la sonore et mystérieuse langue latine, dans l'ampleur du chant grégorien, une majesté qui emplit le cœur. Le français misérable des Eucologes de l'abbé Châtel fait pitié.

CHAMPFLEURY (1).

La sœur Simplice... ne lisait jamais qu'un livre de prières en gros caractères et en latin. Elle ne comprenait pas le latin, mais elle comprenait le livre.

Victor HUGO (2).



Dans cette belle langue latine, les prières résonnent sous les voûtes du temple, tantôt prononcées par le prêtre seul, médiateur entre Jésus-Christ et les fidèles, — tantôt chantées par ceux-ci et soutenues par la voix de l'orgue,

L'orgue, le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre!
La seule voix qui puisse, avec le flot dormant
Et les forêts bénies,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies!

Victor HUGO (3).

Tantôt c'est le sacrifice divin qui est offert et Jésus qui descend sur l'autel (4); tantôt, c'est, au milieu des lumières, des fleurs, le *salut* rendu par les fidèles à leur divin Maître. D'autres fois, ce sont les saints qui sont invoqués, appelés chacun par leur nom au secours de leurs frères :

J'entends d'ici le refrain de ces litanies monotones, qui roulait sourdement sous les poutres, et qui ressemblait au flux et

(1) *Souvenirs*, p. 68. Dentu.
(2) *Les Misérables*, I, VII, *i*. Hetzel.
(3) *Les Chants du crépuscule*, XXXIX. Hetzel.
(4) Nous parlerons plus loin de la Messe, au chapitre IV : l'Eucharistie.

au reflux régulier des vagues du cœur venant battre les bords de la vie et les oreilles de Dieu.

LAMARTINE (1).

Parfois enfin, le temple ne suffit plus à contenir les fidèles : pour leur foule et pour leur enthousiasme, il faut plus d'espace et plus d'air, et des processions se forment, circulant à travers les rues et les campagnes, invitant toute la nature à louer son auteur. Belles et touchantes manifestations de foi et d'amour! Nous comprenons qu'elles gênent l'impiété et que celle-ci en souhaite la disparition. Pour y arriver, elle ne recule pas devant les moyens les plus arbitraires et les prétextes les plus ridicules. On parle de violation de la liberté de penser ; mais c'est un *libre-penseur* qui va répondre à ce reproche :

Je ne comprends pas les fureurs dont je vois animés les libres-penseurs sur cette question. Si vous êtes libre-penseur, mon ami, vous devez être tolérant ; car la tolérance philosophique est l'essence même de la libre-pensée. Eh bien ! qu'est-ce que cela peut vous faire que des gens qui ont d'autres croyances que les vôtres les affirment en public ? Ces croyances ne vous gênent pas, puisque vous partez de cette idée que toutes sont, sinon indifférentes, au moins légitimes.

Personne ne vous force, si ce spectacle vous gêne, à sortir pour le regarder. Si vous rencontrez par hasard le cortège, que vous en coûte-t-il d'ôter votre chapeau, et de rendre un muet hommage aux convictions des autres ?... Ce qu'on vous demande est si facile ! Une tenue respectueuse n'est pas un acte de foi : c'est un acte de courtoisie.

Francisque SARCEY (2).

Comme il faut à tout prix sauver la liberté... et supprimer les processions, on invoque encore la liberté de la circulation :

Vous vous rejetez sur l'encombrement de la rue que la procession accapare. On vous empêche de passer ; vous êtes gêné dans votre liberté...

(1) *Confidences*, v, 1. Hachette, Jouvet.

(2) Cité par les *Annales catholiques*.

Oui, mon ami, je sais que vous êtes pressé ; en province, cela est connu, le temps est précieux, et l'on a hâte d'arriver ; on ne voudrait pas perdre une minute. Mais quoi ! est-il donc si rare que la rue soit barrée ? Il suffit d'un convoi qui passe, d'un bataillon en marche, d'une file de grosses voitures de roulage ou de déménagement, d'un accident qui amasse la foule autour d'un homme renversé ou d'un homme qui s'est cassé la jambe. Force vous est bien d'attendre et vous en prenez galamment votre parti.

Pourquoi feriez-vous plus mauvaise mine à une procession ? S'il y en avait tous les jours, ou seulement toutes les semaines, j'excuserais votre maussade humeur. Mais une fois par an, et durant deux heures ! Vous êtes de bien méchante composition !

Francisque SARCEY (1).

Après ces aveux d'un adversaire, la question est jugée : on peut opposer plus d'un prétexte aux manifestations extérieures du culte divin ; mais une seule raison explique cette conduite : la haine de la religion.

*
* *

§ IV. Année du culte

Malgré les chagrins de la vie, la religion a trouvé moyen de donner de race en race, à des millions d'infortunés, quelques moments de bonheur.

CHATEAUBRIAND (2).

Ces moments de bonheur ne sont autres que les fêtes chrétiennes, réparties sur tout le cours de l'année ecclésiastique : leur ensemble constitue un résumé des mystères de la religion, et chacune d'elles est comme un oubli des misères de la terre et un regard d'espérance jeté vers la place qui nous attend au ciel.

La beauté de ces fêtes a été souvent chantée. Nous ne voulons pas ici en décrire toute la suite : contentons-nous d'en esquisser la période la plus solennelle, la semaine *sainte*

(1) *Ibid.*
(2) *Génie du christianisme*, II, I, *ix*.

entre toutes, destinée à rappeler, à représenter même, les derniers jours, la mort et la résurrection de l'Homme-Dieu.

*
* *

C'est d'abord le jour des Rameaux, où la procession et les chants symbolisent l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. Mais à peine cette cérémonie est-elle terminée, que la joie est remplacée par la tristesse : la Passion est chantée, dialoguée, interprétée d'une manière vivante et toujours émouvante pour la foule des chrétiens. Un témoin de cette scène en a tracé un tableau auquel nous empruntons quelques traits :

Elle fut réveillée par un chant tel qu'elle n'en avait jamais entendu de pareil,une plainte où gémissait la fin du monde, une musique originale et inconnue où se mêlaient les insultes d'une tourbe furieuse, un récitatif lent et solennel d'une parole lointaine de l'histoire, une basse-taille touchant aux infinis des profondeurs de l'âme.

C'était, chanté par les trois diacres, le plain-chant dramatisé de la passion de Jésus-Christ, selon l'Evangile de Saint Mathieu.

Pendant ce chant où retentit la mort de l'auteur de toute bénédiction, l'Eglise ne demande pas la bénédiction; pendant ce chant qui dit la nuit de la véritable lumière du monde, l'Eglise n'a pas de cierges allumés ; elle n'encense pas, elle ne répond pas *Gloria tibi Domine.*

Madame Gervaisais écoutait toujours... la voix de Jésus disait : « Mon âme se sent plongée dans la tristesse jusqu'à la mort ; » la voix de Jésus même qui fit un instant, sous les lèvres du chantre, passer à travers les poitrines le frisson de la défaillance d'un Dieu !...

Ce chant, cette voix.. avait fini par l'ineffable note mourante et crucifiée, le *Lamma Sabachtani* du Golgotha...

De Goncourt (1).

*
* *

(1) *Madame Gervaisais*, XXIII. Charpentier.

Le mercredi soir, à la veille des jours les plus saints de la semaine sainte, l'Eglise a sa veillée funèbre, le chant des Ténèbres et des Lamentations de Jérémie.

Les *Lamentations*, dit le même témoin oculaire, élevaient dans la Chapelle Sixtine leur bruit désolé.

A la corne de l'Epître, un triangle de quinze cierges d'une cire brune faisait trembloter les petites flammes qui veillent un mort...

Cependant, à de longs intervalles, à la fin de chaque psaume, les cierges du triangle s'éteignaient un à un comme d'eux-mêmes...

.. Les quatorze cierges étaient éteints, le dernier caché derrière l'autel, et dans le noir de la Chapelle se recueillait l'attente.

Alors suavement et tout bas monta le chant du *Miserere*, son murmure, sa prière, sa gémissante harmonie, cette musique expirante s'envolant à Dieu, et qui, redescendant des nuages, semblait par instants renouveler, au plafond de la Sixtine, le miracle de la messe du pape Grégoire le Grand, où les prêtres entendirent tomber les répons du ciel de la bouche des Séraphins.

DE GONCOURT (1).

*
* *

Le Jeudi Saint voit se renouveler la sublime humiliation dont le Sauveur nous a donné l'exemple. Au Vatican, le Pape se prosterne devant douze mendiants pour leur laver les pieds. Les Evêques dans leurs cathédrales, les Rois et les princes chrétiens dans leurs palais, renouvellent à leur tour cet acte d'abaissement, et l'écrivain auquel nous venons d'emprunter deux témoignages a exprimé, dans une page éloquente, les sentiments que lui avait fait éprouver cet « inoubliable tableau » à l'hôpital des *Pellegrini*.

Sur des bancs, des files de paysans sauvages, de vrais pouilleux, un bec de gaz, au-dessus de leurs têtes dans l'ombre, qui ne montre de blanc que le col de leurs chemises ouvertes; — et leur dépiotant les bas, et leur lavant les pieds dans un

(1) *Madame Gervaisais*, XXV. Charpentier.

baquet, des confrères de la Trinité, des pèlerins en rouge à rabats, et à tabliers blancs, avec des serviettes sous le bras..., — des confrères qui sont des cardinaux, des princes, de jeunes gentilshommes, dont on voit les bottes vernies sous la robe du servant, et que leurs voitures attendent sur la place.

Et quand ces immondes pieds sont lavés et essuyés, les confrères, les approchant de leur bouche, les baisent à deux places

Une certaine émotion devant cet impitoyable rappel à l'égalité! Au fond une grande source d'humanité que cette religion catholique, et je m'irrite de voir des intelligences et des esprits se mettre à genoux devant la religion sans entrailles de l'antiquité. Tout le tendre, tout le sensitif, tout le beau ému du moderne vient du Christ.

De Goncourt (1).

***

Le Vendredi-Saint est le grand jour de deuil; non-seulement dans les temples, mais dans les familles et dans les relations sociales, on sent dominer la pensée triste, le douloureux anniversaire.

C'est en haine de ce sentiment inspiré par la foi que les impies de nos jours ont organisé ces manifestations bruyantes, qui seraient ridicules si elles n'étaient odieuses, et qui ont inspiré à un poète l'éloquente protestation qu'on va lire.

Malheureux! en ce jour de larmes et d'effroi,
Où la mort sur un Dieu remporta la victoire;
Dans nos temples voilés d'un crêpe expiatoire,
Quand les gémissements roulent comme un beffroi;

Au milieu de l'orgie où tu sièges en roi,
On te gorge de vins, et l'on te ferait boire
Le sang même du Christ dans l'or pur du ciboire,
Comme si l'Homme-Dieu n'était pas mort pour toi!

Et tout fier de railler les choses qu'on révère,
Quand la foule à genoux garde un jeûne sévère,

(1) *Journal*, 20 avril 1867. Charpentier.

Tu manges et tu bois tandis qu'on pleure au ciel;
Et tu fais ruisseler l'ivresse dans ton verre
Le jour où, s'abreuvant à l'éponge de fiel,
Jésus crucifié mourut sur le calvaire !

Jules Lacroix (1).

*
* *

Après les douleurs de la mort, les joies de la résurrection et les fêtes de Pâques. C'est la fête des fêtes et la solennité des solennités ; c'est ce jour-là qu'autrefois, lorsque le Pape était chez lui à Rome, il donnait, du haut de la loggia de Saint-Pierre, la bénédiction *urbi et orbi.*

. . C'est un bourdonnement profond, immense, inouï.

Tout à coup, et comme à un signal donné, tout ce bruit tombe, et le silence lui succède, un silence de minuit au fond des solitudes : le pape vient d'apparaître au balcon de la basilique !

Ce balcon, nommé loge de la bénédiction, est tapissé de damas et ombragé par une tente qui flotte au vent. Le pape arrive, la mitre en tête, porté dans sa chaise par huit prélats vêtus de robes rouges ; placé au milieu de la tribune, il est assis entre un évêque qui porte un flambeau et un autre évêque qui tient ouvert un livre où la formule de la bénédiction est écrite. En prononçant ces paroles..., le saint vieillard fait, d'après les coutumes, des gestes d'une incomparable majesté. D'abord il quitte sa chaise et, d'une main lente, il dessine trois croix sur le peuple ; ensuite il élève les bras au firmament, et se tourne vers tous les points du ciel ; puis, repliant ses mains sur sa poitrine, il s'assied. On dit que le pontife actuel n'accomplit jamais cette cérémonie sans verser des larmes : je le crois. Je me défierais d'un pape qui ne pleurerait pas en de pareils moments. Être là, sur le balcon du plus beau temple de la terre, planer du haut des airs sur une multitude prosternée, savoir qu'à la même heure tout le monde catholique s'incline sous sa main ; se sentir le plus auguste et le plus véritablement puissant entre les hommes, se manifester dans sa gloire au son des trompettes et des canons, comme Dieu sur le Sinaï au milieu

(1) *Le Vendredi saint.*

des foudres tonnantes, et puis faire un retour sur soi-même, et se reconnaître si faible, si pauvre et si périssable : oui, ce doit être là une de ces émotions qui ébranlent l'âme entière, et je comprends, ô Saint-Père, que vous pleuriez.

Joseph Autran (1)

*
* *

Un volume ne suffirait pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la semaine sainte... :

Ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette passion entremêlée d'incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les pieds des pauvres, ces ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, ce cri de victoire échappé tout à coup du tombeau, enfin ce Dieu qui ouvre la route du ciel aux âmes délivrées, et laisse aux chrétiens sur la terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances.

Chateaubriand (2).

(1) *Voyage en Italie*, xi. C. Lévy.
(2) *Génie du christianisme*, IV, I, *ix*.

CHAPITRE II

LES SACREMENTS. — LE BAPTÊME ET LA CONFIRMATION

Parmi les cérémonies du culte catholique, les plus importantes, à cause de la grâce qu'elles apportent infailliblement avec elles, sont les sacrements. C'est par un court exposé de ces rites sacrés que nous terminerons cet ouvrage.

*
* *

Le *Baptême* est le premier sacrement ; il « efface le péché originel et nous fait chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise (1). » C'est

Le remède divin qui rend l'aveugle au jour ;

V. Hugo (2).

C'est la porte ouverte dans l'Eglise de la terre, c'est aussi la porte ouverte dans le ciel :

Le Père, entouré d'étoiles,
Vers l'enfant, faible et sans voiles,
Descend, sur les vents porté ;
L'Esprit-Saint de feu l'inonde,
Il n'est encor né qu'au monde,
Qu'il naisse à l'éternité !

Victor Hugo (3).

*
* *

Avec la grâce, le baptême apporte de précieux enseignements :

Il nous rappelle la corruption où nous sommes nés, les en.

(1) Catéchisme.
(2) *Odes*, I, IX. *iv*. Hetzel.
(3) *Odes*, I, IX, *iii*. Hetzel.

trailles douloureuses qui nous portèrent, les tribulations qui nous attendent dans ce monde ; il nous dit que nos fautes rejailliront sur nos fils, que nous sommes tous solidaires : terrible enseignement qui suffirait seul, s'il était bien médité, pour faire régner la vertu parmi les hommes.

CHATEAUBRIAND (1).

N'y a-t-il pas aussi, dans ce sacrement, une première et grande leçon d'égalité ? Riches ou pauvres, fils d'empereurs ou de mendiants, tous sont obligés d'y recourir pour devenir aptes au royaume des cieux.

Que l'enfant qui vient d'entrer en ce monde soit fils de roi ou d'empereur, que sa mère l'ait enfanté sur un lit de pourpre et d'or, que ce nouveau-né soit destiné à ceindre un jour la couronne, qu'il soit apporté à l'église dans un carrosse d'apparat, escorté de soldats et de grands dignitaires de la cour de son père, le nouveau-né et son brillant cortège seront contraints de s'arrêter à la porte de l'antique et somptueuse cathédrale, comme l'enfant du pauvre artisan à celle de l'humble église du hameau. Ici commence l'égalité devant Dieu; le fils du monarque, sous ses langes brodés et enrichis de dentelles, comme le fils du mendiant ssus ses haillons troués et déguenillés, portent la même souillure et sont assujettis aux mêmes humiliations, au même cérémonial.

Vicomte WALSH (2).



Quand un sacrement renferme des leçons si éloquentes et si utiles, nous nous demandons sous l'influence de quelles pensées secrètes on essaie d'en priver les enfants et on cherche à en éloigner les familles, en jouant devant elles nous ne savons quelles parodies, sous le titre de *baptême civil ?*

Cette tentative, dont on a beaucoup parlé récemment, n'est pas une innovation : il y a un certain nombre d'années, un

(1) *Génie du christianisme*, I, I, *vi*.

(2) *Tableau poétique des sacrements*, le Baptême. Voir *Victor Hugo apologiste*, p. 158.

personnage connu remplaça le baptême de son fils par une cérémonie qui inspira à un journaliste les réflexions suivantes :

Je me demande comment ce cerveau si bien constitué a pu être ainsi mis à l'envers. Cet homme si intelligent vous dit tranquillement des choses dans le goût de celles-ci : « Je n'ai pas présenté mon fils au baptême, mais je suis allé trouver Barbès et je lui ai dit : Barbès, baptise mon fils ! »

Ah ! si dans notre parti nous faisions de ces âneries-là, en rirait-il assez !

En un mot, cela veut dire qu'il ne croit pas au baptême, en affirmant qu'il y croit ; il n'accorde pas à la religion qui prêche le mieux l'humanité le pouvoir d'influencer heureusement la vie de son fils, et il le reconnaît à Barbès !

Quelle charade !

Henri de VILLEMESSANT (1).

Vous ne savez pas à quelle œuvre néfaste vous travaillez, démolisseurs stupides, en vous attaquant au baptême, et en coopérant ainsi à l'œuvre du démon, qui a voulu, comme vous, tenir fermée la porte du ciel. Mais les mères ne vous écouteront pas, et elles ne voudront pas se priver de l'allégresse de voir leur nouveau-né porté à l'église, au milieu de la joie de tous, pour y recevoir le sacrement de vie : cette joie,

Dieu nous la devait peut-être ; car, dans la vie, ce ne sera pas toujours pour pleurer de joie que nous nous rendrons à l'église.

Vicomte WALSH (2).

* * *

Le baptême nous fait enfants de l'Eglise ; cela ne suffit pas, il faut que nous en soyons les soldats. C'est dans le sacrement de *Confirmation* que le chrétien trouvera la force et l'intelligence nécessaires pour remplir ce noble et important devoir :

La Confirmation vient soutenir ses pas tremblants comme le

(1) *Mémoires d'un Journaliste*, t. IV, p. 249. Dentu.
(2) *Op. cit.*

bâton dans la main du voyageur, ou comme ces sceptres qui passaient de race en race chez les rois antiques, et sur lesquels Evandre et Nestor, pasteurs des hommes, s'appuyaient en jugeant les peuples. Observons que la morale entière de la vie est renfermée dans le sacrement de Confirmation : quiconque a la force de confesser Dieu pratiquera nécessairement la vertu, puisque commettre le crime, c'est renier le Créateur.

CHATEAUBRIAND (1).

(1) *Génie du christianisme*, I, I, *viii*.

CHAPITRE III

LA PÉNITENCE

Si les fidèles, dit le concile de Trente, conservaient inviolablement la grâce qu'ils ont reçue dans le baptême, ce sacrement aurait suffi pour la rémission des péchés; mais Dieu, qui est riche en miséricorde, et qui connaît notre faiblesse, a bien voulu laisser dans un autre sacrement une ressource à ceux même qui tombent après avoir été régénérés. Cette ressource, c'est le sacrement de Pénitence.

Vicomte WALSH (1)

Pour obtenir le pardon de ses fautes par le moyen de ce sacrement, le pécheur doit remplir trois conditions : avoir la contrition, faire la confession, promettre la satisfaction. Ainsi préparé, il reçoit l'absolution et s'en va pardonné.

Examinons rapidement chacune de ces parties constitutives du sacrement de Pénitence.

§ I. — Contrition

La contrition n'est autre chose que le repentir des fautes commises et le ferme propos de n'y plus retomber. Ce nom vient d'un mot latin qui signifie *briser*.

Le langage chrétien est plein de ces magnificences oubliées ! Quoi de plus beau que ce mot : « acte de contrition? » Acte de contrition veut dire : acte de brisement. Dans le langage humain,

(1) *Tableau poétique des sacrements*, la Pénitence.

le brisement est une défaillance; mais dans le langage divin le brisement est un acte.

Ernest Hello (1).

Ce brisement du cœur, ce repentir a toujours été nécessaire. Dieu n'a jamais pardonné en dehors de la contrition, et si le prêtre, abusé par les apparences, l'a fait quelquefois, Dieu n'a jamais en ce cas ratifié la sentence. « On ne peut, dit Dante, absoudre celui qui ne se repent pas; il est impossible de vouloir le péché et de s'en repentir à la fois: la contradiction ne le permet pas (2). »

Un saint, dont le nom m'échappe, eut une vision, dans laquelle il vit Satan debout devant le trône de Dieu; et, ayant prêté l'oreille, il entendit l'esprit malin qui disait: « Pourquoi m'as-tu damné, moi qui ne t'ai offensé qu'une fois; tandis que tu sauves des milliers d'hommes qui t'ont offensé tant de fois? » Dieu lui répondit: « M'as-tu demandé pardon une fois? »

Joseph de Maistre.

Pour être vraie, la contrition doit être intérieure: les mots peuvent tromper les hommes, mais Dieu voit le fond des cœurs. « Mes paroles, dit le roi dans Hamlet après avoir essayé de se repentir, mes paroles s'envolent, mes pensées demeurent ici-bas. Les paroles sans les pensées ne vont jamais au ciel (3). »

§ II. — Confession.

Pour des raisons que nous aurons à rappeler au cours de cet article, Notre-Seigneur a voulu que, d'une manière générale, au sein de son Eglise, le pardon ne fût accordé au pécheur qu'après la confession de ses fautes. « La con-

(1) *Philosophie et athéisme*, Philosophie, IX. Poussielgue.
(2) *Enfer*, chant XXVII. Trad. Brizeux. Charpentier.
(3) Shakspeare, *Hamlet*, III, III.

fession est une accusation de ses péchés, faite à un prêtre approuvé, pour en recevoir l'absolution (1). »

Il y a là un abaissement qui répugne à l'orgueil humain : aussi la confession a-t-elle été l'objet d'attaques nombreuses. Nous n'en mentionnerons que quelques-unes.

*
* *

Tout d'abord, on a nié l'origine divine du précepte de la confession. Peine perdue! La tradition tout entière nous oblige à faire remonter cette pratique jusqu'à l'origine même de l'Eglise. D'ailleurs, dans l'Evangile, ne voyons-nous pas Jésus dire à ses apôtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (2)? » Il y a donc un discernement à faire : et comment le prêtre pourra-t-il s'en acquitter, sinon par le moyen de la confession?

« La belle justice, je vous le demande, que de distribuer des pardons sans savoir si l'on en a besoin ? La noble et sainte fonction que de dire à tout venant : mon ami, je suis prêtre, peut-être ne le savez-vous pas, mais je vous en donne ma parole et puis, au besoin, vous montrer mes lettres d'ordination. Or, en vertu de mon caractère et de la juridiction à moi conférée, je puis vous remettre ou vous retenir vos péchés. Que vous soyez pécheur, cela va sans dire, car qui ne l'est pas ? Si vous pensiez recourir à Dieu seul, ce serait peine perdue, puisque c'est à moi qu'il a confié ses pouvoirs. Il me plaît de vous pardonner aujourd'hui ; profitez donc de mes bienveillantes dispositions et allez en paix ; car, aussi bien, je pourrais être moins favorablement disposé demain, et fermer pour vous les portes de la miséricorde divine (3). »

(1) Catéchisme.
(2) Catéchisme.
(3) R. P. Monsabré, *Conférences de N.-D.*, 1885, 74e conf., 1.

Et d'ailleurs, qui donc, parmi les hommes, aurait eu assez d'audace pour imposer une telle loi, et assez de naïveté pour croire qu'on l'accepterait d'un législateur mortel ?

« Si l'on était venu dire à Auguste, se promenant dans ses jardins avec Horace ou Mécène : Il y a là-bas un homme avec une besace et un bâton, qui se dit envoyé de Dieu pour entendre l'aveu de vos fautes, n'aurait-il pas regardé cet homme comme un fou ? Eh bien ! Messieurs, cette folie a prévalu. Et remarquez, je vous prie, qu'à tout moment, dans le christianisme, nous ne trouvons que cela, des folies; et ces folies nous les justifions devant vous, vous, l'élite de ce siècle, et vous les écoutez, et vous dites : Pourtant, cela est beau (1) ! »

Il semble que, dans ce précepte, Jésus ait multiplié les impossibilités humaines, comme pour mieux le marquer de sa signature divine. Il n'a pas seulement ordonné *à tous* de se confesser, il les a obligés à se confesser *de tout*, car tel est le précepte.

« Quand tu te tairais, dit un héros du Dante, ou quand tu nierais ce que tu confesses, ta faute n'en serait pas moins connue : un si grand juge la sait (2) ! »

S'il y a des pénitents pour dire et des confesseurs pour entendre tout ce que le grand Juge connaît de nos misères, c'est que la confession vient de Dieu : il y a impossibilité absolue à ce qu'il en soit autrement.

* * *

Et d'ailleurs, ce sont surtout ceux qui ne se confessent pas qui parlent des impossibilités de la confession. Ceux

(1) *Lacordaire*, *Conférences de N.-D.*, 1835, 7e conf. Poussielgue.

(2) *Le Purgatoire*, chant XXXI. Comparez Shakspeare : « Parle simplement, mon bon fils, et va droit au but : un aveu équivoque rend équivoque le mérite de la confession. » *Roméo et Juliette*, II, III.

qui recourent à ce sacrement n'en parlent pas de même : ils admirent, au contraire, les harmonies profondes, intimes, de cette institution avec les besoins du cœur et de l'âme, et sous la rudesse de l'écorce, ils goûtent le fruit lui-même, où ils trouvent force et saveur. Notre devoir est de noter ici, d'un trait rapide, ces multiples bienfaits de la confession sacramentelle.

Et tout d'abord, l'aveu, si pénible qu'il soit, est réclamé par la conscience coupable.

Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme que ce mouvement d'un cœur *qui se penche vers un autre pour y verser un secret?* (1) Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié ou du moins celle de la bienveillance.

Joseph de Maistre (2).

Or, ici, ce n'est pas seulement à un homme bienveillant ou à un ami que la confidence est faite : c'est à un père, qui sait qu'il n'a reçu sa mission que pour bénir et pardonner :

La confession, *a dit Eugénie de Guérin*, n'est qu'une expansion du repentir dans l'amour (3);

Et un catholique écrivait à un ami protestant :

Vous ne pouvez comprendre notre confession; je ne vous parlerai pas du bonheur qu'elle procure : il faut y avoir foi et l'avoir goûté pour en sentir tout le prix.

Albert de la Ferronnays (4).

Et d'où vient cette joie? De ce que l'âme tombée se sent relevée déjà par le mérite de son humble aveu :

(1) Bossuet.
(2) *Du Pape*, III, III, *i*.
(3) *Journal*, p. 70. Lecoffre.
(4) Cité par Madame Craven. *Récit d'une Sœur*, t. I, p. 172. Perrin.

La conscience universelle reconnaît dans cette confession spontanée une force expiatrice et un mérite de grâce : il n'y a qu'un sentiment sur ce point, depuis la mère qui interroge son enfant sur une porcelaine cassée, ou sur une sucrerie mangée contre l'ordre, jusqu'au juge qui interroge du haut de son tribunal le voleur et l'assassin.

Joseph de MAISTRE (1).

Un romancier contemporain a noté ce fait chez un de ses personnages, une femme coupable qui vient d'avouer sa faute :

Chose étrange au premier abord : il s'était produit dans cette âme une détente à demi apaisée, tout simplement parce que l'aveu volontaire avait, comme toujours, diminué le remords... Si Thérèse ne se pardonnait pas tout à fait sa faute, du moins, en y songeant, n'avait-elle plus à subir la vision d'une bassesse absolue. L'idée d'une certaine hauteur morale s'y trouvait associée et l'ennoblissait elle-même à ses propres yeux.

Paul BOURGET (2).

*
* *

De plus, l'aveu amène naturellement la correction et l'amendement du coupable :

Comme tout crime est de sa nature une raison pour en commettre un autre, tout aveu spontané est au contraire une raison pour se corriger ; il sauve également le coupable du désespoir et de l'endurcissement, le crime ne pouvant séjourner dans l'homme sans le conduire à l'un et à l'autre de ces deux abîmes.

Savez-vous, disait Sénèque (3), pourquoi nous cachons nos vices ? C'est que nous y sommes plongés : dès que nous les confesserons nous guérirons.

Joseph de MAISTRE (4).

Tout semble avoir été ménagé dans la confession pour aider l'âme à cet amendement. L'examen de conscience commence cette œuvre salutaire :

(1) *Du Pape*, III, III, *i*.
(2) *Cruelle énigme*, XI. Lemerre.
(3) Epist. mor., LIII.
(4) *Du Pape*, III, III, *i*.

Quel frein contre le mal, et quelle excitation au bien que cette nécessité de tenir registre de chacune de nos erreurs pour en faire l'aveu !

Ernest LEGOUVÉ (1).

Sans doute l'examen de conscience auquel oblige la fréquentation des sacrements n'empêche point notre pauvre nature si fragile de retomber dans le mal, mais elle empêche cet état de démoralisation complète où l'âme n'a plus même le sentiment de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas. « La confession, a dit Lamennais, a été instituée pour empêcher le péché de pourrir dans le cœur de l'homme. »

Edouard DRUMONT (2).

Le confesseur, lui aussi, prête son concours charitable et éclairé à cette œuvre de correction :

Parce que chacun sait qu'il doit être bon, pensez-vous qu'il soit inutile de se l'entendre répéter et que nos réflexions suffisent ? Il y a dans la parole humaine une vie, un à-propos, qu'on chercherait en vain dans les livres et dans ses propres pensées. Cet homme, dont la vie est une lutte perpétuelle contre ses passions, est initié, par sa propre expérience, à toutes nos misères et à toutes nos souffrances. Il sait où est le mal et comment en triompher ; il nous réveille de notre apathie, nous console dans notre affliction, nous rend de l'espérance et de la confiance dans notre abattement.

Albert de la FERRONNAYS (3).

C'est le prêtre qui obligera le voleur à rendre le bien mal acquis : « Que de restitutions, que de réparations la confession ne fait-elle pas faire chez le catholique ! » s'écrie Jean-Jacques Rousseau (4). — C'est le prêtre qui, au au nom du Dieu de charité, obligera le pénitent à oublier

(1) *Les Pères et les enfants*, Adolescence, p. 122. Hetzel.
(2) *La France juive*, t. II, l. VI, ch. III. Marpon et Flammarion.
(3) Cité par Mme Craven, *Récit d'une sœur*, t. I, p. 172. Perrin.
(4) *Emile*.

les injures qu'il a reçues : « La confession, dit Voltaire, est très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner (1). » — C'est le prêtre, en un mot, qui dirigera les âmes dans le chemin de la vertu, effrayant les consciences trop larges, rassurant les scrupuleuses (2), représentant visible du Dieu de justice et de pitié.

Telles sont les grandes choses qui journellement s'accomplissent au confessionnal. Oh ! « que ne pouvez-vous voir vous-mêmes ce que le prêtre observe chaque jour ! Rien, je le crois, ne serait plus capable de transformer les âmes que le spectacle de ces incroyables métamorphoses : ces délicatesses exquises..., ces humilités profondes, ces impitoyables sévérités contre soi-même, ces larmes de regret à la première chute légère, à la moindre imperfection, que dis-je ? à la seule crainte d'une faute, et toute cette beauté printanière sous des cheveux blancs, et comme au milieu des ruines (3). »

*
* *

Nous devons signaler un autre et important bienfait de la confession : c'est le pardon de Dieu donné au pécheur d'une manière visible et pour ainsi dire palpable. Dans la la confession protestante, entre Dieu seul et l'âme seule,

L'homme s'accuse, il est vrai, et Dieu écoute, je le crois;

(1) Cité par Walsh, *Tableau poétique des sacrements*, Pénitence.

(2) Voici un exemple des inquiétudes que peut causer le scrupule. Alexandrine de la Ferronnays écrit à son frère : « L'abbé Gerbet m'a dit de t'envoyer une dizaine de chapelet que j'ai composée il y a quelque temps et que, par scrupule, je ne voulais pas t'envoyer parce que je savais que tu la louerais. Maintenant il peut y avoir de l'orgueil à t'écrire que je ne te l'envoyais pas à cause de cela; car, en cela, je me vante, et, en disant que je me vante, en disant que, pour n'être pas louée, je taisais une chose, il y a encore de l'orgueil, et, en convenant qu'il y a de l'orgueil, dans l'aveu que je fais que je me vante en disant que pour n'être pas louée je taisais une chose... Ouf! ou secours! on devient fou! J'ai voulu seulement te prouver que je sais encore avoir des scrupules. » Cité par Mme Craven, *Récit d'une sœur*, t. II, p. 81. Perrin.

(3) Abbé Ch. Perraud, *Christianisme et progrès*, II, II. Chapelliez.

mais Dieu ne répond pas. Jamais le pécheur n'entend cette parole que rien ne remplace : Soyez absous ! Il reste éternellement accablé sous le poids de son crime ou de sa faute, sans que rien l'assure qu'il en soit relevé. Incertitude salutaire pour la petite phalange des âmes héroïques, soit, mais écrasante pour la multitude immense des âmes faibles, toujours prêtes à désespérer d'elles-mêmes ! L'homme, pour marcher au bien, a autant besoin d'être encouragé que réprimandé, pardonné que puni, réconcilié avec lui-même que sévère avec lui-même.

E. LEGOUVÉ (1).

Un de mes grands péchés me suivait pas à pas,
Se plaignant de vieillir dans un lâche mystère ;
Sous la dent du remords il ne pouvait se taire
Et parlait haut tout seul, quand je n'y veillais pas.

Voulant du lourd secret dont je me sentais las
Me soulager au sein d'un bon dépositaire,
J'ai, pour trouver la nuit, fait un trou dans la terre,
Et là j'ai confessé ma faute à Dieu, tout bas.

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre !
Il ne voit plus le sang épongé reparaître
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné.

J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine ;
Où je l'ai dit, la terre a fait croître une épine,
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné.

SULLY-PRUDHOMME (2).

*
* *

En présence de tels bienfaits, quels inconvénients peut-on reprocher à la confession ? Des prétextes, et pas autre chose.

On dit : « C'est humiliant ! » Sans doute, mais c'est humiliant pour tous, et tous doivent se confesser. N'est-ce donc pas beau,

Ce nivellement de toutes les vaines distinctions humaines de-

(1) *Les Pères et les enfants*. Hetzel.
(1) *Œuvres*. Lemerre.

vant le même tribunal. cet agenouillement de toutes les grandeurs devant la justice divine?

Ernest Legouvé (1).

Et puis,

Les paroles qui ont servi à faire l'aveu pénible sont suivies de si près des paroles de pardon et d'absolution, que l'on se sent bien heureux des révélations humiliantes que l'on a eu le courage de faire. L'échange est si bon! pour un moment de honte, un bonheur éternel assuré!

Vicomte Walsh (2).

*
* *

Dira-t-on, comme tant d'autres : « Mais je ne commets pas de fautes : qu'irais-je dire au confessionnal? » A cela nous répondrons par ce mot de Valyère :

Ceux qui n'ont rien à se reprocher ont la conscience bien malade (3),

Et par un autre mot, bien connu, de Joseph de Maistre : Voici comment Louis Veuillot le rapporte :

Joseph de Maistre avait un ami qui lui conseilla, lorsqu'il devint vieux, de quitter ses charges et de faire une *lessive*, c'est-à-dire une confession générale. De Maistre, dans une lettre que j'ai lue, répondit : « J'y pense. » Et il ajouta ces mots : « Je ne sais pas ce que c'est que la vie d'un coquin, mais celle d'un honnête homme est abominable. »

Louis Veuillot (4).

Conclusion pratique : « Sachez donc une bonne fois que le besoin que vous avez de la confession est presque toujours en raison directe de la répugnance que vous vous sentez à son endroit (5). »

*
* *

(1) *Les Pères et les enfants...*, Adolescence. Hetzel.
(2) *Tableau poétique des sacrements*, Pénitence.
(3) *Heures grises*, p. 24. Ollendorff
(4) *Les Libres-penseurs*, Livre supplémentaire. Palmé.
(5) Mot du P. de Ponlevoy, cité dans sa Vie par le P. Clair, p. 323.

Un mot seulement sur une dernière difficulté : « Ne craignez-vous pas que votre secret ne soit violé par le prêtre ? » A cette indigne accusation nous ne répondrons qu'en citant un adversaire déclaré de l'Eglise, Edmond About. Un de ses personnages, voulant persuader son interlocuteur qu'il saura garder son secret, lui tient ce langage :

Suis-je moins galant homme, à votre avis, qu'un vicaire de paroisse ? On lui confie des mystères plus terribles que le vôtre, et il meurt sans en avoir lâché le premier mot.

Edmond About (1).

*
* *

Ces difficultés et toutes celles qu'on a pu imaginer contre la confession se rencontrent, chose bizarre, uniquement sur les lèvres de ceux qui ne s'en servent pas, — tandis que ceux qui en font usage et sont, par suite, en mesure de la mieux connaître, n'y trouvent aucun de ces inconvénients.

Avant d'attaquer la confession comme inutile et abusive, ses ennemis devraient au moins en faire quelquefois l'essai ; car pour juger des qualités ou des défauts d'une institution, il faut la connaître ; et comment connaître la confession sans se confesser ? N'est-il pas absurde et ridicule de vouloir juger d'une chose d'après les rêves de son esprit ou les fantômes de son imagination, sans se mettre en peine de la réalité ? C'est cependant ce que l'école philosophique d'aujourd'hui fait sans cesse pour tout ce qui touche à la religion. Ce qui vient de Dieu est journellement outragé par l'ignorance et la médiocrité. Pour juger d'un tableau ou d'une statue, il faut être peintre ou sculpteur. Un architecte serait mal reçu s'il voulait porter un jugement sur un système scientifique ou le traitement d'une maladie ; et l'on accueillera son avis lorsqu'il s'agira d'un édifice. Il n'y a donc qu'un bon catholique qui puisse apprécier le catholicisme ; et pour juger de la confession, il faut aller à confesse.

Vicomte Walsh (2).

*
* *

(1) *L'Infâme*, v. Hachette.

(2) *Tableau poétique des sacrements*, Pénitence.

§ III. — Satisfaction et Absolution.

Il ne suffit pas d'avouer ses fautes et de s'en repentir : il faut les réparer. Elles ont fait injure à Dieu, elles ont souvent causé du tort au prochain : vols, médisances, calomnies, tout cela a produit un dommage considérable, auquel on ne peut pas toujours pleinement remédier :

On ne serait pas assez puni si, ayant fait le mal, on pouvait le réparer.

Georges Sand (1).

Il faut du moins faire ce que l'on peut, et ce n'est qu'après en avoir donné l'assurance au confesseur que celui-ci accorde l'absolution : aussitôt, par le merveilleux effet du sacrement, nos péchés sont pardonnés, l'innocence et la grâce nous sont rendues :

La parole que le Créateur prononça quand il fit jaillir la lumière de l'obscurité du chaos, n'eut pas un effet plus prompt, plus rapide que celles dites par le prêtre quand il nous donne l'absolution. Oui, dès que la sentence miséricordieuse a proclamé le pardon, nous avons cru sentir tomber sur nous une goutte du sang de Jésus-Christ pour nous racheter de nouveau Oui, aussi vite que l'éclair déchire la nue, aussi vite notre robe baptismale, souillée par nos péchés, a repris toute sa blancheur première.

Viçomte Walsh (2).

Tel est, dans ses grandes lignes, le sacrement de Pénitence, admirablement institué par Jésus-Christ pour répondre aux besoins de l'homme, faible, pécheur, et pourtant plein d'aspiration vers le bien :

Je m'humilie et je me repens ! Que ces deux mots soient aussi les nôtres, et ils nous conduiront au troisième mot, qui achève la trinité humaine : *J'espère.*

Ces trois mots sont la philosophie du monde.

Lamartine (3).

(1) *Flamarande*, xxxviii. C. Lévy.

(2) *Tableau poétique des Sacrements*, Pénitence.

(3) *Cours familier de littérature*, XII, xxi.

CHAPITRE IV

L'EUCHARISTIE

Nous voici arrivés au plus auguste de tous les signes sacrés. L'Eucharistie est, en effet, « un sacrement qui contient réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces ou apparences du pain et du vin (1). »

Ainsi, dans l'Eucharistie, Jésus réside véritablement, appelé par le prêtre au moyen des paroles de la consécration :

> Salut, ô sacrés tabernacles,
> Où tu descends, Seigneur, à la voix d'un mortel !
> Salut, mystérieux autel
> Où la foi vient chercher et son pain immortel,
> Et tes silencieux oracles !
>
> LAMARTINE (2).

Nous n'avons pas à établir ce fait de la *présence réelle* contre les rationalistes : nous n'aurions qu'à leur répéter ce que déjà nous avons dit de la possibilité du miracle. Quant aux protestants, qui ont rejeté cet article si important de la foi catholique, comment peuvent-ils concilier leurs négations avec les textes si clairs et si formels de la sainte Ecriture, dont ils reconnaissent avec nous l'inspiration divine ?

Voici à ce sujet ce que racontait le P. Ventura : « Une

(1) Catéchisme.
(2) *Harmonies poétiques*, I, VIII. Hachette, Jouvet.

dame protestante, qui croyait bien qu'on lui avait appris l'Evangile, nous dit un jour en société : « Votre dogme « de la présence réelle est exorbitant. S'il était vrai, Christ « n'aurait pas manqué de le révéler en des termes tels, « qu'il eût été impossible de leur donner le sens métapho- « rique que, nous autres protestants, nous y voyons. Il « aurait dû dire : Faites-y bien attention ; ma chair est « une véritable nourriture, mon sang est une véritable « boisson ; voilà mon corps, voilà mon sang. » — « Quel malheur pour vous, Madame, et pour vos coreli- « gionnaires, qu'en S. Mathieu et en S. Jean, et en trois « autres auteurs sacrés, Jésus-Christ ait effectivement dit « tout cela, et précisément dans les mêmes termes ! Le « moyen donc, selon vous, de nier le dogme de la pré- « sence réelle ? » Un sourire de satisfaction effleura les lèvres des assistants, et la dame rougit ; par égard on coupa court à la discussion, et l'on parla des nouvelles de Crimée (1). »

Un protestant converti fait un raisonnement analogue : « Qu'un ministre calviniste prêche comme étant de lui, et sans avertir qu'elles sont de Jésus-Christ, ces paroles de l'Evangile ; qu'il répète sur tous les tons que « la chair du Sauveur est un aliment, qu'on le mange comme la manne du désert, mais avec plus de fruit... » ses auditeurs s'écrieront qu'il les trahit et qu'il est catholique. Si un prêtre tenait le même langage, on n'y prendrait pas garde, on trouverait qu'il parle comme tous les fidèles. Cela seul ne dit-il pas où est le vrai Evangile ? (2) »

Nous n'entrerons pas davantage dans une discussion qui nous mènerait trop loin. Du reste, « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, » et tout catholique qui a

(1) Cité par Le Clercq, *Théologie du catéchiste*, t. II, p. 249.
(2) Mgr Wiseman, cité *ibid.*, p. 245.

une fois communié ne peut nier la présence réelle, car il a senti Jésus-Christ en lui, et il aurait pu dire comme Chateaubriand parlant de sa première communion :

Ce jour là, tout fut à Dieu et pour Dieu. Je sais parfaitement ce que c'est que la Foi : la présence réelle de la victime dans le saint sacrement de l'autel m'était aussi sensible que la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut déposée sur mes lèvres, je me sentis comme tout éclairé en dedans ; je tremblais de respect

CHATEAUBRIAND (1).

* * *

Trois devoirs découlent de la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie : l'assistance à la messe, la communion et la visite au Saint-Sacrement.

§ I. — La Messe.

Le but de Notre-Seigneur, en instituant l'Eucharistie, était de s'offrir en sacrifice à Dieu son Père.

Qu'est-ce qui constitue le culte dans une religion quelconque? C'est le *sacrifice*. Une religion qui n'a pas de sacrifice n'a pas de culte proprement dit. Cette vérité est incontestable, puisque chez les divers peuples de la terre les cérémonies religieuses sont nées du sacrifice, et que ce n'est pas le sacrifice qui est sorti des cérémonies religieuses.

CHATEAUBRIAND (2).

Le sacrifice des chrétiens, c'est la messe ; la victime offerte, c'est Jésus-Christ lui-même, qui continue et représente ici le sacrifice qu'il offrit jadis sur le calvaire, « rappelant un sacrifice sanglant sous les espèces les plus paisibles (3). »

(1) *Mémoire d'outre-tombe*, t. I, p. 159.
(2) *Génie du christianisme*, IV, I, *v*.
(3) Chateaubriand, *ibid.*, I, I, *vii*.

Ce sacrifice chrétien est réellement et en essence le même que celui du Calvaire, et ne diffère de la grande immolation consommée sur le Golgotha, que par quelques cérémonies et certains accidents. C'est le même Dieu qui s'offre et le même sang qui se boit.

Vicomte WALSH (1).

Lorsqu'un tel sacrifice est offert sur nos autels, les chrétiens peuvent-ils y demeurer indifférents ? Certainement non, et voilà pourquoi l'Eglise nous oblige à assister à la sainte messe tous les dimanches et certains jours de fêtes solennelles. Là nous nous unissons au prêtre, qui lui-même représente Jésus-Christ, et nous participons aux prières qu'il adresse au ciel, et où

Tout est sacrifice divin, acte de foi, action de grâce. Le prêtre propose à Dieu de chanter ses louanges sur la harpe, dans l'*Introïbo*; dans le *Confiteor*, il lui avoue ses fautes; dans le *Gloria* il lui rend hommage. Le *Credo*, l'oblation de l'hostie et du calice, l'*Oraison* et le *Canon* sont de pieuses pratiques réglées par le Rituel. Le sentiment religieux y rayonne dans toute sa pureté. Portée sur les vapeurs légères de l'encens qui brûle, la prière humaine monte vers Dieu comme une nuée odorante.

HEULHARD (2).

Cependant l'instant devient plus solennel :

Le prêtre reste un moment en silence, puis tout à coup annonçant l'éternité : *Per omnia sæcula sæculorum*, il s'écrie :

Elevez vos cœurs !

Et mille voix répondent :

Habemus ad Dominum : Nous les élevons vers le Seigneur.

La préface est chantée sur l'antique mélopée ou récitatif de la tragédie grecque ; les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles le triple *Sanctus* et l'*Hosannah* éternel,

CHATEAUBRIAND (3).

(1) *Tableau poétique des sacrements*, la Messe.

(2) *Bravos et sifflets*, Verdi. Dupret.

(3) *Génie du Christianisme*, IV, I, *vi*.

Car il est vraiment juste et digne et salutaire
Que nous te rendions grâce à toute heure, en tout lieu,
Père saint, tout-puissant Seigneur, éternel Dieu !

V. HUGO (1).

Ainsi préparée la consécration arrive, et Jésus descend sous les espèces du pain et du vin, appelé par la convocation du prêtre qui redit les paroles même de la cène :

Prenez, voici mon corps ; buvez, voici mon sang.

V. HUGO (2).

Le sacrifice est accompli : il ne reste plus qu'à consommer la victime, et c'est ce qui va avoir lieu, au moment de la communion.

§ II. — Communion.

En instituant l'Eucharistie, Jésus-Christ voulait encore autre chose que se sacrifier à son Père : il voulait devenir la nourriture de nos âmes, et voilà pourquoi il a choisi, de préférence à toute autre, les espèces du pain et du vin.

Adorable invention de l'amour d'un Dieu pour sa créature ! Quand on connaît la charité du Seigneur pour les hommes, l'Eucharistie paraît toute naturelle, et lorsqu'on connaît l'Eucharistie on est suffisamment édifié sur Dieu, sur son existence et ses perfections.

Un prêtre raconte comment il se prouvait Dieu à lui-même, aux moments où dans sa jeunesse il éprouvait des tentations contre la foi. Après avoir parlé de la *preuve d'esprit*, il arrive à la *preuve du cœur*, et il l'expose en ces termes :

« Eh bien, le cœur, lui aussi, a besoin de Dieu comme l'intelligence. Tantôt je pensais que le devoir n'est qu'un

(1) *Théâtre en liberté*, l'Epée, II. Hetzel.
(2) *La Fin de Satan*. Hetzel.

mot, s'il n'est l'expression de la volonté de Dieu ; tantôt que l'immortalité de l'âme, dont je n'ai jamais pu douter, n'était rien sans un Dieu pour la sanctionner et pour la remplir. Mais souvent, dans les moments les plus difficiles, mon cœur revenait à Dieu par la croyance en l'Eucharistie. Oui, si étrange que cela puisse paraître, je me suis prouvé l'existence de Dieu par la présence réelle de Jésus-Christ Dieu dans l'Eucharistie. Cette conclusion a l'air d'un sophisme, je le sentais à ce moment même ; car il est évident que si Dieu n'existe pas, il ne peut se rendre présent dans l'Eucharistie. Cependant il me paraissait impossible de douter de l'amour, plus impossible encore que de douter de la raison et de la vérité même. Car l'amour, c'est l'âme tout entière, dont l'intelligence n'est qu'une partie ; et, aujourd'hui, tout mon désir serait de répéter le mot de Socrate : « Je ne sais qu'une petite science, celle de l'amour ; » ou plutôt encore le mot de saint Paul, qui en est la réalisation personnifiée : « Je ne pense pas savoir rien au milieu de vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (1) » par amour, comme le proclame toute l'Ecriture.

« Or ce Dieu fait homme et mourant sur une croix par amour pour les hommes ses frères n'est pas le dernier mot de l'amour. C'est encore trop général, trop loin de moi, trop abstrait. L'amour veut l'union, et l'union personnelle, intime, l'union d'âme à âme, le cœur battant sur le cœur. Voilà ce que nous offre l'Eucharistie : elle est l'achèvement et la perfection de l'amour. Car, d'une part, les deux êtres qui s'y unissent, Dieu et l'homme, sont d'une nature aussi différente que possible, et c'est le triomphe de l'amour le plus fort de réussir à les rapprocher ; et, d'autre part, on ne peut concevoir une union plus intime entre eux que la

(1) I Cor., II, 2.

communication par l'Eucharistie : car rien n'est plus uni que la nourriture et celui qui la reçoit.

« C'est ici le dernier mot d'un amour, auprès duquel toutes les amours humaines ne sont que des ombres et des ébauches à peine imparfaites. Et cependant, si Dieu n'est pas, cette plénitude de l'amour n'existe pas non plus : c'est un rêve, une imagination du cœur. Il faut renoncer à l'amour, comme il faut renoncer à la raison. Que me resterait-il donc? et que reste-t-il à ces malheureux qui doutent de Dieu, sinon des connaissances sans fondement, des raisons qui ont peur de la raison, et pis que cela, des amours dégradées, abaissées, aussi éloignées du véritable et saint amour que l'égoïsme est loin du dévouement, ou que les sens sont au-dessous du cœur (1)? »

Jésus savait si bien que la communion serait la dignité, le bonheur et la force des chrétiens, qu'il a voulu les contraindre à le recevoir, et il en a fait un commandement exprès, que l'Eglise a précisé en nous imposant la communion annuelle. Toutefois, c'est faire bien peu pour soi même que de communier si rarement : nous le ferons plus souvent, si nous nous pénétrons davantage de cette vérité, que là réside

Une des plus grandes consolations de l'âme humaine. Je ne sais rien de plus propre à la fortifier, à la remplir d'un saint respect pour elle-même, que cette pensée : Tu sers de sanctuaire à ton Créateur ! Si la seule présence d'un être aimé suffit parfois pour nous garantir d'une faute, que sera-ce donc pour une âme chrétienne de se dire : « Mon Dieu est mon hôte ! Il est en moi! Il est moi ! » Mon fils, j'ai vu des visages de mourants s'éclairer de la lumière de l'espérance en recevant l'hostie sainte ; j'ai vu dans l'église, au sortir de la sainte table, des fronts de jeunes filles tout illuminés d'un rayon de foi : j'ai vu ta mère, au milieu des convulsions de la douleur, soudainement apaisée par la communion, sourire à ses propres souffrances ; j'aurais

(1) Abbé Girodon, *Exposé de la doctrine catholique*. Plon et Nourrit

horreur de moi-même si de tels souvenirs ne m'inspiraient pas le respect! Ce qui jette de pareilles lueurs sur la figure humaine ne peut être que sacré.

Ernest LEGOUVÉ (1).

L'expérience de chaque jour me fait trouver dans la foi de mon enfance toute la lumière de mon âge mûr, toute la sanctification de mes joies domestiques, toute la consolation de mes peines. Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une Communion et dans les larmes qu'elle fait répandre une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre.

OZANAM (2).

Si un homme approchait dignement, une seule fois par mois, du sacrement de l'Eucharistie, cet homme serait, de nécessité, l'homme le plus vertueux de la terre. Transportez e raisonnement de l'individuel au collectif, de l'homme au peuple, et vous verrez que la communion est une législation tout entière.

CHATEAUBRIAND (3).

*
* *

Parmi les grands jours de la vie d'un homme, il n'en est pas qui lui laisse un souvenir plus calme, plus pur et plus fortifiant que celui où pour la première fois il s'est agenouillé à la sainte table pour y recevoir Jésus-Christ.

Aux derniers jours d'enfance, alors que sur la joue
Une rougeur errante à tous moments se joue,
Quand on n'est qu'innocence, et franchise et gaîté,
Mère pleine d'amour, alors, la piété
Sur ces fronts ingénus étend son aile blanche,
Et, dans l'ombre veillant, les bras ouverts, se penche :
A travers les parfums des fleurs et de l'encens,
Elle mène à l'autel les groupes blondissants,

(1) *Les Pères et les enfants...*, Adolescence, p. 123. Hetzel.
(2) Cité par Saillard, *les Hommes célèbres du XIXe siècle...* Tours. Cattier.
(3) *Génie du christianisme*, I, I, VII.

Et des voix de cristal, comme celles des anges,
S'élèvent vers le ciel et chantent ses louanges.

BRIZEUX (1).

Quel honneur fait à des enfants ! Eux, si peu sérieux à l'ordinaire, semblent le comprendre, et la gravité réside sur leur visage qui jusque-là n'avait connu que le sourire. Emus, tremblants et joyeux, ils se sentent bien les enfants du *bon Dieu*, et tout leur cœur se fond d'amour pour lui.

Extase ! doux effroi de volupté mystique !
Sous vos doigts frémira la page du cantique,
Lorsque vous chanterez : « O doux Jésus, descends !
Ah ! viens, divin époux, te mêler à notre être ! »
Puis vous verrez trembler l'hostie aux mains du prêtre
Dans le vertigineux nuage de l'encens.

Jules BRETON (2).

Comment oublier de telles journées ! Voici les sentiments que ce seul souvenir met au cœur d'un écrivain peu suspect de partialité pour les pratiques chrétiennes :

...Les larmes m'inondaient comme une rosée, et j'eusse inutilement essayé de les retenir. Depuis cette époque, mes idées sur la religion, sinon sur Dieu, ont pu se modifier, mais je ne voudrais pas ne pas avoir communié comme je l'ai fait, et je plains les hommes qui n'ont pas ce souvenir dans leur passé Je pleure encore en l'évoquant.

Alexandre DUMAS fils (3).

N'avait-il pas raison, celui qui disait : « Le ciel est une emière communion qui dure toujours. »



(1) *Histoires poétiques*, Journal rustique, 2e partie. Lemerre.
(2) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1886.
(3) *L'Affaire Clémenceau*, XV. C. Lévy.

§ III. — Visite au Saint-Sacrement.

En dehors des visites que nous rendons à la sainte Eucharistie lorsque nous assistons à la messe ou que nous nous approchons de la table sainte, l'Eglise ne prescrit pas aux chrétiens de venir adorer Jésus-Christ au pied même de son tabernacle. Mais les vrais fidèles trouvent que cela est bien peu, et Jésus leur faisant l'honneur de résider parmi eux d'une manière permanente, ils considèrent comme un devoir de délicatesse et de reconnaissance de venir le saluer dans sa demeure.

Ici comme ailleurs, l'obligé n'est pas Dieu, car il rend au centuple ce que l'on fait pour lui, et il paie abondamment. en grâces de toute sorte, l'hommage que lui ont offert ses chères créatures. Ecoutons Lamartine nous redire un de ses plus précieux souvenirs d'enfance.

Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'échappant pendant la récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit, et à peine éclairée au fond du chœur par la lampe suspendue du sanctuaire; je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier; je m'enveloppais tout entier de mon manteau comme dans un linceul; j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et plongé, pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette, mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu, comme l'atôme flottant dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même et aussi lumineux que la lumière.

LAMARTINE (1).

(1) *Confidences*, VI, IV. Hachette, Jouvet.

Notons aussi ce dialogue entre un mari incrédule et une épouse chrétienne :

PIERRE

Où es-tu allée, tout à l'heure, après le déjeûner?

THÉRÈSE

Faire mon petit tour à l'église, avant de grimper à mes mansardes.

PIERRE

C'est drôle, d'avoir comme ça tous les jours des rendez-vous avec le bon Dieu!... Est-il exact, au moins?

THÉRÈSE

Très exact.

PIERRE

Ah!... tu as de la chance, Dieu fait des frais pour toi... il se révèle... il se montre! Tout juste ce que nous lui demandons, nous autres... et il ne veut pas.

THÉRÈSE

C'est que vous le lui demandez mal.

Georges Duruy (1).

Allons donc à ce rendez-vous : nous y trouverons Dieu, nous lui parlerons, nous l'écouterons aussi, et nous constaterons qu'elles ne sont pas seulement vraies pour les femmes, les paroles du poète :

... Au déclin des ans comme au matin des jours,
Joie, extase ou martyre,
Un autel que rencontre une femme a toujours
Quelque chose à lui dire.

V. Hugo (2).

(1) *Ni Dieu ni maître*, II, iii. Ollendorff.
(2) *Les Chants du crépuscule*, XXXIII, v. Hetzel.



CHAPITRE V

L'ORDRE

Les sacrements dont nous avons parlé jusqu'ici sont destinés à tous les chrétiens, et chacun doit individuellement y recourir. Il en est deux autres qui ont plutôt un caractère social. L'Eglise, comme toute société, se compose de gouvernants et de gouvernés. Pour ceux-ci, l'état ordinaire est la vie de famille, dont la porte est ouverte par le sacrement de Mariage. Quant aux ministres de l'Eglise, ils reçoivent leurs pouvoirs dans un autre sacrement, dont nous avons à parler maintenant : le sacrement de l'Ordre.



Se promenant un jour dans la cour de l'Institut avec un savant professeur de philosophie, M. Cousin vit passer un jeune prêtre; s'arrêtant tout à coup, il le suivit des yeux et s'écria :

« Nous avons, toute notre vie, professé la philosophie et tâché de démontrer qu'il y a une âme ; pendant ce temps, que fait ce jeune prêtre et où va-t-il ? Il va combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme d'un malheureux... Et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau ? Il vaudrait mieux qu'on nous y précipitât nous-mêmes avec une pierre au cou. Ayons l'honnêteté de reconnaître ce qu'ils font pour les âmes, pendant que nous tentons de reconnaître l'existence de l'âme ! »

De Falloux (1).

(1) *L'Evêque d'Orléans*, p. 123. Perrin.

Il était impossible de mieux attester la supériorité et l'excellence de la mission sacerdotale : sauver les âmes, négliger tout ce qui passe pour ne songer qu'à ce qui demeure, et sacrifier jusqu'au bout ses forces, son intelligence, sa vie tout entière à ce bel et grand œuvre : telle est la fonction du prêtre.

Jeunes prêtres, qui venez d'être consacrés, vous qui avez maintenant... la grâce du sacerdoce, descendez du sanctuaire, tout revêtus de l'armure céleste... Marchez..., allez de l'avant, la monde est à vous !...

Allez où les hommes languissent, assis, assoupis à l'ombre de la mort, et réveillez-les !

Allez où l'impiété leur jette le poison de ses doctrines, et éclairez-les !

Allez où la tiédeur les gagne, et réchauffez-les !

Allez, allez où ils souffrent, où ils pleurent, et consolez-les !

Allez !...

Vicomte W'AISH (1).

*
* *

C'est bien en parlant du sacerdoce qu'on peut citer le jeu de mots latin : *honor, onus,* honorable et onéreux. Si Dieu donne beaucoup au prêtre, il lui demande beaucoup en échange.

... Songez donc qu'à moins d'un mensonge sacrilège, qui ne doit guère se rencontrer, tout prêtre... a accompli, le jour où il s'est couché tout de son long au pied de l'évêque qui le consacrait, la plus entière immolation de soi qui se puisse imaginer; qu'il s'est élevé, à cette heure-là, au plus haut degré de dignité morale, et qu'il a été promptement un héros, ne fût-ce qu'un instant. Et qu'on ne dise pas : « Cela n'est rien, c'est très facile; ils font cela pour être mieux récompensés au ciel. » Car l'espoir d'un petit surcroît de félicité dans la béatitude absolue... ne saurait provoquer un tel effort; ou bien, si je ne m'étonne plus du sacrifice, ce qui m'étonnera, ce sera la profondeur et

(1) *Tableau poétique des sacrements*, l'Ordre.

l'intensité du sentiment, amour ou foi, qui le rend facile ; et cela reviendra au même. Des hommes qui ont été un jour capables soit de cet effort, soit de cet élan, en restent pour toujours respectables et sacrés. Et pensez un peu à ce que c'est que la continence absolue, la nécessité de promener partout sa robe noire, le renoncement à toutes les curiosités de l'esprit, l'idée que l'on porte un signe indélébile et qu'on ne s'appartiendra jamais plus. Rien que d'y songer, cela fait froid. Non, non, ceux qui méprisent ou raillent les prêtres ne les comprennent point.

Jules Lemaitre (1).

Un poète, à son tour, met ce langage sur les lèvres d'un prêtre :

Ô Christ ! vous attachez la couronne d'épines
Sur nos fronts dévoués aux sanglantes sueurs ;
Nous marchons, ici-bas, guidés par les lueurs
Qui rayonnent des trous de vos tempes divines...
... Le prêtre devant vous marchera pauvre et seul ;
Il a quitté son champ, il meurt à sa famille,
Nul doux regard d'enfant à son foyer ne brille,
Sa robe de candeur lui fait comme un linceul...
... D'effrayantes clartés tu nous as fait largesse ;
Le simple se dérobe à ce devoir fatal ;
Nous n'avons pas le droit, nous, d'ignorer le mal.
Qu'il est dur à porter, le poids de la sagesse !...
... Nous subissons l'outrage à votre exemple, ô Maître !
Nous bénissons la foule avec des yeux sereins,
Au fardeau de la croix nous présentons nos reins...
Mon Dieu, soyez loué par les douleurs du prêtre !...

Victor de Laprade (2).



Sans doute, Dieu donne des grâces en rapport avec les sacrifices qu'il exige. Mais, pour être en droit de les espérer, il faut ne pas s'ingérer de soi-même dans le sacerdoce et n'y entrer que sur l'appel de Dieu. Certaines défections n'ont

(1) *Les Contemporains*. t. II, p. 305. Lecène et Oudin.
(2) *Poèmes évangéliques*, XVII. Lemerre.

eu d'autre cause originaire que le manque de vocation. Dans une lettre adressée au Souverain Pontife après sa conversion, Talleyrand disait :

Le respect que je dois à ceux de qui j'ai reçu le jour ne me défend pas de dire que toute ma jeunesse a été conduite vers une profession pour laquelle je n'étais pas né.

TALLEYRAND (1).

L'appel ne suffit pas : il faut une préparation suffisante, et elle se fait au séminaire, où pendant plusieurs années l'aspirant se recueille

En Dieu seul, pour Dieu seul, et sous son seul regard.
Qu'il est doux dans son Dieu de renfermer son cœur,
Comme un parfum dans l'or pour en garder l'odeur,
D'avoir son but si haut et sa route tracée,
Et de vivre six ans d'une même pensée !

LAMARTINE (2).

C'est après cette préparation que l'on peut affronter, et encore avec crainte et tremblement, les lourdes fonctions du sacerdoce, qu'il nous reste à énumérer brièvement.

*
* *

I. La principale fonction du prêtre, c'est d'offrir à Dieu le divin sacrifice. On a défini le prêtre « un homme qui dit la messe, » et cela en effet suffit à expliquer son existence.

Quand un prêtre fervent dit sa premiere messe,
Il pâlit ; sa main tremble en répandant le vin
Dont sa timide voix va faire un sang divin.

Paul BOURGET (3).

Et cette fonction sainte, il va désormais s'en acquitter tous les jours : entouré de chrétiens fervents, venus pour demander à Dieu le salut d'une âme, la guérison d'un être

(1) Lettre du 10 mars 1838.
(2) *Jocelyn*, 1er janvier et 15 février 1793. Hachette, Jouvet.
(3) *La Vie inquiète*, Sincérité. Lemerre.

chéri, et tant d'autres grâces, il sera l'intermédiaire entre Dieu et les hommes. Oh ! qu'il est doux de penser

Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève,
Sur ses propres soupirs au ciel on les élève ;
Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don,
Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon ;
Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle,
Et la corbeille pleine où le pain qui circule,
Symbole familier du céleste aliment,
Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment !

LAMARTINE (1).

* * *

II. Une autre occupation de prêtre, c'est la prière, et la prière publique : c'est-à-dire la prière pour ceux qui oublient de prier, ou qui n'ont que trop peu de temps à consacrer à cette obligation.

Le prêtre s'acquitte de cette fonction en récitant le Bréviaire.

Au premier abord, cette pieuse servitude du Bréviaire paraît indigne d'une haute intelligence. En l'imposant comme compagne au sacerdoce, l'Église a fait preuve, comme en toutes choses, d'une profonde connaissance du cœur humain et de la vie intérieure. Elle maintient l'âme du prêtre dans un contact journalier avec les livres saints, tout en le protégeant contre ses propres pensées par ce paisible recueillement et cette douce quiétude qu'assure le retour régulier des mêmes exercices.

Armand de PONTMARTIN (2).

* * *

III. Le prêtre doit aux fidèles l'enseignement religieux, et c'est là un de ses plus importants devoirs, en même temps qu'une de ses plus hautes dignités :

De toutes les places où un mortel peut monter sur la terre, la plus haute... est incontestablement une chaire sacrée.

LAMARTINE (3).

(1) *Jocelyn*, 5 mai 1798. Hachette, Jouvet.
(2) Cité par Mgr Ricard, *Lamennais*, VII. Plon et Nourrit.
(3) *Cours familier de littérature*, VIII, XXIX.

Là, le prêtre se trouve en possession d'un sujet plus inépuisable que la nature : les mystères de la religion et les secrets plus incompréhensibles peut-être encore du cœur humain.

Quels trésors ! quelles misères ! quelles petitesses ! quelles grandeurs ! quels sujets ! Soit qu'armé de la parole de Dieu, il commande aux orgueilleux l'humilité, aux haineux le pardon des injures, aux égoïstes l'amour de leurs frères ; soit qu'il traîne les âmes épouvantées au bord des abîmes sans rivage et sans fond de l'éternité, qu'il les y suspende et qu'il les y plonge ; soit qu'il les ramène de la nuit des tombeaux, qu'il les ravisse sur les ailes de son éloquence et qu'il leur ouvre les portes éternelles du firmament ; soit qu'il torture les consciences mauvaises et qu'il les pique avec la pointe du remords ; soit qu'il dise aux malheureux : Espérez ! et aux petits enfants : Aimez-vous les uns les autres !

de CORMENIN (1).

Le sujet est assez vaste et assez haut pour que le prêtre s'en contente, et ne fasse pas d'incursion sur le terrain de la politique pure. Qu'importent à l'Eglise les formes de gouvernement ?

Le ciel n'est ouvert ni fermé à aucun drapeau. Il est fermé au péché, il est ouvert au repentir.

Louis VEUILLOT (2)

Et puis, en parlant politique, on mécontente nécessairement quelqu'un, sans peut-être satisfaire personne : ces sortes de question passionnent tellement les esprits et obscurcissent si fort les choses les plus claires (3) !

Il va sans dire, toutefois, que lorsque les hommes politi-

(1) *Le livre des orateurs,* I, IV. Pagnerre.

(2) *Le lendemain de la victoire. Œuvres,* Palmé.

(3) « Un accident de voiture, non plus qu'un livre ou un discours même non politique, ne saurait être mentionné en des termes identiques ou similaires lorsqu'il s'agit d'un adversaire et lorsqu'il s'agit d'un ami : un cheval républicain ne se couronne pas comme un cheval conservateur ; — les fanatiques prétendent même qu'il ne se couronne point. — » H. Rabusson, *un Homme d'aujourd'hui,* VII. C. Lévy

ques font incursion sur le domaine religieux et empiètent sur la liberté des âmes, le droit et le devoir du prêtre sont tout tracés : il doit défendre les consciences contre quiconque les menace.

« Un prêtre, dit l'abbé Roux, ne doit pas parler politique en chaire... — Oui... Seulement il ne faut pas tout entacher de politique, ô vous ; sinon rien ne restera à dire (1). »

*
* *

IV. Ce n'est pas seulement la parole du prêtre qui doit être une prédication, c'est aussi son exemple. Voilà pourquoi il porte un costume particulier qui le désigne à tous.

Un prêtre me disait : C'est parce que la doctrine du Christ est destinée à survivre à toutes les doctrines de ce monde, que nous portons un vêtement noir. En même temps que nous prions pour relever les âmes tombées et apaiser les intelligences révoltées, nous revêtons publiquement le signe de l'expiation; nous portons le deuil des rêves évanouis, des illusions perdues, des théories qui passent, des folies qui bouleversent. C'est pour cela que les utopistes, les philosophes, les académiciens, race superbe en apparence, au fond superstitieuse, perdent la tête à la vue d'un pauvre prêtre ; car il leur rappelle, comme un mystérieux fantôme, la vanité de leurs pensées.

J. Delaroa (2).

*
* *

V. « Pour un ministère de choix, il faut un état de choix (3). » C'est à cause de la dignité de sa mission que le célibat a été imposé au prêtre. Ne fallait-il pas

Garder sainte la main qui touche le calice ?

V. de Laprade (4).

Tous les hommes qui ont voulu toucher par la pensée aux choses élevées, soit en religion, soit en philosophie, se sont abstenus en quelque sorte de tout contact humain. Les premiers

(1) *Pensées*. Lemerre.
(2) *Patenôtres d'un surnuméraire*, p. 89. Ollendorff.
(3) P. Monsabré, *Conférences de Notre-Dame*, 1887, VI, II
(4) *Poèmes évangéliques*, XVII. Lemerre.

chrétiens avaient cette vertu en si haute estime, qu'ils pensaient qu'aucune autre ne pouvait ni germer ni atteindre son plus haut degré de perfection dans une âme d'où celle-là était absente. Ne me demandez pas comment cela est possible : pour le comprendre, il faut admettre que, lorsque le sanctuaire est préparé, Dieu ne dédaigne pas d'y descendre.

Albert de la FERRONNAYS (1).

D'autres raisons encore justifient le célibat ecclésias. tique. Indiquons-les rapidement.

1° Destiné à prêcher la vertu, le prêtre doit tout d'abord en donner l'exemple. « Divin capitaine de l'armée chrétienne, dans la lutte qu'elle soutient contre les passions de la chair, il est d'autant plus propre à régler le combat qu'il peut montrer ses victoires ; et le triomphe absolu de l'esprit dans son corps parle plus éloquemment que tous les discours (2). »

2° Le prêtre est l'homme de tous : le serait-il vraiment, s'il était tout d'abord et intimement l'homme de quelques-uns ? Les affections terrestres ne nuiraient-elles pas à sa charité ?

Ce virginal hymen du prêtre et de l'Eglise n'est-il pas quelque peu troublé par un hymen moins pur ? Se souviendra-t-il du peuple qu'il a adopté selon l'esprit, celui à qui la nature donne des enfants selon la chair ? La paternité mystique tiendra-t-elle contre l'autre ? Le prêtre pourra se priver pour donner aux pauvres, mais il ne privera pas ses enfants.

MICHELET (3).

Mais vous dites peut-être : « Il vit seul, et son âme,
« Dans cet isolement sèche et se rétrécit ;
« Il n'a plus de famille, et son cœur se durcit. »
Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille :
Les pauvres sont, pour lui, mère, enfants, femme et fille.

(1) Cité par Mme Craven, *Récit d'une sœur*, t. I, p. 173. Perrin.
(2) P. Monsabré, *Conférences de Notre-Dame*, 1887, VI, II.
(3) Cité par Mme Craven, *Récit d'une sœur*, t. I, p. 256, Perrin.

Le Christ met dans son cœur son immense amitié ;
Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié.

LAMARTINE (1).

3° L'énervement que le mariage mettrait dans la charité du prêtre, il le mettrait également dans toutes ses autres vertus : en résumé, il serait moins fort devant tous ses devoirs. C'est un fait qui a été souvent affirmé. Victor Hugo constate que « rien ne déferait le prêtre » comme le mariage (2). Michelet de son côté a dit :

Il y a dans le plus saint mariage, il y a dans la femme et dans la famille quelque chose de mol et d'énervant qui brise le fer et fléchit l'acier. Le plus ferme cœur y perd quelque chose de soi. C'était plus qu'un homme, ce n'est plus qu'un homme.

MICHELET (3).

Les douloureux et, surtout, les solitaires, sont les seuls véritables vaillants : de là procède la loi du célibat pour le prêtre.

DE BLOCQUEVILLE (4).

Ne pouvons-nous pas conclure avec Lacordaire : « C'est parce que nous possédons cette vertu que nous sommes forts, et ils savent bien ce qu'ils font, ceux qui attaquent le célibat ecclésiastique, cette auréole du sacerdoce chrétien. Les sectes hérétiques l'ont aboli parmi elles ; c'est le thermomètre de l'hérésie : à chaque degré de l'erreur correspond un degré, sinon de mépris, du moins de diminution de cette céleste vertu (5). »

En résumé, le célibat ecclésiastique est la dignité, la force, la sauvegarde et l'honneur du prêtre :

La chasteté lui permet de voir couler le torrent de toutes les fanges sans s'y mêler, et il attend sur le rivage, car il sait bien

(1) *Jocelyn*, 1e époque, 18 mai 1786. Hachette, Jouvet.
(2) *Les travailleurs de la mer,* III, III, *ii.* Hetzel.
(3) Cité par Mme Craven, *Récit d'une sœur,* t. I, p. 256. Perrin.
(4) *Roses de Noël,* p. 240. Ollendorff.
(5) *Conférences de Notre-Dame*, 2e conf. Poussielgue.

qu'à lui seul est réservé l'honneur de devenir la ressource dernière, la suprême consolation de l'humanité.

Ferdinand FABRE (1).

*
* *

VI. Si le prêtre doit rester tout à Dieu, c'est afin de pouvoir se donner tout aux hommes, et d'être à leur égard un modèle de charité.

Et d'abord, charité pour les âmes, qui, même coupables, doivent trouver auprès de lui un accueil paternel:

La justice d'un prêtre est dans sa charité.

L. ARNAULT (2).

Cette charité doit s'étendre aux âmes qui ont quitté la terre et souffrent dans le Purgatoire : trop souvent oubliées des fidèles, elles ne doivent pas être oubliées du prêtre :

Si j'avais à tracer aux prêtres leur devoir, je le ferais en deux mots : *Pitié pour les vivants, pitié pour les morts !*

Victor HUGO (3).

Ensuite, charité pour les corps, c'est-à-dire pour les malades qu'il faut visiter, pour les pauvres qu'il faut soulager. Hélas ! ici les misères sont bien grandes et les ressources bien petites (4) ! Mais le prêtre ne mesure pas. il donne ce qu'il a et il se donne lui-même. Mon Dieu, peut-i dire,

Dès que votre onction fait de l'homme un apôtre,
Son âme ni sa chair ne restent plus à lui ;
Il devient le breuvage et l'aliment d'autrui,
Chacun puise, ô Jésus, à son sang comme au vôtre.

V. de LAPRADE (5).

*
* *

VII, Une dernière obligation vient s'ajouter à celles-là et

(1) *Lucifer*, XVI. Charpentier

(2) *Grégoire VII*, I, I. F. Didot.

(3) *En voyage*, Pyrénées, I. Hetzel.

(4) « Songe-t-on au sort d'un curé d'une de ces paroisses de France où l'on fait six liards à la quête de la grand'messe, le dimanche?» De Goncourt, *Journal*, 14 juin 1862. Charpentier.

(5) *Poèmes évangéliques*, XVII. Lemerre. — Voir *Victor Hugo apologiste*, p. 176-177.

les ennoblir toutes : c'est la fidélité. Quand on est prêtre, c'est pour l'éternité.

C'était en 1848. Lamennais était à la tribune. « De cette voix sombre et caverneuse qui faisait tressaillir, il débitait une de ces harangues enfiellées, où la haine de l'Eglise, qu'il avait si glorieusement servie, débordait en une sorte de torrent de rage et de fureur mal concentrée.

Tout à coup, il s'interrompt, et, enveloppant la Chambre entière d'un regard enflammé, il s'écrie d'une voix stridente comme un sarcasme : « Quand j'étais prêtre !... »

— Monsieur, cria aussitôt un interrupteur, prêtre, on l'est toujours (1).»

Victor Hugo a exprimé d'un mot énergique cette éternité du sacerdoce :

Cimourdain avait été prêtre, ce qui est grave... Qui a été prêtre l'est.

V. Hugo (2).

A la gloire du sacerdoce catholique, il faut dire que les prêtres sont, en masse, fidèles aux promesses de leur ordination. Sans doute, leurs ennemis les accusent à plaisir et le plus souvent sans raison ; mais on sait bien qu'en foule ils sont fidèles, et voici sur ce point un aveu désintéressé :

Ce qu'on dit des mœurs cléricales est, selon mon expérience, dénué de tout fondement. J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres, je n'ai pas vu l'ombre d'un scandale ; je n'ai connu que de bons prêtres.

Renan (3).

Toutefois, il est vrai que les prêtres sont des hommes et qu'ils ne sont point impeccables : par suite, « il y a bien, çà et là, quelques scandales particuliers, promptement exploités par la haine ; mais qui ne sait que ces scandales ne peuvent devenir sans injustice l'opprobre de tout un

(1) Mgr Ricard, *Lamennais*, I. Plon et Nourrit.
(2) *Quatre-vingt-treize*, II, I, *ii*. Hetzel.
(3) *Souvenirs d'enfance*, III. C. Lévy.

corps ? » (1) En prendre occasion pour déserter la religion, voire même pour l'attaquer, c'est une déraison et une lâcheté:

Ceux qui s'éloignent de Dieu parce qu'ils ont vu un mauvais prêtre, prennent bêtement parti pour cet homme contre Dieu.

Louis VEUILLOT (2).

Du reste, le monde, dans sa grande généralité, n'a que du mépris pour l'apostasie d'un prêtre. On rencontre bien quelques sophistes pour essayer de la justifier : ils ne parviennent à convaincre personne :

Les philosophes auront beau prendre leur aplomb et leurs airs vainqueurs en parlant de cette *évolution philosophique* on sera toujours en droit de leur répondre : — Pourquoi toujours répéter comme lady Macbeth, mais en frottant la main que l'on veut faire admirer : « Hé ! disparais donc, tache maudite ! » si réellement il n'y en a pas ?... Si Lamennais est grand pour avoir manqué à une parole d'honneur donnée à Dieu, devant son autel (la seule parole d'honneur à laquelle on puisse manquer apparemment !) pourquoi le justifier et ne pas passer outre ?... En vérité, ce n'est pas fier.

Barbey d'AUREVLLY (3).

Et de fait, en dépit de ces apologies intéressées, le monde n'a que dédain et pitié pour ces apostats, et il raille amèrement leurs manifestations parfois trop bruyantes. L'un d'eux ayant convoqué la foule à des conférences, s'attira des remontrances comme celles-ci :

Les Variétés étant fermées, on s'explique comment il y avait hier tant de monde au Cirque d'hiver, où M***, jadis prêtre, aujourd'hui père de famille, allait donner son avis sur la désaffectation du Panthéon.

(*Figaro*) (4).

(1) P. Monsabré, *Avent* 1869, IIe conférence.
(2) *Correspondance*, t. I, p. 30. Palmé.
(3) *Les Prophètes du passé*. Palmé.
(4) 2 juillet 1885.

Le Père ***, même pour les libertins, était plus noble dans sa robe de bure blanche..., qu'en redingote, au Cirque d'hiver, haranguant une foule ironique, à la place où cabriolent les clowns.

Félicien CHAMPSAUR (1).

Grâce à Dieu, de tels spectacles sont fort rares, et ils ne servent qu'à faire ressortir la fidélité de l'ordre sacerdotal; les prêtres se rappellent qu'ils le sont pour l'éternité, et malgré les tentations, malgré les railleries, malgré les persécutions ouvertes ou déguisées, ils restent fidèles à leur devise: aimer Dieu pour leur compte, et faire qu'autour d'eux il soit «le mieux aimé.»

1) *Figaro*, 26 décembre 1885.

CHAPITRE VI

LA VIE RELIGIEUSE

L'étude que nous venons de faire sur le sacerdoce en appelle une autre sur la vie religieuse. Il est des hommes et des femmes qui quittent le monde pour se retirer dans la solitude, vivre sous le regard de Dieu et dans la compagnie d'âmes d'élite, et suivre ainsi vers le ciel un chemin plus âpre mais plus sûr. Ce sont les *religieux*. Il importe d'en parler aujourd'hui surtout qu'ils sont plus violemment attaqués, et d'aborder de front les reproches qu'on leur jette à la face.



I. On leur fait tout d'abord un crime d'habiter en commun, et, il n'y a pas si longtemps, on a employé la force à les disperser. Commettaient-ils donc un forfait?

Des hommes se réunissent et habitent en commun. En vertu de quel droit? en vertu du droit d'association.

Ils s'enferment chez eux. En vertu de quel droit? en vertu du droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer sa porte.

Ils ne sortent pas. En vertu de quel droit? en vertu du droit d'aller et de venir, qui implique le droit de rester chez soi.

Victor Hugo (1).

S'il est des lieux pour la santé des corps, ah! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme!

Chateaubriand.

(1) *Les Misérables*, II, VII, *iv*. Hetzel.

« Accordons à la vertu, disait Lacordaire, le droit d'asile que le crime avait autrefois (1). »

*
* *

II. On reproche encore aux religieux le célibat qu'ils gardent. Mais en fait-on un crime à ceux qui restent sans se marier dans le monde? « Le célibat comme la pauvreté ne sont pas de la création du moine : ils existaient tous deux avant lui, et il n'a fait que les élever à la dignité d'une vertu. Le soldat, le domestique, l'ouvrier nécessiteux, la fille sans dot, sont condamnés au célibat. Mais quoi! nous renvoyons nos serviteurs lorsqu'ils se marient, et nous chassons les moines parce qu'ils ne se marient pas! (2) »

Ce n'est d'ailleurs là qu'un argument *ad hominem*. Nous avons vu, en parlant du sacrement de l'ordre, quelles étaient la grandeur et l'utilité du célibat religieux : nous n'avons plus à y revenir.

*
* *

III. Autre grief : « Pourquoi laissent-ils ainsi leurs parents, leurs amis, le monde? qu'ils y vivent comme ils voudront, mais quel besoin ont-ils de le quitter? »

A cela nous répondrons : Le monde, pour une âme pure et qui veut le rester, offre-t-il une atmosphère respirable?

Je sais trop à quoi m'en tenir sur la société actuelle pour ne pas comprendre qu'une nature délicate et fine puisse en avoir le dégoût instinctif, et s'en aller droit à Dieu sans passer par tout ce que nous voyons.

Alexandre Dumas fils (3).

Il y a très peu de temps, une femme de lettres ayant publié des articles élogieux sur Léon XIII, ses coreligionnaires

(1) Lacordaire, *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des frères prêcheurs*, I. Poussielgue.

(2) Lacordaire, *ibid.*, I. Poussielgue.

(3) *Denise*, I, IV. C. Lévy.

politique la raillèrent et lui demandèrent plaisamment si elle ne songeait pas à se faire religieuse. Voici quelle fut sa réponse :

Quant à entrer en religion, je ne m'en sens pas encore digne. Mais je ne réponds de rien, tout est possible... étant donné que c'est le seul endroit où l'on soit à l'écart de l'humanité et à l'abri des imbéciles.

Séverine (1).

Mais allons plus loin. Si une jeune fille quitte sa famille pour se retirer au cloître, est-ce par indifférence pour elle? On sait bien que non. C'est pour lui être plus utile par la prière et les bonnes œuvres qu'elle ne lui serait agréable par sa société.

Je n'ai pas voulu fuir un travail, un souci ;
Je vis de votre vie, ô mes sœurs, ô ma mère !
N'accusez pas mon cœur d'ingratitude amère ;
Il faut vous aimer bien pour vous quitter ainsi.

Je veux plus que ma part des deuils de ma famille.
Si Dieu sur notre toit tient des maux suspendus,
Je veux les emporter, c'est à moi qu'ils sont dus ;
Que Dieu vous les épargne en frappant votre fille.

Au prix de la douleur tout bien est acheté.
Dans les cloîtres obscurs où vos combats nous suivent,
Nous mourons longuement afin que d'autres vivent ;
Dieu vous paye en vertus notre virginité.

Victor de Laprade (2).

Enfin il y a un mot qui explique tout : l'amour de Dieu. C'est cet amour qui attire les âmes, c'est lui qui au fond des couvents fait trouver le bonheur :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !...

(1) Nous ne savons dans quel journal a paru cette réponse à M. Tony Révillon. Elle a été reproduite par diverses feuilles, notamment par la *Semaine religieuse* de Sens, 17 septembre 1892.

(2) *Poèmes évangéliques*, xvii. Lemerre.

... Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et, quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment! oh! vous étiez heureux!

A. de MUSSET (1).



IV. On dit enfin : « Mais à quoi servent-ils ? »

Nous pourrions tout d'abord montrer à quoi ils ont servi dans le passé, et dire, par exemple, avec Octave Feuillet :

Tu en diras ce qu'il te plaira, j'aime les moines... J'aime et je vénère cette ancienne société monastique, telle que je me la figure, recruter parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule, au milieu d'un monde barbare, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit, ouvrant un refuge, - et le seul refuge possible dans une telle époque, à toute intelligence qui laissait voir, fût-ce sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie. Combien de poètes, de savants, d'artistes, d'inventeurs anonymes ont dû bénir, pendant dix siècles, ce droit d'asile respecté, qui les avait arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe! L'abbaye aimait à découvrir ces pauvres penseurs plébéiens et à seconder le développement de leurs aptitudes diverses; elle leur assurait le pain de chaque jour et le doux bienfait du loisir, elle s'honorait et se parait de leurs talents. Quoique leur cercle fût étroit, ils y exerçaient, du moins, librement, les facultés qu'ils tenaient de Dieu : ils vivaient heureux, quoiqu'ils dussent mourir ignorés

Octave FEUILLET (2).

Mais laissons là le passé : parcourons, dans le présent,

(1) *Rolla*, IV. *Œuvres*, Charpentier.
(2) *La Petite comtesse*, I. Lévy.

les diverses occupations des religieux, et nous ne tarderons pas à reconnaître combien ils sont utiles.

*
* *

1° Il est d'abord des ordres contemplatifs, dans lesquels le religieux, entièrement séparé du monde, peut l'oublier tout à fait. Celui qui a eu le courage de ce sacrifice a commencé par être utile à lui-même, et qui peut lui dénier ce droit ?

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas ;
Comme un vil plomb, d'eux-même ils retombent en bas.

LAMARTINE (1).

Donc, cent Nonnes, chantant les pieuses louanges,
Vivent là, sous la règle austère du Carmel,
Aussi pures que les nouveaux-nés dans leurs langes.
Loin de l'orage humain, loin du monde charnel,
Coulant leurs chastes jours dont le terme est si proche,
Elles ont l'avant-goût du repos éternel.

Leconte de LISLE (2).

D'ailleurs, ce n'est pas seulement à elles-mêmes qu'ont pensé ces âmes : elles ont quitté le monde afin de mieux prier pour lui.

Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celles que font ces âmes. Et nous ajoutons : il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais....

(1) *Nouvelles méditations poétiques*, la Solitude. Hachette, Jouvet.
(2) *Poèmes tragiques*, le Lévrier de Magnus. Lemerre.

Quant à nous..., nous n'avons jamais pu considérer, sans une espèce de terreur religieuse et tendre, sans une sorte de piété pleine d'envie, ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui osent vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur de penser qu'elles savent où elle est, c'est-à-dire soulevées à de certaines heures par les souffles profonds de l'éternité.

V. Hugo (1).

*
* *

2° D'autres religieux se vouent à la vie active. Les uns se consacrent à instruction et à l'éducation des enfants. Peut-il être une œuvre plus belle, lorsqu'elle est faite avec désintéressement ?

La bonne sœur ! jamais on ne lit sur son front
L'ennui de répéter des choses cent fois dites ;

François Coppée (2).

Elle est là pour cela, c'est pour cela qu'elle a quitté le monde, c'est en faisant cela qu'elle gagne le ciel : elle ne pense qu'à le bien faire.

Aussi, les enfants devinent qu'ils ont des amis dans ces maîtres ou ces maîtresses ; ils savent qu'on aime leurs âmes, et ils se sentent pleins de confiance.

En entrant au collège (3), *dit Lamartine*, je sentis en peu de jours la différence prodigieuse qu'il y a entre une éducation vénale rendue a de malheureux enfants, pour l'amour de l'or, par des industriels enseignants, et une éducation donnée au nom de Dieu et inspirée par un religieux dévouement dont le ciel seul est la récompense....

Ils ne faisaient pas semblant de nous aimer, ils nous aimaient véritablement, comme les saints aiment leur devoir,

(1) *Les Misérables*, II, VII, *viii*, Hetzel.
(2) *Les Humbles*, Promenades et intérieurs, XVIII. Lemerre.
(3) Le collège des Jésuites de Belley.

comme les ouvriers aiment leur œuvre, comme les superbes aiment leur orgueil.

LAMARTINE (1).

A propos de l'éducation religieuse, une chose m'intrigue. Les enfants que promènent les pions ont l'aspect triste d'une bande de petits prisonniers, les enfants qui se promènent avec des abbés ou des frères ignorantins ont l'air d'être contents, comme s'ils allaient avec de grands camarades.

DE GONCOURT (2).

Il est fort heureux qu'en instruisant les enfants, le religieux n'attende que du ciel sa récompense: le monde n'est pas disposé à la lui donner; et pour celui qui façonne des esprits et des cœurs, il n'a que sarcasme et parfois persécutions. Pauvre petit Frère,

Va, ne compte jamais sur le prix mérité.
Car telle est, mon ami, notre humaine équité;
La gloire est ainsi faite, une palme immortelle
Ombrage Phidias, décore Praxitèle;
On vante leur ouvrage, on méprise le tien.
Tailler du marbre est tout; faire des hommes, rien.

Joseph AUTRAN (3).

*
* *

3° D'autres sont attirés par la misère, la pauvreté et la maladie. Voyez cette religieuse,

Mère de tous les fils et sœur de tous les frères,

LAMARTINE (4).

Abeille qui s'en va de douleurs en douleurs,
Comme l'autre en avril s'en va de fleurs en fleurs;

Joseph AUTRAN (5)

(1) *Confidences*, VI, III. Hachette, Jouvet.
(2) *Journal*, 26 novembre 1868. Charpentier.
(3) *Épitres rustiques*, les Douze vertus. C. Lévy.
(4) *Jocelyn*, 5 août 1795. Hachette, Jouvet.
(5) *La Flûte et le tambour*. C. Lévy.

Rien ne la rebute dans les soins qu'il faut rendre au corps : elle met sa main dans des plaies que d'autres ne pourraient pas regarder, pour des pansements que nous ne pourrions pas décrire.

En vérité, *dit un témoin oculaire*, cela vous arrache l'admiration du cœur, et cela est d'une grandeur simple, qui fait bien petits les bruyants *aimeurs* de leurs semblables, les aimeurs du peuple. C'est vraiment un triomphe pour une religion d'avoir amené une femme, cette faiblesse, ce délicat appareil nerveux, à la victoire de dégoûts de cette nature, d'avoir amené l'affectuosité d'une créature distinguée à appartenir tout entier à d'abjects et sordides misérables qui souffrent.

De Goncourt (1).

Le même auteur revient ailleurs sur ces réflexions :

Prends-moi n'importe qui, dans la rue, tiens ! et mets-le dans une salle d'hôpital à voir une sœur faire ce qu'elles font toutes, mettre ses mains à des plaies où il y a des vers... il ôtera son chapeau, parce que devant des dévouements comme ça, mon cher, on a beau faire l'homme fort, et ne pas vouloir s'incliner, le cœur salue... quand on en a un...

De Goncourt (2).

Du reste, pourquoi les religieuses reculeraient-elles devant ces sacrifices ? Elles en on fait un qui les a préparées à tous les autres, le sacrifice de leur vie :

Vos jours, filles de Dieu, vous ne les comptez plus.
Que le sort les épargne ou qu'il vous les demande,
Vous attendez la mort dans des habits de deuil ;
Et qui sait si pour vous la distance est plus grande,
Ou de la vie au cloître, ou du cloître au cercueil ?

Alfred de Musset (3).

Mais soigner les corps n'est rien, en comparaison de ce devoir à remplir : soigner les âmes, les ramener à Dieu tout

(1) *Journal*, 23 décembre 1860. Charpentier.
(2) *Sœur Philomène*, xxxix. Charpentier.
(3) *Le Saule*, vii. *Œuvres*, Charpentier.

doucement, pas la force de la douceur et de l'exemple. Et combien n'en ont-elles pas ainsi converties? Un malade est entré à l'hôpital, voltairien et goguenard... Laissez faire :

L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douces en touchant la blessure
Et douces en parlant de Dieu.

Aussi, sentant, à sa manière,
Le charme pieux et subtil,
Le grognard, à chaque prière,
Dira bientôt : « ainsi soit-il ! »

F. Coppée (1).

Et voilà précisément pourquoi on a voulu chasser les sœurs de l'hôpital : elles s'occupent de l'âme, elles ne traitent pas l'homme comme un vulgaire animal!

Ah! voilà le grand reproche : elles embêtent les malades avec le bon Dieu... D'abord, elles ne les embêtent pas tant que ça, nous le savons tous... Et puis, après? Quand elles mettraient un peu de paradis dans une salle d'hôpital... Qu'est-ce que tu veux y mettre, toi? de la philosophie comparée?

De Goncourt (2).

Il est bien étonnant, en y réfléchissant, que l'on veuille, en chassant de l'hôpital la sœur et même l'aumônier, en chasser le seul grand médecin, qui est Dieu.

*
* *

Dira-t-on maintenant que les religieux ne servent à rien? Se placer sur le droit chemin du ciel, prier et faire pénitence pour le monde, mettre Dieu dans l'âme de l'enfant, le faire rentrer dans l'âme du malade et du vieillard, est-ce

(1) *Les Humbles,* A l'ambulance. Lemerre.
(2) *Sœur Philomène,* XXXIX. Charpentier.

que cela n'est rien? Oh! bénis soyez-vous, hommes modestes, humbles femmes qui pour Dieu perdez tout, jusqu'à votre nom, et qui, à l'exemple du divin Maître, ne passez parmi nous que pour y faire le bien! S'il fallait une preuve de plus à la divinité du christianisme, nous n'aurions qu'à vous montrer et à dire hardiment: *Digitus Dei est hic.* Le doigt de Dieu est vraiment là!

CHAPITRE VII

LE MARIAGE

Si le sacrement de l'Ordre est destiné à donner des gouvernants à l'Eglise; le Mariage a pour but de lui donner des fidèles. En présence des attaques dont ce sacrement est l'objet, surtout de nos jours, nous devons en affirmer une fois de plus les deux grands caractères : la *sainteté* et l'*indissolubilité*.

ARTICLE I

SAINTETÉ DU MARIAGE

Dieu avait créé, en Adam et Eve, le germe de l'espèce humaine; il s'agissait de le multiplier et de le perpétuer:

Il s'agissait de former la famille, de poser les bases de la société et des empires; jamais œuvre plus grande ne put occuper le Créateur.

Vicomte WALSH (1).

Il n'est pas étonnant que Dieu ait sanctifié une telle œuvre, qu'il ait voulu bénir spécialement l'alliance de l'homme et de la femme, qu'il l'ait entourée de lois destinées à en assurer la dignité, et qu'enfin Jésus-Christ en ait voulu faire un sacrement :

Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez

(1) *Tableau poétique des Sacrements*, Mariage. Vermot.

saint ? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion.

CHATEAUBRIAND (1).

Accompagné de la bénédiction divine, le mariage accomplit cette œuvre de sanctification. Il unit pour jamais un homme et une femme, et il en fait, selon une expression usitée, la *moitié* l'un de l'autre :

Les petites gens appellent leur femme leur moitié, et nous nous moquons d'eux. Le beau mot, pourtant ! et comme ils doivent l'aimer, cette moitié de leur bonheur, de leurs joies, de leurs espérances !

Emile AUGIER (2).

Il y a plus encore : le mariage rend licites, honnêtes, honorables mêmes, les joies qui y sont attachées :

Sentir qu'on ne viole aucune loi naturelle, morale, ou religieuse, mais qu'au contraire on les observe toutes, en goûtant des joies... qui laisseront la conscience en paix ; se livrer sans arrière-pensée, dans la plénitude de la confiance, au bonheur d'aimer et d'être aimé : voilà ce qu'il y a de savoureux, de pur, de divin dans le mariage... L'honnêteté du plaisir, telle est sa force.

Ernest DAUDET (3).

Ainsi le mariage est une chose sainte, aimée et bénie de Dieu, sur laquelle il a toujours voulu étendre une protection particulière :

Rien, là-haut, n'émeut plus les anges triomphants
Et le Dieu paternel qui lit au fond de l'âme,
Que la sainte union de l'homme et de la femme.

V. de LAPRADE (4).



(1) *Génie du christianisme*, I, I, *x*.

(2) *Ceinture dorée*, II, III. C. Lévy.

(3) *Une Femme du monde*, XXVII. Dentu. Comparez Louis Veuillot : « Le Sacrement de mariage est un désinfectant. » *Les Libres-penseurs*, III, I Palmé.

(4) *Pernette*, I. Lemerre.

Le lien du mariage étant une chose sainte, on ne comprend pas la prétention émise par le pouvoir civil de créer lui-même ce lien entre les époux, lorsque ces époux sont chrétiens. Jésus-Christ a exigé, pour le mariage chrétien, l'intervention et l'assistance de son Eglise. Aussi, quand on entre dans une mairie, pour assister à ce qu'on nomme un *mariage civil*, et qu'on voit deux chrétiens comparaître devant un officier de l'Etat qui les déclare *mariés*, on ne peut s'empêcher de sourire et le proverbe latin monte aux lèvres: *Ne sutor ultra crepidam.*

Aussi, ces cérémonies civiles ont-elles excité la verve de plus d'un écrivain :

La proclamation de l'union de l'homme et de la femme, dans ces endroits civils, ressemble vraiment trop à la condamnation prononcée par un président de cour d'assises.

De GONCOURT (1).

Une dame raconte son mariage à la mairie :

La salle dans laquelle on nous fit entrer avait un aspect lugubre. Des banquettes de velours vert en remplissaient les deux tiers. Sur une estrade, de l'autre côté d'une barrière massive, se prélassaient le bureau de M. le maire, des fauteuils pour les futurs et les grands parents, des chaises pour les témoins. Sur la tenture verte, parsemée d'N et d'abeilles impériales, se détachait un buste de S. M. la République, troisième du nom, impuissante à égayer le sanctuaire. Nous attendîmes trois heures qu'un garçon de bureau, perdu dans de hautes bottes à l'écuyère, sur les talons duquel un sabre de cavalerie sonnait le tocsin, entrât et annonçât M. le maire ! « Découvrez-vous ! » ajouta-t-il, bien que tout le mond fut tête nue.

...Les choses se passèrent de la façon la plus banale. M. le maire ne nous laissa pas le temps de respirer. J'eus grand' peine à me convaincre que j'étais plus mariée après qu'avant cette incroyable cérémonie. La seule préoccupation était évidemment de se débarrasser de nous. Une écharpe tricolore, un buste de la République, sept paraphes et quelques pourboires

(1) *Journal*, 27 juillet 1877. Charpentier.

suffi ent à transformer ma vie, à me créer des devoirs si sérieux que la mort seule pouvait m'en dégager... Je me sentis troublée, presque humiliée du peu que je pesais dans la balance municipale. Si l'Eglise ne m'avait pas réhabilitée, je ne me serais jamais crue mariée.

M. le maire reprit son chapeau, nous salua et sortit pour vaquer à de plus sérieuses affaires.

« Allons-nous-en, gens de la noce ! ajouta le garçon de bureau en nous poussant du côté de la porte, il est plus que temps de fermer la boutique. »

QUATRELLES (1).

Après les impressions d'une épouse, voici celles d'un époux. Il n'a pas la foi, il nous le dit lui-même, mais il n'en est pas moins dur pour le mariage laïque :

Aujourd'hui, à deux heures, dans une grande salle munie de banquettes rouges, ornée du buste en plâtre de la République, et sentant le tabac, un négociant en cuirs, maire de notre arrondissement, est apparu ceint d'une écharpe tricolore, et, de par la vertu qui réside en cette écharpe, ce monsieur, au lieu de faire des souliers comme d'habitude, à pareille heure, a fait de Mlle Claire Lecouturier et de M. Raymond Blachère une paire d'époux. La loi, dont la représentation même devrait toujours être auguste, — s'est incarnée en ce petit homme sautillant et guilleret... Je ne suis pas un bien grand croyant, et ce qui reste en moi de la foi de mes premières années n'est guère, au fond, que le regret de l'avoir perdue.... Je serai plus touché, pourtant, il me semble, du mystère qui s'accomplira demain sur l'autel, que je ne l'ai été de la transsubstantiation de ce marchand de chaussures. Il a expédié, avec la hâte qu'on met à se débarrasser d'une corvée, les paroles qui lient à jamais deux créatures humaines; il n'a pas même pu garder jusqu'au bout l'air de gravité convenue qui fait, comme l'écharpe, partie de sa tenue les jours où il officie ! Ensuite, ce personnage dépourvu de prestige a bredouillé je ne sais quoi : j'ai cru comprendre qu'il qualifiait nos témoins de « faisceau de notabilités. » On nous a fait

(1) *Les Mille et une nuits*, v. Hetzel.

mettre notre signature sur un registre. Tout est en règle... Nous sommes mariés...

Georges Duruy (1).



Pour sauvegarder la sainteté du mariage, Dieu l'a entouré de lois destinées à le maintenir dans sa dignité. C'est ainsi qu'il a défendu la polygamie simultanée :

... Vous n'aurez de fils que d'une seule femme,
Et vous n'aurez à deux qu'une couche et qu'une âme ;
Car Dieu vous a créé par couple un sort commun :
Homme, femme, à ses yeux, ne sont pas deux, mais un.

Lamartine (2).

C'est ainsi encore que furent prohibés les mariages entre parents : « La prévoyante sagesse de l'Eglise, selon la belle pensée de saint Thomas, veut que le mariage, poursuivant ses fins à l'extrême, puisse atteindre ces deux grands biens sociaux : la confédération des hommes et la multiplication des amitiés (3) ; »

Et, pour que la famille au loin s'élargissant
Propage parmi tous les tendresses du sang.
Vous ne ferez jamais refluer vers sa source
Ce sang qui, dans vos cœurs, vient de la même source.

Lamartine (4).

Il est une loi enfin que son importance et les attaques dont elle a été l'objet nous obligent à justifier plus amplement : c'est l'indissolubilité du lien matrimonial.

(1) *L'Unisson,* p. 131. Hachette.
(2) *La Chute d'un Ange,* 8e vision. Hachette, Jouvet.
(3) P. Monsabré, *Conférences de Notre-Dame,* 1887, IV, II.
(4) *La Chute d'un ange*, 8e vision. Hachette, Jouvet.

ARTICLE II

INDISSOLUBILITÉ DU MARIAGE

« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni, » a dit le divin Législateur. Le catéchisme ne fait qu'appliquer cette parole du Maître lorsqu'il dit : « Le mariage est indissoluble, il ne peut être rompu que par la mort. »

Ces deux citations mettent hors de conteste le droit divin et le droit ecclésiastique. Pour répondre aux difficultés soulevées par les incrédules, nous examinerons ici la question du divorce au seul point de vue du droit naturel. Nous dirons d'abord pourquoi le mariage doit être indissoluble ; puis nous aborderons, pour les réfuter, les objections soulevées contre l'indissolubilité par les partisans du divorce.

§ I. — **Raisons de l'indissolubilité.**

1° Quand on aime véritablement, ce n'est pas pour un temps, et quiconque dit qu'il aime promet, par cela seul, d'aimer toujours. Lorsqu'un homme et une femme s'unissent par le lien du mariage, la promesse d'affection qu'ils se font exclut essentiellement toute limite et les engage jusqu'au tombeau. Telle est la première raison qui milite pour l'indissolubilité du mariage.

> ... Il est avéré que lorsqu'on dit qu'on aime,
> On dit en même temps qu'on aimera toujours, —
> Et qu'on a jamais vu ni rois ni troubadours
> Jurer à leur beautés de les aimer huit jours.
>
> Alfred de MUSSET (1).

(1) *Namouna,* I, XXXIV. Charpentier.

Il y a une chose, *disait M. Jules Simon au Sénat, dans la discussion sur la loi du divorce*, il y a une chose que les amants répètent sans cesse, — ils n'ont pas tort, elle est vraie, elle est sainte : — c'est l'idée de l'éternité des sentiments qui les unit. Quand l'amour existe entre deux êtres humains, ce n'est pas pour une heure, ce n'est pas pour un jour ; au moment où on le ressent, on se dit des deux côtés ; c'est pour toujours, c'est à jamais ! Quel est celui de vous qui ne l'a pas dit, et quel est celui de vous qui, l'ayant dit et l'ayant un jour oublié, n'a pas senti qu'il y avait une diminution de lui-même et presque une dégradation ! (*Vive approbation à droite*).

... Le grand caractère de l'humanité, c'est l'amour, c'est la tendresse infinie et durable de l'homme pour la femme, c'est la consécration de ce qui n'est qu'un appétit physique par le sentiment le plus élevé, le plus noble que les hommes aient jamais pu comprendre et éprouver. Voilà la vérité ! Ajoutez si vous voulez que c'est de la poésie ou de la métaphysique, je dis que c'est la grandeur de l'humanité, que c'est sa gloire, qu'on ne doit pas toucher à ce sentiment là, qu'il faut se rappeler que le mariage n'est que la consécration de l'amour, et que l'amour n'est grand que parce qu'il a le sentiment de sa durée et de son éternité.

Jules Simon (1).



2° Cette idée d'éternité est si bien liée dans la conscience publique à celle de mariage, que ,quoi que fassent les lois, les mœurs protesteront toujours contre le divorce : le monde verra toujours avec défiance un homme et surtout une femme divorcée, et, même s'il ne se rend pas un compte exact du sentiment qui l'inspire, il considérera toujours les divorcés comme ayant manqué à quelque règle de l'honneur ; aussi, les recevra-t-il aussi peu et aussi mal que possible.

(1) *Discours au Sénat*, 27 mai 1884.

Vos législateurs auront beau faire, *dit Alphonse Daudet,* le divorce n'est pas une loi, c'est une tare (1).

Et cette tare, le monde la fait expier durement aux femmes divorcées et surtout remariées. Un écrivain contemporain répond ainsi à la question d'une divorcée : « Que dira le monde si je me remarie ? »

Ce que dira le monde, madame, prenez-y garde. Il n'aura pas d'indulgence chrétienne pour qui aura bravé la loi du Christ. Le soir du jour où vous aurez comparu au bras du second époux dans une salle de mairie devant un citoyen coupé en deux par une écharpe, il aura un bon moment de gaîté folâtre, le monde, votre monde !...

Risquez donc après cela vos visites de secondes noces. Faites le compte des « Madame vient de sortir » et des « Madame n'est pas encore rentrée » que vous rapportera votre valet de pied envoyé en avant-coureur. Payez d'audace à la faveur d'une consigne insuffisamment donnée, pénétrez dans un salon jadis ami, quelles tortures vous attendent ! D'où tirerez-vous le sourire de commande qui vous permettra de faire face aux agressions des demi-sourires ? Comment supporterez-vous qu'au départ on ne vous demande ni votre jour ni votre heure, ni quoi que ce soit qui vous fasse espérer, même dans un mois, même dans six, l'aumône d'une carte cornée ?

Et alors que vous restera-t-il à faire? Vous imposer à une société qui, — tranchons le mot, — vous coupe? Quelle misère! Vite une malle, dix malles, et en route pour l'isolement à deux! En route pour les coins perdus, pour les villas au bord du lac de Côme où l'on voit passer les petits bateaux qui vont sur l'eau. Heureuse si, dans la cruelle monotonie des amours désabusées, il ne s'échange pas entre votre second époux et vous le dialogue connu :

— Dieu! que je regrette mon premier mari!

— Pas tant que moi !

Gaston Jollivet (2).

Ce refus du monde d'accepter les divorcés était un des

(1) *La Lutte pour la vie,* II, xii, C. Lévy.

(2) *Le divorce et le monde,* Figaro, 19 mars 1885.

arguments dont se servirent les adversaires de la loi du divorce au sein du Parlement.

Ah! *disait M. Allou* : je réponds bien que, dans notre société française, délicate, impressionnable, il n'y a place que pour les railleries, il n'y a place que pour le dédain en présence d'une situation pareille.

Vous ne ferez jamais accepter, dans notre société qui ne l'acceptait pas dans le passé — si vous interrogez les souvenirs de nos grand'mères, — comme une situation régulière, la situation d'un mari et d'une femme ayant abandonné le foyer domestique et cherchant à s'en constituer un second.

ALLOU (1).

M. Chesnelong tenait un langage plus énergique encore :

Quoi ! vous croyez vraiment que, parce que la loi s'en mêle, ces mariages de divorcés deviendront des mariages légitimes devant la morale et respectables devant l'opinion? Non, mille fois non!

Quand la loi régularise le désordre, elle s'en rend complice, elle ne le réhabilite pas. Les mariages dont vous parlez seront des adultères légaux, mais ils resteront des adultères. La morale n'y gagnera rien.

Quant à la considération publique, quel est celui de vous qui voudrait que sa femme devînt l'amie d'une divorcée qui se serait remariée?... Quel est celui de vous qui consentirait à rechercher pour son fils la main d'une divorcée? Quel est surtout celui de vous qui consentirait à donner sa fille à un divorcé?

Donc, des unions adultères, réprouvées par la morale, condamnées par le sentiment public, voilà tout ce que votre loi du divorce peut produire, en y ajoutant un scandale légal. Elle est incapable de produire autre chose.

CHESNELONG (2).

Et pourquoi cette réprobation du monde à l'égard des divorcés? Parce que le monde, lorsqu'il se trouve en présence de deux personnes remariées après divorce, sent très bien

(1) Sénat, 28 mai 1884.
(2) Sénat, 19 juin 1884.

qu'il n'a pas devant lui un époux et une épouse, et que le véritable mariage est ailleurs. Dans une pièce jouée il y a quelques années (1), une femme divorcée et remariée voit tout à coup son premier mari entrer chez elle. Surprise, bouleversée, elle s'écrie :

— Mon mari !

Et celui-ci de répondre :

— Tu vois bien que tu es ma femme !

*
* *

3° L'indissolubilité est une école de vertus. Avec elle, en effet, on aura plus de *prudence* dans le choix de celui qui devra être le compagnon de la vie entière : « on ne s'engage pas pour toujours sans peser les chaînes que l'on veut porter (2). » — Avec elle, la *justice* est plus sauvegardée qu'avec le divorce ; car si le lien était rompu, l'homme pourrait quitter la communauté en emportant tout ce qu'il a apporté : la femme, non. « Il garderait, lui, tous ses avantages, et elle perdrait ses meilleurs biens (3). »

Enfin, avec l'indissolubilité, on cultivera la vertu de *force :* on se dira que puisqu'il faut vivre ensemble, il faut se rendre meilleur, pour devenir plus supportable, et plus patient, pour mieux supporter les défauts de son compagnon de route. On cherchera, par le travail et l'épargne, à conserver et à augmenter le patrimoine, car on sera certain de pouvoir le transmettre à ses enfants. C'est une observation qui a rarement été faite, et qu'un sénateur a mise en lumière pendant la discussion de la loi du divorce.

M. Emile Lenoel. Cela a l'air d'envisager un côté matériel ; pour moi, cependant, c'est un grand côté moral. Il est un point

(1) *Un Divorce,* comédie de MM. Moreau et Georges André.
(2) P. Monsabré, *Conférences de Notre-Dame,* 1887, II, II.
(3) P. Monsabré, *ibid.*

sur lequel tout le monde, tous les économistes sont d'accord, c'est que la France est, de tous les pays du monde, celui où l'épargne se reconstitue le plus facilement et le plus rapidement. *(Mouvement à gauche.)*

Ah! je sais bien que cela a l'air misérable, mais cela pour moi est énorme. Et savez-vous pourquoi, à mes yeux, du moins, ce résultat se produit? C'est parce que, chez nous, la femme sait que son mariage est indissoluble. *(Sourires à gauche.)*

Oui! cela vous paraît bien mesquin, n'est-ce pas?...

Voix nombreuses. Mais non! parlez! parlez!..

M. Emile Lenoël, *se tournant vers la gauche.* Pardon! je vois que je fais rire... *(Non! non! parlez! parlez! très bien! très bien!)*

Mais je sais, quant à moi, qui suis issu d'une famille de paysans, que lorsque j'entre dans la maison des paysans, mes parents, ou des marins de nos côtes, et que nous causons de ces choses, de la question du divorce, ils n'y comprennent rien. Je sais bien aussi que lorsque la fille de ces paysans ou de ces marins entre dans la maison de son mari qui, grâce à Dieu, dans les campagnes, si misérable qu'elle soit, appartient en général à celui qui l'habite, je sais bien que cette jeune fille se dit : Voilà la maison où j'entre pour y passer ma vie; je n'en sortirai que le jour où l'on me conduira à ma dernière demeure. *(Très bien! très bien! à droite et au centre.)*

Et, le lendemain du jour de son mariage, elle épargne et devient la prévoyance vivante de la maison *(Très bien! très bien! à droite et au centre)* ; car, dans les jours heureux, elle pense aux jours mauvais qui pourront venir, et elle amasse pour la famille, pour les enfants, la laine dont elle les vêtira si l'hiver est rude, les provisions et quelques écus pour les soigner s'ils sont malades ; et si le malheur qu'elle a prévu et que prévoit toujours la pauvre femme qui mérite si bien le nom de « ménagère »... ne se réalise pas, si l'adversité contre laquelle elle a voulu prémunir la famille ne l'atteint pas, elle donne à son mari, pour acheter un pré, une vigne, un champ, ou pour réparer sa maison, ou pour radouber sa barque si c'est la femme d'un pêcheur, l'épargne qu'elle a faite...

Faites que cette femme n'ait plus la même sécurité, la même quiétude, qu'un jour elle puisse disparaître de cette maison;

avec cette inquiétude disparaîtront ces sentiments de prévoyance et d'épargne qui font des mères françaises les premières entre toutes.

Emile Lenoël (1).

⁂

4° Il est un autre argument en faveur de l'indissolubilité : c'est le souci des enfants :

Les enfants ! C'est à eux surtout qu'il faut songer ; c'est sur eux surtout qu'il faut veiller. Dans toute séparation, il y a souvent deux coupables ; il y a au moins un coupable et une victime. La victime elle-même n'est pas toujours absolument exempte de torts. Plaignons-les néanmoins, parce qu'ils sont malheureux. Mais les enfants sont innocents. Au foyer déchiré, ils n'avaient apporté que leurs sourires et leurs grâces ; nous ne devons pas sacrifier les enfants !

Chesnelong (2).

Or le divorce les sacrifie entièrement. Quelle est la place qui leur est faite ?

Comment, voilà des enfants qui représentent la première union, l'union brisée, les voilà, à la suite du divorce qui a rompu le lien qui unissait leur père et leur mère, les voilà ballottés, eux, les enfants de cet homme et de cette femme, entre le nouveau mariage de la femme et le nouveau mariage du mari, entre le mariage de leur père et le mariage de leur mère, chacun de leur côté !... Je vous demande où il y a place pour eux ?...

Allou (3).

En effet, ou les enfants auront suivi leur père, ou ce sera leur mère qui en restera la gardienne. Envisageons chacune de ces deux hypothèses.

Si c'est le père qui se remarie et qui les garde, il les prend dans son nouveau foyer. Pauvres enfants !

Ils auront là, chaque jour, sous leurs yeux, le témoignage vivant du malheur de leur mère et de sa répudiation. Ils ne seront pas seulement privés de caresses maternelles ; ils verront une

(1) Sénat, 19 juin 1884.
(2) Sénat, 19 juin 1884,
(3) Sénat, 28 mai 1884.

autre femme qui n'est pas leur mère, mais qui est la seconde épouse de leur mère, qui en a le titre de par la loi, qui voudra en avoir l'autorité, leur imposer une direction dont ils se défient et prétendre à des respects qu'ils n'ont pas dans leurs cœurs.

CHESNELONG (1).

Et le père lui-même,

Pourra-t-il éprouver une affection bien vive pour le fils de celle qu'il a haïe jusqu'au point de la chasser du domicile conjugal, pour lui donner une remplaçante ?

De LORGERIL (2).

Et maintenant,

Si c'est la mère qui se remarie et qui installe les enfants dans son nouveau ménage, la souffrance sera différente, mais ce sera toujours la douleur et l'humiliation dans le délaissement. Voir leur mère ne plus porter un nom qui est le leur et se parer d'un nom où ils sentiront un outrage ; voir chaque jour, à la table de la famille, la place du père occupée par l'étranger, ne plus pouvoir respecter leur mère et continuer à l'aimer, être traités par le second époux de leur mère avec indifférence...

CHESNELONG (3).

C'est tout ce qu'ils peuvent attendre du second époux de leur mère, tandis que celle-ci ne pourra même pas « prodiguer ses caresses, en face du second mari, au fils de celui qui l'a humiliée et irritée (4). » Bien plus :

Lorsqu'une femme est entrée dans une nouvelle famille, il lui faut, de toute nécessité, faire oublier à son nouveau mari jusqu'à la pensée même de l'autre mariage ; et, si elle parle de son premier époux, il faut que ce soit, sous peine d'exciter la jalousie et de blesser les sentiments les plus délicats — je le reconnais, — il faut qu'elle ne parle de son premier mari qu'avec haine et mépris, il faut qu'elle déverse sur lui l'outrage ; et, si elle a eu des enfants avec ce premier mari, ils n'entendront prononcer

(1) Sénat, 19 juin 1884.
(2) Sénat, 30 mai 1884.
(3) Sénat, 19 juin 1884.
(4) De Lorgeril, Sénat, 30 mai 1884.

le nom de leur père que pour y voir accoler les épithètes les plus flétrissantes.

Emile Lenoel (1).

Telle sera la situation des enfants. Et encore, jusqu'ici, n'avons-nous pas envisagé un cas qui se présentera le plus souvent, celui où d'autres enfants seront le fruit de l'union nouvelle :

Des nouveaux mariages naîtront de nouveaux enfants, et alors il arrivera avec une aggravation excessive ce qui arrive dans presque tous les seconds mariages, où les enfants du premier lit voient leurs intérêts et leur éducation négligés pour ceux des enfants du second lit ; et cependant leur père a pu aimer tendrement sa première femme et être entièrement dévoué à ses enfants, avant qu'un nouvel hymen et de nouveaux devoirs se fussent superposés à son premier hymen et à ses premiers devoirs. Je puis en dire autant de la mère. Et si cependant, dans ce cas, les désordres que je signale ont lieu sans cesse, que ne sera-ce pas lorsque la haine et non la mort aura brisé des liens jusqu'alors indissolubles ?

De Lorgeril (2).

Ne vous y trompez *donc* pas, l'époux de la divorcée, non seulement n'aimera pas les enfants de la première union, mais il les haïra et il les persécutera. Et ceux-ci lui rendront haine pour haine ; ils subiront le joug en frémissant ; ils aspireront à l'émancipation et à la vengeance ! Quelle situation ! Et après ces enfances, quelle sera la vie ?

Chesnelong (3).

Après de tels arguments, le même orateur n'avait-il pas le droit de dire :

Ne réduisez pas ces pauvres enfants à une situation où ils perdraient tout : le respect qui les garde et le dernier amour qui les protège ; ne les condamnez pas à une sorte d'exil moral dans des foyers où ils seraient humiliés et où ils ne pourraient pas être aimés, où leurs cœurs s'ouvriraient à la défiance et à la haine et ne s'ouvriraient plus aux généreuses tendresses !...

(1) Sénat, 19 juin 1884.

(2) Sénat, 30 mai 1884.

(3) Sénat, 19 juin 1884.

Messieurs, je vous en conjure !... je vous dis du fond du cœur : grâce pour les enfants !

CHESNELONG (1).

*
* *

5° L'indissolubilité n'est pas moins nécessaire à la société qu'à la famille. Avec le divorce, en effet, le principe d'autorité s'affaiblit, car les parents sont fatalement livrés au jugement des enfants. — Avec le divorce, le niveau de la morale publique va s'abaissant, car il constitue une sorte de prime offerte au désordre. — Avec le divorce, le nombre des enfants décroît fatalement (nous reviendrons plus loin sur ce fait) et les forces de la patrie sont d'autant diminuées. — Avec le divorce, enfin, la paix est altérée, car il amène la désunion entre des familles tout entières. Lorsque un mariage a lieu, ce ne sont pas seulement deux individus qui s'unissent, ce sont deux familles :

De là ces locutions usitées tous les jours : « cette jeune fille, ce jeune homme, entrent dans une famille honorable. » Et lorsque ces deux familles, consultées l'une et l'autre, se sont ainsi unies dans la personne de leurs enfants, qu'en résulte-t-il entre elles ? Une solidarité réelle, une solidarité immense, parce que l'intérêt des deux époux et l'intérêt des enfants qui naîtront d'eux commande que les deux familles se groupent et s'unissent pour éviter le malheur et surtout la honte à ce jeune ménage qui leur appartient à toutes deux... S'il éclate un sinistre financier, atteignant l'une ou l'autre famille, ou s'il se produit un de ces actes entachant l'honneur, un abus de confiance, un abus de dépôt commis par un comptable ou par un caissier, cette union des familles n'est pas un vain mot ! Est-ce que nous ne voyons pas les deux familles se grouper et s'unir pour tâcher, au prix des plus grands sacrifices, de réparer la faute ou le crime, et surtout pour empêcher qu'ils soient révélés ?

Messieurs, ne voyez-vous pas que si vous établissez dans le

(1) *Ibid.*

mariage la possibilité d'une rupture complète, vous portez atteinte à cette solidarité des familles ?... Ne voyez-vous pas ce qui arrivera avec le divorce ? C'est que la femme ou l'homme divorcé iront porter dans une autre famille les secrets de la famille qu'ils quittent.

La famille dans laquelle ils entreront deviendra, par la force des choses, l'ennemie de la famille quittée, et une ennemie d'autant plus dangereuse que tous les secrets que l'époux aura puisés dans sa première famille, il les apportera dans la seconde !

Emile Lenoel (1).

Tels sont les principaux arguments qui, sans parler des lois divine et ecclésiastique, militent pour l'indissolubilité du lien matrimonial. Pour leur donner une force encore plus grande, il nous reste à examiner les arguments invoqués par les partisans du divorce, et à en montrer l'inanité.

II. — Objections contre l'indissolubilité.

On peut réduire à trois les arguments opposés à la loi dont nous venons d'établir la nécessité. « La loi d'indissolubilité outrage, dit-on, la liberté humaine ; — en second lieu, elle tend à fruster le mariage de sa fin principale, les enfants ; — enfin, elle est cause que des êtres qui ont cherché dans le mariage le bonheur et ne l'ont pas trouvé, sont obligés de renoncer pour jamais à ce bonheur, auquel ils avaient pourtant droit. »

Reprenons ces trois arguments pour les réfuter un à un.

* * *

1° La première difficulté mérite à peine qu'on s'y arrête. Elle consiste à prétendre que l'homme n'a pas le droit

(1) Sénat, 19 juin 1884.

d'aliéner à jamais sa liberté, et que par suite il est injuste « de le lier jusqu'à sa mort à un autre être, de l'*ensaquer* dans le mariage (1). »

A cela nous répondons : oui, la liberté est un bien ; mais précisément elle n'est un bien que si je puis en disposer, en faire l'usage qui me plaît, quand même cet usage consisterait à l'aliéner.

Et d'ailleurs, quel acte de notre vie n'a pas son retentissement jusqu'à la mort ? « Quel est le passé qui n'engage pas l'avenir ? Quel est dans la vie humaine le moment qui soit vraiment révocable ? On se persuade qu'on échappe à ce qui est derrière soi ; mais libre qu'on est de s'en repentir, on n'est pas libre des devoirs qui en découlent, et le repentir même les consacre (2). »

*
* *

2° On en tire un autre argument des unions restées stériles et l'on nous dit : « Pourquoi obliger, par la loi d'indissolubilité, ces êtres qui espéraient des enfants et qui ne les ont pas à en rester éternellement privés ? Pourquoi ne pas leur laisser la chance d'une seconde union plus féconde que la première ?

On peut faire à cette difficulté deux réponses péremptoires.

Tout d'abord, la loi revêt un caractère général : elle est faite pour le bien du plus grand nombre. Du moment qu'elle atteint ce but, elle doit être respectée. Sans doute, « dans les applications d'une loi générale, il peut y avoir des individus en souffrance, » mais ce n'est pas un motif pour l'abroger. « Admettez en principe qu'on peut et qu'on doit supprimer une loi parce qu'elle devient gênante dans

(1) Guy de Maupassant. *Figaro.*

(2) Lacordaire, *Mémoire pour le rétablissement... des frères prêcheurs*, I. Poussielgue.

quelques-unes de ses applications particulières, vous rendrez impossible tout ordre et toute moralité (1). »

C'est ce que faisait ressortir devant le Sénat M. Henri Brisson, alors président du conseil des ministres.

Le rapport de M. Allou, *disait-il*, contient un passage d'une haute sagesse. Le voici :

« Il nous a paru cependant que dans ces circonstances, comme dans bien d'autres, il fallait se résigner au sacrifice des intérêts individuels en présence d'un grand intérêt social supérieur. »

Messieurs, c'est exactement ce que je vous dis moi-même. Je vous le dis à propos d'une autre espèce, voilà tout ; je vous le dis à propos de toutes les espèces. Ce qui m'apparaît, c'est que, si je mets en balance, d'une part, ces quelques cas, même très intéressants, qui se présentent de loin en loin devant la jurisprudence, et, de l'autre, la généralité, la grandeur de l'institution que vous ébranlez, suivant moi, eh bien, je crois que cet intérêt social supérieur, dont parle si excellemment l'honorable M. Allou dans le passage de son rapport que je viens de citer, s'élève, en effet, si fort au-dessus de la considération de ces quelques cas particuliers, que je vous demande, comme M. Allou lui-même, de la sacrifier. Ne pensez-vous pas, messieurs, qu'en sondant continuellement certaines plaies, on les avive au lieu de les guérir, et que l'on exaspère certaines misères morales, à force de les traduire devant le public, beaucoup plus qu'on ne les soulage ?

Henri Brisson (2).

* * *

Autre réponse : quand on signale un mal et qu'on propose un remède, encore faut-il s'assurer que le remède guérit le mal. C'est ce qu'on ne fait point dans le cas qui nous occupe. Et en effet, le divorce une fois prononcé, obligera-t-on les époux divorcés à se remarier chacun de leur côté ? On n'y a même point songé. Mais en admettant qu'ils se

(1) P. Monsabré, *Conférences de Notre-Dame*, 1887, III, 1.
(2) Sénat, 30 juin 1885.

remarient, qui vous garantit que la seconde union ne sera pas aussi inféconde que la première ? D'autant plus que, l'absence d'enfants étant un motif de divorce, les libertins engagés dans le mariage auront soin de ne pas se fermer cette porte de sortie : .

Non, le divorce n'est pas favorable au développement de la population, bien au contraire. Et, en effet, lorsque l'idée et le désir des ruptures faciles aura pénétré dans les masses autant que vous le souhaitez, et que la perspective du divorce sera devenue le principal attrait du mariage, comme au temps de Sénèque, les enfants seront considérés comme un obstacle : on ne tiendra plus à en avoir.

De Lorgeril (1).

*
* *

3° Nous voici arrivés à la dernière difficulté. Les partisans du divorce mettent sous nos yeux quelques cas navrants, par exemple celui d'une jeune fille mariée par erreur à un bandit ; ils nous montrent ensuite tous ces ménages rendus malheureux par le mauvais caractère de l'un ou de l'autre des époux, parfois de tous deux ; — et ils nous disent : « Pourquoi ne pas rompre ces unions manquées, et ne pas laisser à ces forçats du mariage la possibilité d'une rencontre plus heureuse ? »

Nous ne méconnaissons pas la gravité de cet argument, et nous n'ignorons pas l'impression qu'il exerce sur les esprits peu réfléchis. Il importe de s'y arrêter et de montrer en quoi il pèche et pourquoi il ne peut être admis plus que les autres.

*
* *

Tout d'abord, il nous faut écarter ces quelques cas devenus historiques, et où une épouse innocente se trouvait devenue, par le mariage, la victime d'un homme à l'honneur perdu. Ces cas sont rares, grâce à Dieu, et ils le

(1) Sénat, 30 mai 1884.

seront de plus en plus, car la publicité devient de jour en jour la loi du monde.

Or, pour ces exceptions, si douloureuses soient-elles, nous ne pouvons que répéter ce que nous disions tout à l'heure : la loi est faite pour le bien de la masse. L'indissolubilité est-elle utile à la masse? Oui, et nous croyons l'avoir surabondamment établi. Dès lors, si quelques individus doivent souffrir, de temps en temps, du contre-coup de la loi, nous ne pouvons que saluer tristement et passer outre. Si nous rencontrions un mécanicien tué sur sa machine dans la rencontre de deux trains, nous nous découvririons respectueusement, mais nous ne demanderions pas la suppression des chemins de fer. Plaignez ces victimes rares et honorables, mais ne les dispensez point de faire leur devoir. « C'est l'heure pour eux d'accomplir un grand acte d'abnégation et de dévouement, comme c'est l'heure pour le soldat de mourir sous les balles de l'ennemi, quand il y va du salut de son pays. Ne leur refusez pas cet honneur, n'entamez pas, par des licences sacrilèges, la grande loi du sacrifice, dont dépend la gloire et l'existence même des sociétés (1). »

En dehors de ces cas aussi rares que douloureux, que reste-t-il comme argument aux partisans du divorce? Des unions, plus nombreuses celles-là, où les époux sont aigris l'un contre l'autre, où règne ce que le Code Napoléon appelait *l'incompatibilité d'humeur*.

Nous ne nions pas le mal, mais nous demandons : à qui la faute? Est-ce à la loi d'indissolubilité? Non. La faute retombe sur les époux et souvent aussi sur leurs parents. Ils se sont précipités dans ce mariage avec une impétuosité

(1) P. Monsabré, *Conférences de Notre-Dame*, 1887, III, 1 1

folle, en se mettant tous un bandeau sur les yeux pour être sûrs de ne pas voir, et ils se plaignent de s'être trompés! Encore une fois, à qui la faute ?

La faute, nous l'avons dit, elle a pour auteurs les époux, et pour complices les parents.

Emile Augier met en scène un jeune homme parlant de son beau-père, qui lui a accordé sa fille en mariage après lui avoir refusé un prêt d'argent :

Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fît de moi son emprunteur ; je lui en offrais assez pour qu'il fît de moi son gendre.

Emile AUGIER (1)

C'est là, bien souvent, la conduite des parents, et le soin qu'ils mettent à trouver un époux digne de leur fille :

Alors qu'il est si difficile d'assortir deux chevaux pour un attelage, on vous assortit deux êtres à l'aveuglette, au petit bonheur, pour le plus grand malheur de l'un et de l'autre.

Guy de MAUPASSANT (2).

Il est massif et blond, elle est agile et brune ;
Elle arrive de l'Inde, il est d'un port flamand.
Elle a l'esprit très vif, lu l'âme très commune,
Elle tient de l'oiseau, lui du cheval normand.

Les parents jugent donc l'alliance opportune :
Il faut les rapprocher ; mais par quel bout, comment ?
Elle a de la fortune, il a de la fortune,
Et c'est là, mes amis, qu'est le rapprochement!

J. AUTRAN (3).

Voilà donc ce qui décide les parents et leur grand argument : la convenance des dots et l'égalité des conditions. Quant au fiancé et à la future, leur but principal est, pour l'une, d'entrer dans le monde, et, pour l'autre, d'en sortir, de *faire une fin*. Devant cette considération essentielle, le

(1) *Le Gendre de M. Poirier*, I, II. C. Lévy.

(2) *Figaro*.

(3) *Sonnets capricieux*, le Trait d'union. C. Lévy.

reste n'est qu'accessoire : on ne se connaît pas mutuellement, c'est à peine si l'on s'estime, et l'on s'engage pour la vie! Ah! sans doute, de telles unions ne seront pas heureuses :

Se marier sans confiance, ce n'est pas s'unir, c'est se joindre comme ces panneaux de bois vert qui, en se séchant, se déjettent et se séparent.

Georges Sand (1).

Oui, de tels époux auront à souffrir de la loi d'indissolubilité : mais ils n'auront à s'en prendre qu'à leur légèreté coupable. Il est, dans les prisons, beaucoup de malheureux qui ont à souffrir du Code pénal : à qui doivent-ils s'en prendre? au Code, ou à eux-mêmes?

*
* *

Posons enfin la même question que nous opposions tout à l'heure à un autre argument : le divorce serait-il un remède à ce mal? Non,

Et en effet, lorsqu'après quelques semaines de mariage les époux commenceront à souffrir l'un de l'autre, que feront-ils? S'ils savent leur union indissoluble, ils s'efforceront, comme on le fait ordinairement, de se rendre supportables l'un à l'autre, chacun tâchant de devenir plus doux et plus patient. Mais si la loi du divorce apparaît comme une perspective lointaine à ces esprits, d'autant plus irrités des premiers ennuis qu'ils s'étaient promis un bonheur sans mélange, que feront-ils? Ils penseront beaucoup moins à s'amender; ils seront tentés de s'aider mutuellement à aggraver leurs torts, afin de rendre un jour logique et naturel ce divorce qui pour le moment n'est pas encore possible. Succomberont-ils à la tentation? L'orgueil, le ressentiment, des penchants plus bas encore, sont de nature à le faire craindre.

(1) *Comme il vous plaira*, III, iii. C. Lé--

Et puis, une fois le divorce consommé, les époux séparés trouveront-ils dans une nouvelle union le bonheur qu'ils n'ont pu rencontrer dans la première?

Il semble, à entendre ceux qui sont les partisans les plus absolus du divorce, que le lendemain du jour où l'on aura brisé une union mauvaise, on va, avec ces débris épars, constituer immédiatement deux ménages nouveaux qui seront excellents.

Je suis persuadé qu'avec le divorce, au lieu d'un mauvais ménage, on en aura trois, et même davantage. Dans le mariage qui aboutit au divorce, il y a un époux coupable, il y en a souvent deux! Quelle garantie pour les unions nouvelles!

ALLOU (1).

Quand ces époux divorcés entreront dans un nouveau mariage, ils sauront déjà comment l'on en sort. Et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, comme ils auront dû rompre, dès leur premier divorce, avec la loi de Dieu, avec les règles les plus strictes de l'Eglise, avec les jugements de la société, il n'y aura plus de frein capable de les retenir, et Dieu sait où ils s'arrêteront!

Nous avons dépassé, dans ces réflexions sur l'indissolubilité du mariage, les limites ordinaires que nous nous étions assignées pour d'autres sujets. Est-il besoin de dire pourquoi? Lorsqu'un homme qui aime son pays voit les lois de sa patrie dire oui là où Dieu a dit non, il ne peut s'empêcher de frémir et il éprouve le besoin, même en sachant que son humble voix n'aura aucun écho, de dire à son pays : Arrête! il n'y a pas de droit contre le Droit!

(1) Sénat, 28 mai 1884.

CHAPITRE VIII

L'EXTRÊME-ONCTION ET LA PRÉPARATION A LA MORT

« Il y a des grâces pour mourir, comme il y en a pour vivre (1). » Nous avons vu les grâces que Dieu a mises à la portée de l'homme, dans les sacrements, pour l'aider à vivre : il nous reste à parler du dernier sacrement conférant la dernière grâce, celle de bien mourir.

Ce sacrement porte le nom d'*extrême-onction*. Nous en dirons la nécessité, les rites et les effets.



I. Chose déplorable ! La préparation à la mort est de plus en plus négligée : on approche des derniers moments sans songer au compte redoutable du jugement, on n'a plus de souci des instants suprêmes.

> Les bourgeois, à la mort, sont trop contents d'eux-mêmes. Comme ils n'ont tué ou blessé que des âmes, comme ils n'ont, en général, que peu volé, ils demandent ce qu'ils ont donc fait qui les oblige à solliciter le pardon. Si on leur dit qu'ils sont tout de même des pécheurs, ils se fâchent ; si on leur dit qu'ils vont mourir, ils ne le croient pas. Leur bon médecin va les tirer d'affaire, parole d'honneur ! Leurs bons parents craignent les restitutions, et attestent qu'ils vont très bien.
>
> Louis VEUILLOT (1).

Il est vraiment triste de voir des âmes responsables s'en aller de la vie sans y penser, et l'homme finir comme un animal : c'est le mot de Royer-Collard, dans le trait qu'on va lire.

(1) Mot de l'abbé Mollevaut, rapporté dans sa *Vie*, p. 188.
(2) *Çà* – *Là*, t. II. Palmé.

C'était à la Chambre des députés, dans la salle des conférences. On parlait de la mort d'un vieillard qui, privé depuis quatre ans de ses facultés, n'avait pu se reconnaître avant de mourir.

« Je voudrais mourir comme cela, dit M. ***. Nous faisons un ménage excellent, ma femme et moi, mais nous sommes en dissentiment sur ce seul point. Ma femme voudrait se reconnaître avant de mourir, moi je voudrais mourir de mort subite... foudroyé. » Puis, s'adressant à M. Royer-Collard qui était présent : « Qu'en pensez-vous, M. Royer-Collard ? lui dit-il. — Monsieur, lui répondit M. Royer-Collard, quand on se donne droit de tout dire, on s'expose à tout entendre : le vœu que vous formez est *animal*. — Vous êtes bien sévère, répondit M. ***, un peu étonné. — Non, je suis juste. — Vous pensez donc à la mort ? — Oui, Monsieur, tous les jours (1). »

Pensons, nous aussi, à cette heure dernière. Si autour de nous nous voyons des êtres chers sur le point de nous quitter, facilitons leur réconciliation avec Dieu. Et nous-mêmes, lorsque le moment sera venu, sachons faire, simplement et virilement, ce qu'un poète a si bien nommé *la dernière Œuvre* :

Quand l'homme qui vécut trop longtemps comme un lâche
S'acquitte avec grandeur de sa dernière tâche,
Il contraint au respect ceux qui raillaient sa foi
Pour ton heure suprême, ô chrétien ! arme-toi.
Tu te soucieras peu, pendant ton agonie,
Des sages de ce siècle et de leur ironie.
Ils ne t'aideront pas dans cet âpre labeur
Et tu sueras sans eux ta dernière sueur.
Libres, ils marcheront sur la terre dorée,
Quand toi tu sentiras, noire et sourde marée,

(1) Rapporté par Mgr Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*. Poussielgue.

Monter et te couvrir l'universel oubli.
Est-il, dans tous tes jours, un devoir accompli
Qui puisse alors, penché sur ton obscur martyre,
Lui verser la clarté d'un triste et beau sourire ?...
... Rachète le passé par ce viril effort
D'être bon ouvrier à l'heure de ta mort.

Frédéric Plessis (1).

*
* *

Et qu'on ne dise pas, pour se dispenser d'appeler le prêtre au lit d'un moribond : « Il est trop tard ! Le malade n'a plus l'usage de la raison. » D'abord, pourquoi a-t-on attendu jusque-là ? Et puis, si tard qu'il soit, il n'est jamais trop tard. On a constaté scientifiquement, chez certains moribonds,

Une révision extrêmement rapide des principaux faits de leur existence. Quelquefois, cette représentation panoramique paraît comprendre presque tous les événements de l'existence... *Certains faits* semblent indiquer que ces réminiscences constituent un phénomène peut-être fréquent dans la mort naturelle.

Revue scientifique (2).

A l'heure où le mourant n'entend et ne voit plus rien de ce qui se passe autour de lui, qui sait s'il ne revoit point sa vie passée, ses fautes, ses erreurs, et s'il n'en demande point pardon à Dieu, avec une contrition peut-être insuffisante à elle seule, mais qui, jointe au sacrement, lui obtiendra le pardon divin ? Ne disons donc jamais qu'il est trop tard !

Jamais, brume ou tempête, et quel que soit le vent,
L'asile n'est fermé tant que l'homme est vivant ;
Toute lèvre est reçue au céleste ciboire ;
Le sang du Sauveur coule et toute âme y peut boire.

Victor Hugo (3)

*
* *

(1) *La Lampe d'argile*, VI, v. Lemerre.
(2) 2 mars 1889. D'après des expériences de MM. Salivas et Féré.
(3) *Dieu*, II, vi. Hetzel.

II. Rien n'est plus touchant que le rite des derniers secours donnés aux malades par la religion.

Le prêtre arrive grave et pensif, l'oraison
Sur les lèvres ; d'abord il bénit la maison,
Les femmes à genoux au seuil de la chaumière,
Et pour l'agonisant murmure une prière.

LE VAVASSEUR (1).

Alors, si le prêtre a été appelé à temps, si le malade peut encore parler et comprendre, il commence,

Dans un plein abandon,
Cet aveu du chrétien qui force le pardon (2),

Et le prêtre prononce une dernière fois sur lui la sentence d'absolution,

La formule adorable
Qui délie à jamais le bienheureux coupable,
Et qui le rend, au prix d'un sincère remord,
Assez pur pour le ciel et joyeux de la mort.

Victor de LAPRADE (3).

Après la dernière confession, vient la communion dernière, le viatique du grand voyage. « Bénis, » dit le prêtre,

Bénis, ô mon enfant, ce Dieu qui tout à l'heure
Doit t'ouvrir de son sein l'éternelle demeure.

. . . .

Il sait, ce Dieu fait chair, que le passage est rude
Qui conduit par la mort à la béatitude,
Et le voilà qui vient, pour franchir ce moment,
A ton âme, à ton corps s'unir étroitement.
Afin que tu sois forte, il vient, âme chrétienne,
Mêler divinement sa substance à la tienne ;

(1) *Motifs champêtres*, VIIe églogue. Lemerre.
(2) Victor de Laprade, *Pernette*, VII Lemerre.
(3) *Ibid.*

Pour qu'ici même, avant que le ciel ne t'ait lui,
Ce Dieu bon vive en toi, lorsque tu meurs en lui !
Reçois ce pain sacré fait pour l'homme et pour l'ange,
De l'âme et de la chair ineffable mélange,
Où ton Dieu descendu, quand ma main l'a béni,
Pour se donner à toi fait tenir l'infini.
Reçois de ton pardon cet infaillible gage.
Reçois cet aliment du suprême voyage.

Victor de LAPRADE (1).

* * *

Alors arrive le Sacrement spécialement destiné aux malades, l'*Extrême-Onction ;* le prêtre continue son saint ministère :

L'huile sainte à la main, il sacre comme un Roi
Le pauvre vieux chrétien qui, mourant sous le chaume,
Va, selon la promesse, entrer dans son royaume.

LE VAVASSEUR (2).

Les onctions sont faites

Sur les cinq parties du corps où résident les cinq sens, les cinq fenêtres par lesquelles le mal entre dans l'âme.

Emile ZOLA (3).

La première onction se fait sur les yeux, « qui ont tant convoité toutes les somptuosités terrestres (4) ; »

Et les péchés de la vue sont réparés, les regards, les curiosités déshonnêtes, les vanités des spectacles, les mauvaises lectures, les larmes répandues pour des chagrins coupables (5).

Ensuite a lieu l'onction des oreilles,

Et toute l'abomination de l'ouïe se trouve rachetée, toutes les paroles, toutes les musiques qui corrompent, les médisances, les calomnies, les blasphèmes, les propos licencieux écoutés avec complaisance, les mensonges d'amour aidant à la défaite du devoir, les

(1) *Pernette,* VII. Lemerre.
(2) *Motifs champêtres,* VIIe églogue. Lemerre.
(3) *Le Rêve,* XIII. Charpentier.
(4) G. Flaubert, *Madame Bovary,* III, VIII. Quantin.
(5) E. Zola, *le Rêve,* XIII. Charpentier.

chants profanes exaltant la chair, les violons des orchestres pleurant de volupté sous les lustres (1).

La troisième onction est faite sur les narines « friandes de brises tièdes et de senteurs (2), »

Et l'odorat retourne à l'innocence primitive, lavé de toute souillure, non seulement... de la séduction des fleurs aux haleines trop douces, des senteurs éparses de l'air qui endorment l'âme, mais encore des fautes de l'odorat intérieur, les mauvais exemples donnés à autrui, la peste contagieuse du scandale.

Cette onction est suivie de celle de la bouche,

Et toute la bouche n'est plus qu'un calice d'innocence, car c'est, cette fois, le pardon des basses satisfactions du goût, la gourmandise, la sensualité du vin et du miel, le pardon surtout des crimes de la langue, l'universelle coupable, la provocatrice, l'empoisonneuse, celle qui fait les querelles, les guerres, les erreurs, les paroles fausses dont le ciel lui-même est obscurci.

Viennent enfin les onctions des mains et des pieds,

Et le corps entier est lavé de ses dernières macules, celles du toucher, les plus salissantes, les rapines, les batteries, les meurtres..., nos passions déréglées, les charniers où nous courons...

Emile ZOLA (3).

C'en est fait : le sacrement est donné, « les saintes huiles ont purifié le corps, les signes de croix laissent leurs traces aux cinq fenêtres de l'âme (4). »

*
* *

III. Les familles pieuses connaissent l'effet soudainement prodigieux de l'extrême-onction. Le malade semble avoir quitté la terre. Il n'a plus la sensation de la douleur ; il est tout âme. Les traits se détendent et prennent une expression juvénile, virginale même.

Ch. CHINCHOLLE (5).

(1) *Ibid.*
(2) G. F[illegible]ert, *Madame Bovary*, III, VIII. Quantin.
(3) *Le* [illegible] XIII. Charpentier.
(4) *Ibid.*
(5) *La* [illegible] *du pendu*, XV.

Il suffit d'avoir vu quelques malades après la réception des derniers sacrements pour être convaincu qu'il n'y a là rien d'exagéré : le soulagement spirituel et corporel que l'onction a procuré au malade est si doux, si reposant, qu'il se grave sur ce visage flétri par la souffrance, émacié par la fièvre, et l'entoure de je ne sais quelle auréole. Les incrédules eux-mêmes ont pu admirer ce spectacle, et plus d'un écrivain a essayé de la rendre :

LE DOCTEUR

Donnez-moi votre main... Comment vous sentez-vous?

MARGUERITE

Mal et mieux! mal de corps, mieux d'esprit. Hier au soir j'ai eu tellement peur de mourir, que j'ai envoyé chercher un prêtre. J'étais triste, désespérée, j'avais peur de la mort; cet homme est entré, il a causé une heure avec moi, et désespoir, terreur, remords, il a tout emporté avec lui.

Alexandre DUMAS fils (1).

Il n'est pas sans exemple, tant s'en faut, que le soulagement apporté par l'Extrême-Onction aille jusqu'à la guérison. Dans tous les cas, quel adoucissement aux dernières crises de la vie, que de se savoir en paix avec Dieu et de voir un ami dans son Juge! Lorsque l'instant suprême arrivera, le prêtre sera encore là, près du moribond, lui murmurant à l'oreille

Ces deux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

LAMARTINE (2).

Partez, âme chrétienne,
Lui dit-il : qu'ici-bas plus rien ne vous retienne;
De cette chair de mort soyez libre à l'instant!
Elancez-vous! montez! votre Dieu vous attend.

V. de LAPRADE (3).

(1) *La Dame aux Camélias*, V, III. C. Lévy.
(2) *Nouvelles méditations poétiques, le Crucifix.* Hachette, Jouvet.
(3) *Pernette*, VII. Lemerre.

Le chrétien mourant a entendu cet appel, et il a hâte d'y répondre :

Son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette Espérance divine, fille de la Vertu et de la Mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière.

Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et, longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore : tant ce chrétien a passé avec doueeur !

CHATEAUBRIAND (1).

FIN

(1) *Génie du christianisme*, I, I, *xi*.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

U

V

W

Z

TABLE ALPHABÉTIQUE

DEUXIÈME PARTIE. — LA MORALE.

TROISIÈME PARTIE. — LE CULTE



